

CLAUDE NANCY

LES RACES HUMAINES



Leurs origines - Leurs différences
Leurs migrations - Leurs mélanges

TOME I

2019 - 3e édition

COLLECTION ÉTUDES ARYENNES

CLAUDE NANCY

(N. C. Doyto Soas)

LES RACES HUMAINES

(LEURS ORIGINES, LEURS DIFFÉRENCES,
LEURS MIGRATIONS, LEURS MÉLANGES)

TOME I

2019

3^e édition

Édition privée hors commerce

© ÉDITIONS THE SAVOISIEN & BAGELS

DU MÊME AUTEUR

Les Races humaines. Leurs origines, leurs différences, leurs migrations, leurs mélanges, 2 vol. ;

Terminé en avril 1978, remis à jour en 1995, 2001, 2005 ; première édition privée 1997

— Edt. The Savoisien & Baglis, 2019

Hitler contre Juda, 1998. Édition privée

— À venir

La Pieuvre mondialiste attestée par les protocoles des Sages de Sion, 2000.

— Les éditions du Lore ; 2019.

Le Mondialisme, la pollution et votre santé, 2002.

— Les éditions du Lore ; 2016.

Du néolibéralisme à la globalisation mondialiste, 2003. Édition privée

La Globalisation ou le grand complot, 2004. Édition privée

Peuple martyr, peuple élu ou notre devoir de mémoire, 2005.

— Les éditions du Lore ; 2016.

L'Apocalypse mondialiste, 2007.

— Les éditions du Lore ; 2018.

Vers un matérialisme Biologique

— Éditions du Cercle du Chêne ; Bruxelles 2014

© ÉDITIONS THE SAVOISIEN & BAGLIS 2019

Droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

Exegi monumentum ære perennius

Un Serviteur Inutile, parmi les autres

8 avril 2019

mise en page

BAGLIS

Pour la Librairie Excommuniée Numérique des CUrieux de Lire les USuels

Toutes les recensions numériques de LENCULUS sont gratuites

LES RACES HUMAINES

(LEURS ORIGINES, LEURS DIFFÉRENCES,
LEURS MIGRATIONS, LEURS MÉLANGES)

TOME I

« *Felix qui potuit rerum conoscere causas* »
(Heureux qui peut connaître les causes des choses)

Virgile

« *Le pouvoir de l'avenir appartient à ceux qui seront des synthèses vivantes, à ceux qui auront la faculté de saisissement vis-à-vis du sens et de l'essence des choses et qui pour cette raison deviendront des catalyseurs* ».

Leo Frobenius

« *L'Éternel, l'Éternel que les naïfs chrétiens identifient à leur Dieu, l'Éternel, c'est la RACE* ».

« *Nous sommes le peuple Saint... Nous remercions Jéhovah de ne pas nous avoir faits semblables aux autres peuples... Nous sommes le peuple Élu...* ».

Kadmi Cohen

« *APOLOGIE POUR ISRAËL* », *Mercure de France*, mai 1936

« *La question raciale est la clé de l'histoire du monde* ».

Benjamin Disraëli

(Juif éminent et Premier Ministre d'Angleterre)

« *Le sang, c'est-à-dire la race, dirige la pensée et la volonté. Ce sang, tel une racine, est la force nourricière interne de l'individu. Il détermine les couches les plus profondes de l'être* ».

Martin Buber,

« *Drei Reden über das Judentum* ».

« *L'âme, c'est le sang* »

« *Il ne faut jamais mélanger ce que Dieu a séparé* »

Le Talmud

LIVRE I

LES ORIGINES

(L'ÉVOLUTION HUMAINE)

CHAPITRE I

L'ÉVOLUTION

« *Connais-toi, toi-même* » disait Socrate. Cette vérité éternelle est actuellement, comme bien d'autres, oubliée par l'humanité moderne. À croire que l'instruction obligatoire et les progrès immenses dans les techniques modernes d'enseignement abrutissent et abêtissent bien plus qu'elles n'élèvent le niveau intellectuel général. À cet égard l'enseignement dit « *renové* », tarte à la crème de tous les démocrates obstinés, est une faillite retentissante. Si, comme aux USA, il tend à former d'excellents techniciens (du moins l'espère-t-on), il n'en est pas moins un fiasco total au point de vue de la culture générale. L'histoire y est remplacée par l'étude du milieu, c'est-à-dire que l'on n'y étudie plus la vie de César ou de Napoléon, mais bien la vie du Gaulois moyen au temps de César ou du Français moyen au temps de Napoléon. Les dates sont ignorées, la géographie très approximative, les leçons données « *en jouant* », et l'on y baragouine toutes les langues sans plus en connaître convenablement aucune. Mais cet enseignement satisfait le culte de l'égalité démocratique. Bref, comme aux USA, patrie de la « *Sainte Démocratie* », l'on forme maintenant des techniciens parfaitement aculturés, donc idéalement conditionnables psychologiquement par la politicaille et par les maîtres à penser occultes qui détiennent en leurs mains l'ensemble des *mass media* et de l'économie mondiale.

« *Connais-toi, toi-même* ». Avant le démocratisme et l'égalitarisme universel, où l'on confond instruction et culture, cette « vérité » était l'apanage d'une élite. Et l'on en arrive à se demander, si créer et comprendre une culture, ne seront pas toujours le seul fait de l'élite, « initiée » à la compréhension des mystères de la vie. Du moins l'Histoire, pour ceux qui la connaissent bien, a-t-elle tendance à accréditer cette théorie et à démontrer le gâchis de « l'intellectualisme » mis à la portée des masses ; car celles-ci semblent incapables de synthèse, et raisonnent toujours plus avec le bas-ventre et leurs émotions qu'avec leurs cerveaux. Faibles, intéressées et lâches de nature, elles se laissent toujours emporter par leurs sentiments, bons ou mauvais, ne mesurant jamais qu'à courte échéance les conséquences de leurs options et de leurs actes, utilisant le progrès créé par l'élite uniquement pour leur bien-être, et non pour améliorer le « devenir » de leur espèce, de leur nation de leur ethnie ou de leur communauté.

C'est pourquoi il est si aisé de gaver cette masse de belles phrases creuses, apparemment très généreuses, mais totalement ineptes, ou de mots dont la signification s'est vidée de sens à force d'être employés à contresens. Parmi ces mots galvaudés il y a ceux de « race » et de « racisme ».

Actuellement celui qui veut s'opposer aux prétentions égoïstes d'autres classes sociales est raciste ; le père qui punit son enfant est raciste ; de même que celui qui ose critiquer les mouvements féministes ou les associations de pédérastes ; de même celui qui ose glorifier sa propre culture ou sa religion en refusant de s'assimiler à celles de l'Islam ou du Talmud. À tel point qu'il devient impossible de vivre sans être le raciste ou le fasciste de quelqu'un, ces deux notions étant actuellement assimilées l'une à l'autre et possédant une odeur de soufre démoniaque.

Ces mots sont devenus tellement « Tabou », qu'il règne à leur sujet un véritable ostracisme dogmatique et religieux, comme au plus beau temps des bûchers inquisitoriaux. L'on en arrive à cette absurdité de voir aussi bien les racistes de droite que les antiracistes de gauche discuter « à vide », des heures entières, de notions qu'ils ne connaissent, dans le meilleur des cas, que très superficiellement. Leur ignorance raciale à tous est telle, que toutes les absurdités sont émises à ce sujet. Et, alors que l'avenir de chaque espèce animale est lié à la compréhension instinctive ou raisonnée de son histoire et de son phénomène racial, l'on voit sombrer nos « intellectuels-masse » dans le conformisme verbal le plus crétinisé

et dans les tentatives d'assimilation les plus folles, aboutissant ainsi à la dépersonnalisation la plus totale de l'individu humain.

C'est pour éviter de telles absurdités que j'ai décidé d'écrire ce livre sur les races humaines. Mais pour bien les comprendre, il nous faut revenir d'abord au point de départ, c'est-à-dire à l'origine du genre humain.

L'homme est apparu sur Terre il y a environ 4 à 6 millions d'années. Les fossiles d'*Australopithecus africanus* et *robustus*, découverts par Clark Howell en 1968, dans la vallée de l'Omo en Ethiopie, en fournissent la preuve irréfutable. Du moins ces Australopithèques représentent-ils la première espèce du genre «hominidés», celle que les savants appellent **Homo habilis** et qui englobe toutes les sous-espèces, donc toutes les races d'*Australopithecus*.

Que certains savants préfèrent encore le considérer comme un singe évolué plutôt que comme un homme primitif est en soi un faux problème. L'important est que, par ses qualités physiques, mentales et sociales, il représente le chaînon manquant entre les grands singes anthropomorphes et l'homme incontestable cette fois, que sera son successeur **Homo erectus**.

Comme le disait le professeur J. Piveteau au congrès de 1972, organisé par l'UNESCO, sur les origines de l'homme moderne :

*« Au fond, il sera toujours quelque chose de conventionnel et d'arbitraire dans le choix de cette lignée qui monte des formes inférieures jusqu'à l'heure actuelle, dans le choix du point où l'on marquera l'avènement de l'**Homo sapiens**. Après tout, cela n'a pas beaucoup d'importance. Pour bien comprendre l'**Homo sapiens**, il faut simplement le replacer dans la série dont il marque actuellement le terme. L'homme naît une première fois, et chaque jour il continue de naître dans une action mêlée à la marche de l'univers. La véritable définition de l'hominisation (ce qui marque non pas l'avènement de l'**Homo sapiens**, mais avant lui l'avènement de l'homme tout court) c'est l'apparition de la pensée réfléchie sur la Terre ».*

Et là encore, à mon avis, le professeur Piveteau s'avance très fort et même se trompe. Car tous les éthologues savent que cette pensée réfléchie, cette réflexion, n'est pas l'apanage de la lignée humaine seule. Beaucoup d'animaux, surtout parmi les mammifères supérieurs et les carnivores, réfléchissent, associent des idées et en tirent les conclusions nécessaires à tous leurs actes ;

qu'il s'agisse de jeux ou de survie. Car même dans le domaine de la pensée, c'est plus une question de degré, qui nous sépare du monde animal, qu'une question de qualités nouvelles, nous rendant, par-là encore, plus évidente la réalité du phénomène évolutif.

Notre incompréhension de l'intelligence animale résulte essentiellement de l'incommunicabilité interspécifique. Mais à partir du moment où il nous devient possible de communiquer avec eux au moyen d'un langage simple, qui leur est adapté, nous pouvons commencer à mesurer leurs facultés intellectuelles. Ainsi, depuis plusieurs années, des éthologues ont appris à communiquer avec des chimpanzés et des gorilles au moyen du langage gestuel des sourds-muets ou au moyen d'images et de symboles. Ils constatèrent non seulement que certains chimpanzés comprenaient ainsi un vocabulaire de plus de deux cents mots, mais parvenaient en outre à s'identifier personnellement et à comprendre les règles élémentaires de syntaxe grammaticale, c'est-à-dire à conjuguer présent et même futur en respectant la place des qualificatifs. Ces expériences récentes tendent à prouver que les bases syntaxiques du langage, communes à toutes les races humaines, puisent leurs racines au niveau infrahumain, et que l'intelligence conceptuelle existe déjà d'une façon fruste chez les animaux les plus proches de nous. Ces constatations rejoignent les observations de Noam Chomski, le spécialiste du langage, sur l'étude des éléments syntaxiques constants de base chez les peuplades primitives.

D'autre part, si nous trouvons déjà, il y a 4 à 6 millions d'années, un hominidé nettement différencié de la lignée des singes anthropoïdes, il est normal de concevoir bien plus tôt la séparation de ces deux lignées, disons de « cousins ». Là, le monde scientifique semble d'accord actuellement pour faire dériver cette humanité naissante d'un singe fossile appelé *Ramapithecus*, qui aurait, lui, déjà essaimé d'Afrique en Asie, voilà 8 à 14 millions d'années. Ce dernier descendrait alors lui-même avec les singes anthropoïdes d'un autre singe fossile encore plus ancien et appelé, lui, *Proconsul*. Celui-là apparut, il y a 25 millions d'années, pour donner les divers rameaux de ses descendants pongidés : singes anthropoïdes d'une part et hominidés de l'autre.

De même qu'était faux le problème de savoir, si l'Australopithèque est déjà un homme ou encore un singe, de même est faux le problème suivant, à savoir si tous nos australopithèques découverts jusqu'à ce jour représentent des espèces ou des races différentes.

Certains savants comme Loring Brace de l'université du Michigan ou comme Raymond Dart de l'université de Johannesburg (qui découvrit, en 1924, le premier Australopithecus) considèrent tous les **Australopithecus** comme des races différentes d'une même espèce, alors que d'autres, comme Richard Leakey, les classent en deux espèces différentes : **Robustus** (comprenant les deux races **Robustus** et **Boisei** qui, lui, serait un super-robustus) et **Homo Habilis** (comprenant les deux races **Africanus** et **Gracilis**). D'autres savants encore les considèrent tous, non plus comme des races, mais comme des espèces différentes d'un même genre « Homo » primitif.

Vient encore compliquer la classification le fait que chaque savant, qui découvre un fossile nouveau, s'empresse de lui donner un nom et une classification nouvelle pour le distinguer des autres, mais surtout, bien souvent, pour satisfaire son orgueil de chercheur, le nouveau fossile étant ainsi attaché à son nom pour la postérité. Et comme les recherches en ce domaine ont reçu un fameux coup d'accélérateur, depuis une cinquantaine d'années, grâce aux divers progrès scientifiques permettant, entre autres, la datation exacte des fossiles, le grand public n'est souvent que partiellement ou mal informé au sujet des toutes dernières trouvailles. D'autant plus qu'une découverte fossile demande bien souvent plusieurs années d'étude avant de se situer définitivement dans le temps évolutif, et de trouver, sans risque d'erreur, sa place dans la classification.

C'est ainsi que, récemment, furent encore découverts de nombreux autres australopithecus, affublés de noms de classification de genre, d'espèce ou de race ne portant même pas trace de leur origine d'*Homo habilis*.

Citons pour exemples :

1. – Australopithecus Prometheus, de Makapansgat au Transvaal.
2. – Telanthropus Transvalensis, découvert à Zwartkrans au Transvaal par Broom et Robinson. Actuellement, après étude sérieuse, on sait que, lui aussi, est un Australopithecus.
3. – Tchadanthropus Uscoris, découvert par Y. Coppens au Tchad, qui, après étude, se révéla être un Australopithecus Africanus typique.
4. – De même Plesianthropus Africanus Transvalensis, de Sterkfontein, qui est lui aussi un Australopithecus Africanus typique.

5. – De même la fameuse « Lucie » découverte dans la vallée de l'Omo, en Ethiopie, par l'équipe d'Yves Coppens.
6. – Etc.

Mais à quoi bon continuer ; tout ceci nous prouve que les limites entre espèces et sous-espèces, c'est-à-dire races, sont floues. Sans oublier non plus que c'est souvent l'abondance des découvertes fossiles qui nous permettent à la longue de lier et d'unir deux espèces qui, au départ, nous paraissaient fort différentes.

C'est ainsi que, jusqu'à ces dernières années, l'on considéra à tort l'homme du Néandertal comme étant d'une espèce différente de celle de l'*Homo sapiens* que nous sommes, alors qu'en réalité, il ne s'agit que d'une race d'*Homo sapiens*, au même titre que les Jaunes ou les Noirs. Le nombre de leurs fossiles découverts depuis cent ans est actuellement suffisant pour nous démontrer que leurs différences n'évoluent par rapport à nous que dans les limites des variabilités d'une sous-espèce.

Toutes ces discussions, au sujet de la classification, utiles au plus haut point pour les spécialistes, ne font qu'égarer le commun des mortels et décourage bien souvent le néophyte qui voudrait s'intéresser à l'histoire de l'homme. Leur seul intérêt est cependant de nous démontrer la réalité de l'évolution, en nous montrant les nombreuses formes intermédiaires existant entre les races et les espèces. Car rien n'est stable dans la nature ; tout y change perpétuellement ; l'évolution ne s'arrête jamais. Ce n'est que notre égocentrisme humain, exacerbé par les dogmes religieux, qui nous pousse à croire le contraire. Car la plupart des religions veulent à toute fin faire de nous des êtres différents, inspirés par l'image de Dieu.

Il suffit de regarder autour de nous avec suffisamment de patience, pour s'apercevoir que les animaux et les plantes subissent tous, à chaque génération, des mutations plus ou moins grandes, suivies d'une sélection par adaptation aux milieux écologiques. Mais dans notre siècle de vitesse, combien d'intellectuels savent encore prendre le temps de regarder et de faire la synthèse de leurs observations ? Combien de citoyens possèdent encore avec la « Nature » un contact autre que celui des autoroutes ? J'en connais même beaucoup qui ne savent plus distinguer un champ d'avoine d'un champ d'orge ou de froment ; ni avec quoi et comment l'on fabrique le pain qu'ils mangent chaque jour.

J'ai vu récemment une crèche d'enfants citoyens âgés de 4 à 6 ans venir dans une écurie de course pour y voir des chevaux vivants, et

ensuite aller dans une ferme afin d'y voir des poules, des cochons et des vaches, car ils ne possédaient, à leur âge, qu'une connaissance télévisuelle de ces animaux familiers.

Les exemples de l'évolution sont partout sous nos yeux. Il suffit de voyager un peu pour les observer. Un éminent botaniste, spécialiste des plantes de l'Himalaya, Sir Joseph Dalton Hooker, avait déjà écrit au XIX^e siècle :

« À l'état sauvage les plantes ne cessent de se faire la guerre pour le monopole du sol. Tout changement de climat, toute modification du sol, favorisent une espèce aux dépens des autres. Et pour l'observation de cette compétition végétale, l'Himalaya est un lieu privilégié. L'altitude, la masse des montagnes, les pluies torrentielles de mousson ou les zones arides de l'Indu-Kuch, ou même l'alternance des grandes variations diurnes et nocturnes de température, fournissent des contrastes écologiques tels, que tous les types de plantes y choisissent l'environnement qui leur est adéquat. Mais aussi, lorsqu'une plante subsiste dans des milieux différents, elle présente des modifications structurales telles, qu'il est parfois difficile d'y reconnaître la parenté ou même la plante originelle. Les arbres des régions humides deviennent de simples arbustes aux régions plus élevées et les fleurs très évasées se rabougrissent vers les sommets ».

De même, si nous allons en Alaska, nous y verrions par exemple, que les épicéas que l'on rencontre dans les réserves du Grand Nord, ne dépassent jamais six mètres de haut, alors que plus au Sud, ce sont des arbres de plusieurs dizaines de mètres. Et encore, ceux du Grand Nord mettent-ils, pour atteindre cette taille, plusieurs centaines d'années, leur diamètre n'y dépassant jamais trente centimètres. Là aussi, ces épicéas chétifs sont devenus des mutants de races différentes de ceux qui poussent plus au Sud : au Grand Nord, ce sont les épicéas blancs, alors qu'au Sud, on les appelle épicéas de Sitka.

Il en va de même pour le saule d'Alaska, qui reste un nain de quelques centimètres de hauteur.

Mais les modifications progressives et adaptatives dont je vous parle ne représentent que la partie la plus minime de l'évolution : celle que l'on nomme la micro-évolution, car elle se limite en général à diversifier les espèces en une multitude de sous-espèces. À côté d'elle, il existe une macro-évolution : elle porte sur les genres, les ordres et les classes animales et végétales, et répond

aux mêmes lois de mutation et de sélection ; mais notre brève vie sur Terre la rend beaucoup plus difficile à observer.

Actuellement les progrès des sciences nous permettent cependant de soupçonner quels sont les grands facteurs déclenchants de cette macro-évolution. À la suite des progrès énormes faits en volcanologie ces soixante dernières années, nous sommes non seulement fixés sur la réalité des phénomènes de la dérive des continents, mais nous savons aussi, qu'à intervalles réguliers, l'aimantation de la Terre change de sens. Il est certain que, lors de ces variations, les radiations cosmiques provenant du Soleil et des étoiles bombardent la Terre pendant quelques temps avec plus d'intensité. De même, la suppression de la couche d'ozone en certains lieux de la Terre (comme actuellement au-dessus du pôle Sud et de l'Europe) provoque des effets désastreux identiques ; comme, par exemple, des cancers de la peau et des infécondités, au point qu'en ces lieux, il devient très dangereux de s'exposer au soleil.

Or comme nous connaissons déjà l'incidence de ces bombardements solaires sur le déclenchement des maladies et des accidents dans l'espèce humaine et dans les conditions normales, nous sommes certains qu'une variation de rayonnements plus intenses est susceptible d'atteindre les cellules germinatives de tous les êtres vivants et d'y provoquer des mutations héréditaires ; ces mêmes mutations que l'on produit couramment en laboratoire par des rayonnements ionisants et radioactifs.

L'on sait en outre que l'intensité du volcanisme terrestre s'accompagne toujours d'une augmentation importante de la radioactivité régionale. Or, il existe actuellement une région où l'orogénèse est encore très intense ; mais l'a surtout été, il y a 4 à 6 millions d'années, lors de la naissance de l'Australopithèque. Cette région, appelée « Rift Valley », est une énorme fracture terrestre, qui s'étend de la vallée du Jourdain au lac Malawi, en passant par la mer Morte, la mer Rouge, les Lacs Edouard, Albert et Tanganika.

Cette énorme déchirure de la Terre n'est d'ailleurs pas encore terminée, et bien qu'elle soit actuellement dans une période d'activité assez faible, le sol tremble et se déforme régulièrement tout au long de son parcours. La vapeur siffle encore à travers les fissures du mont Eburru et, à quelque 3 500 km. de là, au fond de la mer Rouge, au large de la Mecque, par 1 600 mètres de profondeur, une énorme fente de plusieurs kilomètres chasse de l'eau dix fois

plus salée que l'eau de mer ordinaire, cela à une température de plus 55 degrés.

Le golfe d'Aden s'élargit de plus de deux centimètres par an, etc. Quant à la Rift Valley, elle s'élargit de plus de quatre centimètres par an. Suite à ces preuves d'un volcanisme continu, certains géologues estiment que dans 10 millions d'années certaines parties des Somalis, le Kenya et la Tanzanie se seront séparées du continent africain pour former des îles comme Madagascar.

Mais cette fissure africaine ne représente qu'une partie d'un système plus vaste encore. En effet, il existe une énorme faille qui fait presque deux fois le tour de la Terre, dont la plus grande partie est immergée sous les océans, formant une chaîne de montagnes coupée en deux sur presque toute sa longueur par un canyon de 1600 mètres de profondeur en moyenne et qui atteint souvent la largeur de 45 km. Cette superfissure commence le long des côtes de l'Alaska, fait le pourtour de l'océan Pacifique et traverse les océans Indien et Atlantique sur toute leur longueur. Elle surgit sur la terre ferme en plusieurs endroits, formant la faille de San Andreas sur le littoral californien, le graben ou fossé d'Islande et la Rift Valley africaine. C'est là que l'orogénèse (dont deux manifestations sont le volcanisme et les tremblements de terre) et la radioactivité terrestre sont les plus marquées ; c'est là que les possibilités de mutations sont aussi les plus élevées, surtout en période de paroxysme.

Or, l'Australopithèque semble bien être apparu dans cette Rift Valley il y a 6 millions d'années ; et son successeur, là aussi, il y a environ 900 000 ans. Et les périodes orogéniques les plus actives de cette région se situent entre 5 et 6 millions d'années et entre 900 000 et 600 000 ans.

Il semble aussi certain que la brusque apparition d'animaux gigantesques il y a 6 millions d'années soit, elle aussi, le résultat direct de ce paroxysme volcanique. On sait, en effet, que la lave et les cendres volcaniques de ces régions contiennent plus de cobalt, de cuivre et d'autres éléments actifs sur la glande pituitaire, et par conséquent sur la croissance des êtres vivants. Les pluies font pénétrer ces oligo-éléments dans le sol, les plantes les incorporent et les transmettent ensuite aux animaux qui les consomment. De toute façon, ces sols volcaniques sont hyperfertiles et les animaux ont toujours tendance à grossir et grandir, lorsque la nourriture est abondante. Nous savons que nos ancêtres éloignés vivaient parmi des géants, des rhinocéros d'une taille double de celle des races

actuelles, des cochons de la taille d'un hippopotame, des babouins de celle d'un gorille et des moutons de celle d'un cheval actuel.

Pour terminer, rappelons que le Soleil entraîne la Terre et les autres planètes dans sa course aveugle à travers notre galaxie, revenant à son point de départ en 200 millions d'années : c'est l'année galactique.

Or, il y a environ 70 millions d'années, à la fin de l'ère secondaire, la Terre traversa un immense nuage partiellement radioactif résultant des débris d'explosion d'une étoile de la classe des supernovae. La preuve nous en est fournie par la teneur accrue, sur une tranche de terrains de l'époque, en sels d'or, d'osmium et d'iridium. C'est une hypothèse, non exclusive, de la brusque disparition de certaines espèces animales géantes, comme les dinosauriens, plus sensibles à la radioactivité à cause de leur surface corporelle plus grande. Autre hypothèse plausible : à la fin de l'ère secondaire, une énorme météorite s'écrasa à hauteur de l'actuelle presque île du Yucatán, sa trace se situant à environ 1600 m. de profondeur sous le niveau de la mer et se poursuivant sur le continent, le diamètre du cratère étant de 180 km, l'énergie dissipée équivalant à plusieurs milliers de fois la bombe d'Hiroshima. Le nuage de matériaux satellisés ayant sérieusement modifié le climat (température en forte baisse, du fait de la diminution de l'ensoleillement, ce fut, là encore, la cause possible de la disparition de nombreuses espèces vivantes, dont celles présentant la plus grande surface corporelle. La preuve subsidiaire de cet événement météorique repose sur l'existence d'une fine couche de terrains de l'époque à teneur élevée en iridium, métal fréquent dans les météorites, elles-mêmes reliquats du cœur des planétoïdes ayant explosé. Ces hypothèses n'étant en aucun cas mutuellement exclusives, elles peuvent se conjuguer ; l'on voit donc que les causes de macro-évolution sont plurielles et banalement répétitives au cours des millénaires. Mais d'autres hypothèses sont à étudier, pouvant même invalider les précédentes.

Si je me suis si longuement étendu sur les causes qui engendrent les modifications évolutives, c'est afin de bien démontrer qu'au stade qui nous sépare, nous et nos ancêtres hominidés, des autres mammifères, nulle intervention divine n'est nécessaire pour expliquer notre genèse.

Nous sommes des animaux comme les autres et répondons, de ce fait, aux mêmes lois naturelles qu'eux.

Nos qualités et nos défauts, morphologiques, physiologiques et même comportementaux, puisent profondément leurs racines

dans notre passé animal. Et, si nous possédons instinctivement, les réactions de rejeter tout ce qui est étrange ou étranger à notre groupe, d'éviter les mélanges raciaux toujours générateurs de régressions évolutives (car **l'évolution est divergence et non convergence**), ou même de nous créer un territoire et d'y bâtir un gîte, c'est dans notre passé animal qu'il faut le rechercher. De même que notre évolution est une conséquence du dynamisme vital inhérent à tous les systèmes vivants.

Comme le dit très justement Stéphane Lupesco, l'épistémologue du CNRS français :

« Il faut bien se pénétrer du fait que la vie ne change pas seulement pour s'adapter, comme on le croit encore trop facilement actuellement, mais s'adapte continuellement pour changer. Lorsque l'individu devient peu à peu incapable de changer, alors commence pour lui le déclin, qui prélude à la mort. De même lorsque les espèces ne peuvent plus changer et cessent d'évoluer, autrement dit d'engendrer des différenciations nouvelles, elles finissent, elles aussi, par s'éteindre ».

Or, en voulant supprimer, dans l'espèce humaine, la différenciation, c'est-à-dire la dynamique raciale, par des mariages interraciaux, par l'homogénéisation sociale et par le conformisme abstrait, les doctrines égalitaires actuelles mènent plus sûrement notre espèce à sa mort que n'importe quelle terrifiante explosion atomique.

L'uniformisation des races est suicidaire car antiévolutive et antibiologique ; en effet, comme je le signifiais plus haut, l'évolution est un phénomène d'explosions divergentes et non convergentes.

À partir du moment où les hommes purent vivre en grandes communautés, grâce à l'abondance créée par la pêche et par l'agriculture naissante, les premiers mélanges raciaux virent le jour. Et comme nous le constaterons, ils furent régulièrement le point de départ de la décadence des grands empires.

La plupart du temps conscientes de ce fait, les grandes autorités légales des États s'opposèrent à ces mélanges, du moins en ce qui concerne les classes dirigeantes. Mais à partir du moment où le paganisme biologique fut supplanté par le christianisme égalitaire à prétention mondialiste, christianisme égalitaire, lui-même fruit du Talmud et du fanatisme biblique, le mal ne cessa d'empirer. Et si le catholicisme moyenâgeux y mit temporairement un frein, les doctrines rousseauistes, maçonniques et égalitaires de

la Révolution française, elles aussi d'origine judéo-chrétienne, rompirent les derniers obstacles aristocratiques qui s'opposaient à cette dégénérescence de l'espèce.

Notons ici que les maçonneries, issues de la révolution de 1789, ne s'opposent avec acharnement qu'au paganisme et au catholicisme, ce christianisme paganisé, mais qu'elles sont beaucoup plus tolérantes face au christianisme égalitaire et mondialiste qui, lui, actuellement, retourne à ses sources judaïques. Christianisme, protestantisme, islamisme et franc-maçonnerie ne sont toutes que les filles d'une même mère, le judaïsme monothéiste ; de ce fait, toutes intolérantes. Quant au marxisme, il n'est que du christianisme adapté à l'ère machiniste : il ne peut, par conséquent, lui aussi, qu'aggraver cette récession par la destruction des élites et par son fanatisme forcené.

J'espère que cette histoire des différences et des inégalités raciales, que j'ai entreprise, servira à déclencher la « réflexion » chez tous les hommes de bonne volonté, et grâce à eux peut-être, d'envisager une prise de conscience de l'humanité toute entière, afin que cesse ce suicide collectif et égalitaire.

Pour étudier les origines et l'évolution du genre humain, nous disposions anciennement de la paléontologie et de l'archéologie. Actuellement, de nouvelles sciences nous permettent d'importants progrès en ce domaine. C'est d'abord la physique de la radioactivité, qui permet des datations historiques précises, surtout associée à la pollinologie et à la dendrochronologie. C'est aussi l'éthologie qui, par l'étude des comportements comparés des diverses espèces animales, permet de mieux comprendre le développement social et l'évolution comportementale des divers groupes humains. C'est enfin la génétique, la sérologie et les progrès de la biochimie qui, par l'étude poussée des grosses molécules nucléoprotéïques (ADN et ARN), non seulement démontre notre parenté avec les autres primates et les mammifères, mais aussi détermine les degrés de parentés chimiques entre races et espèces. À ce sujet les travaux de Vincent Sarich sont remarquables.

Toutes ces sciences complémentaires nous permettent deux grandes conclusions pour commencer l'histoire de l'homme :

1. – la première, dont nous venons de parler, est que, malgré notre égocentrisme, nous sommes partie intégrante du règne animal et qu'à ce titre, nous répondons aux mêmes lois naturelles ;

2. – la seconde, tout aussi évidente, est que nous sommes arrivés à développer notre cerveau à un degré relativement élevé et à dominer toutes les autres espèces animales, grâce à notre instinct de carnivore prédateur et à notre mentalité de tueur.

Le paléontologue Alexandre Marchak, peu enclin à voir l'aspect agressif comme moteur de l'évolution humaine, écrit cependant :

« L'évolution vers un régime omnivore a eu une profonde influence sélective sur l'évolution cognitive de l'homme. Le pur végétarien est une créature très spécialisée qui, plus qu'une autre, souffre des modifications topographiques et saisonnières, des longues périodes de sécheresse et des variations climatiques à long terme.

« L'omnivore, lui, remédie à ces phénomènes de multiples façons : il s'approprie les territoires lacustres ou riverains du végétarien pendant les périodes de sécheresse ; il modifie son régime suivant les besoins et selon les occasions qui mettent son adresse à l'épreuve.

« L'on peut donc penser qu'au cours du long processus de sélection et de filtrage, auxquels participaient les changements climatiques, l'Homo habilis, omnivore et de tendance carnivore, a pu tout simplement remplacer une forme d'hominidé moins capable, car plus spécialisé, donc condamnée ».

« C'est Caïn le carnivore, l'Australopithecus africanus, qui finit par tuer son frère Abel, le végétarien, l'Australopithecus robustus ; cela malgré l'enseignement lénifiant encore professé actuellement dans les écoles et les universités démocratiques.

En tout point l'alimentation carnée est plus avantageuse que l'alimentation végétarienne, car elle apporte une grande quantité de calories sous un volume réduit. Cent grammes de venaison de gibier donnent en moyenne 372 calories, alors que cent grammes de fruits ou de légumes n'en donnent pas cent. Seules les noix fournissent plus de calories que la viande, mais leur cueillette est saisonnière et très localisée, tandis que la chasse peut se faire en tout temps et en tout lieu. De ce fait, un végétarien doit passer la majorité de son temps à se nourrir, tandis qu'un carnivore possédera beaucoup plus de temps libre pour remplir d'autres activités : que ce soit le jeu, qui développe son adresse et son intelligence, ou le rêve, qui développe son imagination.

Michaël Crawford, professeur de biochimie, a écrit un livre intitulé *« What we eat today »*. Il y démontre que :

1. – 50% de notre système nerveux (et par conséquent de notre cerveau) est composé de graisses ;
2. – seules les graisses animales sont assimilables par l'homme pour s'y déposer dans son cerveau en cours de formation et de développement.

« La vraie valeur des produits animaux », écrit-il, réside dans le fait qu'ils fournissent un spectre de graisses structurales qui ne se trouvent pas dans la végétation. Les graines de soja et de cacahuètes, riches en protéines ne contiennent aucun de ces acides gras ; et si le lait maternel en contient beaucoup, le lait de vache en est assez pauvre. »

Citant ce fait, Robert Ardrey note que ce n'est peut-être pas une simple coïncidence si notre cerveau dépasse en valeur relative celui de la vache, et s'il est cinquante fois plus gros que celui de cette dernière.

De là aussi, nous subodorons actuellement une nouvelle « Vérité » médicale et biologique. En effet, peu de femmes civilisées acceptent encore d'allaiter. Les enfants civilisés sont presque tous exclusivement nourris au lait de vache, en boîte ou non. Or il n'est pas impossible que la fragilité nerveuse de la plupart des adultes civilisés actuels, leur instabilité mentale permanente, même peut-être la plus grande proportion, parmi eux, de tarés mentaux, soit en partie liée au manque d'apport de ces corps gras lors de la maturation de leur cerveau, c'est-à-dire dans les premières années de l'enfance, l'apport de ces graisses ou leur défaut dans la première enfance se superposant à l'effet génétique. Il est certain, comme le faisait très justement remarquer l'écrivain J. Pouget dans son livre intitulé *« Le manifeste du camp n°1 »*, que les médecins français prisonniers des Viets, lors de la guerre d'Indochine, ont démontré que l'absence de viande et de corps gras animaux dans ces camps de la mort lente, a engendré des troubles nerveux fréquents, allant jusqu'à la mort, en passant par des épuisements nerveux que seules quelques rares distributions d'un peu de viande de porc pouvaient éviter. Pouget a d'ailleurs intitulé un de ses chapitres *« L'ère sans graisse »*.

Il est certain, d'autre part, que, n'en déplaise à tous les pacifistes bien pensants, le corps humain n'est physiologiquement pas construit pour digérer les végétaux, dont la valeur nutritive pourrait remplacer la viande. En effet, les seuls végétaux de remplacement sont les graines (blé, riz, maïs, haricots, etc.) ; s'ils sont tous mangés crus, c'est-à-dire au stade de notre ancêtre australopithèque, ils

provoquent des troubles digestifs tels, que nous sommes encore toujours obligés de les cuire pour les digérer.

Au stade omnivore du début, nous avons pu nous rabattre sur les fruits en saison, mais non sur les graines. Jusqu'à ce que le feu, maîtrisé, vint à notre secours, nous mangions donc de la viande, parce que nous y étions physiologiquement obligés. Et les vitamines ne viennent rien y faire.

En effet, l'explorateur islandais V. Stefansson a prouvé, en vivant chez les esquimaux plusieurs années, que tout homme peut éviter les carences vitaminiques, entre autres celle en vitamine C qui engendre le scorbut, en mangeant la viande crue. Cette constatation fut reprise par Ardrey dans son livre *« Et la chasse créa l'homme »*.

Même chez les chasseurs primitifs actuels, qui sont loin de ressembler à nos ancêtres paléolithiques, à cause de leur avance technique sur ces derniers, l'importance de la viande reste primordiale. Richard Lee, étudiant une communauté boshimane fondée sur la chasse, a prouvé que si la viande ne constitue que 33% de l'apport alimentaire, son ingestion quotidienne fournit cependant 2140 calories des 2300 calories nécessaires à un boshiman adulte pour équilibrer son métabolisme et son activité.

Nous dominons toutes les autres espèces, car nous sommes les meilleurs tueurs. Pourtant, au départ, nous semblions destinés à être de perpétuelles victimes. Nous sommes parmi les plus fragiles des animaux ; nous fûmes toujours des singes à ce point peu (ou trop) évolués, que nous n'avons même pas de canines suffisamment développées pour nous défendre ; nos systèmes osseux et musculaire ne nous permettront jamais de nous mesurer à la course ou au combat avec la plupart des prédateurs ; comme le dit très bien l'écrivain Desmond Morris :

« Nous sommes vraiment des singes nus ».

Mais paradoxalement, cette faiblesse criante nous aida à devenir les maîtres de la nature ; elle nous obligea à réfléchir, à façonner des armes, pour nous défendre et survivre d'abord, pour attaquer, détruire et dominer ensuite.

Ce besoin instinctif de nous armer stimula notre cerveau ; il nous força à imaginer toujours et à perfectionner continuellement notre équipement ; à le transporter avec nous, à entraîner notre dextérité manuelle pour les utiliser et les fabriquer au mieux.

Nos mains ainsi toujours occupées, il nous fallut bien nous forcer à nous déplacer de plus en plus sur nos membres inférieurs et à les utiliser au mieux. Ainsi, nous qui descendions de singes brachiateurs, habitués à se déplacer dans les frondaisons à l'aide de leurs mains et de leurs bras (comme le font encore les singes anthropomorphes actuels), nous surdéveloppâmes nos membres postérieurs qui, avec le temps, se renforcèrent et s'agrandirent, pour devenir rapidement plus longs que nos membres supérieurs.

L'évolution de nos membres se réalisa donc à l'inverse de ceux des grands singes, chez qui les membres postérieurs restèrent les plus courts. Les hominidés sont parmi tous les animaux ceux dont la musculature fessière est la plus développée. Grâce à cela, ils purent se redresser et devenir bipèdes, afin de maintenir les membres antérieurs libres pour la défense.

Dès l'apparition de l'Australopithèque, la station debout fut presque parfaite, quasi humaine et moderne, telle que nous la connaissons : les traces de pas humains découvertes dans la vallée de l'Omo et vieilles de quatre millions d'années le prouvent.

Outre la défense, ce maintien vertical nous autorisa à scruter l'horizon beaucoup plus loin, ce qui nous permit de mieux voir arriver les dangers et de détecter plus efficacement nos proies avant de les attaquer.

Cet éloignement de notre horizon fut très utile, car outre toutes nos faiblesses, nous ne possédions plus assez d'odorat pour survivre dans les savanes. En effet, notre sensibilité olfactive s'était déjà atrophiée chez nos ancêtres primates. Car, pour vivre dans la zone privilégiée, touffue et peu dangereuse de la cime des arbres, une bonne vue est beaucoup plus utile qu'un bon odorat ; en conséquence, concurremment au développement de la vision colorée et en profondeur, l'olfaction, inutile, commença à régresser.

Mais le bipédisme n'eut pas que des conséquences favorables. Il est responsable de la perte de la faculté instinctive de nager, que possèdent tous les autres mammifères, les hominidés et les singes anthropomorphes exceptés. Chez ces bipèdes, parfaits ou imparfaits, la nage n'est plus possible qu'après apprentissage. De même, ce bipédisme entraîna des pathologies nouvelles : troubles de la colonne vertébrale et de la statique, affaiblissements musculaires ventraux, varices et troubles trophiques dans les membres inférieurs.

Petit à petit, toutes les mutations qui développaient notre cerveau se révélèrent favorables, car elles amélioraient notre imagination,

notre vue et notre dextérité manuelle, cette dernière réagissant à nouveau sur notre cerveau, le poussant à s'améliorer davantage et à utiliser toutes ses possibilités. Et ce jeu d'interactions créa des hommes toujours plus aptes à survivre, à manipuler et à créer.

Lorsque nous quittâmes les frondaisons protectrices des forêts, soit par goût de l'aventure, soit pour la raison plus prosaïque de recherche de nourriture, soit pour satisfaire notre instinct naissant de chasseur et de carnivore, nous ne pûmes survivre isolés ; il fallut nous organiser en groupes, afin de compenser par le nombre notre faiblesse physique relative. L'éthologie nous prouve, en effet, que, dans les savanes, les carnivores organisés en sociétés (comme les loups, les lycaons, les hyènes, les chacals, etc.) possèdent de nombreux avantages qui sont :

1. – La prise, en moyenne, de trois fois plus de gibier que les chasseurs solitaires, comme les guépards ou les léopards.
2. – L'absence de pertes, car la proie tuée, même volumineuse, est consommée entièrement sur place.
3. – L'attaque de proies éventuellement plus grandes et plus puissantes qu'eux.
4. – La meilleure conservation des produits de leur chasse et l'évitement du vol de celle-ci par un prédateur plus fort. Dans la nature, bien souvent, l'animal le plus puissant, comme le lion, doit céder sa proie à une bande de chacals ou de hyènes affamés : le nombre compense la force.
5. – Imagination et organisation plus faciles de nouvelles techniques de chasse et accroissement subséquent du rendement.
6. – Facilitation aux jeunes, aux faibles, aux vieux, aux femelles gestantes et aux éclopés, de l'accès à la proie commune, donc à la nourriture et à la survivance.
7. – Mise en communauté de leurs expériences et de leurs connaissances, facilitant ainsi la survie du groupe.
8. – En outre, chez l'homme, renforcement du lien inter-masculin par la chasse, comme l'a brillamment démontré Lionel Tiger dans son livre intitulé « *Entre hommes* » (paru chez Laffont). Il y dit :

« La spécialisation résultant de la chasse a eu pour effet d'accroître les différences comportementales des hommes et des femmes. La sélection a probablement favorisé les combinaisons génétiques qui disposaient les hommes à chasser »

en coopération, et les femmes à prendre soin des enfants et à s'occuper de la cueillette. Elle a entraîné, non seulement des modifications de la perception, de la dimension du cerveau, de la posture, de la main, de la locomotion, mais aussi des changements structurels. Le lien homme-femme aboutissant à la procréation, et le lien femme-enfants assurant la subsistance et la socialisation de la progéniture, ont été progressivement « programmé » dans le cycle de vie des hominiens. De même, le lien entre mâles en vue de la chasse a été « programmé », afin d'assurer l'efficacité tactique et sociale en ce domaine. C'est là sans conteste l'origine du dimorphisme sexuel au niveau du comportement. On a trop tendance à penser qu'en dehors de la fonction de reproduction, les rôles des hommes et des femmes sont interchangeable. Si les femmes sont généralement écartées de la vie politique, de la guerre et des sociétés secrètes, c'est à ce lien intermasculin, qui plonge ses racines dans le comportement de nos ancêtres hominidés, que nous le devons. Pour cette raison, chaque fois qu'une société sera en danger et devra lutter, elle retournera automatiquement à cette conception patriarcale de l'organisation, car c'est la seule qui lui permette de survivre ».

À l'inverse, nous pouvons affirmer que les sociétés où les femmes délaissent leurs fonctions biologiques de procréation et d'éducation des jeunes enfants, où elles commencent à concurrencer les hommes dans toutes leurs activités professionnelles, principalement dans celles qui sont essentiellement masculines (comme la police, l'armée, la médecine, etc.) et guerrières, que ces sociétés donc, sont incontestablement sur la pente de la dégénérescence.

Pour toutes ces raisons, nos ancêtres, devenus carnivores, redécouvrirent le sens de l'organisation sociale que les singes anthropomorphes (gibbons, gorilles, orang-outangs, et, en partie, chimpanzés) avaient perdu en se cantonnant dans leur alimentation végétarienne, sous la protection des forêts.

Cependant, avant eux, certains singes, moins évolués, avaient redécouvert la vie hiérarchisée et sociale, en retournant glaner leur subsistance dans les savanes : ce sont les sociétés de macaques et de babouins, sociétés redevenues omnivores.

Grâce à leur organisation sociale très stricte et hautement hiérarchisée, ces singes sont encore actuellement en expansion, malgré la chasse impitoyable que leur font bien souvent les hommes, surtout depuis que ces derniers les concurrencent sur les mêmes territoires, où ces espèces simiennes viennent leur

disputer les propriétés et les plantations. Babouins et macaques sont des pillards invétérés, mais leurs sociétés possèdent une telle vitalité que leurs aires de dispersion sont en continuelle expansion et que, déjà, l'on distingue douze races différentes de macaques et plusieurs de babouins ; car, eux aussi, répondent à la loi biologique qui dispose que plus la surface de dispersion d'une espèce augmente, plus elle a tendance, à ses limites, à favoriser l'éclatement de ses caractères héréditaires sous l'influence des conditions écologiques différentes.

Signalons une observation récente faite par Jane Goodall sur les chimpanzés : elle prouve que chez les chasseurs, ou du moins lorsqu'il s'agit de chasse, les animaux supérieurs sentent le besoin de respecter le bien d'autrui. **C'est dans le monde des carnivores, qu'est né le sens de la propriété.** En effet, Jane Goodall a pu observer que le rang, l'autorité et la force, qui gardent leur impitoyable efficacité devant un régime de bananes, perdent leur prérogative quand il s'agit d'un butin acquis par un chasseur : en ce cas aucun membre du groupe ne cherchera à dérober la proie à son propriétaire, et ce dernier, seul, distribuera une partie de son bien, selon son bon plaisir, à une société venue s'accroupir près de lui et lui quémander poliment, avec toutes les marques de respect dues à un héros, une part, même modeste, de ce nouveau trésor.

J'ai pu faire les mêmes constatations dans une société de loups. Chez eux, la chasse au gros gibier, comme le caribou ou l'élan, est une activité communautaire ; comme telle, pour réussir, elle nécessite un chef et une hiérarchie absolue dans la meute. Dans ces conditions, quel que soit l'individu qui a effectivement mis à mort la proie, elle ne lui appartient pas ; et lors du partage de la nourriture, le chef et ses lieutenants s'approprient d'abord les meilleurs morceaux ; ensuite le reste de la meute prend part au festin, tour à tour, suivant sa place hiérarchique. Il en va tout autrement lorsque la proie est un petit gibier ; dans ce cas, la chasse est une affaire individuelle et la proie appartient au seul chasseur qui l'a tuée. Ainsi, jamais le loup dominant n'abusera de ses prérogatives de chef pour s'emparer de la « proie-propriété » de son subordonné, même si la faim le tenaille.

Ceci revient à dire que le sens de la propriété correspond à **un véritable prolongement de la personnalité.** S'attaquer à la propriété du voisin, c'est s'attaquer à sa personne ; ce qui explique pourquoi les personnes volées, dans nos sociétés, ressentent ce vol comme un véritable viol de leur intimité, bien plus important à leurs

yeux que la valeur de l'objet volé. De telle sorte que les juges et les avocats qui, de plus en plus, s'ingénient à faire un subtil distinguo entre les simples vols, à leurs yeux peu graves et se justifiant par les inégalités sociales, et les vols avec violences corporelles, sont totalement dans l'erreur. Leur jugement est antibiologique et, de ce fait, absurde. Seul l'affamé, qui vole pour se nourrir, présente parfois des circonstances atténuantes, mais tout autre vol doit être des plus sévèrement punis, car il viole les lois biologiques. Les juges trop laxistes, dans ces cas, font preuve d'anomalies mentales qui mettent en danger la survie même de la société qui les héberge. À noter que le mal le plus grave dont souffrent les sociétés industrialisées réside dans cet « intellectualisme » moralisant et laxiste de dirigeants irresponsables, car complètement déconnectés des réalités biologiques.

Une loi biologique, découverte par J.H. Crook de l'université de Bristol, nous dit que des espèces différentes, se trouvant dans des conditions écologiques semblables, ont tendance à modifier leurs comportements de façon identique et à développer la même organisation sociale, dans la mesure où leur hérédité le leur permet ; raison pour laquelle les sociétés humaines primitives tendirent rapidement à acquérir le même comportement que les autres sociétés de carnivores.

Küme a longtemps étudié les sociétés de chiens sauvages dans les plaines du Serengeti, près des gorges d'Oldoway au Kenya, et a prouvé que, contrairement aux primates non-humains, les chiens sauvages possèdent toujours une base domestique où restent les très jeunes et leurs gardiens, tandis que chassent les autres membres de la meute. Plus tard, les chasseurs reviennent toujours avec des morceaux de viande non mâchés ou régurgitent une partie de leur contenu stomacal pour nourrir les premiers, démontrant ainsi **la loi du partage chez les carnivores sociaux**.

Jane Goodall fit la même observation chez les chacals et les hyènes, et Sigurd Olson chez les loups.

L'étude du comportement des carnivores sociaux peut donc nous apprendre énormément sur celui des sociétés humaines primitives, et même sur toutes nos motivations, ainsi que sur nos instincts d'hommes civilisés. Car la nature a mis un minimum de 4 à 6 millions d'années pour programmer héréditairement nos réactions d'animal chasseur, et ce ne sont pas les 10000 ans de vie citadine qui ont le pouvoir de modifier cet acquis génétique. Dans nos sociétés dites civilisées, qu'il serait plus juste d'appeler

dégénérées, l'on a trop tendance à jeter l'opprobre sur les carnivores en général, sur le méchant loup qui mange les petits agneaux. On a trop tendance à exalter le faible et le lâche aux dépens du fort et du courageux. C'est le signe d'une époque de reniements et d'une civilisation vouée à la destruction, car lorsqu'une société cesse d'admirer les qualités biologiques que sont le courage, l'honneur et l'abnégation (c'est-à-dire la fidélité à son groupe, à sa tribu et à sa race), elle cesse d'être capable de se défendre.

On oublie aussi toujours que, la nourriture mise à part, le mouton vis-à-vis des moutons est régi par les mêmes lois naturelles que les loups dans leurs sociétés. Or ces lois des moutons sont aussi cruelles et sans pitié pour les faibles, les dégonflés et les dégénérés. Plus même : le mouton deviendra pire qu'un loup pour les siens, car il ne possédera jamais les qualités d'un carnivore et son sens de l'honneur. Cela tient sans doute au fait que, plus prolifique et moins limité par les ressources alimentaires, l'herbe étant partout, il sent moins le besoin de fraternité sociale.

Dans la nature, les carnivores (excepté l'homme démocratique) savent d'instinct que, pour survivre, ils doivent ménager leurs proies. Pour cette raison, les loups, les chiens sauvages, les hyènes, les chacals, etc., respectent et délaissent les herbivores qui leur résistent bien, ne s'attaquant qu'aux faibles et aux proies malades. Dans la nature, ces carnivores ont tous un rôle de voirie et de nettoyage. Ce respect de l'adversaire courageux, dû en partie au désir d'éviter les pertes dans les rangs des prédateurs, répond aussi au caractère noble de la plupart des carnivores. Le chasseur humain primitif agira toujours de même et l'a sans doute appris de l'observation constante de ses concurrents carnivores, sans oublier que son instinct de prédateur l'a forcément conduit au même respect des proies. Ce n'est que l'homme devenu civilisé ou l'animal depuis longtemps domestiqué qui commencèrent à massacrer pour le plaisir.

Un mouton dominant et vainqueur aura tendance à tracasser continuellement ses inférieurs. Le même comportement s'observe chez la plupart des petits rongeurs (rats des champs, visons, mulots, etc.) et chez les poules, etc., tout comme, d'ailleurs, chez l'homme hyper-civilisé. Alors que le loup, fortement armé, et parce que tel, possède toujours des mécanismes d'inhibition qui l'empêchent de tuer et de martyriser son inférieur ; même rendu furieux par ce dernier, il ne pourra jamais lui briser la nuque et devra toujours se contenter de simuler sa mise à mort, lorsque son adversaire sera sans défense à terre près de lui.

C'est la même inhibition d'honneur qui joue chez les meilleurs des hommes et nous montre les plus courageux, les véritables guerriers, les plus facilement portés à la mansuétude et au pardon. Alors qu'il est bien connu que les hommes faibles, couards ou contrefaits auront toujours tendance à martyriser ceux que la hiérarchie sociale civilisée et antinaturelle mettra à leur portée ; de même, tous ceux qui sont plus faibles qu'eux : vieillards, mais surtout femmes et enfants.

Femmes battues et maltraitées, de même que les tournantes (viols en série à plusieurs) sont essentiellement des tares démocratiques engendrées par la couardise démocratique.

Dans les sociétés humaines, quand un peuple dégénéré et couard gagne une guerre, grâce au nombre, à la richesse, à l'astuce, aux mensonges et au déshonneur, il sera toujours plus impitoyable pour le vaincu, plus raffiné dans les tourments qu'il lui réservera, que si la situation inverse s'était produite. C'est d'ailleurs pour cette raison que de nombreuses tribus primitives confient aux faibles et aux femmes le soin de torturer les vaincus, car moins enclins à la pitié que les guerriers (cas des tribus indiennes d'Amérique du Nord). Le guerrier tue mais ne martyrise pas ; s'il le fait (cas très rares), ce n'est en général pas par sadisme, mais pour créer la panique chez ses futurs ennemis et abrégé ainsi le temps de guerre.

Du moins en fut-il toujours ainsi parmi les tribus indo-européennes, trop imprégnées de leur religion trifonctionnelle, car le sadisme génétique, inhérent aux Sémites et aux Mongoloïdes, les poussèrent souvent aux massacres des vaincus pour le plaisir et avec tout le raffinement engendré par leur mentalité malsaine. Gengis Khan, l'indo-européen, massacrait parfois des villes entières pour faciliter la soumission de leurs voisines ; à l'inverse, Tamerlan le Turco-mongol, les Juges et les rois Hébreux, quant à eux, torturaient et massacraient pour le plaisir (lire, à ce sujet, « La Bible »).

Pour être un loup dans une société de loup, comme pour être un guerrier dans une société de guerriers, il faut avoir beaucoup plus de courage, d'abnégation et de force de caractère, que pour survivre dans un troupeau de moutons bêlants ou dans des sociétés irresponsables et lâches, comme le sont les démocraties dégénérées actuelles.

Le lâche comme le mouton n'aura jamais honte de ses faiblesses ou de ses actes, même répugnants. Un mouton qui fuit parmi

d'autres moutons fuyants, ou un lâche qui abandonne la lutte parmi d'autres lâches qui font de même ne se remarqueront pas. En revanche, le loup comme le guerrier possède trop de noblesse pour ne pas être profondément affecté par un acte que désapprouverait leur société respective.

On a vu des loups et des carnivores se laisser mourir après avoir été vaincus en combat, ou après avoir enfreint les règles sociales du clan. Jamais un mouton ne se comportera ainsi.

Dans une société d'hommes, comme à Sparte, un guerrier lâche se donne la mort. Au contraire, dans nos démocraties, l'on porte au pinacle les objecteurs de conscience, les lâches qui n'ont plus le courage de défendre leur communauté avec ses femmes et ses enfants. Or une société de lâches ne peut survivre dans la nature, tout au plus peut-elle subsister à l'état d'esclavage.

L'histoire de l'humanité, que nous décrivons au long de ce livre, le prouvera à suffisance. Dans les sociétés guerrières, l'honneur a plus d'importance que la vie. Or le respect de la parole donnée fait partie de l'honneur. Pour cette raison, lors des guerres indiennes dans le Far-West, les Yankees sans honneur ne cessèrent jamais de renier leurs paroles, tandis que les Cheyennes, les Sioux, les Apaches, etc. finirent par être « génocidés » à cause de leur « sens de l'honneur » élitiste et respectable.

Mais revenons à nos sociétés d'Australopithèques qui réapprirent le goût de la viande et, par-là même, celui du meurtre ; car à cette époque reculée, il n'y avait pas, comme dans les grandes villes actuelles, l'excuse de faire faire la tuerie par un autre dans un lointain abattoir : l'Australopithèque devait tuer lui-même pour manger de la viande. On sait actuellement que ce goût pour les aliments carnés est inhérent à de nombreux singes, comme les babouins et les chimpanzés. Jane Goodall, spécialiste incontestée de ces derniers, dans leur habitat naturel, cite les constatations suivantes :

« Lorsque le hasard permet à un chimpanzé de tuer un jeune babouin isolé ou tout autre animal affaibli, il ne se sent plus de joie et montre des signes d'excitation intense. Il rameute ses congénères et, à l'inverse de ses habitudes, il partage avec eux sa proie toute fraîche. Toute la communauté chimpanzé commence alors à manger religieusement des morceaux de la dépouille, mélangeant chaque bouchée avec des feuilles ou

d'autres végétaux. Et, au fur et à mesure du déroulement du repas, toute la communauté voit son état d'excitation s'accroître. Les mâles excités se mettent alors en chasse, surtout celui qui a eu la chance de tuer le premier. Ils recherchent activement une autre victime ; mais si celle-ci se fait attendre trop longtemps, l'état d'excitation diminue et, petit à petit, chacun retourne à son régime frugivore. Jusqu'au jour où une nouvelle proie facile se présente pour un nouveau meurtre ».

Le chimpanzé, si distant et apparemment si pacifique, peut se révéler à l'occasion un tueur si rusé et si implacable, que Jane Goodall dut, après son accouchement, se relayer avec son mari durant des mois pour protéger son jeune fils, qui vivait avec eux dans leur campement.

De la description de ce comportement, nous pouvons conclure que les primates supérieurs possèdent, dans leur subconscient, cette tendance au meurtre. Et notre ancêtre australopithèque ne faisait certes pas exception à la règle. Il devait lui aussi éprouver jouissance, satisfaction et excitation à tuer. De même, en observant les populations humaines primitives, qui vivent encore actuellement de chasse, nous pouvons assister régulièrement à cette excitation progressive qu'engendre chez l'homme l'acte de tuer. Je me rappelle une scène du film documentaire « *Mondo Cane* » qui nous décrivait une fête chez les chasseurs de têtes de Nouvelle Guinée. Au cours de ces festivités, la tribu filmée en arrivait à tuer des cochons à coups de massue ; et à mesure que le massacre progressait, l'on voyait ces hommes atteindre un état d'excitation de plus en plus frénétique.

De même, à la Révolution française, plus les têtes tombaient, plus la foule s'excitait. Autre exemple : à la fin de la dernière guerre mondiale, l'époque de la « libération » fut riche en événements de ce genre : là, les populations libérées étaient d'autant plus excitées aux meurtres, qu'elles avaient eu peur durant les quatre années précédentes et que, pour accroître encore leur excitation, la propagande communiste et démocratique poussait aux règlements de compte en mentant effrontément.

À cette époque, l'on vit les Tchèques de Prague découper avec des ciseaux de couturière des soldats allemands vivants ; ils massacrèrent aussi des enfants en les faisant interminablement courir pieds nus dans des rues jonchées de tessons de bouteilles ; ces pauvres enfants moururent lacérés et exsangues.

En Yougoslavie, l'on découpa et désossa vivants des malheureux avec des couteaux de boucher. Et partout en Europe, l'on viola et

l'on martyrisa de pauvres femmes, dont le seul crime avait été d'aimer un soi-disant ennemi. Sans compter les tabassages, où des intellectuels et même des médecins démocrates et « résistants » prirent leur plaisir. Comble de l'aberration : l'on condamna à mort même des médecins, dont le seul crime avait été de secourir et de soigner des blessés de l'autre camp.

Or si les journaux et la télévision nous rappellent encore actuellement chaque semaine les camps de concentrations allemands, c'est avant tout pour bien nous faire oublier ces crimes résistancialistes, communistes et démocrates ou, pour le moins, essayer de les justifier. Il faut lire à ce sujet *« Peuple martyr, peuple élu »*, description terrifiante de l'holocauste du peuple allemand.

Le retour à la vie en savane, où les abris protecteurs sont plus rares et où les réserves alimentaires végétales sont plus clairsemées, imposa à nos ancêtres une vie sociale très stricte et très hiérarchisée afin d'assurer leur survie. En forêt, sous le couvert protecteur des arbres, la vie sociale pouvait être fort égoïste sans menacer pour cela la survie de la société. À chaque menace causée par un prédateur, l'on répondait par un sauve qui peut, chacun pour soi. Les mâles ne sentaient pas la nécessité de protéger les jeunes et les femelles ; et cette absence d'instinct protecteur n'engendra aucun dimorphisme sexuel. En effet, chez tous les singes arboricoles (comme les gibbons, les entelles ou entèles) les deux sexes sont de même force et de même taille. Et le comportement psychique du mâle ne porte ni à la galanterie ni à la protection. De même, les sentiments maternels et paternels y sont peu développés. La base de ces sociétés est l'égoïsme et les éthologues qualifient ce type social de « Matriarcat ». Cette notion mal connue de « Matriarcat-Patriarcat » mérite d'être développée ici, car elle sert de propagande démocratique et féministe. Elle est d'autant plus complexe qu'elle présente trois aspects : biologique, économique et social.

Quand on écoute les slogans des ligues féministes, on en retire l'impression que le matriarcat représente la liberté totale de la femme, et même la femme au pouvoir, dans une société heureuse et pacifique.

Or, elles confondent matriarcat, rêveries, désir, et filiation utérine. En effet, certaines sociétés humaines, sans procurer aux femmes des pouvoirs plus étendus, considèrent cependant les enfants comme des descendants de la lignée maternelle (l'utérus) plutôt que de celle du père. La matrice est ici confondue avec le

matriarcat. Dans ce type social, les jeunes époux vivent chez les parents de la mariée ou sur les terres de ces derniers, et non chez ceux du marié. Les femmes y possèdent parfois un pouvoir sacré (elles peuvent accéder à la prêtrise) et un pouvoir politique (elles peuvent élire les chefs de tribu comme chez les Iroquois, ou même parfois devenir chef elles-mêmes).

Mais considérer le lignage maternel comme plus important que le paternel ne signifie pas pour autant que le pouvoir réel de la femme sur sa descendance y est accru ; car, dans ces sociétés, si le mari meurt, c'est toujours l'oncle qui prend la place de ce dernier, et le frère qui possède le pouvoir.

Les féministes, qui confondent si aisément matriarcat et filiation utérine, oublient que, dans les sociétés humaines, l'antagonisme entre matriarcat et patriarcat répond aussi à une nécessité économique. En effet, dans les sociétés de chasseurs et de pêcheurs, l'homme est l'élément essentiel qui fournit la nourriture. Toutes ces sociétés sont patriarcales, car biens et ressources proviennent de l'homme.

Lors de la découverte de l'agriculture, au Néolithique, les sociétés se fixent et deviennent de moins en moins chasseuses. La terre est considérée comme un ventre fécond de femme ; c'est pourquoi l'on donne à l'élément féminin le devoir de la cultiver à la main, au bâton ou à la houe, pendant que l'élément masculin n'est plus que chasseur de complément.

Dans ce nouveau type de société, la femme apporte les biens et la majorité de la nourriture par son travail ; ces sociétés deviennent donc souvent matriarcales. Mais certaines de ces sociétés retournent au nomadisme et à l'élevage quasi exclusif, où l'homme est nécessaire pour dresser et conduire les troupeaux : c'est le retour au patriarcat.

Puis l'âge du bronze amène une révolution ; les agriculteurs protoceltes inventent la charrue, attellent des bœufs à l'araire ou des chevaux à la charrue à roues ; la terre ne se cultive plus à la houe ; l'homme redevient nécessaire pour conduire l'attelage qui retourne la terre de façon, si l'on peut dire, industrielle. Or c'est aussi le retour de ces sociétés agricoles au patriarcat, car, à nouveau, l'homme est l'élément essentiel dispensateur des richesses et de la nourriture.

De ceci nous pouvons conclure que, chez l'animal humain, la notion de patriarcat-matriarcat est compliquée par une notion économique. Celui qui, par son travail, fournit richesses et

nourriture, prend le commandement de la cellule familiale et, pour finir, du clan et de la tribu. Alors que chez tous les autres animaux sociaux, cette fonction économique est toujours partagée de moitié par les deux sexes et, partant, ne rentre jamais en ligne de compte pour déterminer la dominance sociale. Donc, lorsque les sociologues prennent des raisons uniquement économiques pour critère de leur définition « matriarcat-patriarcat », ils se placent au niveau purement néolithique (vieux d'à peine 10 000 ans), oubliant toute la part biologique et comportementale de ce type d'organisation sociale, créé depuis plusieurs dizaines de millions d'années dans le monde animal, afin de le faire progresser. Ils en oublient ainsi l'aspect essentiel et faussent le jugement.

Dans les sociétés patriarcales, la femme, en se mariant, s'émancipe de sa famille, bien sûr au profit du mari, mais elle y gagne cependant une sujétion moindre qu'en régime matriarcal, où ses parents la considèrent comme un bien familial, égal à un meuble, que l'on peut prêter, vendre ou louer. De ce fait les sociétés matriarcales sont plus inhibitrices pour la femme qui y est un simple objet.

Les Sémites, matriarcaux par excellence, déprécièrent à tel point l'élément féminin, qu'ils lui imposèrent le port du voile, les harems et la prostitution sacrée ; chez eux, du moins chez les Sémites matriarcaux, même les veuves ne jouissent d'aucune liberté, car, dans ce cas, elles passent dans le harem des frères du mari défunt, comme dans la société juive antique. Mais en parlant du peuple juif, prototype sémite par excellence, quelques précisions sont ici nécessaires, car à l'heure actuelle, le féminisme mondial a tendance à le parer de toutes les qualités sociales du point de vue de la féminité, et à nous le dépeindre comme le but idéal à atteindre en ce domaine.

D'abord rappelons que les communautés juives sont essentiellement matrilineaire, notion qui fut souvent confondue avec le matriarcat, comme je viens de l'expliquer plus haut. Cette coutume juive, de considérer le lignage maternel comme essentiel, n'est apparue qu'après la diaspora. Depuis cette époque, les communautés juives subissaient souvent assez durement le joug politique des peuples aryens qu'elles parasitaient. De ce fait, mais surtout à cause des nombreuses exactions financières dont les Juifs se rendirent coupables envers ces peuples (les Juifs étant uniquement commerçants et prêteurs sur gage à des taux

usuraires, les Aryens étant essentiellement paysans et guerriers), ils déclenchèrent contre eux de nombreuses répressions sous forme de pogroms.

À cette occasion, de nombreuses juives se faisaient violer. Il est normal, par conséquent, que les Juifs soient plus attachés que tout autre peuple au lignage utérin, car ainsi, le fruit de ces viols possédait le bon côté d'accroître leur puissance communautaire et tribale par un apport de bon sang arien.

Mais nous pouvons aussi ajouter que le peuple juif moderne, à l'inverse de ce que croit la majorité, est patriarcal. Il le doit plus aux aspects biologiques de cette notion qu'à la présence d'une femme à la tête d'Israël ou de miliciennes dans son armée. Golda Meir ne fut qu'un paravent derrière lequel le commandement effectif fut toujours assuré par les Juifs mâles, prêtres et financiers internationaux. Les miliciennes juives, à qui l'on demande de se sacrifier pour défendre l'Empire juif, ne peuvent cependant jamais accéder au rabbinat, soit à la direction effective du peuple élu.

Notons aussi que l'institution des femmes soldats n'est pas plus matriarcale que patriarcale. Nous la retrouvons aussi bien dans les patriarcats sarmate, israélien, russe, germain et même mexicain, tout comme dans les matriarcats de nombreuses nations démocratiques, les femmes militaires, mercenaires et policières des démocraties actuelles n'en représentant que l'ultime avatar.

Le matriarcat, c'est la femme-objet, même si on lui donne l'illusion d'être importante; objet sexuel d'abord, comme en témoignent tous les concours de beauté et l'utilisation systématique de sa silhouette à des fins publicitaires; objet utilitaire ensuite, en exploitant son travail, soit par l'intermédiaire de bas salaires, soit en la forçant à un apport financier non négligeable dans les ménages, **la détournant ainsi de son devoir biologique** qui est l'éducation de ses enfants.

Elles permettent ainsi à de nombreux maris de ménager leurs peines et de vivre à leurs crochets en parfaits parasites. Elles peuvent voter et choisir leur député, masculin ou féminin, tout en ayant ainsi l'illusion de prendre part aux activités sociales et patriotiques. Grâce à cette mascarade, elles en oublient leur exploitation, qu'elles ont allègrement troquée aux dépens de la protection et de la considération dont elles jouissaient en patriarcat. En définitive, le matriarcat, c'est l'esclavage féminin sous toutes ses formes, comme en témoignent les démocraties socialistes et occidentales.

Biologiquement et en éthologie, les sociétés matriarcales se caractérisent par le règne du « chacun pour soi » et de l'égoïsme le plus total. Pas de galanterie, pas de protection de la femelle ou des jeunes, pas de dévouement ni d'attachement de la part du mâle. Chacun prend de la vie le plus de plaisir et d'avantages pour sa seule satisfaction, sans jamais penser à l'autre ni à la progéniture. Les sociétés de chimpanzés, d'entelles et de gibbons sont de ce type, de même que la plupart des démocraties modernes.

Tout au contraire, les sociétés patriarcales, que l'on voit d'ailleurs parfois dirigées par de vieilles femelles ayant passé l'âge de la procréation, mais pleines de sagesse et de bon sens, sont biologiquement définies par l'altruisme dans le groupe. À l'autorité sévère du chef de famille ou du chef de groupe s'ajoutent pour ceux-ci des « devoirs » envers les plus faibles, soit les jeunes, les très vieux et les femelles. Devoirs d'aide et de protection, de partage de la nourriture, de dévouement et d'abnégation, pouvant même aller jusqu'au sacrifice de sa propre existence. Les sociétés de macaques, de babouins, de loups, de chacals, de chiens sauvages, etc., sont bâties sur ce type. Ces sociétés sont maintenant très bien connues, depuis que les éthologues prirent la peine de les étudier en liberté dans la nature, et non plus sous la contrainte des limites étriquées d'un jardin zoologique. Car, comme je l'ai expliqué dans mon premier livre *« Vers un matérialisme biologique »*, la captivité bouleverse les instincts primordiaux de tous les animaux, rendant ainsi leur organisation sociale tarée et peu compréhensible.

Le patriarcat humain puise ses racines dans ces instincts animaux primordiaux. Il forme la base sociale des ethnies indo-européennes avant l'apparition de la peste démocratique.

Ces ethnies se caractérisent donc par la puissance du *pater familias*, mais surtout par leurs devoirs et leurs obligations envers tous ceux qui dépendent de lui. Dans ces sociétés aryennes, la femme jouit, contrairement à la croyance populaire, de plus de liberté, car elle y possède le statut d'associée, et non celui d'objet. Son sexe n'y est plus considéré comme un objet honteux qui doit se purifier par la prostitution sacrée (les sociétés sémites antiques), par la souffrance (de l'enfantement dans la religion chrétienne) ou par des ablutions purifiantes après les rapports sexuels (les sociétés islamiques), ou même par l'isolement au moment des menstrues (comme dans la société judaïque).

Au contraire, dans les sociétés païennes indo-européennes, son sexe est exalté comme un sujet de beauté naturelle et comme

le réceptacle qui engendrera les futurs enfants, le devenir et la force du groupe. Ce n'est pas pour rien, que les cours d'amour, la courtoisie et les poèmes courtois du Moyen-Âge sont nés dans nos régions de haute culture indo-européenne.

En matriarcat, la petite fille nubile doit s'isoler et se voiler la face ; au contraire, en patriarcat, elle communie avec la nature et participe à tous les exercices sportifs des guerriers. Et si les sociétés patriarcales ont tendance à la punir, parfois sévèrement, en cas d'adultère, ce n'est pas dans l'intention de la brimer, mais bien parce qu'elle a alors renié sa parole donnée librement comme épouse. Le manque d'honneur et le non-respect du serment y sont plus graves que le soi-disant péché de chair, si important pour les sociétés matriarcales.

Or c'est avec le christianisme sémitisé que ce fameux péché de chair s'introduisit dans les sociétés indo-européennes dégénérées. Tant qu'elles furent païennes, ces sociétés ne punissaient ni ne censuraient jamais les aventures sentimentales des jeunes filles, car elles n'avaient pas encore donné leur parole d'épouse. Une fille-mère n'y était jamais déconsidérée ; cela reste encore le cas dans les sociétés nordiques actuelles, restées plus proche du paganisme originel que les sociétés aryennes méditerranéennes, elles, plus influencées par les dogmatismes sémite et chrétien ; plus métissées aussi de sang sémite. Chez les Méditerranéens dégénérés, comme chez les Sémites, la virginité possède une valeur de symbole et de richesse, exigée au mariage, et la fille-mère y atteint encore le sommet de l'ignominie.

Notons aussi que les sociétés patriarcales imposent à tous leurs membres une plus grande conscience de leurs responsabilités et de leurs devoirs envers elles. Chaque acte y est jugé plus sévèrement, surtout s'il est perpétré contre les notions d'honneur, de courage et de fidélité aux coutumes ancestrales.

Au fond, si la plupart des petites cervelles intellectualisantes, qui manipulent les médias actuels, critiquent avec tant de rage les sociétés patriarcales, c'est avant tout parce qu'elles y sentent confusément une grandeur qui les dépasse, cette notion virile des responsabilités, associée à l'altruisme qu'elles font défaut : leur égoïsme forcé, leur lâcheté et leurs mœurs dépravées les empêcheront toujours d'être à part entière dans ces sociétés d'hommes.

Certains anthropologues russes, imbibés de marxisme comme d'autres d'alcool, au point de ne plus pouvoir raisonner correctement, émettent l'opinion que toutes les sociétés humaines primitives étaient matriarcales, depuis la nuit des temps. Ils

affirment que le patriarcat est une déviation culturelle des sociétés civilisées et bourgeoises.

Leurs prétentions invoquent des études récentes faites sur les cultures chasseresses de l'époque des Cro-Magnon. Monsieur Okladnikov et Madame Abramova voient, dans les diverses figurations et sculptures des « Vénus aurignaciennes et magdaléniennes », un culte que ces cultures portaient à la déesse-mère ; mère du clan et mère de toute la nature, gardienne de la fécondité et des diverses espèces animales, propriétaire des forêts, comme dans les cultures esquimaudes, où l'homme chasseur entre en relation avec elle pour recevoir en récompense le succès à la chasse.

Or, actuellement, l'on sait avec certitude que ces savants russes se trompent. Alexander Marchak, en étudiant les notations dans l'art préhistorique, a prouvé que toutes ces représentations symboliques d'animaux et d'humains (en y incluant celles des Vénus) servaient de support à des notations dramatico-narratives chronofactorisées, ce qui signifie que l'ensemble des peintures et des sculptures préhistoriques, pariétales ou mobilières, servaient de vaste bibliothèque pour transmettre des histoires, des mythes, des rites, des cérémonies et des connaissances chrono-factorisées ayant trait aux migrations, aux périodes de gestations, à la quête de nourriture et aux phénomènes écologiques périodiques, analysables pour l'époque, comme, par exemple, les saisons, les phases lunaires, etc.

C'est dans le but de transmettre des connaissances que l'on voit associés sur un même os ou sur une même paroi des animaux et des plantes qui, apparemment, n'ont aucun lien entre eux.

Il en est de même pour la présence des reproductions de « Vénus », que l'on subdivise d'ailleurs actuellement en « Vénus enceintes », ayant trait à un symbolisme de reproduction, et en « Vénus stylisées » (fessières ou simplement en mamelles nutritives), qui n'ont rien à voir avec une magie sexuelle ou érotique, mais qui sont presque toujours associées à des animaux ou à des notations et prennent ainsi place dans des histoires chronofactorisées à transmettre. De ce fait, ces « Vénus » ne prouvent pas plus l'existence d'un matriarcat que d'un patriarcat. Elles transmettent simplement des histoires, des rites, des mythes ou des symboles. Seuls les détails des histoires et des utilisations spécialisées pourraient jeter une lueur sur le problème de leur interprétation (lire, à ce sujet, l'excellente revue « *Kadath* »).

Il est certain qu'à l'inverse des affirmations de ces savants russes, toutes les cultures humaines primitives furent nécessairement de type patriarcal, car c'est la seule possibilité de subsister pour des sociétés basées sur la chasse et plus tard sur la pêche, et cela dans un environnement perpétuellement hostile, où la lutte pour la vie était toujours âpre et quotidienne. Le matriarcat ne devint possible qu'avec l'abondance qu'engendra la société néolithique ; et encore, n'apparut-il surtout que dans les régions influencées par certaines ethnies sémites.

Pour en terminer avec ce sujet, ajoutons encore qu'à l'aspect sociologique se superpose un aspect médical, généralement passé sous silence par ceux qui prônent l'avènement d'une société matriarcale. Car, sans patriarcat, plus de hiérarchie stable et surtout plus d'autorité du père de famille.

Or il est prouvé médicalement que plus de 85% des délinquants le sont par manque d'autorité paternelle. Il en est de même dans la genèse de la prostitution, fort bien étudiée en France, en 1969, par le docteur P. Durban. Il nous démontre dans son livre que, pour qu'il y ait prostituée, quatre conditions sont nécessaires :

1. – Un milieu alcoolique ou, pour le moins, des parents séparés, donc une déficience de l'autorité paternelle.
2. – Un caractère instable et névropathique chez la future victime.
3. – Une tendance à la paresse et à la vie de luxe et de frivolité.
4. – L'existence d'un souteneur exploitant le besoin de tendresse et de protection de la prostituée, autrement dit, son besoin d'autorité et de protection paternelle. Bien entendu, un père fainéant et veule, qui bat sa femme et ses enfants à tort et à travers, n'a rien d'un *pater familias* responsable, gérant d'une famille patriarcale.

À noter enfin que la stabilité génétique est, elle aussi, beaucoup plus grande dans les sociétés patriarcales, animales ou humaines. Chez les babouins, par exemple, tout individu par trop indiscipliné est rejeté de la société ; seul, il devient alors rapidement la proie d'un carnivore, sans avoir le temps de laisser trace de son passage sous forme d'une descendance tarée. Et, sans tarés, aucun risque de perturbation sociale étendue. De même, dans les sociétés humaine patriarcales, les individus trop turbulents sont chassés ou envoyés comme conquérants à la limite des empires ; quant aux tarés physiques, on les élimine à la naissance.

Au contraire, les sociétés matriarcales, plus permissives, maintiennent en leur sein la plupart des tarés physiques et mentaux ; elles trouvent même de multiples excuses à leurs comportements asociaux et n'ont plus ni la force ni la volonté de les mettre au pas ; car le « laisser-aller » égoïste s'y manifeste à tous les échelons, et même à ceux de direction et du maintien de l'ordre dans la société.

En conséquence, toutes les sociétés matriarcales sont vouées à l'instabilité et à la dégradation progressive physique et mentale. Ce type de société finit toujours par avorter et disparaître sur le long chemin de l'évolution des êtres vivants ; que ces sociétés matriarcales soient gérées et dirigées par des hommes (comme la plupart des démocraties actuelles) n'y change rien.

De même, l'Iran actuel, n'ayant plus d'indo-européen que le nom et la mémoire, car complètement dominé par l'idéologie et le sang sémite, est une société matriarcale ; depuis la soumission du pays aux Ayatollahs, le fanatisme religieux remplace l'altruisme, donnant ainsi l'illusion d'une société patriarcale cohérente. À cause de l'instabilité sociale et du manque de responsabilité de ses membres, les femmes battues représentent un épiphénomène constant des sociétés matriarcales.

Mais revenons à nos ancêtres les Australopithèques qui, pour survivre dans la savane hostile, durent obligatoirement s'organiser en société patriarcale fortement hiérarchisée.

L'instinct de protection vis-à-vis des plus faibles du groupe, ils l'avaient hérité de leurs ancêtres reptiliens. En effet, c'est parmi certains groupes fossiles de reptiles que l'on commence à le déceler.

Tout récemment des savants analysèrent les traces laissées dans des argiles fossiles par des bandes de dinosauriens ; ils constatèrent que ces derniers se déplaçaient en laissant les plus jeunes et les femelles, soit les plus petits, au centre, les grands mâles marchant en protection et en voltigeurs.

À Bandera, au Texas, des troupeaux de brontosaures se déplaçaient de la sorte. Il y a donc plus de 100 millions d'années que cet instinct de protection s'est lentement inscrit dans notre patrimoine héréditaire, et qu'il fut conservé et progressivement amélioré parmi les espèces les meilleures et les plus prometteuses au point de vue évolutif.

Il est certain que chez nos lointains ancêtres, les reptiles, ce comportement protecteur, qui commençait à se manifester vis-à-vis des femelles et des jeunes, en d'autres termes du devenir

de l'espèce, n'agissait pas encore en faveur des blessés et des malades. Comme dans les troupes de babouins actuels, tous ceux qui ne peuvent pas suivre sont impitoyablement abandonnés ; seuls, isolés, ils deviennent alors rapidement la proie d'autres espèces. Cette attitude intermédiaire de protection des jeunes et des femelles, mais pas encore des malades et des éclopés, est caractéristique des espèces animales supérieures les moins évoluées, et prouve la progressivité dans le développement de cet instinct. Puis, petit à petit, nous voyons que cet instinct de protection s'élargit aux vieux et aux éclopés, comme cela devient le cas chez certains chasseurs sociaux hautement organisés (loups, chacals, chiens sauvages, etc.).

Chez l'homme et ses ancêtres hominidés, la nécessité d'une protection très élargie s'est encore plus fait sentir, car notre enfance est très longue et notre prolificité extrêmement faible. Au sein de nos groupes de chasseurs, toute perte, même d'une seule unité, pouvait devenir catastrophique pour la survie de l'ensemble ; pour y remédier, l'esprit inventif de nos ancêtres australopithèques imagina donc la création de camps de base, où blessés, éclopés, enfants et vieillards pouvaient se reposer à l'abri, en attendant que les chasseurs rapportent du gibier, ou les femelles des baies et des racines.

Dans les gorges d'Oldoway, près du lac Victoria, les Leakey découvrirent dans le terrain le plus ancien (c'est-à-dire au sol le plus bas, dit de l'horizon I), une architecture circulaire qu'ils baptisèrent « Fortin ». Sa forme et sa composition, faites de centaines de pierres posées les unes sur les autres, rappelaient en effet une petite forteresse. Cet abri était assez grand pour loger toute une famille ; il représente le plus vieux camp de base édifié par l'humanité et connu à ce jour. Cette construction rudimentaire, semblable à un mur, démontre que l'Australopithèque, tout en vivant en terrain découvert, avait appris à se protéger des vents de la savane, ainsi que des autres prédateurs. Malgré son habileté technique et son intelligence vive, il ne pouvait pas encore disputer les cavernes aux grands carnivores, ses concurrents directs ; il lui faudra pour cela attendre la maîtrise et la possession du feu, et ce sera l'affaire de son descendant « l'Homo erectus ». En créant ses camps de base, l'hominidé primitif ne faisait qu'imiter les espèces carnivores sociales les plus évoluées, comme les hyènes, les loups, etc., qui, elles aussi, organisent sur leurs terrains de chasse des zones privilégiées et bien protégées, où les femelles gestantes, les jeunes et les éclopés attendent le retour des chasseurs pour manger.

La création de camps de base eut en outre, comme conséquence,

le développement du langage. Ce dernier nécessita d'abord une corrélation étroite entre les centres du cerveau qui commandent les sons articulés (appelé centre de Brocca) et les muscles de la bouche et du cou qui, par leurs contractions, modulent les sons.

Chez les chimpanzés, cette coordination existe déjà, car il est possible de leur faire répéter des mots simples. Toutefois, pour eux, une autre difficulté reste présente ; en effet, ils ne peuvent conceptualiser leurs rudiments de langage⁽¹⁾. Cela revient à dire que, pour eux, les mots qu'ils émettent ne représentent rien (aucune notion réelle). Ils en restent donc au stade de la communication par mimiques, gestes et cris.

Au début, nos ancêtres australopithèques devaient sans doute agir de même ; mais, petit à petit, un langage plus élaboré prit forme, et l'on est certain que son descendant, *Homo erectus*, dont nous connaissons de nombreux moulages crâniens, possédait, lui, des circonvolutions cérébrales suffisantes pour permettre un langage primitif et sa conceptualisation. Celui qui a déjà eu l'occasion de participer à de grandes chasses avec des peuplades primitives actuelles sait que, pour chasser, il n'est pas nécessaire de coordonner les différentes phases de l'action par un langage. Des gestes et des cris suffisent. Mais il en va tout autrement pour la construction d'un campement et pour y vivre. Dans ce cas, l'élaboration de règles sociales est nécessaire, afin d'éviter des heurts sur cet espace trop restreint.

Or le langage favorisa la transmission des règles sociales, des rites et des coutumes naissantes, dont certaines sont parvenues ainsi jusqu'à nous, depuis ces temps reculés.

Les plus vieux mythes humains, ceux remontant à l'acquisition

1). Cependant, si jusqu'ici, aucun chimpanzé ne fut capable de conceptualiser le rudiment de langage dont il apprit l'articulation, une expérience américaine récente, dont les résultats furent publiés en 1976, prouve sans ambiguïté que les chimpanzés sont capables d'un rudiment de conceptualisation. Par un jeu de cartes représentant divers signes abstraits, ces savants furent capables de communiquer et d'entretenir des conversations simples avec une guenon.

Cette dernière pouvait ainsi leur signifier ses besoins, ses désirs et même ses états d'âme en formant de courtes phrases avec sujet, verbe et objet, pratiquant ainsi à la manière des enfants sourds-muets et arriérés mentaux. Cette expérience éthologique révolutionnaire du savant Gartner et de son équipe prouve, à elle seule, que ce qui sépare notre cerveau, sa morphologie et son processus de raisonnement de celui du singe anthropoïde, est plus d'ordre quantitatif que qualitatif.

et à la possession du feu, naquirent avec l'*Homo erectus*, il y a plus de 500 000 ans ; et c'est la tradition orale qui nous les a rapportés, jusqu'au moment où la création de l'écriture courante, il y a 5 000 ans, nous a permis de les consigner par écrit.



CHAPITRE II

L'AUSTRALOPITHÈQUE

Faisons maintenant plus ample connaissance avec notre premier ancêtre : l'Australopithèque. Il présentait encore des caractères simiens généraux, tels que platycéphalie, prognathisme, orifice nasal avec gouttière simienne, orbites rondes et grandes, prémolaires à deux racines et écaille temporale avec bec encéphalique du cerveau.

Il possédait cependant déjà des caractères nettement humains comme les apophyses zygomatiques, les trous auditifs et les apophyses postglénoïdes, une cavité glénoïde profonde et étroite, la forme des condyles maxillaires et un trou occipital très antérieur permettant la bipédie, avec un bassin et des membres postérieurs presque humains ; de même que la disposition humaine de certains lobes du cerveau.

Mais il possédait aussi des caractéristiques intermédiaires aux deux genres comme la forme de son astragale, les bourrelets sus-orbitaires moins prononcés que chez les singes anthropoïdes, un frontal moins fuyant, des sinus moins développés, cependant des apophyses mastoïdes plus développées, une absence de crête sagittale, une mandibule et un occipital plus humains.

Son volume encéphalique se situait entre 435cc et 724cc pour le spécimen le plus grand (un zinjanthrope) ; ce qui nous donne 650cc de moyenne, soit plus de 100cc supérieurs au cerveau du gorille le plus volumineux.

Or les Australopithèques mesuraient environ 1,50 mètre et pesaient près de 40 kilos ; alors qu'un gorille pèse 4 fois plus et

possède une taille supérieure. Le progrès intellectuel était donc énorme, si l'on tient compte de la corrélation qui existe toujours chez les mammifères entre le poids du cerveau et le poids du reste du corps ; car, *grosso modo*, plus un animal est grand et lourd, plus son cerveau doit être développé pour obtenir les mêmes possibilités intellectuelles. Cela se conçoit aisément, car la corrélation des activités motrices nécessite plus de cellules nerveuses, si la masse musculaire à mouvoir est imposante ; les cellules distraites à cette motricité et à ses corrélations ne sont alors plus utilisables pour les activités purement intellectuelles.

L'Australopithèque avait aussi, sur les singes anthropoïdes, l'énorme avantage de se tenir presque droit, en conséquence, de mieux se déplacer dans les savanes. Il parvenait même à courir en se dandinant et gardait ses mains libres pour porter ses outils et ses armes ; car, ne soyons pas hypocrites : là où la majorité des savants imprégnés de pacifisme nous parlent d'outils, nous devons toujours traduire par « armes ». En effet, si notre lointain ancêtre possédait, par rapport aux autres espèces animales, quelques perfectionnements physiques et psychiques, il n'en était pas moins affublé d'un grave défaut, qui pouvait lui coûter la vie, à lui et à toute son espèce : la nature ne l'avait pas doté de griffes ou de canines imposantes ; sa force musculaire était proportionnellement bien plus faible que celles de nombreuses autres espèces et il n'était pas pourvu de membres postérieurs puissants lui permettant une fuite rapide pour esquiver l'affrontement avec les autres prédateurs, qu'il devait fatalement rencontrer au cours de ses pérégrinations. En conséquence, pour survivre, il dut compenser, par son intelligence et par son habileté manuelle, ces dons que lui avait refusés la nature.

Cette nécessité première bouscule évidemment toutes les doctrines religieuses lénifiantes qui veulent absolument faire de l'homme originel un « bon sauvage ». Cette fable à la J.J. Rousseau, créée par un rêveur, entretenue et amplifiée par des crétins pour des débiles mentaux, ne correspond en rien à la réalité, ni à la simple logique. Elle relève d'une conception religieuse de base qui veut qu'un Dieu ait créé le monde aux dépens du néant ; et comme il était Dieu, il ne pouvait créer que quelque chose de bien et de parfait : un Adam pacifique à son image qu'un péché sexuel a banni d'un Éden, où tous les animaux vivaient en paix, où même les carnivores ne faisaient du mal à personne ; un univers où le seul péché était de chair, conception engendrée par des cerveaux obsédés par la sexualité.

Cette cosmogonie sémitique s'oppose à la réalité de la nature ; elle traduit l'égoïsme de ces hommes, qui ont perdu le plus élémentaire contact avec cette même nature, dont la matière grise baigne dans l'abstrait.

Cette cosmogonie s'oppose à la cosmogonie indo-européenne pour qui le ou les dieux n'ont fait qu'organiser un chaos originel préexistant, sans idée de création, mais bien avec celle d'organisation.

Cette dernière représente l'apport humain à la vie sur Terre et respecte les données naturelles et scientifiques des lois biologiques.

Quant à la sexualité, pour les peuples aryens, elle reste un hymne à la vie qui participe aux lois naturelles. Comme déjà expliqué dans mon premier livre « *Vers un matérialisme biologique* », la sexualité humaine, comme la sexualité animale, procède, au départ, de la nécessité de procréation. Mais à partir du niveau humain, elle devient aussi bien autre chose que cette simple perpétuation de l'espèce. En effet, chez l'homme, l'acte sexuel, constamment renouvelé en dehors de la période d'œstrus, a pour but d'engendrer des liens de plus en plus solides entre les deux conjoints. Comme l'espèce humaine ne survit que par ses enfants, et comme ceux-ci nécessitent une très longue période d'apprentissage avant de devenir adultes, la nature a créé et favorisé les femmes qui possédaient la possibilité de rapports permanents. Les femmes, ainsi dotées, s'attachaient pour très longtemps leur chasseur ; pour le temps, du moins, que nécessite l'éducation des enfants⁽²⁾.

Par les liens sexuels se sont renforcés à tout jamais ceux de la famille, car le mâle repu de chasse avait ainsi toujours hâte de revenir près de sa compagne pour y goûter « le repos du guerrier ».

Mais, assez récemment, semble-t-il, dame Nature a encore perfectionné cet « outil sexuel », en créant l'orgasme féminin. Cette faculté de jouissance que possèdent certaines femmes, mais pas toutes (ce qui prouve bien l'origine relativement récente du phénomène, au point de vue génétique), décuple encore la puissance du lien qui lui attache son mâle. À tel point que certaines femmes, non dotées, éprouvent inconsciemment le besoin de le simuler lors de l'acte sexuel.

2). À noter ici une observation faite dans ma clientèle médicale : à savoir que, dans la plupart des ménages, la grosse crise qui pousse les conjoints à se séparer et à se délaisser, apparaît, en général, 15 ans après le début de la formation du couple, ce qui tendrait à démontrer que la nature a choisi ce moment de maturité des jeunes (les enfants ont environ 15 ans et deviennent adultes) pour rompre un lien devenu inutile.

La jouissance masculine est un acte réflexe assez peu affiné et relativement ancien, tandis que l'orgasme féminin est beaucoup plus subtil et raffiné, et jouit d'une gamme sensuelle beaucoup plus vaste. Mais il nécessite une concentration et un effort nerveux, un don total et une possession entière, aussi bien de la part de la femme que de son partenaire.

Mais lorsque ce dernier a pu lire la béatitude de sa compagne dans le cristal de son regard, et lorsqu'il a pu sentir la relaxation de son corps dans l'épanouissement de son sexe, il est prêt, s'il est guerrier et bien né, à sacrifier ses biens, sa chasse et même sa vie, pour recréer cette flamme chez sa complice ; tout comme cette dernière, débordante de reconnaissance, est prête au même sacrifice pour celui qui l'a si bien guidée dans ce voyage pour Cythère.

Bien sûr, cette messe biologique et naturelle n'a jamais été du goût des prêtres judéo-chrétiens. Car, pour cette religion antinaturelle, d'origine sémite, la femelle doit rester un objet de jouissance pour les élus du seigneur, et le chasseur ne peut sacrifier ses biens qu'au seul profit de Yaveh et à son culte monstrueux.

Combien de malheureux n'ont-ils pas payé de leur vie, brûlés comme sorciers et comme sorcières, le fait d'avoir voulu communier ensemble avec la vie et avec la Nature⁽³⁾. À noter la découverte récente, chez une race de chimpanzés appelés « Bonobos », de cette même possibilité d'accouplement perpétuel en toutes périodes, même hors des oestrus, ce qui prouve, là aussi, l'extrême nouveauté de cette possibilité. Et, comme chez les humains, les Bonobos utilisent cette toute nouvelle possibilité pour souder le groupe autour des femelles et pour supprimer les tensions nées dans la communauté.

3). Il est à noter, d'ailleurs, que les fameux sabbats des sorciers et sorcières prennent leur origine dans un culte naturiste païen d'hymne au Soleil, où les participants se prélassaient nus dans les clairières des forêts. Cette coutume, très ancienne, semble avoir eu beaucoup de succès parmi les peuples indo-européens. Grecs, Romains, Germains et bien d'autres, la pratiquaient. Ce n'est que bien plus tard que l'Église l'affubla de pratiques monstrueuses, afin de discréditer les hérétiques qu'elle pourchassait. Elle fut aidée, en cela, par la pratique inquisitoriale de la torture qui faisait avouer n'importe quel crime aux prétendus sorciers, et par l'ensemble des « zozos » modernes non initiés, qui dégradèrent les saines pratiques du début en un rituel grotesque d'obsédés sexuels, confondant Appolon-Lucifer (Le Dieu soleil, faiseur de lumière) avec le Satan des Écritures.

Donc avant de créer des outils, notre ancêtre dut se façonner des armes. Or, si nous observons notre cousin le chimpanzé, nous voyons que, d'instinct, lorsqu'il est menacé, il se défend en s'emparant de projectiles divers, en pierre ou en bois, et les lance en poussant de grands cris. Notre ancêtre primitif, né du même ancêtre animal, commença sûrement par agir de même. Et il est certain que la majorité de ces projectiles-armes qu'il utilisa, étaient, au début, constitués de matière périssable ; de ce fait, ils ne purent parvenir jusqu'à nous. Mais rapidement, l'homme primitif apprit à équilibrer ses projectiles ; à façonner le bois en lance ou en massue, et les lianes en collets primitifs.

Il apprit aussi à utiliser les mâchoires d'animaux, encore garnies de leurs dents, comme d'un couteau, et à casser leurs os longs pour les transformer en coutelas.

Certains australopithèques découverts à ce jour présentent des lésions crâniennes faites par un os bien particulier : il s'agit de l'humérus d'une antilope vivant à cette époque. De même, des animaux, tués et retrouvés dans les charniers près des sites habités par ces mêmes australopithèques, présentent, eux aussi, des lésions analogues, faites avec ce même humérus. Cela prouve que nos ancêtres, non seulement tuaient pour vivre et manger, mais aussi qu'ils s'entretuaient pour l'hégémonie territoriale de leur groupe, pratiquant le meurtre au détriment des autres groupes de leur propre espèce. « *Homo homini lupus* », comme dit le proverbe.

Notre ancêtre avait donc à sa disposition du matériel en bois, en os et en pierre. Pour son armement périssable, qui n'a pu parvenir jusqu'à nous, nous en sommes réduits aux déductions logiques et aux comparaisons avec les tribus primitives actuelles qui en sont encore au stade de la chasse. Mais le matériel lithique a pu, lui, parvenir jusqu'à nous.

Au point de vue géologique, nous pouvons le situer dans ce que l'on appelle le Villafranchien qui correspond au tout début du Paléolithique inférieur, appelé aussi Abbevillien. Ce travail lithique est encore très peu diversifié et consiste surtout en ce que l'on appelle les « choppers » ou coups-de-poing : il s'agit de gros silex que l'on peut tenir à pleine main et dont l'un des bords est rendu tranchant par percussion avec une autre pierre ; sa caractéristique consiste en un tranchant seulement sur une seule face.

Cet instrument coupant, à bords irréguliers et très primitivement façonné, ne servait sans doute qu'à découper la peau, les tendons et les aponévroses des animaux tués, ou à tailler et affûter des armes de bois.

Il ne faut pas sous-estimer la valeur utilitaire de ces outils lithiques, même lorsqu'ils en sont encore à ce stade primitif de façonnage. Pour le démontrer, deux savants américains, Gene Seely et Cabtree, préparèrent une trousse préhistorique de huit outils, tous fait d'obsidienne, ce verre volcanique. Ils comparèrent leur valeur à celle des couteaux en acier moderne en dépeçant un ours. Ils s'aperçurent tout d'abord que les coutelas de pierre entamaient les peaux dures beaucoup plus facilement que ceux en acier, et qu'ils nécessitaient beaucoup moins de force de la part des manipulateurs. De ce fait, le même expérimentateur, qui mettait trois heures et demie pour dépecer sa bête avec un couteau en acier, ne mettait plus que deux heures avec celui de pierre. Bien sûr l'avantage de l'acier réside dans sa longévité supérieure et son usure moins rapide. Mais le verre volcanique peut être réaiguisé en quelques secondes en lui enlevant de minuscules copeaux le long du tranchant.

Bien sûr, l'Australopithèque n'était pas encore capable ni assez habile pour obtenir ce résultat de retouches ; mais son petit-fils l'homme de Cro-Magnon, lui, l'était.

C'est pour cette raison que, malgré la découverte du cuivre et du bronze, les outils lithiques persistèrent encore longtemps, concurremment aux nouveaux métaux. Les armes métalliques finirent par l'emporter grâce à leur durée, leur facilité de confection dans des moules, leur longueur plus étendue, partant, leur portée beaucoup plus grande, portée accentuée encore avec les armes de jet et surtout avec les armes à feu.

Ce matériel lithique, au stade de l'Australopithecus, représentait plus des outils que des armes ; à cause de leur très faible perfection, ils lui servaient surtout à se façonner des armes de bois et d'os ; de sorte que les savants pacifistes, qui insistent surtout sur la présence d'outils chez l'homme primitif, peuvent se donner bonne conscience : ils ne trompent apparemment pas leur public en lui parlant d'outils lithiques conservés. Ils ne font qu'omettre de mentionner que l'armement, à ce stade, était en matériel périssable. Ils omettent aussi de dire qu'un bon outil peut parfois devenir une arme efficace ; une pierre taillée peut devenir un projectile mortel ; un tournevis normalement créé pour visser peut, à l'occasion, se transformer en arme d'estoc. Les communistes le savent bien, eux qui s'en servent comme arme dans toutes les manifestations.

L'omission de ces savants maintient les théories trompeuses du bon sauvage, du paradis terrestre et des dogmes religieux établis.

Mais tous savent très bien que, pour survivre et par comparaison avec les tribus primitives actuelles, notre ancêtre primitif devait nécessairement d'abord être armé.

Cette nécessité de porter des armes continuellement sur soi pour parer à toute éventualité, la descendance de l'Australopithèque l'a peu à peu incorporée dans son patrimoine héréditaire ; elle se manifeste sous forme de « l'instinct de l'armement », ce désir d'en porter continuellement sur soi, mais aussi ce goût de l'arme bien faite, de plus en plus perfectionnée et élégante.

Et comme ne domine, dans la nature, que celui qui possède le meilleur armement, l'esprit inventif et imaginatif de l'homme s'est surtout attelé au perfectionnement continu de cet armement. Ses armes lui permettaient de s'imposer dans la nature et, en outre, le sécurisaient. Toute l'histoire de l'humanité est une histoire du perfectionnement de l'armement : prétendre le contraire relève de la plus pure hypocrisie. Encore actuellement, nous voyons les nations les mieux armées, les USA et l'URSS, imposer leur loi aux plus faibles.

Les humains les plus normaux, encore dignes de leurs ancêtres, possèdent héréditairement en eux, cet instinct de porter et de manipuler des armes. Dans les conditions naturelles normales, ce sont les seuls capables de survivre, partant, de faire progresser l'humanité. Tous ceux qui prétendent détester les armes, par esprit d'humanité, de bonté et d'amour du prochain, sont des menteurs : ils ne les aiment pas, car ils en ont peur et par lâcheté ; ce sont les petits-fils de ceux qui, à toutes les époques, préféreraient se laisser défendre par les autres ; les fils de ceux dont les instincts primordiaux sont dominés par l'égoïsme et par l'instinct de leur propre conservation égoïste. Ils ne possèdent, malgré leurs dires, aucun sentiment altruiste.

L'histoire est pleine de ces hommes qui n'eurent pas le courage de risquer leur vie pour défendre leurs femmes et leurs enfants, leur tribu et leur nation. Ce sont ces mêmes hommes lâches et peureux qui voudraient qu'on empêche tous les enfants du monde de jouer à la guerre et de s'amuser avec des jouets ressemblant à des armes. Ils espèrent ainsi les rendre aussi couards qu'eux, et leur imposer hypocritement leur pacifisme de pacotille. Et comme au royaume des aveugles les borgnes sont rois, leur lâcheté ne serait plus un sujet de dérision pour de jeunes émasculés.

Or en Europe de l'Ouest, tout comme dans une bonne partie de l'Occident, les jeunes émasculés sont en constante augmentation.

En effet, parallèlement à l'augmentation des délits pédophiles qui, actuellement, dépassent la cote d'alerte, les jeunes enfants sont entretenus dans la terreur par des maîtres gauchistes et par des parents égoïstes et lâches. À cette terreur s'ajoute l'augmentation catastrophique de la criminalité, née des mélanges excessifs de populations, la suppression du service militaire obligatoire dans de nombreux pays et l'émission de nombreuses lois un peu partout à l'encontre des détenteurs d'armes à feu. Ainsi les jeunes enfants, futurs adolescents puis adultes, sont ainsi transformés **volontairement** en lâches.

Il est évident que cette **dévirilisation** progressive est réalisée sous les ordres de la mafia mondialiste, craignant par-dessus tout que d'honnêtes citoyens ne puissent un jour se révolter et les éliminer, eux ainsi que leurs sbires portés au pouvoir dans **toutes les démocraties**.

Cette suppression des armes à feu, cette véritable crainte de celles-ci et de leur utilisation, se réalise partout conjointement à l'imposition du « politiquement correct », de la lutte contre le racisme et surtout contre l'antisémitisme.

Ce fut particulièrement et ridiculement visible en France, lorsque, le 8 juillet 2004, une folle alla porter plainte pour une agression bidon dans un train du RER de Paris. Elle prétendit que les agresseurs lui avaient reproché d'être juive ; or, sans même attendre un complément d'enquête, tous les médias et surtout tous les dirigeants du pays firent des discours incendiaires contre la recrudescence de l'antisémitisme, plus exactement de l'antijudaïsme. Cette levée de boucliers les rendirent tous ridicules lorsque la fabulatrice avoua avoir menti, mais prouve la mainmise du judaïsme sur tous les rouages de la France.

Mais revenons un moment sur cette dévirilisation progressive des honnêtes gens blancs. Bien entendu, elle se fait partout sous deux prétextes d'apparence humanitaire :

1. – ralentir la criminalité ;
2. – éviter les suicides.

Pour ce qui est des suicides, il est maintenant prouvé, en 2004, que si ceux par armes à feu ont diminué, les autres formes de suicide augmentent partout, principalement dans les pays développés, mais cette fois par pendaison et par poison.

Quant à la criminalité, surtout celle avec violences (*car-jacking*, *home-jacking*, cambriolages, tabassages principalement de

vieillards et de femmes pour les voler ou les violer, etc), elle a augmenté partout depuis les émissions de ces lois restrictives sur les armes : en toute logique, puisque les voyous se sentent de plus en plus invulnérables en s'attaquant à des lâches, qui plus est, désarmés. Ainsi par exemples, la criminalité avec violence en Angleterre a augmenté de 30% sur 10 ans ; dans les mêmes proportions celle d'Australie ; celle du Japon a doublé ; de même, plus de 30% en Allemagne et en Belgique ; etc. ; alors qu'aux États-Unis, il est prouvé que les États où cette loi sur les armes de défense fut refusée, sont les États à la criminalité la plus faible par rapport aux autres. C'est à tel point que les Nations Unies ont dû accepter les conclusions d'une étude répertoriée « *United Nations, Economic and Social Council, ref. E/CN 15/1997/4 du 7/03/1997 ; commission on crimes prevention and criminal justice 6P/S SEC* », où il est stipulé qu'il n'existe pas de corrélation entre la progression d'armes chez les honnêtes citoyens et la criminalité. Conclusion qui n'a naturellement jamais été publiée dans la grande presse ! Et pour cause ! (Lire, à ce sujet, la *DAAA asbl* de mai 2004).

Cet instinct des armes, qui imprègne notre patrimoine héréditaire depuis quelque six millions d'années, est si puissant et tellement bien enraciné en nous, qu'instinctivement, les enfants privés de jouets belliqueux en fabriquent avec quelques bouts de bois. Tout comme, instinctivement, les petites filles jouent à la poupée, extériorisant ainsi leur instinct maternel et procréateur qu'elles aussi, ont hérité depuis des millions d'années. Et si certaines petites filles se mêlent parfois aux jeux guerriers des garçons, c'est parce que l'instinct belliqueux est plus fort et plus ancien que l'instinct maternel ; en effet, l'agressivité territoriale prime toujours la procréation (Lire « *Vers un matérialisme biologique* »). Rien d'anormal donc au comportement de ces petites filles guerrières, d'autant plus que, dans ces jeux avec les garçons, elles tendent à s'approprier les rôles qui correspondront à leur future fonction d'adulte ; elles préfèrent servir d'infirmières à ces petits guerriers en herbe.

À plusieurs reprises, des psychologues et des psychiatres élevèrent expérimentalement des enfants en les empêchant systématiquement à jouer à la guerre, à se battre et à s'armer. Ils les culpabilisaient même chaque fois qu'ils transgressaient les consignes.

Toutes ces expériences n'aboutirent qu'à créer des adultes déséquilibrés, asociaux et vicieux, violents vis-à-vis des petites filles et des faibles. Ce résultat était à prévoir, surtout depuis qu'il

est prouvé que viols et agressions de femmes et de jeunes filles sont beaucoup plus nombreux dans les sociétés où les hommes ne peuvent plus vivre armés, ainsi que dans celles où l'éducation a banni les instincts guerriers. Une femme sera toujours plus respectée et protégée dans une société guerrière que dans un milieu social dévirilisé, car les sociétés guerrières sont fondées sur le courage et sur l'honneur ; par conséquent, s'y attaquer à un être plus faible n'est ni honorable ni courageux.

Alors que je m'entretenais de la décadence actuelle des mœurs avec un vieux paysan allemand, il me répondit :

« Depuis la première guerre mondiale, la seule époque où une jeune fille pouvait voyager seule, de nuit, sans risquer de se faire agresser et violenter, fut exclusivement celle qui s'étend de 1933 à 1945, soit durant l'ère guerrière du national-socialisme. Elle aurait même pu traverser toute l'Allemagne en entière sécurité ».

De même Gengis Khan, ce soi-disant cruel mongol, maître des steppes de Pékin à la Hongrie, se vantait que dans tout son vaste empire toute jeune-fille, portant son or sur sa tête, pouvait se déplacer librement et de nuit, sans risque de se voir violer ni voler, tellement son empire guerrier était ordonné et hiérarchisé.

Qu'en est-il à l'époque mielleuse et démocratique actuelle ? D'autant plus que, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, l'enseignement crétinisé a supprimé le culte des héros au profit des égoïstes patentés et du crétin moyen, et instille constamment la peur dans la jeunesse. Peur panique qui démontra toute son ampleur à la suite des attentats terroristes modernes et de la pullulation de la petite délinquance continue, d'ailleurs volontairement entretenue par la plupart des dirigeants démocratiques afin, par l'insécurité ambiante, d'apeurer les foules et de les maintenir plus facilement en sujétion ; d'autant qu'ils s'acharnent aussi à désarmer les honnêtes citoyens par crainte de leur révolte possible.

Il est aussi ridicule de penser que la possession et la vente libre d'armes à ceux qui, normalement, ont prouvé leur maturité, augmenteraient la criminalité. Bien au contraire, tous les petits voyous, dont le courage n'est proportionnel qu'à leur assurance de savoir leurs victimes désarmées, regarderaient à deux fois avant de perpétrer un mauvais coup.

Il est prouvé que, dans les États des USA où la vente d'armes est libre, la criminalité est beaucoup moins élevée que dans ceux qui l'interdisent ; à tel point que certains États des USA, comme la Louisiane, décidèrent récemment de réarmer leurs honnêtes

concitoyens devant la vague de criminalité galopante ; et cette décision porte déjà ses fruits.

D'autre part le *pistolero* que la gâchette démange et le bagarreur professionnel ne tiennent jamais longtemps le devant de la scène dans une société armée. Ils y trouvent rapidement leur maître et en sont ainsi éliminés sans avoir eu le temps d'y laisser une descendance violente et déséquilibrée. La société qui l'a vu naître ne sera jamais perturbée longtemps, ni mise en péril par son insoumission.

D'autre part ces sociétés armées seront toujours plus justes, car aucun de ceux que la naissance, la fortune ou la politique ont placé plus haut que les autres, n'y oserait abuser de ses prérogatives : en effet, il sait que sa victime armée est capable de se défendre. Toute arme légale est un garant de justice. Désarmer les honnêtes citoyens n'aboutit qu'au commerce illicite et au marché noir des armes ; d'autant que les voyous trouveront toujours à se procurer les armes que les honnêtes gens ne pourront se permettre d'acquérir.

Enfin, il est prouvé médicalement que le fait d'être armé donne plus de maturité et de pondération, car l'homme armé connaît rapidement les avantages, mais aussi, nécessairement, les risques de son « outil ».

Actuellement, dans nos sociétés dévirilisées, les membres des clubs de tir, ainsi que ceux dont le métier est de faire respecter les lois et de vivre armés, sont souvent beaucoup plus équilibrés et plus pondérés que les petits progressistes pacifistes. S'ils sont parfois agressifs, ils ne sont cependant jamais violents comme ces derniers. Ce meilleur équilibre, de tous ceux qui pratiquent des exercices de tir, s'explique médicalement par l'effort de concentration cérébrale et par la relaxation musculaire nécessaire pour bien tirer.

Dans l'ancienne Perse de Cyrus, l'on ne devenait réellement un homme qu'à quatre conditions :

1. – On ne devait pas mentir, ce qui est une question d'honneur.
2. – On devait savoir tirer à l'arc, car ce sport renforce grandement l'équilibre psychique.
3. – L'on devait aussi bien savoir monter à cheval, car cela renforce l'équilibre physique et psychique. Le cheval est en effet un animal qui possède lui aussi son caractère et qui, de ce fait, tend à punir les fautes grossières et injustes de

son cavalier. Grâce à cette caractéristique, les psychiatres français rééduquent avec succès les enfants caractériels, rien qu'en les faisant monter à cheval.

4. – L'on devait se dévouer à la protection des faibles, des enfants, des femmes et des vieillards et même des animaux. Sacrifier même si nécessaire, sa vie pour leur défense.

Tous les peuples guerriers et élitistes aboutissent au même raisonnement de protection ; ainsi en fut-il, par exemple, de la plupart des tribus des Indiens du Far-West vis-à-vis des « *sans-défenses* ». Sans défenses qui furent régulièrement massacrés sans raison par les troupes des Yankees.

L'épopée (mais mérite-t-elle ce nom) du Far-West ne fit que mettre en valeur l'esprit élitiste et guerrier des tribus indiennes devant la scélératesse des renégats Yankees qui, à toutes occasions, reniaient leurs paroles et massacraient avec délectation les faibles (lire, à ce sujet, « *Crazy Horse* », par Mary Sandoz, Éd. du Rocher).

Étant médecin, je reçois de nombreuses confidences et dois bien souvent jouer le rôle de confesseur. L'Église moderne s'étant désacralisée par toutes ses innovations burlesques, beaucoup de gens se sentent désorientés, et de ce fait, viennent calmer leurs angoisses chez leur bon vieux médecin de famille.

C'est d'ailleurs à cause de ce rôle psychologique, et de l'ascendant qu'il possède encore sur les familles, que les politiciens modernes s'acharnent à détruire ce type de médecin au profit d'une médecine technique et déshumanisée. Le résultat de cette politique se traduit naturellement par une importante augmentation des maladies psychosomatiques.

Cette parenthèse pour constater que je possède, dans ma clientèle, de nombreuses femmes d'un certain âge qui doivent encore travailler ; c'est la triste rançon de l'égalité sociale entre les sexes. Mais mon propos n'est pas là. De plus en plus, ces vieilles dames respectables doivent travailler avec des groupes de jeunes de moins de 35 ans.

Or toutes se disent frappées par le manque de maturité et d'équilibre de ceux-ci. Beaucoup me confient :

« Les jeunes ne sont plus comme les hommes de notre génération : à la moindre contrariété, on les voit fondre en larmes, boudier, fumer comme des cheminées d'usine, se saouler et manifester tous les symptômes du déséquilibre mental le plus complet ».

Ce comportement est certainement la conséquence d'une éducation sans sévérité et sans effort, dispensée par des sociétés dites civilisées : on y a remplacé la dure et virile école des sociétés guerrières par un laisser-aller général, qualifié pompeusement de bonté, par une pseudo-charité qui cache tout l'égoïsme des éducateurs.

Tous pères et mères savent qu'il est infiniment plus difficile de dire non à leurs enfants que le contraire.

En supprimant l'instinct des armes et l'agressivité guerrière, on supprime « l'homme ».

Mais il y a plus triste et plus comique encore. En effet, j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de voir et d'entendre des mères affolées, parce que leur fils devait faire son service militaire. Les pauvres petits revenaient même en larmes, parce qu'ils devaient monter la garde de nuit, ou faire l'exercice dans le froid et la pluie. Quand on sait qu'en Belgique, le service militaire durait à peine un an, et ne servait plus qu'à apprendre une relative obéissance, elle-même puissamment rejetée par tous ces jeunes égoïstes au moral étriqué, comment voulez-vous que cette jeunesse dorée, élevée dans de l'ouate, puisse encore défendre qui ou quoi que ce soit, par son courage ou par son travail !

En résumé, nous pouvons estimer, actuellement, que le groupe des Australopithèques naquit il y a environ six millions d'années, et que ses derniers représentants vécurent vers - 800 000 ans, en Afrique du Sud. Ils furent définitivement éliminés par leur descendant direct, que l'on appelle « *Homo erectus* ». Ils descendaient d'un primate fossile, appelé « *Ramapithecus* », dont les restes connus remontent à 14 millions d'années.

Le paléontologiste américain Brian Patterson possède le privilège d'avoir découvert les restes du plus vieil australopithèque connu à ce jour, dans la vallée de l'Omo, en Éthiopie. Sa datation au potassium-argon le fait remonter à - 5.5 millions d'années. De très nombreux fossiles d'australopithèques furent d'ailleurs découverts tout au long de cette fameuse « Rift Valley » africaine, si riche en volcanisme. Pour la plupart, leur datation radioactive nous les situe entre - 4 millions et - 2 millions d'années. Ceux découverts par les Leakey, dans les gorges d'Oldoway, au Kenya, remontent à 1 750 000 ans, en moyenne.

Tout récemment, l'on en a découvert quelques fossiles à Java. Mais leur industrie lithique, appelée « *Pebble culture* » s'est, elle, largement répandue sur tout l'ancien monde, même en Europe

du Sud. Le plus vieil outil humain du monde appartenant à cette culture fut, lui aussi, découvert dans la vallée de l'Omo par Jean Chavaillon, spécialiste du CNRS : il est daté de -3 millions d'années.

De toute façon, si le berceau de l'humanité se situe sans conteste dans la Rift Valley africaine, l'énorme dispersion de son premier représentant, l'Australopithèque, prouve la grande vitalité du genre humain, ainsi que le dynamisme évolutif de sa toute première espèce, malgré sa technicité encore peu avancée et en l'absence de domestication du feu.

Notons, pour terminer, que, parmi les diverses races d'australopithèques, une seule poussa sa dispersion aussi loin : il s'agit de la Gracilis. Cette dernière élimina d'ailleurs progressivement les trois autres, se comportant ainsi comme Caïn tuant son frère Abel, cela jusqu'au moment où son successeur prit sa place en la faisant disparaître à son tour.



CHAPITRE III

L'HOMO ERECTUS

Depuis les travaux de Johann Gregor Mendel sur la transmission de l'hérédité chez les plantes, du Hollandais Hugo De Vries sur les mutations et de l'Américain Morgan sur la génétique des drosophiles (les petites mouches du vinaigre), ainsi que, tout récemment, avec les études sur la biologie moléculaire et grâce aux recherches sur les ARN et les ADN (acides ribonucléiques et désoxyribonucléiques), nous savons que, pour modifier les espèces, pour les faire évoluer, il est nécessaire de provoquer des mutations sur le génome (l'ensemble des gènes) de leurs cellules reproductrices.

À ce point de vue, ces dernières sont beaucoup plus sensibles aux agents mutagènes que ne le sont les cellules somatiques. **Une altération des gènes des cellules somatiques engendre le vieillissement ou le cancer ; si elle porte sur les cellules reproductrices, elle engendrera des modifications telles, qu'elles se traduiront par l'apparition de races nouvelles, de néoténies (possibilité de reproduction au stade larvaire) ou de monstruosité.** Or ce sont de petites mutations du patrimoine héréditaire qui frappent la plupart des individus de toutes les espèces à chaque génération.

Chez l'homme moderne, l'étude du caryotype a démontré qu'à chaque génération correspond 1% de mutations chromosomiques et 3% de mutations géniques.

L'animal porteur de cette modification doit ensuite s'adapter à son milieu écologique d'adulte. Si cette mutation est favorable,

sa vie s'en trouvera facilitée ; si elle est défavorable, il sera défavorisé parmi ses pairs et devra lutter plus durement pour survivre, à moins qu'il ne disparaisse précocement par manque d'adaptation, ce qui, alors, se réalise bien souvent avant l'âge de la procréation.

Mais s'il est seul à posséder cette mutation, qu'elle lui soit favorable ou non, elle disparaîtra rapidement par le jeu des accouplements et du mélange génétique avec la masse des individus normaux non mutants.

De là, la grande stabilité des espèces dites sauvages. Il n'existe, par exemple, que cinq races de loups : le canadien, le sibérien, le brésilien (rare), l'européen et l'indien (le seul à aboyer), en regard des centaines de races de chiens domestiques.

Si, au contraire, la mutation est isolée et protégée, soit naturellement, par isolement géographique (brusque formation d'île, par exemple) ou par modifications écologiques (périodes glaciaires locales, microclimats, par exemples), soit artificiellement, par l'intervention de l'homme (ex. : les chiens domestiques), alors cette mutation sera à la base d'une nouvelle lignée, d'un nouveau type somatique, d'une nouvelle race et, à la limite, d'une nouvelle espèce.

Dans les conditions naturelles, jamais une mutation isolée ne peut éviter de se dissoudre dans la masse des non-mutants. Darwin l'avait soupçonné et s'était bien rendu compte que ses observations, aux îles Galápagos, n'aboutissaient au maximum qu'à fragmenter une espèce en races, c'est-à-dire en sous-espèces.

Mais Darwin connaissait mal le comportement animal. Il ignorait que l'agressivité pousse les animaux à vivre en groupes plus ou moins restreints et, dans les conditions naturelles, à n'accepter de se reproduire que dans leur groupe, à l'exclusion des autres, considérés comme concurrents et, par conséquent, combattus comme ennemis.

Il ignorait aussi, en outre, que dans de nombreuses espèces supérieures, comme les loups, etc., seuls les mâles dominants d'une meute ou d'un groupe sont capables de se reproduire. Dans ces conditions, soit dans une communauté restreinte, une mutation favorable possède beaucoup plus de chance de se reproduire ; à plus forte raison, si des modifications de l'environnement, du climat et de toute l'écologie lui sont, elles aussi favorables.

La lutte pour la vie, selon l'expression de Darwin, ne se fait jamais, comme il le croyait, d'individu à individu, mais de groupe à groupe. En augmentant leur aire de dispersion, en d'autres

termes les changements des conditions extérieures influençant secondairement les mutations, les sous-espèces auront tendance à se multiplier et, pour finir, à se modifier tellement, que nous obtiendrons des espèces différentes de l'espèce originelle.

Mais pour cette réussite, deux conditions sont toujours nécessaires, à savoir : une dispersion maximale et jamais de mélange intergroupes. À l'inverse des races humaines actuelles qui, par dégénérescence et dans un esprit de jouissance sexuelle, multiplient les contacts interraciaux et intergroupes, **jamais, dans la nature, une espèce sauvage n'enfreindra cette loi biologique « d'interdiction des mélanges ».**

Tout comme les animaux, les hommes primitifs respectaient, eux aussi, cette loi ; enfin, il n'est pas si éloigné le temps où les villageois d'Europe n'acceptaient de prendre épouse que dans leur village ou dans ses environs immédiats. Quiconque allait quérir épouse à la ville ou dans une autre contrée se voyait mis en quarantaine pour longtemps. Dans ses œuvres, Pagnol a immortalisé ce comportement. Par contre, tout comme l'homme moderne, les espèces domestiques ne respectent plus cette loi : soit par facilité de vie, soit sous la contrainte de l'homme.

Dans la nature il existe **deux sortes de mutations** :

1. – Les petites : elles se manifestent à chaque génération et ne sont jamais létales. Nous venons de décrire leur mode de propagation. Un rien peut les déclencher, comme, par exemple, des modifications du pH de l'eau, de salinité, de température, de pluviosité, et même de nombreux médicaments et produits chimiques mineurs comme la caféine, l'aspirine, les iodures, etc. Mais il en existe une seconde sorte, que nous pouvons appeler.
2. – Les grandes mutations : pour les déclencher, il faut alors des drogues très toxiques, comme la thalidomide, la dioxine, les défoliants, les agents oranges, les herbicides, etc. ; mais c'est surtout la radioactivité qui en est la grande pourvoyeuse.

Radioactivité intense lors des exacerbations du volcanisme terrestre ou lors d'un accroissement des radiations cosmiques en provenance des étoiles et du Soleil. On sait, par exemple, que la fin de l'ère secondaire vit l'explosion d'une « supernova » au voisinage de la Terre. Cette superbombe atomique envoya d'importantes radiations en tout genre sur notre globe ; et il semble bien (comme

déjà expliqué plus haut) que la brusque disparition des dinosaures, qui dominaient la Terre à cette époque, en soit une conséquence. Une décharge radioactive aussi puissante a dû certainement atteindre et détruire les animaux les plus grands et les plus spécialisés, les petits mammifères indifférenciés de l'époque ayant survécu.

Sans entrer dans les détails polémiques, disons cependant que certains savants restent encore opposés à cette théorie cataclysmique pour expliquer la disparition assez brusque des grands dinosaures. Il est certain aussi que l'importante orogénèse du Crétacé, avec ses surrections montagneuses, comme celle des montagnes rocheuses, des Pyrénées, des Alpes et de l'Himalaya, a grandement réduit les aires d'habitats de nombreux dinosaures, en diminuant le nombre et la surface des marécages. En outre, l'apparition, vers cette époque, des plantes riches en silice (arbres, arbustes et herbes voisins des espèces actuelles), a dû certainement aider aussi au déclin de nombreux dinosaures herbivores dont la denture était inefficace pour brouter ce nouveau type de plantes. La disparition ou même l'importante diminution de ces grands herbivores entraîna avec elles celles des grands carnivores. Cependant ces remarques logiques n'expliquent pas tout ; car tout un groupe de grands dinosaures herbivores fleurit cependant au Crétacé, en adaptant sa denture à ces nouvelles conditions : il s'agit des hadrosaures ou sauriens à bec de canard, qui développèrent une denture surnuméraire sous forme de râpe, bien adaptée à ces nouvelles plantes ; en outre, ils vivaient sur la terre ferme et non plus dans les marécages. Ils n'en disparurent pas moins brusquement à la fin du Crétacé, ce qui, à mon avis, ne peut s'expliquer que par la théorie radioactive renforcée de surcroît par la chute du météorite du Yukatan à l'origine de la couche millimétrique planétaire d'iridium.

Normalement les radiations cosmiques ne peuvent pas nous atteindre, grâce au magnétisme terrestre qui crée les ceintures protectrices de Van Allen déviant toutes les radiations vers les pôles inhabités. Mais l'on sait, depuis les dernières découvertes de volcanologie, que ce magnétisme terrestre change régulièrement de sens, autrement dit qu'alternativement l'aiguille aimantée sera attirée soit vers le Sud, soit vers le Nord. Les causes de cette inversion du sens magnétique nous sont encore inconnues, mais l'on sait que cette inversion se réalisa quatre fois au cours du dernier million d'années, et vingt fois au cours des quatre

derniers millions d'années. L'on sait aussi que, depuis 500 ans, ce magnétisme diminue de moitié, pouvant ainsi expliquer certaines pathologies humaines et animales.

Au moment de chaque inversion, il existe nécessairement un laps de temps plus ou moins long, durant lequel le champ magnétique terrestre est nul, c'est-à-dire durant lequel les rayons cosmiques tombent directement et en masse à la surface de notre globe, ce qui provoque certainement des perturbations génétiques.

Les grosses mutations sont certainement le plus souvent létales ; mais lorsqu'elles réussissent, un grand bon évolutif en avant est réalisé ; l'on peut alors passer à de nouvelles classes ou même à de nouveaux embranchements animaux. Ainsi, ce fut le cas lorsque les poissons agnathes transformèrent leur premier arc branchial en mâchoire, donnant ainsi naissance aux poissons gnathostomes ; de même lorsque les poissons téléostéens transformèrent leurs vessies natatoires en poumons et leurs nageoires ventrales en rudiments de membres ; puis lorsque les mammifères primitifs développèrent leur placenta ; ou encore lorsque l'Archéoptéryx et l'Archéornis marquèrent la transition entre les reptiles dinosauriens et les oiseaux ; etc...

Lorsque des races ou des espèces s'éloignent ainsi les unes des autres, au fur et à mesure de l'éloignement, elles se différencient de plus en plus, non seulement physiquement, mais aussi par leurs comportements, leur psychisme, leurs coutumes et leur mode de vie. À la limite, même les accouplements deviennent impossibles entre elles. Elles deviennent donc progressivement interstériles.

L'exemple le plus classique de cette stérilité progressive nous est fourni par l'âne et la jument : cette union est encore possible, mais leurs descendants, les mulets, sont, eux, toujours stériles ; impossible, même en croisant des mulets entre eux d'en obtenir une seconde génération.

Par contre, un cheval accouplé avec un zèbre qui, cependant, lui aussi, est un équidé, ne donnera jamais de descendance. Ces espèces sont déjà trop éloignées l'une de l'autre.

Ce phénomène de stérilité est si typique, que les savants s'en sont jusqu'ici toujours servis pour délimiter les barrières entre deux espèces et, certainement, deux genres animaux. Depuis quelques temps, cette théorie, comme beaucoup d'autres notions biologiques, n'est plus tout à fait exacte.

En effet, prenons le « *canis lupus* » et le chien domestique, du moins celui qu'on appelle berger allemand. Ce sont deux espèces

différentes, donc théoriquement interstériles ; cependant leur union donne de magnifiques demi-loups, féconds entre eux, ou avec l'un de leurs parents. Il en va de même avec les chiens du grand Nord, comme les Huskies, que les esquimaux ont l'habitude de faire régulièrement accoupler avec des loups en laissant leurs chiennes Huskies attachées dans la forêt en période de chaleur. Les loups acceptent l'accouplement avec ces femelles, ce qui permet de renouveler le sang de cette race domestique par du bon sang sauvage, plus imprégné de force et de courage.

Par contre, dans la même espèce, un chien domestique comme le pékinois ne pourra s'accoupler avec le danois, et même leur union forcée restera stérile.

Quand deux races ou deux espèces s'éloignent ainsi l'une de l'autre, les accouplements deviennent impossibles pour différentes raisons. Tout d'abord à cause d'une différenciation sexuelle trop importante, mais aussi par l'apparition de comportements différents, créant un manque d'attirance sexuelle psychologique, pour enfin aboutir à une incompatibilité entre les cellules reproductrices (soit entre spermatozoïdes et ovules).

Dans ce dernier cas, ce sont les grosses molécules biochimiques d'ADN, servant de support aux gènes, qui deviennent par trop dissemblables entre elles et ne peuvent plus s'unir dans l'œuf fécondé. Un savant de l'université de Berkeley, aux USA, Vincent Sarich, est arrivé à démontrer, en accouplant ou en séparant les molécules d'ADN de deux espèces différentes, le nombre de dissemblances qui les séparent dans leurs chaînes latérales, et à les comptabiliser. Il en arrive ainsi à poser l'existence « **d'unité biologique** » entre les espèces et à définir l'emplacement de ces espèces sur l'arbre généalogique des mammifères qu'il étudie spécialement.

Or ces différences sont toujours recoupées par la zoologie et par les datations paléontologiques. Exemples : il existe 6 unités de différence entre le chimpanzé et le gorille, et 7 unités entre l'homme actuel et ces deux derniers ; un singe rhésus accuse, lui, 31 unités de différence par rapport à ces trois espèces ; le cheval et le zèbre accusent entre eux 8 unités de différence, et 190 unités par rapport à l'homme, prouvant ainsi la séparation très éloignée de ces deux rameaux ; etc...

Chez l'homme, les incompatibilités entre espèces furent certaines, malgré notre manque de preuve ; nous en sommes d'autant plus sûr que nous assistons déjà chez l'*Homo sapiens* à

des stérilités interraciales. Les quelques unions existant entre les Européens et des Tasmaniens ou des Fuégiens sont, ou rarement fécondes, ou/et toujours stériles à la seconde génération, comme les mulets. De même, il est impossible d'accoupler des grands nordiques avec des Pygmées : certes, par dissemblance physique, mais aussi par manque d'attrait psychique et par comportements trop dissemblables entre ces deux races. Il pourrait évidemment exister un Nordique dégénéré qui désirerait encore s'accoupler avec une pygmée, mais alors il s'agira d'une déviation psychique comparable à celle qui pousse certains hommes à s'accoupler avec des animaux (cochons, chiens, poulets, etc.). Or on ne peut juger de la normalité d'un comportement racial sur l'acte isolé d'un dégénéré.

Aux USA, la population est constituée du mélange de nombreuses races et ethnies : une étude faite récemment par les médecins de Chicago constata que le nombre de fausses-couches naturelles spontanées augmentait en proportion de l'augmentation du mélange des ethnies au cours des générations.

Les femmes métissées, même entre les ethnies d'une grande race (la blanche, par exemple), devenaient plus sensibles aux perturbations de la nidification utérine, surtout à la seconde et troisième génération. Cette étude est la meilleure preuve des incompatibilités qui s'installent progressivement entre groupes différents. Mais elles sont actuellement soigneusement cachées aux populations humaines dans un but politique ; car des ethnies ou des races fortement mélangées perdent leurs instincts de défense et de survie ainsi que le courage nécessaire pour se révolter contre les abus de leurs exploités.

Quoi de plus désolant que de voir les femmes blanches perdre leur instinct racial pour se pavaner et s'accoupler avec des étrangers à leur race.

Et lorsque les femmes, ces porteuses du devenir de l'espèce, font passer leur jouissance et/ou leur bêtise avant leur devoir de procréation, la race en question est bien près de sa disparition.

Cette longue digression sur les modes d'évolution et de séparation des espèces n'avait pour but que d'en arriver à l'humain incontestable et incontesté qu'est notre ancêtre « Homo erectus ».

A-t-il évolué de son ancêtre l'australopithèque par le système des petites mutations progressives ou par une grosse mutation brutale ? La question, en soi, est sans importance, puisque nous savons maintenant que les deux modes de transformation coexistent dans la nature.

De toute façon, la paléontologie et l'anthropologie finiront bien par nous fournir la réponse.

Commençons par signaler qu'il existe plusieurs races d'*Homo erectus*. Il y a tout d'abord le *Sinanthrope* de Pékin et le *Pithécanthrope* de Java, déjà fort dissemblables entre eux. Il y a aussi l'*Atlanthrope* d'Algérie, appelé aussi *Pithécanthrope* de Ternifine, auquel on associe actuellement les restes humains découverts à Sidi-Abd-er Rahman, à Rabat et à Témara, toutes localités du Maghreb marocain.

On lui associe aussi l'homme de Heidelberg, mieux connu par la mâchoire de Mauer. Il y a aussi le *Télanthropus* de Zwartkrans au Transvaal : ce dernier est d'ailleurs plein d'intérêts, car il constitue une forme vraiment intermédiaire entre l'*Australopithèque* et l'*Homo erectus*.

Pour Legros-Clark, c'est un *Australopithèque*, tandis que pour Robinson, c'est une forme primitive d'*Homo erectus*. De toute façon sa capacité cérébrale de 700 cc calculée par Tobias, est la plus petite connue pour un *Homo erectus*, et est réellement intermédiaire entre les 650 cc de moyenne des *Australopithèques* et les 800 cc minimum des *Pithécanthropes* de Java. On a aussi beaucoup parlé des *Homo erectus* découverts au niveau II de la gorge d'Oldoway. Ils sont typiques du groupe, avec une capacité cérébrale avoisinant 1 000 cc et on les a datés de 750 000 ans ; soit environ 1 million d'années de moins que les *Australopithèques* découverts au même endroit.

La permanence des hominidés en ces lieux durant une aussi longue période prouve que certains sites favorables furent occupés par de nombreuses générations d'hominiens, une espèce chassant l'autre au fur et à mesure de son développement (l'occupation d'Oldoway s'étale, en fait, de - 2 millions à - 500 000 ans).

Sachons aussi qu'*Homo erectus* est véritablement un homme intermédiaire. On peut dresser la liste de ses caractères saillants, selon qu'ils sont primitifs ou avancés et qu'ils se rapprochent de son ancêtre ou de son successeur. Les principaux traits primitifs sont :

1. – Os de la boîte crânienne encore très épais ;
2. – torus supra-orbitaire très développé et continu ;
3. – front fuyant et voûte crânienne très aplatie avec parfois même une légère carène sagittale ;
4. – torus occipital bien développé rejoignant la crête sus-mastoïdienne et donnant un contour anguleux à l'occipital ;

5. – apophyses mastoïdes très petites ;
6. – largeur maximale du crâne se situant au niveau de la crête sus-mastoïdienne ;
7. – disposition basse de l'os tympanique, avec une région occipitale offrant une forte angulation au niveau de l'inion et ceinturée par un puissant bourrelet. La bascule de la région occipitale, que nous observons chez les hommes actuels, est, chez eux, à peine ébauchée ;
8. – nez de type platyrrhinien ;
9. – prognathisme sous-nasal accentué ;
10. – mandibule massive avec absence de saillie mentonnière.
11. – Présence fréquente de trous mentonniers multiples.
12. – Présence constante de grosses incisives supérieures.

Quant aux traits avancés et évolués, nous pouvons constater :

1. – Une capacité crânienne correspondant aux chiffres les plus bas relevés chez l'Homo sapiens, ainsi qu'une voûte crânienne bombée. Cette capacité crânienne va de 750 à 1000 cc pour les Sinanthropes, de 800 à 1100 cc pour les Pithécantropes, et atteint même 1285 cc chez l'Atlantrophe, rapprochant ainsi fortement ce dernier de l'homme suivant, celui de Néanderthal ;
2. – un angle facial plus marqué que chez les Australopithèques, d'où une extension au-dessus des orbites de la cavité crânienne antérieure ;
3. – les dimensions relatives de la face sont plus réduites et moins projetées en avant que chez l'Australopithèque ;
4. – le trou occipital est placé plus en avant que chez l'Australopithèque ;
5. – la symphyse mandibulaire est semblable à celle d'Homo sapiens ;
6. – les arcades dentaires sont paraboliques et la morphologie des dents est plus proche de celle d'Homo sapiens que de celle de l'Australopithèque. Les molaires sont plus petites et il existe un début de taurodontisme, c'est-à-dire d'agrandissement des cavités pulpaire ; de même la troisième molaire commence à se réduire ;
7. – il existe même une ébauche de menton chez l'homme de Pékin.

De toute façon l'Homo erectus présente une grande étendue de variations, allant de presque son ancêtre à un type presque

égal à son successeur le plus archaïque. Ces variations prouvent l'existence de différents stades raciaux à son niveau. Ces sous-espèces nombreuses sont certainement en rapport avec la grande variété de milieux qu'il colonisa.

Le gain en capacité crânienne porte surtout sur l'aire postérieure occipitale et sur les aires latérales temporales ; donc sur les parties du cerveau qui commandent les sens de l'ouïe et de la vision, et sur celles latérales de la coordination motrice, du langage et de la mémoire.

L'imagination, qui dépend surtout de l'aire frontale, restera encore peu développée chez eux. Ce développement particulier du cerveau entraînera de nombreuses conséquences, dont trois sont surtout très importantes : il s'agira du début d'application du langage, de la découverte du feu en corrélation avec la mémoire, et de l'habileté manuelle pour l'amélioration de l'armement et de l'outillage ; le tout permettant, cette fois, une bonne coordination pour entreprendre la chasse au gros gibier.

Commençons par le langage. Pour le comprendre, il est capital d'étudier les relations, qui existent entre la morphologie du canal supralaryngien et les sons humains qui nous permettent la perception de la parole. Médicalement, c'est l'activité du larynx qui est responsable des changements de fréquences fondamentales, lesquels sont perçus comme des changements de hauteur. Par contre, les différences de qualité de la voyelle trouvent leurs origines dans la forme du canal supralaryngien ; or cette forme varie continuellement par suite de l'action des muscles des lèvres, de la langue, du pharynx, des joues et du voile du palais. On peut comparer ce fonctionnement à celui d'un orgue : dans ce dernier, la qualité musicale des diverses notes jouées est déterminée par la longueur et la forme des différents tuyaux ; chez l'homme, c'est le canal vocal supralaryngien qui est fonctionnellement équivalent aux tuyaux. Et la possibilité de reproduction de la parole chez les hominidés fossiles peut donc être évaluée par l'étendue des configurations que permet ce canal, configurations qui dépendent de la forme et des positions relatives du larynx, du pharynx, de la langue et de la bouche.

L'étude des moulages de la base du crâne d'*Homo erectus* nous montre que son larynx et ses cordes vocales étaient certainement situés plus haut que chez l'homme actuel. Ils se situaient, semble-t-il, comme chez nos enfants à leur naissance, réduisant la caisse de résonance qu'est notre pharynx, essentielle pour obtenir le langage tel que nous le connaissons.

Les professeurs Lieberman et Crélin, qui étudièrent ces moulages, aboutirent à la conclusion que, de ce fait, notre ancêtre Erectus était incapable de prononcer les voyelles «A, I, et U», et que son débit de modulation, pour obtenir les sons, devait être dix fois plus lent que celui des hommes actuels. Mais l'interaction progressive de l'activité de son système vocal sur son cerveau et vice-versa, permit à ces deux organes essentiels du langage de se développer progressivement. Fatalement, le langage de ces «Homo erectus» était beaucoup plus simple que le nôtre, partant, sa mémorisation en était plus faible, cependant suffisante pour lui permettre toutes ses activités, ainsi que la création d'un début de culture sociale. Et l'absence d'apophyses géni (ou géniennes) sur ses mandibules ne peut être considérée comme un signe absolu d'absence de langage, car elles sont parfois absentes chez les adultes humains actuels qui parlent cependant tout à fait normalement.

Ce ne sera que beaucoup plus tard, avec l'homme de Cro-Magnon, qu'apparaîtront tous les organes nécessaires à une élocution complexe. Chez ce dernier la disposition des cavités orales et nasales, la longueur de son pharynx et la souplesse de sa langue, lui permettront de formuler et d'émettre des sons beaucoup plus diversifiés avec une rapidité bien supérieure à celle des hommes archaïques.

Mais cette maîtrise du langage ne représente pas que des avantages dans l'évolution ; elle rend la respiration moins aisée et moins efficace, et présente même le risque de tuer par étouffement. En effet, l'homme moderne est le seul animal de la création qui risque de mourir étouffé, si, par mégarde, de la nourriture ingérée passe dans sa trachée-artère, car son pharynx, plus long, rend plus délicat le passage des aliments dans son tube digestif.

J'ai déjà dit qu'un groupe de chasseurs n'a pas besoin de langage pour être très efficace ; mimiques, gestes et cris suffisent. Toutefois il n'en va plus de même lors de la chasse de très gros gibiers adultes qui vivent en hordes compactes, comme les buffles ou les éléphants. À l'inverse des antilopes et des cervidés, ceux-là, quand on les chasse, ne se laissent presque jamais disperser en petites unités. Il faut donc l'association de plusieurs groupes humains pour entreprendre efficacement leur chasse.

Or, depuis les études des gisements de Torralba et d'Ambrona, en Espagne, l'on possède la preuve que nos ancêtres Pithécanthropes réunissaient plusieurs de leurs groupements pour cette entreprise. Or c'est ici que le langage intervient ; d'une part pour mettre sur

pied le plan général de chasse, d'autre part pour mieux coordonner son déroulement en cours d'exécution. Cette chasse au gros gibier, beaucoup plus dangereuse, devint donc l'apanage exclusif du sexe fort, et la dissociation sexuelle des fonctions ne fit que se renforcer à partir de cette époque. Les femmes se spécialisèrent dans la cueillette et dans l'organisation du camp, qui allait bien vite se centrer autour du foyer.

Enfin le langage facilita certainement la mémoire et l'éducation par la transmission orale. Les plus vieux mythes humains connus, ceux ayant trait à l'origine du feu, remontent à cette époque. Ils datent de plus de 500 000 ans et furent engendrés par l'imagination des Pithécanthropes. Ces mythes de l'origine du feu sont de deux sortes :

1. – Il y a d'abord ceux ayant trait à son rapt : Prométhée volant le feu aux dieux, ou, du moins, à d'autres tribus.
2. – D'autres mythes, au contraire, situent l'origine du feu dans le corps et le vagin de la femme, soulignant bien ainsi la répartition des fonctions entre les deux sexes. La femme, maîtresse du camp, devenait aussi gardienne du foyer ; elle veillait à l'éducation première des enfants, mais aussi à la flamme sacrée.

Ces obligations et ces tâches, essentielles pour la survie du groupe, plus humbles que celles des chasseurs, se transformeront plus tard dans la gestion de la « *domus* » et des corvées agricoles. Il ne s'agissait pas d'un esclavage, comme le prétendent si facilement les ligues féministes, mais d'une réelle promotion sociale. Promotion telle, que les « Vestales », gardiennes du feu sacré se transformeront en prêtresses fort écoutées, avec, en contre-partie, le devoir de virginité, car le feu sacré, véritable don des dieux, ne pouvait subsister que grâce à la pureté de ses officiantes. Virginité rapidement obligatoire dans tous les ordres religieux sacrés dédiés aux différents dieux.

Pendant très longtemps, à l'instar des autres animaux, l'homme primitif observa avec terreur le feu du ciel se déchaîner lors des orages, ou celui de la Terre se déverser avec les éruptions volcaniques. D'instinct, sa terreur lui faisait entrevoir tout l'avantage qu'il pourrait retirer de ces manifestations ; il lui fallut certainement beaucoup de courage pour oser un jour empoigner un tison ardent que la foudre venait de frapper. Et la première fois qu'il brandit une branche enflammée au bout de son bras, il

ressentit le sentiment de puissance qui l'apparentait aux dieux. Il essaya ensuite de conserver ce feu avec des braises et des herbes sèches, mais il est logique que, de nombreuses fois, le feu s'éteignît. Il ne lui restait alors plus qu'à attendre qu'une nouvelle chance s'offrît à lui, soit sous forme d'un nouvel orage ou d'une nouvelle éruption, soit plus simplement, en le volant à d'autres groupes qui le possédaient. Mais comme le feu représentait sûrement le plus grand trésor de l'époque, le voleur pris était cruellement châtié, comme le fut Prométhée.

Mais qui dit feu, dit aussi chaleur. Sa possession permettait donc aussi d'aller vivre dans des régions plus froides et moins clémentes, ce qui permit une dispersion encore plus grande de l'humanité. Avec le feu, on pouvait déloger des grottes les autres carnivores, et avec la fumée, l'on pouvait en désinfecter les parois des arthropodes et des insectes indésirables.

Les grottes-abris du Chou k'ou tien, près de Pékin, montrent des foyers ayant plus de sept mètres d'épaisseur, ce qui prouve une occupation continue pendant de nombreuses générations. Mais l'on retrouva aussi, dans ces grottes, tous les os longs des animaux et des Sinanthropes carbonisés, puis écrasés pour en retirer la moelle. La carbonisation préalable facilitait l'écrasement de l'os suivi de l'exérèse de son contenu. Car nos ancêtres étaient non seulement carnivores, mais aussi cannibales. Ce feu, qui facilitait la destruction des os, permettait aussi, grâce à la cuisson des aliments, une digestion plus aisée des protéines et des graisses animales et végétales. L'effort de mastication, important si l'on mange de la viande crue, s'en trouva considérablement diminué, ce qui permettra d'alléger l'ossature de la mâchoire au fil de l'évolution. Cet allègement diminua le prognathisme et permit l'évolution du faciès du Pithécanthrope vers une apparence de plus en plus humaine moderne.

Grâce aussi à la cuisson, l'alimentation des faibles et des jeunes fut plus facile, ce qui leur assura une croissance plus régulière et plus efficace. En outre, la digestion, plus rapide, permit un gain de temps qui put être utilisé à l'instruction et à des activités créatrices.

Le goût de la viande cuite, plus digeste mais aussi plus savoureuse, naquit, chez nos ancêtres, certainement à la suite d'une expérience ; il nous est facile d'imaginer qu'un animal ou un quartier de viande tombèrent accidentellement dans le feu, ou même que des étincelles mirent le feu à la peau d'une proie trainant près des foyers. Ce n'est qu'après en avoir apprécié le goût qu'il en nota la

digestibilité. Mais les bénéfices du feu sont vraiment illimités. En incendiant la savane, comme le démontre les gisements d'Espagne, le Pithécantrophe mit au point la technique du rabattage du gros gibier, ce qui rendit les grandes chasses encore plus fructueuses.

Sans compter que, grâce au feu, il améliora aussi son armement ; en effet, les pointes de lance durcies au feu sont beaucoup plus solides. La plus vieille lance de bois utilisée par *Homo erectus* fut découverte en Angleterre dans le gisement de Clacton dans l'Essex : elle date de 350 000 ans et possède une pointe durcie au feu.

Le feu possède aussi un pouvoir spirituel et social. Voyons d'abord son pouvoir social :

1. – Quiconque a encore eu la chance, étant enfant, de pouvoir vivre quelques nuits au grand air, connaît l'intimité et les liens profonds d'amitié que crée, pour tous les membres d'une communauté, une nuit passée près d'un feu de bois, alors que les flammes dansent à la lueur des étoiles. Le foyer, installé dans la grotte ou dans la tente abri, devait certainement revêtir, pour les Pithécantropes, une énorme valeur affective et narrative ; il possédait sur eux la même emprise qu'il possède encore actuellement sur les peuples primitifs vivant au grand air. Et l'on peut imaginer sans peine que, d'une famille à l'autre, d'une région à l'autre, les variations des comportements culturels et des éléments narratifs seront plus importantes que les techniques de création et d'entretien du feu. Des cosmogonies différentes se sont ainsi créées aux coins des feux et finiront par influencer tout le comportement de chaque peuple ; ce qui aboutira, en fin de compte, à s'inscrire dans la sensibilité, l'intuition et l'instinct comportemental des hommes de chaque race.
2. – Le feu, tout en fascinant nos ancêtres pithécantropes, modifia leur mentalité et engendra leur spiritualité ; comme les peuples primitifs, encore actuellement, nos ancêtres considéraient le feu comme une substance « *sui generis* » qui possède sa propre vie. De là l'origine du second mythe qui fait naître le feu, tout comme les enfants, du vagin féminin. Ils avaient aussi remarqué que la flamme brillait plus claire et plus longtemps, lorsqu'elle était entretenue avec de la graisse et surtout de la moelle des os. D'où la croyance de son origine dans la moelle (le cerveau) du crâne

et des os longs. Et cette croyance d'une âme, d'un esprit du feu préexistant dans le squelette, forme encore la base de la plus vieille religion humaine, le «chamanisme». Nous n'avons pas encore la preuve formelle que ce sentiment religieux existait chez les Pithécantropes, mais nous sommes certains que son fils, l'homme du Néanderthal, pratiquait cette croyance, grâce aux nombreux cimetières de crânes et d'os longs d'animaux et d'humains que ce dernier conservait et vénérait.

Comme l'essence vitale de toute chose réside dans les os, l'apprenti chaman doit parvenir, à force d'exercices extatiques et ascétiques, à voir son propre corps à l'état de squelette, ce qui marque la destruction de sa chair profane. Au cours de ses rêves extatiques, ses maîtres recouvrent ses os d'une chair nouvelle, lui permettant de voyager dans les cieux et dans le monde souterrain : c'est l'origine de la croyance en la réincarnation, dont pratiquement toutes les religions actuelles sont encore les adeptes. Ce besoin de survivre après la mort s'est donc inscrit dans le psychisme de toute l'humanité depuis 500 000 ans, au minimum. De là découlent aussi les croyances funéraires de certains peuples de l'antiquité, comme par exemple, les anciens Egyptiens, l'idée de la réincarnation en divers animaux des peuplades hindoues, et même le dogme chrétien de la résurrection.

Ce besoin de survie est devenu inné. Il n'y a que les Talmudistes et les Tziganes qui n'y croient pas ; pour ceux là, la vie reste limitée sur Terre et la survie n'existe que dans leur descendance. Cette survie biologique est encore enseignée actuellement dans les synagogues, mais les talmudistes cultivent soigneusement, chez les autres peuples qu'ils fréquentent et qu'ils parasitent, la croyance de l'immortalité psychique et de la résurrection dans l'au-delà, de peur qu'ils ne découvrent, comme eux, le véritable secret de la survie dans la race.

Le Talmud a écrit «*l'âme, c'est le sang*», à savoir, la race. Parallèlement à ces croyances chamaniques, les chasseurs primitifs préservaient certains os de la bête tuée, afin qu'elle puisse se réincarner. Le costume des chamans yakoutes et ostiaks porte, cousues, des plaquettes osseuses, de manière à y figurer le squelette de l'officiant. On croit pouvoir comparer ces plaquettes aux bandes obliques qui apparaissent sur la dépouille qui recouvre le célèbre «sorcier dansant» de la «grotte des trois frères», en Ariège.

Certes, cette figuration magdalénienne est-elle bien postérieure à l'époque moustérienne ; mais n'oublions pas que les chasseurs de mammoths moustériens étaient souvent obligés d'alimenter leurs foyers avec des os, à défaut d'autres combustibles, et qu'ainsi, ces derniers, en régénérant la flamme, apparaissaient comme l'essence immatérielle de la vie.

Si ces présomptions sur les croyances préhistoriques sont fondées, les premières inhumations seraient une conséquence culturelle de la généralisation des foyers dans les gisements néandertaliens. On peut, de même, remarquer que cette nécessité d'alimenter les foyers avec de la moelle osseuse constituait, pour ces chasseurs, un réel sacrifice, cette dernière étant une nourriture de choix. Ils devaient donc prélever sur leur propre subsistance pour nourrir la flamme, elle-même substance surnaturelle. Il est possible que ces très lointaines épreuves aient contribué à donner au rituel antique le caractère d'un sacrifice. Les os les plus riches en moelle sont les os longs, ainsi que le crâne, qui contient le cerveau. Et nous constatons que les premiers ossements conservés et vénérés par nos lointains ancêtres furent précisément ceux-là. Ils commencèrent d'abord par les crânes, mais, plus tard, y ajoutèrent progressivement quelques os longs, qu'ils provinssent d'animaux ou d'autres hominiens que l'on voulait spécialement vénérer (les cimetières de crânes d'ours sont particulièrement fréquents).

Quant aux solstices d'été ou d'hiver, que le christianisme baptisa « *feux de la Saint-Jean* », les enfants, et même les adultes, s'amuse encore à bondir par-dessus les flammes des bûchers allumés à leur occasion. Ils participent ainsi inconsciemment à l'antique croyance de l'esprit du feu et, par cette coutume, renouvellent les rites de leurs ancêtres. Dans les campagnes, l'on croit encore que les jeunes-filles qui auront ainsi passé par-dessus les flammes, seront enceintes dans l'année, car, en réalisant ce geste, une étincelle de l'esprit du feu, s'insinuant sous leur jupe, les aura fécondée. Pour les hommes, au contraire, ce saut par-dessus le feu représente un passage, une initiation. C'est parmi les peuples indo-européens que ces croyances et ces coutumes ancestrales restent actuellement les plus vivaces.

Grâce au bien-être engendré par le feu, l'homme préhistorique put jouir d'un temps plus long pour façonner ses armes. Bien sûr, à part la pointe de lance en bois découverte dans l'Essex, il ne nous reste, de la lointaine époque du Pithécantrophe, aucune autre

arme construite en matériel périssable ; mais nous en possédons un abondant outillage lithique qui, lui, s'est conservé sans difficulté jusqu'à nous.

L'*Homo erectus* façonnait encore ses armes et ses outils de pierre en plein «*nucléus*», c'est-à-dire qu'il rognait petit à petit autour du noyau du galet, tout en détachant progressivement des éclats par percussion. De ce fait, ces armes et ces outils étaient encore fort lourds. Mais, par rapport à ceux de l'*Australopithèque*, nous trouvons chez lui le goût du travail bien fait et du fignotage. Les bords tranchants ne sont plus affûtés d'un seul côté mais des deux, ce qui ne donne pas une arme meilleure, mais certainement plus élégante par rapport aux rudimentaires «*choppers*» de la période précédente. Les plus belles pièces prennent même la forme racée de petites haches et sont pour cette raison appelées «*hachereaux*».

Cependant on trouve aussi un début d'utilisation des éclats (comme à Chou k'ou tien) ou même de très petits galets, bien taillés autour du nucléus (comme à Verteszöllös) ; ces deux derniers étant déjà plus légers à transporter.

On classe tout ce matériel lithique du nom des localités où on les découvrit pour la première fois : on les appelle donc «*Acheuléen* ou *Abbevillien*».





Squelette complet de Néandertal
de la Chapelle-aux-Saints, découvert en 1908 dans le sud de la Corrèze.

Musée de l'Homme de Néandertal



1 : éclat Levallois ; 2 : nucléus Levallois linéale ;
3 : nucléus SSDA ; 4 : nucléus discoïde unifacial ; 5 : éclat discoïde.

Paléolithique moyen (vers - 100 000 - 70 000 ans)

CHAPITRE IV

L'HOMME DE NÉANDERTHAL

En 1856, des ouvriers, travaillant à la construction de routes dans les environs de Düsseldorf, allèrent quérir de grosses pierres dans une vallée encaissée de la région. Dans ces gorges profondes, coulait un affluent du Rhin, appelé Néander (d'où le nom de Néanderthal, la vallée de la Néander, en vieil allemand).

La recherche systématique et l'intérêt représenté par la paléontologie, même humaine, étant presque nuls à l'époque, les ingénieurs n'hésitèrent pas à faire sauter tout le site à la dynamite, afin d'en extraire les pierres de taille. Cette technique, mercantile et industrielle, eut, pour conséquence, de détruire la majeure partie de ce fossile, si important pour l'histoire de l'humanité : il n'en subsista que la boîte crânienne, quelques côtes, une partie du bassin et très peu des membres.

Cette découverte permit de donner un nom à tous les fossiles de cette espèce, mais retarda de plusieurs décades la connaissance exacte que nous pouvions en avoir.

Ce ne fut qu'à la fin du XIX^e siècle que Marcellin Boule en découvrit d'autres dans la grotte dite de « La Chapelle-aux-Saints », en Dordogne. Malheureusement pour le monde scientifique, ce grand ethnologue se trompa lourdement dans la description de son fossile, car il ne tint aucun compte du fait qu'il s'agissait d'un vieillard atteint d'arthrite déformante. Etudiant ces surfaces articulaires déformées, M. Boule nous le décrit comme un homme voûté, incapable d'une station totalement verticale et à l'aspect fort simiesque. Or

encore actuellement, le commun des mortels et de nombreux savants s'accommodent sans vérification de cette description, vieille de 150 ans, mais qui fait encore figure de parole d'Évangile.

Ce phénomène, fréquent en histoire et même en science, est très grave ; car, non seulement les gens sont induits en erreur par des savants, apparemment de bonne foi, mais aussi, bien souvent, des théoriciens politiques ou philosophiques utilisent ces rapports trompeurs et le poids de la renommée de leurs auteurs pour inculquer aux peuples des contrevérités et pour leur imposer un mode de vie et des systèmes politico-sociaux antibiologiques.

Pour ma part, je vois de nombreuses raisons qui poussent beaucoup de savants à réécrire sans contrôle les erreurs que d'autres publièrent avant eux. Parmi les plus fréquentes, nous pouvons citer la crédulité, le manque de connaissance approfondie de leur sujet, ainsi que le manque de culture générale (p. ex. beaucoup d'historiens connaissent mal la géographie, qui reste la clé de l'histoire, comme le disait Montesquieu). Nous pouvons citer aussi le manque d'esprit de synthèse, et surtout le manque d'esprit critique, sans oublier la paresse.

C'est ainsi que, tout récemment, j'ai encore pu lire, sous la plume d'un grand spécialiste en zoologie, que les loups, pour boire, ne lapaient pas comme les chiens, mais qu'ils aspiraient le liquide. Ayant élevé moi-même un loup et les ayant étudiés des années dans des parcs zoologiques et dans la Nature, je sais très bien que cela est faux.

Mais sans aller jusqu'à élever un loup pour pouvoir en parler sérieusement, il suffisait à notre zoologue d'aller faire un tour dans un jardin zoologique ou dans un parc animalier pour éviter d'écrire une telle absurdité, qui remonte à Buffon. Ce savant, se basant ainsi sur sa renommée, viole l'esprit critique d'un public non averti, qui finit bien souvent par douter des « Vérités » émises par des écrivains ou des scientifiques plus sérieux, mais moins connus. Cet exemple n'est naturellement qu'un fait entre mille ; les écrivains révisionnistes en savent quelque chose.

Il y a 250 000 ans environ, apparut donc sur Terre une nouvelle espèce d'hominidés que l'on baptisa « Homme du Néanderthal ». Au cours du XX^e siècle, on en exhuma un peu partout dans l'ancien monde, aussi bien en Asie qu'en Europe, au Moyen-Orient et en Afrique. Et les quelques centaines de fossiles actuellement connus nous permettent de conclure qu'il s'agissait d'une espèce aux formes extrêmement diversifiées, présentant tous

les intermédiaires, depuis l'*Homo erectus* le plus évolué jusqu'à l'Homme de Cro-Magnon le plus primitif.

Cette multitude de formes, en général pas très éloignées de l'homme moderne, pousse de nombreux savants à les classer actuellement comme une sous-espèce, une race d'*Homo sapiens*, au même titre que les races actuelles, ces dernières étant qualifiées maintenant de « *sapiens sapiens* » par opposition à l'Homme du Néanderthal, qualifié de « *sapiens faber* ».

La diversité de formes pousse l'anthropologue Thoma, spécialiste des Néanderthaliens, à subdiviser cette « Grande race » en trois branches, c'est-à-dire en trois races, qui sont :

1. – *Homo sapiens anienensis Sergi*, qui regroupe tous les Néanderthaliens précoces à caractères archaïques, comme l'homme de Swanscombe (vallée de la Tamise), l'homme de Verteszöllös (Hongrie), l'homme de Steinheim (près de Stuttgart), celui d'Ehringsdorf, de Montmorin (Haute-Garonne), de Fontéchevade (Charente), de Tautavel, le plus archaïque et le plus proche de l'*Homo erectus*, ou même l'homme de Saccopastore (près de Rome).
2. – *Homo sapiens neanderthalensis King*. Il comprend tous les Néanderthaliens classiques contemporains de la dernière glaciation de Würm, dont le prototype est l'homme de la Chapelle-aux-Saints. C'est cette forme qui, sous l'influence des grands froids, évoluera vers une rusticité et une bestialité marquée.
3. – *Homo sapiens Shanidarensis* ; cette sous-espèce comprend les Néanderthaloïdes orientaux plus évolués et plus proche de l'*Homo sapiens sapiens* actuel. Il semble être apparu au Proche-Orient durant la glaciation de Würm, et ses représentants sont les hommes de Shanidar (dans les monts Zagros du Kurdistan irakien), du Mont Carmel (grottes de Skhul et Taboun), du Mont Qafzeh (grotte de Qafzeh), des gorges de l'Ouadi-el-Amoud (grotte d'Amoud), ces trois derniers lieux en Palestine, et de Téchik-Tachen Ouzbékistan.

Le seul Néanderthalien qui mérite pleinement son épithète est le type classique de la sous-espèce King. Décrivons-le brièvement pour faciliter sa comparaison avec son ancêtre et avec son successeur. J'emprunte sa description à celle, devenue classique, d'Henri Vallois, l'élève de Marcellin Boule :

*« L'homme de Néanderthal possède un corps petit et massif, un crâne volumineux dolichocéphale aplati avec un très fort bourrelet sus-orbitaire (appelé aussi Taurus). La région occipitale, saillante, est comprimée verticalement et développée en chignon. L'apophyse mastoïde est peu développée. Le trou auditif externe se situe dans le prolongement de l'arcade zygomatique. Le front très fuyant est séparé du Taurus par une dépression marquée. La face massive et proéminente est projetée à l'avant du crâne. Le maxillaire est dans le prolongement du malaire, donnant une apparence de museau. Il n'y a pas de fosse canine. Les orbites sont vastes et arrondies, le nez saillant et large. La mandibule puissante et robuste n'a pas de saillie mentonnière et les crêtes musculaires du crâne sont encore assez marquées. Sa taille se situe aux environs de 1,55 mètre et sa capacité crânienne varie entre 1 400 et 1 600 cc, donc même supérieure aux 1 200 à 1 300 cc des hommes modernes les plus primitifs. Seulement, à l'inverse des hommes modernes, chez qui le gain de poids cérébral se marque surtout au niveau des lobes frontaux, centre de l'imagination, le gain cérébral de l'homme du Néanderthal porte principalement sur ses lobes occipitaux et temporaux; ce qui revient à dire que ses capacités visuelles et coordinatrices manuelles étaient encore plus développées que celles de son ancêtre Erectus et, sans doute, que celles de nombreux humains actuels; d'où son qualificatif d'*Homo sapiens faber* ».*

Mais ce type classique présente de nombreuses modifications, soit dans un sens soit dans l'autre, suivant que nous nous rapprochons de l'*Homo erectus* ou de l'homme moderne. Il est donc incontestable que nous nous trouvons devant une espèce en pleine évolution qui, ayant encore augmenté son aire de dispersion par rapport à son ancêtre (cela, grâce à ses techniques plus avancées et à sa complète maîtrise du feu), est en plein morcellement micro-mutationnel. Grâce à la rigoureuse observance des lois biologiques, c'est-à-dire en évitant soigneusement tout mélange, exception faite de quelques mariages exogamiques pour renforcer les liens entre groupes locaux, l'évolution de l'humanité a pu suivre son cours.

Ces mélanges intergroupes furent certainement toujours homogamiques, c'est-à-dire réalisés entre groupes très semblables et très proches biologiquement.

On définit l'homogamie comme la tendance que montrent les conjoints à se choisir, parce qu'ils possèdent des caractères très semblables. À cette époque, les mélanges durent toujours être homogamiques, pour les trois raisons suivantes :

1. – Nous savons que tous les hominidés étaient, alors, cannibales ; or le cannibalisme est toujours basé sur une exacerbation du sentiment d'appartenance raciale et tribale.
2. – Les limites géographiques et les contingences spatiales rendant très difficile les grands déplacements, les groupes ne purent s'associer, lorsqu'ils le firent, que localement. Ceux qui se groupèrent furent donc toujours très proches biologiquement.
3. – Les groupes de chasseurs primitifs, même ceux qui survivent encore actuellement, ne peuvent subsister qu'à la condition impérieuse de limiter le nombre de leurs sujets. À l'heure actuelle, un groupe qui vit exclusivement de la chasse et de la cueillette est obligé de se scinder, lorsque sa population dépasse la cinquantaine. Ce fait fut très bien observé dans les régions désertiques sud-africaines, chez les Pygmées et les Hottentots, et tout récemment chez les Iks d'Ouganda (par Collin Turnbull). On a même calculé qu'à l'époque des hommes du Néanderthal, vu les possibilités techniques, les groupes de chasseurs devaient se stabiliser autour d'une trentaine d'individus, ce qui nécessitait déjà un minimum de 200 kilos de viande maigre par semaine. Dans ces conditions, impossible d'entretenir des harems ; bien au contraire, tous les groupes limitaient le nombre de leurs femmes, et nous possédons même les preuves fossiles qu'ils pratiquaient l'infanticide féminin, comme le font encore les peuples pauvres actuellement.

Il est maintenant reconnu que nos divergences raciales actuelles remontent et prennent leur source dans la ségrégation des groupes de chasseurs du Paléolithique moyen, soit de l'époque néanderthalienne, et qu'assez rapidement, déjà entre l'interglaciaire Riss-Würm (donc entre -125 000 et -75 000 ans), des rameaux d'*Homo sapiens sapiens* coexistaient et se développaient au moment du plein épanouissement des Néanderthaliens.

Des documents concernant cette époque se dégagent l'idée de deux courants évolutifs qui se sont individualisés progressivement. Le premier a conduit au Néanderthalien « *King* » typique, et le second

à l'*Homo sapiens* moderne. Au début de la glaciation würmienne, vers -80 000 ans, les deux types étaient déjà morphologiquement bien distincts.

À la suite d'une étude serrée des origines de la race mongoloïde, Thoma conclut que cette race, dont le type le plus ancien est appelé « Paléosibérien » et se retrouve parmi les Toungouzes actuels, se caractérise par sa robustesse générale, un crâne cérébral large et bas, un occiput de forme conique, un front bas et fuyant en ligne allongée et un rétrécissement postorbitaire très prononcé. Le squelette facial est massif, haut et long, le corps de la mandibule est allongé et les branches montantes sont larges et basses. L'éminence mentonnière est relativement faible. Le squelette facial présente deux spécialisations néanderthaloïdes, caractéristiques non seulement des Paléosibériens, mais de toute la grande race mongoloïde : à savoir le maxillaire du type à extension, les orbites hautes, grandes et arrondies avec grande fréquence de taurodontisme. La configuration générale du crâne paléosibérien est pareille à celle des Néanderthaliens précoces, beaucoup plus qu'à celle des Cro-Magnons. Si, aux crânes de Shanidar, de Techik-tach et d'Ouadi-el-Amoud (formes néanderthaloïdes orientales), on ôte la visière susorbitaire, conformément à la tendance générale de l'évolution, et si l'on frontalise son squelette facial, conformément à l'adaptation au climat froid, on a devant soi le crâne paléosibérien avec tous ses détails morphologiques. Allant même plus loin dans la déduction, Thoma fait dériver les Australoïdes contemporains directement des Pithécanthropiens de Java par le fossile de Ngandong. Quant aux Cro-Magnons, il les fait descendre du Pithécanthrope de Mauer, par les fossiles de Verteszöllös, de Swanscombe, de Fontéchevade et par les protocromagnons du type Starosélié et Qafzeh.

Mais ces derniers présentent une telle hétérogénéité de formes, allant du Cro-Magnon de Brünn à ceux de Combe-Capelle en passant par Grimaldi, Chancelade et Markina Gora, qu'ils laissent même supposer que plusieurs lignées différentes ont contribué à sa naissance.

Quant aux négroïdes, ils semblent tous dériver des Néanderthaliens africains.

Si nous voulons maintenant mettre une date sur les origines des phylums qui donnèrent les grandes races actuelles de l'homme moderne, nous pouvons dire, comme les professeurs Thoma et Croon, que le phylum australoïde naquit avec les

Pithécanthropes de Java il y a 600 000 ans, se continua à travers l'homme de Ngandong (Java), vieux de 150 000 ans, pour finir par les Australoïdes actuels qui pénétrèrent en Australie voici 35 000 ans B.P. La **grande race** néanderthalienne naquit, elle, avec l'homme de Tautavel, il y a 250 000 ans, par l'intermédiaire d'un Archanthropien (nom parfois donné à l'*Homo erectus*), très proche, probablement, de la lignée des Atlanthropes. Ces ancêtres de Tautavel se diversifièrent en deux branches, déjà bien séparées dans la fin de l'interglaciaire Riss-Würm, soit il y a 80 000 ans. La première sera la branche néanderthalienne typique, la seconde, que nous pouvons appeler néanderthaloïde, donnera, elle aussi, naissance à trois branches différentes entre -60 000 et -10 000 ans. La **grande race** mongoloïde s'en détachera d'abord dans les vastes régions sibériennes ; la **grande race** leucoderme ou blanche qui, en passant par les protocromagnons, aboutira aux divers rameaux et peuplades blanches. La **grande race** mélanoïde, qui se différenciera aux dépens des Néanderthaloïdes africains et du Sud arabe.

Cette théorie des origines raciales, la dernière en date, est certainement celle qui se rapproche le plus de la réalité, à la lumière des plus récentes découvertes dans le domaine de la paléontologie humaine. Elle fut émise pour la première fois en 1964 par les professeurs Thoma et Coon et fut confirmée dans son exactitude par le colloque international de l'UNESCO sur les origines de l'homme, tenu en 1972. Elle est aussi appelée « *Théorie monocentriste large* », car, à part la grande race australoïde, elle fait naître les trois autres d'un même phylum néanderthaloïde.

Elle s'oppose en partie à la théorie polycentriste de Weidenreich, qui faisait descendre les races actuelles d'une diversification beaucoup plus lointaine, remontant à l'« *Homo erectus* » ou même plus loin encore. Quand Weidenreich et quelques autres émirent cette hypothèse, ils se basèrent sur certaines concordances existant entre les Sinanthropes de Pékin et la race mongoloïde actuelle.

Mais actuellement, on est obligé de considérer ces ressemblances comme un simple phénomène régional de convergence écologique, semblable à tous ceux que nous trouvons parmi de nombreuses espèces animales vivant de la même façon et dans les mêmes régions, sans pour cela posséder aucune filiation héréditaire entre elles. Par exemple, le loup de Tasmanie, marsupial carnivore, ressemble au loup euthérien carnivore ; de même, les mammifères marins reprennent l'apparence de poissons ; etc.

L'hypothèse polycentriste ne peut plus être retenue à cause des importantes similitudes existant entre toutes les races actuelles.

Par exemple, toutes les races actuelles sont privées du taurus susorbitaire, toutes ont une structure anatomique du menton, de la paroi interne de la symphyse et de l'appareil vocal identique, toutes possèdent le même indice de hauteur de l'orbite, la même structure des molaires, etc., qui ne permettent qu'une interprétation phylogénétique unique ; de même, dans le domaine des réactions physiologiques, comme, par exemple, l'acte de rougir de honte, propre à toutes les races modernes (excepté, naturellement, l'australoloïde).

Cette analogie physiologique, déjà mise sommairement en évidence par Darwin, se voit confirmée par les nombreuses études récentes, comme celles d'Eibl-Eibesfeld et de Desmond Morris, sur le comportement humain. Ils mirent en évidence chez toutes les races (sauf l'Australoïde) des réactions innées semblables, s'exprimant par une similitude de forme pour traduire le salut, la peur, la joie, l'altruisme, le partage, l'acceptation sociale, etc.

L'homme moderne, qui s'est forgé depuis 250 000 ans, et qui s'est surtout diversifié depuis 80 000 ans, a dû apparaître à des époques différentes et à des endroits différents, à la suite d'une mutation dominante intéressant le cerveau et entraînant un remodelage de la boîte crânienne. Le volume endocrânien est comparable entre les deux grandes sous-espèces de Néandertaliens, celle des *homo faber sapiens* et celle des *homo sapiens sapiens*, c'est-à-dire celle des Néandertaliens et celle des descendants des néanderthaloïdes. La morphologie crânienne seule s'est modifiée ; les principales transformations ont affecté la hauteur du crâne, le développement de la face et des lobes frontaux, ainsi que le relief qui s'est gracilisé. Étant donné des comparaisons observées chez d'autres espèces animales, on est en droit d'attribuer toutes ces modifications à la mutation d'un gène dominant à pénétrance absolue.

De plus, à la suite des recherches faites au Danemark par Pearson, on a pu déterminer que, dans toute population, 25% des familles donnent naissance à plus de 50% des enfants de la première génération, et que les descendants de ceux-ci représentent 78% de la population suivante et 98% de celle de la quatrième génération.

Toute une population peut donc être complètement changée en quatre générations.

Si alors, tous les individus ne participent pas à la formation de la génération suivante, il peut s'ensuivre une perte de gènes ou d'allèles laissant un seul allèle présent. Ce que corrobore actuellement les études des ADN nucléaires et mitochondriaux (voir plus loin les « goulots d'étranglement »). Ce phénomène risque d'autant plus de se produire que la population est d'effectif restreint. De plus, la vitesse de reproduction des individus, la résistance aux maladies et aux épidémies, la mortalité générale ou infantile de même que l'homogamie contribuent aussi à la rapidité de modification de la composition de la population.

De là, les énormes dangers résultant des mélanges de populations ; dangers plus importants encore pour l'ethnie la moins prolifique.

Ainsi, par exemple actuellement, le taux de fécondité des femmes européennes avoisine 1,6% (taux inférieur au minimum requis de 2,2 pour le simple renouvellement d'une population), alors que ce taux est de 5,6 pour les femmes émigrées turques, de 6,2 pour les maghrébines et de plus de 8 pour les Nègresses installées en Europe.

À terme donc, les populations et les ethnies blanches européennes de souche vont disparaître, étouffées par ce flux immigré. Par leur politique d'accueil, les gouvernants d'Europe, vendus aux grand capital cosmopolite qui imposent ces mélanges sous couvert de belles idées creuses d'égalité, mais en réalité afin d'affaiblir la race blanche indo-européenne, sont de véritables ethnocidaires ; l'on peut même dire génocidaires, creusant la tombe de leurs descendants et des peuples dont ils ont la garde et qu'ils devraient défendre. Mais l'argent n'a pas d'odeur, l'égoïsme est chevillé au corps de la plupart et le « veau d'or » est toujours vivant. Nous en parlerons plus loin.

Si nous possédons une parfaite connaissance de l'homme du Néandertal, bien meilleure que celle que nous avons de son prédécesseur, l'*Homo erectus*, c'est dû à la prodigieuse abondance de fossiles que nous possédons de lui. Ses restes sont beaucoup plus nombreux pour trois raisons essentielles :

1. – Plus proche de nous, ses fossiles furent moins altérés par les agents atmosphériques ;
2. – grâce à son progrès technique et à sa maîtrise du feu, il put survivre dans des régions encore plus froides que celles hantées par son prédécesseur, régions où les fossiles se conservaient mieux ;

3. – son psychisme, plus développé, le poussa à ensevelir ses morts en des lieux protégés : dans des grottes et assez rapidement dans de véritables cimetières. De toute façon, la grande diversité morphologique de l'homme du Néanderthal nous démontre, si la nécessité s'en faisait encore sentir, l'existence de l'évolution animale, sa mouvance et son adaptabilité perpétuelle et continue.

Tant que l'homme ne pratiqua qu'une économie fondée sur la chasse et la cueillette de baies, de fruits, de racines et de graines, ses ressources alimentaires furent toujours assez restreintes, car, à l'état naturel, les plantes comestibles sont relativement peu nombreuses par rapport aux espèces vénéneuses, indigestes ou dépourvues de valeur nutritive, et parce que le rendement de la chasse était encore relativement faible et sporadique, compte tenu de la technicité de l'époque.

En partant de ces données, il est possible de faire une estimation du nombre des humains qui pouvaient peupler notre planète en ces temps-là. Par comparaison avec les chasseurs Boshimans d'Afrique et avec les Aborigènes d'Australie, qui restent encore très proche du stade culturel de notre ancêtre néanderthalien, nous constatons que l'homme primitif, pour survivre, ne devait jamais dépasser une densité supérieure à un individu par 26 kilomètres carrés.

En Amérique du Sud, les peuplades sauvages gravitent, elles aussi, autour de cette faible densité. Or l'on estime à 7 000 000 de kilomètres carrés la surface habitable sur notre globe. De cela, il faut retirer un bon tiers pour le Nouveau Monde qui ne commença à être colonisé par l'homme qu'au cours de la dernière glaciation, il y a environ 50 000 ans. Il nous reste donc 52 000 000 de kilomètres carrés, ce qui nous fait un maximum de 2 000 000 d'habitants ; et ce chiffre ne fut certainement jamais atteint, car les techniques de chasse et le degré d'organisation des tribus primitives actuelles, qui nous servent de référence, sont beaucoup plus développés que du temps des Néanderthaliens.

Comme je l'ai déjà signalé, en Europe, l'homme du Néanderthal se transforma progressivement en un être d'aspect de plus en plus rustique et bestial. Les fossiles les plus récents, ceux datant de – 50 000 à – 35 000 ans, voient toutes leurs caractéristiques physiques évoluer en sens inverse de l'hominisation.

Alors que ses frères du Moyen-Orient s'affinent et s'orientent insensiblement vers l'homme moderne, lui, semble retourner en

arrière, voit ses os devenir encore plus massifs, son crâne encore plus aplati et son front encore plus fuyant. Ses membres se raccourcissent, lui procurant une apparence encore plus trapue et sa taille stationne aux environs de 1,55 m., alors qu'elle avoisine 1,78 m. au Moyen-Orient. Ce non-sens évolutif apparent correspond en réalité à une adaptation aux rudes conditions climatiques européennes, lors de la dernière glaciation. En effet, les hommes trapus, aux membres courts, possèdent toujours une meilleure régulation thermique sous les climats très froids. Toutefois, malgré sa meilleure adaptation au froid, ce Néanderthalien d'Europe fut brusquement détrôné, il y a environ 35 000 ans, par les descendants de son cousin oriental. Son extermination brutale et totale, à cette époque, nous fait beaucoup plus penser à une destruction par des maladies épidémiques que par des guerres ; un peu comme les Indiens d'Amérique du Nord qui furent décimés bien plus par la rougeole et l'alcoolisme que par les winchesters des conquérants de l'Ouest ; et comme les peuplades de Polynésie, chez qui la tuberculose et les maladies vénériennes apportées par les Blancs taillèrent des coupes beaucoup plus sombres que les quelques escarmouches guerrières entre navigateurs et autochtones.

Il est aussi incontestable que l'homme du Néanderthal servit de gibier à son concurrent cromagnoïde : très nombreux sont les sites, comme à Kaprina en Yougoslavie ou dans les grottes du Hortus en France, parsemés de restes de Néanderthaliens mutilés. Les crânes sont réduits en morceaux, à moins que le trou occipital ne soit agrandi pour pouvoir plus aisément en extraire la cervelle. Les os des membres sont fendus sur toute leur longueur pour en retirer la moelle, avec ou sans calcination préalable. Ces mutilations nous prouvent la persistance des pratiques de cannibalisme que nous avons déjà pu signaler chez son ancêtre, le Sinanthrope. On est même certain que **cette anthropophagie est plus rituelle qu'alimentaire, et qu'elle traduit l'agressivité bien plus que la faim.**

Et comme l'homme du Néanderthal et surtout le Cro-Magnon, qui lui succède, devinrent de plus en plus religieux, cela entraîna comme conséquence un accroissement des coutumes cannibales.

En conclusion, nous pouvons considérer les Néanderthaliens européens comme des populations marginales, vivant dans des conditions de milieux extrêmement difficiles, qui furent soumises à des pressions sélectives différentes de celles qui s'exercèrent sur le groupe principal de l'espèce, et dont il est probable qu'elles furent totalement séparées.

Ces populations, isolées ainsi pendant des périodes de plusieurs milliers d'années, se reproduisirent en circuit fermé. Cela contribua à orienter l'évolution dans une direction qui nous paraît plus primitive, mais qui, en fait, correspond à une adaptation aboutissant à la ségrégation raciale. Ce phénomène évolutif et racial humain est commun à toute évolution zoologique.

On peut, par exemple, le comparer aux modifications apparues chez une espèce de pinson chanteur, dont une partie de la population remonta habiter les régions peu clémentes d'Alaska, alors que la souche originelle restait aux USA. Les résultats de cette séparation toute récente sont déjà bien visibles. La sélection naturelle a déjà agi de telle façon que la forme des pinsons du Grand Nord est sensiblement plus grande et plus solide que celle de ceux qui restèrent au Sud de la Gulf-coast. Ces derniers sont plus petits et plus graciles et présentent un plumage plus foncé. Il s'agit bien ici de la création de deux races à partir d'une même espèce de pinson, car s'ils sont réunis artificiellement, ils peuvent encore se reproduire. Cependant leurs nouvelles habitudes migratoires font qu'ils n'ont plus aucun contact entre eux ; et nous aboutirons sous peu à une différenciation telle, que la reproduction croisée leur deviendra interdite, soit pour raison mécanique et physique, par disproportion sexuelle entre les individus, soit par manque d'attrait psychique et par comportement sexuel différent. Il y aura alors deux espèces distinctes.

Les races humaines actuelles, tout comme celles du passé, aboutiront, elles aussi, aux mêmes divergences évolutives que celles observées chez cette espèce de pinson prise comme exemple, cela malgré la propagande massive des *mass media* en faveur d'une société multiraciale.

Ce type utopique de société est naturellement le rêve de la mafia internationale qui espère dominer le monde d'autant plus facilement qu'elle aura mélangé, donc déraciné, les peuples et les hommes : façon commode de leur ravir leur âme, **l'âme étant la race vue du dedans**, comme l'a dit très justement le grand philosophe Alfred Rosenberg. Il est bien connu que les métis se sentent toujours très mal dans leur peau, car ils ont perdu le sens d'appartenance raciale. Tout homme sain ressent le besoin de prendre femme dans sa race ; son attirance sexuelle pour une femme d'une autre race sera toujours inférieure. Naturellement, s'il est trop longtemps privé d'une femme de sa race, il se comportera comme le pigeon privé de sa femelle. En effet, ce dernier, trop

longtemps privé, finira par courtiser une poule, voire un coq ou un oiseau empaillé.

Cette répulsion inconsciente pour les autres races sera encore plus marquée chez les femmes, car elles portent l'âme et le devenir des peuples. Elle sera plus marquée aussi dans les campagnes et les milieux paysans, encore proches de la terre et des comportements instinctifs qu'elle engendre. Un paysan espérera toujours posséder des fils et des filles saines à son image, et il rejettera toujours l'étrange, l'étranger et le métis.

Seuls des citadins, dépayés et déracinés par un intellectualisme abstrait, peuvent ne plus sentir vibrer en eux ces instincts primordiaux et agir à contresens biologique. Néanmoins, tous les citadins ne sont pas anesthésiés à ce point. Il n'est pas si éloigné le temps où, à Bruxelles, les filles de la rue Haute n'épousaient que des hommes de leur quartier. Si parfois, l'homme blanc se sent attiré par les ravissantes métisses, mulâtresses ou eurasiennes, ce sont plus leurs caractéristiques blanches, teintées d'exotisme et adoucies de tendre soumission, qui en sont la cause, que leurs caractères étrangers.

Naturellement, ce même réflexe d'attirance ou de répulsion instinctive joue aussi pour les mâles des autres groupes humains : un nègre préférera toujours une négresse à une femme blanche. Cette dernière ne l'attirera que dans un but de vengeance et pour compenser son complexe d'infériorité vis-à-vis de l'homme blanc.

En violant ou en copulant avec la femme blanche, le nègre, pour qui l'activité sexuelle est la plus grande preuve de la virilité et de toutes les vertus mâles, se croit fugitivement supérieur au blanc ; tout comme le laquais se venge de son patron en couchant avec la femme de ce dernier. Le nègre, encore moins que tout autre, ne voudra d'une blanche pour procréer des métis, et, neuf fois sur dix, il avouera même n'éprouver aucune joie sexuelle avec une femme blanche.

Mais ce désaccord sexuel entre les races modernes n'est pas que psychique et comportemental. Il commence aussi à être physique. Certains nègres aux organes sexuels trop volumineux ne peuvent copuler normalement et sans douleur avec certaines femmes blanches ou asiatiques. Lors de la guerre du Vietnam, par exemple, certaines prostituées indochinoises réclamaient de voir les organes génitaux des Nègres avant d'accepter de copuler avec eux, ou, connaissant les douleurs qui en résulteraient, n'acceptaient qu'en augmentant le prix. Les coïts douloureux qui en résultent accentuent encore le manque d'attrait psychologique.

Biologiquement, nous ne pouvons que nous en réjouir, car ces troubles accélèrent la séparation raciale nécessaire à l'évolution.

Malheureusement, dans les pays à haut niveau social, les facilités de la vie moderne ont débarrassé l'homme du fardeau de la lutte journalière pour survivre. Repu, son agressivité s'est émoussée dans la jouissance, l'égoïsme et l'oisiveté. Et la masse des interdits biologiques et sociaux a réorienté ce qui lui restait de son agressivité primitive dans la débauche sexuelle qui se manifeste parfois par un désir effréné de connaissances sexuelles multiraciales.

Mais cette tendance n'est qu'un phénomène passager, dû à la décadence d'une civilisation plutôt qu'à un désir général vers un monde métissé et indéterminé. Il y a bien plus grave pour le devenir de la race indo-européenne : en France et dans les pays de l'Europe de l'Ouest, des filles blanches indo-européennes de plus en plus nombreuses se pavanent et s'accouplent avec des exotiques maghrébins et nègres.

Or lorsque les femelles d'un groupe ou d'une race perdent leur instinct racial, elles sonnent le glas de leur race et creusent la tombe de leur descendance.

Ce nouveau comportement résulte en partie de l'intense propagande des media et de l'enseignement généralisé en ce sens ; mais aussi de leur égoïsme, de leur besoin de jouissance et de leur fainéantise native, qui leur fait préférer de beaux ténébreux chômeurs et obsédés du sexe à des Blancs travailleurs, plus intelligents et moins rigolos.

Cette dégénérescence mentale des femmes blanches indo-européennes ne se retrouve heureusement pas encore chez les femmes originaires du Maghreb et des territoires régis par les lois musulmanes, qui, elles, préfèrent encore toujours fonder famille avec des mâles de leur race et ethnies.

Si nous voulons résumer les progrès réalisés par l'homme du Néanderthal, nous pouvons les énumérer en trois grands points :

1. – L'apparition de techniques d'allumage volontaire du feu et ses conséquences.
2. – Un énorme progrès dans les techniques de l'outillage et de l'armement.
3. – L'existence d'une vie religieuse et sociale intense.

Voyons maintenant en détails chacun de ces points.

1. – L'allumage intentionnel du feu fit suite à la découverte de pierres tendres contenant de la pyrite de fer. Il suffisait de la frotter avec un silex pour obtenir d'abondantes étincelles suffisamment chaudes pour enflammer, ou une mèche d'amadou, ou des herbes sèches.

Les tribus primitives actuelles utilisent toutes une technique différente, encore beaucoup plus efficace, qui consiste à enflammer des herbes sèches en échauffant une planche de bois par un bâton animé d'un mouvement de rotation rapide. Mais cette méthode n'a pu apparaître qu'après l'invention de l'arc, soit vers 10000 ans avant Jésus-Christ.

Cette possibilité d'allumer du feu n'importe où, sans plus jamais craindre de perdre la flamme bienfaisante lors des intempéries ou lors des déplacements, permit à l'homme du Néanderthal de coloniser des terres nouvelles, même celles des régions au climat extrême.

Apparue en Europe vers la fin du deuxième interglaciaire, il y a plus de 200 000 ans, cette acquisition nouvelle lui permit de ne plus reculer devant la progression des glaces qui descendaient progressivement vers l'Europe et l'Asie méridionales, lors de la troisième glaciation, appelée glaciation de « Riss » qui débuta en -200 000 ans (BP) et dura jusqu'en -125 000 ans (BP). Ce fut la plus importante des quatre dernières glaciations : elle transforma en glaciers plus de 30% de la surface du globe. À titre de comparaison, il ne reste actuellement que 10% de cette surface envahie par la glace. Durant cette époque, l'épaisseur des glaciers dépassa en moyenne 1 600 m ; ils immobilisèrent tant d'eau, que le niveau des océans baissa de 170 m par rapport au niveau actuel.

Puis vint le troisième interglaciaire qui dura de -125 000 à -75 000 ans (BP), date à laquelle débuta la quatrième glaciation, celle de « Würm », qui se prolongea jusque vers -10 000 ans (BP). Cette dernière fut moins intense que la précédente, subit des périodes passagères de réchauffement, engendra, elle aussi des glaciers de 1 600 m de haut, mais sur des surfaces plus limitées, partant, mobilisa moins d'eau océane. Durant cette période le niveau marin ne baissa que de 90 à 110 mètres suivant les endroits.

Heureusement pour notre Néanderthalien, durant ces périodes froides le gibier ne diminua guère ; des espèces froides remplacèrent les espèces chaudes ; il put ainsi toujours chasser des animaux allant de la taille de la souris à celle du mammoth, en passant par les rennes, les chevaux, les cerfs, les rhinocéros laineux,

les ours et les lions des cavernes. Seules les ressources végétales subirent un important déclin qu'il compensa certainement à la manière des esquimaux qui, pour éviter le manque de vitamines végétales, avalent, immédiatement après avoir tué un herbivore, tout le contenu de son estomac ; cette méthode suffit à éviter toute maladie d'avitaminose.

Par les froids trop vifs, notre Néanderthalien installa son habitat dans les entrées de cavernes. Mais malgré le feu, certaines restèrent encore trop froides et trop humides.

L'homme du Néanderthal se construisit alors, dans les vastes salles cavernicoles, des tentes faites d'une carcasse de bois ou d'os et de défenses de mammoth recouvertes de peaux. Ainsi, le suintement des roches ne le mouillait plus, et le vent violent, qui pouvait s'engouffrer dans la caverne, ne l'atteignait plus. On a retrouvé récemment, dans une grotte près de Lazaret, en France, les restes d'un ensemble de ces tentes-abris, construites par l'homme de Tautavel. Il avait soigneusement orienté les ouvertures des tentes à l'opposé de l'entrée de la grotte et, détail intéressant, il avait disposé des têtes de loups près de chaque ouverture. Ces dernières, gardiennes des entrées, nous prouvent l'existence d'un culte animalier déjà à cette époque (- 200.000 ans BP).

Mais toute l'Europe n'était pas couverte de grottes ; il fallait parfois suivre les migrations des troupeaux dans de vastes plaines dénudées. En l'occurrence, les Néanderthaliens se construisaient des abris comparables aux yourtes mongoles actuelles. L'on a retrouvé, en Russie, des sites de cette période où, faute de bois, les bâtis des tentes consistent en défenses de mammoths recouvertes de peaux. Il est vraisemblable qu'en été et durant les périodes plus clémentes, les chasseurs construisaient des abris temporaires, faits de branchages, comme les construisent encore les Aborigènes d'Australie et les Boshimans d'Afrique. Naturellement, ces constructions, peu solides, ne se sont pas conservées jusqu'à nous ; mais en comparant la façon de faire des peuples primitifs chasseurs actuels, nous pouvons en déduire, sans nous tromper, le comportement et les techniques de nos ancêtres.

Mais pour persister dans un climat humide et froid, outre les tentes et le feu, il faut aussi posséder des vêtements amples et chauds. Nos ancêtres se rendirent vite compte que les peaux d'animaux bien préparées remplissaient toutes les conditions nécessaires à cet usage. C'est à cette époque qu'apparaissent les racloirs, car il fallait d'abord ôter de la peau tous les déchets de

graisse en la raclant ; il fallait ensuite fumer les peaux pour en fermer les pores, les sécher et les rendre plus résistantes ; il fallait enfin les ajuster aux corps, les découper sur mesure et les relier entre elles en les lançant avec des fibres végétales ou des tendons animaux. Pour ce faire, l'on devait perforer une série de petits trous le long du bord de la peau, d'où l'apparition de fines pointes de silex appelées « perforateurs ». Car l'art de la couture et les aiguilles en os n'apparaîtront qu'chez son successeur, l'homme de Cro-Magnon.

La maîtrise du feu, la fabrication d'abris et la confection de vêtements chauds, procura une certaine aisance à notre ancêtre du Néanderthal. Il put donc consacrer plus de temps à réfléchir, à s'organiser socialement et à développer son sentiment religieux.

Et pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, un homme enterrait ses morts et prenait conscience que la vie n'est qu'un état transitoire. Toutes les sépultures néanderthaliennes nous montrent des humains couchés intentionnellement sur le dos et même bien plus souvent sur le côté, les jambes repliées en position fœtale, la tête posée sur un amas de silex ou sur un bras dans une posture de sommeil. Parfois même, comme à Shanidar, l'enterrement s'accompagnait d'un véritable rituel d'inhumation. Là, les morts furent enterrés sur un lit de fleurs qui, véritablement, les entouraient, comme nous le prouvent les nombreux grains de pollen encore reliés à leurs anthères. Parfois, au contraire, les crânes sont enterrés séparément, démontrant ainsi l'existence d'un culte des crânes. Parfois même, ces derniers ne sont pas enterrés, mais déposés dans des niches rocheuses ou fixés à l'extrémité d'un bâton pour permettre l'adoration. Souvent aussi les corps sont orientés intentionnellement Est-Ouest prouvant ainsi que nos ancêtres néanderthaliens imaginaient une survie dans l'au-delà.

Les outils, les armes et la nourriture, placés près du cadavre, devaient aider le défunt dans son long voyage vers une vie assez semblable à celle passée sur Terre, la mort n'étant plus qu'un long sommeil transitoire avant la réincarnation.

Cette croyance en l'au-delà aboutit nécessairement au totémisme, car l'homme primitif, en contact incessant avec la nature et sachant qu'il en fait partie intégrante, ne peut qu'exalter son ascendance animale. En vérité, le totémisme n'est pas universel chez les peuples primitifs. Mais lorsqu'il s'y trouve, il est essentiellement une forme et un exemple spécialisé de construction mythologique et d'utilisation de symboles entre

groupes et sections d'une culture pour maintenir et expliquer certaines relations évoluées à l'intérieur du groupe, entre les groupes et entre le groupe et son environnement.

Lorsque le totémisme n'existe pas, d'autres formes de récits et d'utilisation symbolique répondent aux mêmes besoins fondamentaux. Ce totémisme aboutit au culte des crânes et des os longs des animaux que l'homme considérait comme digne de servir d'origine à sa lignée. Le courage, la force, la ruse et l'intelligence, de même que, parfois, le comportement et le sens social de certains animaux, servaient de critère à ce choix. C'est pour cette raison qu'outre les crânes de ses ancêtres directs, l'homme primitif adora surtout l'ours et le loup. Crânes et os longs étaient d'autant plus conservés et adorés que, lors des fêtes religieuses, leur moelle entretenait la flamme du feu et que leur âme se transformait en cette lumière dansante d'essence divine. Chamanisme et totémisme ne sont donc que deux faciès du même culte ancestral du feu.

L'étude du comportement animal nous prouve que la conscience instinctive de la mort existe chez de nombreux mammifères et remonte donc à la nuit des temps. On en connaît déjà certains aspects chez les chevaux, les éléphants et certains primates, comme les babouins (voir, à ce sujet, mon livre « *Vers un matérialisme biologique* »).

Mais avec l'homme du Néanderthal, nous voyons apparaître pour la première fois la conscience d'une survie, ou du moins, une volonté de se survivre. Elle entraînera, comme conséquence à long terme, un relâchement de l'instinct d'appartenance de groupe et de race, et ouvre la voie aux religions pacifistes et débilitantes orientales, au laisser-aller et aux « à quoi bon ici-bas », puisque la vraie vie est là-haut. L'hypertrophie du culte des morts chez les anciens égyptiens représente le développement ultime de ce raisonnement dont hériteront en partie les chrétiens et l'homme moderne.

Certaines ethnies réagiront et ne se laisseront jamais bercer par ce sentimentalisme religieux. Pour les Juifs, qui propagèrent le christianisme chez les autres, l'instinct d'appartenance raciale domine encore tous les rapports humains. Pour un vrai talmudiste (Sadducéen ou Zélote), le bonheur est ici-bas, le paradis est sur cette Terre, et c'est pour cette raison qu'il faut s'y enrichir et y vivre le mieux possible. Pour lui, la survie est hypothétique et accessoire.

La plupart des autres ethnies suivirent, au contraire, le raisonnement des anciens Égyptiens : elles inversèrent le problème

et considérèrent la survie *post-mortem* comme la plus importante. C'est ce penchant et ce besoin d'éternité qui finirent par leur faire oublier leurs responsabilités terrestres et biologiques.

Les Indo-Européens tournèrent la difficulté en n'accordant une bonne survie qu'à ceux qui s'étaient montrés honnêtes, courageux et fidèles (à leurs ancêtres) ici-bas. Seuls le lutteur et le guerrier accédaient au « Walhalla ». Mais le christianisme vint détruire ce sursaut biologique qui conciliait les lois de la nature et ce désir d'éternité. Il substitua, à cette survie dynamique, un état amorphe et contemplatif, un refus de la vie et de ses lois, en échange d'un bien-être dans l'au-delà. Ce nouveau sentiment religieux servit de base aux ordres contemplatifs et se teinta rapidement d'une haine pour la nature et pour l'enveloppe charnelle des êtres vivants ; il aboutit à l'obscurantisme, au dogmatisme et à l'inquisition religieuse.

À partir de l'homme du Néanderthal, nous allons assister à un phénomène nouveau en ce qui concerne l'outillage et l'armement. Cette nouveauté est la conséquence d'inégalités intellectuelles qui font que certains groupes, plus imaginatifs, plus inventifs et plus habiles que d'autres, vont acquérir des techniques plus avancées. Il y a apparition de décalages culturels. Et nous pouvons, *grosso modo*, subdiviser le monde néanderthalien en quatre cultures différentes qui vont se développer et subsister chacune pour son compte, concurremment avec les autres.

La première, la plus primitive, subsistera encore dans certaines régions jusqu'à la fin du monde néanderthalien, vers - 35 000 ans. C'est la vieille technique acheuléenne, avec ses gros nucléus typiques, très peu modifiés par rapport à ceux fabriqués par l'*Homo erectus*. Cette technique persistera parmi les groupes néanderthaliens à culture primitive et à vie spirituelle très fruste. Dans ce type culturel, l'on ne retrouve pas d'inhumation ni de culte des morts. C'est la culture des hommes de Ngandong et de Solo, ces Néanderthaliens de Java qui serviront de chaînons avec les Tasmanoïdes et les Aborigènes d'Australie.

La seconde culture néanderthalienne est celle dite « à outils denticulés ». Comme son nom l'indique, tout son matériel lithique présente des bords denticulés permettant un excellent travail du bois. Mais c'est encore une culture assez fruste, sans culte des morts. Naturellement, le fait de n'avoir découvert aucune tombe intentionnelle dans une culture n'implique pas une absence totale de rites funéraires. Les morts pouvaient très bien être exposés sur

des plates-formes surélevées, comme le pratiquaient les Indiens des plaines d'Amérique du Nord ; à moins qu'ils ne soient incinérés.

Cependant ces deux techniques semblent être trop complexes pour avoir déjà appartenu à l'homme du Néanderthal.

La troisième culture néanderthalienne semble avoir pris naissance en Rhodésie ou en Afrique australe et représente cette fois un progrès énorme. D'Afrique elle se répandit rapidement en Europe et en Asie. Cette technique, dite « Levalloisienne », est caractérisée par des nucléus plus fins, plus légers et mieux travaillés sur les deux bords.

Pour l'obtenir, on taillait d'abord le nucléus sur son pourtour et ensuite, par une frappe à son sommet, on le dédoublait ou on le triplait. Cette technique aboutit à de magnifiques pointes triangulaires, à partir de grands éclats plats et allongés, avec bulbes de percussion saillants, plan de frappe préparé et bords retouchés. Elle procurait un armement plus léger, plus efficace et plus rentable, car un seul silex fournissait plusieurs pointes.

En outre, cette technique commence aussi à s'enrichir d'éclats qui, emmanchés, fournissent les premières armes et outils composites qui engendreront plus tard, chez l'*Homo sapiens*, les armes de jet.

Dans ce type de culture apparaît le culte des morts, la magie et une vie sociale élaborée

Le quatrième type culturel est le plus connu et le plus typique du monde néanderthalien. Il n'apparaît pas avec les premiers « *Homo faber* », mais seulement vers – 150 000 ans : c'est le « Moustérien » qui, vers – 60 000 ans, commence à annoncer l'industrie à lames des futurs Cromagnoïdes, car ces éclats deviennent de plus en plus grands et fins. Mais on ne pourra parler de lames que chez les Cro-Magnon, lorsque la longueur de l'éclat sera au minimum double de sa largeur, augmentant ainsi le rendement de surface coupante pour un minimum de poids de silex au départ de la taille.

Cette industrie moustérienne est suffisamment plastique pour contribuer à la survie dans toutes les niches écologiques différentes ; que ce soit pendant la phase la plus froide de la troisième glaciation (Riss tardif) ou l'interglaciaire chaude qui lui fit suite (Riss-Würm), et même la première phase froide de la quatrième glaciation.

La plupart des spécialistes la considèrent comme une technique et une communauté culturelle dérivant de l'Acheuléen. Comme je

l'ai déjà expliqué plus haut, l'outil moustérien type est le racloir qui démontre l'habileté de ce type culturel pour le travail de la peau ; raison pour laquelle il se généralisa dans toutes les régions froides. Cette culture nous fournit aussi des outils appelés « burins », qui prouvent des tentatives de travailler l'os et le bois ; mais ce seront surtout les cultures cromagnoïdes qui développeront ce type d'outillage.

Dans cette culture moustérienne, le culte des morts sera poussé à un point tel, qu'il nous donnera les tombes à fleurs de Shanidar, le culte des crânes, le totémisme et le chamanisme.

Pour conclure, nous pouvons dire que cet homme du Néanderthal commence à croire aux forces spirituelles, pratique la magie et le respect des ancêtres, entretient ses vieillards et ses infirmes. Il n'est cependant pas le « bon sauvage » rêvé par Rousseau et par Lévy-Strauss. Il pratiquait certainement l'infanticide des nouveau-nés féminins en surnombre, comme le prouve le cimetière de Skhul, en Palestine. Chaque groupe possédait toujours un dixième de femmes en moins que le nombre d'hommes ; ce qui est encore la loi dans toutes les peuplades primitives de chasseurs. Car c'est l'élément mâle qui fournit la nourriture ; or comme la chasse au gros gibier est souvent meurtrière, il est fréquent que l'un ou l'autre chasseur se fasse tuer. S'il est marié, sa compagne ne subit pas un veuvage trop long, car elle se remet de suite en ménage avec le mâle surnuméraire. Cette pratique évite aussi un trop grand nombre de bouche à nourrir pour un trop petit nombre de chasseurs. Outre l'infanticide, nous sommes aussi certains qu'il pratiquait le cannibalisme et la chasse aux têtes, comme les primitifs de Nouvelle-Guinée, qui en sont encore à son stade culturel.

L'avance technique de l'homme du Néanderthal est partout présente, mais à des stades fort divers ; et même, à certains endroits, les techniques les plus primitives demeurent inchangées jusqu'à l'apparition de l'homme moderne.

C'est ainsi qu'en Afrique, les cultures de Stillbay-Pieterburg de Rhodésie, celle de Singa au Soudan et de Cape-Flats au Cap, en restèrent à la technique du gros nucléus acheuléen, il y a encore 23 000 ans, au moment de l'apparition des Boshimans.

En Asie, de même, la culture de Kwang-tong, attribuée à l'homme de Mapa, Néanderthalien vivant il y a environ 80 000 ans, est, elle aussi, typiquement acheuléenne. À l'arrivée des premiers froids de la dernière glaciation, cette industrie se modifie un peu et ajoute à ses nombreux nucléus quelques pointes et racloirs

levalloisso-moustériens, et devient alors la culture des Ordos.

Par contre, en Asie occidentale, en Europe et surtout au Proche-Orient, la culture moustérienne devient de plus en plus diversifiée, s'accroît de lames et de burins, commence le travail fin de l'os et du bois, de la corne et de l'ivoire, et annonce toutes les techniques de l'Homo sapiens moderne, déjà en gestation dans ces régions.

Là où les Néanderthaliens donneront les Cromagnoïdes, c'est-à-dire les « Homo sapiens » de race blanche, les techniques et les cultures seront les plus précoces et les plus avancées : en – 60 000 ans au Proche-Orient et en – 40 000 ans en Europe.

Là où l'homme du Néanderthal engendrera les Mongoloïdes, le progrès et la technique seront en retard : en Sibérie, la culture des Ordos se prolongera jusqu'aux environs de – 20 000 ans.

De même, d'ailleurs, que dans les régions où il donnera naissance aux négroïdes, comme au Cap, où la culture néanderthalienne resta la plus primitive jusqu'à l'arrivée des Boshimans, vers – 23 000 ans.

Nous constatons donc que le progrès technique du monde blanc moderne plonge ses racines dans l'hérédité technique et mentale des ancêtres des peuplades blanches de l'époque néanderthalienne.



CHAPITRE V

APERÇU SUR L'ÉVOLUTION DES CROMAGNOÏDES ENTRE - 80 000 ET - 10 000 ANS

Jamais encore cette période n'a été abordée globalement ni sérieusement par un anthropologue. Aucun n'en a fait la synthèse ; cependant elle est essentielle pour comprendre l'origine des races modernes. Car c'est au début de cette époque qu'insensiblement, certains Néanderthaliens devinrent des Cromagnoïdes, ceux-ci se subdivisant petit à petit en grandes races actuelles.

Nous savons que l'homme moderne fut, au départ, un Néanderthalien, frère du Néanderthalien classique. Il commença à se différencier de ce dernier certainement durant l'interglaciaire « Riss-Würm » (- 125 000 à - 75 000 ans), vraisemblablement déjà avant, durant la glaciation de « Riss » (- 200 000 à - 125 000 ans), comme semble le démontrer les découvertes génétiques et les études récentes sur l'ADN mitochondrial (dont nous reparlerons d'ailleurs plus loin) ; mais, de toute façon, à partir de - 80 000 à - 60 000 ans, il forme une grande race indépendante que l'on a coutume d'appeler « *Homo neanderthalensis shanidarensis* ». Par mutations successives, par micro-évolutions, tout ce groupe néanderthalien passa d'un Néanderthalien primitif à un Cromagnoïde, en transitant par le stade « shanidarensis ». Cela se déroula, disons-nous, en gros, au Proche-Orient, pas dans celui étriqué et moderne, mais dans une zone qui était beaucoup plus vaste, à l'époque (voir carte). Cette zone englobait la mer Egée, une partie des mers Noire et Caspienne et même le Sud de l'Ukraine et le Sud des Balkans.

Cet homme, qui évoluait à bas bruit depuis si longtemps dans ces régions, possédait d'énormes avantages que nous pouvons, *grosso modo*, résumer en quelques grands points :

1. – Une forte augmentation des aires frontales du cerveau et un développement total et définitif des organes de la parole ; ce qui entraînera une imagination débordante et une organisation de plus en plus poussée.
2. – La généralisation d'un outillage plus léger, plus fin, plus économe et plus pratique à emporter. Ce sont les lames et les pointes à base fendue, ce qui facilite l'emmanchement des armes composites et fournit des armes de jet encore mieux équilibrées qu'avec les simples éclats.

Mais ici une petite parenthèse s'impose, car on a encore trop coutume de croire à la création automatique d'une nouvelle forme d'industrie à chaque nouveau type d'hominien. Or nous observons que, dans l'Acheuléen moyen, à Cagny, dans la Somme, en France, on fabriquait déjà volontairement des lames qui atteignent même, dans certains sites de l'Acheuléen supérieur et du Moustérien, jusqu'à 30% de tout l'outillage local. On retrouve aussi, dans l'Acheuléen de France et du Moyen-Orient, des burins, des grattoirs simples et carénés, des couteaux à dos et même des perçoirs. Le travail de l'os existe sous une forme primitive dans quelques sites moustériens (épieu de La Quina, du Castillo et pointes en bois de résine de Combe-Grénil). On retrouve même, dans le Moustérien, des matières colorantes, comme de l'ocre et du bioxyde de manganèse, qui nous prouvent que ces Néanderthaliens pratiquaient déjà la coutume des peintures corporelles et un embryon d'art. Du reste la haute perfection artistique des statuettes de l'Aurignacien semble supposer une tradition déjà longue derrière elle. On connaît d'ailleurs assez mal l'homme porteur du Moustérien de tradition acheuléenne, puisque Spy et Le Moustier ne lui appartiennent certainement pas et qu'il y a des doutes sur l'enfant de « Pech d'Azé ». Il semble de plus en plus que ce Néanderthalien soit l'ancêtre des hommes modernes. Or, l'Aurignacien et ses deux outils les plus caractéristiques, les lames fortement retouchées et les pointes à base fendue, furent certainement importés en France au départ d'une zone située au Moyen-Orient en passant par l'Europe centrale.

La datation au carbone 14 nous le prouve avec certitude, en donnant, en Europe centrale le Jermonovicien (– 38 000), en Libye le Dabbyen (– 38 000), au Moyen-Orient le Shanidar et le

Baradostien (-38 000), et en Europe occidentale (-34 000). Il existe même un pré-Aurignacien en Syrie, à Iabroud.

Dans d'autres régions d'Europe, cet Aurignacien apparaît encore plus tardivement, y restant mélangé à des cultures moustériennes tardives, ce qui donnera le Szélétien de Pologne et le Kostienki I de Russie (-25 000).

De tout ceci, nous pouvons conclure que le point de départ de l'industrie cromagnôide se situe bien au Moyen-Orient, et que, de là, elle fut importée en Europe et ailleurs, mais que l'homme de Cro-Magnon n'en fut pas l'inventeur, mais bien celui qui la généralisa et la perfectionna. L'inventeur était son père, encore néanderthalien.

3. - Cette longue digression avait pour but de démontrer que les hommes modernes, apparus au Moyen-Orient large, se sont moins imposés aux autres néanderthaliens par leurs techniques que par leurs comportements, leurs connaissances et leurs sens sociaux nouveaux. Nous savons que, de toutes les glaciations, celle de Würm fut la plus courte, mais aussi la plus rigoureuse. Elle changea l'Europe en une vaste steppe et toundra subarctique durant les périodes dites de Würm II et III à cause d'un énorme Inlandsis qui descendait sur le Nord de l'océan Atlantique jusqu'à la hauteur du 51° de latitude, ce qui desséchait le reste de l'Europe sous un vent froid et sec.

Dans ces conditions, un échec à la chasse ou dans l'accumulation des réserves de nourriture, ou même dans des travaux préparatoires en prévision de l'avenir, signifiait toujours la mort. Les études faites sur les populations esquimaudes actuelles, qui vivent dans des conditions semblables et dont la vie dépend des migrations de caribous, nous en fournissent la démonstration. Si le clan d'Esquimaux rate son rendez-vous avec les caribous, il sera décimé par la faim, l'hiver venu.

Par conséquent, pour nos ancêtres vivant dans des conditions aussi précaires, le développement mental a dû jouer un rôle encore plus important que l'armement pour la survie de l'espèce. Dans le Nord, en Europe et en Asie, s'est exercée une pression sélective bien plus grande que dans le Sud : l'*Homo sapiens* naissant a pu alors y faire jouer pleinement toutes ses capacités, de telle sorte que son imagination, sa prévoyance, son organisation sociale, de même que sa meilleure organisation dans l'exploitation des

ressources naturelles de la chasse et de la cueillette, représentent les grands atouts qui lui permirent de supplanter partout les Néanderthaliens.

4. – Sous l'influence de son imagination et de son sens plus aigu de l'organisation, il commença certainement à se regrouper en clans très lâches, afin de faciliter certaines tâches économiques, comme la chasse, la cueillette et les ramassages divers (baies, fruits, racines, mollusques, crustacés, etc.).

Et, pour augmenter les liens entre les diverses familles du clan, il pratiqua des mariages exogamiques. Toutefois, à cette époque, ce type de mariage ne contrecarra certainement pas la marche de l'évolution, car il ne se pratiquait qu'entre familles et entre clans très proches ; de ce fait, ces mariages étaient homogamiques. D'autre part, comme il restait entièrement dépendant de son économie chasseresse, cet homme nouveau ne pouvait concentrer trop d'individus sur un même territoire, car, dans ces conditions, la chasse lui devenait impossible, lui imposant des déplacements trop grands.

Pour illustrer cette affirmation, nous pouvons citer l'exemple des lions de Nairobi : un groupe de lions compte, habituellement, de six à douze individus ; il est rare que des groupes un peu plus grands se constituent ; mais un jour, dans les environs de la capitale du Kenya, l'on vit se constituer, sous l'impulsion d'un grand lion mâle super-dominant, une horde de 42 individus. À cause de leur nombre, ce groupe nettoya rapidement la région de toutes ses proies. Et, pour continuer à survivre, ils devaient se déplacer de plus en plus loin, afin de chasser et de trouver chaque semaine assez de nourriture pour tous. Devant cette nécessité, ce super-groupe fut obligé de se remorceler en ses éléments primitifs plus petits.

De même, chez les chasseurs primitifs actuels, comme les Boshimans, les Iks, les Pygmées, etc., 60 personnes représentent le maximum que puisse contenir un clan ; au-dessus de ce nombre, le groupe doit se choisir un second chef et se scinder. Or notre ancêtre n'était certainement pas encore arrivé, ni à leur degré d'organisation, ni à leur perfection technique ; il est donc vraisemblable que ses clans n'atteignaient donc pas ce chiffre limite.

Chez la plupart des vertébrés, depuis les poissons jusqu'aux mammifères, en passant par les reptiles et les oiseaux, une

tendance générale instinctive et héréditaire pousse les individus à se regrouper. Ce comportement est encore plus marqué chez les primates et, à fortiori, chez l'homme. Encore aujourd'hui, lorsqu'il se trouve isolé dans la nature hostile et lorsque son territoire n'est pas en cause, l'animal humain est tout heureux de se découvrir des voisins. La solitude lui pèse ; et dans les campagnes peu peuplées, les paysans aiment à se réunir, parfois pour travailler ensemble, mais, bien plus souvent, pour se détendre, se reposer, et tout simplement communiquer avec d'autres.

Mais chez les peuples uniquement chasseurs, surtout lorsque la densité de leur population se situe à la limite de leurs possibilités économiques (plus ou moins 60 unités), les clans, qui se rencontrent, préfèrent s'éviter. Ce comportement, qui survit encore parmi les clans primitifs actuels, étonna tout d'abord les ethnologues qui les accompagnaient. Deux clans peuvent ainsi passer à courte distance l'un de l'autre, sans même se saluer ni tenter d'échanger quelques nouvelles.

Ce comportement d'évitement, qu'appliquent d'ailleurs les meutes de loups, de chacals et de hyènes, les hordes de babouins, de macaques, etc., empêche affrontements et guerres, et permet aussi instinctivement de conserver toujours intact le pool génétique, c'est-à-dire la puissance évolutive de chaque groupe. Parfois cependant, pour des questions territoriales ou de prééminence, les clans humains et les groupes animaux doivent en arriver à s'entretuer. Ces hostilités déclarées sont cependant toujours évitées au maximum, car tous savent d'instinct qu'elles apporteront des pertes irréparables de chaque côté. Chez nos ancêtres primitifs, lorsque ces hostilités étaient déclarées, le groupe vainqueur ne pouvait se permettre aucune charité ni aucune mansuétude envers le vaincu ; à moins que ce dernier ne rompît de lui-même le combat en quittant précipitamment le champ de bataille avec tous les siens. Mais, dans le cas d'une lutte à mort, où tous les guerriers vaincus se faisaient exterminer sur place, les quelques vainqueurs restant ne pouvaient se permettre d'assimiler les femmes et les enfants de leurs adversaires, car ils n'auraient pas pu supporter ce surcroît de bouches à nourrir. Le massacre devait donc toujours être total. D'autant plus que, chez nos ancêtres Cro-Magnon, la victoire s'accompagnait toujours de manifestations magiques et religieuses, tout comme chez les coupeurs de têtes de Nouvelle-Guinée, qui en sont encore restés au même âge de la pierre.

Corps et crânes des vaincus faisaient les frais de ces rites et des pratiques cannibales qui s'ensuivaient. Les crânes étaient fracturés ou le trou occipital élargi, pour pouvoir extraire la cervelle ; les os longs étaient brûlés et ouverts sur toute leur longueur pour en retirer la moelle, et les calottes crâniennes étaient conservées pour servir de récipients à boire. Ces rites avaient pour but d'assimiler la force et l'intelligence de l'adversaire ainsi que sa « flamme vitale ». Ils représentaient plus souvent une marque de respect vis-à-vis du courage du vaincu qu'un dédain envers le lâche. Cette coutume se perpétua jusqu'à nous à travers les temps historiques ; Gaulois et Scythes la pratiquaient, mais aussi les Huns et même les chrétiens du Moyen-âge, chez qui les crânes des saints servaient de récipients lors de certains offices religieux. Même Staline ne fit pas exception à cette coutume. Il conserva la calotte crânienne de Hitler sur son bureau pour lui servir de cendrier ; sans aucun doute par dédain, mais certainement aussi par peur rétrospective, car le génie de ce dernier le fit trembler à de nombreuses reprises.

Du point de vue de l'évolution de l'espèce humaine, les contingences économiques qui empêchaient toutes assimilations intergroupes favorisèrent la conservation et la pureté de chaque pool génétique et permirent ainsi l'évolution progressive et la différenciation de chaque lignée raciale.

Des chefs capables de s'imposer à plus de 60 personnes devaient sûrement exister à cette époque, mais à l'inverse des lions du Kenya, il leur fut toujours refusé de le démontrer. Du moins jusqu'à la révolution économique engendrée par la découverte de la pêche, vers - 18 000 ans.

L'exploitation du monde aquatique apparut au Moyen-Orient et se propagea rapidement à travers toutes les communautés cromagnoïdes. Elle permit de limiter les territoires et les migrations, et engendra une telle richesse, qu'à partir de cette date, nous voyons apparaître des concentrations humaines plus importantes, des associations de clans semi-sédentarisés, des tribus et des cités lacustres.

Mais revenons un peu en arrière. Les premières migrations des bandes de Cromagnoïdes commencèrent assez tôt. Elles furent vraisemblablement engendrées par une pression démographique née de leur supériorité technique et sociale débutante, ainsi que de conditions écologiques favorables. Et de - 60 000 à - 35 000 ans, les Cromagnoïdes élimineront progressivement toutes les familles néanderthaliennes qu'ils rencontreront sur leur passage. La

disparition brusque et totale de ces derniers vers – 36000 ans pourrait être due à la propagation d'épidémies par les nouveaux venus autant que par leurs armes. Mais leur supériorité permit aussi aux Cromagnoïdes de coloniser des terres encore vierges, que n'avaient pu atteindre leurs prédécesseurs : ces nouveaux territoires immenses comprenaient toutes les terres subarctiques, le Nord de la Sibérie et le détroit de Behring, qu'ils passèrent à pied sec, grâce à l'abaissement du niveau des océans sous l'influence de la dernière glaciation. Les Cromagnoïdes furent ainsi les premiers à s'introduire sur le continent américain, et nous consacrerons un chapitre prochain à décrire cet événement.

Tout en transhumant ainsi sur d'aussi vastes étendues, les Cromagnoïdes augmentaient petit à petit leur nombre et leurs possibilités génétiques.

Pour rappel : nous savons, en effet, qu'à chaque génération se présentent des mutations, dont les chances de se perpétuer augmentent avec l'isolement, avec la petitesse et la fragmentation des groupes. Or, toutes ces conditions étaient remplies chez nos ancêtres Cro-Magnon.

Comme au stade néanderthalien précédent, cela aboutit à la formation de races nouvelles, mais cette fois d'une manière encore plus accélérée. Naturellement, les Cromagnoïdes n'avaient pas encore vaincu leur environnement comme l'homme actuel ; mais ils commençaient à en devenir indépendants, grâce à leur génie créateur et à leur prévoyance ; et toute les formations des races actuelles datent de cette période, déjà très prolifique pour l'humanité ; période qui s'étale entre la naissance de l'homme moderne vers – 80 000 ans et sa sédentarisation définitive vers – 8 000 ans en Asie mineure et vers – 4 000 ans dans les autres régions.

Quand l'humanité entre réellement dans le Néolithique et dans l'exploitation agricole, toutes les grandes races, les races et même déjà certaines ethnies sont créées et stabilisées.

Les richesses alimentaires, engendrées d'une part par la pêche, d'autre part par l'engrangement de réserves agricoles, principalement sous forme de graminées, permirent des concentrations humaines dépassant de loin le stade tribal.

Des villes et des cités-États s'érigèrent à l'abri de la disette et de la famine. La chasse se transforma en une alimentation secondaire de luxe, que les aristocrates des cités pratiquaient encore sous forme de sport. Mais pour accroître encore et toujours leurs

richesses, leur luxe et leur rendement agricole, les dirigeants des cités-États n'hésitèrent pas à entraîner leurs sujets dans des campagnes guerrières : le butin, mais aussi les prisonniers réduits en esclavage en constituaient la clé.

C'est bien connu, l'agriculture manque toujours de bras ; or, à partir du Néolithique, les vaincus, ou du moins leurs familles, furent entraînés en captivité, afin de combler les besoins de main-d'œuvre agricole. À partir de cette époque, les inévitables brassages de populations se pratiquent quotidiennement au grand détriment de la poussée évolutive raciale. **LE NÉOLITHIQUE, C'EST L'ARRÊT DÉFINITIF DE L'ÉVOLUTION RACIALE**, du moins en ce qui concerne les grandes races : c'est la fragmentation en ethnies, en peuplades et en groupements métissés, dont **la décadence culturelle sera d'autant plus rapide et profonde, que le métissage aura été plus intense.**

Les exemples foisonneront au long de ce livre. Au Néolithique, le moteur évolutif est brisé et l'humanité entreprend sa stabilisation et sa lente stagnation, avant de voir apparaître le recul de ses rameaux les plus faibles et les plus dégénérés, qu'emportera, pour finir, le vent de l'histoire.

Chez les animaux, une espèce se stabilise et arrête son évolution, lorsque ses mâles acceptent de ne plus limiter leurs rapports sexuels uniquement aux femelles de leur propre groupe. Par exemple, les loups, malgré leur aire de dispersion très vaste, sont maintenant stabilisés dans la nature en cinq grandes races. Ils suppriment leurs barrières raciales en acceptant de copuler avec n'importe quelle louve ; ils métissent même leur espèce en acceptant des chiennes de bergers allemands ou de huskies ; ils se fragmenteront peut-être encore en hordes, mais plus aucune poussée évolutive nouvelle n'apparaîtra chez eux.

Au contraire, les babouins et les macaques, bien que toujours sexuellement très excités, ne conçoivent pas de rapport en dehors de leur groupe respectif (si ce n'est en laboratoire et en zoo, c'est-à-dire dans des conditions anormales et artificielles). Actuellement, ces deux espèces continuent à accentuer leurs diversifications raciales. Ainsi il existe à ce jour douze races de macaques : plus qu'il y a un siècle.

Quand une mutation grande ou petite apparaît dans un groupe animal ou humain, les possibilités qui en résultent peuvent être variées :

1. – D'abord, si cette mutation est par trop défavorable, le sujet atteint périra avant d'avoir pu procréer, et sa tare nouvelle mourra avec lui sans plus laisser de trace.
2. – Si, par contre, elle n'est que faiblement défavorable, elle pourra durer un certain temps, passer parfois le cap de quelques générations, mais elle aura toujours tendance à disparaître sous la pression sélective de l'environnement.
3. – Si, au contraire, l'altération génétique est favorable, elle tendra à perdurer.
4. – Mais deux solutions peuvent encore se présenter :
 - a. – Soit elle est apparue dans une population assez dense : en ce cas, il faudra vraiment qu'elle soit très favorable et dominante pour subsister, car, compte tenu du nombre des individus non mutants et du jeu des associations sexuelles de gènes, elle aura toujours tendance à être noyée dans la masse et à se dissoudre dans cet océan anonyme ; c'est le cas le plus fréquemment observé parmi les espèces sauvages actuelles qui, de ce fait, restent très stables dans la nature.
 - b. – Soit, au contraire, le mutant favorable naît dans un groupe très restreint et bien isolé, où il fera office de pôle attractif : sa mutation favorable ne passant alors pas inaperçue, elle aura une grande probabilité de s'imposer.

Mais la mutation n'est que le premier acte du phénomène évolutif.

Le second, d'égale importance, est représenté par l'environnement sélectif : plus celui-ci est le siège de variations importantes, plus il pourra agir en sens divers. Or c'est la dispersion qui augmente les possibilités de variations sélectives. Et la dispersion des hominidés double avec les Cromagnoïdes. Dans chaque région, le processus mutationnel, une fois amorcé dans un sens bien défini, ne peut que continuer à s'accroître dans cette direction, sous l'influence de l'environnement favorable. Or c'est précisément ce dernier cas qui s'est appliqué à tous les groupes d'hominidés, jusqu'à l'époque de ses grandes concentrations.

Pour mieux comprendre, décrivons brièvement quelques exemples de mutations apparus parmi les races humaines actuelles :

1. – Un nez fin assez long et étroit est parfaitement adapté aux vents desséchants et froids des plaines steppiques. Il devint donc le prototype nasal de la plupart des races blanches.

En revanche, trop fin et trop long, il risque des gerçures et des gelures lors des grands froids subarctiques. Ainsi les mongoloïdes ont-ils adopté une longueur intermédiaire ou petite ; mais comme chez les blancs, leurs cornets ethmoïdiens sont bien développés et leurs orifices narinaux petits, de façon à bien réchauffer et à bien réhumidifier l'air inhalé. Au contraire, les négroïdes, qui vivent dans un air chaud et humide, ont évolué vers les grandes narines aplaties et à orifices énormes. Cette adaptation réchauffe moins l'air respiré, déjà chaud. Par contre les Négroïdes, qui vivent aussi dans des plaines steppiques, ont conservé le nez fin de leurs ancêtres cromagnoïdes, tout comme la plupart des Blancs.

2. – De même, les yeux bridés mongoliques protègent du froid, par un épicanthus graisseux, et de la réverbération, par la petitesse de la fente oculaire. Née dans le froid, cette mutation leur fut favorable et se conserva jusqu'à nous. Les Blancs garderont les yeux de leurs ancêtres, mais fortement enfoncés dans leurs orbites, afin de mieux se protéger du vent.

Les Négroïdes adopteront souvent des yeux globuleux et volumineux, qui semblent favoriser la vision dans les régions à chaleur humide.

3. – L'on sait de tout temps que les peaux bronzées ou noires évitent les brûlures solaires. Dans les régions équatoriales, où l'air possède la plus grande densité de rayons ultraviolets, les Négroïdes exhiberont des peaux noires jais, alors que celles originaires des régions moins ensoleillées seront plus pâles. Mais beaucoup de Blancs possèdent encore des peaux bronzées et à possibilité de bronzage rapide, car ces épidermes ont encore conservé toute leur richesse en chromatophores.

Souvent des blonds aryens, replacés dans des régions tropicales, y bronzent rapidement, mais il n'est pas douteux qu'après quelques générations à vivre là, ils réacquièrent, dès la naissance, une pigmentation plus sombre. C'est normal, car beaucoup d'Aryens sont ancestralement originaires des régions de la Caspienne, déjà très riche en ultraviolets, où les peaux sombres sont favorisées.

L'origine des hominidés, depuis l'Australopitèque, se situe en pays chaud ; il est, par conséquent, très probable qu'ils étaient tous assez bronzés, sinon velus, et ont transmis cette faculté de bronzer

à tous leurs descendants. Mais durant les derniers cinquante millénaires, la dispersion des hominidés devint telle, que certains accentuèrent ce caractère (les Négroïdes) et que d'autres le perdirent à tout jamais par une trop longue acclimatation aux climats subarctiques.

La couleur de l'épiderme, qui remonte sinon à l'origine des hominidés, du moins à l'*Homo erectus*, et les groupes sanguins, qui apparurent, il y a plus de vingt millions d'années chez nos ancêtres simiesques, sont beaucoup trop anciens dans l'arbre généalogique de l'évolution pour pouvoir servir de critères raciaux actuels. Leur grande ancienneté leur a valu une répartition des plus irrégulières dans les races modernes.

4. – Bien plus que la peau, la chevelure est un facteur racial, car des cheveux crépus favorisent l'aération de la tête, des cheveux ondulés beaucoup moins, et les cheveux lisses tendent plutôt à l'inhiber. Or nous constatons leur répartition parallèlement aux différents climats.
5. – Si les groupes sanguins ne possèdent plus aucune valeur de critère racial, par contre, l'anomalie sanguine appelée « drépanocytose » est fréquente parmi les populations vivant en milieu marécageux, car, si elle affaiblit les globules rouges, elle augmente la résistance aux diverses maladies parasitaires du sang ; celles-ci étant transmises par les moustiques et les divers insectes qui pullulent dans les régions marécageuses. En conséquence, les populations méditerranéennes et africaines sont les plus portées à posséder cette mutation.
6. – La taille représente aussi un caractère racial adaptatif. Dans les régions froides et en montagnes, les humains seront petits et trapus, car la déperdition de chaleur par la surface du corps augmente avec la taille. Les mongoloïdes seront donc plus petits, tandis que les négroïdes des régions équatoriales posséderont une taille élancée et même gracie (diminution et faiblesse des masses musculaires), car de gros muscles ont toujours tendance à conserver la chaleur.

Chacune des mutations que je viens de citer persistera chez les descendants qui viennent de changer de régions aux temps historiques, car la biologie génétique possède un volant d'action trop lent. Ainsi nous pourrions voir des inadaptations apparentes ; par exemple : de petits et gros Mongols en région chaude et

humide ou de grands Nordiques en régions très froides, etc. En outre, chacune de ces mutations représente assez peu de chose isolément ; mais additionnées les unes aux autres, elles finissent par favoriser certains individus et leur lignée. Par contre, si elles ne résident pas à l'endroit voulu, comme par exemple, une peau noire dans un climat arctique, elles seront toujours rapidement éliminées par le milieu sélectif (du moins si certains progrès techniques artificiels humains ne viennent pas perturber l'action sélective de la Nature).

Ce qui revient à dire que l'ensemble des groupes d'hominidés, isolés dans une même région et un même climat, évolueront toujours dans la même direction, même s'ils n'ont que très peu de rapports entre eux. Et quand la possibilité de se mélanger leur sera fournie par la semi-sédentarisation, les grosses différences, acquises par rapport aux autres groupes d'autres régions, se stabiliseront et se généraliseront définitivement. C'est ainsi qu'à l'entrée du Néolithique, sept grandes races seront totalement stables.

Presque toutes les découvertes de paléontologie humaine faites au siècle dernier provenaient du seul territoire européen. L'on mit ainsi à jour trois types fossiles de l'époque cromagnoïde, et on les baptisa, suivant la coutume, du nom de l'endroit où ils furent exhumés. Ils s'appelaient : « Homme de Cro-Magnon, de Chancelade et de Grimaldi ».

Or, ils différaient entre eux par certains caractères, au point que l'on put attribuer à l'homme de Chancelade certains traits morphologiques le rapprochant des mongoloïdes actuels ; à celui de Grimaldi des traits négroïdes, alors que leur contemporain de Cro-Magnon ressemblait, quant à lui, typiquement à un Blanc caucasioïde.

L'existence simultanée (ils dataient tous trois de -20 000 ans) dans une même région (*grosso modo*, la France) de trois types humains différents, auxquels les savants avaient attribué bien légèrement le titre d'ancêtres des trois grandes races modernes, semblaient accréditer la thèse d'une intervention divine, plutôt que scientifique et évolutive, dans la genèse raciale. Car si ces trois races étaient apparues si tardivement et si brusquement, bien différenciées dans une même niche écologique, la loi de sélection naturelle n'avait pu jouer comme pour les autres animaux.

En outre, ne possédant que très peu de fossiles à leur disposition pour supporter des éléments de comparaison, il n'est pas étonnant

que de grands savants de l'époque, comme le célèbre médecin Testut (qui décrivit l'homme de Chancelade) se soient vulgairement trompés. Depuis lors, l'ensemble du monde scientifique a rectifié cette grossière erreur, et plus aucun anthropologue ne met en doute l'appartenance cromagnoïde des trois types de fossiles. En effet, leurs caractéristiques différentes ne dépassent pas les marges de variations possibles d'une grande race.

Malheureusement, comme toujours, le mal était fait et depuis lors, le grand public, même celui quelque peu informé dans le domaine des sciences humaines, persiste à croire et à colporter les erreurs émises lors de ces premières conclusions.

Rappelons-nous que le même phénomène s'était déjà produit au sujet de l'homme du Néanderthal, suite à sa description par le grand Marcellin Boule. Là aussi, le public s'obstine à croire qu'il s'agissait d'un homme agressivement simiesque.

Il est à première vue incompréhensible que de telles contrevérités puissent encore perdurer à notre époque de grande diffusion littéraire et de « *mass media* » abusifs.

Mais à considérer l'enseignement dispensé encore actuellement dans nos écoles, selon lequel nos ancêtres les Gaulois étaient d'affreux sauvages que les Romains conquièrent et civilisèrent (alors que, dans ses mémoires, Jules César reconnaît notre haut niveau de culture, ainsi que le fait que la majorité de ses troupes étaient gauloises et germaniques), ou même que Christophe Colomb découvrit à lui tout seul les Amériques (alors qu'elles étaient depuis longtemps fréquentées du Nord au Sud par les Troyens, les Phéniciens, les Celtes, les Vikings et les Normands, et que ceux-ci connaissaient même les côtes pacifiques, et qu'il subsiste des preuves historiques, des constructions, des preuves scripturales et même cartographiques de leurs découvertes), on comprend que tout est possible et que l'ignorance et la bêtise humaines n'ont pas de limite.

Comme je l'ai déjà expliqué antérieurement, la grande paresse de la plupart des enseignants et des « élites » actuelles est certainement la cause principale de la persistance de ces énormes contrevérités. Mais, dans le cas précis des races humaines, un autre facteur vient se surajouter à cette cause première, afin de bien maintenir le public dans ses errements. Il existe en effet, des gens malhonnêtes qui ont tout intérêt à noyer le poisson, et malheureusement, la plupart du temps, ce sont ceux-là même qui possèdent la plupart des media et des grands moyens de diffusion littéraire. Toutes les

nations civilisées possèdent leurs ilotes ; et comme ceux-ci vivent toujours en parasites aux dépens des communautés ethniques, où ils élisent domicile, leur plus grand intérêt est de se faire accepter comme membres à part entière de ces communautés et à ne pas y être relégués avec un statut d'étranger. Mais comme ils possèdent bien souvent des caractéristiques physiques et comportementales très différentes des peuples parmi lesquels ils vivent, ils ont tout intérêt à leur faire croire que tous les humains sont semblables et que nous sommes tous frères en Jésus-Christ.

C'est toujours dans ce même but de passer inaperçus qu'ils pratiquent actuellement une propagande effrénée en faveur du métissage racial et ethnique. Ce sont eux aussi, qui sont à l'origine des transferts de populations et d'ouvriers migrants, afin de répondre aux « marchés du travail » et à ses besoins.

Ces nouveaux esclavagistes, qui exploitent le monde du travail par de bas salaires, dissimulent leur présence derrière la masse des immigrés. Noyées et aveuglées par le flot toujours croissant des déracinés et des métissés, les populations autochtones finissent par ne plus les apercevoir ; à fortiori lorsque des religions débilitantes comme le christianisme les trompent, les préparent et les poussent dans la voie de la fraternisation universelle.

Enfin, pour terminer, notons que ces parasites s'emploient toujours à dénaturer tout spécialement l'action de la race blanche indo-européenne, la seule capable de leur faire de l'ombre. Si, actuellement, tous les organismes internationaux (tels de nombreuses Fondations scientifiques et/ou humanitaires, ou des organismes tels l'ONU, l'UNESCO, l'OMS, etc.), trouvent toujours de l'argent pour aider à l'exhumation de « civilisations » nègres ou sémites, jamais rien n'est dépensé pour retrouver celles d'origine blanche. Par exemple : l'on sait actuellement, avec certitude, que les Vikings restèrent plus de 300 ans en Amérique du Sud et y engendrèrent les grandes civilisations andines ; qu'il y existe plus d'inscriptions runiques que dans toute la Scandinavie ; mais pour ces recherches-là, aucune bourse n'a jamais soutenu les chercheurs qui s'y consacrèrent et qui s'y consacrent encore actuellement. Tout semble être fait afin d'empêcher la race blanche de connaître et d'être fière de son passé ! N'est-ce pas parce qu'une guerre des races, sourde et rampante, se perpétue encore en ce début du XXI^e siècle ?

Naturellement, il existe diverses sortes d'immigrations. Avant tout, sachons que c'est la quantité d'immigrés qui détermine

leur assimilation ou son contraire : cette barrière se situe aux environs de 7%. À moins, les immigrés tentent de s'assimiler et de se faire oublier ; ils respectent les lois locales, n'exercent aucune revendication et ne provoquent ni trouble ni insécurité. Au delà de 7%, ils deviennent très revendicatifs et vindicatifs, et ont tendance à se regrouper en ghettos, refusant les lois autochtones. Il ne faut pas oublier non plus que, comme pour les animaux carnivores (voir : « *Vers un matérialisme biologique* »), les individus qui migrent sont presque toujours ceux qui ne peuvent trouver situation chez eux ; autrement dit, les moins valables. Nous y retrouvons les tarés, les chômeurs professionnels, les travailleurs non qualifiés, les fainéants et les parasites en tout genre. Pauvres pays d'accueil !

Si ce n'est dans les cas rares de certains immigrés politiques, où l'ethnie migrante est de valeur égale et de même race que l'ethnie autochtone, auquel cas l'apport migrant est parfois même bénéfique, en général, il s'agit d'ethnies très différentes physiquement, moralement, comportementalement et culturellement. Souvent aussi, ces migrants sont beaucoup plus prolifiques que les autochtones, ce qui diminue la valeur sociale de l'ensemble, augmente le nombre des métis et des enfants déracinés qui, de ce fait, sont régulièrement instables et psychopathes, ce qui provoque toujours un recul ethnique, une augmentation de l'insécurité et des troubles sociaux aggravés par leur marginalité, leur paresse et leur refus d'assimilation.

Au point de vue de la fécondité des populations d'Europe, il est important de rappeler que si les femmes blanches indo-européennes de l'Ouest ont une moyenne actuelle de fécondité de 2 et même, dans certaines régions, de 1,6 (le taux de 2,2 est nécessaire pour maintenir une population en équilibre entre morts et naissances), les femmes de Turquie (fort nombreuses, entre autres, en Allemagne) possèdent un taux de fécondité de 5,6, celles du Maghreb (abondantes en France et en Belgique) de 6,2 et les Nègresses de plus de 8 ! Ce qui revient à dire que l'Europe sera bientôt musulmane et noire par envahissement pacifique (mise à part l'insécurité). Ce fut, d'ailleurs, le leader algérien Boumédiène qui se vanta que :

« *Nous vaincrons les Européens grâce aux ventres de nos femmes* ».

Lorsque ces mélanges interraciaux se produisent à une échelle très grande, la société atteinte de ce véritable cancer dégénère totalement. Et ce non-sens biologique se transforme en catastrophe pour des raisons psychologiques, morales et comportementales.

Tous les médecins savent que les métis présentent toujours une instabilité psychique et nerveuse beaucoup plus importante que les gens de race pure. Le sentiment de déracinement les habite toujours, les pousse à la paresse, à l'instabilité professionnelle et aux excès dans le domaine des relations sociales.

On a toujours trop tendance à oublier que, durant plus de 500 000 ans, les groupes humains se cantonnèrent dans l'isolement de la famille et du clan, et que chacun forgea, pour son compte, sa mythologie, ses croyances, son sens des données extérieures et son comportement interne, en rêvant, dans sa caverne, autour du foyer familial, et en y communiquant ses idées et sa conception du monde avec ses premiers balbutiements. Or depuis le développement des études éthologiques, l'on sait que cet ensemble psychologique finit par se transmettre héréditairement au même titre que l'ensemble des caractères physiques et physiologiques. La morale, la cosmogonie et les rituels qui s'y rattachent, la langue, la façon de s'exprimer, jusqu'aux mots employés, ne possèdent pas la même valeur d'une race à l'autre et même d'une ethnie à une autre. Dans chaque race et dans chaque ethnie, ils déclencheront des réactions innées qui iront dans des sens fort différents suivant leur origine. En voici quelques exemples :

1. – Quand un Japonais perd la face, il se suicide, même si la raison de ce déshonneur nous semble parfois bien futile, à nous, Indo-Européens. Lors de la dernière guerre mondiale, l'on a vu des aviateurs japonais se suicider parce qu'ils avaient raté leur cible. L'Aryen véritable possède un sens de l'honneur comparable, mais reste plus équilibré dans ses réactions ; il se suicidera rarement, mais luttera jusqu'à la mort, lorsque son honneur est en jeu. Les gestes moyen-âgeuses en témoignent.

Le Nègre déshonoré n'existe pas ; de toute façon il arborera toujours une suprême indifférence pour ce type de problème.

Le Juif, quant à lui, ne considère comme déshonorant qu'une faute vis-à-vis d'un membre de sa race ; et encore, dans ce cas, jamais il n'aura bien honte et jamais il ne se suicidera. Pour lui, mentir, voler ou même tuer des « Goïm », c'est-à-dire des non-juifs, n'a rien de déshonorant, car le Talmud, sa religion, les assimile à du bétail. Comme, pour lui, l'honneur est une notion irréaliste, il parodiera et tournera en ridicule, dans ses films (car pratiquement toute l'industrie cinématographique mondiale est aux mains

des Juifs), dans ses pièces de théâtre et ses chansons, la geste du roi Arthur, le dévouement de Zorro, l'abnégation du guerrier et le sens du devoir du héros de western. Et s'il est jamais pris en flagrant délit de mensonge ou de déshonneur, il tentera de faire rire et d'assimiler sa trahison à une plaisanterie insignifiante.

Quant aux Arabes, d'origine sémite, eux aussi, ils ne considèrent aucun déshonneur à mentir, à voler, à exploiter les faiblesses d'autrui ou à violer, ou même à tuer les faibles. Tout, chez eux, se résume à un perpétuel rapport de force. Et vouloir les imprégner des lois libérales indo-européennes restera toujours un échec.

2. – C'est au fond toute l'attitude des races devant le mensonge. L'Aryen y voit « le péché suprême », car son éthique s'appuie sur l'honneur. Il en va de même pour le Japonais, ce demi-blanc, mais pour ce dernier, la perte de son honneur, lorsqu'il est pris à mentir, aboutit souvent au suicide. Pour le Chinois, jaune métissé de négroïde, ou mongol, ce n'est pas le mensonge qui est le péché en soi, mais le fait d'avoir perdu la face, percé à jour dans son mensonge.

Devant le mensonge, le négroïde reste indifférent ; au contraire même, il préférera toujours un beau mensonge à une triste vérité ; pour lui, c'est la possibilité de fantasmer ; c'est l'aura du verbe et des belles paroles qui l'attire.

Quant au Sémite, le mensonge est sa vérité ; je dirais même que son honneur réside dans sa qualité de menteur. C'est un mercanti, un escroc né. Et même sa religion, le Talmud, lui enseigne qu'il est agréable à Yahvé, quand un de ses fidèles arrive à tromper un Goï.

3. – La notion de fidélité est, elle aussi, fort différente suivant les races et les ethnies. Pour le Japonais, elle s'adresse surtout aux ancêtres, mais d'une façon assez statique. C'est le culte immuable de l'empereur, qui imprègne de sclérose la société japonaise. Pour l'Aryen, cette fidélité aux ancêtres recouvre une notion plus dynamique, rattachée à l'idée de communauté ethnique et de peuple, c'est-à-dire d'âme raciale. L'Aryen se sent un simple chaînon dans la longue chaîne de vie qui relie le passé au futur.

Le Juif, au contraire, ne croit pas à la survie, son paradis est sur Terre et son seul centre d'intérêt est son égoïsme et sa propre jouissance ; rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'il rattache la notion de fidélité à sa sexualité. Pour lui, comme pour les peuples fortement

sémitisés du bassin méditerranéen, et comme pour tous ceux qui furent contaminés par la morale judéo-chrétienne, la fidélité reste limitée à la sphère sexuelle. L'infidélité judéo-chrétienne siège uniquement dans le sexe, alors que pour l'Aryen et le Germain, elle est ressentie comme un reniement de la parole donnée. Certains me rétorqueront, cependant, que la morale catholique parle de fidélité à la société et aux ancêtres : c'est vrai, mais seulement dans la mesure où le catholicisme représente un christianisme fortement paganisé.

Terminons par le Nègre, pour qui la fidélité se confond avec les tabous ancestraux et la peur panique de les enfreindre.

4. – Voyons maintenant ce qu'il en est de la notion de courage. Souvent, des nations dynamiques et en pleine expansion, commirent l'erreur de croire à l'absence totale de courage chez leurs voisins, dans d'autres ethnies ou dans d'autres races. Il existe des hommes courageux dans toutes les races et ethnies. Sans cela, elles n'auraient jamais pu voir le jour, ni s'y maintenir un certain temps. Le courage s'est inscrit biologiquement dans le patrimoine héréditaire de toutes les espèces animales vivantes, et son importance s'est renforcée dans la lignée des vertébrés par un comportement individuel et conscient. Seulement, dans chaque race humaine, le courage prend des formes et des nuances différentes.

Une première différence réside dans la ténacité ou son contraire, c'est-à-dire la rapidité d'apparition du découragement.

Le Japonais, fortement influencé par sa croyance en une réincarnation, montrera un courage de Kamikaze, très beau, mais parfois poussé jusqu'à l'absurdité du massacre inutile. De plus, pour y arriver, il doit subir un endoctrinement et une excitation intense.

Chez l'ensemble des Indo-Européens, le courage est plus froid, plus calme et plus lucide ; chez lui, pas besoin d'endoctrinement, son sens du devoir y supplée ; mais il ira rarement jusqu'à jouer au kamikaze.

Chez le Nègre, en général, le courage n'existe qu'en fonction des drogues ingérées et des gris-gris ; à moins qu'il n'ait l'assurance de pouvoir vaincre sans danger, comme lorsqu'il peut s'attaquer à des colons désarmés ou à des femmes sans défense.

Quant au Juif et au Sémite, en général, le courage est fonction du fanatisme et du dogmatisme religieux. Même chez les nombreux

Juifs aryanisés qui forment les cadres de l'armée israélienne, cette drogue psychique que représente le fanatisme religieux est aussi importante et nécessaire que l'assurance d'une supériorité écrasante. Sans cela, aucun combat ne sera jamais engagé par cette nation, essentiellement mobile et mercantile, aux individus mal enracinés et détestant en général le travail honnête et le dur labeur de la terre. Il y a bien les kibboutzim, mais ils fonctionnent presque exclusivement avec les dommages de guerre extorqués au peuple allemand.

C'est essentiellement l'Indo-Européen qui créa la chevalerie et la guerre chevaleresque ; même le samouraï japonais ne peut la concevoir qu'avec un mélange de fanatisme et de cruauté.

L'Indo-Européen, au contraire, respectera toujours le vaincu malchanceux, à moins qu'il n'ait été perverti par le judéo-christianisme (dont le dernier avatar est le démocratisme).

Le Sémite et le Nègre ne connaissent jamais la pitié ; le premier en est empêché par son fanatisme religieux et le second par sa peur rétrospective. Le livre le plus fanatique, le plus débordant de massacres et le plus exempt de pitié écrit par l'humanité, est sans conteste la Bible. Chez l'Aryen, la notion de chevalerie doit toujours primer dans un combat ; chez le sémite, au contraire, seule la notion d'efficacité est de règle. Plus de beaux gestes, mais une agression en surnombre, dans l'ombre, et, si possible, dans le dos, pour être assuré du succès. C'est la tactique des hippies, des voyous et des bandits siciliens de provenance sémite, phénicienne.

La mafia plonge d'ailleurs ses origines dans la région Ouest de la Sicile, celle qui fut colonisée par les Phéniciens. Dans l'ancienne zone, de colonisation grecque, elle n'a jamais pu s'implanter réellement, preuve, s'il en est, que le vieux fond indo-européen est inconsciemment rebelle à ce genre de banditisme.

Naturellement, les Aryens métissés et endoctrinés par le judéo-christianisme, et ceux chez qui l'influence sémite morale et comportementale l'a emporté, troquèrent allègrement la notion de chevalerie contre celle d'efficacité.

Le drame du monde actuel est d'ailleurs la généralisation de la mentalité démocratique, communiste ou occidentale, qui n'est qu'une **idéologie sémite universalisée à toute la planète.**

5. – De même que les mots et les idées n'ont pas la même valeur, ni la même signification dans chaque race, de même l'art n'y a pas la même appréciation. Le grand philosophe

Alfred Rosenberg le reconnaissait déjà dans son fameux « *Le Mythe du XXe siècle* ». Il y dit :

« L'art en soi n'existe pas. L'art est toujours la création d'un sang déterminé ; et l'expression artistique ne sera réellement comprise que par les hommes du même sang que l'auteur. Ainsi, si Rubens nous émeut, nous Indo-Européens, il ne sera qu'un vulgaire photographie pour le Juif qui, quant à lui, lui préférera toujours le jeu des couleurs et des contrastes d'un Picasso ou d'un cubiste quelconque. Le Nègre préférera l'art naïf et infantile ; l'Arabe, l'art non-figuratif, car il mélange ses croyances iconoclastes à sa conception artistique. Et le Jaune préférera, quant à lui, la reproduction en conte de fée, avec ses tapis volants, des anges, etc., donc une représentation tarabiscotée ».

6. – Même le vocable de science n'a pas le même sens dans chaque race. Pour l'Indo-Européen, elle consiste en une quête continue de la « Vérité » pour elle-même, alors que pour le chrétien ou l'Arabe, elle consiste en un acte de foi, et pour le Juif en abstraction mathématique et en intérêts bassement financiers. Ainsi la biologie, science d'observation pour l'Indo-Européen, devient surtout mathématique, abstraction et statistique, pour le Juif (c'est lui le créateur de la « science financière », qui n'est qu'un jeu, avec des valeurs fictives et une magie mathématique) ; alors que le Jaune, en général, comme l'Indo-Européen, est un pragmatique et un observateur. Si, pour l'Aryen, le but ultime de toute science est la connaissance, pour le Juif et l'Asiate, le but ultime est l'enrichissement, et pour l'Arabe et le chrétien, une quête vers Dieu.

L'erreur impardonnable du National-Socialisme fut de croire que tous les individus de langue germanique étaient de purs Indo-européens, c'est-à-dire capables de comprendre et de sentir l'art, les sciences, la morale et la logique d'une même façon.

En outre, ce système totalitaire a souvent confondu hérédité physique et hérédité mentale, alors qu'elles peuvent très bien être séparées, dissociées et ne pas coexister chez le même individu. Un blond arien peut très bien avoir une mentalité de boutiquier sémite, et un Négroïde, comme Anouar-el-Sadate une morale et une âme indo-européenne.

C'est d'ailleurs l'adhésion intime à un système philosophique qui détermine le mieux l'âme et l'hérédité psychique d'un individu. Pas de chevalerie, ni d'honneur, ni de fidélité aux

siens, ni de désintéressement sans paganisme (le catholicisme étant un christianisme paganisé).

Par contre, le sémitisme, c'est-à-dire l'ensemble des religions judaïque, chrétienne, musulmane et franc-maçonne, s'accommode toujours de cupidité, d'intérêt, d'absence d'honneur (faites ce que je dis et pas ce que je fais) et de mercantilisme de bas étage. Pour eux, tout se vend et tout s'achète ; rien n'est sacré, si ce n'est leur personne. Quant aux Musulmans, qui possèdent aussi le sens de l'honneur, tous sont d'origine indo-européenne.

L'art et sa représentation sont l'expression consciente de la religiosité d'un peuple. Ainsi, le christianisme n'aurait pas pu s'implanter dans le monde germanique, si Dieu le père, Jésus et les saints n'avaient pas pris l'aspect de purs Germains. On a même fait de Jésus un « Galate », blond, de haute stature et aux yeux bleus. Si on l'avait représenté tel qu'il était (du moins le véritable Jésus zélate), c'est-à-dire un petit Juif, hyper-velu, barbu, aux cheveux noirs jais, plutôt bouclés, aux yeux noirs de braise, aux oreilles décollées et au nez crochu, nul doute qu'inconsciemment, Germains et Gaulois l'auraient apparenté aux gnomes et aux démons de leur religion païenne.

Le monde moderne du siècle XXI^e est entièrement perverti par l'avatar démocratique, haussé au niveau d'un véritable culte, d'une véritable religion. Dans ce système politique dépravé et débauché, qui n'a plus rien de commun avec la démocratie du siècle des Périclès (lire, à ce sujet, mon étude intitulée « *Qu'est-ce que la démocratie et vivons-nous encore en démocratie* »), la terreur morale et intellectuelle est telle qu'une véritable inquisition mentale s'est installée et institutionnalisée au niveau planétaire. Qui refuse la démocratie, son mercantilisme, son culte éhonté du profit (véritable veau d'or moderne), ses excès, comme la traite d'êtres humains et les métissages raciaux, est définitivement rejeté comme **hérétique**, pas encore brûlé ni tué, mais déjà isolé, emprisonné et ruiné par des procès honteux et injuste et par des lois liberticides.

Cette terreur, concoctée dans les loges dites abusivement « humanitaires » (dirigeant dans l'ombre la plupart des pays de la planète), s'impose par mensonges, mais aussi en dévoyant le sens premier des mots, des paroles et des expressions. L'ensemble des media (journaux, livres, surtout films et télévisions), sont les machines modernes utilisées pour les **lavages de cerveaux**,

tout comme les prêches, les sermons et les Églises du temps de l'Inquisition.

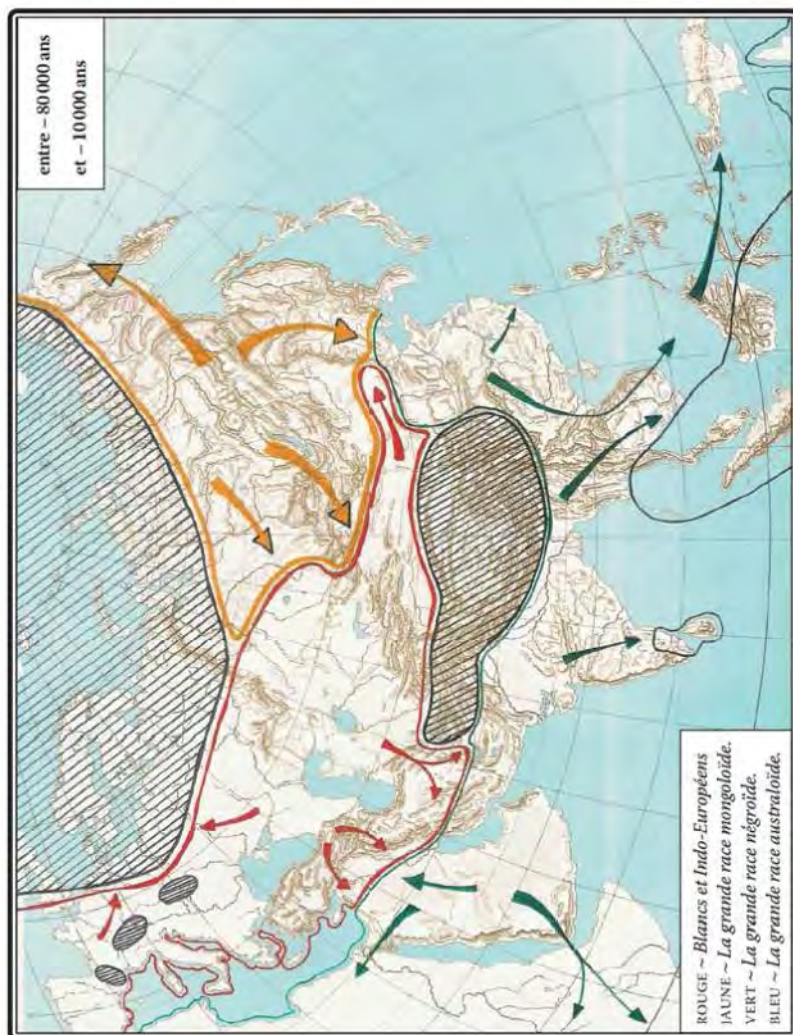
La **Terreur** de la «*Political correctness*» est partout **institutionnalisée**, au point, disais-je, que les mots ont perdu leur sens originel. Ainsi, l'on ne parle plus de balayeur, mais de *technicien de surface* ; de servante, mais d'*agent de maison* ; de vendeur de journaux, mais d'*agent de presse* ; d'aveugle, mais de *mal-voyant* ; de soigneuse, mais d'*agent hospitalier* ; les concierges deviennent des *gardiennes d'immeubles* ; les putes sont devenues des *travailleuses du sexe* et les proxénètes élevés au rang d'*entrepreneurs du sexe* ; et apprendre à marcher aux enfants devient des *séances de psychomotricité* ; etc.

De même dans les écoles, où l'on s'ingénie à créer des générations de crétins en enseignant nombre de mensonges (comme Ch. Colomb découvrant les Amériques), l'on n'y parle plus d'art primaire ou primitif, mais d'art **premier**, plaçant ainsi les élucubrations d'un Picasso et les sculptures infantiles nègres sur le même pied que l'art médiéval et que des peintres comme Rubens, Michel-Ange, Van Dijck, Rembrandt, etc.(alors que cet art premier devrait être plus justement qualifié d'art de primate).



RÉPARTITION DES GRANDES RACES HUMAINES

Lors de la dernière glaciation de Würm.



CHAPITRE VI

L'HOMME DE CRO-MAGNON

Il y a 35 000 à 40 000 ans, apparut brusquement, en France et en Europe, un nouveau type d'homme. Les os plus légers, la taille plus élancée et nettement plus élevée (environ 1,75 m) que celle de son concurrent néanderthalien, il pouvait, au premier abord, paraître moins bien adapté aux grands froids que ce dernier.

En effet, comme déjà signalé, des hommes petits et trapus présentent une déperdition de chaleur bien moins importante et sont, en conséquence, mieux adaptés aux climats froids. Les Esquimaux, les Mongols, les Patagons de la Terre de Feu et de nombreuses tribus des steppes sibériennes présentent tous une réduction de la taille.

Mais la glaciation würmienne fut caractérisée, non pas par un climat froid constant, mais bien plutôt par des alternances d'humidité et de sécheresse, de grands froids suivis de périodes plus chaudes ; ce qui permit à notre ancêtre Cro-Magnon de ne pas être trop désavantagé par rapport à son cousin néanderthalien. N'oublions pas non plus que son imagination et son organisation sociale plus poussée le favorisèrent, tout comme, certainement, une plus grande résistance immunologique aux maladies épidémiques.

Mais décrivons d'abord ce nouveau venu en utilisant la description générale qu'en fit Legros-Clarck en 1955.

Il nous en fournit les lignes générales, sans tenir compte des divergences raciales, en ces termes :

« L'homme de Cro-Magnon possède une capacité crânienne allant de 1 300 à 1 600 cc. Sur le crâne, les crêtes musculaires sont peu marquées. Le frontal est arrondi et s'élève à peu près

verticalement. Les crêtes sus-orbitaires sont généralement peu développées et ne forment en aucun cas un taurus. La région occipitale est arrondie avec une aire nucale relativement peu étendue. Le trou occipital est directement orienté vers le bas et les apophyses mastoïdes sont bien développées. Le maximum de largeur se situe dans la région pariétale. Les maxillaires sont concaves et montrent une fosse canine, et la mandibule, relativement petite, présente une éminence mentonnière. Les dents sont petites et les troisièmes molaires présentent des caractères régressifs. La taille est élancée, les os sont allégés et, pour la première fois, le squelette possède les organes nécessaires à une élocution complexe et élaborée».

Mais ce schéma général présente des variations assez importantes ; car l'homme de Grimaldi, décrit par l'anthropologue Verneau, est nettement plus petit (1,5 m.) et présente des caractères qui le rapprochent de la race noire ; par exemple, la largeur du nez, le prognathisme, la proportion relative des membres, etc. Mais ces variations ne suffisent pas, naturellement, pour le situer à l'origine des négroïdes actuels.

De même, l'homme de Chancelade, fort bien décrit au siècle dernier par Testut, possède, quant à lui, des caractéristiques le rapprochant des esquimaux modernes ; à savoir une voûte élevée avec carène sagittale, la même forme d'orifice nasal, des pommettes saillantes, etc. Mais à nouveau ces quelques variances ne suffisent pas pour le situer à l'origine de toute la race jaune qui, comme on le croyait à l'époque, aurait pris naissance au Magdalénien et serait remontée vers le Nord, en suivant le recul des glaciers.

En définitive, l'homme de Cro-Magnon européen ne représente qu'un rameau de l'ensemble de l'arbre généalogique d'« Homo sapiens sapiens », c'est-à-dire de l'homme moderne. Or tous les fossiles découverts jusqu'ici, datant, comme lui, du Paléolithique supérieur, démontrent la diversité évolutive représentée par un véritable buissonnement de rameaux cromagnoïdes, dont certains seront abortifs, mais dont d'autres fourniront les grandes races et les races actuelles. Voilà pourquoi je crois qu'il convient mieux de les appeler cromagnoïdes, car tous présentent des variances plus ou moins grandes d'avec le type classique de Cro-Magnon décrit plus haut.

C'est le cas des fossiles du Paléolithique supérieur découverts aux Eyzies et dans la vallée de la Vézère, en France, dans les

Pyrénées et le Levant espagnol, ceux de Dolni Vestonice en Tchécoslovaquie, ou de ceux de Kom Ombo en Égypte et de ceux de la baie de Nelson au Cap. Ou même encore, de ceux découverts en Chine à Liéou-Kiang, Tseu-Yang et Lai-Pin, de ceux de Starossélié en Ukraine et de Makrina-Gora sur le Don ; ou encore de Skhul et de Tabun au Mont Carmel, en Palestine (ces derniers sont plus âgés), ou d'Afalou en Algérie. On en a même découvert au Japon et en Australie, à Keilor.

Pour certains savants, il semblerait que les Pithécantropes de Java aient directement été les ancêtres de la race australoïde actuelle, en donnant tout d'abord un Néanderthalien, appelé homme de Ngandong qui, lui, aurait évolué par une espèce différente de Cromagnoïdes, dont les crânes de Niah à Bornéo et de Wadjak à Java sont les représentants (– 40 000 ans), de même que le crâne de Keilor en Australie (– 20 000 ans).

Cette théorie, qui fait descendre d'une lignée tout à fait indépendante de pithécantropiens la grande race australoïde actuelle, s'appuie sur la possibilité de phénomène de convergence dans l'évolution, et est connue sous le nom de théorie monocentriste large.

Elle semble cependant contredite par les travaux tout récents de l'ethnologue Guerassimov. Ce dernier, depuis des années, recrée des faciès, grâce à l'étude des empreintes musculaires subsistant sur les os du crâne et de leurs rapports avec l'épaisseur des tissus tendres sur le relief crânien. Il démontre ainsi, non seulement la mouvance morphologique de l'ensemble des Cromagnoïdes, mais, en outre, semble démontrer l'origine monogéniste simple de toute cette espèce d'homo sapiens sapiens. Pour lui, tous descendraient des mêmes néanderthaloïdes évolués, du type shanidarensis. Pour lui, même les Cro-Magnons classiques ne peuvent être nommés des européïdes que sous certaines conditions. Car certains présentent des proportions du corps proches de celles des négroïdes ; en outre, physionomiquement, nombreux sont ceux qui ont un front abrupt et des sourcils faiblement marqués, un prognathisme fortement exprimé et, comme conséquence, un fort tubercule labial. Ces particularités de type équatorial se manifestent plus nettement chez les femmes et atteint sa pleine expression sur le squelette de Grimaldi. Et il ajoute :

« Outre des caractères très primitifs, comme la grande massivité et la longueur de l'apophyse zygomatique du frontal et la faiblesse de l'apophyse mastoïde, les crânes

de Tabun et de Skhul (surtout de Skhul IX) manifestent des caractères mongoloïdes, comme une grande hauteur de la surface faciale et des orbites haut placées. Par contre, dans le crâne de Skhul IV, on retrouve des caractères d'euro péanité, tel un visage orthognathe fortement profilé, un nez mince et proéminent et des orbites relativement basses. Dans les crânes de Skhul V existent, par contre, des traits australoïdes, de même que dans le squelette de Makrina Gora dont le crâne ne peut pratiquement pas être distingué de celui des Papous actuels. Quant aux Cromagnoïdes de Starossélié, ils présentent encore de nombreux caractères néanderthaliens, tels que des côtes plus massives et moins aplaties, une faible apophyse mastoïde, un arc zygomatique frontal massif et développé et des dents plus primitives de type néanderthalien ».

Une parenthèse s'impose ici, au sujet des sites, dont le nom est suivi d'un chiffre, comme par exemple Skhul IV et X ou même Oldoway niveau II ou niveau IV, ou même Troie V ou IX.

Certains sites, certaines grottes, ou plus tard certaines localités ou villes, furent occupés durant de nombreuses générations et parfois même pendant des millénaires, de telle sorte qu'en ces endroits, l'on voit se succéder des civilisations, des cultures et même souvent des races ou des espèces différentes de fossiles. Or l'archéologie, de même que la paléontologie, simplifie sa nomenclature en stratifiant chaque changement et en le numérotant. Ainsi par exemple, Skhul fut, durant des millénaires, une vaste nécropole où les Cromagnoïdes enterraient leurs défunts ; et à chaque profondeur correspond un niveau culturel et évolutif différent. Les niveaux les plus anciens étant, bien sûr, les plus profonds, et portent, en général, la numérotation la plus élevée.

En outre, nous voyons que diverses théories existent encore quant à l'origine des Cromagnoïdes. Elles ne s'opposent pas, mais se superposent, qu'elles soient monocentrisme, simple ou large.

Guerassimov, le savant dont j'ai parlé plus haut, a peut-être raison, de son point de vue (reliefs faciaux et crâniens), mais n'oublions pas que la physiologie accredité plutôt la thèse monocentrisme large, puisque les unions entre australoïdes et européïdes furent, à ce jour, toujours stériles, du moins à la seconde génération, comme les mulets.

Dernier point à souligner ici : chacun s'apercevra qu'au cours

de ce livre, je dois souvent me répéter : c'est que l'homme et son histoire forment un tout qui s'imbrique d'un chapitre à l'autre.

L'homme moderne prit donc naissance il y a 200 000 à 300 000 ans, aux dépens d'un pithécanthrope commun (théorie monogéniste) ou de plusieurs frères pithécanthropiens (théorie polygéniste).

L'insuffisance numérique des fossiles découverts à ce jour empêche encore les savants de trancher définitivement cette question. Il s'ensuit qu'à nouveau, nous assistons ici à des discussions scientifiques oiseuses, intéressantes certes pour le monde savant, mais qui ne font qu'ajouter à la confusion du grand public pour la compréhension de l'évolution humaine et raciale des sociétés modernes. On disperse ainsi son entendement, et on ne lui démontre pas suffisamment que, petit à petit, le temps, les mutations, la dispersion et la diversité des niches écologiques ont façonné et renforcé sa différenciation, d'avec ses parents pithécanthropes d'abord, d'avec son frère néanderthalien ensuite, d'avec lui-même pour finir.

Car cette puissance évolutive potentielle qui l'habite va le transformer lui-même et le morceler en de nombreuses races.

Le début de sa diversification en grandes races commença vers - 80 000 ans, ou même plus tôt ; elle était déjà bien en cours vers - 40 000 ans, au moment où il élimine définitivement les divers groupes néanderthaliens. Et cette diversification raciale et ce morcellement ethnique se prolongeront et s'accroîtront sous une impulsion dynamique jusqu'au Néolithique, grâce à l'isolement imposé à chaque groupe par les impératifs économiques.

D'autre part, grâce à sa puissance imaginative, les transformations morphologiques et physiologiques qu'il va subir se doubleront de décalages culturels, psychologiques et comportementaux de plus en plus poussés. Et ceux-ci prendront encore plus d'importance que les différences d'ordre morphologique pour rendre les races irréconciliables dans les temps historiques, malgré les tentatives nombreuses d'assimilation de certains groupes ethniques par d'autres. Toutes ces tentatives ont été et seront toujours vouées à l'échec à plus ou moins longue échéance, car il est impossible de modifier en quelques années un système biologique que des millénaires ont sculpté et façonné.

La nature ne se modèle pas au gré des abstractions égalitaires démocratiques ou technocratiques. C'est elle qui commande, et les

animaux que nous sommes doivent lui obéir, s'ils ne veulent pas risquer de perdre leur âme, c'est -à-dire de détruire leur espèce.

Scientifiquement, il est même démontré que lorsqu'une humanité en arrive à découvrir le secret de la matière, à utiliser ses forces dynamiques insoupçonnées et sa puissance atomique et énergétique potentielle, elle approche du moment de sa destruction⁽⁴⁾. L'apprenti sorcier périra, s'il ne se soumet pas ; et la soumission, c'est le retour aux lois de la nature et de la biologie. C'est le retour à la sagesse païenne que le messianisme judéo-chrétien et marxiste (en réalité le même messianisme adapté à des époques économiques différentes) tentent encore et toujours de renverser au nom d'une race élue, de sa cosmogonie et de son dieu infernal.

Depuis deux siècles, nous assistons au combat fantastique de la « VÉRITÉ NATURELLE » contre les dogmes et les postulats antinaturels d'une religion abstraite, qui puise ses racines dans la croyance d'une humanité étrangère à la nature et créée spécialement à l'image de la divinité.

Pour le païen, l'homme s'identifie à Dieu par son héroïsme, par sa connaissance des vérités naturelles et par sa participation à la nature.

Pour le judéo-chrétien l'homme est créé de toute pièce par Dieu, hors de la Nature, dans l'unique but d'adorer son créateur et de témoigner de sa puissance. La vérité du judéo-chrétien n'est plus naturelle, c'est-à-dire sise dans la nature, mais bien dogmatique et révélée. Chez lui, il suffit d'avoir la foi pour accéder à la vérité.

Tandis que pour le païen, la connaissance est un long processus d'observation et de patience, d'intelligence et d'imagination, de travail et de création. Tout païen est une partie de dieu qui s'insère dans son extériorisation divine : la Nature.

Le Sémite et le judéo-chrétien sont, au contraire, des esclaves engendrés par leur Dieu pour sa propre glorification. Leur vanité et leur égocentrisme les situent au-dessus de la Nature, mais en dessous et en dehors de leur Dieu, car ils ne participeront jamais à sa divinité.

En contemplant humblement Dieu, sans effort, dans le dogme et la prière, le judéo-chrétien accomplit son destin. En se surpassant par l'effort, la réflexion, le travail, le devoir et le courage, le païen accomplira le sien, car il ne deviendra partie intégrante de la

4). Cette thèse est défendue principalement par des astronomes.

divinité que dans la mesure où il accepte toutes les obligations inhérentes à cette haute destinée. Autour de ces deux philosophies contraires, nous verrons se créer deux cosmogonies, soit deux conceptions de la vie et du monde, qui seront irréconciliables. Ce qui fera dire, au grand ethnologue américain James Braested, professeur à l'université de Chicago, que toute l'histoire de la race blanche et, pour finir, du monde qu'elle dirigera, est le résultat d'une lutte perpétuelle aux victoires changeantes entre ses deux ethnies principales : la sémitique et l'indo-européenne.

Abordons maintenant la description des grandes étapes réalisées par l'homme de Cro-Magnon sur le chemin du progrès.

Avec lui, il portera principalement sur deux points :

1. – Une amélioration de plus en plus rapide de l'armement et de l'outillage, surtout après – 20 000 ans, vers la fin du Paléolithique supérieur.
2. – Puis nous observons l'éclosion d'un phénomène nouveau, « l'Art », qui sera étroitement lié à l'amélioration de l'organisation sociale et à la vie culturelle magico-religieuse, de plus en plus intense.

Mais à partir des Cromagnoïdes, bien plus encore que pour les Néanderthaliens, nous devons tenir compte du phénomène de décalage culturel. Plus les techniques se compliquent, plus leur progression s'accélère et moins leur diffusion devient uniforme.

Le **décalage culturel** qui en résulte n'ira qu'en s'accroissant jusqu'au XX^e siècle, durant lequel nous verrons encore des Indiens d'Amérique, des Nègres africains et des Australoïdes de Nouvelle-Guinée persister à l'âge de la pierre, alors que certains de leurs contemporains en sont déjà à l'âge de l'atome. Plus nous nous rapprocherons des périodes dites historiques et plus nous assisterons à des chevauchements et à des enchevêtrements de transformations et de persistances culturelles, car l'évolution des cultures parvenues à ce degré n'est plus comparable à une grande vague qui se répand plus ou moins loin, plus ou moins vite, mais plutôt à une sorte de jeu de tiroirs s'ouvrant plus ou moins à des vitesses inégales et s'emboîtant partiellement les uns dans les autres.

Dans un même site géographique, plusieurs genres de vie sont possibles, tout en différant entre eux par leur orientation et leur niveau technique. L'abbé Breuil, spécialiste de l'art paléolithique, a

pu, par exemple, subdiviser le Magdalénien en six stades culturels. Mais nous observons qu'à l'inverse de ce que l'on avait d'abord cru, ils ne sont pas successifs, mais plus ou moins simultanés, tout en s'interpénétrant plus ou moins rapidement.

D'autre part, et même dans des zones parfois très restreintes, nous voyons se côtoyer en îlots des cultures solutréennes attardées dans des régions magdaléniennes ou périgourdines ou même aurignaciennes.

Dans d'autres régions, nous observons des cultures aurignaciennes (les plus anciennes) passer à des cultures magdaléniennes (les plus récentes) sans transition, en sautant les stades intermédiaires. À ce sujet, l'exemple de la Tchécoslovaquie est typique. En outre, plus nous avançons et plus nous observons un décalage temporel important ; par exemple, la Dordogne et le Levant espagnol en sont au Magdalénien vers - 15 000 ans, alors que l'ensemble des plaines d'Ukraine en sont encore au Gravettien à la même époque.

Parfois les variations climatiques favoriseront certaines cultures au détriment d'autres ; mais le facteur déterminant de l'évolution des cultures restera toujours l'esprit imaginaire associé à l'habileté manuelle. À ce titre, il est incontestable que **toutes les grandes inventions prennent leur origine dans les régions habitées par les Cromagnoïdes blancs et principalement ceux d'Europe, d'Asie mineure et des steppes caucasiennes.** Plus on s'éloigne de ces régions, plus tardivement apparaîtront, par diffusion, les techniques créées et inventées sur ces territoires précités. Il en sera de même aux périodes historiques. Ainsi, depuis plus de 40 000 ans, et à de rares exceptions près, qui sont en général relatives à des améliorations de détails, toutes les grandes inventions humaines procèdent de l'homme blanc, du sang blanc, comme ce livre le démontrera.

Certaines furent parfois découvertes par des populations blanches métissées ; jamais par des populations où ne coulait pas une bonne proportion de sang blanc.

Ainsi le Japon moderne, métissé à 50% de sang blanc, est-il à la pointe du progrès. Un Japon uniquement mongoloïde ne le pourrait pas. De même, la boussole fut découverte en Chine à une époque où cette région était fortement métissée de sang blanc ; et encore, cette pierre aimantée magique n'était-elle utilisée en Chine que dans un but magico-religieux ; mais ce furent des Perses, donc des Blancs,

qui appliquèrent ses propriétés à la navigation. Quant à la poudre à canon, elle n'était pour les Chinois qu'une application alchimique divertissante ; il fallut des missionnaires européens pour l'utiliser en définitive à des fins guerrières défensives. Mais n'anticipons pas et revenons à l'étude de l'armement des Cro-Magnon.

L'homme de Cro-Magnon n'inventa pas l'industrie à lames. Il en tenait la technique de son ancêtre néanderthaloïde ; mais il la généralisa par une technique nouvelle de débitage du silex.

Alors que l'homme du Néanderthal prélevait des éclats et des lames en partant d'un nucléus qu'il cognait sur une enclume rocheuse ou dont il frappait les facettes avec un percuteur, l'homme de Cro-Magnon interpose un ciseau en matière moins dure que la pierre, ou emploie un poussoir pour faire sauter de longues lames, effilées et légères, des bords d'un noyau convenablement préparé. Diverses retouches transformeront ensuite celles-ci en instruments spécialisés, comme des couteaux ou des pointes perforantes. L'avantage de cette nouvelle technique réside surtout dans la grande économie de matière première ; et un chasseur, muni d'un seul gros rognon, pouvait enfin séjourner très longtemps loin des gisements de bons silex, ce qui accroissait d'autant sa mobilité. Mais ces fines lames taillées en pointes possédaient en outre l'avantage de pouvoir s'enchâsser au bout des hampes en bois, beaucoup mieux que les simples éclats. Cela fournissait une arme de jet composite beaucoup mieux équilibrée, et qui ne risquait pas d'être déséquilibrée par une pointe trop lourde. La portée du projectile en était augmentée d'autant, et l'animal atteint était inexorablement voué à la mort, même si le chasseur, ne l'ayant que blessé, devait encore le poursuivre durant plusieurs heures. En outre, l'homme de Cro-Magnon est le premier à faire un grand usage de l'armement en os.

Une autre innovation technique du Paléolithique supérieur consiste dans le façonnage de soies, c'est-à-dire de bases affinées aux pointes de pierre ; cela permettait un emmanchement beaucoup plus sûr. Cependant, pour les armes de jet, la pierre fut de plus en plus souvent remplacée par des pointes en os. Ces harpons servirent d'abord à la chasse aux grands animaux terrestres, avant d'être systématiquement utilisés pour la pêche aux gros poissons, comme les thons et les saumons. L'os se modèle encore plus facilement que la pierre ; on peut lui sculpter des barbelures pour qu'il reste solidement fiché dans les plaies des animaux chassés ; il était en outre un excellent véhicule à poison, bien supérieur à

la pierre. Grâce à l'os aussi, l'homme de Cro-Magnon aboutira, au Magdalénien, à inventer divers mécanismes de propulsion, afin d'accroître encore la portée de ses armes de jet. Ce furent l'invention, en France (grotte du Placard), du propulseur vers -14000 ans et de l'arc vers -10000 ans. De toute façon, les améliorations de l'armement étaient telles que, vers -30000 ans, des Cromagnoïdes peuvent déjà s'aventurer et survivre dans des régions arctiques, comme le haut Iénisseï ou la presqu'île du Kamtchatka, malgré les longs hivers sibériens qui étaient, à l'époque, beaucoup plus rigoureux qu'actuellement.

C'est aussi l'homme de Cro-Magnon qui entreprit, pour la première fois, la chasse aux oiseaux. Le premier à être chassé fut la perdrix des neiges qui se terre sur le sol, vole lentement et se laisse facilement attraper. Puis ce fut le tour des oiseaux aquatiques, qu'il apprit vraisemblablement à prendre au filet. Mais, vers -18000 ans, apparaît pour la première fois, venant d'Europe, la pêche ; facilitée par l'invention des leurres en os, des pièges à cailloux (technique encore pratiquée par certaines peuplades primitives pour le saumon), par l'utilisation de la vannerie et de filets, appelés verveux, faits d'écorce et de tendons.

En outre, l'homme de Cro-Magnon systématisa la récolte des mollusques et des crustacés, et entreprit la cueillette de diverses graminées. La première meule, qui témoigne de cette activité, fut découverte à Kom Ombo, en Égypte, et date de -17000 ans.

Les Cromagnoïdes avaient aussi amélioré grandement leurs techniques de conservation des aliments par séchage de la viande au soleil et par fumure, ou même par la congélation dans les régions froides. C'est aussi lui qui généralisa l'utilisation du burin (créé vers la fin du Moustérien) afin de mieux sculpter l'os et l'ivoire. De toute façon, la diversité des matériaux et des techniques utilisés à cette époque pour l'armement et l'outillage sera telle, que la plupart de nos outils manuels auront été inventés au Paléolithique supérieur avant d'être traduits et perfectionnés en métal durant les époques historiques. L'amélioration de tout l'équipement est alors telle, que ces communautés chasseresses sont, à de rares exceptions, définitivement à l'abri du besoin, qu'elles peuvent commencer à se sédentariser, et qu'elles peuvent spécialiser certains de leurs membres dans des activités autres que la quête de nourriture, c'est-à-dire dans celles qui relèvent de la magie et de la religion : ce sera la naissance de l'art.

Mais avant de passer à cet important sujet, terminons celui

de l'outillage, en disant que la première aiguille à chas en os date de -20 000 ans et est originaire du Solutréen français ; et que les premières pointes de harpons et les premiers leurres en os furent, eux aussi, découverts le long de la Vézère et datent de -17 000 ans.

Le Paléolithique supérieur est divisé en cinq grandes époques qui, de la plus ancienne et la plus primitive à la plus récente, sont, successivement, l'Aurignacien, le Périgourdien, le Gravettien, le Solutréen et le Magdalénien.

Chacune présente des objets, des outils, des armes et des peintures, pariétales ou mobilières, particulières, ayant leur période correspondante en Afrique et en Asie, mais toujours avec un décalage, de plus en plus grand dans le temps, plus l'on s'éloigne de l'Europe.

Ainsi, par exemple, la Dordogne est déjà au Magdalénien, alors que la Pologne en est encore au Solutréen et au Gravettien et l'Afrique du Nord à l'Aurignacien. L'art est un élément de base pour différencier les diverses cultures et les époques qui leur correspondent. Mais rappelons d'abord qu'il n'est pas né avec l'homme de Cro-Magnon, comme certains le pensent encore : quoique à l'état de traces, il était déjà pressenti chez les Néanderthaliens ; ou, du moins, ces derniers pressentirent les possibilités artistiques de certains matériaux.

Une grotte à Tatra, en Hongrie, recelait un morceau d'ivoire taillé en ovale, puis poli et enduit d'ocre, prouvant ainsi son usage cérémoniel. Dans la grotte du Pech d'Azé, un Néanderthalien portait sur lui un os perforé qui lui servait d'amulette. De même à Arcy-sur-Cure, en pleine terre, un Néanderthalien a collectionné des mollusques marins. À la Ferrassie et à Pech d'Azé, en Dordogne, l'on a découvert des côtes de bœuf portant des notations intentionnelles sous forme de stries chronofactoriées, etc.

L'homme du Néanderthal était non seulement fabricant d'outils raffinés, mais déjà créateur de symboles variés. Il utilisait rituellement des crânes d'ours et de loups, élaborait ses sépultures, enterrait les siens avec cérémonie, se servait d'ocre rouge pour redonner à ses morts la couleur de la vie, et sûrement aussi pour des peintures corporelles symboliques, comme les primitifs actuels. Il a même connu des notations grossières, et cependant il ne semble pas avoir été un grand créateur d'art, un grand fabricant d'images secondaires, bien qu'en un sens, un sanctuaire et une construction funéraire soient des sortes d'images. Le véritable créateur de l'image, de la reproduction en deux ou trois dimensions,

c'est-à-dire de l'art, sera son successeur l'homme de Cro-Magnon. C'est un immense progrès, tant sur le plan conceptuel qu'en ce qui concerne les variations possibles dans l'utilisation.

Il est prouvé actuellement, à la suite des études de Piaget sur le développement mental progressif de l'enfance, que l'aptitude à comprendre et à communiquer une histoire est à la base de toute démarche intellectuelle et sociale, et que la faculté potentielle que possède *Homo sapiens*, néanderthalien et surtout moderne, de fabriquer des symboles, représente un progrès génétique certain par rapport à la faculté plus générale qu'ont les mammifères de reconnaître les formes. Cette potentialité symbolique permet d'augmenter la capacité de stockage mnémonique avec vérifications référentielles et remise en circuit des informations. Au niveau le plus bas, c'est cette faculté qui a permis la fabrication des armes et des outils.

Dans les cultures primitives de chasse, de pêche et de cueillette, monde limité mais déjà combien complexe, les techniques et le savoir se transmettaient par la parole, par l'exemple et l'apprentissage, par la cérémonie et le rite, mais aussi, à partir d'un certain niveau, par l'utilisation de l'histoire et du symbole. C'est ici que l'art intervient.

Au début, l'homme de Cro-Magnon, de même que son ancêtre néanderthalien, accumulèrent les notations intentionnelles sous forme de petites marques gravées sur les os, les pierres et les matériaux de toute nature qu'ils possédaient. Ils gravèrent sûrement le bois, mais ce matériau, éminemment périssable, ne survécut pas jusqu'à nous.

Ou, comme le font encore certains primitifs actuels, ils comptabilisèrent des cailloux ou des graines dans des sacs, afin d'étudier les phénomènes périodiques qui se déroulaient autour d'eux. C'est encore ainsi que pratiquent les Indiens des plaines d'Amérique du Nord pour étudier les lunaisons.

Mais l'os présentait les avantages du petit format facile à transporter lors des migrations, et de l'inaltérabilité. En outre, en modifiant les marques, leur forme, la pression de l'incision, leur groupement et leur répartition, de même qu'en utilisant à la suite les uns des autres divers instruments de marquage, l'on pouvait faire varier à l'infini les possibilités de notation. Ce sont toutes ces astuces que nous observons déjà sur les plus vieux cryptogrammes du Paléolithique supérieur, comme l'os de Gontzi, le galet de

Braina Grande, les os gravés de la grotte du Placard, de celle des trois frères, etc.

Mais au fur et à mesure que les histoires devenaient plus complexes, que les cérémonies et les rites étaient plus élaborés, que les connaissances écologiques et migratoires des animaux, celles des saisons et celles de l'éclosion et de l'utilisation des plantes étaient plus poussées, les hommes primitifs commencèrent à mélanger les dessins artistiques mobiliers et pariétaux aux marques intentionnelles, formant ainsi sur les parois des grottes ou sur les fragments d'os une vaste bibliothèque des mythes, des rites et des connaissances. Parfois même cet art animalier se suffisait à lui-même pour raconter une histoire ; mais le plus souvent, il était accompagné de ces marquages notationnels, considérés par les premiers archéologues comme des ornements géométriques ou comme des symboles sexuels, comme le fit Leroi-Gourhan.

Nos connaissances ne nous permettent pas encore de savoir de quelles histoires ou de quels mythes déterminés il est question dans chaque cas précis.

Nous parvenons cependant déjà à dégager des thèmes ; comme l'association de l'organe mâle avec l'eau et le poisson, ou avec des animaux carnassiers, tels le lion et l'ours ; l'association de la femme aux animaux herbivores à sabots et à cornes.

Parfois il y a mise à mort rituelle de certains animaux, mais il saute aux yeux que, très rarement, ces reproductions animalières sont en rapport avec la chasse ou avec le culte de la fécondité. Jamais, si ce n'est à partir du Mésolithique, nous ne voyons de scène de chasse, et lorsque l'homme est mélangé aux animaux, c'est toujours sans armes et revêtu d'ornements cérémoniels.

Parfois les femelles animales sont gravides ; mais plus, semble-t-il, pour marquer une date saisonnière qu'un culte de la fécondité. La jument pouline en avril-mai, la femelle du renne et du bison en août, etc.

Même les représentations de vulves et d'organes génitaux sont, jusqu'à un certain point, des symboles non-sexuels, c'est-à-dire non copulateurs et non érotiques, mais interviennent dans des histoires de processus qui incluent la naissance et la mort, la menstruation ou les cycles chronofactorisés liés à la Nature. Le thème de l'arceau, naissance, renouveau et passage, si fréquent au Néolithique des mégalithes, remonte à cette origine utérine du Paléolithique supérieur. Quand les marquages autour du thème dessiné sont purement ornementaux, ils sont toujours très réguliers

et marqués avec la même pointe lithique. Il est certain, depuis les études effectuées par Marshak, que cette imagerie paléolithique représentait, en partie, une première tentative d'écriture et de mémorisation, imaginée et engendrée par les Cromagnoides d'Europe.

L'abbé Breuil a mis sur pied une longue classification des arts rupestres préhistoriques. Sans renier aucunement la justesse de celle-ci, et en tenant compte de l'interpénétration des genres et des cultures, nous pouvons maintenir cette classification, en y ajoutant cependant le grand but de transmission cognitive auquel cet art servait de support.

1. – La première période, l'Aurignacien, s'étale de – 30 000 à – 23 000 ans, en France ; elle est caractérisée par les « macaronis », les empreintes de mains et les notations assez désordonnées et qualifiées de griffonnages par certains archéologues. Les formes animales y sont encore lourdes.
2. – Les périodes Périgourdine et Gravettienne qui suivent, et qui s'étalent de – 23 000 à – 17 000 ans, possèdent la majorité des statuettes appelées « Vénus » préhistoriques. Les peintures animales pariétales y sont caractérisées par une courbe dorso-cervicale avec tête et membres surajoutés, de ce fait, disproportionnés.
3. – La troisième période, appelée Solutréen, court de – 17 000 à – 13 000 ans. Les animaux y sont représentés en mouvement, comme dans la grotte de Lascaut qui date du début de cette période.
4. – Ensuite vient le Magdalénien, qui s'étale de – 15 000 à – 8 000 ans. C'est la véritable période des chefs d'œuvre, aux animaux aux proportions et à l'anatomie presque parfaites. Un zoologue australien, voyant les magnifiques dessins pariétaux d'Europe a affirmé, non sans justesse, que tous représentaient des animaux tués placés dans la posture de la course. Comme zoologiquement cela semble vrai, nous pouvons émettre l'hypothèse que le dessin servait à transférer l'âme de l'animal tué dans l'image d'abord, dans la nature ensuite, afin de recommencer le grand cycle des lois biologiques que notre ancêtre se devait de respecter pour survivre. Mais l'art ne se limitait pas à de simples dessins. Il était aussi devenu musical ; et la première flûte en os retrouvée date de – 25 000 ans : elle provient de Dolní Vestonice en Tchécoslovaquie. De même, la première

statuette d'argile mélangée à de l'os broyé, puis cuite au four pour la solidifier grâce au charbon des mines de Dolni, date aussi de -25000 ans, prouvant déjà un rudiment de connaissance des propriétés de l'argile cuite. Cette découverte des Cromagnoïdes blancs sera à la base de l'industrie de la poterie nécessaire au développement des civilisations néolithiques.

Comme l'a très bien démontré l'éthologue Eibes-Eibesfeldt par ses études sur le comportement des primitifs actuels, la représentation de phallus, tout comme les crânes animaux ou humains placés à l'entrée des habitations, ne possèdent aucun rôle sexuel.

De même, les statuettes antiques appelées « Vénus » n'avaient aucun rapport avec un supposé culte de la fécondité chez nos ancêtres cromagnoïdes. Tout comme les phallus, leur rôle était de garder et de protéger le foyer ou celui qui les portait en guise d'amulette. Ce n'est que plus tard, au Néolithique, qu'on leur attribuera un rôle plus vaste de déesse de la fécondité.

Les fouilles des sites d'habitations paléolithiques ont établi la situation caractéristique des figurines féminines aux creux des habitats, et plus spécialement encore dans les fosses d'emmagasinage creusées dans le sol. Par ces situations, nous sommes certains qu'elles remplissaient les fonctions de gardiennes des réserves alimentaires et de l'esprit du foyer (le feu naissant du corps de la femme).

Chez les esquimaux, les Tungu d'Asie septentrionale et les Yakoutes de l'Altaï, ces deux rôles sont encore toujours attribués à une femme d'expérience ou à sa représentation. D'autre part, l'étude de la sépulture gravettienne d'Arena Candida, près de Savona, en Italie, nous montre l'existence de pendeloques, d'images fessières féminines et de figurines en os assez rapidement et assez grossièrement sculptées en forme de déesse ; travail si grossier, qu'il semblait avoir été exclusivement façonné pour l'inhumation. Il prouvait ainsi que ces figurines ne possédaient aucun rôle sexuel, mais uniquement un rôle protecteur.

L'homme du Paléolithique supérieur est aussi le premier à collectionner les coquillages, les cristaux, les fossiles, les pierres colorées et en général tous les objets curieux. Il les considérait certainement comme un groupe spécial de « charme » laissé dans l'habitat pour le protéger. Dans ce même but, il se paraît aussi de pendeloques et d'amulettes osseuses ou colorées.

Les dernières études de Von Koenigswald sur l'art paléolithique le démontrent amplement. De même que la fréquente superposition des dessins prouve que ces derniers, une fois terminés, ne possédaient aucune valeur spéciale, et que l'acte magique résidait uniquement dans la réalisation du dessin.

L'art n'était pas libre, mais servait de magie ; pour cette raison, les animaux étaient représentés d'une façon très naturiste, tandis que les humains, et surtout les statuettes féminines, étaient presque toujours décapitées ; car la représentation du visage, siège de l'âme, pouvait jeter un sort néfaste pour la personne encore vivante. Pour cette même raison je suis persuadé, comme le zoologue australien, que les animaux représentés étaient tous morts avant que l'on osât les dessiner.

La semi-sédentarisation et la richesse relative, mais la plupart du temps sous forme de denrées périssables, augmentèrent certainement l'imprégnation magico-religieuse de nos ancêtres. Elle s'accompagna de tabous, de rites et d'interdits de plus en plus nombreux, afin d'éviter la perte ou l'altération de ces trésors. En apprenant l'abondance, l'homme mesurait mieux sa disparition éventuelle et sentait d'autant plus fortement la nécessité de s'allier les dieux et les forces de la nature, par l'éducation, les mortifications et les sacrifices. Tout fait inexplicable ou dépassant sa propre puissance était assimilé au surnaturel et adoré comme tel.

En conséquence le feu, le tonnerre, les orages, les volcans et les phénomènes stellaires devenaient des dieux respectés et vénérés, afin qu'ils canalisent leur force cosmique en évitant le chaos. L'esprit de la divinité était partout dans la nature et toutes les manifestations physiques ou chimiques, animales ou végétales qui s'y déroulaient, correspondaient à un morceau, à une partie de Dieu.

Rien d'étonnant, par conséquent, que pour ces hommes perpétuellement en contacts intimes avec cette nature, les lois biologiques ne représentent les commandements de Dieu. Et les instincts réglaient le décodage et la compréhension des ordres divins ; d'où la nécessité impérieuse de toujours les suivre.

Comme la nature semble éternelle, rien n'y périt réellement ; tout s'y transforme et l'âme s'y transmet d'un individu à l'autre, par la génération, la création, le dessin (la représentation imagée) et même par le feu dévorant. La mort et la vie se confondent et ne représentent plus que des passages successifs, des stades d'une continuité future, qui devient de plus en plus logique. L'homme

de Cro-Magnon, encore plus que son ancêtre néanderthalien, s'ingéniera à faciliter la survie de ses morts dans l'au-delà.

Son matériel funéraire deviendra fort complet : il comportera aliments, boissons, jouets pour distraire, sans oublier bijoux et parures pour les femmes, armes, outils et insignes du commandement pour les chasseurs et les guerriers. Ils prendront aussi l'habitude d'enduire le corps de leurs défunts d'un mélange de graisse et d'ocre rouge pour leur redonner les couleurs naturelles de leur vivant. Cet ocre rouge prouve que nous avons affaire à des hommes blancs, dont la couleur naturelle est rosée ; car, s'ils avaient appartenu à la race jaune, ils auraient utilisé du manganèse jaunâtre, tout comme, s'ils avaient appartenu à la race noire, ils auraient utilisé du manganèse brunâtre ou même du noir de fumée ou du charbon.

À l'instar de ses ancêtres néanderthaliens et pithécantropiens, l'homme de Cro-Magnon pratiquait le cannibalisme, certainement bien plus dans un but magico-religieux que par pur besoin alimentaire.

Son niveau de vie, déjà élevé, semble exclure la seconde hypothèse, du moins dans les conditions normales. Car, lorsque la nécessité de survivre l'impose, même l'homme moderne retourne sans vergogne à l'anthropophagie. Au cours de chaque grande guerre (même de la 2^e guerre mondiale), on en signala des cas sporadiques.

Mais la plus belle démonstration moderne reste l'odyssée des passagers de l'avion qui s'écrasa dans les Andes, en 1968. Pour survivre durant plus de 60 jours dans les solitudes glacées, les survivants se résignèrent sans trop de difficultés à manger leurs compagnons décédés. C'est leur long passé héréditaire de carnivores cannibales qui transforma si facilement d'honnêtes civilisés en anthropophages.

Les Cromagnoïdes cannibales, dont les nombreux charniers révèlent quantité d'os longs fracturés et de crânes mutilés, ne furent jamais les bons sauvages que veulent, à toute fin, nous imposer les théories lénifiantes à la J.-J. Rousseau ou à la Lévy-Strauss. Ils n'étaient ni pires ni meilleurs que d'autres ; ils étaient simplement des hommes. Il est surprenant qu'un individu, qui se dit savant, comme Lévy-Strauss, puisse si allègrement confondre science et religion, et que le monde moderne puisse encore lui accorder quelque crédit. Car il est flagrant, qu'il puise sa croyance en un état originel d'innocence, dont la cosmogonie sémite se doit de

nous imposer des hommes parfaits à l'image d'un Dieu parfait. Ce n'est qu'en goûtant à l'arbre de la connaissance et en rejetant les dogmes messianiques que les hommes sombrèrent dans le péché (remplaçons connaissance par civilisation et nous aurons, résumée devant nous, toute la théorie de Lévy-Strauss). Pour le Sémite, la « Vérité » et la connaissance perdent l'homme ; pour les Aryens, païens et logiques que nous sommes, elles représentent ses meilleures chances de salut, car seuls le travail, l'effort, la persévérance, le courage et l'intelligence nous élèveront à la divinité.

Pour en terminer avec l'homme de Cro-Magnon, ajoutons qu'il fut le premier à domestiquer un animal ; il s'agit du chien, le premier et le plus fidèle ami de l'homme. Sa domestication date de -17 000 ans environ, d'après les fossiles récents trouvés en Allemagne, qui nous montrent les modifications anatomiques dues à la domestication. Vers -11 000 ans, on le voit, représenté pour la première fois, accompagnant un groupe de chasseurs sur une fresque du Levant espagnol.

Cette réussite est donc, elle aussi, à porter au crédit de l'homme blanc ; car les traces d'association entre ces deux espèces, l'homme et le chien, découvertes en Australie, remontent seulement à -8 000 ans.

Il semble certain que, durant des millénaires, des meutes de loups et de chiens sauvages avaient pris l'habitude de suivre les groupes de chasseurs pour récolter sans effort les abats et les restes des victimes abattues par ces derniers.

Petit à petit, ces carnivores, dont le comportement à la chasse est assez comparable à celui des humains, se rapprochèrent des chasseurs, et il n'est pas exclu qu'à ce stade, une certaine coopération ait pu naître entre eux : les loups et les chiens rabattaient les proies vers les humains, mieux armés qu'eux pour abattre les grosses pièces, à moins qu'un cromagnoïde, particulièrement sensible à l'amitié animale n'ait recueilli et élevé des chiots ou des louveteaux, dont les parents avaient été tués à la chasse. Et, en prenant la place de leur chef de meute, il se les attacha pour la vie.

Quoiqu'il en soit, cette symbiose entre chasseurs et canidés améliora, elle aussi, le niveau de vie général. Les chasses devinrent plus fructueuses, grâce au flair des canidés ; le pistage des proies était facilité, de même que leur capture et leur mise à mort, grâce à la rapidité plus grande des rabatteurs à quatre pattes. De plus, grâce à l'ouïe plus fine de son nouvel associé, le chasseur fatigué

pouvait s'endormir tranquille, qu'il fût de retour dans son village ou surpris en territoire hostile. Puis, du rôle de gardien, le chien se transforma en bête de somme.

Avant de voir apparaître le cheval dans les plaines d'Amérique du Nord, les Peaux-Rouges avaient encore l'habitude d'harnacher leurs chiens avec des travois et de leur faire porter ainsi les maigres richesses de la tribu, lorsque cette dernière émigrerait.

Les Esquimaux agissaient de même en l'attelant à leurs traîneaux, et il est certain que l'homme de Cro-Magnon l'obligea à rendre les mêmes services. L'importance de ce rôle est telle, qu'il est prouvé que la culture esquimaude de Thulé supplanta celle de Dorset, uniquement grâce à la domestication du chien ; les deux cultures étant, pour le reste, totalement équivalentes.

Certains peuples enfin, et peut-être déjà des Cromagnoïdes, élevèrent des chiens dans un but culinaire. Les Chinois et les Aztèques mangeaient leurs chiens.

Terminons en ajoutant que c'est grâce au chien domestiqué que la plupart des civilisations pastorales purent se développer.



ÉTAT DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

Il y a 3 millions d'années.



CHAPITRE VII

LA NAISSANCE DE L'AGRICULTURE

Depuis 6 000 000 d'années, l'humanité vécut exclusivement de chasse et de cueillette. Comme elle apparut dans les régions tropicales, au début et durant les 5 000 000 d'années qui suivirent, sa survie ne fut limitée qu'en fonction de son outillage et de son armement. Ces régions, extrêmement giboyeuses, permettaient une chasse efficace sans trop de déplacements. Rappelons encore ici que le goût des armes efficaces naquit tout naturellement de cette nécessité vitale et s'inscrivit profondément dans le patrimoine héréditaire de l'homme. Mais, outre l'abondance des ressources en gibiers, les zones tropicales bénéficiaient aussi de ressources végétales constantes. De nombreux fruits y mûrissent toute l'année et la plupart des graminées et des racines assimilables y alternent dans leur éclosion, de telle sorte qu'il n'existe jamais de temps mort entre les diverses récoltes.

Certains savants prétendent encore qu'avant d'être un tueur, l'homme primitif fut nécessairement un charognard qui s'ingéniait à voler les proies tuées par d'autres carnivores. Je suis persuadé du contraire, pour deux raisons majeures :

1. – Les chasseurs de cette époque, même renforcés de toute leur famille, étaient incapables de concurrencer, en puissance d'attaque, les grands carnivores comme les lions, les tigres ou les ours ; mais il leur était tout aussi impossible de concurrencer, en rapidité, les petits carnivores comme les loups ou les lycaons, organisés en sociétés. Devant l'homme

armé de pierre, ceux-ci fuient toujours en emportant leurs proies.

2. – La seconde raison est encore plus déterminante. Elle ressort des études de Jane Goodall sur le comportement alimentaire des primates. En effet, celle-ci a incontestablement prouvé que l'ensemble des simiens répugne à manger de la charogne ou même de la viande tuée quelques heures auparavant par d'autres. Pour accepter une alimentation carnée, les singes doivent être stimulés par deux facteurs, qui sont :

- a. – L'excitation personnelle préalable résultant de la chasse et de l'acte de tuer.
- b. – L'ingestion de la viande à l'état encore chaud. Or nous en savons actuellement suffisamment sur l'hérédité comportementale, pour déduire que l'homme, dont les ancêtres furent communs avec les singes anthropomorphes, n'a pu qu'hériter ce même instinct de dégoût pour la charogne, car il est inscrit dans l'évolution génétique comportementale de tous les simiens.

Il y a 20000 ans environ, cette humanité de chasseurs et de cueilleurs accrut considérablement ses ressources grâce à la pêche et au ramassage de coquillages, de mollusques divers et de crustacés (ce ramassage n'étant qu'une forme dégénérée de la pêche). Mais, durant les millions d'années qui précédèrent, cette double ressource alimentaire carnée et végétale imposa la séparation des sexes et leur inégalité relative.

L'homme s'octroya la chasse, sa fatigue et ses dangers, alors que la femme, moins forte, moins habile à la course, et bien souvent handicapée par une grossesse ou une récente maternité, se consacra à la direction et à la garde du camp de base, à la cueillette, à l'allaitement et à l'éducation première des enfants, donc à l'avenir du groupe.

Si la petite fille joue instinctivement à la poupée et le petit garçon à la guerre (substitut de la chasse), c'est parce que leur instinct leur dicte cette attitude depuis des millions d'années. Alors, les pacifistes émasculés, de même que les féministes hystériques, qui veulent chambarder complètement ces pulsions héréditaires, ne peuvent aboutir qu'à des échecs retentissants ; car, s'ils insistent, ils transforment les enfants en névropathes et en déséquilibrés sociaux et sexuels ; et, s'ils n'insistent pas assez, l'instinct naturel, programmé depuis 6000000 d'années reprend automatiquement le dessus.

Au cours des temps, des lois et des tabous viendront renforcer cette ségrégation primitive des sexes, ainsi que la répartition respective de leurs tâches dans la communauté. Mais ces lois et ces tabous ne subsisteront que dans la mesure où ils viendront appuyer les pulsions instinctives et héréditaires et non les contrecarrer.

Comment pouvons-nous savoir quelle était la vie de ces chasseurs qui furent nos ancêtres. Était-elle facile et heureuse, ou même simplement harmonieuse ?

Sachons d'abord qu'il existe encore actuellement quelques peuples peu évolués qui subsistent à ce stade culturel ; bientôt ils disparaîtront définitivement, car toutes ces communautés de chasseurs se font absorber par le monde moderne, que ce soit en Afrique, en Australie, en Malaisie ou en Nouvelle-Guinée.

En Afrique ne subsistent plus guère que les Pygmées du Kalahari, car c'est en 1966 seulement que la dernière tribu de chasseurs africains parlant bantou, les Hazda de Tanzanie, fut sédentarisée et pratiqua le jardinage, premier stade agricole.

En Nouvelle-Guinée, depuis 1960, le gouvernement australien impose, aux anciens chasseurs de têtes, l'agriculture, l'instruction publique et l'élevage.

Il y a quelques centaines d'années, quand l'Europe découvrait le monde, aventuriers et navigateurs furent mis en contact avec de nombreuses peuplades attardées, au stade de la chasse paléolithique : comme la plupart des Indiens d'Amérique du Nord et du Sud, comme les Polynésiens et l'ensemble des Nègres africains. Tous ces découvreurs de terres nouvelles nous ont laissé des récits très détaillés sur la façon de vivre de ces autochtones qu'ils côtoyaient.

Pour finir, nous possédons aussi d'innombrables fresques préhistoriques qui, surtout à partir du Mésolithique, relatent la vie, la chasse et les croyances de nos ancêtres. Grâce à toutes ces données, nous pouvons savoir, par comparaison, quelle était exactement la vie de notre ancêtre chasseur du Paléolithique supérieur.

Et nous pouvons affirmer que, malgré la pénurie alimentaire plus ou moins chronique (du moins jusqu'à la découverte de la pêche), et sa conséquence, la limitation obligatoire des naissances, la vie primitive de chasseur n'était pas désagréable ; bien au contraire, surtout lorsqu'il possédait un territoire relativement giboyeux, comme les plaines forestières ou les savanes de l'Ouest américain.

L'anthropologue Richard Lee a étudié pendant plusieurs années la vie des Boshimans chasseurs, du désert du Kalahari. Bien que cette région semi-désertique soit peu favorable à la chasse, il a cependant pu prouver que chaque boshiman absorbait en moyenne 2 140 calories par jour, pour un travail de deux heures de cueillette journalière pour la femme et d'un maximum de 32 heures de chasse par semaine pour l'homme. Alors pourquoi ce mode de vie primitif, fait de liberté et de nombreuses heures de loisirs, a-t-il progressivement été délaissé et remplacé par celui, beaucoup plus contraignant, des agriculteurs ? À mon avis, trois raisons majeures incitèrent l'homme à changer :

1. – Le désir inné de tout homme, mais principalement présent chez le Blanc, de dominer son environnement, de prévoir et de thésauriser suffisamment pour être toujours à l'abri du besoin. Chez certains cette thésaurisation pourra rapidement se transformer en orgueil et en désir de puissance.
2. – D'autre part, du moins à ses débuts, l'apport néolithique, fait de jardinage et d'un début d'élevage, ne fut pas une forme culturelle beaucoup plus astreignante pour l'homme, que ne l'était la vie du Paléolithique supérieur. Nous devons perdre cette notion, habituellement enseignée dans les écoles, d'un homme primitif luttant sans trêve pour survivre. Au contraire, l'homme de la fin du Paléolithique supérieur et du début du Néolithique fut remarquablement en équilibre avec son environnement.

Le premier apport agricole, qui commença insensiblement depuis 17 000 ans (découverte de la première meule), permit une vie simple mais heureuse ; surtout en Europe, où le Mésolithique et le Néolithique prirent aussitôt une forme communautaire, mais respectant l'individualisme de chacun (communauté de travail et entraide, mais individualisme familial, de logement, maisons indépendantes et bien espacées les unes des autres dans les villages, etc.).

En outre, les espaces étaient si vastes, la population si clairsemée et les besoins en surfaces à cultiver si restreint, par rapport à l'ancienne superficie nécessaire aux chasseurs, que les guerres et les luttes tribales étaient excessivement rares. Partout nous y voyons les anciennes populations autochtones de boisilleurs-chasseurs vivre en bonne entente et se compléter avec les populations nouvelles s'occupant d'agriculture. Pas de guerre

et beaucoup de loisirs voués au développement de la vie spirituelle et à la préparation de l'au-delà, impliquant la construction de vastes demeures mégalithiques pour les défunts. Ce fut l'âge d'une communion perpétuelle avec la nature, enfin suffisamment domestiquée pour mettre l'homme à l'abri de tout danger.

Rien d'étonnant que cette vie idyllique soit considérée comme l'âge d'or par toutes les générations futures, celles d'après la découverte du métal. Rien d'étonnant à ce qu'Hésiode et la plupart des poètes grecs, qui vécurent avant l'an - 700, entassés dans des villes insalubres, en perpétuelles guerres territoriales, subissant épidémies, meurtres et luttes sociales, n'aient qualifié d'âge d'or ce passé que leur enseignaient les légendes ; passé où l'homme bénéficiait d'une vie libre, pacifique et facile.

« Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre de tout soucis... ; lorsqu'ils mouraient, l'on eût dit qu'ils tombaient endormis, les champs fertiles courbaient vers eux leurs épis chargés, prêts à la moisson... Tandis que les hommes, selon leur bon plaisir, vquaient tranquillement à leurs travaux, tout en profitant de l'existence. »

Oui vraiment, le Mésolithique et le Néolithique mégalithique européen, qui ne connaissaient ni l'envie, ni le rendement, ni les impôts, ni les congés payés, ni le tourisme de masse, ni les routes encombrées et empuanties, furent réellement l'âge d'or de l'Europe et du monde.

3. – Comme troisième raison, il ne faut pas oublier que la chasse à l'état pur ne présentait pas que des avantages : elle imposait à chaque groupe une stricte limitation du nombre des individus. Cela impliquait le sacrifice de nombreuses petites filles dès leur naissance. À l'époque, aucun groupe de chasseurs ne pouvait dépasser le cap des trente individus. Des savants ont calculé qu'un groupe de vingt-trois néanderthaliens devait, pour rester en bonne santé, se procurer un minimum de deux cents kilos de viande maigre chaque semaine. De ce fait, durant la mauvaise saison, il était bien rare que le silo collectif de la famille fût souvent plein. En hiver l'on pouvait en partie se rabattre sur les réserves végétales (noix, racines, bulbes et graines), mais, elles aussi, restaient assez limitées. L'infanticide des fillettes n'était donc pas une pratique ignoble et barbare, mais bien un besoin impérieux et vital, qui ne restait même pas toujours limité aux enfants.

Comme les esquimaux d'il y a cent ans, qui en furent réduits à la famine, lorsqu'ils rataient les migrations de caribous, nos ancêtres chasseurs durent parfois aussi se résigner à pratiquer le parricide des vieux et même parfois le meurtre des adultes les moins aptes pour, dans les cas extrêmes, ne laisser subsister que le meilleur chasseur et la jeune femme la plus prometteuse de vie nouvelle, afin de recréer au plus vite le groupe disparu.

Ces millions d'années de vie aventureuse de chasseurs imposeront à tous les humains une monogamie assez stricte, car il fallait être un chasseur plus qu'émérité pour pouvoir nourrir une épouse, ses enfants et en plus, une concubine. Avec la pêche et la récolte plus systématique des graminées, les ressources s'améliorèrent beaucoup et permirent aux familles de devenir des clans d'une soixantaine d'individus. Il est possible qu'alors, une certaine polygamie ait vu le jour : son but consistait surtout à renforcer le clan le plus possible avant la mort du chasseur.

Les peuples guerriers, qui suivront, adoptèrent la même attitude, car la vie d'un guerrier est toujours assez brève, surtout s'il est valeureux ; et il est nécessaire qu'il fournisse à sa tribu le plus d'enfants possibles avant de disparaître.

Au contraire, chez les peuples sédentaires et commerçants, le harem devint une marque de luxe, de puissance et de jouissance. La polygamie relève chez eux non plus de la nécessité, mais du despotisme et de l'hédonisme ; elle puise ses racines non plus dans l'antique culture chasserresse, mais dans l'agriculture à outrance. Car les cultures, principalement agricoles, nécessitent beaucoup de bras pour cultiver la terre, de telle sorte que les guerres entre cités réduisaient les vaincus en esclavage pour que les mâles aillent enrichir les champs et leurs femmes les harems surpeuplés ; ce qui entraînera toujours les mélanges raciaux et la décadence.

La polygamie guerrière procède donc d'une origine et d'une conception toutes différentes de celles des commerçants : la femme n'y est jamais un objet mais une associée qui aide à renforcer la tribu ; elle y est par conséquent bien considérée et y jouit de nombreux avantages et de protection.

Au contraire, parmi les peuples commerçants elle devient un simple objet susceptible de répudiation ; elle doit s'y voiler la face, car elle représente la tentatrice satanique ; elle doit participer à la prostitution sacrée en expiation de son péché originel d'être femme ; elle n'y a droit à aucun égard ni aucune protection ni même à aucune instruction, car elle est inférieure au riche

commerçant. Elle n'y a même pas droit à la jouissance sexuelle, si ce n'est dans la mesure où elle la procure à son maître. Et ce dernier, pour s'assurer sa fidélité et son exclusivité, inventa les mutilations sexuelles (clitoridectomie et infundibulation). Celles-ci semblent être apparues dans l'Égypte pharaonique, fortement négroïde, et en Chaldée, fortement sémitisée. Ces peuples sémitisés étaient d'ailleurs aussi à l'origine de la prostitution sacrée, de l'impureté menstruelle féminine et de tous les tabous liés à son sexe. L'on est donc loin ici de la polygamie guerrière indo-européenne.

Dans l'Iran actuel, et d'ailleurs dans tous les pays musulmans retournés à une interprétation pure et dure du Coran, les femmes qui furent honorées la nuit par leur époux et maître sont obligées, le jour venu, de se doucher copieusement. Ces files devant les douches publiques étonneront toujours les Occidentaux !

Un second inconvénient majeur des cultures chasseresses primitives réside dans l'obligation constante de se déplacer à la suite du gibier. Ce nomadisme forcé comporte pas mal d'aléas, car le monde du chasseur est plein d'embûches. Des chasseurs peuvent être tués ou blessés gravement, surtout à la chasse au gros gibier. Les intempéries peuvent brouiller les pistes, abrégé les poursuites ou même les faire avorter. Les troupeaux d'animaux chassés peuvent être décimés par les maladies ou par d'autres prédateurs ; parfois même, par de mauvaises conditions écologiques ; parfois encore, des changements environnementaux brusques ou tout simplement des forces mystérieuses peuvent influencer le cours des migrations.

Les hordes animales possèdent en général, à certaines saisons, des lieux de rendez-vous migratoires et des passages obligés, soit entre deux chaînes de montagnes, soit lors de la traversée d'un fleuve. En général, les chasseurs connaissent bien ces lieux de rendez-vous et les utilisent parfois durant des générations, comme nous le prouvent les sites pithécanthropiens de Torralba et d'Ambrona en Espagne.

Mais à la longue, les conditions climatiques et géologiques modifient la situation des gués, des défilés, des plaines et des marais, et les chasseurs peuvent perdre subitement les bénéfices d'années d'observations et de mises au point tactiques. Bref, tous ces hasards de la chasse rendent la vie d'un groupe assez précaire. Avec un peu de malchance, il peut même être réduit à l'extinction totale. Pour tenter de parer le mauvais sort et d'influer sur leur destin, tous les groupes de chasseurs s'adonnèrent à la magie et compliquèrent à l'extrême leurs rituels de chasse.

En partie cependant, la sécurité et la limitation des groupes, de même que l'obligation de parcourir un vaste territoire, étaient compensées par l'abondance des ressources végétales.

Dans les régions favorables, elle permit une semi-sédentarisation et la concentration de groupes plus importants. Et les chasseurs, après avoir mainte et mainte fois observé le renouveau de la nature, s'essayèrent à la culture. L'idée prit vraisemblablement corps après avoir constaté que des graminées, perdues aux alentours de leurs abris, à la suite de leur manipulation l'année précédente, germaient et fleurissaient à la saison suivante.

Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que le Néolithique naquit par trois fois à des époques différentes dans les trois régions du globe, où les graminées sauvages se trouvent concentrées en quantité suffisante : c'était, en Mésopotamie, autour de l'orge et du blé sauvage ; en Chine, autour du millet et, très tardivement, en Chine du Sud, autour du riz ; et, en Amérique centrale et du Nord autour du maïs.

En Mésopotamie et surtout sur les contreforts des monts Zagros, en Asie mineure, le climat au Paléolithique supérieur était tellement favorable, que la récolte des graminées pouvait se faire deux fois par an. Il en était de même en Égypte, le long du Nil, où la sédentarisation, attestée par les découvertes archéologiques, fut presque totale. Le plus vieux mortier du monde, utilisé pour piler les graines, fut découvert en Égypte, dans la région de Kom Ombo : il remonte à - 17 000 ans, mais il est très vraisemblable que, déjà à cette époque, il était utilisé dans de nombreuses régions, car toutes les graminées doivent être concassées pour être digérées par l'homme. Leur récolte, qui remonte à des temps beaucoup plus reculés, devait nécessairement s'accompagner d'un concassage préalable.

Il y a plusieurs années, le professeur Jack Harlan, de l'université de l'Illinois, prit part à une expédition en Turquie, dans une région encore actuellement riche en végétaux comestibles sauvages. Lui, le spécialiste de la domestication primitive de ces mêmes végétaux, put y observer de vastes étendues de ce blé sauvage primitif que les premiers fermiers d'Anatolie entreprirent de cultiver.

Par expérience, il commença d'abord à les récolter à mains nues ; mais celles-ci furent rapidement mises à vifs. Cependant, déjà de cette façon, il n'éprouva aucune peine à ramasser en moyenne deux kilos de graines à l'heure. Il se fabriqua alors une faucille rudimentaire en creusant une fente dans une branche

solide, y introduisant ensuite une lame en silex qui provenait d'un site agricole d'Irak, daté de -7 000 ans : cette lame coupait le blé presque aussi bien qu'une faucille moderne en acier ; elle ne lui procurait qu'une livre de blé en plus à l'heure, mais elle lui permettait d'épargner ses mains. En conclusion, il put affirmer qu'un groupe d'une famille, à l'époque préhistorique, en travaillant lentement et en remontant le flanc de la montagne à mesure que la saison avançait, pouvait facilement, endéans trois bonnes semaines, récolter suffisamment de céréales sauvages pour couvrir toute sa consommation annuelle : cela, sans se crever à la tâche.

Le professeur Harlan essaya aussi différentes façons de préparer le blé sauvage. Il enleva la balle en utilisant un pilon et un mortier d'Indien Osage ; il se rendit compte aussi que ce travail était grandement facilité par un prégrillage des graines pendant trente minutes à une température de 175 degrés : le produit écrasé pouvait être nettoyé au moyen d'un tamis fait d'herbes tressées, ou plus simplement encore, en le vannant au vent. On pouvait ensuite en confectionner une soupe ou le faire bouillir comme du riz. Le savant constata en outre que le blé sauvage est nutritif et savoureux ; une analyse chimique démontra qu'il contenait près de 60% de plus de protéines que les variétés modernes cultivées.

Mises à part ces quelques régions privilégiées, la majorité des chasseurs primitifs devaient compter bien plus sur les ressources de la chasse que sur celles de la cueillette.

Par comparaison avec des groupes actuels, comme les Aborigènes d'Australie, les Boshimans du désert de Kalahari, les Ariangulo, Boni ou Sanye de Tanzanie ou les Andamans des îles du même nom, nous pouvons cependant déduire qu'en moyenne, la superficie territoriale nécessaire pour la survie d'un groupe de chasseurs primitifs devait varier entre 130 000 et 390 000 hectares, soit un minimum de trois kilomètres carrés par chasseur (pour une bande de vingt-cinq individus). Comparativement, une meute de dix loups utilise exactement la même superficie, alors qu'une troupe de quarante babouins ne nécessite que 4 000 hectares et une famille de quatre gibbons seulement 25 hectares.

Durant les dernières décennies, l'on a pu voir des cultures purement chasseresses, attardées des âges paléolithiques, passer sans transition de la chasse à l'agriculture et à l'élevage. Ce fut le cas des Aborigènes d'Australie et de Nouvelle-Guinée, d'autochtones du Sud-Est asiatique et de nombreuses tribus de chasseurs en Afrique.

Cette brusquerie n'est cependant que la conséquence des temps modernes. Cependant, à la suite de ces exemples, la majorité du grand public s'imagine qu'il en fut de même, lors des temps préhistoriques et, qu'en quelques décennies, les chasseurs du Paléolithique supérieur sautèrent à pieds joints dans le Néolithique et organisèrent leur monde agricole du jour au lendemain.

La réalité fut tout autre, et nous commençons seulement maintenant à discerner la lente progression qui amena, au long des millénaires, nos ancêtres chasseurs à se transformer en agriculteurs. Car, en effet, ils se convertirent d'abord en agriculteurs, certains, ensuite seulement, en éleveurs, les animaux ne se domestiquant qu'après avoir été attirés par les cultures naissantes. L'élevage ne représente donc pas, comme on le croit encore communément, un stade intermédiaire entre la chasse et l'agriculture, mais n'est qu'une conséquence de cette dernière.

Dans la grotte de Lascaut, qui remonte à -17 000 ans, on a retrouvé les restes fossiles d'une corde faite de fibres végétales tressées. On n'a pas pu déterminer quelle variété de plante a fourni ces fibres. Il ne fait cependant aucun doute que l'homme de Cro-Magnon, qui la tressa et l'utilisa, possédait des connaissances botaniques suffisamment poussées pour ne couper la plante qu'à la bonne saison, celle qui permet l'obtention de fibres solides et résistantes à la torsion. Nous n'en sommes pas encore à l'agriculture, mais il y a, dans cette série d'opérations, une relation d'ordre cognitif avec cette dernière. D'autre part, de nombreuses gravures et peintures préhistoriques, remontant même à l'Aurignacien, montrent des associations chronofactoriées d'animaux et de certaines plantes, ou même de fleurs, où nous pouvons constater que l'auteur tient nettement compte des variations saisonnières. On a même trouvé, en provenance des Espélugues (Hautes Pyrénées) et de Pekarna (Moravie), datant de cette même époque reculée, des baguettes d'ivoire sculptées en forme d'épis de céréales. Cela ne prouve certainement pas encore la rationalisation de la culture céréalière, mais authentifie déjà la connaissance et l'utilisation de ces plantes à l'époque magdalénienne.

Il serait étonnant qu'avec toutes ces connaissances chronofactoriées des cycles saisonniers et des mœurs des animaux qui l'entouraient, l'homme de Cro-Magnon ait négligé d'étudier la croissance et le cycle des plantes utilitaires et qu'il n'ait pas connu l'époque de leur germination. Il n'est pas douteux non plus que l'ensemble des traditions, des rites cérémoniels chronofactoriés,

des histoires dramatico-narratives et des mythes ayant trait à la déesse-mère, ou plus exactement aux « Vénus » du Paléolithique supérieur, ne soient un des fils conducteurs et une des bases des observations qui ont mené lentement l'homme moderne vers l'agriculture. La tradition de « l'image fessière » et des petites statuettes pendeloques de ce type, au cou et au corps fortement allongés, se retrouve au Néolithique et, plus tard encore, dans toutes les cultures qui connaissent l'agriculture.

Cette déesse agricole fessière y est souvent associée à des animaux à cornes, à des poissons, à des plantes et à des oiseaux, et elle participe généralement d'une mythologie lunaire dont les célébrations sont réglées par le calendrier et les saisons. Les spécialistes des premières traditions agricoles l'ont appelée « Déesse suprême de la Terre et des Eaux et maîtresse des animaux ».

Il est incontestable aussi que les processus féminins périodiques et réguliers, ainsi que les histoires qui s'y rattachent, ont servi de base aux équations, aux explications et aux vérifications chronofactoriées qui tendent à rendre compte de processus périodiques comparables dans la nature, car la structure de tout phénomène régulier et périodique peut être utilisée pour en expliquer un autre.

En définitive, c'est le noyau cognitif de la culture évoluée et élaborée du Magdalénien qui a survécu aux changements qui se sont produits chez les animaux, chez les plantes et dans le climat et qui, en se développant, a permis la transition vers l'agriculture.

Quand, entre -8000 et -6000 ans, la période glaciaire s'achève, le climat européen change radicalement ; les immenses troupeaux disparaissent et la forêt envahit la toundra et la steppe eurasiatique. La glace se retire partout et le niveau des mers et des océans se remet à monter. Le renne et le mammoth remontent vers le Nord, entraînant à leur suite les groupes de chasseurs subarctiques qui ne tarderont pas à voir disparaître cet énorme pachyderme.

De ce fait, toutes les traditions vieilles de plus de 30000 ans se détériorent, de même que les structures sociales, la vie cérémonielle, l'art et le travail sur os qui en faisaient partie. La nouvelle période, à la fois archaïque et révolutionnaire, peut paraître régressive et dégénérative pour un œil non averti (exemple : retour aux gravures plus rudimentaires sur galets) : elle n'est cependant qu'adaptative.

Dans les plaines d'Allemagne septentrionale et de la Baltique, le retrait des glaces a laissé des terrains marécageux et d'immenses

lacs alimentés par les eaux de fonte. Les grands animaux disparus, les chasseurs des steppes, qui vivaient dans ces régions, s'adaptèrent et se reconvertirent en chassant les abondants animaux de la forêt et le gibier à plumes des lacs ; ils développèrent aussi la pêche, la collecte des fruits, des coquillages côtiers et des plantes aquatiques comestibles, qui poussaient dans les marais.

Bien plus loin au Sud, autour de la Méditerranée et particulièrement au Proche-Orient, les cultures mésolithiques prirent une forme différente. Dans ces régions plus arides, les problèmes pratiques n'étaient pas les mêmes que ceux du Nord ; cependant, les problèmes cognitifs généraux étaient semblables et les techniques culturelles évoluées et chronofactoriées du Paléolithique servaient de façon identique dans les deux régions où tout ce que l'archéologie a retrouvé jusqu'à présent révèle la continuation et le développement de toutes les traditions symboliques antérieures du Paléolithique. Ces mêmes traditions de notation et d'observation donneront naissance, en Europe du Nord et en Europe centrale, aux baguettes calendaires et au calendrier runique, de même qu'aux cultures mégalithiques et à Stonehenge ; tandis qu'au Sud et au Proche-Orient, elles aboutiront à la culture mésolithique natoufienne (– 8500 ans) de Palestine.

Au début, les Natoufiens du village de Jéricho ne sont pas exclusivement agriculteurs, bien qu'ils récoltent les graminées à l'aide de faucilles, et qu'ils les fassent ensuite moudre au pilon dans des mortiers. Il n'existe donc nulle part de passage brusque à une nouvelle culture de type agricole ; mais bien, partout, une progressivité, qui puise ses racines loin dans le Paléolithique des régions occupées par des Cromagnoïdes de type blanc : elle se traduira, pour la première fois, par la culture agricole natoufienne du Proche-Orient qui, elle aussi, sera engendrée par des populations de type dolichocéphale caucasoïde, c'est-à-dire blanc. Une autre raison qui milite en faveur de la lente progressivité dans l'installation de ces cultures agricoles, découle de la faible prolificité des graminées sauvages. Il est même certain que l'homme primitif dut exercer son génie inventif à améliorer continuellement le pouvoir reproductif des plantes qu'il cultivait. Prenons, pour exemple, le maïs sauvage : il fut domestiqué aux environs de – 3000 ans avant Jésus-Christ par des Indiens d'Amérique tropicale ; les fouilles, sur les emplacements des villages indiens les plus anciens, nous démontrent qu'au début, les épis de cette graminée mesuraient cinq centimètres, alors que des villages plus récents en possédaient,

dont la moyenne se situait aux environs de 10 centimètres. Cet accroissement de taille démontre un progrès certain des méthodes d'agriculture.

De plus, en observant la nature, l'homme primitif s'était aperçu que certaines espèces végétales étaient plus fécondes que d'autres ; il les cultiva de préférence pour leur meilleur rendement. À la suite de quoi, il s'attela certainement à l'hybridation entre différentes variétés ; en conservant notre exemple du maïs, nous constatons que cette série d'efforts a abouti à un maïs moderne qui fournit de 500 à 1 000 graines par épis, alors que les espèces primitives n'en possédaient qu'une cinquantaine par épis.

Pratiquement toutes les espèces végétales cultivées par l'homme moderne furent découvertes et déjà utilisées par les hommes du Néolithique. Leur descendant moderne n'y ajoutera que la betterave sucrière sous l'impulsion des guerres napoléoniennes. Naturellement, suivant les régions, les découvertes d'espèces nouvelles, datant du Néolithique, s'étalèrent sur plusieurs millénaires.

Le blé, l'orge et l'épeautre furent cultivés les premiers vers - 8 500 ans, en Asie mineure, dans les Balkans et dans les monts Zagros, par des Blancs caucasoïdes. Vers - 5 000 ans les Amérindiens découvrent le maïs, qu'ils commencent à cultiver 1 500 ans plus tard.

Le millet, plante extrêmement résistante, s'accommodant de grands écarts de température et de pluviosité, fut, de ce fait, cultivé préférentiellement dans les zones subsahariennes de la Chine du Nord ; sa culture commença vers - 4 000 ans.

Le riz, lui, ne commença à être cultivé que vers l'an - 2 000 avant Jésus-Christ, par des peuplades mélanienues de la Chine du Sud. Entretemps, le soya, les courges, les haricots, etc., furent, eux aussi, tous découverts par l'homme du Néolithique. Il n'y a que le seigle et l'avoine qui furent découverts plus tard par l'homme européen de l'âge du fer.

Au fond, cette tendance, qui inclina l'homme à pratiquer l'agriculture, répond à un besoin naturel que nous trouvons parmi toutes les races humaines. Elle répond à un désir que possédaient déjà nos ancêtres éloignés, alors qu'ils ne pratiquaient encore que la cueillette, en un temps où ils n'avaient pas encore engendré les diversités raciales actuelles.

Ce désir de mettre en réserve certains aliments pour éviter les périodes de disette et augmenter le bien-être, correspond au

besoin instinctif qu'éprouve tout animal de vouloir dominer son environnement. Mais la cueillette ne put se transformer en culture qu'après avoir réalisé la synthèse d'une foule d'observations portant sur la connaissance cyclique des plantes.

Or ces notations chronofactoriées et leur synthèse furent entreprises il y a plus de 20 000 ans, uniquement dans les régions d'Europe et d'Asie mineure occupées par les premiers ancêtres des races blanches. Sans ce travail préalable, aucune culture n'aurait été possible.

Il est à tel point nécessaire qu'avant d'entreprendre leur évolution agricole, les Négroïdes d'Afrique durent, eux aussi, commencer à transcrire sur os ou sur pierres, vers -6 000 ans, un ensemble de symboles et de dessins chronofactoriés de leurs observations des phénomènes naturels (phases lunaires, date de naissance des animaux, de germination et de croissance des plantes, etc.). Mais ils n'entreprirent ces observations que 15 000 ans après les Cromagnoïdes blancs, en les copiant grâce à une diffusion culturelle progressive. Il en fut de même pour les peuples mongoliques et, sans doute aussi, pour les Amérindiens. Car, si grâce à leur synthèse, les populations blanches du Zagros et d'Asie mineure purent entreprendre leurs premières cultures vers -8 500 ans, la Chine néolithique du Yang-Chao ne commença à cultiver le millet que vers -4 000 ans, l'orge et le blé n'étant importés en Chine que vers -1 500 ans par des peuplades indo-européennes venant des steppes. C'est sous leur impulsion aussi, que fut entreprise, à cette même époque, la culture chinoise du soya, plante très riche en graisse et en protéine dont la valeur nutritive est, de ce fait, comparable à la viande.

Quant au riz, il ne commença à être cultivé en Chine du Sud que vers -2 000 ans ; sa domestication première était due à des populations de type négroïde qui vivaient dans les marécages de l'embouchure du Yang-Tseu, dans la région pluvieuse de l'actuelle Shanghai. De là, sa culture diffusa ensuite vers les populations négroïdes et jaunes du Sud-Est asiatique. En Amérique, le relief montagneux du Mexique se prêtait à la prolifération de toutes sortes de plantes adaptées à un climat sec ou humide, voire chaud ou froid. On y trouvait donc un très large éventail de plantes comestibles, parmi lesquelles les premiers agriculteurs indiens pouvaient faire leur choix. Vers -4 000 ans, ils commencèrent par cultiver les courges et les fèves (grotte de Tamaulipas) ; puis, vers -3 000 ans, ils entreprirent les diverses espèces de maïs. À la

même époque, les montagnards du Pérou entreprirent, eux aussi, la culture des patates douces, des tomates, de la pistache et du haricot de Lima. À la vue de ce qui précède, nous voyons que les conditions botaniques et climatiques favorisèrent la réussite de certaines peuplades sur la voie de la culture agricole ; mais, **de toute façon, les races blanches possédèrent toujours quelques millénaires d'avance en ce domaine** ; ce furent aussi les seules qui systématisèrent et étudièrent les plantes et les techniques agricoles en vue d'un rendement intensif. Donc, elles seules firent réellement progresser l'humanité dans le domaine agricole, bien qu'elles ne furent pas toujours à la base de l'utilisation première de nouvelles plantes.

Ainsi, **le grand apport de la race blanche, et des Indo-Européens en particulier, fut la systématisation des recherches et des observations sur les phénomènes périodiques de la Nature.**

Et si d'autres races découvrirent par elles-mêmes la culture d'autres plantes, c'est, sans conteste grâce à cette systématisation qui leur fut enseignée par l'esprit et par la mentalité des blancs.

Quand les Chinois, les Asiatiques du Sud et les Indiens précolombiens et préincaïques cultivaient toujours au bâton à fouir, à la pelle ou à la houe, héritage légué, par les premiers cultivateurs blancs des Zagros, à toutes les peuplades actuelles, **les Blancs avaient entre-temps domestiqué les animaux pour leurs travaux agricoles et avaient déjà inventé la roue, le chariot et la charrue.** Tout cela était déjà connu en Égypte et en Mésopotamie vers -3000 ans. Ce furent aussi **les Blancs du Proche-Orient qui inventèrent et systématisèrent l'irrigation des terres trop sèches** ; et l'on sait maintenant que ces techniques d'irrigation furent apportées au Pérou et en Amérique précolombienne entre +600 et +1000 ans par les moines papars Irlandais et par les Vikings.

Ce sont des Blancs aussi qui, les premiers, comprirent et **remédièrent aux phénomènes d'appauvrissement rapide des terres cultivées** ; d'abord, par la mise en jachère, ensuite par l'engrais naturel et pour finir, chimique (un peuple aussi civilisé que les Chinois n'avait pas encore maîtrisé ce phénomène en l'an +1900 ans et pratiquait encore, à cette date, la culture nomade). Les Péruviens, quant à eux, ne découvrirent les propriétés fertilisantes du fumier qu'avec la civilisation incaïque qui, comme l'a prouvé l'anthropologue Jacques de Mahieu, était dirigée par

une aristocratie blanche viking. C'est, du reste, durant l'apogée des Incas que les oiseaux, fournisseurs de guano, se virent protéger par des lois encore en vigueur aujourd'hui au Pérou.

Ce sont d'ailleurs des Blancs qui découvrirent les OGM (organismes génétiquement modifiés), mais cette fois il ne semble pas que ce soit réellement un progrès pour le bien de l'humanité. Certes, cette nouvelle découverte permettra un temps de pallier la surpopulation, mais certainement au détriment de la santé des populations. Cette fois, les savants blancs apprentis-sorciers jouent avec le feu, aiguillonnés par la mafia cosmopolite des banquiers mondialistes qui, ainsi que leurs sbires aux ordres, évitent bien, sous prétexte religieux talmudique, de consommer eux-mêmes ces nouveaux aliments douteux. Pour raison religieuse, chaque abattoir et chaque centrale d'alimentation végétale de par le monde possèdent son rabbin qui supervise les aliments à distribuer au peuple élu. Mais, par esprit de profit, ceux-ci poussent tous les autres peuples à les utiliser.

Rappelons-nous, à ce sujet, les « *Protocoles des Sages de Sion* » qui disent :

« Anciennement les rois avaient intérêt à ce que leurs administrés soient bien nourris afin qu'ils produisent un rendement maximum ; nous, au contraire, nous avons intérêt à ce que les peuples soient en mauvaise santé perpétuellement, afin qu'ils ne possèdent plus, ni l'envie, ni la force de se révolter contre nous ».

Cette mafia mondialiste qui espère dominer toute l'humanité et qui est en mesure de réaliser ce programme si nous conservons le système du profit à outrance et de l'adoration du veau d'or, utilise « la mal-bouffe », les mélanges forcés de races et de populations, ainsi que les pollutions diverses, médicamenteuses, alimentaires et nucléaires dans ce seul but de dominer (lire, à ce sujet, mon livre sur la « *Globalisation* »).

Tout récemment d'ailleurs, et pour bien démontrer la persistance de cette mentalité d'empoisonneurs, le 16 septembre 2005, en Allemagne, le rabbin Schneersohn publia un article sur Internet intitulé « *Wann werden wir endlich begreifen ?* » (Quand comprendrons-nous enfin ?). Il y donne pour instruction à ses ouailles de ne recourir pour eux qu'à la médecine naturelle et jamais à la médecine officielle (c'est-à-dire chimique) ; et, à l'inverse, de réserver cette dernière aux Goyim (les non-Juifs) en leur interdisant l'accès à la Naturelle. ou, du moins, en les

empêchant le plus possible d'y recourir. Quand les peuples « non élus », eux aussi, comprendront-ils enfin ?

Revenons quelque peu en arrière pour bien comprendre l'évolution des techniques agricoles et des progrès qui en découlent.

Pour commencer, les premiers cultivateurs systématisèrent méthodiquement les semailles. L'étape suivante fut marquée par la mise au point de méthodes de culture ; ce n'est qu'ensuite qu'ils entreprirent d'améliorer les variétés existantes, de manière à hâter leur germination, compte tenu des conditions de croissance offertes par un milieu déterminé.

La méthode de culture la plus primitive consistait à semer les graines dans une clairière où les pousses pouvaient grandir avant d'être concurrencées et envahies par la végétation naturelle. Ce procédé était encore utilisé, voici peu, à Bornéo, à l'époque où la population indigène commençait à planter les arbres à caoutchouc. Mais ensuite, rapidement les cultivateurs primitifs entreprirent le déblaiement de vastes portions de terrain par la méthode du brûlis. Ce n'est que plus tard qu'ils apprirent à retourner le sol avant de l'ensemencer, afin d'améliorer encore le rendement. Vers -5000 ans, les paysans mésopotamiens commencèrent à utiliser pour cela le vieux et primitif plantoir en bois qui était encore utilisé au Pérou, à la conquête espagnole. Durant plusieurs millénaires, avant même que l'Empire sumérien n'ait unifié la région, les paysans, à l'arrivée du printemps, fouaillaient le sol avec de lourdes houes ; puis ils lâchaient le gros bétail pour que celui-ci brise les mottes de terre fraîchement travaillées ; et enfin semaient leurs graines dans des trous pratiqués à l'aide du bâton à fouir. Les semailles ainsi terminées, l'on attendait la crue des fleuves pour fertiliser et faire germer la future récolte. Plus tard encore, l'on songea à protéger les pousses en voie de croissance contre l'invasion des autres végétaux par le sarclage des champs. Puis l'on s'avisa aussi de combiner, sur un même espace, la culture de diverses plantes susceptibles de se rendre mutuellement service, comme, par exemple, des haricots avec du maïs (les tiges du dernier servant en effet de tuteurs aux premiers).

L'invention de la charrue marque un nouveau grand pas en avant, car la traction animale permettait de cultiver de très vastes étendues.

Conjointement l'irrigation des cultures joua son rôle. Elle débuta par une méthode que pratiquent encore aujourd'hui certains Indiens d'Amérique centrale, qui consiste à semer dans les

lits des cours d'eau saisonniers, alors que le sol est encore imprégné des crues du printemps. Le succès des cultures mésopotamiennes et égyptiennes provient de cette technique. Ce n'est que plus tard, à cause des irrégularités des crues, que les paysans de ces régions entreprirent la construction de barrages et de canaux pour permettre une irrigation continue.

La sédentarisation progressive de l'humanité dans des agglomérations de plus en plus denses et de plus en plus nombreuses plaça l'agriculture naissante devant le grave problème de l'appauvrissement rapide du sol. En Égypte, les crues régulières du Nil, riches en matières organiques et inorganiques en suspension, évitèrent de devoir affronter ce problème. Mais, pratiquement partout ailleurs, aucune grande civilisation ne put l'éviter, ce qui entraîna leur déclin et parfois même leur chute. Même celles situées le long du Tigre et de l'Euphrate finirent par dégénérer, à cause d'une irrigation excessive qui rendit l'eau des canaux trop salée pour fertiliser encore les champs. Seules les civilisations blanches celtiques commencèrent à apporter une solution à ce grave problème en subdivisant leurs cultures en trois parties égales, sur lesquelles ils pratiquaient la rotation ($\frac{1}{3}$ de jachère, $\frac{1}{3}$ de prairies et $\frac{1}{3}$ de cultures).

L'utilisation de l'engrais naturel animal était cependant déjà connue depuis longtemps en Asie mineure, mais ce furent des Blancs qui, plus tard, découvrirent aussi les engrais chimiques et les hormones végétales. Des Blancs enfin découvrirent les lois génétiques qui permettent l'amélioration rapide des espèces végétales les plus communément utilisées. Tous ces procédés furent imposés aux autres races, incapables de les concevoir. Pour finir, citons aussi la découverte du levain qui apparut en Asie mineure parmi les populations blanches des monts Zagros. En effet, celles-ci s'étaient aperçues qu'en laissant déposer un jour ou deux la pâte de farine de pain dans un endroit chaud, elle gonflait spontanément sous l'impulsion des spores de levain sauvage acheminées par l'atmosphère. Des bulles apparaissaient dans la pâte, rendant les galettes de pain plus légères et beaucoup plus digestes. En systématisant le procédé et mélangeant le levain à d'autres récoltes, comme l'orge ou le raisin, le monde blanc se procura rapidement de la bière, du vin et bon nombre d'autres boissons fermentées et appétissantes.

Notre monde est actuellement menacé de famine par

surpopulation. Au point que les banquiers cosmopolites mondialistes (comme Rockefeller et les siens) préconisent un retour aux lois malthusiennes. Car pour les vrais talmudistes, le paradis est UNIQUEMENT sur Terre, et il ne faudrait pas qu'une surpopulation de peuples non élus vienne détruire ce paradis par leur surconsommation et par l'abondance de leurs déchets ! Beaucoup de guerres et de destructions sont et seront encore entreprises dans le sens d'un malthusianisme strict.

En l'an 2000, nous sommes six milliards deux cents millions sur Terre, et malgré les statistiques utopiques de l'UNESCO, qui croit possible de rationaliser l'élevage et les cultures pour arriver à nourrir trente milliards d'individus, l'échéance de l'an 2000 dépasse déjà de loin les possibilités actuelles. De nombreux peuples sont déjà en état endémique de sous-alimentation. Si cependant, jusqu'à ce jour, la famine ne les a pas encore décimés, l'humanité entière le doit au génie de la race blanche qui est toujours à la tête du progrès dans le domaine agricole, de même que dans celui de l'élevage. Un exemple parfait de cette supériorité de la race blanche, dans le domaine primaire qu'est l'alimentation, nous est fourni par l'histoire agricole de l'Inde.

Au temps de l'apogée de l'Empire romain, alors que le sous-continent indien était encore gouverné par des Aryens issus de la lignée des Brahmanes, tout le pays possédait une agriculture florissante grâce à un système d'irrigation et à une organisation agricole efficace et bien développée. Mais au fur et à mesure de la disparition de la primauté blanche et de la fusion de l'organisation rigoureuse brahmanique dans un hindouisme mystique et contemplatif, toute l'organisation agricole dégénéra et l'entretien des canaux d'irrigation tomba à l'abandon. Les nouveaux tabous religieux entretenirent un bétail de plus en plus vorace et destructeur. Les vaches sacrées, dont on refuse même d'utiliser le lait pour nourrir les enfants, devinrent, pour le pays, une plaie bien plus grande que celles qui détruiraient l'Égypte ; d'autant plus que leurs bouses, recueillies cérémonieusement, est utilisée comme combustible dans les foyers indigènes, ce qui aggrave encore l'infertilité d'un sol soumis à une érosion éolienne intense et privé, par cette pratique, du maigre fumier naturel capable de l'améliorer quelque peu. En sorte que ce pays, enrichi depuis plus de 3000 ans par le labeur et l'intelligence d'une caste dirigeante indo-européenne, s'est vu transformé, en quelques centaines d'années de gestion hindouiste, en une vaste contrée totalement

appauvrie et déséquilibrée par rapport à l'accroissement galopant de sa population.

La domination anglaise tenta un moment de s'opposer et d'enrayer cette lente dégradation du pays, mais sans succès, à cause des tabous et des révoltes religieuses incessantes.

Après le départ des Anglais et la mise en place d'un gouvernement « démocratique » à majorité négroïde, la détérioration du domaine agricole subit une nouvelle accélération, au point que l'Inde est actuellement en passe de devenir le pays le plus arriéré du tiers-monde.

Rien que pour ses réalisations dans le domaine agricole, le monde blanc devrait être éternellement remercié et respecté par l'ensemble des autres races, car la pullulation actuelle de celles-ci n'est rendue possible que grâce au génie blanc, à ses dons divers en argent et en nature.

Mais à force de bafouer les lois de la Nature, ce génie créateur est en passe de mourir, étouffé par le cancer parasite qu'il a engendré. Car, à l'inverse de l'homme blanc, plus créateur que prolifique, toutes les autres races sont sous-capables dans le domaine de la créativité et foncièrement incapables dans celui de la limitation des naissances. Or l'espoir ultime de survie pour l'humanité tout entière réside, pour les décennies à venir, dans un vaste et strict processus de limitation des naissances. La croissance d'aucune espèce vivante ne peut être illimitée sur ce domaine fini qu'est la Terre, malgré toutes les belles abstractions technocratiques.

À l'inverse de toutes les autres espèces animales, qui appliquent rigoureusement les lois biologiques de limitation des naissances, en fonction de l'espace territorial, et de la sélection raciale, en fonction de la valeur évolutive, l'humanité, depuis l'avènement mondial des dogmes religieux judaïques (christianisme, démocratisme égalitaire, islamisme et marxisme ne représentent que des faces différentes des mêmes dogmes originels), est la seule espèce qui renie et bafoue ces mêmes lois. Sous l'influence de ces religions abstraites, pernicieuses et irréelles, l'homme a remplacé la notion territoriale par celle du rendement économique ; ce qui aboutit à une prolifération inconsidérée de l'humanité.

En ne tenant compte que des notions économiques et dogmatiques égalitaires, l'on doit fatalement favoriser les races les moins douées au détriment de celles qui engendrent le progrès. En outre, dans chaque race, surtout parmi les plus civilisées, la médecine et les guerres mondiales s'obstinent à pratiquer

une sélection à rebours ; les pénalisations sociales favorisent la création de familles nombreuses parmi les classes inférieures, les moins douées et les plus souvent tarées et déséquilibrées moralement, psychiquement et même physiquement. En prêchant une sensiblerie antinaturelle, que l'on baptise pompeusement « charité », l'on aboutit actuellement à des sociétés où les anormaux, de même que tous ceux qui sont étranges ou étrangers, prennent plus de valeur et d'importance sociales que les autres.

Afin de détruire tout réflexe biologique sain de refus, les enseignements pacifistes dégénérés à l'eau bénite, les télévisions et les media actuels, abrutissent jeunes et vieux, lecteurs et spectateurs par une programmation où les psychopathes, les névropathes, les invertis sexuels et les dégénérés en tout genre accaparent plus d'articles, d'heures de cours et d'heures d'antenne que la beauté, l'équilibre et l'intelligence sous toutes ses formes.

Plus un être ou un fait est laid, sale, vulgaire et anormal, plus les media insisteront à nous le décrire sous l'hypocrite prétexte de charité et de réalité. Alors que toutes ces anomalies ne représentent qu'un faible pourcentage des sociétés humaines, l'ensemble des media tend à nous les imposer comme normes des sociétés futures, remplissant ainsi leur rôle de « créer du spectacle » et d'aider la mafia internationale, leurs patrons, à mieux imposer leurs lois économiques et financières.

Lorsque savants et médecins blancs veulent limiter les naissances et la déchéance de l'espèce par un eugénisme de qualité, on les vilipende comme « fascistes », mais lorsque les sorciers nègres ou les prêtres marxistes du monde jaune poussent leurs administrés à l'hyperprolifération, dans le but avoué de submerger ainsi les autres races, personne ne trouve rien à redire.

Sur environ 100 millions de femmes, qui planifient leur descendance en prenant la pilule, les $\frac{3}{5}$ habitent les USA, le Canada, et le tiers restant l'Europe. De sorte qu'en l'an de famine 2000, la Terre, qui supportera plus de 6 milliards de fourmis humaines, ne comptera plus, parmi cette fourmilière, que 950 millions de Blancs.

On aboutit donc, dans l'espèce humaine, à l'étouffement de la race la plus capable, celle qui porte le progrès depuis des millénaires, par toutes les autres beaucoup moins géniales, à l'opposé de ce qui se passe dans toutes les autres espèces animales. L'inconscience biologique pousse même le monde blanc à nourrir et à dorloter les autres au détriment de ses propres enfants et de leur avenir. Sans l'agriculture blanche des USA, du Canada et de l'Europe, le reste

du monde aurait déjà sombré dans le marasme et la famine depuis longtemps ; et les doctrines religieuses qu'il colporte se seraient dispersées à jamais au vent de l'histoire.

Il est grand temps que le monde blanc réagisse, sinon l'extinction de l'espèce humaine tout entière sera scellée, dans les décennies à venir, par prolifération excessive. J'insiste sur le terme « décennies », car nous sommes arrivés au stade ultime et critique de la survie de notre espèce, la croissance de l'humanité subissant la loi des progressions géométriques.

L'exemple le plus typique, démontrant la réalité de cette apocalypse finale, est celui du développement des nénuphars dans un étang : quelle que soit la surface liquide à couvrir, le nénuphar est une plante qui double sa surface chaque jour ; ainsi, s'il lui faut trente jours pour couvrir un étang déterminé, il n'aura encore recouvert que la moitié de l'eau le 29^e jour, ce qui ne semblera pas énorme à un observateur non habitué à mesurer sa croissance. Cependant, le lendemain, tout est terminé, et toute vie étrangère est éliminée définitivement de cette étendue aqueuse. Or l'humanité actuelle, sans y prendre garde, est à l'aube de ce 29^e jour.

Certes un malthusianisme bien compris deviendra rapidement indispensable ; mais pas uniquement en faveur d'une seule race élue de banquiers et de profiteurs cosmopolites, et surtout pas au détriment des éléments les plus capables de l'humanité.



CHAPITRE VIII

LA NAISSANCE DES CITÉS

L'agriculture, même durant sa période initiale de balbutiements, permit donc à l'homme d'envisager l'avenir avec plus de sérénité.

Dès le début, en analysant les fossiles des nécropoles, nous constatons une augmentation importante de la longévité. Par exemple, les nombreux squelettes répertoriés, dans le site de Chatal Hüyük en Anatolie, datant de -6500 à -6000 ans avant Jésus-Christ, montrent une espérance de vie de plus ou moins 34 ans pour les hommes et de plus ou moins 30 ans pour les femmes. La longévité moindre de ces dernières et le nombre anormal de squelettes féminins, âgés de 15 à 30 ans, découlent d'une mortalité en couche plus élevée. De toute façon, de -10000 ans, fin du Paléolithique supérieur, à -6000 ans, Néolithique moyen d'Anatolie, la moyenne de vie passa, durant ces quelques millénaires, de 25 à 34 ans, permettant, dans chaque lignée, de donner le jour à 3 ou 4 enfants de plus et surtout de leur consacrer, dans l'ensemble, plus de temps et de soins éducatifs ; cette éducation étant, en dernier ressort, d'une importance capitale pour ces sociétés naissantes en devenir.

Dans le même ordre d'idée, la mensuration systématique des os longs de ces premiers citadins nous démontre un accroissement de taille assez notable par rapport à leurs ancêtres chasseurs vivant dans les mêmes régions. À Chatal Hüyük, la taille moyenne des hommes passe à 1,70 mètre et celle des femmes à 1,58 mètre, soit un gain d'une dizaine de centimètres durant la même période.

Les chasseurs étaient perpétuellement obligés de nomadiser pour assurer leur subsistance ; et parfois même, ils devaient pratiquer l'infanticide ou même l'homicide afin de limiter au maximum leurs besoins alimentaires. Avec les premiers agriculteurs, les récoltes atteignirent aussitôt un niveau suffisamment élevé pour écarter presque définitivement le spectre de la famine et même celui de la simple disette. Mais cela se payait d'un nouvel inconvénient, inconnu jusque là.

En effet, lorsque l'alimentation était essentiellement carnée, car dépendante de la chasse, toute femme qui enfantait devait nourrir son enfant au sein ; de ce fait, durant environ 4 ans, soit durant la période de lactation, cette lactation empêchait une nouvelle ovulation. Ce qui revient à dire que la femme restait stérile durant cette période, afin de donner toutes les chances de survie à ce premier rejeton. Comme dans le règne animal, cette limitation des naissances favorisait l'équilibre naturel des populations. Mais la nouvelle alimentation, à base de céréales, trop riche en glucides, entraîna la perte de cette régulation naturelle et, en conséquence, des naissances rapprochée ; ce qui, rapidement, aggrava la surpopulation.

Une ou deux fois l'an, comme dans les sites d'Ambrona et de Torralba, en Espagne, les chasseurs pouvaient se concentrer en bandes relativement importantes, lorsque les grands animaux, qui leur servaient de proies, refluait par des passages obligés vers de nouveaux pâturages. Cela se passait en général au printemps et en automne, lors des migrations engendrées par les changements de saisons. Ces rencontres étaient toujours accompagnées de grandes festivités, d'agapes, d'échanges de matériels utilitaires et sans doute aussi d'épouses. L'habitude des mariages intergroupes naquit certainement à cette occasion, afin de renforcer les alliances : toutes les jeunes filles d'un groupe épousant en même temps tous les jeunes gens du groupe voisin. Cette exogamie n'avait pratiquement aucune conséquence génétique défavorable, car les groupes, mis en présence à cette occasion, provenaient des mêmes régions et étaient donc racialement très proches. On n'assistait ainsi qu'à des croisements de pur-sang entre eux. Lors de ces réunions, l'abondance était de règle pour quelques jours ou, au plus, quelques semaines, puis tous les groupes devaient reprendre leur nomadisme, le ventre plus souvent creux que plein, pour le reste de la saison.

Or plus rien de cette précarité ne subsiste dès le début du Néolithique, car l'engrangement, en silo, de graines relativement faciles à conserver, s'altérant beaucoup moins rapidement que la viande, permit de limiter très fortement la surface du territoire nutritionnel. Les humains purent se concentrer en permanence en des masses encore jamais vues jusqu'à ce jour. La puissance des groupes augmenta d'autant, mais de nombreuses conséquences néfastes l'accompagnèrent. Nous allons maintenant les étudier.

Les premiers établissements agricoles naquirent au Proche-Orient, là même où l'*homo sapiens sapiens*, notre ancêtre cromagnoïde avait vu le jour. Cela commença en Anatolie et dans les monts Zagros, là où la concentration des graminées sauvages était suffisamment importante pour permettre les concentrations urbaines et villageoises, et là où le climat était suffisamment clément pour permettre deux récoltes par an. Les graminées à l'état sauvage (blé, épeautre et orge) ne poussent en effet naturellement qu'à des altitudes variant entre 600 et 900 mètres. De là, elles furent progressivement amenées dans les vallées, spécialement celles qui jouissaient d'une irrigation bien développée naturellement, comme les régions du Tigre, de l'Euphrate, du Jourdain et plus tard du Nil.

Mais à l'inverse de ce que l'on croit généralement, les premières villes naquirent, non pas aux dépens de villages progressivement agrandis grâce aux cultures environnantes, mais bien aux dépens d'impératifs industriels et commerciaux.

Chatal Hüyük et Hacilar, deux des plus vieilles cités anatoliennes, ne possèdent ni grand fleuve, ni cultures importantes, mais elles se situent dans une région volcanique qui servit de centre d'extraction à un matériel lithique important. On y trouve en effet de l'andésite, de la diorite, de l'obsidienne, de la stéatite, du lapis-lazuli, de la cornaline et même du cuivre, toutes pierres importantes pour la fabrication d'armes, d'ustensiles de cuisine et même d'objets de parure (le cuivre par exemple fut, durant des centaines d'années, utilisé uniquement pour la parure). De même Kirokitia, première ville de Chypre, dut son origine au gisement d'andésite tout proche. D'autres villes, au contraire, comme Jéricho ou Beidha, se localisent près d'importants gisements de sel ou de bitume. À cette époque, le sel était d'une importance vitale pour la conservation des aliments, et le bitume servait à emmancher les silex sur les faux et les diverses armes. D'autres villes enfin prirent naissance à la jonction d'importants nœuds routiers ; celles-là spécialement s'adonnèrent au commerce et à la concentration de l'artisanat

local. Ce fut le cas de la première, Jéricho, la plus vieille ville du monde connue à ce jour (elle date de -9500 ans) ; ce fut aussi en partie le cas de Chatal Hüyük et d'Hacilar, ce fut surtout celui de Tépé Yahya, en Elam, (le plus ancien caravansérail connu), de Mohenjo Daro et d'Harrappa, dans la vallée de l'Indus.

Toutes ces villes commerciales puisèrent leur alimentation dans les échanges commerciaux, mais très vite aussi, elles placèrent sous leur dépendance l'ensemble des petits villages agricoles situés aux alentours.

Il n'y a que dans la plaine alluviale du Tigre et de l'Euphrate, que l'on vit des villages agricoles s'agrandir progressivement en villes qui, pour finir, s'associèrent, afin de former la première civilisation sumérienne.

Partout ailleurs, les villes naquirent de l'industrie et du commerce, qui était déjà extrêmement actif à l'époque de Jéricho I, en -9500 ans avant Jésus-Christ. Ce Jéricho natoufien n'était encore qu'un grand village de huttes fragiles, qui ne vivait que de cueillette et de chasse, mais par où transitaient l'obsidienne venant du Nord, le bitume et les coquillages remontant du Sud.

Quelques millénaires plus tard, certaines villes devinrent même fabuleusement riches grâce à ces transits de marchandises. Ce fut le cas de Sutekagen Dor et de Sotka Koh (deux établissements portuaires sur la mer d'Oman) et de l'île de Bahreïn. Les premières chroniques mésopotamiennes parlent de ces villes fabuleusement riches, qu'elles appellent Magan, Mahlula et Dilurun (Bahreïn). Dans ces cités, de même que dans celles d'Ur et de Tépé Yahya, l'on retrouva des sceaux provenant de la vallée de l'Indus, prouvant les échanges très actifs qui présidaient au commerce entre ces deux régions éloignées. La troisième expédition de Thor Heyerdhal en 1978 sur le « *Tigris* » cette fois (un bateau de joncs et de papyrus construit à la mode sumérienne antique) a prouvé la relative facilité des voyages par mer entre Uruk, en Mésopotamie, et Mohenjo Daro, dans la vallée de l'Indus.

Le retrait définitif des glaciers vers le Nord, à partir du Mésolithique, modifia la faune et la flore en Europe, en Asie, mais aussi au Proche-Orient.

Là, avec la fin du gros gibier, disparaissait la principale source alimentaire et aussi la principale source d'habillement (les fourrures). Dans ces régions au climat extrêmement favorable, où poussaient deux fois par an, en abondance, des graminées

comestibles, l'homme paléolithique se tourna tout naturellement vers cette source alimentaire qu'il connaissait depuis des millénaires, mais qu'il apprit alors à développer et à mieux apprécier.

Les premiers établissements agricoles dans cette région remontent à -9500 ans et sont appelés, par les archéologues, la « culture natoufienne ». Au début, et dans certaines contrées, cela dura même jusque -8000 ans, les villageois se contentèrent de récolter les graminées sauvages sans les cultiver (exemple : à Tell Mureybit). Ce ne sont donc pas encore réellement des fermiers, quoiqu'ils s'organisent en villages de plusieurs centaines d'individus et bien qu'ils bâtissent déjà d'excellentes maisons.

Ces agglomérations apparaissent un peu partout : à Jéricho, Halaf, Obeid, Chatal Hüyük, Hacilar, etc., et nous y constatons qu'au fur et à mesure que la chasse y diminuait, l'apport agricole y augmentait.

En général, chaque site fut occupé durant des millénaires avec parfois de brèves périodes d'interruption ; de telle sorte que, sur chaque site, les fouilles permettent une subdivision en étages, correspondant chacun à une période d'occupation plus ou moins longue. C'est ainsi que le premier établissement de Jéricho contenait une population de 200 à 300 âmes, mais qu'elle augmenta progressivement pour devenir une cité de plus de 3000 habitants, s'étendant sur quatre hectares. À sa période d'État, Chatal Hüyük comptait 6000 habitants et s'étalait sur 12 hectares, pour en arriver progressivement, vers -3000 à -2500 ans, à des villes comme Eridu, Uruk, Nippur, Ur, Mohenjo Daro ou Harrappa, qui contiendront toutes de 40000 à 60000 habitants.

Mais avant d'en arriver à ce stade, toutes ces cités primitives et ces grands villages passèrent par un moment où l'accumulation de richesses et de marchandises en leur sein nécessita la création d'enceinte fortifiée pour les défendre. À Jéricho, par exemple, la création du premier mur d'enceinte se situe au niveau III, c'est-à-dire lors de l'érection de la troisième ville de ce site qui comptait déjà 3000 habitants.

Cette accumulation d'humains en un lieu aussi restreint qu'une cité, de même que l'essor du commerce et des manufactures locales, nécessita rapidement le stockage d'aliments, de matières premières et d'objets manufacturés.

De là naquit une comptabilité sans cesse grandissante, progressivement point de départ de l'écriture. Et comme le stockage primitif eut lieu tout naturellement dans et autour des temples, les

prêtres furent les premiers dépositaires de cette comptabilité et de cette écriture naissante.

Le sacré et l'utilitaire se mêlèrent intimement, ce qui aura une certaine importance, comme nous le verrons plus tard, dans la genèse et l'évolution des croyances.

Cette naissance des villages et des cités peut encore s'observer actuellement dans nos campagnes, à différents stades de développement. J'ai connu, lorsque j'étais très jeune, des hameaux qui servaient de lieux de réunions et de centres d'échanges aux paysans des alentours ; puis ils devinrent le centre de foires annuelles, puis saisonnières, enfin centre de marché hebdomadaire.

À ce moment, de nombreux artisans et commerçants commencèrent à y élire domicile ; ces hameaux devinrent alors villages, cités, centres de commerce ou de manufacture et, parfois même, petites villes. À ces époques reculées, le processus de formation dut être identique, quoiqu'en général plus lent. Mais, de toute façon, l'apparition de fortifications d'enceinte représentait la période critique, où, pour se réaliser, un pouvoir centralisateur devait prendre naissance.

Ce phénomène a été très bien étudié lors de l'érection des villes mésopotamiennes qui formèrent les cités-États de la civilisation sumérienne.

Vers - 3 500, aux premières époques de ces villes, les décisions municipales étaient prises par des conseils, où siégeaient les membres âgés de l'aristocratie. Lorsque la nécessité d'une défense militaire se faisait sentir, le conseil élisait en son sein un homme éminent, investi, à cet effet, de pouvoirs absolus, c'est-à-dire d'une royauté temporaire pour résoudre le conflit. La crise une fois réglée, ce commandant suprême retournait à ses affaires et redevenait l'égal de ses pairs au sein du conseil. Mais, au fur et à mesure de l'expansion des villes, les périodes de paix devinrent de plus en plus courtes ; en conséquence, le « *Lugal* » (le grand homme) exerça son autorité durant des périodes de plus en plus longues, ce qui accroissait son pouvoir et finit par le consacrer.

À tel point que, vers - 2800 ans, l'autorité politique royale l'emporta un peu partout sur le conseil des anciens.

Mais le *Lugal*, pour asseoir son autorité et sa descendance, dut rechercher l'alliance des prêtres, afin d'appuyer sa politique temporelle. Ces derniers la lui fournirent en échange d'une expansion de leurs richesses, ce qui fait que les rois devinrent

bâtisseurs de temples et protecteur de la foi ; certains rois astucieux cumulèrent même leurs fonctions avec celle de grand prêtre.

Rois et prêtres prirent donc en main la destinée de leur cité pour le meilleur et pour le pire. Pour le pire souvent, car, à partir d'une certaine concentration de population, les valeurs morales, qui servaient antérieurement à désigner les chefs naturels, se dégradèrent. L'aristocratie terrienne et sa morale, dure mais naturelle, fit place à la ploutocratie commerçante, pour qui le lucre et la richesse mobilière tenaient lieu de morale. Pour se faire élire, de nombreux rois achetèrent les voix électorales de leurs administrés, ainsi que la bénédiction des prêtres avides de bien-être, d'exploitations et de richesses ; phénomène particulièrement net dans la création de la « *Démocratie athénienne* », qui passa d'une élitocratie terrienne, du temps de Périclès, à une ploutocratie magouilleuse et commerçante lors des guerres persiques et de la ligue de Délos.

D'ailleurs, nous pouvons le constater actuellement, tous les systèmes démocratiques dégénèrent toujours rapidement vers le règne de la concussion et des combines douteuses, aboutissant inéluctablement à l'hégémonie des banquiers et des démocraties populaires. Si, actuellement, la démocratie est IMPOSÉE partout, c'est bien parce que ce système de gouvernement dégénère toujours et rapidement en un monde où les banquiers peuvent facilement prendre le pouvoir et imposer leurs hommes liges comme ministres et dirigeants.

La démocratie, c'est le règne de l'argent, qui aboutit toujours à la DICTATURE des banques. Or le Bolchevisme, comme en URSS, est le processus ultime de cette dictature des banquiers.

Ceux-ci ne sont jamais nationalistes, mais toujours d'essence cosmopolite, puisque leur richesse, partant leur puissance, provient et ne s'entretient que par l'usure et le commerce libéralisé à l'extrême.

La dégradation morale entraîna avec elle, dans toutes les cités naissantes, l'apparition d'une seconde tare, conséquence presque obligée de l'agriculture et de l'industrialisation : **le servage et/ou l'esclavage.**

Le servage d'abord, car ces cités ne pouvaient survivre et se développer que grâce à l'apport alimentaire fourni par l'ensemble des petits hameaux et villages des alentours. Ceux-ci furent plus ou moins associés à la puissance naissante de la grande cité, mais n'en restèrent pas moins considérés comme des citoyens de seconde

zone par les riches citadins qui les grevèrent progressivement d'impôts et les réduisirent en servage. Mais l'avenir de ses alentours immédiats une fois réglé, chaque cité entreprit des guerres de conquêtes, qu'elles portèrent toujours plus loin.

Or, comme, à l'inverse de la chasse, l'agriculture et l'industrie réclamaient toujours de plus en plus de mains d'œuvre, au lieu d'exterminer les vaincus, on les réduisait en esclavage. S'ils acceptaient officiellement la suzeraineté du vainqueur, on les laissait souvent continuer leurs occupations premières, quitte à ce qu'ils versent chaque année un lourd tribut et des impôts. Parfois même, ils acquéraient le statut d'alliés et participaient aux charges militaires, mais aussi aux gloires futures de la cité directrice. Dans le cas contraire, l'ensemble de la population était emmené en esclavage ; les hommes et les enfants pour remplir les demandes de mains d'œuvre, les femmes pour combler les harems des vainqueurs. De toute façon, à ce stade, les capacités alimentaires des cités l'autorisaient définitivement.

Mais quoi qu'il advint, que l'on se fit des alliés, des serfs ou des esclaves, cette politique ne put qu'aboutir à la troisième tare qui découlait de la vie citadine : **les premiers mélanges raciaux.**

Car, comme nous l'étudierons plus tard, **cette région du Proche-Orient était le point de jonction et de rencontre de trois grandes races.**

Tout d'abord, il existait, dans les plaines, des populations autochtones d'origine négroïde. Dès le début du Néolithique, elles furent envahies par des vagues successives, d'importance variable, d'immigrants descendant du Nord, d'Asie mineure et des monts Zagros. Ceux-ci, tout en apportant tous les progrès techniques et agricoles et même industriels de l'époque, étaient d'origine blanche : Caucasoïdes d'abord, Aryens bien plus tard.

Mais après -3000 ans, l'ensemble des tribus sémites, originaires du « Plateau arabe », commencèrent à remonter, elles aussi par vagues successives plus ou moins importantes, vers ces régions extrêmement fertiles. Et, au fur et à mesure de leurs interpénétrations et de leurs mélanges, ces populations formèrent des peuples plus ou moins agressifs ou plus ou moins dégénérés.

Naturellement, comme dans tout mélange, celui qui y perdit le plus fut celui qui y apporta le plus, en l'occurrence, les porteurs de progrès d'origine caucasoïde.

Au début, ils formèrent des aristocraties parmi les populations autochtones de souche négroïde, et y fondèrent de brillantes

civilisations, comme à Jéricho, ou dans la vallée du Nil, ou dans les plaines du Tigre et de l'Euphrate, de même que, plus tard, dans celle de l'Indus.

Mais l'on ne peut vivre pur de cette façon bien longtemps ; et certaines femmes, desouches négroïdes, sont si attachantes que l'on en oublia bien vite l'austère morale biologique : l'on ressentit bien vite la charité, la sensiblerie, la faiblesse, pour aboutir au « laisser-aller » et à la jouissance. L'on affranchit alors progressivement les peuples soumis et/ou esclaves, sans se rendre toujours bien compte, que l'on sombrait ainsi dans **la dégénérescence biologique progressive**. C'est ainsi que l'ensemble des races et des peuples qui s'étaient stabilisés et avaient continué à progresser chacun pour leur propre compte jusque vers - 10000 ans, amorcèrent, à partir de cette époque agricole, la plupart des mélanges plus ou moins régressifs qui aboutiront à la trentaine de sous-races actuelles.

La création des très grandes cités, et surtout des empires, au stade suivant, entraînera une disparition des cultures originelles et originales sous un manteau uniforme de civilisation. Et ces civilisations ne seront que les formes ultimes et décadentes des cultures qui aboutiront à la mort des sociétés.

Comme le dit très justement O. Spengler :

« La civilisation, quelle qu'elle soit, entraîne le nivellement, l'égalitarisme, la mentalité cosmopolite et déracinante, tantôt bourgeoise, tantôt prolétarienne. La civilisation des mégalofoles entraîne la corruption des sentiments, la lâcheté, la médiocrité, la délinquance, la sophistication, la courtoisanerie, la destruction de l'individualisme et la tyrannie des hommes et des machines aux stades ultimes ».

La vie citadine entraîna avec elle d'autres inconvénients, non moins graves pour la **santé biologique de l'humanité**. Il s'agit bien de santé cette fois, car **les maladies épidémiques** firent leur apparition. La surpopulation et l'entassement dans les cités se couplèrent à un autre phénomène, inconnu jusque là. Il s'agit de la promiscuité entre les hommes et les animaux domestiqués ; proximité qui permit aux bactéries et aux virus animaux, généralement inoffensifs pour leurs hôtes, de contaminer les populations humaines. La rougeole, la tuberculose et la variole à partir du bétail, la grippe et la coqueluche à partir des cochons, de la volaille et des canards domestiqués ; etc. La santé des agriculteurs devint rapidement et nettement moins bonne que

celle des chasseurs-cueilleurs. D'autant que des famines pouvaient survenir, suite à des sécheresses persistantes, ou même suite à des zoonoses exterminant le bétail.

Un bref survol des maladies nous enseigne qu'apparurent d'abord le paludisme et la fièvre tierce dans les régions marécageuses des plaines et des deltas des fleuves ; ces deux maladies passèrent à l'état endémique sur tout le pourtour de la Méditerranée. La fièvre tierce favorisa le développement d'une anomalie sanguine, d'origine constitutionnelle et héréditaire, qu'on appelle anémie de type B ou thalassémie, consistant en la formation d'hémoglobine anormale dans les hématies. Mortel à l'état homozygote, ce gène, anormal à l'état hétérozygote, présente un avantage sélectif de résistance accrue au paludisme, malgré le désavantage certain que cause son anémie. L'entassement dans les villes trop étroites engendra l'ankylostomiase, la bilharziose, le choléra et la peste ; sans oublier que le régime alimentaire, de plus en plus monotone et riche en hydrate de carbone, engendra des maladies de carence diverses et même des avitaminoses.

C'est vers - 3000 ans que les fouilles archéologiques signalent l'apparition des premiers cas de tuberculose osseuse ; or, vu les possibilités de survie de l'époque, nous pouvons donc, sans nous tromper, faire remonter la tuberculose pulmonaire à - 4000 ou - 5000 ans avant Jésus-Christ. De même, 500 ans avant Jésus Christ, nous voyons apparaître dans les nécropoles les premiers ravages causés par la lèpre, ainsi que les déformations articulaires résultant des affections vénériennes. Il ne s'agissait, à cette époque, que de la gonorrhée ou d'autres affections à Chlamidia, car les premiers cas de syphilis n'apparaîtront en Europe qu'en 1493, lorsque les galères de Christophe Colomb l'eurent ramenée des Antilles. Or, deux ans après, le roi de France Charles VIII, eut le malheur d'engager un assez grand nombre de mercenaires espagnols pour sa campagne l'opposant au royaume de Naples et des deux Siciles. Et la syphilis, ainsi véhiculée, fit de tels ravages dans les rangs des deux armées en présence, qu'on la baptisa « *Mal de Naples* ». De cette épidémie provient aussi l'expression « *Voir Naples et mourir* », car, alors que la maladie était bien adaptée à la population antillaise, chez qui elle n'évoluait guère, elle devint rapidement mortelle en se propageant parmi des communautés qui ne la connaissaient pas. Ce n'est qu'à la longue que les peuples européens s'y adaptèrent, vaille que vaille, pour ensuite la transformer en un mal chronique.

Chaque fois qu'une maladie nouvelle est ainsi introduite dans une communauté, elle y fait d'énormes ravages et n'est pas nécessairement assortie, à la longue, d'une résistivité plus grande des populations concernées, car les mécanismes immunologiques qui l'engendrent dépendent de l'hérédité raciale. Partant, les concentrations urbaines sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont constituées de mélanges raciaux. Les ethnies originelles peuvent parfois être ainsi éliminées et disparaître de leur propre sol plus sûrement que par une invasion guerrière.

Rappelons-nous les épidémies de peste, qui dépeuplèrent l'Empire romain à partir du règne d'Auguste. Les cités gauloises en furent beaucoup plus touchées, car la race celte semble plus sensible à ce fléau. À la suite de cela, les Romains facilitèrent l'implantation en Gaule de Syriens et de sémites juifs qui fondèrent les bases de la mentalité et du comportement sémites qui affectent une si importante fraction du peuple français d'aujourd'hui.

Juste avant les grandes invasions de l'empire, c'est-à-dire vers l'an 400 ans, des villes comme Nîmes, Narbonne et Lyon possédaient de très importantes colonies juives ; Verdun et Carpentras étaient entièrement juives et servaient de centre de concentration pour le commerce des esclaves venus de Germanie ou s'y rendant (notons ici que ce genre de commerce était un monopole des Juifs de la diaspora, et que leur grand historien, Bernard Lazare, attribue à ce négoce la haine tenace des peuples gaulois et méditerranéens envers le Juif) ; Coblenz et Trèves étaient des villes à majorité juive et syrienne, etc.

Mais un autre danger, bien plus sournois, guettait lui aussi la santé biologique des citadins. Le chasseur, acculé parfois à l'infanticide pour échapper à la disette, ne l'avait jamais connu, car la vie rude qu'il menait éliminait, par sa rudesse même, tout taré parmi sa descendance. Au contraire, l'opulence des cités permit rapidement d'être moins rigoriste sur la qualité biologique des enfants. Alors **les tares héréditaires** firent leur apparition, se multiplièrent, se conjugèrent même, grâce à la richesse des nouveaux procréateurs.

Le spectre de la famine écarté, les tarés inutiles ne constituèrent plus une charge insurmontable pour les sociétés qui puisèrent souvent dans l'étrange l'occasion de se divertir : on caressait la bosse du bossu pour obtenir de la chance, on conservait le nain difforme ou l'arriéré mental comme amuseur public. Et plus les sociétés devinrent jouisseuses et décadentes, plus elles s'ingénierent à

conserver en leur sein ces êtres mal formés. On le constate lors de la décadence des cités helléniques, romaines, persanes ou chinoises ; et, à l'époque actuelle, dans les pays hypercivilisés, la démocratie bourgeoise se donne bonne conscience en prolongeant la vie de ses tarés congénitaux, grâce à une médecine intéressée uniquement à l'analyse de leur évolution biologique et aux plantureux profits qu'elle en retire.

Le taré génétique devient sujet d'intérêt scientifique pour le médecin et le savant, de profits faramineux pour certains industriels et usuriers, de même qu'il reste hypocritement une source d'intense satisfaction pour la majorité des ratés sociaux divers : à voir un être encore plus dégradé que soi, l'on finit par être satisfait de son sort. Et les parents de ces monstres, parents qui, pour la plupart, trouvent le bonheur lorsqu'on les plaint, y récoltent bien souvent une aide publique, sous forme de simple mendicité au départ, sous forme d'allocations substantielles actuellement.

Quant aux religions judaïco-chrétiennes, elles trouvent rentable d'exploiter ces difformités auprès de leurs croyants, pour mettre en évidence la bonté de Dieu qui les a épargnés et à qui ils doivent, de ce fait, reconnaissance sous forme d'oboles pour les temples et les chapelles. Le citoyen jouisseur, qui ne possède plus le courage suffisant pour faire violence à son corps et à son esprit afin d'égaliser et si possible de surpasser ses ancêtres, se complait dans la vue des tarés pour sentir sa fragile supériorité. C'est la décadence ultime que des Barbares biologiquement sains doivent régulièrement régénérer de leur sang. Ce fut comme cela durant toute l'antiquité.

Mais à l'heure actuelle, l'on se demande d'où pourraient encore bien venir les Barbares régénérateurs ? Car toutes les ethnies blanches sont actuellement très fortement métissées et sont surtout empoisonnées et vidées de leur âme par les virus juifs et chrétiens.

Dernière grande tare, et non la moindre, engendrée par la vie citadine est la **dégénérescence psychologique, morale et comportementale**. Sauf parfois, en période de crise grave, de guerre, alors que la cité risquait d'être anéantie définitivement, les chefs ne s'élevaient plus en fonction de leur valeur morale, mais suivant la fortune, la concussion et la prévarication. Si, lors de sa fondation, la cité nécessitait encore une certaine dose d'altruisme général pour survivre (altruisme qui perdurera dans les sociétés nomades), bien vite l'égoïsme verra le jour et deviendra le but ultime de tout citoyen. Celui-ci cessera rapidement de prendre les

armes pour sauvegarder son indépendance, préférant remettre son sort en mains mercenaires.

Les dieux naturels de force et de vertu sont progressivement remplacés par ceux de la richesse, de la fertilité, du lucre et du commerce. La déesse-mère, qui fécondait la race, la terre et la faune, sera remplacée par celle du plaisir ; Vénus éliminera Junon, Ge et Athéna.

Tous les citoyens ne deviennent pas nécessairement jouisseurs et âpres au gain ; il en reste toujours quelques-uns à l'âme bien née chez qui perdure l'idéal altruiste et créateur des grandes choses, base du progrès réel car désintéressé. Mais, à l'inverse des sociétés nomades, où la vie rude conserve cet élitisme et cette hiérarchie biologique des valeurs comportementales saines, les cités noient toujours ces éléments d'élite dans leur masse par le jeu des fortunes et parfois même des rivalités dans la classe aristocratique originelle. Ce fut le cas de Rome, de la Perse et de bien d'autres Etats.

L'élite biologique ne change pas, mais sa voix, sa façon d'être, ses manières et ses principes sont étouffés par la mentalité mercantile et intéressée des masses.

Pour l'ancien monde d'Europe et d'Asie, l'aristocratie fut perpétuellement renouvelée par des vagues successives de guerriers blancs venus du Caucase et des steppes ; mais leur faible prolificité dilua tout aussi régulièrement leur sang parmi les masses dégénérées des vaincus, leur morale régénérante se tarissant parallèlement à la dilution de leur sang. Pendant un temps, ils forment encore l'aristocratie des peuples qu'ils assujettissent : comme les Achéens parmi les Ioniens, ou les Perses parmi les Chaldéens. Mais, toujours trop peu nombreux, ils ne peuvent se maintenir bien longtemps à la tête de ces peuples sans composer avec l'élément mercantile. Ce dernier les démet progressivement de leur fonction dirigeante par la force des émeutes populaires que soudoie leur fortune, ou par la perfidie des mésalliances qui accompagnent toujours le repos du guerrier. Ceux-ci, en jetant aux orties les lois biologiques fondamentales qui firent leur force, et en tolérant par charité les religions débiliterantes étrangères et mercantiles, cessent d'être vertueux et sacrifient leur âme, c'est-à-dire leur conscience raciale, sur l'autel du veau d'or.

À l'inverse de ce que croit encore généralement le grand public mal informé, **l'élevage suivit et non précéda le stade agricole dans l'histoire de l'humanité.**

Grâce à ses champs de graminées, qui représentaient une tentation perpétuelle pour certains herbivores, l'homme attira dans son environnement certains de ceux-ci et finit par se les attacher progressivement.

Naturellement, certains sociologues, comme Claude Lévy-Strauss, soutiennent encore que les civilisations nomades sont plus archaïques que les civilisations citadines. Cela me peine toujours de devoir juger négativement quelqu'un, mais le cas de Lévy-Strauss est typique du sociologue-anthropologue qui mêle ses convictions politiques et religieuses à ses connaissances. Il est à l'anthropologie ce que les Juifs Max Gallo et Alain Decaux sont à l'histoire : des désinformateurs. Tous trois, évidemment, sont continuellement interviewés et encensés par les médias. Rien que ce fait devrait d'ailleurs inciter lecteurs et téléspectateurs à la prudence. Car, comme l'ensemble des media sont aux ordres de la mafia internationale, insister préférentiellement sur tel ou tel auteur ou savant prouve que les thèses de ces derniers servent la désinformation et l'acculturation nécessaires à l'implantation du pouvoir mondial. Or, en l'occurrence, nous savons que toutes les sociétés indo-européennes étaient primitivement nomades et adonnées à l'élevage ; alors, les faire passer pour plus « archaïques » que les sociétés sémitisées citadines est une manière indirecte de critiquer leurs réalisations et surtout leurs conceptions de vie et leur cosmogonie.

Les derniers chasseurs paléolithiques n'avaient réussi à domestiquer que le chien ; et encore, ne peut-on parler d'une réelle domestication là où il s'agissait plutôt d'une alliance ; car la mentalité, les mœurs et le comportement social et de chasse du chasseur humain étaient très semblables à ceux du loup et de l'ensemble des canidés. C'est ainsi qu'il avait adopté les mêmes techniques que le loup pour rabattre le gibier, pour le poursuivre légèrement sur la gauche (puisque tout animal poursuivi dévie progressivement à gauche) ou même pour le fatiguer en le rabattant successivement sur divers chasseurs, espacés en un véritable système de relais.

Toutes ces techniques sont encore couramment utilisées par les loups et les chiens sauvages actuels. Tout poussait donc les loups, les canidés et les hommes à se tolérer, à se comprendre, à s'entraider et, pour finir, à s'associer et à tomber dans les bras les uns des autres, si je puis m'exprimer ainsi.

Les plus vieux canidés portant des marques incontestables de domestication furent retrouvés en Europe. Leur datation au carbone 14 remonte à -17000 ans environ. D'autres, retrouvés dans les sites préhistoriques du Mont Carmel, datent de -11480 ans et de -10800 ans : c'était de grands chiens, très proches du loup d'Arabie de l'époque. Le plus vraisemblable fut que l'homme primitif éleva et s'attacha ainsi une portée de louveteaux. Récemment, cette expérience a été renouvelée par plusieurs savants qui démontrèrent ainsi l'extrême facilité d'établir des liens de compagnonnage solides et durables entre le loup et l'homme, du moins en prenant de très jeunes animaux ; car cela devient très difficile avec des louvarts de plus de trois mois et presque impossible avec des loups adultes.

Zeuner, spécialiste des loups, croit d'ailleurs à une descendance unique de tous les chiens à partir du loup, alors que Konrad Lorenz, le grand éthologue, penche plutôt pour une descendance croisée loup-chacal. Zeuner appuie ses dires sur la comparaison de la dentition et des caractères ostéologiques des chiens avec ceux du loup et ceux du chacal, la ressemblance se manifestant nettement en faveur du loup. Konrad Lorenz, quant à lui, défend son point de vue en s'appuyant sur les caractères comportementaux : du loup, le chien domestique a hérité la fidélité, l'amitié et l'indépendance ; du chacal, la joie, le tempérament joueur, docile et soumis. De toute façon, il est incontestable que l'expérience de domestication fut renouvelée de nombreuses fois aux dépens des cinq grandes races de loups et peut-être de celle du chacal.

Certaines espèces, comme celles des chiens nordiques, possèdent encore un pourcentage appréciable de gènes « loups », soit parce que leur domestication est assez récente, soit parce que leur propriétaire les force à se recroiser régulièrement avec des loups, pratique courante en Alaska et au Canada.

D'autres races canines, au contraire, domestiquées depuis fort longtemps, ont modifié leurs caractères génétiques très fortement, ressemblant de moins en moins à des loups et sans doute de plus en plus à des chacals, soit par réelle ascendance, soit par convergence.

De toute façon, outre un accroissement dans le rendement de la chasse, les associés « *hommes-chiens* » ont échangé aussi leur estime et leur fidélité réciproques.

Mis à part les chiens, premiers compagnons et associés des hommes, les premiers cultivateurs ne mirent que quelques millénaires pour apprivoiser et pour domestiquer une quantité

d'animaux comme les ovins, les bovins, les porcins, les onagres, les ânes et, pour finir, les chevaux et les camélidés ; sans oublier les rongeurs, comme les lapins et les cochons d'Inde, ou même la volaille de basse-cour qui, dans certaines régions, leur fournirent un appoint alimentaire important.

Mais en quelques millénaires, l'humanité néolithique se scinda en deux grands groupes : celui des cultivateurs essentiellement sédentaires, pour qui l'élevage devint très rapidement une branche d'activité très secondaire, et celui des éleveurs qui redeviendront nomades pour satisfaire pleinement les besoins de leurs immenses cheptels. Cela entraînera deux types de cultures totalement différentes et deux conceptions de vie radicalement antagonistes.

Avant de les analyser, notons encore que, déjà au Paléolithique supérieur, notre ancêtre chasseur a cherché à capturer des animaux vivants pour s'assurer une réserve de viande sur pied qui se conservait ainsi indéfiniment, avec peu de soins, jusqu'à l'époque de l'abattage. Dans certaines communautés, le premier animal à faire les frais de cette opération fut sans aucun doute le chien, et cette coutume s'est perpétuée jusqu'à certaines peuplades asiatiques et négroïdes actuelles.

Chez les Blancs, au contraire, le comportement vis-à-vis de « l'associé » chien entraîna très vite le respect. Tous les peuples blancs répugnent à manger du chien et ne s'adonnent à cette pratique quasi cannibale (car c'est un associé) qu'en périodes d'extrême famine ; mais il est vrai que, dans ce cas, n'importe quel hominidé retourne très vite au cannibalisme intégral et même à la nécrophagie, comme cela s'est vu lors de chaque grande guerre et lors de la chute dans les Andes, en 1972, d'un avion commercial uruguayen. Il est d'ailleurs à noter que le pape et même l'ONU pardonnèrent leurs actes à ces cannibales occasionnels des Andes, tellement est compréhensible l'instinct de survie dans ces conditions. Un des survivants avoua même qu'il fut décidé entre eux qu'aucun des survivants ne devait être forcé de manger de ses parents ou de ses amis décédés dans le crash.

D'autre part, il est instructif de constater que les peuples qui, actuellement encore, perpétuent cet usage cannibale du chien, alors qu'ils en connaissent par ailleurs les autres usages et sa qualité d'associé, soient justement ceux qui font le moins de cas de l'amitié humaine et qui sont considérés comme des fourbes innés : l'écoeuvante pratique des restaurants de Hongkong, où l'on assiste au spectacle répugnant de jaunes grassouilleux, au faciès vicieux,

palpant et choisissant leur futur repas parmi de pauvres canidés encagés, nous dégoûte inconsciemment bien plus par l'outrage qu'ils font ainsi envers l'amitié et la fidélité, que par le simple fait de satisfaire leur gourmandise.

En conservant sa viande « *sur pied* », notre ancêtre chasseur du Paléolithique supérieur s'est certainement aperçu que certaines espèces s'accommodaient plus facilement que d'autres de sa présence et se laissaient regrouper en troupeaux et conduire sans se disperser. À ce stade, ce n'est pas encore de la domestication à proprement parler ; car elle ne sera réellement amorcée que lorsque l'homme saura contraindre les animaux à travailler pour lui, à tirer la charrue, à fouler les céréales ou à porter des fardeaux, et surtout à se reproduire en sa présence. Les Sumériens et les Égyptiens de l'ancien empire sont, sans conteste, parvenus à ce résultat durant leur période chalcolithique. De nombreuses fresques de cette époque nous montrent des chiens portant collier, des bœufs tirant la charrue, des onagres tirant des chariots, des ânes portant des charges et des porcs foulant le sol pour y tasser la terre après les semailles.

Mais avant d'en arriver là, nous pouvons constater que l'histoire de la domestication débuta parmi les populations blanches d'Anatolie et du Zagros, qui prolongeaient et perfectionnaient ainsi les connaissances et les observations en ce domaine des chasseurs blancs du Paléolithique supérieur.

La domestication commença par les ovins, chèvres et moutons sauvages, dont on retrouve les premiers restes à Shanidar (Kurdistan irakien), à Ganj-Dareh (Kurdistan iranien), et à Ali-Kosh (Khuzistan, Iran) déjà vers - 8 500 ans. La preuve de cette domestication est incontestablement fournie par les modifications osseuses (os plus légers, taille plus faible, augmentation de la trame périostée à la lumière polarisée, cornes à section ovale et réniforme), ainsi que par la répartition sexuelle des sujets dans les charniers ménagers ; car l'homme abattait les jeunes mâles en surnombre pour leur viande, alors que les femelles étaient principalement conservées pour la reproduction et pour le lait.

Vers - 7 000 ans, nous voyons apparaître le porc dans les charniers domestiques. Il apparaît d'abord en Anatolie, puis rapidement en Europe et surtout dans le Sud de l'Asie. Mais ils restèrent longtemps assez peu nombreux, ne pouvant concurrencer les ovins, car ces derniers sont des ruminants qui se nourrissent très facilement aux dépens de végétations extrêmement pauvres

et indigestes. D'autre part, la viande de porc se conserve assez mal dans les régions chaudes et transmet beaucoup plus de maladies parasitaires aux humains. De telle sorte que les cochons ne prirent vraiment de l'importance qu'en Chine septentrionale et en Europe, où ils pouvaient brouter leur nourriture sur le sol des forêts et où les rigueurs du climat permettaient une meilleure conservation de leur viande.

Vers -7000 ans aussi, l'on commence à retrouver des restes de bovidés. Certains experts pensent que les habitants d'Asie mineure s'intéressèrent pour la première fois aux aurochs pour des raisons religieuses, au lieu de se contenter de les chasser. Symbole de force et de virilité dans les sociétés adonnées au culte de la déesse-mère, les aurochs occupèrent une place de choix dans le symbolisme religieux de tout le Proche-Orient, de la Crète à l'Égypte en passant par la Mésopotamie. Les ossements les plus anciens, d'une espèce plus petite et domestiquée, apparaissent pour la première fois dans un village néolithique du Nord de la Grèce, appelé Néonikomédeia.

Il est vraisemblable que les taureaux indociles furent d'abord châtrés, pour se comporter de manière beaucoup plus paisible lors des cérémonies religieuses. Mais, assez rapidement, ces bœufs furent exploités comme bêtes de somme pour tirer les premiers chariots et surtout les premiers araires. Vers -3000 ans, nous les voyons ainsi représentés sous le joug en Mésopotamie et en Égypte, le timon de la charrue (simple transformation de l'antique bâton à fouir et de la binette) fixé aux cornes de l'animal.

Vers -3000 ans, l'âne et l'onagre apparaissent aussi comme animaux domestiques en Égypte et en Mésopotamie. C'est aussi vers cette époque que l'on situe la véritable domestication du cheval, animal très nerveux, et du dromadaire, tous deux d'abord utilisés comme animaux de bât par les peuples indo-européens des steppes.

Ensuite, par sélection, le cheval primitif, assez petit, donnera des races de plus en plus grandes que l'homme commencera à utiliser comme monture. Vers -3000 ans également, commence l'apiculture (les abeilles) en Égypte et la culture du ver à soie en Chine. Vers -2500 ans, les buffles asiatiques commencent, eux aussi, leur domestication dans la vallée de l'Indus et au Pakistan, parmi les populations blanches ; de là, ils émigrent, domestiqués, vers le Sud-Est asiatique et la Thaïlande. Et c'est aussi vers -2500 ans que des Blancs domestiquent le Yak, au Tibet.

Vers - 2000 ans, la volaille de basse-cour, poulets et canards, apparaît domestiquée dans la vallée de l'Indus, alors dominée par une aristocratie blanche ; et ce furent les Grecs et les Romains qui la transmirent et l'imposèrent à l'Europe.

Quant au chat, il n'apparut, comme commensal de l'homme, que vers - 1600 ans, en Égypte. Dès le début, il s'y comporte en animal de luxe, car son utilité est nulle ; en effet, à cette époque, la chasse aux souris et aux rats, dans les lieux d'habitation, se pratiquait au moyen de la couleuvre en Égypte et de la mangouste en Mésopotamie.

Loie commença sa domestication en Allemagne vers - 1500 ans et le renne ne fut réellement domestiqué dans le Nord de l'Europe que vers - 1000 ans. En Amérique, à part le chien, domestiqué vers - 1000 ans dans les plaines de l'Ouest, utilisé là comme animal de bât ou comme réserve alimentaire, et parmi les civilisations précolombiennes d'Amérique centrale, concurremment avec le dindon, il n'existe aucun autre exemple de domestication véritable ; si ce n'est au Pérou où, très tard, à partir des époques historiques, les indigènes commencèrent à élever les cochons d'Inde, dans un but alimentaire, et le guanaco qu'ils sélectionnèrent en lama pour le transport et en alpa pour la laine. À l'énumération des dates et des zones où eurent lieu les premières domestications, nous pouvons à nouveau facilement conclure qu'elles furent en majorité l'œuvre de civilisations blanches ou, au moins, de populations dirigées par une aristocratie blanche, comme ce fut longtemps le cas en Égypte et dans la vallée de l'Indus, ce que nous constaterons avec encore plus d'évidence à la lecture du livre III, traitant des migrations humaines.

Les peuplades qui retournèrent vivre dans la nature en s'occupant exclusivement d'élevage, n'étaient pas, pour cette raison, moins douées que les peuples bâtisseurs et cultivateurs. Bien au contraire, car la vie au grand air est très rude et comporte pas mal d'aléas. Dans les steppes, les conditions climatiques sont terribles. En moyenne tous les cinq ans, un dixième des troupeaux et des populations qui y vivent périssent à cause des sécheresses ou des trop grands froids. Ne peuvent survivre, dans ces conditions, que des peuples courageux, physiquement robustes et moralement aristocratiques.

Retournant à nouveau à la vie naturelle, pas très éloignée de celle de leurs ancêtres chasseurs, ils durent retrouver et réappliquer les lois naturelles et biologiques qui puisent leurs racines dans la stricte hiérarchie des instincts fondamentaux (de territoire, de

dominance, de nourriture, sexuel, etc.) [Voir, à ce sujet, « *Vers un matérialisme biologique* »] ; tout naturellement, leurs conceptions sociales et religieuses, de même que leur comportement et leur cosmogonie, s'en ressentirent très fortement.

La majorité de ces peuples nomades donnera naissance à l'important rameau des peuples blancs indo-européens. Cet ensemble d'ethnies, appelé aussi « **Aryas ou Aryens** » comporte **des types physiques assez différents** ; certains, par exemple, sont brachycéphales, comme les Hittites ou les Etrusques, alors que la majorité est dolichocéphale, **mais ils sont tous reliés entre eux par une linguistique commune et surtout par un comportement, une conception de vie et une cosmogonie identiques**, le tout résultant de leur vie rude d'éleveurs en contact étroit avec la nature.

Pour eux tous, l'honneur, la justice, le courage, la fierté et la fidélité à tous les leurs (ancêtres, compagnons et enfants futurs) représenteront toujours des biens plus précieux que la richesse et même que la vie. Ce sont les lois biologiques essentielles qui serviront de base à tout leur système religieux et social qu'ils conserveront tout au long de leur histoire, même lorsqu'ils se sédentariseront et bâtiront à leur tour des cités. Du moins continueront-ils à appliquer ces lois, tant qu'ils resteront racialement purs et tant qu'ils refuseront de se mélanger aux populations qu'ils auront soumises et épargnées.

Tous pratiqueront la religion dite « **des trois fonctions** » :

1. – La fonction sacrée, représentant l'instinct de territoire ;
2. – la fonction guerrière, représentant l'instinct de hiérarchie ;
3. – la fonction d'intendance, qui regroupera le commerce l'artisanat, les métiers et la production alimentaire, et qui, en définitive, représente l'instinct de nourriture et de reproduction.

Dans la plupart des variantes religieuses indo-européennes, cette dernière fonction est d'ailleurs toujours double, puisqu'elle représente les deux derniers instincts fondamentaux auxquels deux dieux présideront : ce seront les dioscures grecs et romains et les Asvins indiens.

Jamais les peuples aryens ne renieront leur origine animale ; pour eux, l'homme s'apparentera toujours aux dieux par l'intermédiaire des héros. Les plus valeureux des hommes deviennent des héros par leurs travaux et par leur compréhension dynamique du rôle de l'humanité sur Terre.

Avant eux, il n'existait que désordre et chaos que les héros surmontèrent et ordonnèrent en devenant des divinités. Rien n'est créé, tout existe et se transforme ; le destin prométhéen de l'homme-dieu est d'y remettre et d'y maintenir un ordre constant. C'est une conception religieuse dynamique pour une race dynamique d'hommes, lucides, généreux et courageux, suffisamment intelligents pour se situer comme partie intégrante de la Nature, suffisamment ambitieux pour vouloir l'ordonner et la maîtriser, tout en lui obéissant et en la respectant.

Ces religions dynamiques, où l'homme ne se sauve que par son travail, sa volonté, son courage, son honneur et sa fidélité à l'ensemble des siens (personnifiés par son ethnie et sa race), sont qualifiées de PAÏENNES.

Elles s'opposent à toutes les autres religions de Dieux ou d'un Dieu, qui écrasent les hommes sous le poids de leurs rêveries. Elles s'opposent surtout aux religions sémites, adaptées à des commerçants spéculateurs, retors, menteurs et paresseux, où le Dieu créateur, et non organisateur, régit tout de son irascible et divin « bon vouloir » ; Dieu qui sauve l'humanité de ses croyants par personne interposée. Car **pour les Sémites juifs, arabes ou chrétiens, il faut être croyant, c'est-à-dire accepter les dogmes pour être sauvé** ; le sceptique y est taxé d'hérésie et condamné.

Cette conception religieuse passive correspond à des peuples superstitieux et plutôt paresseux, plus habitués à subir qu'à lutter et à conquérir (du moins leurs conquêtes relèvent-elles plus de la spéculation, donc de la fraude, que du travail, c'est-à-dire de la lutte). Pour cette raison, le christianisme hébraïque des débuts donna naissance à une foule d'ordres contemplatifs, et ce n'est qu'après s'être intimement mélangé avec le paganisme indo-européen, qu'il engendrera le catholicisme conquérant. Le Christ au glaive vengeur est la réplique dynamique aryenne du Christ martyr judéo-chrétien, qui subit passivement sur la croix le bon vouloir d'un dieu-père tyrannique et inhumain. En outre, **le catholicisme reste polythéiste** inconsciemment, dans le culte souvent exagéré porté à ses saints (ex : Saint Janvier à Naples ; Sainte Catherine à Sienne ; Saint François à Assise ; Saint Antoine à Padoue ; Saint Nicolas de Bari ; Sainte Thérèse de Lisieux ; etc).

Comme, dans les religions sémitiques, l'accent est mis sur « *la croyance* » et non plus sur l'intelligence et la volonté, c'est-à-dire sur l'acceptation de dogmes invérifiables plutôt que sur le travail et l'effort, la jouissance devient, dans ces religions, un véritable but

en soi ; et l'égoïsme et l'égoïsme sont les moyens certains pour y aboutir. L'individualisme y est exalté à outrance, au détriment de la communauté ; le tout, sous le couvert d'une pseudo-charité universelle. La morale aristocratique de l'effort, de ce fait le culte de l'élite, est remplacée par la croyance dogmatique, la passivité des masses et le culte de la démocratie.

Cet égoïsme et ce besoin de jouir à tout prix aboutiront à la dépréciation totale des femmes, à leur négation et à leur transformation en simple objet. Voilées et enfournées dans des harems, ou dédiées à la prostitution sacrée, rendues honteuses de leur nudité, de leurs menstrues et de leur animalité originelle, les femmes-objets des sociétés sémites subissent, elles aussi, tout le poids d'un Dieu tyrannique.

Dans toutes les sociétés aryennes, au contraire, la femme restera respectée dans sa personne et vénérée dans sa maternité, source de la famille et de la race ; on y admirera sa nudité et sa beauté qui, tout comme la force et la virilité de l'homme, représentent l'émanation même de la divinité. Cette glorification de la féminité est tellement constante dans les sociétés aryennes, que certains historiens comme Gobineau considèrent que la puissance de la femme dans une société est l'un des gages les plus certains de la persistance des éléments Aryas dans cette même société. Bien entendu, par puissance de la femme, Gobineau ne pensait qu'au respect et à l'adulation qui devait lui être prodigués. Il ne concevait pas de la voir concurrencer les hommes dans leur travail, de les voir femme de peine ou ministre.

Toute religion sert de matrice à l'organisation sociale. Or la religion naturelle et biologique des peuples nomades ne pouvait qu'engendrer une organisation sociale biologique, basée sur l'aristocratie, la hiérarchie et la valeur individuelle. Elle donnera naissance à la chevalerie et à des sociétés imprégnées de justice, d'honneur et de virilité.

Malheureusement pour les peuples nomades, l'histoire est écrite par les peuples citadins. Pour ces derniers, amollis par la vie facile et par la promiscuité des mélanges raciaux, la rude organisation nomade ne pouvait être qualifiée que du terme péjoratif et quelque peu effrayant de « Barbare ».

Maintenant encore, le grand public est maintenu dans l'ignorance des progrès et des bienfaits civilisateurs de ces nomades. N'en prenons pour exemple ici que ceux apportés dans l'Empire romain décadent par l'ensemble des envahisseurs germaniques !

Les lois wisigothes de Théodoric nous sont bien connues, et l'on peut y voir des Barbares imposer le respect de l'individualité à une Rome impériale qui, jusque là, l'avait ignorée. En effet, Rome déportait et déplaçait en masse les populations qui lui étaient soumises. Elle n'obéissait en cela qu'à ses besoins en main-d'œuvre, ou même seulement au bon vouloir de ses empereurs.

Goths et Lombards mirent fin à cet arbitraire : leurs lois païennes représentaient un tel progrès, que beaucoup d'ordres religieux du christianisme naissant préféraient se soumettre à leur justice plutôt qu'à celle de la Rome impériale, qui les régissait encore.

Ce furent aussi ces soi-disant Barbares wisigoths qui imposèrent le respect des monuments publics et de toutes les œuvres romaines antérieures. Jordanes, l'historien des Wisigoths, nous rapporte que Théodoric et ses successeurs promulguèrent plusieurs lois pour protéger de la déprédation et de la destruction l'ensemble des monuments romains qui se trouvaient sous leur juridiction et qui étaient détruits, non pas par les Barbares, mais bien par les Romains sémitisés, fanatisés par leur christianisme naissant ou simplement poussés par le profit. Car ils transformaient en chaux les statues de marbre et utilisaient l'ensemble comme matériaux de construction. Les Wisigoths réorganisèrent même les écoles de droit romain qui logeaient sur leur territoire et leur attribuèrent des fonds pour leur entretien.

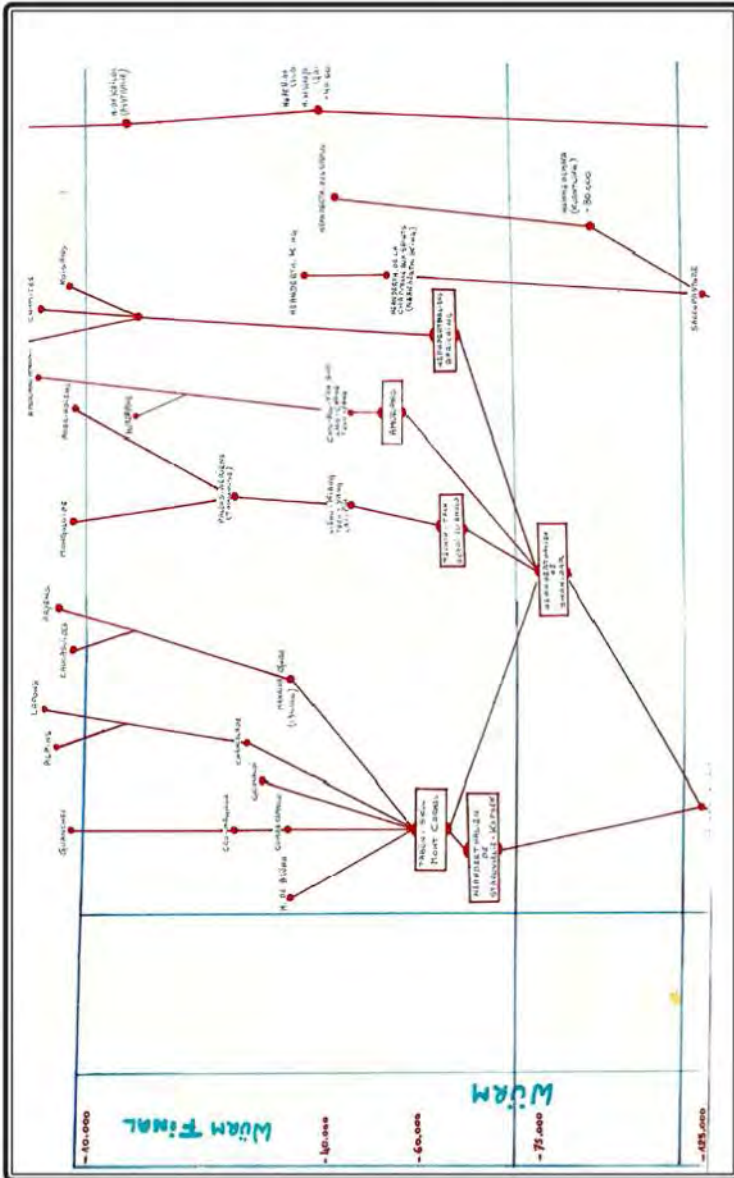
Alors que la Rome impériale avait attaché l'enfant à la profession de ses parents et le paysan à sa glèbe par les constitutions de Théodose et de Justinien, les Wisigoths abolirent ces dispositions, ainsi que la plupart de celles qui niaient l'individu et le respect de l'individualité ; et celles qu'ils négligèrent de faire disparaître, ils en tolérèrent l'infraction constante. Ce simple aperçu sur les lois sociales édictées par des « Barbares » qui, dit-on, envahirent et détruisirent l'Empire romain, nous démontre l'inanité de ce vocable attribué par des citadins corrompus à des peuples valeureux. Ce mot ne représente en rien une culture inférieure, mais n'est que l'expression du dédain et de la suffisance des incapables devant les réalités dynamiques des peuples conquérants.

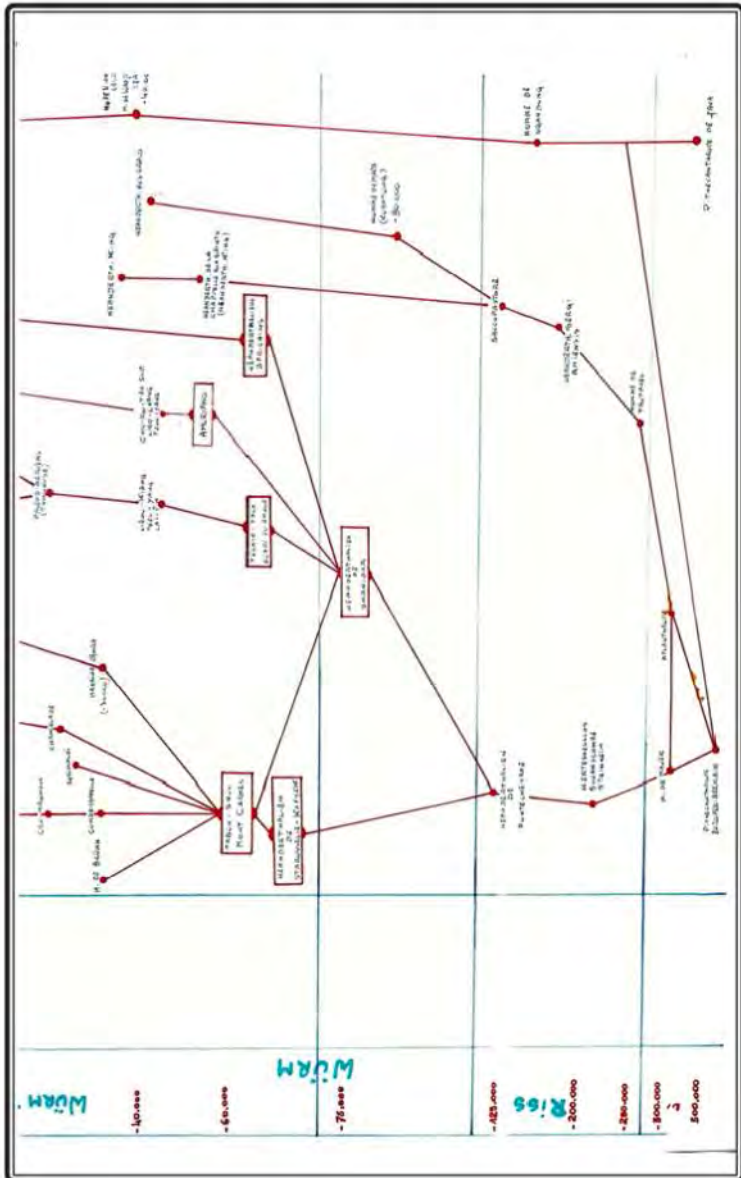


TABLEAU I

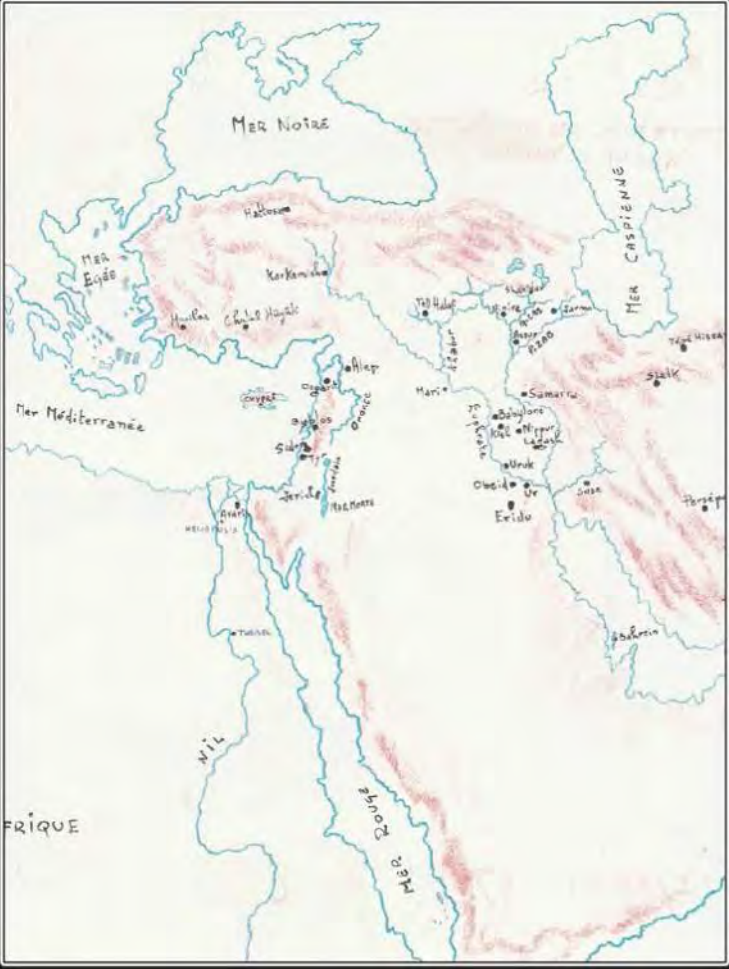
LES GRANDES RACES

Les races et les ethnies qui en découlent.





Lieux d'implantation.



LIVRE II

LES DIFFÉRENCES

CHAPITRE I

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE GÉNÉTIQUE HUMAINE

En étudiant les origines de l'homme moderne dans le livre précédent, nous avons pu nous rendre compte que les grandes races actuelles ont commencé à diverger les unes des autres, c'est-à-dire à se différencier, au plus tard en - 80 000 ans avant Jésus-Christ. Il semble même que cette tendance différenciatrice débuta bien plus tôt. Ce fut certainement le cas de la grande race australoïde qui amorça sa séparation il y a environ 250 000 ans. Cette différenciation, une fois amorcée, n'a pu évoluer qu'en s'accroissant au fil des millénaires, grâce au mode de vie naturel et biologique de nos ancêtres. Ceux-ci, en effet, à l'instar de toutes les autres espèces sociales de mammifères, vivaient par petits groupes qui évitaient soigneusement de se mélanger pour des raisons impérieuses.

1. – D'abord **par instinct**, pour éviter à tout prix que leur pool génétique ne se détériore ; **car le mélange apporte bien plus souvent une régression biologique que des avantages**, et parce que chaque groupe humain, comme chaque groupe animal, possédait en lui l'orgueil naturel de sa supériorité et de celle de sa famille ; celle-là même qui, depuis des millénaires, protégeait et élevait au mieux sa

lignée. Il faut être un intellectuel abstrait et déraciné pour ne pas comprendre ni sentir en soi ce sentiment naturel d'orgueil familial et d'agressivité ambitieuse.

D'ailleurs le Talmud n'enseigne-t-il pas aux Juifs d'éviter de se mélanger, s'appuyant sur les prescriptions de leur dieu Yaveh, qui dit :

« qu'il ne faut jamais mélanger ce que Dieu a séparé ? »

Mais pourquoi, dans ce cas, ce peuple à visée mondialiste impose-t-il aux autres peuples de se mélanger ? Répondre à cette question, c'est comprendre bien des choses sur les visées impérialistes de ce peuple, où nous retrouvons la majorité des Mondialistes actuels.

2. – Ensuite, **par contingence économique**, car, jusqu'à la découverte de la pêche et des ressources aquatiques, jamais l'homme ne put se grouper en clan dépassant 25 à 30 individus.

Et encore pouvons-nous être assurés que, jusqu'à la systématisation de l'agriculture et l'apparition des cités commerçantes, les mélanges et les mariages exogamiques, lorsqu'ils eurent lieu, ne dépassèrent jamais les limites ethniques locales. Car, tributaires des distances, des espaces et de la faible densité de population, seuls des groupes très voisins, soit génétiquement très proches, et subissant la même pression sélective locale et environnementale, purent s'associer pour former des tribus ou pour conclure des alliances.

Ce n'est donc que vers – 10000 ans que, dans certaines régions favorisées par le climat et l'abondance alimentaire, la densité croissante de population et le contact régulier entre races et ethnies différentes engendrèrent un mélange racial régressif. Et encore, pouvons-nous affirmer que, la plupart du temps, les races en contact se superposèrent, sans s'interpénétrer profondément, les ethnies les mieux douées s'installant en aristocratie sur le substrat plébéien local, comme le démontre la classe dirigeante pharaonique qui s'imposa aux négroïdes du Nil, ou comme l'aristocratie inca d'origine viking qui régenta les mongoloïdes des Andes.

Car devant la réalité du mélange racial et même ethnique, la mentalité de l'homme a très peu changé par rapport à celle de ses frères inférieurs, les animaux.

Instinctivement, biologiquement et naturellement, il évitera toujours les mélanges, car l'étrange et l'étranger se sont inscrits

répulsivement dans son comportement héréditaire depuis l'époque crétacée, c'est-à-dire depuis le stade évolutif de ses ancêtres reptiliens et dinosauriens. Cette attitude est largement démontrée par toutes les études éthologiques actuelles.

En outre, les études sociologiques modernes démontrent que, même dans un pays comme les USA, où règne un libéralisme libertin et démocratique, renforcé par un dogmatisme égalitaire et religieux, il n'y a que 7% de la population nègre qui accepta de se métisser avec des Blancs ; cela, malgré les énormes avantages que le métis noir retire de ces unions, soit une intelligence abstraite plus développée et bien souvent une ascension sociale pour sa descendance.

En effet, les études faites sur la population métissée du Brésil démontrent que le rang social d'un individu est toujours fonction du pourcentage de sang blanc qui coule dans ses veines ; or le Brésil est un pays au racisme et aux préjugés raciaux inexistants. La ségrégation socio-raciale que nous pouvons y observer est corroborée actuellement par les études comparées des quotients intellectuels des différentes races des USA et réalisées par les professeurs Arthur Jensen de l'université de Berkeley, Darlington et Audrey Shuey d'Oxford, Shokley et Hans Eysenck de l'université de Londres, Burnet MacFarlane de l'université de Sydney et grand prix Nobel.

Ce faible métissage, dans un pays relativement libéral comme les Etats-Unis, de même que ce refus du mélange par des nègres pour qui il ne peut être que bénéfique dans la descendance, sont déterminés par des inconvénients surpassant de loin les avantages réels obtenus. En effet, malgré le gain intellectuel et social certains, les déséquilibres psychologiques, moraux et névropathiques, engendrés par le déracinement et par le rejet des métis par chaque race génitrice, sont tels, que la plupart des nègres se refusent au mélange.

Observons en outre que, lorsque dans certaines régions, comme au Mexique ou au Brésil, l'on nous parle de mélange et d'intégration complets, ces derniers ressemblent beaucoup à la fabrication du pâté de cheval et d'alouette, c'est-à-dire à une dilution plutôt qu'à un véritable mélange. Car, dans ces cas, il s'agira toujours d'une infime minorité ethnique qui se diluera dans la masse autochtone ; comme pour le pâté résultant du mélange d'un gros cheval avec une petite alouette : cela aboutira à une population mexicaine,

où 1 % de la population est encore de souche blanche pure, mais où, quand on a fait les comptes de plus près, cette même population blanche n'a jamais dépassé « quelques pour cent » de l'ensemble du pays.

Nous voyons donc que, même encore actuellement, en dépit de l'intense propagande des *mass media*, des religions et des dogmes égalitaires et démocratiques en faveur du métissage, ce dernier reste relativement rare et peu marqué entre « grandes races ». Et l'hérédité comportementale et culturelle a, dans ce cas, un rôle bien plus inhibiteur que l'hérédité physique et physiologique. Ce comportement culturel poussera toujours les individus à se regrouper suivant leur communauté respective, et à y pratiquer des mariages homogamiques.

Dans tous les pays d'Amérique latine, lorsque les distances le permettaient, les colons se sont toujours regroupés, d'abord en races, si leur nombre était trop faible, ensuite en ethnies, lorsqu'ils devenaient plus nombreux. Par exemple, en Argentine, nous voyons les colons allemands tendant à se regrouper entre eux, de même que les Belges, les Français ou les Italiens. Cette tendance est constante, dès qu'un groupe dépasse 6 à 7 % de la population locale.

Cependant, en ce début du XXI^e siècle, suite à l'intense propagande médiatique, ainsi qu'à l'enseignement pervers et égalitaire dans les écoles, de plus en plus de femmes blanches s'accouplent avec des Sémites et même des Nègres. En France, par exemple, les mariages mixtes ont augmenté de plus de 470 % en moins de 10 ans ; et ne parlons pas des concubinages de plus en plus fréquents.

Ces jeunes femmes, au mental perversi par des années de propagande, depuis la victoire des démocraties, suite à la seconde guerre mondiale, ont non seulement perdu leur instinct biologique : elles sont devenues les victimes sacrifiées sur l'autel des perversions mentales maçonniques et juives. Victimes, car les mésententes conjugales et les rapt d'enfants par les pères étrangers, principalement nord-africains, deviennent de plus en plus nombreux. Il est vrai aussi que nombre de ces « mariages » ne servent, en outre, qu'à permettre l'implantation rapide et la nationalisation d'étrangers en quête d'avantages sociaux divers.

Il existe et a existé des races et des ethnies qui se sont beaucoup plus intimement mélangées pour aboutir à un ensemble métissé assez profond ; mais, bien que ces cas soient relativement

rare, nous observons, chaque fois que le cas s'est produit, une dégénérescence (sinon physique, du moins physiologique, mais surtout morale et comportementale), ou, pour le moins, une stagnation totale du groupe ainsi créé. Plus aucun progrès scientifique, social ou culturel ne verra dorénavant le jour parmi ces communautés.

Ainsi dégénérèrent Grecs et Romains au contact des peuples sémites dans le bassin méditerranéen ; ainsi dégénèrent actuellement l'ensemble du continent indien (les Indes) et le vaste Brésil. Seul le peuple japonais semble faire exception à cette règle. Encore devons-nous reconnaître que le fort pourcentage de sang blanc qui coule dans ses veines intervienne pour beaucoup dans la dérogation à cette règle biologique, et encore devons-nous aussi reconnaître que ce peuple dynamique présente une assez importante instabilité caractérielle, une névropathie presque endémique qui le pousse parfois aux pires excès.

Le métissage, même interethnique, comme il se pratique aux USA entre peuplades blanches, entraîne plusieurs conséquences délétères que veulent ignorer et que cachent aux peuples ceux qui les prônent.

Ainsi, une étude sérieuse, pratiquée sur des dizaines de milliers de mariages interethniques, a prouvé qu'à partir de la troisième génération, le nombre des avortements spontanés augmente proportionnellement et de façon catastrophique. De même, la polyethnicité rend aléatoire, sinon impossible, les transplantations et les greffes de moelles (principalement chez les sujets résultant de mélanges entre « grandes races »). L'héritage génétique pluriel complique grandement la recherche d'un donneur compatible.

Et, comme les troubles dépendant de l'immunité (comme les leucémies) et des greffes de moelle sont de plus en plus fréquents, le problème médical de guérison devient de plus en plus insoluble. Autre preuve de la réalité des races que nie de plus en plus la mentalité démocratique, obscurcie par les dogmes maçonniques.

Comme les peuples blancs indo-européens présentent le taux de prolixité le plus faible, les mélanges (à moins qu'ils ne soient interethniques aryens) se terminent toujours, pour eux, par une dilution.

Leurs qualités les porteront, en général, à former des aristocraties passagères qu'engloutiront rapidement les masses autochtones. Toutes les vagues indo-européennes finiront ainsi, brisées et effacées, à la limite de leurs aires d'expansion.

Les exemples les plus frappants, pour nous Européens, nous sont fournis par les vagues germaniques des grandes invasions qui accompagneront la chute de l'Empire romain : Goths, Burgondes, Alains, Vandales et Suèves se dilueront parmi les autochtones celtes et sémites des régions qu'ils traverseront, pour enfin disparaître, noyés dans la masse anonyme méditerranéenne.

Même les Francs, cependant plus nombreux, subiront cette dilution. Et, à l'autre bout des aires d'expansion indo-européennes, nous verrons les Mèdes, puis les Perses, puis les Parthes, puis les Huns iraniens se diluer, eux aussi, dans les masses sémites et négroïdes ; de même que, plus au Nord, les Alains, les Huns, les Iraniens et les Kirghizes, pour ne citer qu'eux, disparaîtront dans la masse asiatique chinoise.

Le cas des Kirghizes est d'ailleurs très typique : au départ, il y a 2 000 ans d'ici, les « *Annales chinoises* » nous les dépeignent comme des guerriers grands, roux ou blonds, aux yeux bleus, alors qu'ils ne sont plus actuellement que des mongoloïdes à la peau olivâtre, à la face ridée, aux yeux bruns et bridés, et aux mœurs asiatiques.

Tous les êtres vivants, qu'ils soient du règne animal ou végétal (virus et bactéries mis à part) sont constitués d'un ensemble plus ou moins grand d'unités cellulaires, exception faite des Protozoaires, êtres unicellulaires. Toutes ces cellules qui, au cours de l'évolution, se sont différenciées en tissus divers, possèdent un cytoplasme et un noyau. Dans ce dernier existent de longs filaments, appelés chromosomes, eux-mêmes porteurs d'une infinité de corpuscules nucléoprotéiques, appelés gènes. Ceux-ci constituent tous les facteurs qui déterminent l'ensemble des caractères héréditaires de chaque individu et de chaque espèce. Sans oublier qu'au cours de l'évolution, ces cellules se sont complexifiées, ont acquis des bactéries saprophytes comme les mitochondries, qui leur ont permis de passer du stade anaérobie au stade aérobie avec utilisation intensive de l'oxygène.

Chez l'homme, il existe normalement 46 chromosomes et plus de 45 000 gènes. Sans entrer dans les détails, sachons que ces derniers se comportent comme des enzymes, en régulateurs des activités métaboliques de chaque tissu, de chaque cellule, de chaque organite cellulaire et même de chaque molécule protéique qui forme la trame de chaque cellule. Aucune croissance, aucune synthèse ni aucune reconstitution cellulaire ne peut se réaliser sans leur intervention.

Et cette chimie complexe, à laquelle ils prennent part à chaque instant, est identique, dans ses manifestations, depuis les stades de vie les plus simples (comme le microbe ou l'amibe) jusqu'aux plus complexes (comme les mammifères et l'homme).

La constance du nombre des chromosomes et des gènes est une caractéristique de l'espèce. C'est pourquoi, lors des mécanismes de reproduction sexuée, les cellules germinales verront chacune leur nombre réduit de moitié, au cours d'un processus divisionnel, appelé méiose ; cela, afin que ce nombre redevienne caractéristique de l'espèce dans l'œuf qui engendrera le descendant.

En effet, un spermatozoïde paternel devra se conjuguer à un ovule maternel pour recréer un enfant de même espèce. Soit 23 chromosomes paternels + 23 maternels = 46 chromosomes humains. Or, au cours de ce processus réductionnel qu'est la méiose, un ensemble d'anomalies peuvent se produire : elles porteront soit sur les chromosomes (par fusion, fission, délétion, translocation, duplication ou inversion), soit sur les gènes. Leur fréquence statistique, à chaque génération, chez la plupart des mammifères et chez l'homme, est de 1% de mutations chromosomiques et d'environ 3% de mutations géniques. Ces mutations, en touchant les cellules somatiques, jouent un rôle dans le vieillissement et dans la cancérogenèse, et, en touchant les cellules germinales, elles alourdissent le patrimoine héréditaire d'une population.

Depuis une bonne vingtaine d'années, il est possible d'étudier de façon très précise le caryotype humain (à savoir l'ensemble des chromosomes), grâce au progrès de l'ultramicrospectrophotométrie et de la chimie, qui permettent la fixation de substances fluorescentes (comme la quinacrine) dans les portions basiques de l'ADN (acide nucléique du noyau).

Il devient ainsi loisible de faire des diagnostics prénataux sur d'éventuelles malformations fœtales qui aboutiront à des troubles plus ou moins graves chez l'enfant, l'adolescent ou l'adulte. Et, en toute logique, la constatation de ces anomalies en cours de grossesse permet au médecin de conseiller l'interruption de cette dernière, pour éviter la naissance d'un taré ou d'un malheureux complexé qui, automatiquement, sera à charge de la communauté saine.

Du moins devrait-il en être ainsi dans une société naturelle et biologique, mais les dogmes égalitaires, les religions judéo-chrétiennes et les énormes intérêts des marchands de prothèses et de soins de santé divers, s'opposent formellement

à cette « eugénique positive », préférant, sous couvert d'une hypocrisie pseudo-charitable, grever ainsi le patrimoine des populations les plus évoluées, autrement dit, blanches. Car, ne nous faisons aucune illusion : ni les populations nègres, ni les jaunes, déjà surpeuplées, ni même les Juifs, n'appliquent ces principes (qu'ils conseillent et imposent aux peuples blancs). Sous prétexte de sous-développement agricole et industriel, ils laissent faire chez eux la nature.

L'État d'Israël a même édicté une loi qui interdit toute immigration de tarés physiques ou mentaux sur son territoire. Cette attitude, de la part de ceux-là même qui critiquent toutes tentatives eugéniques, lorsqu'elles sont exercées par des Blancs (que ce soit la Suède, certains États des USA, l'Allemagne nationale-socialiste, ou même l'association des médecins eugénistes français), devrait ouvrir les yeux aux Blancs les plus naïfs. Car ils sont les fils indo-européens des victimes de ces mêmes Juifs qui imposèrent le christianisme et l'égalitarisme aux peuples païens de l'antiquité et qui, sous les mêmes prétextes charitables, les empêchèrent de continuer à pratiquer leur eugénisme efficace, bien qu'empirique à cette époque.

C'est l'éternelle opposition entre les rêveries égalitaires des prêtres et la conception évolutive du surhomme en devenir des peuples païens blancs. **Mais quoi de plus sûr pour détruire une race que de lui imposer, sous couvert charitable, l'autosuicide par destruction de son patrimoine génétique.**

Ce **génocide**, plus efficace que toutes les chambres à gaz et autres fours crématoires, à l'avantage de garder « l'âme pure » à ses promoteurs, et de trouver bon nombre d'alliés naïfs parmi ceux que l'on veut éliminer.

Dans l'espèce humaine, l'on commence à très bien connaître les facteurs héréditaires. Et l'on s'aperçoit, de plus en plus, que les faits que couvraient des termes longtemps restés vagues, comme constitution, tempérament, diathèse, terrain, etc., se précisent aujourd'hui. Ce qui distingue les hommes, ce sont des différences d'ordre biochimique et génétique qui les rendent sensibles ou résistants aux divers agents agressifs extérieurs, et cela d'abord au niveau des races, ensuite au niveau des ethnies et des individus.

L'existence d'un grand nombre de tares transmissibles représente une lourde menace pour l'ensemble de la collectivité saine. Les parents, qui ont la chance de posséder des enfants sains,

devraient toujours garder présent à l'esprit que les eugénistes et même les racistes ne songent qu'à protéger leur famille, leurs enfants et tous leurs descendants de ces tares et de cette menace dégénérative. Car n'oublions pas qu'un arriéré mental naît toutes les 20 secondes dans le monde ; et qu'actuellement, leur nombre représente une population équivalente à celle des USA, soit environ 260 000 000. En France, il existe plus de 1 000 000 de débiles mentaux irrécupérables. Aux USA, il y a 240 000 aveugles congénitaux, 115 000 sourds-muets congénitaux, 800 000 atteints de malformations diverses et plus de 3 000 000 de débiles mentaux irrécupérables.

À l'heure actuelle, l'ensemble des *mass media* aux ordres du cosmopolitisme cherche à apitoyer les peuples blancs civilisés sur le sort de ces tarés ; ils cherchent même à nous les présenter comme fort semblables à la population saine, espérant ainsi pousser les naïfs et les âmes sensibles à procréer avec eux, et à grever ainsi la valeur raciale et individuelle de l'ensemble des peuples qui les écoutent.

Par le biais de la libération sexuelle, ces mêmes *mass media* poussent les jeunes à revendiquer leurs droits à l'amour et à choisir un conjoint suivant leur cœur, sachant fort bien que la jeunesse est toujours portée à l'altruisme et à la charité, et que le jeune âge empêche de juger sainement la portée d'un acte. Sous prétexte de droit à la copulation, l'on confond activité sexuelle et procréation, droit à la vie et droit de donner la vie. On passe sous silence les devoirs du couple envers cette troisième personne qu'est l'enfant ; car, si l'on possède tous le droit à la jouissance, lorsqu'il s'agit d'un tiers, nous avons le devoir de le créer parfait, et même si possible plus parfait que nous-mêmes.

C'est parce que nos ancêtres, depuis l'Australopithèque, se sont imposé ces devoirs, avant même de penser à leurs droits, que nous sommes devenus les heureux possesseurs de toutes les facilités et de tout le bien-être qui nous entourent ; alors, rien que par fidélité à ces mêmes ancêtres, notre devoir est de continuer à faire progresser l'humanité.

Une race humaine peut se définir comme un vaste groupe d'individus caractérisés par la fréquence statistique de combinaisons spécifiques de gènes homozygotes, affectant l'anatomie, la physiologie, la pathologie et la psychologie. Et nous pouvons parler de race pure ou, du moins, de race homogène, lorsque les caractères spécifiques qui la caractérisent, ont une certaine fréquence statistique significative.

Très rares sont les facteurs biochimiques héréditaires dont on peut dire qu'ils sont l'apanage d'une race exclusivement ; la plupart d'entre eux sont présents dans toutes les races, mais avec des fréquences particulières.

Du point de vue de l'évolution, les populations ayant des fréquences génétiques similaires ont plus de chances d'être de proches parentes que les populations dont les fréquences génétiques sont très différentes.

Jusqu'il y a une quinzaine d'années, les races humaines furent toujours exclusivement étudiées sous leurs aspects phénotypiques, autrement dit d'après les extériorisations anatomiques, physiologiques et pathologiques qui les différençaient. Depuis quelques années seulement, une étude approfondie est en cours sur les aspects comportementaux, psychologiques et moraux, qui les séparent.

Mais actuellement, nous pouvons faire mieux et commencer à comparer ces extériorisations phénotypiques aux divers caryotypes humains et raciaux, fournissant ainsi une base biochimique, génétique et visible aux différences raciales. Malheureusement, ce genre d'étude est tout récent et n'a encore été pratiqué avec succès que parmi les races les plus évoluées et les mieux outillées pour ce genre d'étude, c'est-à-dire en Europe et aux USA. Il en résulte cependant déjà que les grandes races présentent des variations héréditaires de leur caryotype.

Ainsi, le professeur Cohen et ses collègues de l'école de médecine de Buffalo (aux USA) ont mis en évidence un allongement du bras long du chromosome Y, caractéristique de tous les hommes de race sémite : on l'a baptisé pour cette raison « chromosome d'Abraham ». Tous les Juifs et tous les Arabes d'ascendance sémite le possèdent ; et il semble qu'on l'aurait aussi observé chez de rares Japonais (Juifs sans doute), sans encore en connaître la réelle fréquence statistique chez ces derniers.

L'existence de cette modification chromosomique suffit à elle seule à prouver la participation des races humaines au phénomène évolutif, quoiqu'il soit tout récemment démontré que ce bras Y, de longueur changeante, ne contienne que des gènes qualifiés de « poubelles » (voir plus loin).

L'étude de l'hérédité humaine est très compliquée, du fait du nombre élevé de gènes qui y interviennent, mais aussi à cause de la dominance de certains d'entre eux, par rapport à d'autres, qualifiés

de récessifs ; et pour finir, du fait que certains caractères ne s'extériorisent que sous l'action combinée de plusieurs gènes... et à des moments bien précis du cours de la vie, comme, par exemple, à la puberté.

En outre, l'on constate aussi que toute la séquence des gènes sur les chromosomes ne possède pas la même valeur. En effet, 90% des séquences sont sans signification, et apparemment sans utilité. Ces séquences inutiles sont appelées ADN (ou gènes) poubelles.

La fonction première de ces « ADN poubelles » semble être de régler la taille des gènes et le moment de leur stimulation ; ainsi, les gènes « significatifs », aussi appelés **gènes de « structures »**, s'expriment « au bon moment », grâce à cette « poubelle » qui freine plus ou moins leur extériorisation.

En outre, cette « poubelle » semble représenter un réservoir possible de mutations, c'est-à-dire sont des dépositaires possibles d'un nouveau message pour permettre la souplesse de l'évolution.

Une autre découverte importante pour expliquer le processus d'évolution des espèces résulte des travaux du biologiste moléculaire Mirko Beljanski.

Ce dernier est peu connu, car ignoré des media aux ordres du Mondialisme et de ses séides, parmi lesquels nous trouvons beaucoup de savants, frères francs-maçons, comme, entre autres, Jacques Monod.

Dès ses débuts, Beljanski eut le tort de démontrer l'inanité du dogme de la toute puissance de l'ADN (acide désoxyribonucléique) dans la transmission héréditaire, dogme imposé par le « frère maçon » Monod. Par ses travaux, Beljanski démontra que, outre les ARN (acide ribonucléique) messagers, au rôle accessoire selon Monod, il en existait d'autres dits de transfert, des transformants, des amorceurs et même de très courts, dits fragments.

Il découvrit aussi le rôle des enzymes polymérases, de l'endonucléase et des transcriptases inverses, jouant un rôle crucial dans les rétrovirus. Il prouva que des ARN peuvent provoquer des transformations génétiques stables et héréditaires ; qu'ils peuvent être transcrits en ADN ; que, par exemple, une transcriptase inverse animale peut transcrire en ADN un ARN viral et intoxiquer ainsi progressivement les cellules, soit les canceriser.

Le premier, il a démontré le rôle majeur qu'a dû jouer la transcriptase inverse au cours de l'évolution des espèces. Sans aller plus loin, car ce n'est pas l'objet de ce livre, sachons que l'ensemble de ces découvertes, volontairement emmurées par le monde

scientifique aux ordres des lobbies des géants pharmaceutiques (eux aussi aux mains du Mondialisme) pour des questions d'intérêts financiers, remettent en cause l'évolution, ainsi que le traitement des cancers et de nombreuses maladies épidémiques modernes, comme le SIDA, le virus d'EBOLA, les maladies de la vache folle, de Creutzfeldt-Jakob, etc..

Dans l'espèce humaine, l'exemple le plus classique de dominance, liée à un seul gène, est celui de la couleur des yeux. La couleur noire domine et la bleue est entièrement récessive, de sorte que la transmission par les lois de Mendel nous donne des hybrides de première génération, aux yeux bruns intermédiaires.

Il en va de même pour la transmission du daltonisme, tare récessive dépendant d'un seul gène, lié au chromosome sexuel X. Dans ce cas, la récessivité de la tare aboutit à son extériorisation toutes les deux générations.

Il en ira de même pour la transmission des groupes sanguins, où le facteur O est récessif par rapport aux facteurs A et B.

Sachons, en outre, que le milieu où vit l'animal peut influencer l'extériorisation, c'est-à-dire le phénotype des caractères héréditaires. Il peut même parfois inverser une dominance. Ainsi, certaines plantes vertes, élevées dans l'obscurité, peuvent n'y laisser s'extérioriser que leurs pigments rouges. Ainsi, de même, les mouches drosophiles aptères et à ailes courtes seront favorisées dans les régions littorales venteuses, car cette tare, en milieu normal, est plutôt défavorable pour trouver un conjoint, mais elle leur évite une trop grande dispersion dans le milieu particulier venteux.

Toutefois, ne nous y trompons pas, le milieu ne détermine jamais un caractère à lui seul. Il ne peut que moduler, empêcher ou parfaire l'extériorisation des potentialités contenues dans le moule héréditaire. **Le milieu s'ajoute à l'hérédité mais ne la détermine pas.**

Voyons quelques exemples :

1. – L'alimentation riche en protéines influencera la taille et le poids des individus, mais ne fera jamais un géant d'un pygmée, même après des milliers de générations.
2. – Dans les familles nombreuses, l'on constate toujours que les derniers-nés sont plus petits et moins lourds que les premiers : ici intervient le facteur extérieur de vieillissement maternel.

3. – Il est prouvé depuis longtemps que le QI (Quotient Intellectuel) des enfants adoptés est toujours très proche de celui des parents réels et non de celui des parents adoptifs qui représentent, eux, le milieu d'élevage des enfants.
4. – Le QI des jumeaux vrais (possédant donc le même génome et la même hérédité), élevés dans des milieux différents, prouve que l'intelligence est héréditaire à plus de 80%, et que le milieu le plus favorable ne peut faire qu'extérioriser au mieux les disponibilités intellectuelles des individus.

Plusieurs études sociologiques en Europe et en Amérique se sont attachées à l'étude du QI des enfants orphelins, élevés depuis leur plus tendre enfance en orphelinat. Or peut-on rêver, pour ce genre d'analyse, milieu plus parfaitement uniforme que celui-là. Dans un orphelinat donné, aucun enfant n'est plus favorisé qu'un autre. Et là, toutes les conclusions sont unanimes : l'intelligence est héréditaire à plus de 80%. Les égalitaristes chrétiens, démocrates et marxistes, mentent donc sciemment chaque fois qu'ils prétendent que seul, le milieu social et culturel est à la base des inégalités entre les individus. Toutes les études sur l'hérédité contredisent leurs assertions sentimentales et non scientifiques.

Penrose avait déjà démontré, en 1949, que les différences d'aptitudes intellectuelles, que nous constatons dans les diverses classes d'une société, étaient seulement dues à la mise en évidence du dicton de « ce qui se ressemble s'assemble ». Statistiquement parlant, les plus doués épousent les plus douées. Le milieu social, les goûts artistiques et les affinités de provenance ethnique font que, dans une population stabilisée, le nombre des homozygotes (même en ce qui concerne l'intellectualité) a toujours tendance à s'accroître par homogamie.

Certains égalitaristes en arrivent même à reconnaître l'authenticité des données scientifiques dans leur apologie sentimentale des races non blanches ; comme ce J. Deotis Roberts, doyen de l'école de théologie de la Virginia Union University. Dans son livre intitulé « A black political Theology », il écrit :

« Il existe un lien étroit entre l'appartenance raciale et ethnique et la théologie. La théologie noire oblige à prendre au sérieux l'homme noir, son existence et le fait de sa race. Aux dires des théologiens noirs, la brisure des races est une contradiction beaucoup plus fondamentale que les antagonismes de classe ».

Par ces lignes, cet égalitariste nègre rejette la conception religieuse universaliste en vogue dans les milieux libéraux et appuie ma conception raciale des religions ; car il reconnaît que toute religion est bien plus la résultante d'interactions génétiques plutôt qu'éducatives et acquises.

Comme je le démontrerai plus tard, **une religion ne s'implantera de façon durable parmi un peuple ou une ethnie que si elle répond à un besoin culturel profond d'origine héréditaire.**

Ainsi, nous constaterons plus loin que, pour s'implanter parmi les populations indo-européennes, le christianisme sémite dut se transformer en catholicisme, en d'autres termes, dut se paganiser.

Il est bon aussi de rappeler ici que J. J. Rousseau, dans son discours sur « *L'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* », place les inégalités de l'intelligence parmi les différences naturelles, au même titre que les différences physiques ; cela, contrairement aux égalitaristes modernes (comme Claude Lévy-Strauss) qui, eux, attribuent ces mêmes différences intellectuelles uniquement à des facteurs politiques et sociaux.

Si l'égalitarisme de Rousseau était d'origine idéaliste et pouvait se concevoir, compte tenu de l'obscurantisme scientifique de l'époque, l'égalitarisme des scientifiques modernes relève de la malhonnêteté la plus flagrante, car **ils confondent volontairement inégalité de nature et de culture.**

Malheureusement, la plupart des études de génétique humaine n'a encore été exploitée qu'à assez court terme et dans un but exclusivement utilitaire.

Nous devons regretter que, jusqu'ici, ces études n'aient pas été plus poussées dans le domaine des transmissions raciales et comportementales. Cependant, nous pouvons déjà en déduire, sans nous tromper, que les grandes lignes et les lois en resteront les mêmes.

Nous savons ainsi que certaines tares touchent préférentiellement certaines races, tout comme d'autres sont essentiellement liées au sexe. Nous savons, par exemple, que la race juive sémite est la plus résistante à la tuberculose, mais qu'en revanche, les femmes juives (d'origine sémite et non khazare), comme toutes les femmes de races négroïdes, sont beaucoup plus sensibles que d'autres au cancer de l'utérus.

Au contraire, la plupart des femmes de races mongoloïdes, surtout les Japonaises, sont beaucoup plus prédisposées au cancer du sein, comme les femmes de races blanches.

Ces pathologies tendent à prouver l'origine commune des races blanches et jaunes, d'une part, et des races sémites et négroïdes, d'autre part. Mais n'anticipons pas.

Comme, aux USA, les recherches médicales ont porté préférentiellement sur la protection de la race juive, car la plupart des fondations de recherche sont en mains juives, nous sommes très bien fixés sur la fréquence de la transmission héréditaire de certaines maladies parmi leurs populations. Nous savons ainsi que les Juifs et les Sémites sont extrêmement prédisposés à l'idiotie amaurotique, à l'épilepsie, à la Chorée de Huntington, à la maladie d'Alzheimer, aux artérites oblitérantes, ainsi qu'à la coronarite et à ses graves conséquences cardiaques ; ces deux dernières maladies étant à mettre en rapport avec une tendance à posséder une glycémie plus élevée.

L'Amérique mercantile et essentiellement utilitaire exploite depuis quelques années les découvertes récentes de la génétique en vue d'améliorer le rendement humain dans l'industrie.

En effet, l'on sait qu'il est possible de repérer cliniquement certains gènes défectueux qui prédisposent à certaines maladies et qui, en tout cas, constituent des contre-indications à certains emplois. Actuellement, des tests de détection de ces gènes ont déjà commencé à être utilisés.

Nul doute qu'après les USA, la pratique ne s'internationalise, malgré les problèmes juridiques, philosophiques et sociaux, que pose cette nouvelle attitude culturelle.

Ce « **tri génétique pour l'emploi** » consiste à identifier, à l'aide de tests génétiques, les individus sensibles à certains produits chimiques utilisés dans l'industrie ou vulnérables à des conditions de travail particulières, et donc, de préserver leur santé en leur refusant un emploi particulièrement néfaste dans leur cas. Toutes les données recueillies grâce à ces tests, posent de façon aiguë, non seulement le problème des inégalités entre les individus, mais aussi celui des races. Jugez-en :

1. – Il existe des gènes, appelés G6PD. Ils contrôlent, à l'état homo ou hétérozygote, la déficience d'une enzyme, la glucose-6-phosphate-déhydrogénase. La déficience de cette enzyme, transmise héréditairement, est particulièrement répandue parmi les Noirs et les Juifs d'origine méditerranéenne : elle provoque des crises d'hémolyse (destruction des globules rouges) et des anémies, chroniques ou graves, chez les sujets, qui absorbent de la primaquine,

antipaludéen de synthèse, ou d'autres médicaments à base de naphthalène ; ce qui les rend inaptes à servir dans les régions où sévit le paludisme.

2. – L'AAT (alpha-1-antitrypsine) est une protéine du sang dont un taux insuffisant prédispose à la bronchite chronique et à l'emphysème. La synthèse de cette protéine est commandée par deux gènes appelés « MM ». Les personnes qui possèdent un ou même les deux gènes correspondant anormaux, ne synthétisent pas suffisamment d'AAT et, de ce fait, seront tôt ou tard atteintes de bronchite et d'emphysème ; et si les porteurs de ces gènes sont des fumeurs, ils auront des atteintes pulmonaires bien avant les fumeurs dotés de gènes normaux. Or des études faites dans les filatures de cotons de Caroline du Sud ont démontré que ce gène, lui aussi, était « raciste », car si la totalité des Amérindiens ont des gènes normaux, 10% des Irlandais les ont anormaux.
3. – Idem pour une maladie génétique, aujourd'hui bien connue, que l'on nomme drépanocytose. Le gène, dit HBS, de cette hémoglobine anormale, confère une certaine protection contre le paludisme, lorsqu'il est présent en un seul exemplaire, mais il reste la plus grande cause de mortalité infantile en Afrique noire, lorsqu'il est homozygote. En outre, comme il contrarie la bonne fixation de l'oxygène sur les globules rouges, il empêche ses porteurs de briguer une carrière de pilote dans l'armée américaine, car ceux-ci sont trop souvent exposés à des conditions d'oxygène raréfié. Et ce gène est, lui aussi, « raciste », puisqu'il atteint principalement les populations négroïdes.
4. – Il existe dans le sang des antigènes HLA qui prédisposent ceux qui les possèdent aux atteintes rhumatismales et à la spondylarthrite ankylosante. Or Burnett MacFarlane a démontré qu'ils sont sous la dépendance de gènes et donc subissent les lois de la transmission héréditaire. Il est donc préférable que les individus qui en sont atteints évitent tous les travaux humides et les environnements froids.
5. – Depuis longtemps, les fabricants de goudron et de créosote savent que les personnes au teint clair, avec des taches de rousseur, sont particulièrement vulnérables aux cancers de la peau, et qu'il ne leur est pas conseillé de travailler au contact quotidien des dérivés cancérigènes du goudron et des pétroles. Et cette fois, ce sont certains sous-groupes de la race blanche qui sont particulièrement visés.

6. – L'on sait aussi que la plupart des Amérindiens, si sensibles à l'alcoolisme, sont pratiquement insensibles au vertige, de telle sorte qu'ils sont très recherchés pour la construction des gratte-ciel et des ponts gigantesques, de même que pour leur entretien. Mais, outre ces épreuves de tri génétique comme critère d'embauche, certaines firmes américaines pratiquent déjà la surveillance cytogénétique de leur personnel exposé. La relation entre l'augmentation du taux d'anomalies chromosomiques, visibles au microscope dans le noyau des cellules et l'incidence du cancer, est bien établie. Il semble donc logique de procéder, de façon périodique, à un tel examen chez les personnes travaillant dans un environnement cancérigène. Et Dieu sait s'il en existe dans l'industrie actuelle ! Mais cette attitude pose le problème éthique de l'indemnisation du travailleur en prise à de probables maladies ; d'autant plus que les firmes ont tendance à exploiter ces données pour éliminer les employés à risque, pour ne pas les indemniser et pour éviter de les faire progresser dans la hiérarchie de la société.
7. – L'on sait actuellement aussi que les alcooliques le sont parce qu'ils présentent un trouble de la dégradation de l'alcool avec production anormale de 2,3 butanediol. L'alcoolisme n'est donc pas seulement une mauvaise habitude, mais aussi une prédisposition congénitale et héréditaire.
8. – Nous savons que le daltonisme, qui exclut l'emploi dans certaines professions, est très rare chez les négroïdes, mais devient beaucoup plus fréquent dans les populations blanches et très fréquent chez les jaunes ; avec même cette différence que les blancs, atteints de cette tare, présentent en général un daltonisme rouge-vert et les jaunes un daltonisme bleu-jaune.

Ces différences raciales pathologiques se retrouvent aussi dans le domaine de la physiologie. Ainsi, par exemple, alors que la fréquence des jumeaux vrais est la même dans toutes les races actuelles, la fréquence à faire des faux jumeaux est très élevée parmi les races négroïdes, pouvant même atteindre jusqu'à 20% de la natalité dans celles d'origine bantoue.

9. – Etc.

Si nous envisageons maintenant le problème des mélanges raciaux ou ethniques, nous constatons d'abord que les populations

humaines totalement isolées sont rarissimes, et qu'elles sont d'ailleurs menacées, comme les autres, par les dérives génétiques (les mutations) et la consanguinité. Mais cette dernière n'est véritablement dangereuse que dans la mesure où elle permet à des tares récessives de se matérialiser chez des individus homozygotes.

Quand, dans un élevage animal, nous voulons obtenir une race pure, parfaite et très résistante, nous devons toujours procéder par consanguinité ; mais à la condition d'éliminer, à chaque génération, les tarés récessifs homozygotes. Cette façon de procéder fut parfois appliquée à la race humaine, et a abouti, de ce fait, à des lignées parfaites, comme chez certains perses achéménides, comme chez les Mithridates, les Incas royaux et comme chez les « Hounza », étudiés par l'ethnologue Ralph Bircher.

Ici, une large digression s'impose. En effet, cette peuplade vit dans une vallée isolée au pied du Tibet. Elle n'a presque pas de contact avec les groupes ethniques voisins. Les Hounza ne se mélangent jamais, par mariages, aux autres peuples. Et lorsque certains hommes du groupe partent au loin servir de guides pour les ascensions de l'Himalaya, ils prennent bien garde de ne jamais rapporter de nourritures étrangères au pays. Vrais « pur-sang », toujours souriants et méticuleusement propres, leur équilibre et leur capacité d'effort et de résistance à la fatigue sont stupéfiants, malgré leurs nerfs délicats comme une corde de violon, mais aussi résistants que des câbles d'acier. Ils constituent un groupe ethnique d'une rare beauté physique, d'un parfait équilibre mental, et d'une santé totale et permanente.

Ils attirèrent d'ailleurs l'attention des ethnologues par ce caractère particulier, celui d'être le seul peuple au monde qui ignore totalement la maladie. Ils ne connaissent ni la colère, ni les disputes, ni la police. Ils apparaissent vraiment comme les êtres les plus sains et les mieux équilibrés que l'on puisse imaginer.

Cette race d'hommes, à la longévité extraordinaire, vit une vie entièrement naturelle, lui gardant son caractère d'unité, ne la fragmentant jamais par la spécialisation du travail. À l'opposé des autres peuples de l'Orient, les règlements, les lois et les coutumes ne sont jamais rigides chez eux. Il n'intervient jamais de raideur formelle et ils ne mettent jamais d'entraves à la vie.

Ils n'importent volontairement aucune denrée alimentaire, et ne mangent en fruits, légumes et viandes, que le produit de leur minuscule contrée.

Ils ont surtout, ce qui nous manquent, à nous civilisés, une grande discipline de la pensée et le sens de l'appréciation des valeurs biologiques. Leur perfection est d'ailleurs attribuée par Bircher à cette connaissance souveraine des lois de la vie, aux méthodes d'élevage des enfants, basée sur les lois naturelles et l'auto-discipline, de même qu'à leur alimentation autarcique et mesurée et à leur vie intégrale bannissant toute spécialisation.

Ce peuple est, du monde entier, le seul signalé comme ne connaissant pas la maladie. Si les causes que l'on attribue à son étonnante santé sont réelles, la maladie serait donc en rapport direct avec le déséquilibre de l'organisme par le milieu, c'est-à-dire avec une méconnaissance des lois de la vie, avec les métissages génétiques entre milieux incompatibles, avec un élevage artificiel des enfants, avec une nourriture hétérogène (comme actuellement avec les OGM dans les pays industrialisés), venue en partie de contrées étrangères, et avec une spécialisation à outrance, enlevant à l'homme sa plénitude d'être complet.

Or c'est en effet ce que nous pouvons observer médicalement. Les maladies, tant physiques que mentales, sont de plus en plus fréquentes dans les villes, particulièrement dans la mesure où ces villes sont cosmopolites ; de même que dans certaines campagnes, brusquement peuplées par une organisation économique arbitraire, où le déséquilibre créé n'a plus laissé que des fragments anormaux de population, sans vie sociale suffisante pour perpétuer le groupe humain.

Lorsque le relâchement des mœurs et la sensiblerie finissent par refuser la stricte sélection des descendants et l'élimination des tarés, la consanguinité devient une arme terrible qui se retourne contre ceux qui la pratiquent et aboutit alors à une dégénérescence rapide de la lignée.

C'est ainsi que la plupart des familles de «sang-bleu» européennes sont actuellement accablées de nombreuses tares dégénératives physiques, dont l'hémophilie des Romanoff et de la famille royale d'Espagne n'est qu'un faible exemple, mais aussi et surtout, mentales ; celles-ci étant encore fortement renforcées par leurs nombreuses mésalliances avec le monde des banquiers et des usuriers mondialistes qui les ont détournées de leur rôle de protectrices des peuples, comme il sied à toutes les élites naturelles.

Les ethnies actuelles, pour la plupart, sont donc métissées, mais les effets de ces mélanges varient considérablement selon que les immigrants nouveaux-venus possèdent une structure

génique plus ou moins proche, quant aux fréquences, de celle des populations réceptrices.

Ainsi, le mélange des Celtes et des Germains engendra des Gaulois bien équilibrés, de même que celui des Germains et des vieux Scandinaves fut à la base des peuples Goths, Alains et Vandales, ces aristocratiques guerriers des steppes, parfaitement équilibrés, moralement et physiquement.

Lorsque, au contraire, les métissages portent sur des populations génétiquement et racialement trop éloignées, les lois de l'évolution, qui exigent une spécificité de plus en plus grande et justifient donc les divergences plutôt que les convergences, sont bouleversées.

Il en résulte des dysharmonies marquées et irréversibles, avec disparition totale de certains caractères de la population la plus faible numériquement. Cette disparition est d'autant plus marquée et plus rapide, que la disproportion quantitative entre les deux populations est grande et que le taux de prolificité des moins nombreux est faible, par rapport à la masse de l'autre.

Cela aboutit toujours à un véritable génocide et la généralisation de ces mélanges se traduirait par la disparition des rameaux humains les moins nombreux et les moins prolifiques.

C'est ainsi que les Perses, puis les Parthes, disparurent, noyés dans les masses sémitiques, de même que les aristocratiques wisigoths dans la masse celtibère sémitisée, et que les Vandales dans la masse berbère.

En anthropologie, si les mélanges aboutissent la plupart du temps à la disparition de certains caractères ethniques, physiques et comportementaux, et même au **génocide ethnique**, il existe aussi des processus de dégénérescence, lorsque, par l'action répétée d'un milieu inadéquat, les cellules reproductrices de l'organisme sont perturbées.

Ainsi, par exemple, l'alcool en quantité excessive, certaines drogues, les pesticides, les insecticides, certaines maladies virales, ou même certaines maladies microbiennes (comme la syphilis), provoquent des anomalies pathologiques, non seulement chez les sujets, qui absorbent ces agents, mais aussi chez leurs descendants.

Dans ces cas, l'alcoolique ou l'hépatique ou le syphilitique sont des malades, mais l'hérédo-alcoolique ou l'hérédo-syphilitique, qui n'ont jamais été porteurs de l'agent causal (alcool ou microbes), mais dont le stock génétique a subi les effets de l'action de l'agent pathogène sur l'organisme de l'un de ses géniteurs, voire d'un ancêtre plus lointain, sont aussi des dégénérés.

Le milieu (microbe, drogue, alcool, climat, habitat, alimentation, radiation, etc.) peut donc provoquer chez l'individu, si celui-ci est incapable de s'y adapter victorieusement, des anomalies qui suscitent, chez ses descendants ou chez certains d'entre eux, une régression dégénérative.

C'est actuellement aussi le cas des OGM (Organisme génétiquement modifiés) dont on commence à réaliser le rôle délétère (comme, par exemple, des malformations rénales dans les lignées de rats de laboratoires). Et, comme tous les États acceptent déjà un minimum de 1% de ceux-ci dans l'alimentation, il est certain que l'effet néfaste se fera sentir, certes plus lentement, mais tout aussi sûrement sur le génome des peuples. Sans oublier que ces OGM sont permis dans l'alimentation du bétail et que leur pouvoir cancérogène devient de plus en plus certain.

Accepter même moins de 1% des OGM dans l'alimentation est un véritable crime génocidaire, perpétré par les dirigeants des peuples.

Naturellement, sous prétexte de religion, les maîtres juifs des sociétés démocratiques en sont protégés, car ils possèdent leurs cheptels et leurs légumes propres, produits dans leurs propriétés personnelles. Mais ils en protègent aussi leur peuple élu, car, que ce soit dans les abattoirs ou dans les grosses sociétés de distribution de légumes, des rabbins surveillent LEUR alimentation, celle de LEURS OUAILES, en éliminant systématiquement les OGM (Voir plus haut). En éliminant aussi tous les pesticides et insecticides qui sont une des importantes causes de la stérilité masculine, de plus en plus envahissante dans les sociétés industrialisées.

Lorsque tous les membres d'un ensemble humain subissent, pendant de nombreuses générations, l'action pathogène d'un milieu inadéquat, comme c'est le cas des Guayakis du Paraguay, l'homogénéisation, par endogamie de l'héritage génétique, provoque la généralisation du phénomène régressif : nous avons alors affaire à une race dégénérée.

Si l'action pathogène en question n'a eu, pour effet, que d'empêcher l'actualisation de certains caractères qui demeurent à l'état latent dans le pool génétique de l'ensemble en question, la régénération de celui-ci est possible par simple élimination de l'agent inhibiteur. Si, au contraire, le code génétique a été altéré, le processus de dégénérescence devient irréversible.

Ajoutons qu'à l'instar des autres animaux, l'homme présente des différences morphologiques, physiologiques et psychologiques suivant le sexe. Ces différences sont dues aux gènes localisés sur les chromosomes sexuels (les gonosomes).

Chez l'homme, leur formule normale est représentée par le sigle YX, et chez la femme par XX. C'est ainsi que cette dernière présente une plus grande résistance à la douleur, à l'effort et aux maladies résultant d'un défaut du mécanisme immunitaire, comme les méningites, les encéphalites et les septicémies.

En effet, la formation des lymphocytes et des gammaglobulines dépend de gènes situés sur le chromosome X, dont le dédoublement, chez la femme, en renforce la puissance. Pour cette raison, la mortalité des enfants féminins est bien moindre, dans les premières années qui suivent la naissance, que celle des enfants mâles. Et si ces derniers naissent en plus grand nombre, l'humanité finit toujours par présenter un excédent féminin à l'état adulte, car cette résistance, renforcée chez la femme, diminue fortement leur mortalité infantile.

Sans oublier que la vie plus aventureuse des individus mâles, dans les conditions naturelles de chasse et de luttes guerrières tend, elle aussi, à favoriser numériquement l'élément féminin. En partie pour cette raison, les sociétés guerrières devinrent polygames, tandis que les sociétés citadines, moins violentes, n'organisèrent les harems que pour une question de standing.

Ce dédoublement chromosomique entraîna aussi une psychologie particulière qui, chez la femme, se manifeste par une plus grande soumission, une passivité, une sensibilité, une tendresse, une réceptivité, une intuition et un sens plus grand des nuances.

Alors que l'homme, par son chromosome Y, développe puissance, énergie, combativité agressive, instinct de chasse, de conquête et de domination.

Cette différence chromosomiale entre les sexes explique à elle seule l'imbécillité des ligues égalitaristes et féministes qui veulent à toute fin assimiler la femme à l'homme. Cette tendance égalitariste n'est que le prolongement logique du nivellement égalitaire des prêtres judéo-chrétiens, de leurs émules francs-maçons et des rêveurs marxistes : tous puisent leur fanatisme égalitariste dans le judaïsme ; mais celui d'exportation, car les vrais Talmudistes n'ont que dédain pour le sexe féminin.

Toute la biologie démontre l'inégalité foncière des sexes qui, dans toutes les espèces, sont complémentaires, afin de permettre leur amélioration dans le devenir.

À l'heure actuelle, la sécurité apparente, due à l'amélioration du niveau de vie, fait croire à l'illusion d'une société sans père. Ce dernier

est contesté dans son autorité, alors que la mère, son épouse, l'est dans sa maternité. Dès l'instant où la femme et l'homme entendent jouer le même rôle, leurs fonctions sont interchangeable et leurs attitudes aussi, et l'évolution sociale prend le relais de l'évolution biologique. Ce rêve doit aboutir à l'abolition de la famille, aux mariages de groupes et à la promiscuité qui, pour les judéo-chrétiens et les marxistes, représentent l'âge d'or du bon sauvage.

Dans toutes les espèces, plus l'enfance est longue, plus les jeunes restent longtemps dépendants de leurs parents ; mais cette longue enfance permet un apprentissage plus grand et plus soigné et, de ce fait, un progrès évolutif certain.

Pour cette raison, les carnivores, les primates et surtout les hominidés s'assurèrent une maîtrise de leur environnement toujours plus grande. Le développement de leur instinct familial leur procura la suprématie sur toutes les autres espèces. Et, dans une même espèce, les groupes possédant les familles les plus unies finirent par dominer tous leurs semblables. C'est en grande partie, parce qu'ils possédaient cette fidélité familiale au plus haut degré, que les peuples blancs évoluèrent le plus rapidement et le plus loin.

Et la Kabbale révolutionnaire, dirigée contre le monde blanc, utilise l'érotisme et la sexualité comme pulsion révolutionnaire pour faire disparaître la famille, donc l'héritage, partant la propriété, en définitive l'ordre blanc.

Dans cette perspective, les féministes et leurs ligues ne sont que des pions décérébrés et manipulés par ceux qui rêvent de dominer le monde. Parce qu'elle est un obstacle à leur hégémonie, la famille doit être détruite, s'il le faut par le biais de l'égalitarisme sexuel, de la pédophilie et des mariages pédérastiques.

La famille, qui représente la fidélité aux ancêtres, et qui assure le devenir équilibré de la jeunesse, reste l'obstacle majeur à l'instauration du gouvernement mondial.

Terminons ce chapitre par les toutes nouvelles découvertes génétiques mises au point dans les années nonante du siècle passé, possédant un nouveau champ d'application dans le domaine de la recherche de paternité, de la criminalité et des études raciales.

Il s'agit principalement des études de l'ADN (acide désoxyribonucléique), essentiellement de l'ADN mitochondrial, en ce qui concerne l'étude des races, de l'ADN nucléaire, en paternité et en criminalité.

Et rappelons d'abord que toute la vie, que ce soit sur Terre ou dans l'espace (lire, à ce sujet, « Vers un Matérialisme biologique »), résulte de l'existence de **20 acides aminés**, toujours et partout les mêmes qui, au point de vue héréditaire, s'agencent pour former des protéines, grâce au jeu de **quatre NUCLÉOTIDES** dont chacun est constitué d'un groupement phosphate, d'un sucre à 5carbones (désoxyribose, dans le cas de l'ADN, ribose dans le cas de l'ARN) et d'une base (purique ou pyrimidique). Les quatre bases constitutives des nucléotides, essentielles pour l'évolution des êtres vivants, sont :

A = adénine,

C = cytosine,

G = guanine

T = thymine (dans le cas de l'ARN, la thymine est remplacée par

U = uracile).

L'ensemble des nucléotides, se succédant dans un ordre bien déterminé, comme des perles constituant un collier, forme le **chromosome**, dont on peut aujourd'hui distinguer de multiples sous-ensembles correspondant à des séquences de nucléotides ; à ces séquences diverses est précisément dévolu ce rôle constructeur d'autant de protéines diverses : ce sont les **gènes**.

Ces nucléotides, dont la partie active de chacun, en l'occurrence une base évoquée ci-dessus, se groupent par trois dans un ordre bien déterminé pour fixer un acide aminé dont la configuration répond à cet ordre ; en d'autres termes, chaque groupe de trois bases est spécifique d'un des 20 acides aminés. Mais, étant donné que les combinaisons de ces 4 « bases » 3 par 3 offrent 64 expressions différentes, et que 3 de ces expressions correspondent à un signal d'arrêts (codons « stop ») de la réplication d'un gène, ce sont ainsi 61 types de triplets qui codent les 20 acides aminés. Le code des bases est donc dit redondant ou dégénéré. Par exemple, TCC (sur l'ADN) ou UCC (sur l'ARN) est une expression codée qui fixera la sérine, mais aussi UCU, UCA, UCG ; la thréonine correspondra aux triades (sur l'ARN) ACU, ACC, ACA, ACG ; la méthionine, seulement à la triade (sur l'ARN) AUG (qui code aussi l'ordre « stop »), etc. L'enchaînement de ces **triades** ou **triplets**, dits aussi **codons**, constitutifs du gène, permettra donc l'enchaînement d'autant d'acides aminés qui construiront la protéine correspondante. Ainsi, les diverses albumines et globulines du monde vivant, le collagène de la peau, des os, la kératine des cheveux, etc., correspondent chacune à une combinaison d'acides aminés strictement codée en nombre et en séquence déterminés par les ADN d'abord et

les ARN ensuite. **Ce qui importe est donc l'ordre dans lequel apparaissent les bases des nucléotides dans chaque gène.**

La synthèse des protéines est orchestrée hors du noyau de la cellule, dans le cytoplasme. Comme l'ADN reste confiné dans le noyau, il faut donc une structure de transmission qui copie le code de l'ADN en un brin monocaténaire et sorte du noyau : c'est l'ARN messager qui migrera dans le cytoplasme et dans les mitochondries. Il se fixera sur une structure polynucléoprotéique appelée **ribosome** qui permet aussi aux ARN de transfert de venir s'adapter, par leur anticodon, sur le codon correspondant de l'ARN messager, le temps de fixer, par l'autre extrémité de l'ARN de transfert l'acide aminé à la chaîne polypeptidique de la protéine en formation. Puis c'est au tour d'un autre ARN de transfert d'entrer dans la danse. Tout ce trafic de molécule est régi par des enzymes idoines, jusqu'à ce qu'intervienne le signal « stop ». C'est selon ce schéma que sont construites toutes les protéines de la cellule, partant, des tissus ; toujours **dans un ordre commandé.**

Sachons aussi que, du point de vue des populations, tout comme des familles, celles qui possèdent des fréquences génétiques similaires ont plus de chance d'être de proches parentes que celles dont les fréquences génétiques sont de plus en plus dissemblables ; cette différence s'appelle **distance génétique**, déjà étudiée par Vincent Sarich pour délimiter les liens de parentés entre mammifères (comme nous l'avons vu dans les chapitres I et III).

Parlons maintenant des **mitochondries**. Il s'agit d'un organe cellulaire situé dans le cytoplasme, dont la fonction est d'aider les cellules à utiliser l'oxygène en vue de la production d'énergie. Plus la cellule est vigoureuse, plus elle a besoin d'énergie, et plus elle contient de mitochondries. Les cellules les plus riches en mitochondries sont, de ce fait, les cellules musculaires et nerveuses.

À l'intérieur des mitochondries se retrouvent les enzymes nécessaires à ce travail, mais aussi un minuscule brin de chromosome constitué d'un ADN de 16500 bases (donc petit en comparaison des milliards de bases de chaque chromosome du noyau). Cet ADN, comme tous les ADN, est constitué d'une double hélice, mais ici disposée en cercle ; disposition qui nous permet de conclure qu'à l'origine, les mitochondries étaient des bactéries symbiotiques. En outre, cet ADN mitochondrial est différent des ADN nucléaires, car il détient le code des enzymes, qui captent l'oxygène. Toutefois, les nombreux gènes qui régissent l'activité des mitochondries se situent dans les chromosomes du noyau

cellulaire. Au fil des millions d'années de la vie en général, certains gènes mitochondriaux ont même été transférés dans le noyau, où ils demeurent. Or les chromosomes nucléaires sont jonchés de bris de gènes mitochondriaux qui, en morceaux, ne peuvent rien faire et qui représentent une partie des gènes « poubelles ».

Dans cet ADN mitochondrial une partie est constituée d'une **zone dite neutre** appelée **RÉGION DE CONTRÔLE**, zone qui contient 500 bases neutres servant de référence, particulièrement bien étudiées (numérotées de 1 à 500 à Cambridge en 1981), pour deux raisons essentielles :

1. – Parce qu'elles mutent naturellement environ tous les 10000 ans ;
2. – ce qu'elles peuvent faire sans gêner nullement le bon fonctionnement de l'activité mitochondriale, parce qu'elles correspondent à des gènes poubelles. Comparées aux ADN du noyau qui, dans chaque chromosome contiennent plusieurs milliards de bases à répertorier et à mettre en ordre, cette ZONE NEUTRE est un avantage énorme pour l'étude de l'évolution des populations. D'autant que cette zone mute spontanément tous les 10000 ans, alors que les ADN du noyau ne mutent spontanément que 25 fois moins rapidement. Ainsi, pour couvrir, par exemple, 150000 ans d'évolution humaine, il faut 6000 générations de 25 ans, et, grâce à ces mutations tous les 10000 ans dans la région de contrôle, nous pourrions y déceler 15 mutations. Alors qu'il faudra 600000 ans pour obtenir une seule mutation viable et efficace dans les noyaux de l'espèce. Jusqu'ici, l'on n'a relevé qu'une seule mutation dans le noyau de l'espèce homo sapiens sapiens.

En outre, le gros avantage des ADN mitochondriaux réside dans le fait que, lors de la reproduction, seul l'œuf maternel en contient. Car lorsque le spermatozoïde paternel entre dans l'œuf, seule sa tête entre, c'est-à-dire son noyau ; et il perd, avant d'entrer, son flagelle et son minime cytoplasme. Nous aurons donc la **preuve d'une descendance uniquement maternelle**.

Ainsi, il fut facile de prouver qu'il n'y eut JAMAIS d'accouplement entre un homo sapiens sapiens avec une femme néanderthaliennne, sinon nous y retrouverions des ADN mitochondriaux néanderthaliens. Certes, il y aurait eu dans ce cas des ADN du noyau des deux géniteurs, mais pas mitochondriaux. Nous

sommes donc, dans ce cas simple, assurés qu'il n'y a plus aucun sang néanderthalien actuellement en vie. La disparition totale des Néanderthaliens doit être attribuée soit à des maladies immunologiques, soit à des exterminations pures et simples.

Mieux même : nous savons, grâce à cette zone de contrôle, qu'en Europe, 7 femmes (lire les « *Sept filles d'Eve* ») sont les génitrices de tous les humains européens actuels, et que, pour le monde entier, il n'existe que 33 clans différents identifiés.

Pour l'Europe, tous les humains descendent d'une seule femme, dénommée l'EVE EUROPÉENNE, tandis que la génitrice de tous les homos sapiens sapiens actuels serait une certaine LARA, ayant vécu sans doute en Ethiopie.

Mieux même encore, l'on a pu déterminer (voir plus loin) que l'ensemble des agriculteurs qui envahirent l'Europe, au départ du Proche-Orient, ne représentent que 17% de la population européenne qui, elle, par l'intermédiaire des 7 femmes filles d'EVE, est, pour le reste, originaire à 80% des anciens chasseurs-cueilleurs indo-européens d'Eurasie. L'agriculture est en fait une **idée technique** qui s'est transmise aux chasseurs indo-européens. Ceux-ci s'y sont mis à des rythmes différents. La certitude de ces sept génitrices pour toute l'Europe réside dans l'existence de ces différents groupes mitochondriaux qui présentèrent des différences mutationnelles tous les 10 000 ans. **Ces 7 femmes, présentes encore actuellement, et qui ont eu la chance de survivre en nous**, démontrent que l'ensemble des autres femmes de leur temps, sont mortes sans descendance féminine actuelle, donc que leur lignée s'est éteinte. On appelle cela, en génétique humaine, **des goulots d'étranglement**. C'est ainsi que l'on a pu démontrer, par la génétique, que l'ensemble des îles du Pacifique furent colonisées par des humains venus de Chine et de Nouvelle-Guinée, et non par des Péruviens, comme tenta de le démontrer Thor Heyerdal.

Un mot maintenant sur la façon de procéder, en Histoire humaine, pour obtenir ces ADN mitochondriaux : dès que nous possédons un os fossile, il faut, premièrement, le réduire en poudre et imprégner celle-ci d'une substance chimique, afin d'en retirer le calcium. Puis il faut extraire cette protéine qu'est le collagène avec une enzyme ; ensuite, extraire la graisse avec du chloroforme et enfin nettoyer le reste avec du phénol. Car phénol et chloroforme n'attaquent pas l'ADN qui subsiste. Mais, pour en obtenir suffisamment, il faut traiter cet ADN par une polymérase afin qu'il se réplique de nombreuses fois, ce qui en facilitera la lecture.

En criminalité, lorsque l'on possède des taches de sang, on les fait bouillir dans de l'alcali dilué qui ouvre les cellules et en expulse l'ADN. Puis l'on ajoute une résine, afin d'absorber le fer éliminé des globules rouges qui, autrement, interférerait avec la réaction d'amplification de l'ADN. Dans les sols neutres et surtout acides, la persistance de l'ADN est malheureusement plus éphémère. De même, la chaleur les détruit. Par contre, un os abandonné dans une grotte ne perd pas son calcium ; et si ce minéral reste et qu'il ne fait pas trop chaud, l'ADN subsistera également.

Si les mitochondries permettent de bien voir l'évolution des lignées maternelles (du fait que seul l'ovocyte contient du cytoplasme et non le spermatozoïde), le chromosome Y du noyau est aussi à l'abri des complexifications dues à la reproduction, car il est toujours nécessairement paternel. On l'a baptisé le « SRY » et l'on peut suivre sa trajectoire en lignée paternelle. Mais il reste très complexe, car il possède plus de 60 millions de bases. En outre, ce chromosome Y est irrégulier d'une génération à l'autre, car de longueur instable (voir le chromosome d'Abraham). Actuellement, les recherches y ont déjà séquencé plus de 14000 bases ; et sur 12 hommes d'origines modernes et différentes, l'on n'y a encore retrouvé qu'une seule mutation, car c'est un chromosome du noyau, donc plus lent à muter. Il n'empêche qu'ADN mitochondrial et Y racontent tous la même histoire, et que plus de 83% du pool génétique des hommes modernes d'Europe n'ont rien de commun avec les agriculteurs, car nous descendons certainement à 83% des chasseurs-cueilleurs du paléolithique, l'Europe et la Sibérie formant le berceau de la race blanche.

Achevons en signalant que, normalement et durant tout le paléolithique, le fait de nourrir au sein les enfants empêchait l'apparition de nouvelles menstrues, partant, de nouvelles grossesses. Ainsi, au Paléolithique, les femmes pouvaient être enceintes environ tous les quatre ans.

Mais avec l'agriculture néolithique, les céréales, riches en glucide, éliminent la régulation hormonale de l'ovulation au cours de la lactation, d'où, en conséquence, des naissances plus rapprochées, comme actuellement.

En outre, un nouveau facteur vient grandement perturber l'étude génétique des populations européennes. Il s'agit de l'invasion de l'Europe par les populations de migrants en provenance d'autres continents.

Sans oublier qu'actuellement, un nouveau facteur et de nouvelles manipulations viendront bientôt encore compliquer les choses : il s'agit des essais de clonages humains, qui en sont encore au stade thérapeutique, mais qui passeront certainement un jour à celui de clonages reproductifs, lorsque des savants fous s'en empareront. D'autant que la méthode en est assez aisée ; il s'agit, au départ, d'énucléer un ovocyte, d'y introduire ensuite une cellule d'un donneur (soit toujours 46 chromosomes) et d'exciter ensuite les mitoses dans un champ magnétique.



[illegible]

CHAPITRE II

CONSTANTES UTILISÉES EN ANTHROPOLOGIE MORPHOLOGIQUE

Toutes les populations du globe se distinguent les unes des autres par leurs particularités physiques, couleur de la peau, des cheveux et des yeux, forme du nez, des lèvres et de la paupière supérieure, configuration du visage et de la tête, longueur et proportion du tronc et des membres. Ces caractères sont héréditaires, et permettent de déterminer la race de leurs porteurs.

Pendant plus de cent ans ces caractéristiques physiques servirent, presque à elles seules, de base pour classer racialement les individus.

Heureusement, vers 1930, les premières études sur le comportement animal et le renouveau païen, engendré par la pensée dynamique du National-Socialisme, permirent de reconsidérer l'individu comme autre chose qu'un simple emballage de muscles et d'os. K. Lorenz publia ses premières études éthologiques, et Montandon, en France, sa fameuse « *Ethnologie culturelle* », véritable monument de référence d'une anthropologie comportementale.

Si le monde savant s'était si longtemps attardé sur le seul aspect morphologique des races, la cause est à rechercher dans les théories russes et anglo-saxonnes qui fleurissaient depuis le début de ce vingtième siècle.

En effet, le béhaviorisme et les études truquées de Pavlov avaient transformé tout animal en une machine à réflexes conditionnés. Et le puritanisme religieux américain, associé au judéo-christianisme et au marxisme dogmatique, renchérisait sur ces théories, pour qui l'ensemble des activités, animales en général, humaines en particulier, se définissait par l'éducation des arcs réflexes. Rien n'était spontané, tout était appris et l'égalité de tous les humains semblait ainsi démontrée. L'homme, comme l'animal, était réduit à l'état de machine conditionnée ; l'état de pureté originelle et le mythe du bon sauvage réapparaissaient ; et l'éducation communiste, chrétienne ou puritaine, rachèterait tous les péchés qu'un mauvais apprentissage avait introduit dans les cœurs et dans les âmes de ceux qui refusaient les dogmes religieux.

Au contraire, le renouveau du paganisme, déclenché par le National-Socialisme, retournait aux sources des connaissances anciennes. Appliquant la méthode philosophique de Wittgenstein, c'est-à-dire d'empirisme logique, des savants européens, de plus en plus nombreux, rejetèrent tout le fatras dogmatique et religieux, et s'appliquèrent à réétudier la nature et les animaux dans leur cadre naturel (et non plus dans le cadre artificiel du zoo ou du laboratoire). Cette attitude eut une immense répercussion dans le domaine de l'anthropologie. L'homme devint un être complexe, doué de l'intelligence et d'instincts, chez qui le comportement devenait la résultante du passé héréditaire et de l'acquis éducationnel. Et si, dans les études anthropologiques, la morphologie garda son importance, elle n'obtint cependant plus que la place logique qui lui revenait, après l'ensemble des manifestations psychologiques, comportementales et même physiologiques de l'individu, des peuples et des races. L'accent n'était plus centré sur l'aspect mécanique extérieur, mais bien sur la pensée, la culture, le comportement et les motivations intérieures.

À l'inverse de ce que croit encore le grand public, ce revirement de pensée néopaienne marqua très fortement les options philosophiques et même politiques du National-Socialisme. Dans notre époque de réductionnisme et de manichéisme primaire, entretenus par des *mass media* sectaires et téléguidés, le National-Socialisme et le racisme sont assimilés par beaucoup à Satan, à l'obscurantisme et à l'absurdité la plus complète. Pour bien faire comprendre aux lecteurs le caractère, au contraire, évolué, compréhensif et peu sectaire, au point de vue racial, de la plupart des théoriciens païens nationaux-socialistes, je citerai ces quelques textes et constatations authentiques :

1. – Citation d'Alfred Rosenberg dans « *Le Mythe du XX^e siècle* » :

« À considérer les choses de près, la couleur de la peau n'est que le signe le plus frappant et le plus grossier ; car à l'intérieur d'une même coloration de peau, il existe diverses races perceptibles et héréditaires. Reconnaître le fait racial, c'est-à-dire le fait que certaines formes d'humanité se transmettent par l'hérédité en conservant des signes distinctifs déterminés, ce n'est d'abord que reconnaître une loi de la nature, que l'homme n'a pas créée, qu'il a instinctivement pressentie autrefois, et qu'il a découverte scientifiquement depuis le XIX^e siècle.

Cette reconnaissance est devenue aujourd'hui universelle, et il est toujours respectueux de reconnaître l'existence d'une loi naturelle. Dans de nombreux discours, j'ai exprimé que reconnaître l'existence des races n'exige pas qu'on les méprise, mais qu'on les respecte ».

2. – Déclaration d'un leader national-socialiste lors d'un discours à Vienne :

« De même que l'on ne reconnaît pas la race à la seule couleur de la peau, de même l'on ne reconnaît pas la race à la couleur des cheveux. Chacun peut se regarder et voir, s'il appartient à la race aryenne. Il le reconnaîtra à ce fait qu'il aura l'esprit de sacrifice, de solidarité et à sa volonté de combattre. La caractéristique de l'homme nouveau sera son esprit de sacrifice et de lutte ».

3. – Lettre de Himmler, Reichsführer SS, à un jeune officier de la SS nommé Walter Kuchlin, ayant dû quitter l'Ordre Noir en raison de son ascendance juive :

« Je vous considère toujours, bien qu'en dehors de la SS, comme un homme de la SS, qui le restera toute sa vie dans ses actes et son comportement, et qui accepte le sacrifice par fidélité et obéissance... Vous serez aussi convaincu que, si extérieurement vous ne pouvez plus être un combattant de la SS, intérieurement vous en faites toujours partie, et vous serez considéré comme tel aussi bien par vous-même que par nous ».

Hitler n'aura pas d'autre attitude envers les Juifs d'Allemagne qui respiraient la fierté d'être des citoyens allemands et se sentaient liés de toutes leurs fibres au sol sur lequel ils étaient nés. Témoin éloquent : l'hommage qu'il ne cessa de rendre aux soldats israéliens allemands tombés au champ d'honneur en 1914-1918, ainsi que la constante amitié qu'il prodigua à son ancien adjudant Max Amman, qui, bien que juif, devint un important éditeur du troisième Reich ;

sans oublier qu'Amman finança, au début, le parti hitlérien et lui fournit même sa première machine à écrire. Il intervint aussi dans le financement du journal du parti, le « *Völkischer Beobachter* » et fut éditeur durant toute la guerre, tout en restant l'ancien adjudant d'Hitler.

Sans oublier, non plus, que plus de 100 000 Juifs combattirent dans la Wehrmacht entre 1939 et 1945, et qu'un des meilleurs généraux de Hitler et des plus fidèles fut le Juif Lévisky, mieux connu sous le nom de von Manstein ; ni les frères Milch, des fils de rabbin, dont l'ainé, Erhard, fut le chef d'état-major de Goering à la Luftwaffe, et le plus jeune, capitaine parachutiste, qui termina la guerre comme major à la 2^e division Hermann Goering. Sans oublier enfin que, malgré les critères raciaux du III^e Reich, plusieurs Juifs firent partie de la SS, le plus célèbre, dans ce cas, étant Adolf Eichmann.

Témoin enfin, le fait qu'en 1945, lors de la bataille de Berlin, des SS Norvégiens, Danois et Français furent tout étonnés de trouver encore dans cette ville une pouponnière, une maternité et un *home* pour vieillards, fonctionnant uniquement pour les Juifs. Ce fait authentique est rapporté par les écrivains Saint-Loup et Mabire, ainsi que par le professeur Faurisson, de l'université de Lyon.

Les dirigeants nationaux-socialistes tenaient les Juifs pour une puissance hostile. D'autant plus que, lors du congrès mondial juif, tenu à New-York en mars 1934, les représentants des communautés juives de la diaspora, ainsi que l'ensemble des banquiers juifs (très influents dans la plupart des Etats démocratiques), déclarèrent la guerre à l'Allemagne nationale-socialiste ; guerre à outrance, économique d'abord, mais militaire ensuite, lorsqu'il sera possible d'entraîner les démocraties dans un conflit armé.

Lorsque ces bellicistes juifs obtinrent enfin **leur guerre**, en 1939, les nationaux-socialistes se virent obligés d'isoler tous leurs ennemis potentiels, soit, entre autres, les Juifs douteux, susceptibles de nuire à leur effort de guerre. N'oublions pas non plus que le communisme, ennemi juré du national-socialisme, fut mis en place grâce aux finances des banquiers juifs américains, et fut pratiquement toujours partout dirigé par des Juifs (tels Lénine, Staline, Trotsky, Bela Kun, Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg, Anna Pauker, etc.). On mit donc les Juifs étrangers et les Juifs peu sûrs (surtout des Juifs communistes) dans des camps de concentration, tout comme les Yankees enfermèrent, dans des camps semblables, en 1941, tous leurs ressortissants d'origine

japonaise, suite à la déclaration de guerre avec le Japon. Mais les Juifs allemands, patriotes et fiers de l'être, furent laissés libres de vaquer à leurs occupations. Seul le port de l'étoile jaune leur fut imposé. Ainsi, il subsista, durant toute la guerre, **au grand jour**, une vie juive en Allemagne.

Mieux même, malgré les restrictions de papier, ces Juifs possédaient un journal hebdomadaire, le «*Jüdisches Nachrichtenblatt*», sis **officiellement** au 40, Orianenburger Strasse, Berlin N4. Ce journal se retrouvait répertorié officiellement sur l'annuaire téléphonique, tout comme des librairies, des sociétés juives, et de nombreux Juifs (plus de 200 000 encore, en juin 1941). Ces Juifs bénéficiaient d'institutions propres et légalement reconnues. Il subsistait même, en 1945, des cartes d'alimentation juives.

Comme la plupart de ces Juifs vivaient dans des villes bombardées (combien de Juifs allemands ne furent-ils pas tués par les bombes anglo-saxonnes ?), le régime national-socialiste organisa même des envois d'enfants juifs à la campagne, pour leur éviter d'être tués (comme cette Léa Rosch de la TV allemande actuelle). Lors de la prise de Berlin par les Russes en 1945, 6 000 Juifs étaient encore à Berlin et demandèrent aux Russes de pouvoir rouvrir leurs synagogues, toutes détruites par des bombardements. Nous sommes loin de l'image du Juif systématiquement traqué, et l'on est vraiment très loin d'un génocide systématique et de la propagande mensongère des media actuels.

Hitler a toujours voulu «séparer» les communautés juives de l'ensemble de la population aryenne, mais n'a jamais osé penser les exterminer. L'historien Paul Rassinier l'a très bien démontré dans son livre intitulé «*Le drame des Juifs européens*». Et autre preuve, si besoin est :

4. – Comme expliqué plus haut, le maréchal Goering avait, comme chef d'état-major de toute la Luftwaffe, le fils d'un rabbin, c'est-à-dire un juif 100% ; et comme certains le critiquaient à ce sujet, il déclara : « C'est moi qui décide qui est juif et qui ne l'est pas ! » Il signifiait par là que le régime national-socialiste attachait beaucoup plus d'importance au comportement, à la culture et à la fidélité d'un individu, plutôt qu'à son aspect physique et même qu'à son origine... D'ailleurs, le couple Goering protégea de nombreux Juifs durant la guerre, leur évitant spoliation et déportation. Mais autant dire qu'ils ne furent jamais récompensés pour

ces bontés. Et ils ne furent pas les seuls, loin s'en faut. Ainsi, l'amiral Raeder se vantait d'en protéger certains.

5. – En outre, n'oublions pas que certains Juifs restaient des personnalités de premier plan dans l'Allemagne hitlérienne. Ce fut le cas, évoqué précédemment, de Max Amman, des frères Milch, du prestigieux général de la Wehrmacht von Manstein-Lévinski ; le cas aussi du premier garde du corps de Hitler, un nommé Albert Maurice, qui termina la guerre comme colonel SS ; le cas, entre autres, aussi, d'Eichman, le soi-disant persécuteur des Juifs, dont une des grand-mère était 100% juive. D'ailleurs, c'était toujours un sujet de plaisanteries entre Hitler et Himmler : chaque fois qu'Eichman prenait une décision, les deux compères, en riant, se posaient la question de savoir, quelle était la part d'Eichman qui prenait la décision, son sang juif ou son sang aryen ? On n'insistera jamais assez sur ces cas qui démontrent l'inanité du prétendu « holocauste », qui sert de base actuellement pour imposer le mondialisme, suivant le maître actuel des Bnai'Brith des USA, Jan Kadejan.

Or ce que le national-socialisme soupçonnait, ne l'ayant toutefois pas alors démontré, soit l'hérédité psychique et comportementale, les études éthologiques y parvinrent.

Durant ces trente dernières années, elles prouvèrent le caractère héréditaire et racial du comportement humain.

C'est pour cette raison que nous assistons depuis quelque temps à l'alliance apparemment paradoxale des deux doctrines antagonistes, la marxiste judéo-maçonnique et la chrétienne, pour stigmatiser le renouveau scientifique païen. C'est le rebondissement de la lutte sourde entre le judaïsme sémitique et le paganisme indo-européen, entre les croyants et les dogmatiques d'une part, les sceptiques et les adeptes de la « connaissance véritable » d'autre part ; entre Jehovah, le Dieu créateur, irascible et fanatique, et son ennemi, le Dieu de la « Lumière », que certains appellent « APOLLON » et d'autres « LUCIFER », le faiseur de lumière, le Dieu de la connaissance.

À ce sujet, n'oublions pas qu'en 1944, à une délégation de journalistes de l'époque, dont le belge Pierre Daye et le français Alphonse de Châteaubriant, le pape Pie XII déclara :

« À choisir, nous les chrétiens, préférons devenir communistes plutôt que Nationaux-Socialistes ».

Ce qui prouve aussi le bobard d'un Pape Pie XII entièrement dévoué à l'Allemagne. Comme d'ailleurs l'actuel Benoît XVI qui, malgré son appartenance ancienne aux Jeunesses hitlériennes, n'en est pas moins un laquais de la haute juiverie internationale (référence faite à sa visite et à ses déclarations dans la synagogue de Cologne) et qui fut nommé pour achever l'œuvre de destruction du catholicisme, entreprise par les deux papes juifs, Paul VI et Jean-Paul II. Quand les peuples comprendront-ils ?

Car le dogmatisme haineux et intolérant n'est malheureusement pas mort, malgré les apparences de liberté proclamées à la Révolution française. Vous savez, en effet, qu'il existe actuellement une grave contestation sur la question juive durant la guerre 1939-1945.

Il y a les « exterminationnistes » qui prétendent que le régime national-socialiste voulait et avait programmé l'extermination des Juifs. Cette « programmation » aurait abouti à six millions de morts, gazés principalement à Auschwitz. Grâce aux indemnités payées par l'Allemagne de l'Ouest aux familles et au peuple juif en guise de « réparation », déjà plus de cent milliards de dollars furent « récupérés » par Israël pour soutenir et développer son économie. Rien ne pousserait en Israël sans la sueur du peuple allemand. À noter que ce chiffre de six millions est sacré et fait partie des chiffres cabalistiques du Talmud et de la kabbale (les livres saints du judaïsme). Car, lors des premiers procès de Nüremberg, l'on avança les chiffres de neuf millions, et même de douze millions de Juifs exterminés. Ces calculs hâtifs se basaient uniquement sur les départs des déportés. Deux exemples simples pour notre démonstration :

1. – Ainsi, en Belgique, vivaient, en 1940, environ 65 000 juifs ; un peu plus de 22 500 furent déportés entre 1942 et 1945. De ceux-là, il en décéda 2 200. Le reste revint, soit en Belgique, soit s'exila directement en Palestine ou en Afrique du Nord ou même en Australie. Mais, pour le procès de Nüremberg, cela fit 22 500 morts.
2. – En Pologne, vivaient, en 1940, 3 500 000 Juifs sur une population totale de 33 000 000 d'habitants. Ce furent eux, d'ailleurs, qui poussèrent les Polonais à l'intransigeance envers l'Allemagne et à la guerre, grâce à leur influence dans les media qui leur appartenaient presque tous. En 1940, après la campagne de Pologne, plus de 3 millions d'entre eux s'exilèrent volontairement en Russie (avec l'accord des

autorités allemandes d'occupation), naturellement sans passer par Auschwitz. Pour le procès de Nuremberg, cela fit plus de 3 millions de gazés ; et ainsi de suite ...

L'on aboutit ainsi à 12 millions de morts, réduits ensuite à 9 millions, puis à 6 millions. Ces 6 millions continuèrent à fondre, comme neige au soleil, pour aboutir actuellement à 750 000, suivant Jean-Claude Pressac, le chantre des époux Klarsfeld et de Simon Wiesenthal, les célèbres chasseurs de nazis.

Malgré ces rectifications successives, **les media corrompus et aux ordres du mondialisme**, ne cessent de brandir le chiffre de 6 millions, sans aucun doute à cause de sa valeur cabalistique. Naturellement, quel que soit le chiffre des victimes (6 000 000, 750 000 ou même moins), si les chambres à gaz ont réellement existé, le procédé est ignoble et les auteurs doivent être punis. Mais pour avoir planifié un tel crime, au niveau d'un État en guerre, il doit nécessairement exister une foule de preuves et de documents écrits. Or l'on ne trouve rien jusqu'à ce jour, si ce n'est des témoignages verbaux, toujours sujets à caution !

Un autre groupe d'historiens, appelés « **révisionnistes** », nie, non pas l'existence des camps de concentration, mais celle des camps d'extermination ; d'une extermination voulue et planifiée. Leur thèse se base sur l'absence de documents d'État national-socialiste prônant l'extermination ; sur les recensements des populations juives mondiales, publiées tous les cinq ans par la diaspora qui, en 1938, admettaient le chiffre de 16 000 000 de Juifs répartis de par le monde entier. Elle se base aussi sur l'existence d'une étroite collaboration entre la SS et les organismes juifs qui prônaient un retour en Palestine avant 1940, retour auquel les Anglais s'opposaient farouchement. Mais les révisionnistes s'appuient surtout sur :

- Des données techniques précises, comparativement aux chambres à gaz américaines, très dangereuses pour le personnel pénitenciaire ;
- la fantaisie des récits de la plupart des déportés ;
- les révisions régulièrement à la baisse du nombre des Juifs « exterminés » (voir Jean-Claude Pressac, et bien d'autres) ;
- le refus obstiné de la Croix-Rouge Internationale et des autres organismes « neutres », qui contrôlaient les camps de concentration allemands, de livrer les « *Totenbücher* » de l'administration d'Auschwitz et des autres camps.

Mais, avec la chute du rideau de fer et la réunification des deux Allemagne, les Russes livrèrent les doubles de ces fameux «*Totenbücher*» en leur possession. L'on put alors constater avec étonnement, qu'en tout, à Auchwitz, décédèrent un peu plus de 70 000 personnes, dont de nombreux Soviétiques et Polonais résistants, et assez peu de Juifs. Sans oublier que, lors de l'extension maximum du territoire allemand, en 1942, il n'y avait là que plus ou moins 3,5 millions de Juifs (comme le démontra le Juif R. Dommergue Polacco de Ménasce). Comment Hitler, dans ce cas, aurait-il pu en gazer 6 millions ?

Cette divergence entre historiens pourrait être facilement réglée par un débat franc et honnête, par media interposés, donnant la parole à ces deux groupes d'historiens. Or curieusement, les «*exterminionnistes*» refusent obstinément ce débat, réclament, au contraire, à cor et à cri par les «*révisionnistes*».

Cela ne serait qu'une péripétie d'historiens, s'il n'y avait pas bien plus grave : l'apparition des lois **liberticides**, dites Fabius-Gayssot en France, Moureau-Erdekens en Belgique, article 261bis du code pénal en Suisse, loi antidénigrement en Allemagne, Mancino-Modigliani en Italie, etc. L'on sait d'ailleurs maintenant que ces lois sont nées à la suite de provocations policières, comme la profanation des tombes juives du cimetière de Carpentras. Remarquons ici, en passant, que les provocations policières deviennent de plus en plus fréquentes, dans nos régimes démocratiques pourris, qui ne trouvent plus que ces arguments douteux pour justifier leurs persécutions et leur terrorisme intellectuel.

Ces lois liberticides s'opposent totalement à la «*Charte des Droits de l'Homme*» (articles 18 à 21), car elles exigent de pourchasser tous les révisionnistes et tous les esprits indépendants ; elles réussissent à les faire condamner à de lourdes amendes, à les priver de leur droit au travail, à les emprisonner même (à quand les peines capitales ?), comme aux plus sinistres jours de l'inquisition catholique, de triste mémoire. Le but de ces lois liberticides est la création et la mise en place d'une nouvelle religion intolérante et dogmatique, dont les dogmes de base sont :

1. – Le dogme intouchable de la démocratie, décrété seul système politique et philosophique valable, malgré son cortège de prévarications, de pots-de-vin, de tripotages en tout genre, de provocations policières et de lois liberticides.

2. – Le dogme tout aussi intouchable des bienfaits du résistancialisme, malgré les innombrables crimes, vols et viols en tout genre commis en son nom.
3. – Le dogme réputé indiscutable des six millions de Juifs morts et des chambres à gaz nationales-socialistes. Si les chrétiens n'y prennent pas garde, leur religion d'un Christ sauveur de l'humanité (à l'instar des autres religions de mystères, comme celle d'Osiris, de Mardouk, etc.) sera bientôt remplacée par la **nouvelle religion de «l'Holocauste»** ; religion nouvelle où, cette fois, tout un peuple, par ses souffrances, sera le rédempteur de l'humanité entière et, de ce fait, devra être «déifié». Le temps n'est plus éloigné où, pour obtenir la rémission de ses fautes et la rédemption, au lieu d'aller en pèlerinage à Jérusalem, à Compostelle ou à la Mecque, il faudra aller processionner à Auschwitz. Point de salut, si l'on met en doute l'holocauste et Auschwitz, et la persécution éternelle pour les hérétiques ! L'humanité est donc en grand péril par l'imposition de ces nouveaux dogmes religieux. Aussi est-il grand temps que toute la lumière soit faite sur cette supposée extermination des Juifs par un débat franc et honnête que réclament tous les hommes sensés et amoureux de la liberté et des droits de l'homme.

Mais revenons à nos constantes raciales physiques.

Les premiers anthropologues étaient, pour la plupart, médecins et anatomistes. Ils furent tous fortement influencés par les travaux de Linné, le botaniste et médecin suédois qui avait inauguré la classification systématique des êtres vivants. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que leur formation et les goûts de leur époque ne les portassent à considérer la morphologie comme essentielle pour la classification des races humaines ; d'autant plus qu'il apparaissait comme normal que toute étude sérieuse en ce domaine débute par la systématisation morphologique.

C'est ainsi que les premiers anthropologues, comme Daubenton, Geoffroy de Saint-Hilaire, Cuvier, et surtout Brocca, apprirent à décrire et à comparer les crânes humains, entre eux d'abord, par rapport à ceux des autres primates ensuite. L'énorme quantité des travaux fondés sur l'analyse des crânes a même donné naissance à une branche spéciale de l'anthropologie, appelée crâniologie. De nombreux points crâniométriques et diverses hauteurs, longueurs

et angles furent créés pour les besoins (voir schéma). Sans entrer dans les détails nous pouvons considérer que, dans le domaine racial qui nous occupe, quatre mesures présentent de l'importance et sont d'ailleurs les plus couramment utilisées. Ces mesures sont :

1. – **Jaugeage et cubage** que l'on pratique au moyen de petits plombs ou de graines de moutarde. Procédé aisé pour les crânes bien conservés, ne convenant cependant pas pour ceux trop abîmés. Dans ce cas, l'on recourt à la formule de Manouvrier :

Longueur maxima x largeur maxima x hauteur basilo-bregmatique / 2.

Le produit divisé par 1,12 ne donne au maximum que 25 cc d'erreur.

Ce cubage nous donnera, en moyenne pour :

un Blanc parisien... : Homme : 1,559 cc Femme : 1,347 cc

un Mongoloïde ... : Homme : 1,518 cc Femme : 1,383 cc

un Négroïde... : Homme : 1,437 cc Femme : 1,251 cc

2. – **Indice céphalique** = diamètre transverse maxim. x 100 / diamètre antéro-postérieur maxim.

Les dolichocéphales ont un indice inférieur à 75. Les mésocéphales varient de 75 à 83. Et les brachycéphales possèdent un indice supérieur à 83. Cet indice se fixe à la puberté et, dans un même groupe ethnique, les indices féminins sont toujours moins homogènes que les masculins. En outre, la dolichocéphalie s'accroît au fur et à mesure que la taille s'élève ; ainsi, dans un groupe ethnique dolichocéphale, les plus grands auront l'indice le plus faible, alors que dans un groupe brachycéphale, les plus grands seront les moins brachycéphales.

3. – **Indice facial** = diamètre nasio-alvéolaire x 100 / diamètre bizygomatique.

Il divise les faces en larges et basses, ou hautes et allongées verticalement.

4. – **prognathisme ou angle naso-alvéolo-basilaire**, dont la mesure est un excellent caractère anthropologique dans une race pure ; mais, comme celles-ci deviennent de plus en plus exceptionnelles, par rapport aux populations métissées, les variations individuelles de ce prognathisme dépassent de beaucoup, en amplitude, les oscillations ethniques. De toute façon, on définit une face orthognathe

par un angle supérieur à 73° , mésognathe entre 73° et 70° et prognathe par un angle inférieur à 70° . Dans une race donnée, ce prognathisme est toujours plus faible chez l'enfant que chez l'adulte, de même qu'il s'affaiblit chez le vieillard à cause de la chute des dents. Le sexe n'entraîne pas de variations régulières et la morphologie de la tête osseuse n'a pas d'influence sur lui ; ce qui revient à dire que le prognathisme est indépendant de la dolicho ou de la brachycéphalie. Par contre, l'élévation de l'indice facial (face étroite et élevée) accentue le prognathisme. Sa moyenne humaine la plus élevée se situe chez les Wendes d'Allemagne centrale, avec un angle de 76° ; la moyenne humaine la moins élevée chez les Papous, avec 65° ; le Néanderthalien de la Chapelle-aux-Saints ne possédait, lui, qu'un angle de 62° , et les singes anthropoïdes se situent, quant à eux, entre 37° et 52° .

Dans l'évolution humaine, nous voyons que les tendances vers le dolicho- ou la brachycéphalie commencent déjà à se manifester vers -80000 ans, lorsque les Néanderthaloïdes du Proche-Orient entreprennent leur lente transformation vers les formes cromagnoides. Ces formes crâniennes n'évoluent pas de façon brutale, mais bien progressivement sous l'influence d'une microévolution temporelle.

Ce n'est que vers -30000 ans que nous aboutissons à deux formes nettement différenciées. À cette époque, la tendance brachycéphale s'accuse dans les toundras qui s'étendent jusqu'aux Pyrénées sous l'influence de la glaciation. C'est là, d'ailleurs, que nous retrouvons l'homme de Chancelade.

Lors du retrait des glaces la majorité des brachycéphales européens semble émigrer vers le Nord ; cependant des îlots brachycéphales persisteront sur les pourtours de la Méditerranée ; certains s'installent en Crête, à Chypre et en Asie mineure, durant le Néolithique. Partout ailleurs, l'homo sapiens évoluera vers la dolichocéphalie, le Nord excepté.

Mais nous voyons nettement que ce n'est qu'à partir du Néolithique, ou du Mésolithique pour certaines régions, que des populations brachy- ou dolichocéphales commencent à se mélanger intimement. De sorte qu'à partir du Néolithique, cet indice céphalique ne possède plus grande valeur raciale. Il n'a plus qu'une valeur ethnique et encore. Brachycéphales et dolichocéphales sont même parfois mélangés dans la même

ethnie. Ainsi, par exemple, chez les Ligures préindo-européens, nous retrouvons, parmi la masse brachycéphale, une forte proportion de dolichocéphales. Ces derniers semblent, au départ, avoir formé la classe dominante de souche illyrienne-ombrienne (les Ambrones) dont le foyer primitif se localise en Carinthie et au Tyrol. De même, chez les Albanais actuels, descendants de la première vague indo-européenne, dite illyrienne, nous retrouvons les Guègues ou Albanais du Nord, dolichocéphales et de haute taille, et les Tosques ou Albanais du Sud, brachycéphales et de taille moyenne. De même, toute la branche des Indo-Européens, appelée dinarique, est brachycéphale, de taille plutôt petite et largement charpentée.

Nous pouvons conclure en disant que si cet indice céphalique n'a bien souvent plus aucune valeur diagnostique sur le plan de l'appartenance raciale, certains groupes ethniques ont cependant conservé un indice assez homogène jusqu'aux temps modernes. Comme, par exemple, les Mongols et les Bouriates pour les brachycéphales ; les Germains, certains Iraniens, certains groupes sémites et négroïdes pour les dolichocéphales.

Certaines de ces ethnies doivent leur homogénéité, en ce domaine, à la maintenance de leur pureté raciale (comme les Germains et certains groupes iraniens), d'autres au fait qu'au cours de leur histoire, elles ne furent jamais mises en contact avec des groupes possédant des indices céphaliques fort différent du leur (l'ensemble des groupes négroïdes).

Bien d'autres caractères servant à l'étude raciale sont, eux aussi, utilisés en anthropométrie. Voyons-les brièvement et commençons par ceux que nous pouvons observer sur la tête.

1. – La chevelure, qui peut être droite, ondulée ou crépue ; les cheveux, différant par leur texture, peuvent être raides ou soyeux, de section ronde ou ovale. Outre la chevelure, la répartition de la pilosité chez les adultes peut aussi servir de caractère différentiel racial, allant d'une densité remarquable sur la face et tout le corps à une absence presque totale.
2. – La forme du visage, avec le développement plus ou moins grand des pommettes ; de même que la forme des lèvres qui seront minces, moyennes, épaisses ou éversées ; et que la forme du nez pour lequel on tient compte de la hauteur à la racine, de la forme du dos, de la largeur aux ailes et de la disposition générale des narines.

3. – La forme des yeux, la grosseur du pli de la paupière supérieure, le degré d'ouverture et l'orientation de la fente.
4. – Pour juger de la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, l'on se sert d'étalons et d'échelles internationales.
5. – La stature, la largeur du thorax et le diamètre biacromial, toujours plus grand chez les races montagnardes à thorax plus large (exemple : la race alpine).
6. – L'indice acriomio-cristal de Martin (rapport entre le diamètre bicristiliaque et le diamètre biacromial, autrement dit entre la largeur du bassin et celle des épaules). Ce rapport est plus élevé chez les peuples nordiques.
7. – Le rapport entre la largeur moyenne et la hauteur du thorax.
8. – L'indice de Brugsch, rapport entre l'espace vertical occupé par le thorax dans la taille et le périmètre thoracique.
9. – La différence du périmètre thoracique entre l'inspiration et l'expiration.
10. – La longueur de la jambe par rapport à la taille (plus longue chez les Négroïdes et chez les Nordiques).
11. – La longueur du membre supérieur par rapport au corps.
12. – La longueur de l'appareil génital mâle au repos (plus petit chez les Méditerranéens, les Alpains et les Mongoloïdes) et la forme des seins chez les femmes (en poire chez les Nègresses, hémisphériques chez les Nordiques).
13. – La pilosité de poitrine et le duvet sur les membres, inexistants chez les Mongoloïdes et les Amérindiens. La pilosité de la face quī, chez les Blancs, est surtout marquée sur les joues, avec parfois accompagnement d'une calvitie. Alors qu'il n'y a jamais de calvitie chez les Amérindiens et qu'avec la vieillesse, ces derniers, comme les Mongoloïdes, voient de rares poils leur pousser au menton.
14. – L'analyse des empreintes digitales ou dermatoglyphes et le rapport entre les boucles et les volutes, toujours plus élevé chez les peuples blancs.
15. – Les analyses sérologiques : avec, par exemple, l'existence de l'antigène mongoloïde Diego, etc.
16. – En outre, à toutes ces caractéristiques morphologiques s'ajoute, à l'heure actuelle, un ensemble d'autres, physiologiques, comportementales et culturelles, qui, encore bien plus que les premières, permettent une évaluation raciale fine.

L'ensemble des résultats obtenus au cours des descriptions et des mensurations qui précèdent, est soumis à des tables de références statistiques et à des graphiques qui permettent une classification des individus suivant leur grande race, leur race, leur sous-race, leur ethnie et leur peuplade d'origine.

Mais ici, plusieurs remarques sont nécessaires ; car, si l'ensemble du monde savant est d'accord sur les grandes lignes de cette classification, c'est-à-dire sur celles qui se rapportent aux grandes races et aux races, le phénomène devient si complexe quant aux sous-races, aux ethnies et aux peuplades, qu'à ce niveau, la plus grande pagaille prédomine ; chaque savant y invoquant des facteurs de détails pour justifier, suivant ses croyances philosophiques, politiques et religieuses, la place de telle peuplade ou de telle sous-race dans un nouveau tableau de classification.

Par exemple : les Kirghizes, peuple valeureux d'origine exclusivement iranienne au départ (ce que nous savons par les annales chinoises du temps des Han), se sont tellement métissés avec des Mongoloïdes, que certains savants les classent parmi les Xanthodermes (les Jaunes), alors que d'autres savants les laissent parmi les Leucodermes (les Blancs) dont ils sont originaires. Il en va de même pour les Kambas du Tibet, à l'origine blancs Indo-Européens, puis métissés de sang jaune. De même encore pour les Turcs, à l'origine leucodermes de la sous-race touranienne, mais ensuite, eux aussi, métissés de jaune. Fait semblable aussi pour les Egyptiens où la caste pharaonique blanche dominante s'est diluée progressivement dans la masse négroïde, elle même fortement métissée de sang sémite ensuite. De même pour les Incas, pour certaines tribus et ethnies d'Amérique du Nord, etc.

Toutes ces disputes et ces controverses scientifiques obscurcissent tellement ce sujet racial qu'un observateur extérieur et la majorité du grand public ne pourront plus y retrouver de fil conducteur. Ce qui accrédi tera, dans leur subconscient, l'idée fausse et religieuse de l'égalité des individus et des races. Et la confusion est encore aggravée dans leur esprit par l'extrême mélange des noms attribués aux différents peuples. Ainsi, par exemple, tout le monde considère les Goths comme des Germains, alors qu'en réalité, ils sont des Scandinaves mêlés d'éléments iraniens et germains. De même, peu de gens savent que les Berbères, les Kabyles et les Maures ne sont que des noms différents d'un même groupe ethnique sémite ; les Kabyles étant les Berbères (les Barbares) de Kabylie et les Maures ceux de l'ancienne Mauritanie

romaine. Sans oublier que les Huns iraniens furent assimilés aux Mongols, à cause de leur coutume de déformation des crânes des nouveau-nés ; et que les Scythes, les Sarmates et les Alains sont tous des groupes de tribus iraniennes. Les Alains deviennent d'ailleurs les Wou-Souen pour les historiens chinois, de même que les Tokariens indo-européens sont pour eux les Yue-Tche et les Huns iraniens les Hiong-Nou.

En outre, n'oublions jamais que l'histoire s'est rarement écrite objectivement. Dans l'antiquité, seuls les peuples citadins écrivaient l'histoire et n'étaient en général pas tendres pour les peuples nomades. De plus, la grande majorité des historiens sont partie prenante et écrivent sous l'impulsion d'émotions ou pour défendre des thèses religieuses ou politiques.

C'est ainsi que Sidoine Appolinaire, évêque chrétien et ancien romain, décrit les Wisigoths, barbares et hérétiques ariens, de la pire façon ; que Jordanes, grand historien goth, décrit ses ennemis, les Huns et les Vandales, avec tout le mal que l'on pouvait en dire ; que Suétone et Tacite truquèrent les règnes de Claude et de Néron, sur ordre des Vespasiens ; etc. Et qu'encore actuellement, des historiens comme Max Gallo ou Alain Decaux, tous deux juifs, truquent l'histoire du troisième Reich hitlérien par haine religieuse, de même, d'ailleurs, que l'historien André Brissaud. Mais, pour ce dernier, c'est son christianisme sectaire qui le pousse à considérer Hitler comme l'Antéchrist.

Tout se passe comme si chaque grande race était représentée par un cercle immense, dont les bords chevaucheraient plus ou moins fortement ceux du cercle voisin, c'est-à-dire de la grande race voisine. Avant de décrire leurs différences au chapitre suivant, je vais vous soumettre une classification qui me paraît la meilleure, car j'ai tenu compte, pour l'établir, aussi bien des centres d'origines (zones de départ avant leurs migrations) que des caractères physiques, physiologiques, comportementaux, psychiques et pathologiques de chaque groupe humain.

Ainsi, par exemple, l'ensemble des ethnies (groupes d'individus reliés entre eux par une communauté de caractères culturels, linguistiques et cosmogoniques) indo-européennes proviennent de Sibérie Occidentale, du Sud de l'Ukraine, du Caucase et des pourtours de la Caspienne. Leur cohérence tient beaucoup plus à leurs zones steppiques d'origine (qui a imprégné leurs caractères comportementaux et culturels) et à leur mentalité (qui a engendré leur façon de penser, ainsi que celle de s'exprimer, autrement dit leurs langues) qu'à leurs caractéristiques physiques.

Illyriens, Ligures et Hittites brachycéphales, aux yeux et aux cheveux foncés, seront autant indo-européens que Scandinaves et Germains dolichocéphales aux yeux et aux cheveux clairs, ou que Celtes et Kirghizes aux cheveux roux et aux yeux bleus ou verts.

De même, l'ensemble des sémites, originaires du « Plateau arabe », comme de nombreuses races noires d'Afrique, forme deux rameaux importants de la grande race négroïde, à laquelle les rattache une même mentalité, cruelle, sadique et jouisseuse, un même comportement culturel et une même conception cosmogonique du dieu créateur. Tous ces peuples négroïdes ont, en outre, une tendance à s'exprimer de façon allégorique et accordent une large part au « verbe » : ils aiment les palabres interminables, les beaux parleurs, et se bercent facilement à la magie des mots.

Chez les Juifs, les spécificités raciales se sont encore compliquées par l'apport, vers le neuvième siècle, des Khazars touraniens (mi-Mongols, mi-Indo-Européens) qui, pour raison religieuse au départ, s'assimilèrent intimement, au point de ne plus former qu'une seule race comportementale et mentale.

Pour le grand public, les notions d'Aryens (ou d'Indo-Européens) et de Sémites sont encore trop régulièrement confondues avec les caractéristiques morphologiques et uniquement avec elles ; alors que les caractères comportementaux, culturels et cosmogoniques y sont déterminants et rendent ces deux groupes raciaux bien plus irréconciliables que s'il s'était agi d'une simple couleur de peau, de forme de cheveux ou de groupe sanguin.

C'est d'ailleurs ces côtés comportementaux et psychiques, qui rendront la tâche si difficile à la religion chrétienne, elle-même pure émanation de la pensée judaïque, pour se faire accepter parmi les populations aryennes.

Elle n'y arrivera jamais parfaitement, devra user de subterfuges, comme sacraliser chrétiennement les anciens lieux sacrés des païens, tels que sources, arbres, etc., et faire de multiples concessions, comme accepter les mesures eugéniques en pays germaniques et scandinaves jusqu'au XIV^e siècle, perpétuer les feux de la saint-Jean, accepter la coutume des arbres de mai, etc.

Elle n'assurera sa puissance que par des persécutions (celles des disciples d'Arius, celle des Saxons par Charlemagne, celles des hérétiques et déviants : Vaudois, Bogomiles, Albigeois, etc., par l'Inquisition ; les réformés s'y mettant allègrement aussi) et surtout en favorisant les humbles et la lie sociale de souche méditerranéenne et sémite qui, grâce à leur énorme prolifération

feront disparaître et noieront toute velléité antichrétienne des aristocraties aryennes. Ces dernières portent en effet toujours en elles le scepticisme, donc l'hérésie.

Comme nous le verrons dans la dernière partie de ce livre, l'Eglise a souvent utilisé ces stratagèmes khazars pour neutraliser ses contradicteurs. Nous comprenons d'autant mieux cette tactique, que l'étude récente de Pearson sur la population danoise a démontré que, lorsque nous avons affaire à des populations ou à des classes sociales de proliféricités différentes, il suffit de quatre générations pour éliminer presque totalement la plus aristocratique (voir la première partie du présent ouvrage). Là réside la grande menace de l'an 2000 pour certains pays d'Europe, comme la France, l'Allemagne ou la Belgique, qui ont accepté sans discernement en leur sein une trop grande masse de populations sémite, turque et maghrébine, beaucoup plus prolifiques ; d'autant que les lois sociales de ces pays industrialisés protègent et encouragent cette proliféricité.

Après ces quelques remarques, voici donc, pour finir ce chapitre, la classification raciale que je crois la plus fondée actuellement. Il existe quatre **grandes races** :

- L'Australoïde, qui n'est plus représentée que par les Aborigènes d'Australie et de Nouvelle-Zélande, et par les Veddas de Ceylan (Sri Lanka) ;
- la Leucoderme ou blanche ;
- la Mélanoderme ou noire ;
- la Xanthoderme ou jaune.

Ces grandes races se subdivisent elles-mêmes en races et en sous-races ; voyons maintenant les trois dernières dans le détail :

I. La grande race leucoderme donnera naissance à :

- a). **La race nordique** : elle couvre actuellement la péninsule scandinave, l'Islande, l'Ecosse ainsi que les pourtours de la mer du Nord et de la Baltique. En Irlande, en pays de Galles, en Bretagne et dans le Nord de la France, elle est intimement mêlée à des éléments celtiques du type alpin. Elle constitue une part importante du peuplement leucoderme d'Amérique du Nord, d'Australie et d'Afrique du Sud. Parmi ses traits les plus représentatifs, on note la dolichocéphalie, une face allongée, un nez étroit et proéminent, des cheveux, des yeux et la peau clairs. Elle a donné certains types locaux,

comme la sous-race dalique que l'on trouve en Lorraine, où cette dernière est due à un mélange avec les Cro-Magnons locaux. Le type dalique est trapu, possède une face large et une tendance à la brachycéphalie.

- b).* **La race baltique ou Est-européenne** : elle couvre la majeure partie de la Pologne des États baltes (où elle est mélangée au type nordique), de la Finlande et de la Russie d'Europe (où elle est mélangée à des éléments alpins et dinariques). Cette race possède un corps trapu, une tête brachycéphale, une face large aux pommettes saillantes, un nez court, large et concave et une peau très claire.
- c).* **La race alpine** : elle occupe la plus grande partie de l'Europe moyenne et continentale. Le type en est trapu, brachycéphale, parfois avec pommettes saillantes, toujours avec nez court plutôt concave, les cheveux châains, les yeux foncés ou verts et la peau mate. Elle donnera naissance à plusieurs sous-races locales dont la Basque et la Lapone sont les plus connues.
- d).* **La race dinarique**, dite aussi **adriatique** : elle occupe tous les Balkans, les Carpates et se prolonge dans les Alpes suisses, italiennes et françaises, où elle se mélange au type alpin. On la retrouve aussi en Turquie et en Anatolie. Le type est moyennement élancé ou trapu, la tête brachycéphale, la face allongée, le nez proéminent et convexe, la peau mate, les cheveux et les yeux foncés.
- e).* **La race méditerranéenne** : située sur tous le pour-tour de la Méditerranée, elle remonte jusqu'au bassin parisien et déborde le cadre de l'Europe à l'Est, où elle s'individualisera en types locaux groupés sous le nom de sous-races sud-orientales et, plus loin encore, dans le Nord de l'Inde, sous le nom de sous-race indo-afghane. Elle se différenciera en types forts différents, dolicho- ou brachycéphales, le nez étant plutôt fin, la peau, les yeux et les cheveux foncés. Elle se subdivisera aussi en sous-races ibéro-insulaire, saharienne, atlanto-méditerranéenne, dont le type riazan d'Ukraine est assez connu.
- f).* **La race anatolienne** : elle s'étend de l'Asie mineure au Pamir ; elle présente une brachycéphalie avec face allongée, un corps grand et massif, une pilosité très développée, des lèvres minces et une tendance à l'embonpoint. Elle donnera aussi des sous-races dont l'arménoïde est la plus connue.

- g). **La race touranienne**, ou **turco-tartare** : elle est surtout représentée par des nomades dont l'habitat s'étend de la mer Caspienne à l'Altaï, à travers les steppes du Turkestan russe et chinois. Elle présente des caractères à la fois leucodermes et mongoliques ; stature moyenne, brachycéphalie, face ovale et pommettes saillantes, peau mate, yeux foncés et souvent étirés, mais ne présentant jamais la disposition typique des races mongoles.

Elle donnera naissance aux *sous-races turkmène, tartare, sarte, kirghize, ouzbek, tadjik* et *khazars*, ainsi que magyar. Rappelons ici que ces Touraniens sont classés parmi la grande race mongoloïde par une partie des anthropologues, et que les Khazars s'en détachèrent comportementalement en adoptant la religion judaïque, constituant la treizième tribu d'Israël, démontrant, par leur présence, que la race juive n'existe pas physiquement, mais n'est qu'une **race mentale** et comportementale.

- h). **La race aïnoue** : en voie d'extinction, elle subsiste, cantonnée sur les îles d'Hokkaido et de Sakhaline. Cette race est petite et trapue, très velue avec cheveux et yeux noirs, la peau claire, le visage large et les pommettes saillantes. Elle est en voie d'extinction totale, car elle n'est plus représentée que par environ 15 000 individus.

- i). **Races blanches d'Afrique** : pour la plupart, elles sont fortement métissées de sang sémite. On en retrouve cependant des groupes à l'état blanc pur, comme les Guanches (Canaries), pratiquement exterminés, certains Touaregs, les Tibbous et certains groupes berbères descendants des Vandales, de type dolichocéphale et longiformes. Certains sont métissés de Négroïdes dans les régions plus au Sud et du Sahara.

II. La grande race mélanoderme donnera naissance à :

- a). **La race mélano-africaine**, qui donnera elle-même naissance à cinq sous-races principales qui offriront des caractères adaptatifs divers, selon les régions climatiques qu'elles occupent.

1. – *La sous-race soudanaise, dolichocéphale*, à la taille élevée et à la peau très foncée.
2. – *La sous-race guinéenne*, plus petite et plus trapue, au nez carrément platyrrhinien.

3. – *La sous-race congolaise* : la stature y est faible, la face est basse et large, les lèvres très éversées, le prognathisme marqué et la pilosité peu développée.

4. – *La sous-race nilotique* : elle couvre une grande partie de l'Afrique, depuis le lac Victoria jusqu'aux confins de la Nubie. De stature longiforme, très grande (2 mètres) à peau sombre, aux cheveux crépus, mais à la face allongée orthognathe.

5. – *La sous-race sud-africaine* : elle se situe du Congo ex-belge, à Madagascar et au désert du Kalahari. Le bassin est large, la taille trapue, la peau plus claire avec tendance à l'embonpoint. Parmi eux, les Cafres, les Zoulous, les Basutos, etc.

Tous ces Mélando-africains occupent l'Afrique depuis une époque relativement récente, qui remonte à – 10 000 ans environ. Tous situent leur centre d'origine sur le « Plateau arabe », comme l'ensemble des sémites.

b). *La race éthiopienne* : localisée en Afrique Orientale, elle est représentée par ces nombreux groupes ethniques dont les plus connus sont les Ahmaras, les Gallas, les Danakils, les Somalis, les Peuls, les Souks, les Nandis, etc. Le type est de taille élevée, dolichocéphale au visage allongé, au nez étroit et saillant et aux cheveux ondulés, plus rarement frisés. Les lèvres sont minces, le corps élancé, le bassin étroit et les épaules larges, les os graciles.

c). *La race négrière* : représentée par les Pygmées d'Afrique, presque tous cantonnés dans les régions équatoriales.

d). *La race koïsan* : jadis représentée sur la majorité du continent africain, elle n'est plus actuellement localisée que dans le désert du Kalahari et les steppes d'Afrique australe. Dolichocéphales d'assez petite taille, ils ont les pommettes saillantes, des yeux obliques, la peau de couleur jaunâtre, les cheveux dits en « grains de poivre ». Mais leurs plus grandes caractéristiques sont la stéatopygie, la stéatométrie et le pénis erectus ; le squelette est gracile et la pilosité réduite.

e). *La race sémite* : formée d'un ensemble de groupes ethniques tous originaires du « Plateau arabe » ; comme la race mélando-africaine, elle est représentée par des dolichocéphales à la face plutôt allongée, à la chevelure ondulée, aux yeux foncés, à la taille moyenne et à la peau relativement claire. Elle s'est disséminée à des époques

variables sur tout le pourtour méditerranéen, au Proche-et au Moyen-Orient. Elle s'est fortement métissée avec des groupes leucodermes, principalement avec ceux de races méditerranéennes, alpine, anatolienne et parfois même avec la race nordique. Dans ce dernier cas, il s'agira surtout soit des Touraniens khazars, soit d'un mélange de son ethnie juive qui, elle, essaimera sur tout le globe en parasitant les races leucodermes par une monopolisation à son profit des activités commerciales les plus rentables (bijoux, esclaves, fourrures, perles, diamants, etc.).

f). **La race mélanésienne** : comme son nom l'indique, elle occupe toute la Mélanésie et s'étend jusqu'en Tasmanie. Elle peut être subdivisée en plusieurs sous-races, qui sont :

1. – *La sous-race mélanésienne des Papous et des Canaques* : de taille moyenne, ce sont des dolichocéphales au visage lourd et massif, avec un prognathisme net. Le nez est large, les cheveux crépus, la peau foncée, le corps trapu et le menton fuyant.

2. – *La sous-race tasmanienne* : pratiquement éteinte, elle représente un mélange d'éléments australoïdes avec des mélanodermes.

3. – *La sous-race des Pygmées mélanésiens*.

g). **La race négrito** : localisée entre les Philippines, la Nouvelle-Guinée, la presqu'île de Malacca et la Péninsule indochinoise, ce sont des brachycéphales aux membres petits et graciles et à la pilosité réduite.

h). **La race mélano-indienne** : appelée aussi dravidienne. Elle est localisée autour et sur le plateau du Deccan et à Ceylan (Sri Lanka). Les cheveux sont bouclés, le nez mince et étroit, le menton bien dessiné, le prognathisme faible et les lèvres charnues avec la peau très foncée.

III. La grande race xanthoderme, qui prit naissance en Asie septentrionale et orientale, donnera naissance à :

a). **La race paléosibérienne**, dite aussi **sibérienne** ou **ouraliennne** : localisée en Sibérie septentrionale, de l'Oural au détroit de Behring, elle rassemble des peuplades dont les principales sont les Vogouls, les Ostiaks, les Koriaks, les Youkagirs et les Tchouktchis. Bien qu'ayant, comme l'ensemble des races jaunes, une face aplatie et une pilosité réduite, ces Paléosibériens s'en distinguent toutefois par un

crâne bas, une peau claire, des cheveux souvent châtain ondulés et par l'absence de bride mongolique, ainsi que par une dolichocéphalie nette. De taille relativement faible, ils offrent donc des caractères qui s'écartent notablement des races jaunes classiques et représentent la survivance d'un stock génétique indifférencié qui aurait conservé ses caractéristiques primitives, par suite de l'isolement géographique et climatique.

b). La race mongole : elle-même subdivisée en :

1. – *La sous-race nord-mongole* : localisée dans les steppes de Mandchourie, d'Asie orientale et du Turkestan. Ses principaux groupes ethniques sont les Tounghouzes, les Giliaks, les Bouriates, les Kalmouks, les Yakoutes, les Samoyèdes et les Mandchous. Brachycéphales à la face très aplatie et aux pommettes saillantes, ils possèdent un nez déprimé à la racine, une peau jaunâtre et des cheveux raides. Les yeux sont mongoliques avec la bride typique et la stature est moyenne.

2. – *La sous-race centro-mongole* : localisée dans la plus grande partie de la Chine, en Corée et au Tibet, elle se prolonge au Siam, en Birmanie, et au Japon. Par rapport à la sous-race précédente, la stature est plus élevée, l'indice céphalique moins marqué, qui tend, de ce fait, vers la mésocéphalie. Les pommettes sont moins saillantes et le nez est parfois proéminent.

3. – *La sous-race sud-mongole* : située au Sud de la précédente, elle est représentée par le type dit « deutéro-malais », par opposition aux proto-malais qui sont les Indonésiens. Les Sud-mongols sont petits, brachycéphales, au visage arrondi avec le nez large, les narines dilatées et la peau foncée.

c). La race indonésienne : de peau claire et de taille faible, ce type possède des cheveux lisses et des yeux sans bride mongolique ; le crâne est dolichocéphale, les pommettes sont saillantes et la face losangique est garnie d'un nez souvent aplati avec des lèvres épaisses. Les groupes les plus connus sont les Moïs, les Thôs, les Mans, les Dayaks, les Igorotes et les Battaks. Dans les régions continentales d'Asie du Sud-Est, ces Indonésiens proto-malais sont souvent métissés avec les Veddâs et les Mongols, alors que dans l'archipel de la Sonde, le mélan-ge avec des Européens

est fréquent (surtout des Hollandais), et qu'aux Philippines, ils sont croisés avec des Négritos.

d). **La race polynésienne** : dont les Hawaïens et les Maoris sont les plus connus. Ce sont des brachycéphales aux pommettes saillantes, à la face élargie et au nez saillant avec des ailes très larges, au teint olivâtre et aux cheveux ondulés, aux lèvres charnues, à la pilosité réduite et aux yeux ébauchant la bride mongolique. De type bréviline, les hanches sont larges et l'obésité est fréquente.

e). **La race esquimaude** : petit de taille, le type classique en est trapu, avec membres courts ; dolichocéphalie, face large et pommettes saillantes, cheveux gros et raides. La peau est jaune-brunâtre.

f). **La race amérindienne** : elle comprend l'ensemble des Indiens d'Amérique qui se distinguent les uns des autres par la stature, la pigmentation et surtout par l'indice céphalique ; cette race se subdivise en :

1. – *Sous-race nord-pacifique* : sise à l'Ouest des Montagnes Rocheuses, de l'Alaska à la Californie. Le type est de taille moyenne, brachycéphale, au visage large, aux pommettes saillantes, au nez en « bec d'aigle », aux cheveux raides, aux yeux présentant la bride mongolique, à la peau jaunâtre, au corps large et aux incisives supérieures spatulées. Les Tinklits et les Apaches sont les plus connus.

2. – *Sous-race nord-atlantique* : allant des Montagnes Rocheuses à l'Océan Atlantique. Ce sont les Indiens typiques des « western », parmi lesquels les plus connus se nomment : Iroquois, Mohicans, Sioux, Hurons, Natchez, Cheyennes, etc. Leurs caractères sont analogues à ceux de la sous-race précédente, à part une stature plus élevée et une nette tendance à la mésocéphalie. Certaines de leurs tribus furent fortement métissées de sang blanc, irlandais ou viking (exemple : les Mandans, de nombreux Sioux et Iroquois).

3. – *La sous-race sud-pacifique* : elle occupe toute l'Amérique centrale et la Cordillère des Andes et forme le fond anthropologique de toutes les civilisations précolombiennes. Le type est brachycéphale au visage large, au nez moyennement large, à la peau foncée et au squelette gracile.

4. – *La sous-race sud-atlantique* : elle occupe toute la zone tropicale de l'Amérique du Sud. Le type est de taille petite, mésocéphale, au visage ovale, aux pommettes saillantes, au nez étroit, aux cheveux longs ondulés et à la peau de couleur jaune-brun.
5. – *La sous-race patagone* : représentée par les Indiens des pampas, grands, brachycéphales au nez saillant, au corps massif, aux cheveux épais et à la peau brune. Métissés avec des Européens, ils donneront le type gaucho.
6. – *La sous-race paléo-amérindienne ou fuégienne* : ses caractères sont très primitifs ; le front est bas et fuyant, le prognathisme accentué, le nez large et la peau jaune-brun. Le fossile de Lagoa Santa, qui peuplait le Brésil voici – 10 000 ans, est leur ancêtre direct. En voie d'extinction, ils sont encore représentés par quelques Onas, Yaghans et Alakaloufes de la Terre de Feu.

La diversité anthropologique existant chez les Amérindiens est la conséquence de l'arrivée sur ce continent de plusieurs nappes humaines successives, s'étalant de la fin du Paléolithique supérieur à – 2 000 ans, sans compter les apports européens précolombiens.

Ainsi, par exemple, grâce aux travaux de l'anthropologue Jacques de Mahieu, il est prouvé que les Vikings séjournèrent plus de 300 ans en Amérique du Sud. Les premières vagues migratrices se sont produites à partir de proto-cromagnoïdes peu différenciés qui subsistent actuellement dans la sous-race paléo-amérindienne.

Par la suite, des populations plus nettement xanthodermes ont transporté sur ce continent la brachycéphalie ; ils ont alors repoussé progressivement les Paléo-amérindiens vers le Sud, au fur et à mesure qu'eux-mêmes étaient repoussés par de nouvelles vagues de plus en plus typiquement mongoliques, les derniers venus étant les Esquimaux. N'oublions pas enfin que le métissage entre Européens et Indiens a été très marqué en Amérique du Sud au point qu'on y parle à présent d'une race «ladina» de néoformation.

Bien que cette classification soit la plus communément admise actuellement, je déplore, pour ma part, son caractère trop statique. Elle ne tient pas suffisamment compte des mélanges de races et de grandes races qui aboutirent à des sous-races mixtes, plus ou moins stabilisées. Cette classification se contente de placer ces sous-races mélangées dans la classe (la grande race) qui possède,

TABLEAU I

LES VARIATIONS MORPHOLOGIQUES

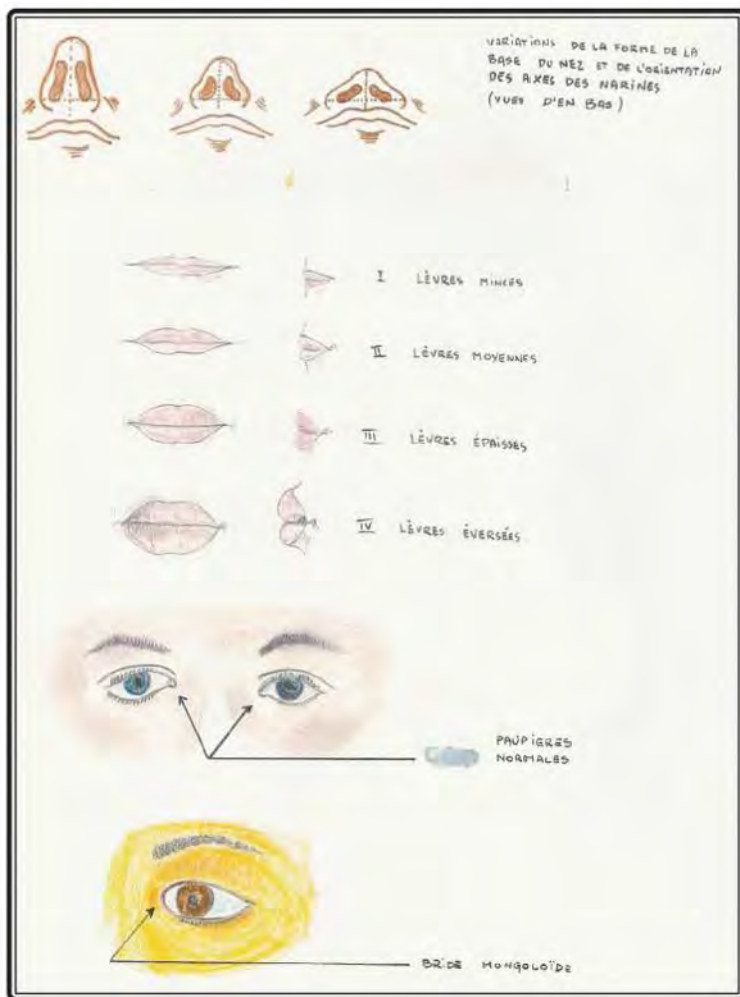
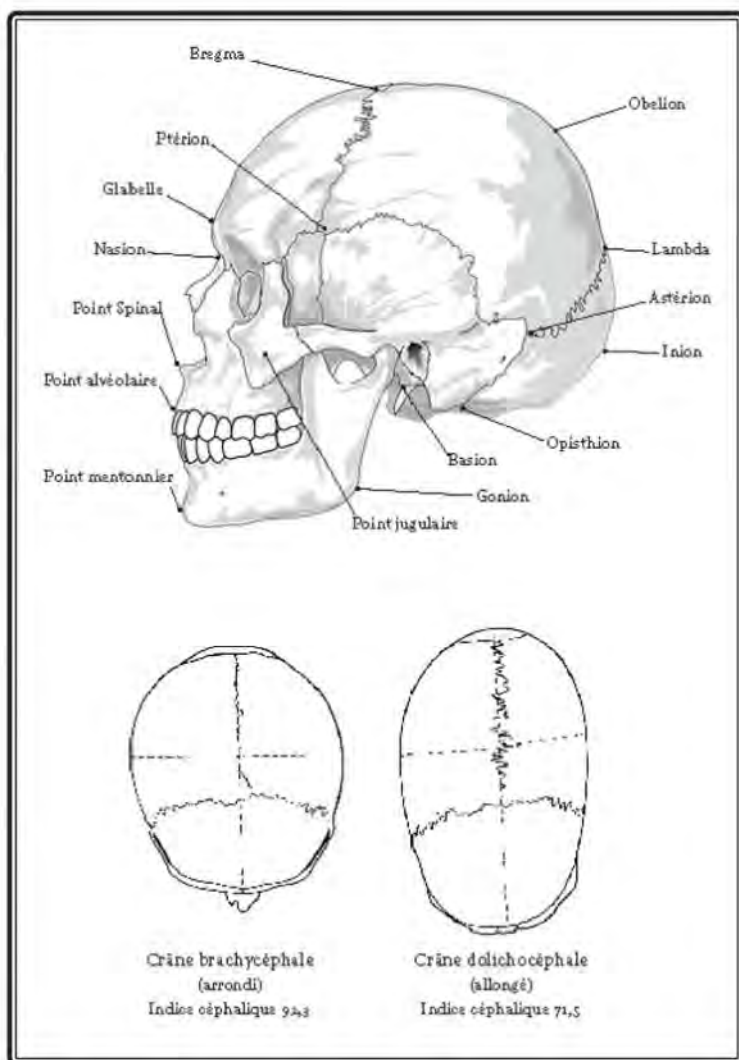


TABLEAU II

LES VARIATIONS MORPHOLOGIQUES



CHAPITRE III

LES DIFFÉRENCES MORPHOLOGIQUES, PHYSIOLOGIQUES ET PATHOLOGIQUES ENTRE LES GRANDES RACES

Chaque homme est différent de son voisin ; et s'il existe parfois des êtres apparemment semblables, comme certains jumeaux univitellins, ce n'est toujours qu'un « à peu près », car ils posséderont toujours d'infimes différences qui permettent de les situer. Ces différences individuelles, caractéristiques de chaque homme et de chaque femme, font partie des agréments de la vie. Agréments, d'abord, pour celui qui en est porteur et qui prend ainsi plus facilement conscience de sa personnalité ; agréments ensuite pour les autres, car ces différences évitent la monotonie dans les rapports sociaux. Le besoin biologique de stimulation, ancré en chaque individu, est ainsi conservé au-dessus de son niveau-seuil nécessaire pour éviter l'ennui qui incline trop souvent à la dépression, au désespoir et au suicide. Ce n'est pas pour rien si le taux de ce dernier est le plus élevé dans les pays qui pratiquent le socialisme démocratique le plus poussé et le plus monotone, comme les pays de l'Est, les USA et les pays scandinaves. La vie y est partout réglée de telle sorte que plus aucun imprévu ne puisse survenir ; l'ensemble des lois sociales et des assurances y prévoient aussi bien l'abandon d'époux que la maladie, la perte d'emploi, le chômage et l'accident que les vacances organisées. Les citadins y vivent dans des appartements de quelques mètres carrés, construits dans d'ignobles blocs de béton, standardisés et

organisés de façon à éviter la moindre peine physique. L'effort est banni, l'État gère de plus en plus la propriété commune et, par le système d'imposition progressive, les bourgeois rejoignent les pauvres en une masse commune indifférenciée, où l'homme doué et agressif est réduit au silence par une bureaucratie et par des législations qui ne reconnaissent ni le génie ni le crétin, ni le fort ni le faible, ni le travailleur ni le fainéant. Tous égaux, du berceau à la tombe. Dans ce monde mécanisé, aseptisé, indifférencié et monotone, le rapport de l'OMS (organisation mondiale de la santé) de 1972 relevait que 4% des moins de vingt ans se suicident et que 30% deviennent pédérastes, alcooliques ou drogués ; ce qui n'est, en définitive, qu'une autre forme d'autodestruction.

Les asociaux ne se comptent plus, même parmi les populations génétiquement non tarées au départ, tant l'ennui engendre la violence maladive. Et, depuis 1972, ces statistiques de morts violentes ne font qu'augmenter, car pour agrémenter quelques peu leur existence monotone, les jeunes se défient en des joutes idiotes, mettant leur vie en danger (beuveries, viols en groupes dits « *en tournantes* », courses de voitures, exploits sportifs à risque, etc., sans oublier le refuge dans la drogue). Ils satisfont ainsi leur besoin d'identité, besoin tellement puissant que tous les risques sont pris afin d'éviter la médiocrité. Ce comportement autodestructeur est né de l'absence d'idéal et de l'égoïsme effréné.

Heureusement, dans les « démocraties communistes », appelées aussi populaires ou socialistes, la démocratie est tellement bêtifiante et népotique qu'elle en est devenue inefficace ; de telle sorte que là, malgré la monotonie inhérente à toute société égalitaire et bureaucratique, le retard social est tel que la stimulation de l'espèce est entretenue par une certaine forme de lutte pour la vie. Impossible de s'y endormir sur sa bonne conscience et sur sa carte de chômeur syndiqué, à moins d'être un privilégié de la Nomenklatura, dont la grande majorité est d'origine sémite dans les pays communistes. Il faut s'y dépenser à longueur de jour pour y quêter sa nourriture et pour y maintenir sa position sociale ; car dans cette société égalitaire où la bourgeoisie est définitivement rayée de l'existence, le parti et ses bonzes (qui y remplace l'absolutisme tsariste) peuvent, du jour au lendemain, excommunier un membre de la communauté et le réduire ainsi à la misère et à la mort. Or, paradoxalement, cette société qui se veut égalitaire, mais n'y parvient pas, évite sa dégradation biologique en y maintenant les pires des stimulations : la lutte pour ne pas

mourir de faim et la peur de la dégradation situationnelle, qui s'opposent ainsi à l'ennui sécurisant des sociétés occidentales. Vu sous cet angle, le communisme est biologiquement moins nocif pour l'espèce humaine que l'acculturation biblique et conformiste américaine.

Malgré son incapacité bureaucratique stérilisante et son crétinisme philosophique outrancier, la Russie actuelle engendre encore une classe aristocratique dont un exemple est le regretté général Lebed, assassiné par Poutine et les Nomenklaturistes. Elle est regroupée dans un courant de pensée dénommé « *Pamiat* » (mémoire) ; courant nationaliste, rude et fécond d'hommes lucides et courageux, qui ont compris que le cosmopolitisme juif est à la base de la destruction de la société russe. Et il leur faut en effet bien du courage pour oser reparler du « *Protocole des Sages de Sion* » dans une société où les cosmopolites à la sauce Gorbatchev gardent les rênes du pouvoir.

Actuellement mis à l'index par un Gorbatchev et un Poutine aux ordres de la haute finance internationale (à savoir aux ordres de Rockefeller et de Armand Hammer, « le milliardaire rouge »), ces aristocrates de la « *Pamiat* » restent seuls capables d'un renouveau dans une Europe qui se meurt et qui reste vouée à brève échéance à une nouvelle religion, où les dogmes d'Auschwitz, du peuple martyr-élu, et de ses six millions de victimes innocentes viendront s'ajouter aux déjà nombreux dogmes bibliques, le tout dans un syncrétisme socialo-démocratico-cosmopolite de bas étage.

Mais les différences individuelles se répercutent aussi au niveau et entre les tribus, les groupes ethniques, les sous-races, les races et les grandes races.

Malheureusement, comme l'homme civilisé s'est endormi depuis des siècles dans le dogmatisme égalitaire, l'étude de ces différences fut continuellement retardée. Les pressions chrétiennes, franc-maçonniques et marxistes freinent son développement et empêchent le plus possible l'éclosion de sa systématisation et de sa synthèse. Nous pouvons cependant déjà en retirer un ensemble de données qui, pour notre malheur, se limitent encore aux grandes races et aux races : ce sont ces caractéristiques différentielles que je vais maintenant soumettre aux lecteurs ; d'abord dans les domaines physique, physiologique et pathologique ; puis, dans le chapitre suivant, nous traiterons de celles qui correspondent au comportement, à la psychologie et à l'expression cosmogonique qui en découle.

On sait que, jusqu'à la naissance et pendant toute la période infantile de la vie, il existe un rythme commun qui commande le développement de toute l'espèce humaine. Mais ensuite, l'on observe des variations importantes dans la vitesse de croissance relative des différentes parties du corps (membres inférieurs, supérieurs et tronc) qui amènent chaque groupe à une morphologie différente des autres.

Les proportions du corps suivent, pour se développer, un canevas héréditaire, autour duquel le milieu brode ses variations. Ces proportions constituent, entre autres, un facteur important d'adaptation à la chaleur. Ainsi, un étirement très marqué des membres par rapport au tronc et un rétrécissement des dimensions latérales augmentent le rapport surface / volume ; il en résulte que de nombreuses populations vivant en Afrique sont bâties sur ce type extrêmement élancé, car c'est par la surface que la déperdition de chaleur du corps se réalise le plus commodément. Cependant, toute la race koïsan (pygmées et hottentots) est, elle aussi, bien adaptée à la chaleur, malgré sa faible taille, mais grâce à une stature très faible, elle aussi. Dans cette race, toutes les dimensions sont diminuées ; or, comme les volumes décroissent en fonction de leur cube et les surfaces en fonction de leur carré, le même résultat est obtenu, bien que de façon différente. Par contre, les Esquimaux, trapus et massifs, sont bien adaptés aux pays froids, en diminuant au maximum leur déperdition calorique. Même observation chez les Mongoloïdes : le matelassage graisseux de la face et des yeux, avec fente rétrécie, représente un ensemble fort avantageux en régions froides. En revanche, chez eux, la forme du nez paraît en contradiction avec les phénomènes sélectifs ; mais il ne faut pas oublier qu'il existe une corrélation étroite entre la largeur de la face et celle du nez, et que l'adaptation utilise, mais ne bouleverse en rien les lois de la morphologie héréditaire. En effet, une des fonctions capitales du nez est de réchauffer et d'humidifier l'air inspiré : plus le nez est long et étroit, plus le réchauffement et l'humidification sont efficaces. Au contraire, en région de climat chaud et humide, un nez large et court permettra une respiration plus ample et plus facile en favorisant la thermorégulation ; d'où le nez fort aplati de la plupart des individus de race mélanique.

L'on sait aussi que, si l'âge de la puberté varie avec le niveau de vie, il le fait cependant autour d'une base héréditaire large, ce qui le rend toujours plus précoce dans l'ensemble des races mélaniques ;

le retard le plus important se manifestant dans certains groupes de la grande race leucoderme.

Cependant, actuellement à cause de l'utilisation massive de pesticides et d'organochlorés à base d'hormones, dans les pays industrialisés (donc majoritairement occupés par la grande race leucoderme), les petites filles blanches présentent, elles aussi, une plus grande précocité sexuelle : il n'est pas rare de voir des gamines de 12 à 13 ans sexuellement totalement développées.

De même, les variations sexuelles sont héréditaires, que ce soit dans le développement des organes au repos ou dans la turgescence en activité : les nègres, réputés pour être, comme l'on dit, « bien montés », possèdent une très faible différence entre l'état de repos et celui d'activité. Certains peuples blancs, comme par exemple les Illyriens et les Alpains, possèdent, quant à eux, des organes peu développés au repos, mais une énorme différence entre la période active et le stade antérieur. Il est étonnant de constater, en ce début du XXI^e siècle, le nombre de mâles qui se bousculent dans les cliniques de chirurgie esthétiques, afin d'allonger leur pénis, tout en croyant à cette nécessité pour satisfaire leurs compagnes. Or la longueur du vagin, dans toutes les races, tourne autour de 12 à 15 centimètres, et le fameux point « G » de l'orgasme féminin se situe à environ 7 centimètres de l'entrée. En conclusion, un long pénis ne sert à rien, bien au contraire : trop long, il engendre des rapports douloureux. Naturellement, les chirurgiens esthétiques, qui en vivent, cachent bien ces vérités aux gogos qui se mutilent pour rien. Certes, certaines femmes ne se disent comblées (?) que par de gros pénis ; mais il est certain que ces dires relèvent plus du phantasme que de la réalité. Dans notre siècle hédoniste et dogmatique, l'on oublie trop souvent que l'amour, la tendresse et la manière de se servir de son pénis ont beaucoup plus d'importance que les apparences et les performances.

L'on commence, actuellement, à étudier ce que l'on appelle « les distances biologiques », soit l'évaluation mathématique des dissemblances existant entre plusieurs populations et leur quantification, ce qui permet d'attribuer à chacune une position par rapport aux autres pour l'ensemble des caractères envisagés. Pour bien mettre en évidence les différences qui séparent les grandes races, je crois maintenant nécessaire d'analyser chaque caractère de façon systématique. Voici ce que cela donne, en commençant par :

1. – La pigmentation. Elle portera sur la peau, les cheveux, les yeux et les lèvres.

A) Analysons d'abord la peau.

- a). Dans la grande race **leucoderme** (blanche), sa couleur variera du blanc-rosé caractéristique du Nord et de l'Est de l'Europe (comme en Scandinavie et en Biélorussie) au brun très foncé des races sahariennes et indo-afghanes, en passant par toute la gamme des bruns dans les races méditerranéennes, alpine et dinarique.

L'anomalie appelée « albinisme » (absence de pigmentation) n'y est présente que dans la proportion de 1/100 000. En outre, la tache mongole, qui présente une fréquence très basse dans la race méditerranéenne (1% à 5%), voit sa fréquence augmenter, plus nous glissons vers l'Est de l'Europe et vers l'Asie. Là, même dans les régions à fréquence maximale, elle ne dépassera cependant jamais 50% dans aucun groupe leucoderme.

- b). Au contraire, dans la grande race **mélanoderme** (noire), la couleur de peau variera du brun-jaune (nettement moins prononcé que dans certains groupes leucodermes) au noir absolu, en passant par des teintes dites cuivrées. À la naissance, l'ensemble des mélanodermes possède une peau rosâtre qui virera au grisâtre durant la première année. Ce n'est qu'ensuite qu'elle foncera assez rapidement, pour devenir même noire dans certains groupes.

Mais même dans un groupe donné, cette coloration n'y présente jamais un caractère absolu, car elle peut s'éclaircir avec l'âge et la maladie. L'albinisme, qu'il soit total ou partiel (nègre pie), présente, cette fois pour l'ensemble de la grande race, la fréquence très élevée de 1%. Quant à la tache mongole, sa fréquence variera de 25% à 50%.

- c). Dans la grande race **xanthoderme** (jaune), la pigmentation de la peau variera du jaune très clair des Paléosibériens au brun cuivré et foncé des Indonésiens. Théoriquement, plus on descend du Nord vers l'équateur, plus la pigmentation cutanée devient intense, de même que plus le nez s'épate, plus les lèvres deviennent épaisses et charnues, et plus les cheveux tendent à s'enrouler ; le tout répondant ainsi aux lois générales de la déperdition calorifique.

Pour la pigmentation cependant, cette loi n'est pas constante ; en effet, les Samoyèdes, qui vivent près de l'océan glacial, sont très bronzés, de même que l'ensemble des Toungouzes, dont certains vivent cependant dans les forêts nordiques.

La fréquence de l'albinisme, chez les Xanthodermes, est de 15‰ ; et celle de la tache mongole, de 80% à 100%, suivant les groupes.

- d). Terminons en constatant que chez les individus de la grande race australoïde, la pigmentation cutanée est toujours foncée.

De tout ceci, il ressort que les espèces humaines, depuis la disparition de leur pilosité animale de mammifère, ont toutes dû posséder un pouvoir chromatique cutané et, par conséquent, un taux de chromatophores (cellules pigmentaires) assez élevé. La simple logique nous incline à le penser, puisque les premières espèces humaines, depuis les Australopithèques, ont surtout vécu dans les zones équatoriales chaudes et brûlantes. Mais au fur et à mesure qu'elles ont remonté vers les régions glaciales, cette coloration n'était plus indispensable et devenait même plutôt défavorable ; de telle sorte que certains groupes humains nordiques perdirent progressivement cette qualité, en ne conservant que la caractéristique infantile de peau rosée. D'autres groupes, au contraire, sous l'influence du milieu équatorial, ont accentué leur caractéristique mélanique.

Mais cela reste très relatif dans l'ensemble des grandes races, et lorsque les antiracistes attribuent à la pigmentation cutanée le rôle le plus important dans la différenciation raciale, ils se comportent en ignares imbéciles ou en intellectuels malhonnêtes.

B) Analysons maintenant les cheveux.

- a). Dans la grande race leucoderme, leur coloration ira du blond presque blanc au noir, en passant par toutes les gammes de châains et d'érythismes (rouges et roux). La calvitie est fréquente et est surtout frontale ; elle sera plus marquée parmi les races les plus velues comme les Méditerranéens. Les cheveux seront toujours fins, de section ovale, frisés ondulés ou lisses.

- b). Au contraire, dans la grande race mélanoderme, ils seront toujours foncés ou noirs, ondulés frisés ou crépus, s'adaptant ainsi au mieux au besoin de déperdition calorifique.

- c). Chez les Xanthodermes, les cheveux seront toujours foncés, gros et raides et leur section sera ronde.
- d). Dans la grande race australoïde, ils seront toujours foncés, toujours longs et bouclés, jamais crépus.

C) Observons les yeux.

- a). Dans la grande race leucoderme, les yeux iront du gris-bleu au noir de jais (Indo-Afghans), en passant par le vert et le brun, fréquent chez les Méditerranéens.
- b). Dans la grande race mélanoderme, ils seront toujours foncés, parfois même à tel point que la sclérotique se chargera de mélanine.
- c). Chez les Xanthodermes, ils seront toujours foncés.
- d). De même chez les Australoïdes.

En génétique oculaire, les couleurs foncées sont toujours dominantes par rapport aux yeux clairs, de telle sorte que la récessivité des yeux bleus a une grande importance en histoire, car elle prouve indubitablement la présence d'éléments blancs dans un groupe humain. C'est ainsi que l'on sait que tous les Emirs de Cordoue avaient les yeux bleus, ce qui prouve leur origine wisigothique et non berbère ou arabe. De même pour la classe dominante des Incas du Pérou, ce qui prouverait, si besoin était encore, leur origine blanche viking et non xanthoderme ; ce que démontra avec brio l'équipe de l'Institut des Sciences Humaines de Buenos Aires, dirigé par Jacques de Mahieu, anthropologue argentin.

D) Quant aux lèvres :

- a). elles vont du rose plus ou moins foncé, dans la grande race leucoderme,
- b). au noir et au brun foncé, dans la grande race mélanoderme,
- c). passant par des teintes intermédiaires, dans la race xanthoderme.

2. – Le système pileux.

- a). Dans la grande race leucoderme, il ira de l'hirsutisme des Aïnous au très faible développement des Nordiques, en passant par la grande abondance des Anatoliens et des Méditerranéens. Certains Leucodermes, comme les Méditerranéens présenteront le synophris des sourcils (ils se rejoignent sur la ligne médiane), ce qui n'existe jamais

- dans les autres grandes races. Une autre caractéristique purement blanche est l'existence de poils sur la deuxième phalange de la main. En outre, les Leucodermes présenteront toujours du duvet sur les membres,
- b).* duvet qui peut exister aussi chez certains groupes mélanodermes,
 - c).* mais jamais chez les Xanthodermes : ceux-ci posséderont toujours une pilosité très faible et une barbe rare, qui n'apparaîtra souvent qu'avec l'âge avancé.
 - d).* Dans la grande race australoïde, la pilosité est moyenne chez les Aborigènes d'Australie et rare chez les Veddas.

3. – Les dermatoglyphes.

- a).* Dans la grande race leucoderme, il existe environ 35% de tourbillons, 3% à 7% d'arcs et 50% à 70% de boucles ; et le pli simien est excessivement rare.
- b).* Chez les Mélanodermes, les proportions de ces empreintes digitales sont différentes : il y existe environ 20% de tourbillons, 50% à 65% de boucles et 6% à 7% d'arcs.
- c).* Chez les Xanthodermes, les arcs seront toujours inférieurs à 3%, les tourbillons atteindront 50% et les boucles de 35% à 60%.
- d).* Dans la grande race australoïde, les arcs sont extrêmement rares et les tourbillons très élevés.

4. – Les organes génitaux.

A) Chez la femme.

- a).* Dans la grande race leucoderme, les femmes possèdent des seins de forme discoïde, assez rarement de forme conique. Un clitoris plutôt petit. Les petites lèvres sont toujours peu développées.
- b).* Alors que chez les Négresses, les seins sont presque toujours coniques ou même en pis de chèvre. Clitoris et petites lèvres sont toujours hypertrophiés.
- c).* Chez les Xanthodermes, les seins sont hémisphériques ou coniques dans des proportions équivalentes ; l'infantilisme génital est de mise dans l'ensemble de la grande race, aussi bien chez l'homme que chez la femme.

B) Chez l'homme.

- a). Grande race leucoderme : les organes génitaux masculins iront d'un développement assez faible chez les Illyriens et les Alpains à une bonne moyenne dans l'ensemble.
- b). Grande race mélanoderme : le prépuce est toujours très long ; le pénis l'est généralement, mais la différence entre le repos et l'activité est moins marquée que chez les Blancs. Dans la race koïsan, le pénis est même rectus (toujours en érection).

Cette différence de volume entre le pénis et les vagins des diverses races actuelles est un facteur favorable à la diversification biologique. Le docteur Zwang, dans son livre intitulé « *Le sexe de la femme* », nous cite le cas des tirailleurs sénégalais incapables de s'accoupler avec les petites Annamites des bordels d'Indochine. Certains « grands » soldats américains eurent les mêmes difficultés, lorsqu'ils prirent la succession des Français en Indochine.

Pour ma part, je me rappelle un ami particulièrement « bien monté », que plusieurs maîtresses quittèrent à cause des douleurs copulatoires récidivantes qu'il leur causait.

Mais à l'inverse, nous cite encore le docteur Zwang, le pénis des petits garçons n'a jamais pu combler d'aise le vagin des grandes filles.

Pour ma part, bien que j'aie connu des patientes qui n'étaient satisfaites que lorsqu'elles se sentaient littéralement « bourrées », je pense que, dans ce cas, comme dans tout, la manière de s'en servir est bien plus efficace que la longueur ou le volume. Un grand fusil ne sert à rien si l'on ne sait pas le manier convenablement (voir plus haut).

De toute évidence, les proportions sexuelles réciproques doivent rester dans certaines limites pour créer un attrait sexuel suffisant pour les deux partenaires, et cet effet n'est que bénéfique à l'évolution raciale.

5. – La stature.

- a). Elle ira de grande (Nordiques, Dinariques, Sahariens, Anatoliens et Indo-Afghans) à petite, pour l'ensemble des Leucodermes.
- b). Dans la grande race mélanoderme, il en ira de même, mais avec des extrêmes plus marqués, allant de 1,40 m. chez les Négritos et les Négrilles, à plus de 2 m. de moyenne chez

les Tutsis. En général, la taille y sera grande dans les régions désertiques et de savanes, et diminuera fortement dans les zones de forêts.

- c). Idem dans la grande race xanthoderme : les Paléosibériens seront assez grands et les groupes des forêts équatoriales assez petits.

6. – Le poids.

- a). Dans la grande race leucoderme, il tendra à diminuer du Nord au Sud. L'indice de Rohrer ou degré de corpulence, soit le rapport poids/stature y est moyen.
- b). Au contraire, chez les Mélanodermes, l'indice de Rohrer est faible, de même que l'adiposité en général. En outre, certains d'entre eux présentent de la stéatopygie et de la stéatométrie (accumulation de graisse sur les fesses et sur les cuisses).
- c). C'est dans la grande race xanthoderme que la corpulence est la plus forte et la tendance à l'obésité la plus marquée : tendance à accumulation de graisse sous-cutanée, surtout dans les races acclimatées au Grand Nord.

7. – Les rapports intersegmentaires.

- a). Chez les Leucodermes, nous aurons un indice cormique (hauteur du buste/stature) définissant un tronc moyen ou long ; un indice brachial (longueur avant-bras/bras) faible et un indice crural (longueur jambe/cuisse) faible.
- b). Dans la grande race mélanoderme, l'indice cormique est faible, car le tronc est toujours assez court par rapport aux membres assez longs (type leptosome) ; les indices brachial et crural sont élevés. Les mollets tendent à être peu développés, mais le tendon d'Achille et le calcaneum, plus longs en général, permettent une plus grande vitesse à la course.
- c). Chez les Xanthodermes, au contraire, l'indice cormique est le plus élevé, car les membres sont assez courts ; de même, les indices brachial et crural y sont les plus faibles. Chez eux aussi, l'indice acromio-iliaque est élevé, car ils possèdent, en général, des épaules moins larges que les hanches.

8. – La croissance.

- a). Les Leucodermes présentent toujours, à la naissance, un

poids plus élevé d'au moins 200 grammes, par rapport à l'ensemble de la race mélanoderme. Cette différence est moins marquée par rapport aux Xanthodermes, néanmoins toujours positive.

- b). Durant la croissance, les Mélanodermes présenteront toujours un retard pondéral, alors que leur puberté est la plus précoce, alors qu'elle est la plus tardive dans certains groupes leucodermes, comme chez les Nordiques, où elle peut n'apparaître que vers 17 ans.

9. – La tête. Elle se subdivise en crâne et face.

- A) Le crâne. Comme déjà dit, c'est dans la grande race leucoderme que la capacité crânienne est la plus élevée : de 50 cc. à 165 cc. de plus que dans la grande race mélanoderme ; cette dernière ayant aussi un nombre de cellules nerveuses moindre dans sa couche grise corticale.

Le professeur Olaf Larsell a d'ailleurs démontré que le **poids** moyen du cerveau chez les différentes races humaines diminuait, lorsque l'on allait de l'homme blanc au Chinois, puis au Malais, puis au Noir, pour finir par les Aborigènes d'Australie.

- a). Chez les Blancs, le poids moyen du cerveau s'élève aux environs de 1380 g., la capacité crânienne moyenne étant de 1490 cc.
- b). Chez le Nègre, au contraire, le poids moyen du cerveau est de 1249 g. avec une capacité de 1325 cc.

De même, les professeurs Wesley C. George et J.B. Homeyr ont prouvé, par des études comparatives, que les sillons et les circonvolutions (les sulci et les gyri) du cer-veau des Noirs sont indubitablement moins complexes et plus faciles à interpréter que ceux des cerveaux blancs. De plus, l'épaisseur des couches supragranulaires du cortex est plus grande chez les Blancs.

Quant à la forme du crâne, elle est :

- a). dolichocéphale ou brachycéphale (Arméniens, Dinariques, Alpains) dans l'ensemble de la grande race leucoderme ;
- b). elle est surtout dolichocéphale dans la grande race mélanoderme, avec le correctif de la loi de Pittard, qui correspond à une tendance vers la brachycéphalie dans les races les plus petites ;
- c). chez les Xanthodermes, à part le groupe paléosibérien, la tendance générale est à la brachycéphalie ;

- d).* les Australoïdes, au contraire, sont toujours dolichocéphales, avec un taurus sus-orbitaire saillant et un front fuyant.

Remarquons aussi que c'est dans la race leucoderme que les apophyses mastoïdes sont les plus saillantes.

B) La face.

- a).* Chez les Leucodermes, l'indice facial est faible, car la face est allongée, sauf chez les Alpains qui ont une face basse et large. Le menton est bien marqué, le prognathisme est faible ou nul, les dents sont faibles, l'indice nasal (largeur du nez) est toujours faible, car l'ensemble de cette grande race possède toujours un nez étroit, qu'elle vive dans un climat froid ou sec et chaud. Les lèvres y sont moyennement développées et les oreilles sont toujours hautes avec lobules.
- b).* Au contraire, dans la grande race mélanoderme, la face est généralement basse et large ; les mandibules sont sans menton, avec des branches montantes plus larges et moins redressées que chez les Leucodermes. Par contre, le prognathisme est toujours plus marqué, les dents plus grandes, l'indice nasal élevé et ultraplathyrrinié (surtout chez les Indiens et les Éthiopiens) ; les lèvres sont épaisses et souvent éversées, les oreilles petites, sans lobule.
- c).* Dans la grande race xanthoderme, la face est généralement arrondie et aplatie avec des pommettes saillantes ; elle présente un mésognathisme avec des mandibules à gonions éversés. En ce qui concerne les dents, les incisives supérieures sont spatulées à 93% et les dents de sagesse sont généralement absentes. La racine du nez est déprimée et celui-ci va de la lepto- à la platyrhinie. Les yeux présentent la bride mongolique à 100% chez les Mongols et à 50% chez les Amérindiens et chez les Paléosibériens. Les lèvres sont moyennement développées et les oreilles allongées.
- d).* Dans la grande race australoïde, les caractéristiques les plus frappantes consistent en des lèvres épaisses, un nez large, déprimé à la racine, et des dents extrêmement volumineuses et primitives.

10. – Ossature et parties molles.

- a).* Dans la grande race leucoderme nous observons : une clavicule assez longue, un bassin aplati dans le sens

antéro-postérieur, une section arrondie du tibia et un angle de rétroversion du plateau tibial assez faible. Comme autres caractéristiques, nous pouvons signaler des muscles de la face toujours bien développés, ce qui permet de grandes mimiques très expressives.

- b). Au contraire, chez les Mélanodermes, la clavicule est nettement plus courte, plus gracile et plus sinueuse ; les reliefs osseux sont faiblement marqués, sauf dans la race mélanésienne. Les os sont graciles et les muscles de la face sont assez peu développés. Le diamètre biacromial est toujours très élevé par rapport au bicrétal, ce qui revient à dire qu'ils ont des épaules larges et des bassins étroits, à l'inverse des Xanthodermes. En outre, les Mélanodermes ont toujours un aplatissement antéro-postérieur du thorax et un angle de rétroversion du plateau tibial plus marqué que chez les Blancs (surtout chez les Mélanésiens).
- c). Chez les Xanthodermes, la clavicule est toujours robuste et peu sinueuse ; le bassin est très large, d'où le rapport biacromial/bicrétal est peu élevé ; toute l'ossature est assez robuste en général, quelle que soit la taille, et la musculature faciale y est encore moins développée que chez les Mélanodermes.
- d). Quant à la grande race australoïde, elle possède les os les plus robustes et les plus primitifs, avec des épaules larges et un bassin étroit. La mimique y est toujours assez faible, et la caractéristique musculaire la plus nette consiste en des mollets toujours très saillants.

11. – L'ensemble des viscères.

Si, des viscères, nous analysons l'ensemble, nous constatons que :

- a). dans la grande race leucoderme, le cerveau est toujours nettement plus lourd et plus volumineux ; l'intestin grêle toujours plus long, terminé par un appendice coecal plus grêle et plus court, augmentant ainsi, dans l'ensemble de cette grande race, la fréquence des appendicites.

En outre, les Blancs possèdent toujours une rate plus grosse, une thyroïde plus lourde, des cortico-surrénales nettement plus volumineuses et des parathyroïdes plus petites que l'ensemble des Mélanodermes.

- b). Chez les Mélanodermes, l'appendice coecal est toujours bien développé, de même que les parathyroïdes, l'hypophyse

et le thymus. Comme autre caractéristique raciale, signalons chez eux encore, un péritoïne et des méninges souvent colorés de mélanine.

- c). Chez les Xanthodermes, l'ensemble des viscères est assez comparable à celui des Blancs, avec, cependant, une rate toujours plus petite, de même qu'une thyroïde en moyenne de 13 g. inférieure à celle des Mélanodermes, ce qui donnera chez eux une assez grande fréquence d'hypothyroïdie.

12. – Les groupes sanguins.

Leur étude ne se limite naturellement pas aux quatre groupes sanguins classiques, si souvent brandis par les antiracistes pour prouver à toute fin la fraternité de toutes les races. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce sujet dans un chapitre suivant.

Actuellement cette étude englobe l'ensemble des réactions immunologiques des divers allergènes constitutifs du sang ; elle se complète, en outre, par une étude des protéines sériques et même de diverses enzymes cellulaires, dont la présence ou l'absence, comme pour les réactions immunologiques, permet d'établir de façon fine les liens de parenté entre divers groupes, tribus, sous-races et races.

Sans entrer dans les détails de cette science humaine en évolution, limitons-nous à en extraire les caractéristiques les plus frappantes qui suffiront déjà à prouver les fossés biochimiques qui séparent les grandes races humaines.

Que les groupes sanguins classiques A, B, AB et O, soient répartis de façon statistiquement équivalente dans les grandes races humaines, ne représente rien d'étonnant, puisque l'apparition des ces allergènes, dans l'évolution des primates, remonte à plus de vingt millions d'années et existent, de ce fait, en commun chez tous les singes anthropomorphes et chez tous les humains. Ainsi, un Nordique, par exemple du groupe A, n'est pas plus le frère d'un Nègre ou d'un Juif du groupe A, que celui d'un chimpanzé ou d'un gorille du même groupe.

Il en va cependant tout autrement, lorsque nous analysons d'autres allergènes. Sachons d'abord que :

- a). Dans la grande race leucoderme, il existe une répartition à peu près égale de A (surtout au Nord de l'Europe) et de O, (surtout à l'Ouest et dans le pays basque) avec une proportion d'environ 7% de B à l'Ouest ; mais ce pourcentage de B augmente fortement, plus nous avançons

vers les populations leucodermes d'Asie. En outre, 80% des A européens sont du sous-groupe A1 ; d'autre part, pour l'ensemble des Leucodermes, le Rh négatif est d'environ 15%, sauf dans la population basque, où il atteint 50%. Pour l'ensemble des Leucodermes, l'agglutinogène Lewis atteint 75%, l'agglutinogène Kell 12%, le sous-groupe M 80%, le sous-groupe N 70% et le S (sécréteur) 80%.

- b). Dans la grande race mélanoderme, au contraire, le groupe B atteint en moyenne 25%, l'A2 est rarissime, le Rh négatif n'existe plus qu'aux environs de 7%, le Lewis ne dépasse pas 40%, le Duffy est très rare, le M est inférieur à 30%, mais l'antigène P est élevé.

Les autres antigènes que nous avons parfois vu apparaître chez les Blancs, n'existent pas ici.

- c). Dans la grande race xanthoderme, l'on voit, pour les Jaunes d'Asie, une proportion de 40% et plus de sang B, alors que pour l'ensemble des Amérindiens, l'on constate 90% de sang A. Les Xanthodermes de sang A sont toujours de A1, car il n'existe pas de A2 chez eux ; de même qu'ils ne possèdent jamais d'antigène Rh. Chez eux aussi, l'antigène Duffy est pratiquement toujours présent, de même que l'antigène Diego (sauf chez les Micronésiens, pour ce dernier) ; le N est rare, sauf chez les Polynésiens, et le M atteint une moyenne de 50% pour l'ensemble de la grande race.
- d). Dans la grande race australoïde, il n'existe ni groupe A ni groupe B ; ils sont tous O Rh positif. Les gènes Duffy et Diego sont toujours présents ; l'antigène S y est très élevé et le N est plus fréquent que le M.

13. – Les protéines sériques.

Contentons-nous ici de quelques exemples.

- a). Dans la grande race leucoderme sont présentes des transférines du type B élevées, de l'heptaglobine 1 dans la proportion de 0,40% et des gammaglobulines moyennement élevées.
- b). Au contraire, dans la grande race mélanoderme, le taux de transférines B est faible, l'heptaglobine, quand elle existe, est toujours de type 2 et le taux de gammaglobulines atteint 100%.
- c). Dans la grande race xanthoderme, la transférine B est très rare, alors que celle du type D est élevée ; l'heptaglobine 1 atteint un taux de 0,20% et les gammaglobulines, celui de

95%. Mais arrêtons là cette nomenclature, qui n'apporte rien de neuf à la thèse de ce livre.

14. – Les enzymes cellulaires.

Ici aussi, contentons-nous d'une énumération systématique de quelques exemples.

- a).* Dans la grande race leucoderme, il existe une déficience en glucose-6-phosphate-déshydrogénase ; une choline-estérase U au taux de 96% et une choline-estérase 1 à celui de 4% ; la glycémie à jeun est toujours inférieure ou égale à 1 g/L ; la calcémie se situe aux environs de 11 mg% ; le C1 et le Na sont élevés, le K (potassium) et le Cu (cuivre) sont faibles, mais ce dernier s'élève avec le degré de pigmentation ; et l'élimination des 17-céto-stéroïdes atteint 13 mg par 24 heures.
- b).* Dans la grande race mélanoderme, la déficience en glucose-6-phosphate-déshydrogénase est identique à celle des Blancs, la glycémie est toujours inférieure à 0,8 g/L (et ce taux n'est certainement pas relié à l'alimentation, car les Nègres des USA, dont le régime est semblable à celui des Blancs, ont un taux identique à celui de leurs frères d'Afrique), sauf exception pour la race sémite, où ce taux dépasse souvent 1 g/L. La calcémie y est assez faible, entre 6 à 9 mg%, le potassium et le cuivre y sont toujours élevés, le C1 et le Na faibles et l'élimination des 17-céto-stéroïdes accuse environ 9 mg par 24 heures.
- c).* Dans la grande race xanthoderme, la déficience en glucose-6-phosphate-déshydrogénase peut être faible ou forte ; la choline-estérase 1 est rare chez les Amérindiens ; la glycémie est toujours supérieure à 1,30 g/L, et la cholestérolémie y est toujours très faible. Les 17-céto-stéroïdes atteignent le taux de 13 mg en 24 heures, et il existe, dans cette grande race seulement, une excrétion urinaire d'acide B-amino-butyrique.
- d).* Quant à la grande race australoïde, sa caractéristique la plus marquante, en ce qui concerne les enzymes cellulaires, est son absence de déficience en glucose-6-phosphate-déshydrogénase.

15. – Quelques caractéristiques physiologiques.

En analysant quelques-unes dans les différentes grandes races, nous constatons les variations suivantes :

- a). Dans la grande race leucoderme, le métabolisme basal, témoin de l'activité de la glande thyroïde, est toujours élevé, cela, d'autant plus que les individus ont la peau claire ; par contre, l'activité des glandes sébacées et sudoripares augmente avec le degré de pigmentation ; elle est donc plus marquée chez les Anatoliens et les Indo-Afghans. En outre, le cérumen est du type mou chez l'ensemble des Leucodermes.
- b). Chez les Mélanodermes, au contraire, le métabolisme basal est plus faible, et la régulation thermique est meilleure, car les glandes sébacées et sudoripares possèdent un pouvoir sécrétoire très élevé. Le cérumen est du type sec.
- c). Chez les Xanthodermes, le métabolisme basal est aussi toujours moins élevé que chez les Blancs, surtout dans le Nord. D'autre part, plus nous descendons vers l'équateur et plus l'ensemble de cette grande race présente une activité marquée des glandes sudoripares et sébacées, plus aussi la couche de graisse sous-cutanée diminue. Le cérumen est aussi de type sec.

16. – Autres constantes physiologiques.

A) Considérons, par exemple, la tension artérielle :

- a). Elle est toujours sensiblement plus élevée dans la grande race leucoderme, même en tenant compte du sexe et de la classe d'âge. Elle se situe aux environs de 14 pour les adultes.

De même, chez lui, la fréquence du pouls sera, en moyenne, de 70 par minute, sa fréquence respiratoire de 16 par minute, et sa capacité respiratoire vitale dans l'ensemble supérieure à 4,3 litres.

- b). Au contraire, chez les Mélanodermes la tension artérielle sera plus faible et d'une moyenne de 12 chez l'adulte ; de même la fréquence du pouls est plus faible, alors que la fréquence respiratoire s'élève aux environs de 20 à la minute, et que sa capacité vitale y est presque toujours inférieures à celle des Blancs.
- c). Chez les Xanthodermes, la tension artérielle est encore plus faible, se situant aux environs de 10 à 11 chez l'adulte ; la fréquence du pouls est très basse, aux environs de 57 à la minute (sauf chez les Amérindiens dont la fréquence est voisine de celle des Blancs).

- B) De même, la **capacité vitale**, faible en Asie, est très élevée chez les Amérindiens.
- C) La **laxité ligamentaire** est toujours nettement moins élevée et moins étendue chez les Leucodermes, ce qui rend leur mobilité osseuse moins large que dans les deux autres grandes races.
- D) Par contre, le **système nerveux et sensoriel** des Leucodermes présente un temps de latence très court, alors que ce temps de réaction est nettement plus allongé dans l'ensemble des autres grandes races.

Une étude génétique récente faite aux USA sur des petits enfants blancs et chinois a démontré une nette différence de réactions sensorielles aux stimuli extérieurs. En effet, les bébés chinois se montrent beaucoup moins sensibles et s'accommodent plus facilement des changements extérieurs que les bébés blancs.

- E) En outre, le docteur Weyl de la Columbia University a démontré que, plus le nombre de pays d'origine représentés dans l'arbre généalogique est élevé, plus le nombre d'enfants est faible à la troisième génération. Cette étude faite sur les émigrants américains met en évidence les **différences génétiques raciales** et même **interethniques**. Elle prouve que, lorsque des pools génétiques différents se trouvent associés en grand nombre, le taux des fausses couches et des avortements spontanés chez les descendants allopatrides a une forte tendance à l'augmentation.
- F) De même, alors que dans toutes les grandes races le taux de naissances **gémellaires univitellines** est sensiblement identique, il en va tout autrement pour les naissances **gémellaires polyvitellines**, c'est-à-dire pour celles des faux jumeaux. Leur moyenne atteint 1% chez les Leucodermes, 2% chez les Mélanodermes et 0,6% chez les Xanthodermes.
- G) La **sensibilité gustative et olfactive** est plus répandue et élevée chez les Leucodermes et les Xanthodermes que chez les Mélanodermes. C'est pour cette raison que la plupart des Nègres préfèrent manger des mets très épicés et des viandes faisandées à odeur forte, car leur odorat et leur goût sont très peu sensibles.

17. – Les caractères pathologiques.

Si l'on analyse ceux liés aux grandes races, nous observons les variations suivantes, qu'elles soient dues à des gènes dits de structure ou à ceux d'activation.

Il est d'ailleurs certain que, pour l'ensemble des caractères que nous venons d'étudier, bien souvent plusieurs gènes interviennent dans l'extériorisation d'un même caractère. Cette intervention polygénique se manifeste, en général, par des nuances et des degrés dans cette extériorisation.

De même, la plupart des maladies métaboliques et mentales ne se conçoivent que par des dérèglements polygéniques.

- A) Revoyons d'abord le **daltonisme**, ou trouble de la vision des couleurs : il atteint 2 à 4% de la population mélanoderme et 6% des Leucodermes et des Xanthodermes ; mais si, chez les Leucodermes, la confusion se situe entre le vert et le rouge, la majorité des daltoniens xanthodermes confondent le jaune et le bleu.
- B) En ce qui concerne le sang, chez les Leucodermes habitant le pourtour de la Méditerranée, la **drépanocytose** est faible, mais la **thalassémie** est élevée. Chez les Mélanodermes, au contraire, la drépanocytose est toujours élevée, ce qui, tout en les pénalisant d'une certaine forme d'anémie, les rend plus résistants au paludisme. Les Mélanodermes possèdent aussi une **hémoglobinoïde C** élevée, alors qu'au contraire, c'est l'**hémoglobinoïde E** qui se manifeste chez les Xanthodermes.
- C) Dans un autre domaine, nous savons que les Leucodermes présentent de tout le plus faible **pouvoir cicatriciel** du tissu conjonctif, alors que les Mélanodermes, qui possèdent ce pouvoir le plus élevé, font, de ce fait, très souvent des **cicatrices chéloïdiennes**.
- D) La **scarlatine** est toujours plus grave chez les Leucodermes et existe chez eux de façon endémique ; alors qu'elle est toujours bénigne chez les Mélanodermes et très rare chez les Xanthodermes.
- E) Par contre le **trachome**, fréquents chez les Blancs et les Jaunes, reste rare chez les Mélanodermes.
- F) La **fièvre méditerranéenne familiale** est typiquement leucoderme, de même que la **polyostéochondrite** très marquée surtout chez les Nordiques.
- G) Par contre, la race jaune présente une plus grande sensibilité à la lèpre et à l'**intoxication alcoolique** ; les cerveaux jaunes sont beaucoup plus sensibles à ce toxique. Il en va de même chez les Mélanodermes, mais à un degré moindre.

- H) La **maladie du sommeil**, très rare chez les Blancs et inexistante chez les Xanthodermes, reste très élevée chez les Mélanodermes.
- I) D'ailleurs, ces derniers présentent une sensibilité excessive à toutes les **maladies nerveuses et mentales**, chez les Nègres comme chez les Sémites.
- J) Quant aux **maladies vénériennes**, les Leucodermes présentent toujours une sensibilité plus élevée ; surtout à la **syphilis** qui entraîne chez eux l'apparition beaucoup plus fréquente de **formes nerveuses graves**. C'est chez les Mélanodermes que la syphilis évolue le moins gravement, mais chez eux la **gonorrhée** existe sous forme endémique.
- K) On sait, depuis très longtemps, qu'il existe une sensibilité raciale à certains types de **cancer** ; ainsi les femmes leucodermes font assez rarement des **cancers du col de la matrice** (sauf si elles changent fréquemment de partenaires), alors que celui du sein est statistiquement plus fréquent chez elles, de même que chez les Xanthodermes et surtout chez les Japonaises. Au contraire, ce cancer est nettement plus rare chez les Nègresses et les Juives où, par contre, le cancer du col est élevé. De toute façon, quel que soit le type de cancer, il est certain que tous sont d'origine multifactorielle. De toutes les grandes races, la leucoderme est la plus sensible aux **cancers cutanés et pulmonaires** ; alors que les Mélanodermes, bien qu'ils aient un système pulmonaire fragile, font très rarement des cancers de ce type ; chez eux, le **cancer** le plus fréquent est celui **du foie**, comme d'ailleurs dans la grande race xanthoderme. Depuis les travaux du professeur Beljanski, l'on sait que les cancers de tous types, tout comme le **Sida**, atteignent préférentiellement les individus dont le système immunitaire a été fortement perturbé, fragilisé, entre autres, par des excès de **vaccinations successives**, de même que par des agressions fréquentes d'**allergènes**.

Ceux-ci sont devenus de plus en plus nombreux parmi les populations des pays industrialisés. Car dans ces pays la nourriture est devenue de plus en plus sophistiquée et antinaturelle par utilisations d'hormones, de colorants, de conservateurs, d'OGM (organismes génétiquement modifiés) ; en outre, l'industrie et les constructions (ex : l'air conditionné ou l'amiante, etc.) utilisent de plus en plus de produits allergisants et toxiques qui polluent

l'atmosphère et l'environnement ; etc. (Voir mon livre sur « *Les Pollutions et votre Santé* »).

De cette énumération, apparemment un peu fastidieuse, sur les variances des principaux caractères des grandes races humaines, nous pouvons cependant retirer un enseignement important : celui de **l'incontestable supériorité BIOLOGIQUE de l'homme blanc**.

Car, si l'ensemble de la race blanche possède un pouvoir de créativité, d'organisation et d'imagination supérieur à celui des autres grandes races, elle le doit tout d'abord à son hérédité morphologique et physiologique, biologiquement supérieure.

Cette supériorité biologique très marquée vis-à-vis de la plupart des races mélanodermes, l'est cependant moins vis-à-vis des xanthodermes ; mais elle est là, inscrite dans les faits, que je me permettrai encore de vous résumer, avant de terminer ce chapitre.

1. – Il est prouvé qu'à la naissance, tous les jeunes blancs ont un poids en moyenne supérieur de 200 grammes par rapport à celui des jeunes mélanodermes et d'un peu moins de 200 grammes par rapport à celui des jeunes xanthodermes.

Ce stock vital de tous les tissus fournit déjà, au départ, des chances de survie plus importantes, car la croissance des premiers jours est facilitée. Tous les éleveurs savent qu'un handicap alimentaire, au départ ou même en début de croissance, n'est pratiquement plus jamais rattrapable en cours de croissance et crée un déficit permanent chez l'adulte. C'est pour cette raison qu'il est si important d'acheter un jeune chiot non seulement dans un chenil où la nourriture est abondante, mais aussi qu'il provienne d'une portée peu nombreuse (car une mère nourrit mieux peu de jeunes) et qu'il est toujours préférable de choisir le plus gros à la naissance, car celui-là possède déjà une bonne réserve de départ.

En médecine, tous les individus à croissance contrariée présentent une morbidité beaucoup plus élevée à l'état adulte ; et cette faiblesse générale constitutionnelle limite sérieusement leur longévité. À noter cependant que, depuis plus de trente ans, les progrès techniques de la médecine permettent, dans les régions hypercivilisées à dominante leucoderme, des naissances de plus en plus fréquentes de prématurés. De ce fait, la race blanche est en train de perdre sa supériorité en ce domaine. En outre, de plus en plus de femmes au bassin malformé peuvent accoucher d'enfants qui, comme elles, présenteront plus tard ces malformations, associées bien souvent à l'abus d'alcool, de tabac et de médicaments divers.

La naissance possible, actuellement, de ces enfants tarés et intoxiqués gravement dans leur vie prénatale et néonatale, donnera, elle aussi, des problèmes pour la qualité future de toute l'humanité, et de la race blanche, en particulier. En outre, dans les pays industrialisés, les progrès médicaux sont tels, que de nombreux tarés, physiques ou mentaux, y sont maintenus en vie et même encouragés à procréer ; ce qui, en conséquence, aboutit au cumul d'autres tarés. Tous ceux-ci sont maintenus en vie, non seulement pour des raisons philosophiques, mais aussi pour des raisons financières, car nombre de financiers, de médecins et de marchands de prothèses y trouvent leur compte. Tout cela aboutit à une dégradation de plus en plus marquée de la force vitale dans les pays industrialisés, là où survivent en majorité des populations leucodermes. Race leucoderme qui sacrifie ainsi sa supériorité dynamique à des philosophies débilantes, à une sensiblerie mentale de peuples vieillissants et à une charité antinaturelle.

2. – Un autre avantage très important des races leucodermes réside dans la plus grande longueur de leur intestin grêle. Ce gain de nombreux centimètres augmente, de façon très appréciable, la surface d'absorption intestinale, ce qui permet une meilleure assimilation des aliments, facilite la croissance en général, et fournit une plus grande résistance aux agressions en tout genre.
3. – Le poids et le volume du cerveau, nettement plus élevés chez les Leucodermes, ne sont plus sujets à aucune contestation actuellement. Mais ce qui est encore plus important, c'est sa richesse plus grande en cellules nerveuses dans sa région sous-corticale, de même que l'augmentation de cette surface sous-corticale par approfondissement des circonvolutions cérébrales.

Le tout aboutira à une plus grande souplesse dans les réactions nerveuses aux divers *stimuli*, en un temps de latence réactionnel nettement plus court que dans toutes les autres grandes races, et, dans l'ensemble, à une plus grande résistance du système nerveux aux maladies mentales.

4. – Mais ce qui assure le plus incontestablement la supériorité biologique des races leucodermes, c'est l'augmentation du volume et du poids des trois principales glandes internes que sont le foie, la thyroïde et les surrénales.

a). Voyons d'abord le foie : son premier rôle est la désintoxication de l'organisme vis-à-vis de tout agent

toxicochimique ingéré ; or plus sa surface est grande, partant, plus ses cellules sont nombreuses, et plus vite la désintoxication se réalisera. Ainsi, dans nos régions à l'alimentation trop riche, beaucoup d'individus se plaignent de somnolence après les repas : elle est due aux débordements des possibilités de détoxification du foie qui est alors engorgé ; et cet engorgement survient toujours beaucoup plus rapidement dans les autres races, compte tenu d'une même quantité ingérée.

Ensuite le foie intervient en régularisant la glycogénèse, ce qui permet un meilleur rendement de toutes les activités, qu'elles soient manuelles ou intellectuelles ; mais ce qui évite aussi l'apparition de maladies graves, comme le diabète, les artérites, les infarctus, la gangrène, etc.

En troisième lieu, le foie, par sa sécrétion biliaire, permet une meilleure assimilation des aliments, soit un meilleur rendement énergétique, car ainsi, moins de calories absorbées se perdent en cours de route.

b). La **thyroïde**, quant à elle, intervient comme stimulatrice dans l'ensemble des activités physiques et cérébrales. Tous les médecins savent que son manque de sécrétion, que l'on appelle hypothyroïdie, engendre le lymphatisme et le crétinisme.

Dans les races leucodermes, son gain moyen de poids de quelques grammes, sur les trente grammes de la glande, représente donc un avantage important, qui se traduit par un courage plus grand, une agressivité plus marquée (que ce soit au travail ou dans la compétition journalière qui nous met aux prises avec nos semblables) et dans l'ensemble, par une activité cérébrale plus intense qui se traduira par une créativité et une puissance imaginative plus développée.

c). Depuis les travaux de Selye sur le stress, nous savons que les **corticosurrénales** sont parmi les glandes les plus importantes de l'organisme. Elles favorisent le dynamisme général, augmentent la résistance aux agents perturbateurs extérieurs et, par là-même, facilitent la survie de l'individu.

Son épuisement entraîne la fatigue, le surmenage et parfois même, la mort. Ce qui entraîne aussi, comme

corollaire, que dans chaque société animale, les individus les plus résistants sont toujours ceux qui possèdent les glandes surrénales les plus volumineuses. Ce qui revient à dire aussi, que dans toute société, les animaux dominants (c'est-à-dire les 5% d'alpha) sont toujours ceux aux surrénales et aux thyroïdes les plus développées. Les études éthologiques actuelles l'ont amplement démontré.

Or il ne fait aucun doute que, dans l'histoire de l'humanité, la dominance constante des peuples blancs est, en grande partie, liée à cette supériorité glandulaire héréditaire. Elle sera à la base de leur meilleure organisation, de leur créativité, de leur imagination, de leur esprit de synthèse et aussi de leur plus grand courage physique et de leur plus grande ténacité au travail et au combat. Cet aspect guerrier est démontré, dans l'histoire récente, par la faible ténacité des Thaïs à Dien-bien-phû et par le découragement rapide de nombreux arabes placés dans les situations critiques de la guerre d'Algérie : le manque de ténacité de ces derniers avait d'ailleurs fortement étonné les états-majors français, lors de la première guerre mondiale, en 1914-1918. C'est pour cette raison qu'ils excellent dans les coups de mains et la guerre de partisans, où leur fanatisme les soutient, mais qu'ils deviennent rapidement inefficaces dans une guerre d'usure et de tranchées.

Naturellement, des glandes surrénales trop souvent et trop intensément sollicitées finissent par s'affaiblir et par se vider. Ainsi, lors du siège de Stalingrad, les médecins constatèrent de nombreux cas de mort sans lésion apparente, mais uniquement par vidange totale des surrénales et des thyroïdes. Comme les Allemands sont gens logiques et systématiques, ils envoyèrent, en plein siège, une équipe de médecins légistes pour étudier ce phénomène nouveau et autopsier des centaines de malheureux. Lors du siège de Dien-Bien-Phû, le major Grauwin constata les mêmes faits.

Sans aller jusqu'à ces morts spontanées, en situation critique, il est incontestable que la vie stressante des grandes mégapoles entraîne toujours une diminution de vitalité due à la vidange régulière et plus ou moins complète des glandes surrénales ; d'où le nombre de plus en plus grand de patients perpétuellement fatigués dès leur lever, qui encombre les consultations médicales dans nos grandes villes industrielles : c'est moins la dureté du travail (un paysan travaille beaucoup plus durement qu'un citadin, mais

à son rythme et dans une ambiance beaucoup moins stressante) que l'environnement stressant et les responsabilités, qui usent les individus. D'autant plus que les agressions audiovisuelles sont devenues la plaie du monde moderne.

Pour cette raison, instinctivement, de nombreux individus tentent le retour à la campagne, à la ferme, aux sports d'extérieur et aux travaux de jardinage.

À l'inverse donc de ce que prétendent les antiracistes, le progrès et l'avance spirituelle et technique du monde blanc, n'est la conséquence ni du hasard, ni d'un environnement plus favorable, mais bien celle d'une hérédité plus efficace. Ils le comprendraient sans difficulté, s'ils n'étaient pas si bêtement obnubilés par leurs dogmes religieux et démocratiques.

Il me faut cependant terminer en faisant une restriction. Car, comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut, si la grande race blanche possède effectivement cette supériorité biologique actuellement, elle est tout aussi sûrement occupée à la perdre par son hypocrisie et sa charité désordonnée. Les deux grandes guerres mondiales sont responsables d'une sélection à rebours, tuant au combat les meilleurs. Mais ce qui est plus grave, c'est la continuation et l'exaltation de cette **sélection à rebours** sous l'influence de dogmes religieux et d'hypocrites lois sociales qui, non seulement poussent les individus les plus tarés à se reproduire le plus au détriment du travail et de la peine des citoyens normaux, mais qui entretiennent, dans les sociétés modernes, une foule de plus en plus nombreuse de tarés mentaux et physiques.

Je suis intimement persuadé que, si l'Allemagne nationale-socialiste et ses prétoriens SS furent si impitoyablement pourchassés, c'est parce qu'ils voulaient réveiller l'ensemble des peuples blancs et rétablir en leur sein les tendances aristocratiques et les lois biologiques basées sur la sélection naturelle. Rien d'étonnant à ce que l'ensemble des autres races s'y soit opposé, consciemment ou inconsciemment, et qu'ils aient trouvé des blancs suffisamment tarés et endoctrinés religieusement pour les aider dans leur sinistre besoin de destruction de l'élite blanche.

L'Eglise et la Franc-Maçonnerie, ces deux branches, apparemment opposées, du judaïsme, qui imposent à nos peuples l'entretien des tarés de plus en plus nombreux, et les banquiers et les marchands cosmopolites qui leur imposent le libre-échange et la loi du profit et du dollar, n'œuvrent tous qu'à asseoir le pouvoir dogmatique destructeur et avilissant du cosmopolitisme, tout en

détruisant la famille par la libération sexuelle, et les communautés par l'égalitarisme démocratique.

Il est grand temps que les « guerriers »⁽⁵⁾ donc les aristocrates, qu'ils soient d'Occident ou des pays marxistes, comprennent que le salut de l'humanité est entre leurs mains, et qu'ils doivent enfin tous s'unir contre cette pourriture dogmatique et cosmopolite.

Depuis la chute de l'Empire romain, les guerriers furent toujours les grands bernés des guerres qu'ils entreprirent. Ils y donnaient leur sang et leur idéal, marchands et politiciens en récoltant les bénéfices. Et, depuis l'avènement des démocraties, en d'autres termes depuis que les guerriers ont abandonné leur rôle d'aristocratie dirigeante des peuples, ils sont tous devenus des pantins dérisoires dans les mains de la haute finance internationale : il faut que cela cesse, sinon le monde court à sa fin à grand pas.

L'éthique de l'aristocratie guerrière doit renaître et s'imposer définitivement à l'humanité.

Les guerriers ne doivent plus accepter que leur éthique ne soit libérée qu'aux rares moments où ils s'entretiennent. Leur grand rôle dans le futur ne doit plus être de se faire la guerre, mais de **veiller à la santé biologique et morale de leurs peuples respectifs**, et d'empêcher les mercantis amoraux et les banquiers cosmopolites d'imposer leur loi. Le seul ennemi du guerrier est le mercanti cosmopolite.

Mon grand rêve est de voir les « guerriers » européens, russes et américains, tous les guerriers blancs, enfin comprendre cette vérité biologique et s'unir pour nettoyer chacun leur propre écurie, pour détruire chacun leurs ordures mercantiles, et pour ensuite s'unir afin d'imposer au monde leur éthique.



5). Guerrier ne veut pas dire militaire. Dans nos pays civilisés, les militaires sont bien souvent à l'opposé des guerriers : ce sont des fonctionnaires typiques, carriéristes et opportunistes, sans aucun idéal et sans aucun altruisme, ne connaissant ni honneur, ni fidélité biologique et en général plus paresseux que valeureux.

CHAPITRE IV

LES DIFFÉRENCES RACIALES COMPORTEMENTALES

Si l'hérédité transmet sans conteste la morphologie, la sensibilité aux maladies et bon nombre de nos possibilités réactionnelles physiologiques, il existe un autre domaine, très vaste, où elle agit aussi : c'est celui du comportement général, c'est-à-dire celui de l'éthologie.

Pour bien le comprendre, prenons, par exemple, le cas d'un écureuil né et élevé complètement en laboratoire, loin de tout contact avec ses semblables. Isolé de cette façon, il ne peut rien apprendre, ni savoir du comportement de son espèce. Or dès qu'il devient adulte, si l'expérimentateur lui présente des noix, il mangera les premières, mais dès qu'il sera rassasié, il cherchera à enterrer celles qui restent. Pour ce faire, dans la nature, il fera un trou au pied d'un arbre ; mais comme ce dernier n'existe pas dans le laboratoire, il grattera au pied d'une chaise ou d'une table, déposera ses noisettes, et terminera en simulant un recouvrement de terre avec son museau. Ce besoin d'enterrer son surplus et de simuler, même à vide, tous les gestes nécessaires pour sa réalisation, est une des nombreuses preuves de **la transmission héréditaire d'un instinct ou d'une pulsion, et du comportement nécessaire pour les satisfaire.**

Bien mieux, Rothenbuhler, que l'on nomme parfois le Gregor Mendel de l'éthologie, démontra, par des croisements entre abeilles de souches différentes, que les instincts de propreté et de nettoyage

des ruches se transmettaient héréditairement en suivant les lois génétiques de l'hérédité découvertes, il y a un siècle par Mendel.

De même, en élevant des petites souris de mères agressives par des mères de souches paisibles et inversement, Lagerspetz a prouvé, en 1969, que le comportement agressif est déterminé génétiquement. Et en étudiant les mimiques faciales et le comportement expressif et agressif des enfants humains, sourds et aveugles de naissance, Eibl-Eibesfeldt a, lui aussi, prouvé l'importance de l'hérédité dans la transmission des comportements et des instincts chez les humains. Grâce d'ailleurs à une étude comparée et filmée des mimiques faciales, des rites d'approche et du comportement agressif ou apaisant, utilisé dans la plupart des cultures humaines primitives ou civilisées actuelles, il démontra, sans discussion possible, **l'importance de l'hérédité dans de nombreuses attitudes situationnelles humaines**. Enregistrant même les voix dans les différentes langues et dialectes humains, il démontra que la constante des intonations tendres, tristes ou agacées indique que même notre façon de parler contient des stimuli clefs, auxquels nous réagissons instinctivement et héréditairement. Dans son livre intitulé *«La clé des gestes»*, Desmond Morris démontre la même chose ; et je rappelle, à ce sujet, mon livre traitant du *«Matérialisme biologique»*. Dans un autre domaine, Kneutgen a, lui, signalé des similitudes étonnantes dans la musique des différentes cultures ; par exemple, le rythme des berceuses des peuples les plus divers possède toujours la même structure de base qui correspond à celui de la respiration régulière du sommeil ; etc.

Cette transmission des instincts, du caractère, du tempérament, des aptitudes physiques et morales, ainsi que des défauts, était très bien connue dans le monde ancien. Ces païens l'avaient analysée et observée mainte et mainte fois au cours des millénaires, où ils s'essayèrent à l'élevage.

Mais toutes ces connaissances furent remises en doute à la naissance de la religion judéo-chrétienne qui imposa rapidement un tel terrorisme intellectuel, et détruisit ou falsifia les écrits anciens traitant du sujet à un point tel que la plupart d'entre eux tombèrent dans l'oubli.

Le christianisme, fondé sur des dogmes, nia les vérités biologiques et aristocratiques, car celles-ci gênaient la prise en main des consciences brumeuses, plébéiennes et serviles.

Dès sa naissance, le judéo-christianisme, fondé sur la cosmogonie sémitique, à laquelle se greffèrent des faits historiques secondaires de résistance aux maîtres romains, ne servit, dans l'esprit de ses créateurs, qu'à mobiliser les vaincus, les opprimés (les esclaves) et les ratés sociaux (la lie de la société romaine) contre l'ordre romain aristocratique, hiérarchisé et païen.

À travers la destruction de cet ordre, le Juif, nourri à son fanatisme de « *peuple élu* », visait à l'élimination de la cosmogonie aristocratique païenne, afin de la remplacer par sa propre façon de vivre, sa cosmogonie essentiellement mercantile, son culte du profit, son hédonisme et sa domination de bon second dans l'échelle des valeurs raciales. Car c'est aussi une loi élémentaire que, dans une société (et l'Empire romain en formait une), le seul qui possède un réel intérêt à éliminer le premier, soit le dominant, est le second.

Pour ce faire, le Juif imagina une tactique révolutionnaire pour l'époque : il se fit aider par tous les autres dominés, en leur promettant du vent en échange. Son christianisme promit un vague paradis dans la vie future, après la mort, tout comme son marxisme actuel promet cette fois le paradis sur Terre, mais toujours pour demain.

Mais les Juifs sont gens persévérants. Ils n'ont de cesse que les sociétés, qu'ils parasitent, n'adoptent leur cosmogonie, si pas même leur religion. Les premiers chrétiens les aidèrent grandement à déstabiliser et à renverser l'Empire romain. Mais ensuite, petit à petit, grâce aux Barbares, la cosmogonie indo-européenne aristocratique reprit le dessus. Cette reprise découla certes des qualités aristocratiques des peuples barbares, mais aussi du fait, qu'une société ne peut survivre longtemps en appliquant intégralement la cosmogonie judaïque. Alors le christianisme devint catholicisme, c'est-à-dire se réimprégna fortement de paganisme.

Bien plus tard, d'autres Indo-Européens tarés renouèrent avec la cosmogonie juive, cette fois pour renverser l'ordre catholique. Ce furent les adeptes de la « Réforme », Luthériens, Anabaptistes, Calvinistes, Puritains et surtout Francs-Maçons, qui, à nouveau, firent du capital financier un but en soi. Ils se redécouvrirent, dans le Talmud et dans les traditions judaïques, l'esprit de révolte perpétuel, et son corollaire, le rêve messianique, ainsi que son idéologie adaptée aux conditions et aux nécessités de la vie financière de l'économie capitaliste moderne.

Car la religion juive est la véritable philosophie d'une métaphysique capitaliste. L'État y est mis au service des intérêts religieux et l'intolérance y est érigée en dogme. Par son dogme de la prédestination, le Calvinisme judaïque est devenu le tuteur écouté d'un capitalisme sans scrupule, louangeant l'exploitation et la concurrence, la piraterie coloniale, la traite des esclaves, l'exploitation des pauvres et des opprimés. Et si les frères maçons semblent s'y opposer, ce n'est en réalité que par pure hypocrisie et par pur calcul, car leur morale est, elle aussi, basée sur l'adoration du veau d'or et sur le libéralisme matérialiste qui en découle. Le Talmud considère qu'être riche, quels que soient les moyens employés, même par l'exploitation éhontée de ses semblables, est la chose la plus agréable à Dieu. Le riche ne devient riche que parce que Dieu l'a choisi, l'a élu dans son cœur. Tout l'inverse, donc, de la cosmogonie indo-européenne, basée sur la communauté, l'entraide, l'altruisme et la tolérance.

Comme le loup prédateur qui n'épuise jamais ni son milieu ni ses proies, l'aristocrate païen, bien qu'ignorant la pitié, n'exploitait jamais jusqu'à l'extermination ceux qui le faisaient vivre. Mais le marchand sémite et cosmopolite, dépourvu de toute conception aristocratique, ne croit pas à la survie. Pour lui, le paradis est sur Terre et, pour l'obtenir, il ne pense qu'à jouir sans tarder le plus intensément possible de tous ses privilèges, car il les sait toujours précaires ; avec lui naît donc l'exploitation systématique totale et même cruelle, car peu lui importe d'épuiser ses victimes, son milieu et même la Nature toute entière, jusqu'à leur extinction. Cette mentalité hédoniste et égoïste s'est ancrée parmi tous les peuples influencés et dirigés par eux.

L'Amérique du Nord, puritaine et hypocrite, où le dollar et la Bible servent d'étalon à la morale, à la philosophie et aux échanges humains, est le plus bel exemple moderne d'un Etat dominé par la pensée juive. Cette masse plébéienne, que l'on nomme « démocratie », est ignare et bornée, égoïste et jouisseuse, repue et satisfaite, et inculte au point d'en avoir oublié jusqu'à l'instinct de conservation de son espèce.

Cette masse vulgaire, insensible à la beauté et aux vérités biologiques, obnubilée par les profits à court terme, oublie son rôle de chaînon momentané dans la longue chaîne de vie, ne respecte ni ancêtres (le passé) ni descendants (le futur), et confond sa propre satisfaction avec les devoirs de sa race, tout comme elle confond la cosmogonie sémite étrangère avec le salut de son âme.

Avec acharnement donc, pour asseoir son pouvoir, l'Eglise chrétienne (ensemble des églises et des sectes nées du christianisme judaïque) nia l'évolution des espèces et la transmission héréditaire, de même qu'elle nia l'âme et la conscience chez les animaux. Et, lorsque son terrorisme intellectuel et son sectarisme se ridiculisèrent par ses dogmes qui niaient le soleil en plein midi, lorsque la vérité biologique reprit sa place au grand jour, puritanisme et marxisme, c'est-à-dire les mêmes dogmes sous un autre visage, prirent le relais de son sectarisme inquisitorial.

Ce n'est pas un hasard si tous les savants, qui voulurent imposer la conception machiniste du monde animal, se recrutèrent parmi les puritains américains et les marxistes russes. Les « behavioristes » anglo-saxons tels que J. Watson, B. Skinner, Thorndyke, et les marxistes tels que Lyssenko et Pavlov et son école imposèrent au monde, pour quelques décades, l'animal machine, dépourvu d'intelligence et d'instincts et ne réagissant que sous forme d'arcs réflexes (voir mon livre *« Vers un matérialisme biologique »*). Heureusement pour l'humanité et pour la science, l'exagération et l'absurdité de ces théories furent mises en doute par de nombreux savants équilibrés du XX^e siècle. Ils réétudièrent le comportement animal, encouragés par l'influence bénéfique de la philosophie de l'empirisme logique de Wittgenstein et par le libéralisme scientifique du néopaganisme national-socialiste. Car il faut se rendre à l'évidence : le prétendu sectarisme scientifique du national-socialisme est une fable soigneusement entretenue par les prêtres juifs, démocratiques et marxistes. Il suffit de prendre connaissance des travaux déjà publiés de l'« Ahnenerbe » pour s'en rendre compte. Himmler, qui supervisa cette société scientifique pour le compte de la SS, en expulsa de son cénacle des savants qui avaient falsifié certaines de leurs découvertes, afin d'être au goût du jour national-socialiste. Par exemple, le docteur Rolf Höhne, nommé un temps inspecteur des fouilles archéologiques, fut expulsé de l'Ahnenerbe pour ses méthodes peu scientifiques ; de même que le docteur Sigmund Rascher, pour son charlatanisme dans ses études sur le froid. Ce dernier fut même incarcéré dans un camp de concentration pour ses agissements. Et il y en eut d'autres.

Si toutes les sociétés scientifiques démocratiques exigeaient autant de rigueur dans les travaux et les publications de leurs membres, et si elles les punissaient aussi sévèrement pour truquages et mensonges, nul doute que la science moderne et la

philosophie qui en découle, évolueraient à grands pas au lieu de stagner dans le scientisme pseudo-humanitaire d'aujourd'hui.

Des savants comme Eugène Marais, J. von Uexküll, Carpenter, Schiller, Ardrey, von Hölst, K. von Frisch, N. Tinbergen, K. Lorenz, Eibl-Eibesfeldt, Jane Goodall, Chinéry, Wheeler, etc. prouvèrent sans ambiguïté la transmission héréditaire des instincts et du comportement dans toutes les espèces animales, et surtout parmi les plus évoluées d'entre elles : les oiseaux et les mammifères. Or, comme l'homme forme une espèce parmi celles des mammifères, nous voyons aussitôt l'intérêt de ces études éthologiques pour comprendre la part programmée du comportement humain.

L'homme ne naît pas avec l'esprit vierge et à l'état de pureté et d'innocence totale comme le « bon sauvage » de J.J. Rousseau ou de Claude Lévy-Strauss, bon sauvage qu'une mauvaise éducation a perverti. Cette interprétation enchante naturellement tous les doctrinaires marxistes, judéo-chrétiens et francs-maçons, mais elle est fausse ; tout comme est fausse l'affirmation de J.J. Rousseau suivant laquelle ce bon sauvage préhistorique était le seul homme à pouvoir vivre à l'état de liberté totale. Il était au contraire écrasé par les tabous, les interdits et les rites, car son ignorance le poussait à considérer toute maladie corporelle, toute épidémie ou toute catastrophe naturelle comme une faute religieuse de rituel ou d'âme vis-à-vis de ses dieux, ou plus simplement vis-à-vis du fantôme de ses ancêtres.

L'homme naît en portant le fardeau du passé de sa lignée, de sa famille, de sa tribu et de sa race, de son espèce et même de la lignée animale à laquelle il appartient. Cela revient à dire que son comportement sera la résultante constante d'une infinité de lignes de force qui se seront installées héréditairement dans son paléocortex depuis des millions d'années. Et les connaissances nouvelles, acquises par l'apprentissage et imprégnant son néocortex, ne pourront que moduler, adoucir ou renforcer la réaction de cette résultante héréditaire. Du moins en est-il ainsi dans les conditions normales, celles où ne se perturbent ni la santé, ni l'intégrité de l'individu. Car il est toujours possible, par des contraintes sociales, par des lois coercitives et par un terrorisme intellectuel culpabilisant, d'imposer, à chaque agissement et à chaque réponse de l'individu, une solution totalement apprise, qui ne tiendra plus aucun compte des pulsions héréditaires. Mais, dans ce cas, l'individu, ainsi contraint, contractera rapidement une maladie psychosomatique, dont les névroses, les psychoses

et les maladies allergiques n'en sont que l'extériorisation bénigne, alors que les ulcus, les infarctus et la mort en constituent parfois la sanction ultime.

Certaines de ces formes et de ces pulsions, que nous subissons, remontent à notre passé animal lointain de vertébré inférieur, et s'expriment par notre agressivité et notre émotivité. C'est le cas de nos instincts fondamentaux de territoire, de hiérarchie, de nourriture et de reproduction.

Mais, au fur et à mesure de notre évolution, ces pulsions et ces forces primitives furent modulées, renforcées ou masquées par d'autres plus récentes, dont les dernières représentent l'**imprégnation culturelle** que chaque famille d'hominidés apprit à acquérir dans les innombrables veillées autour du feu. Depuis plus de 700 000 ans, chaque groupe humain se forgea ainsi des légendes, des mythes et des **conceptions éthiques propres** qui, à leur tour, sélectionnèrent peu à peu des aptitudes différentes, elles-mêmes favorisant la chasse, le dressage, le commerce, la réflexion, la synthèse, l'intelligence, la mémoire, etc.

Ces conceptions éthiques peuvent se modifier superficiellement sous l'influence de l'enseignement et des connaissances nouvelles, mais elles resteront toujours influencées par l'**imprégnation héréditaire**.

Ainsi, par exemple, en Suède, on pratiqua l'expérience suivante : on éleva pendant des années des petits garçons cobayes en leur interdisant de jouer à la guerre ou de manipuler des jouets imitant des armes, comme le ferait tout jeune enfant de leur âge ; or non seulement cette éducation antibiologique engendra chez tous des névroses et un comportement asocial, mais l'on observa, en outre, que tous ces enfants, dès qu'ils furent libérés de l'influence néfaste de leurs éducateurs imbéciles, s'empressèrent de se construire des jouets guerriers, tellement est impérieuse cette force qui pousse les hommes à ne concevoir la vie libre qu'armés (voir plus haut).

Ces mêmes éducateurs voulurent prouver l'égalité des sexes en niant l'instinct maternel et l'éthique de la femme, mère du foyer et gardienne de la famille. Pour ce faire, ils privèrent de poupées des petites filles et les obligèrent à se comporter en tout comme des garçons : l'échec fut identique et aboutit aux mêmes névroses asociales, car les petites filles ne peuvent se concevoir elles-mêmes qu'en fonction de ce rôle maternel.

De même, l'on aura beau enseigner aux enfants d'Occident l'amour du prochain et des autres races, ils maintiendront

toujours, au plus profond de leur subconscient, une méfiance et une répulsion vis-à-vis de l'étrange et de l'étranger. Et à la moindre occasion, ils manifesteront un regain de haine contre les ilotes, les travailleurs émigrés, ou, comme en Amérique, contre le Nègre, le Juif ou le Chinois.

Et d'ailleurs tous ceux-là le leur rendent bien. Cette attitude désole les intellectuels gauchistes et « pacifistes ».

Mais ceux-ci ne sont que des pervers mentaux, tout aussi agressifs que ceux qu'ils critiquent, car ils ont tout simplement redirigés leur puissance agressive et leur haine contre leur propre société et leur propre race.

À entendre les « pacifistes », cette attitude de rejet résulte d'une mauvaise éducation et d'une carence dans l'enseignement de l'amour universel. Il ne pourrait leur venir à l'idée que cette répulsion vis-à-vis des étrangers et de l'étrange, est un comportement sain et biologique qui fut inscrit dans le patrimoine héréditaire de la plupart des animaux pour leur permettre de continuer leur évolution et pour favoriser la différenciation de leur pool génétique respectif.

Jane Goodall, par exemple, démontra que ses chimpanzés rejettent automatiquement de leur horde ceux d'entre eux qui sont déformés par la poliomyélite. Cette même attitude existe dans toutes les cultures humaines qui ne sont pas dégénérées par l'œcuménisme chrétien. Eibl-Eibesfeldt a prouvé cette agressivité innée vis-à-vis des étrangers chez les enfants sourds et aveugles de naissance ; et même les « bons sauvages » les plus primitifs se moquent et raillent leurs maladroits, leurs bègues et leurs difformes.

Il résulte donc de tout ceci que l'homme est bien moins libre qu'il ne le croit. Cette hérédité comportementale, caractérielle et psychique était qualifiée, par les philosophes anciens, de « voix intérieures » ou de « disposition de l'âme ».

En 1895 déjà, Gustave Lebon écrivait à ce sujet, dans son livre intitulé *« La psychologie des foules »* :

« La vie consciente de l'esprit ne représente qu'une très faible part auprès de la vie inconsciente. Nos actes conscients dérivent d'un substratum inconscient formé surtout d'influences héréditaires. Ce substratum renferme les innombrables résidus ancestraux qui constituent l'âme de la race. Derrière les causes avouées de nos actes se trouvent des causes secrètes qui peuvent même être ignorées de nous ».

Ce qu'en 1935 le docteur Walther Darré traduisait par ces termes plus brefs :

« Les dispositions de l'âme sont, elles aussi, héréditaires ».

Mais ce que le bon sens dictait déjà à ces auteurs, sans qu'ils puissent toutefois le démontrer à leur époque, l'éthologue Eibl-Eibesfeldt l'a brillamment démontré dans son livre intitulé *« L'homme programmé »*. Faisant grand usage de photos et de films, en étudiant les mimiques faciales des nouveaux-nés et des enfants en bas âge, il y prouve, par exemple, que les sourds-muets de naissance, incapables d'apprendre ces expressions comportementales, à cause de leur infirmité, possèdent cependant les mêmes expressions que les enfants normaux ; cela, naturellement, grâce à leur hérédité.

Par ces techniques, il nous définit, en outre, ce qui appartient comportementalement en commun aux singes pongidés et aux hominidés, et même ce qui n'appartient qu'à certaines races ou sous-groupes actuels parmi ces derniers.

Il démontre, sans contestation possible, que l'ambition sociale, la tendance à la soumission, l'agressivité, la xénophobie, la façon de se donner une amitié et même celle de s'embrasser, trouvent toutes leur origine dans la phylogenèse, c'est-à-dire dans notre patrimoine héréditaire. Il prouve aussi que l'influence qu'exerce ensuite le milieu sur ces dispositions potentielles est de type modulateur et non transformateur. Dans son étude sur la gestuelle, Desmond Morris démontre exactement la même chose.

Du temps de mon père, de même qu'au début de ma carrière, il y a plus de 45 ans, la médecine se concevait différemment : elle ne comportait pas ou très peu de spécialistes. Ces techniciens, parfaits et précis, mais uniquement dans leur domaine, permettent une analyse beaucoup plus fine et plus poussée des maladies, mais manquent souvent de connaissances générales suffisantes pour réaliser la synthèse comportementale, affective et pathologique des malades. Car chaque malade est un tout réagissant dans son ensemble, même si l'agression pathologique reste localisée ; et la connaissance de l'ensemble reste nécessaire pour la pratique d'une bonne médecine.

Avec l'avènement de la médecine spécialisée, la seule efficacement remboursée par la sécurité sociale et par les organismes assureurs, les gens ont pris l'habitude d'aller chez un médecin pour soigner leur foie, chez un autre leur cœur, chez un autre encore leur estomac, ou leurs pieds ou leur tête. Encore

heureux qu'il n'y ait pas encore de spécialiste du pied gauche ou du droit ; mais, partis comme nous le sommes, cela viendra.

Parmi ces « spécialistes à grosse tête », le médecin de famille est de plus en plus transformé en bonne à tout faire de seconde zone, souvent même critiqué et ridiculisé par ses confrères (concurrents financiers) et par les mutuelles. Ce faisant, les bonzes politiques, qui gèrent les caisses de remboursements, s'assurent une clientèle d'autant plus fidèle, qu'en dépersonnalisant la médecine, ils sapent l'autorité et les sages conseils du médecin de famille, dont le bon sens biologique pourrait leur être défavorable. Tous savent cependant très bien que cet ancien type de médecine restera toujours supérieur au nouveau système qu'ils imposent, car les médecins de famille, par leur parfaite connaissance des générations successives et par l'intimité et la confiance qu'ils avaient su faire naître autour d'eux, guériront toujours beaucoup mieux, la plupart des maladies étant à composantes psychosomatiques. D'autre part les vieux médecins de familles n'hésitaient jamais à utiliser les vieux remèdes, sans se laisser influencer par les « modes médicamenteuses ». Et l'on ne dira jamais assez aux peuples que la plupart des banquiers et autres dirigeants occultes se soignent, eux, presque exclusivement par plantes ou par homéopathie. D'ailleurs, tout récemment, le rabbin Scheerhorn conseilla à ses ouailles, sur « Internet », de se soigner exclusivement par l'intermédiaire des médecines naturelles et non par la médecine scientifique et chimique moderne, qui doit être réservée exclusivement aux Goyim, soit aux étrangers non élus.

Quand je terminais mes études à l'université, j'ai souvent accompagné mon père lors de visites à ses patients. Et quel ne fut pas mon étonnement, au début, de constater qu'il lui suffisait bien souvent d'entrer chez un malade pour voir ce dernier se sentir déjà mieux et être littéralement « à moitié guéri ». Sa seule présence, et la confiance qu'il inspirait, provoquaient un début de guérison. Ce phénomène n'a plus rien d'extraordinaire depuis que Selye, le savant canadien, a démontré, par des mécanismes de décharges surréaliennes, ces influences psychiques sur la guérison et sur l'évolution des maladies. Le sorcier, le psychiatre et même les lieux saints de Lourdes ou d'ailleurs, n'agissent pas autrement. Malheureusement, à l'heure actuelle, cet « Art médical » et ce comportement un peu « sorcier » du médecin de famille sont vivement combattus :

1. – par les dirigeants politiques, pour des raisons électorales et démagogiques,

2. – par les médecins spécialistes, pour des questions financières et de jalousie professionnelles,
3. – par les malades eux-mêmes, car ils ne peuvent plus ni accepter ni concevoir leur propre déchéance, leurs faiblesses, ni même leur mort, depuis que la publicité et les émissions télévisées d'Igor Barrère ou de Paul Dambon leur montrent les « miracles » de la science et de la médecine, tout en leur rappelant « l'égalité sociale » devant la maladie.

À l'heure actuelle les machines savent tout et les malades « meurent guéris ». Mais un autre mal ronge aussi la médecine spécialisée moderne.

Antérieurement, jusqu'à la fin de la dernière guerre mondiale, la majorité des médecins se recrutait, soit dans des familles médicales (de père en fils), soit surtout dans la classe paysanne. Ces fils de la terre, en contact depuis leur plus tendre enfance avec la nature et les réalités biologiques, étaient les plus aptes à mesurer l'influence réciproque du psychisme, de l'hérédité (donc des tares) et de la maladie (autrement dit, de l'agent agresseur).

Au contraire, depuis 1945, la majorité des nouveaux médecins se recruta dans les familles d'enrichis de guerre, de fonctionnaires ou de commerçants ; c'est-à-dire que, depuis leur plus tendre enfance, ces médecins-là baignent dans des milieux bornés où le rendement, le profit, la technique et les machines sont les seules coordonnées appréciées. Résultats : aux médecins de familles, bons vivants, chaleureux, compréhensifs, dévoués et fins psychologues de l'ancien temps, se sont substitués des ascètes prétentieux et vaniteux qui terrorisent les malades par leur morgue et leur suffisance, et qui, comme tout bon fonctionnaire ou tout bon commerçant, ferment boutique le week-end venu.

Si ce n'étaient les remboursements préférentiels des caisses de sécurité sociale en leur faveur, l'ensemble des malades continuerait à préférer le vieux médecin de famille, car ce n'est qu'avec ces derniers que le « climat psychologique » est entièrement satisfait.

Cette longue digression sur les malaises de la médecine moderne des pays civilisés pour expliquer que, grâce à mon père, j'ai pu connaître et voir vivre des familles de patients s'étagant parfois sur cinq générations.

De ce fait, j'ai pu jauger à sa juste valeur l'influence de l'hérédité : dans la maladie d'abord, car le cancer, l'ulcère gastrique, les allergies, les faiblesses constitutionnelles, les retards de croissance, les

dentitions défectueuses, les varices, les troubles vasculaires, etc., tous sont des maladies de terrain et de tempérament, c'est-à-dire des maladies à prédispositions héréditaires familiales. Mais j'ai aussi pu observer l'influence de l'hérédité dans bien d'autres domaines, auxquels les médecins classiques n'attachent en général que peu d'importance.

Ainsi les névroses, les psychoses, les approches intellectuelles, la façon de raisonner et même les tics et les démarches sont, elles aussi, héréditaires. Et cela, non seulement dans leur extériorisation familiale, mais même bien souvent dans leur moment, leur âge d'apparition, qui est toujours sensiblement le même pour les individus d'une même famille.

Les lecteurs comprendront encore bien mieux l'importance et les mécanismes de ce qui précède, lorsque je leur aurai décrit les études psychologiques sur l'hérédité des tempéraments, réalisées par Léone Bourdel, à mon avis une des plus grands savantes méconnues de ce siècle.

Mais avant cela, je vais les entretenir des études récentes sur l'hérédité intellectuelle, auxquelles s'attachèrent spécialement Arthur Jensen, Darlington, Shockley, Audrey Shuey, Théodosius Dobzhansky, Herrnstein, Hans Eysenck, Burnet Mac Farlane, etc. Car **l'intelligence est, elle aussi, héréditaire à plus de 80%**. L'intelligence est, naturellement, un mot qui recouvre un ensemble d'**aptitudes intellectuelles variées** qui sont les aptitudes à l'abstraction, à la conceptualisation, à l'intégration des connaissances acquises, à la mémorisation, au sens des structures logiques, à l'attention et à la synthèse, à l'adaptation spatio-temporelle, etc. Cette intelligence est donc **multiforme** et présentera des **différences raciales** très importantes.

C'est ce qu'a prouvé Arthur Jensen, en étudiant l'intégration scolaire et la psychologie raciale aux USA, terre d'élection pour ce genre d'études, grâce à l'important mélange des races qui l'habitent. Ce professeur, gauchiste et même antiraciste (donc insoupçonné de favoritisme envers une race déterminée) de l'université ultragauchiste de Berkeley, aboutit aux conclusions suivantes :

1. – Il existe un écart constant entre le QI (quotient intellectuel) et les tests psychologiques obtenus par les Noirs et les Blancs américains. Ces résultats prouvent l'existence de différences structurales d'intelligence entre les deux races ; or ces différences sont héréditaires à 80%.

2. – Cet écart est surtout net dans le domaine de l'aptitude à l'abstraction.
3. – En revanche, les Noirs obtiennent assez régulièrement des résultats supérieurs aux tests de mémorisation et aux aptitudes faisant intervenir une adresse physique ou manuelle.
4. – Les programmes scolaires de rattrapage pour les Noirs sont voués à l'échec tant qu'ils continueront à se baser sur l'aptitude à l'intelligence conceptuelle, c'est-à-dire l'aptitude aux raisonnements abstraits.
5. – Que le climat familial ou social n'entre pas en ligne de compte et n'influence en rien l'intelligence. Aux USA, il existe de nombreux nègres riches et bourgeois et, dans le « *Deep South* », de nombreux Blancs sont beaucoup plus pauvres et socialement plus arriérés que de nombreux Noirs américains. D'autre part, les Américains les plus pauvres et les plus arriérés sont les Indiens, et ces derniers, souvent d'origine xanthoderme, possèdent toujours un quotient intellectuel supérieur à celui des Nègres et se rapprochent très fort de celui des Blancs, malgré ce handicap social.
6. – Il faut regretter les fausses solutions égalitaires, sociales et charitables qui ne font qu'aggraver les problèmes. A. Jensen écrit encore :

« Vouloir ignorer les différences raciales, c'est se conduire d'une manière socialement irresponsable et inhumaine. Prôner la croyance que tous les enfants sont semblables dans leur développement mental et leurs capacités est une utopie. Et croire que les différences visibles sont uniquement liées à la façon dont l'enfant est élevé à la maison, à ses expériences pré- et parascolaires, à ses centres d'intérêts, à ses motivations, à son milieu familial, etc., relève de l'ignorance biologique élémentaire. Et ceux qui font valoir que l'intelligence pouvait être perçue différemment selon les cultures, admettent du même coup la spécificité et l'irréductibilité des cultures ».

7. – L'écart du QI entre Blancs et Noirs est constant pour l'ensemble de ceux d'un même niveau scolaire et de mêmes conditions de travail. Cet écart est de 15 points en moyenne et explique qu'au niveau social le plus bas, les attardés mentaux, les asociaux et les psychopathes, qui sont 8% chez les Blancs, atteignent 49% chez les Noirs, la société ayant été arbitrairement divisée en cinq niveaux par

les sociologues. Cela explique aussi que, dans les grandes villes comme New-York, la criminalité et la délinquance sont à 95% le fait des Nègres et des Portoricains (fortement métissés de Négroïdes). Ce pourcentage fut même reconnu par le producteur de film Michael Winner, que l'on ne peut, lui non plus, soupçonner de favoritisme racial, son cœur penchant à gauche.

8. – Que les Noirs les plus aisés possèdent un QI en moyenne de 2,6 points plus bas que les Blancs les plus défavorisés ; ce qui rejoint les conclusions du docteur Shuey qui écrit, dans son livre *« Equality of educational opportunity »* :

« Dans toutes les régions des États-Unis, les résultats des tests d'intelligence obtenus en moyenne par les Blancs se situent au-dessus des résultats obtenus par la quasi-totalité des autres groupes. Seule la moyenne des sujets d'origine asiatique se rapproche de celle des Blancs. Et 85% des Noirs obtiennent de moins bons résultats que la moyenne des Blancs, surtout dans les tests d'intelligence conceptuelle et d'aptitude à réaliser, ainsi que dans les raisonnements abstraits. Cet écart se constate dès les petites classes et augmente avec l'âge ».

9. – Que ce QI, qui représente l'éducabilité, c'est-à-dire l'aptitude à acquérir les matières scolaires traditionnelles dans les conditions habituelles de l'instruction publique, s'élève régulièrement chez les Nègres américains métissés de sang blanc, cela proportionnellement au pourcentage de leur métissage. Aux USA l'on estime qu'environ 15% des Nègres sont plus ou moins métissés de sang blanc, ce que l'on peut aisément prouver grâce à la présence d'une douzaine d'antigènes sanguins différents entre les deux races, et que possèdent les Métis. Aux USA, tout comme une étude antérieure l'avait déjà prouvé au Brésil en 1938, l'on observe qu'en moyenne, la couleur de la peau s'éclaircit chez les Noirs appartenant à des catégories de haut niveau socio-économique. Or le rang social dépend de la profession qui, elle, dépend sans conteste du QI. En définitive, cela revient à dire que, plus un Métis-nègre possède de sang blanc dans ses veines, plus sa couleur de peau pâlit et plus son intelligence et son rang social s'améliorent. C'est pour cette raison qu'au Brésil, toute négresse essaye toujours d'épouser un plus blanc qu'elle, sachant pertinemment qu'en agissant de la sorte, elle améliore son niveau de vie,

procrée des enfants plus capables et possède un ménage plus stable et plus équilibré.

10. – A. Jensen a démontré aussi que l'infériorité du QI des Nègres, aux USA, n'est pas due à une moins bonne alimentation des populations noires, d'autant plus que les populations d'Indiens sont, quant à elles, les moins bien nourries, et que le QI de celles-ci est pratiquement équivalent à celui des Blancs. Il prouva aussi que la carence de connaissances en matière de langage n'entraîne pas en ligne de compte. En effet, les Noirs réussissent mieux dans les parties les plus verbales des tests d'intelligence et moins bien avec les tests non verbaux. Or, toutes les autres minorités désavantagées au point de vue linguistique se comportent de façon opposée. De même, les enfants qui sont sourds depuis la naissance et qui, de ce fait, sont certainement les plus désavantagés en matière de langage, se comportent eux aussi à l'inverse des Nègres, réussissant mieux aux tests non verbaux qu'aux autres. Ceci démontre aussi l'aptitude innée de toute la grande race négroïde (Nègres et Sémites confondus) pour le verbalisme stérile, même dans la pratique de langues étrangères à ses origines.

Après toutes ces constatations, A. Jensen s'est demandé si l'intelligence conceptuelle pouvait être améliorée par l'éducation, comme le prétendent les partisans de l'idéal égalitaire. Or, l'étude sur les jumeaux homo- et hétérozygotes, de même que les nombreuses statistiques faites dans ce domaine par des chercheurs comme Shuey, Th. Dobzhansky (généticien et psychologue), par le mathématicien Shockley, par le psychologue de l'université de Londres, Hans Eysenck, et par le généticien d'Oxford, Darlington, prouvent tout le contraire.

On constate, en effet, que les enfants adoptés dès la naissance tendent toujours vers le QI des parents naturels et non vers celui des parents adoptifs ; que la corrélation entre les QI des jumeaux vrais homozygotes atteint en moyenne 90%, alors que la corrélation des QI entre des individus différents, mais élevés ensemble dans le même milieu, n'est que de 27%. Par contre, bien des traits de comportement et certaines habitudes, qui influent sans aucun doute sur la scolarité, peuvent être influencés plus ou moins durablement par le milieu familial ; mais ces traits sont précisément ceux qui ne résultent pas de l'intelligence conceptuelle.

Citons enfin ces paroles, combien sensées, du professeur Herrnstein :

« L'idéal égalitaire implique une société dans laquelle, au départ, tous les enfants bénéficient des mêmes chances de réussir. Dans ce cas, la mobilité sociale ferait place à la rigidité sociale avec certaines couches de la population, perpétuellement situées au sommet (les méritocrates), car une société, où toutes les inégalités sociales artificielles sont supprimées, est une société où les inégalités naturelles ressortiront avec d'autant plus de force ».

Quand on connaît la part importante (plus de 80%) de l'hérédité dans l'épanouissement intellectuel des individus, il est normal de vouloir éviter cette uniformité égalitaire tant prônée par les gauchistes. Car, à l'inverse de ce qu'ils espèrent, ce serait pour tous les faibles, les timides, les complexés et les peu capables, leur imposer une société, où ils ne pourraient plus jamais espérer s'épanouir et trouver une place plus ou moins élevée au soleil. Ils seraient toujours écrasés par les fils de ceux qui possèdent une bonne hérédité et qui bloqueraient à tout jamais la moindre mobilité sociale. Sans oublier que ce nivellement égalitaire est, comme le faisait déjà très justement remarquer Aristote, la pire des injustices, car il impose l'égalité à des êtres nés inégaux.

Ce qu'il faut, c'est permettre à chacun d'extérioriser pleinement ses capacités, ses dons et ses aptitudes, non dans une société nivellatrice où toutes les têtes qui dépassent sont immédiatement refoulées ou éliminées par les jalousies professionnelles, syndicales et politiques, mais dans une société juste qui encourage ses dissemblances et ces différences et qui s'occupera autant, sinon plus, à épanouir ceux qui sont doués. Le progrès de l'humanité vers le surhomme de demain est à ce prix.

Une **société basée sur la justice** devra essentiellement veiller et éviter à ce que personne ne puisse y exploiter ses semblables, c'est-à-dire qu'elle devra punir et éliminer les escrocs, les politiciens et les fonctionnaires incapables, les banquiers véreux, mais aussi les chômeurs professionnels et les fainéants en tout genre. Les hommes travailleurs et courageux ne doivent plus, sous prétexte de charité, d'entraide et d'égalité sociale, s'user et se consumer à nourrir les exploiters, les paresseux et les tarés. Fini aussi les subsides aux sous-développés affamés, car incapables de s'organiser ; d'autant plus que les vieillards de chez nous, qui ont œuvré toute leur vie à créer notre bien-être, crèvent de faim et de misère avec des pensions ridicules.

La famine est une sanction qui ne frappe que les peuples incapables de s'organiser et de prévoir convenablement le lendemain. En effet, analysons la chose et nous constaterons que certains peuples vivent une famine endémique, alors que d'autres, beaucoup plus pauvres qu'eux n'en souffrent jamais. Ainsi, les Aborigènes d'Australie qui vivent dans les contrées désertiques les plus pauvres qu'il se puisse imaginer, ne sont jamais sous-alimentés. De même, certaines provinces du Monténégro et du Portugal sont très démunies, mais leurs habitants ne sont jamais sous-alimentés.

Tous les peuples classés comme sous-alimentés, qu'ils soient à densité faible comme certaines peuplades africaines du Sahel ou à densité forte, comme certaines masses aux Indes, le sont par la conjonction de deux causes inhérentes à leur tempérament.

D'une part, leur sobriété n'oriente pas leur imagination vers la recherche d'aliments autres que ceux dont ils ont l'habitude routinière ; d'autre part, leur fatalisme, lié à leur manque total de prévoyance, leur fait attendre automatiquement chaque jour la solution inéluctable, car ils ne savent pas s'organiser avec une marge de sécurité suffisante.

Pierre Fromont, membre de l'Académie d'agriculture et professeur à la faculté de droit de Paris, a d'ailleurs souligné, dans ses « *Propos hérétiques sur la sous-alimentation mondiale* », que l'ensemble des peuples mal nourris manque beaucoup moins d'équipements et de méthodes que du désir profond d'améliorer leur sort... Et il cite les Indes où, malgré une sous-alimentation chronique, on considère comme une sainte obligation de laisser une partie notable de la production végétale nourrir sans profit pour l'homme des dizaines de millions de singes et de vaches sacrées.

Or, comme l'a très justement fait remarquer Léone Bourdel, ces peuples, qui ne savent pas s'organiser, sont, comme par hasard, ceux qui possèdent une forte densité de sang du groupe B ou, du moins, dont la direction effective appartient à une classe d'individus de sang B.

Cette remarque m'amène tout naturellement à vous parler maintenant de l'admirable étude de cette savante sur les tempéraments psychobiologiques.

Léone Bourdel, qu'il m'arrivera souvent de citer dans les pages qui vont suivre, savait, comme tout bon biologiste, que les aptitudes, les caractères et les tempéraments sont héréditaires. Elle savait aussi que les classements pratiqués par l'ensemble des

psychologues qui la précédèrent, manquaient de précision et parfois même se retrouvaient en contradiction les uns avec les autres.

Depuis Galien et Hippocrate, qui subdivisaient déjà les tempéraments en bilieux, sanguin, pituitaire, mélancolique et nerveux, toutes sortes de classements se succédèrent avec Le Senne, Poyer, Gaston Berger, Pende, l'Italien Viola, Sigaud et Mac Auliffe, pour ne citer que les plus connus.

La confusion générale et les contradictions en ce domaine proviennent essentiellement du fait que les auteurs n'ont pas bien compris la différence entre le caractère, les aptitudes et le tempérament, ni la façon dont chacun s'articule avec les autres. C'est ce qui explique que certains auteurs ont souvent nié qu'il y ait une corrélation psychobiochimique. Ils cherchaient cette dernière à l'échelon du caractère ; or c'est beaucoup plus profondément qu'elle existe, comme l'explique très bien Léone Bourdel :

« Les aptitudes sont des outils plus ou moins aiguisés, plus ou moins fins, plus ou moins solides, mais que tous les hommes ont à leur disposition et qu'ils peuvent utiliser ou non.

Le caractère, indépendant des aptitudes, est le moteur constitué par l'ensemble des tendances (sentiments, appétence, goûts et intérêts, volition, etc.) qui justement se servent de ces outils pour aboutir à leurs fins. Et aptitudes et caractère sont eux-mêmes conditionnés et animés par le tempérament qui, dans cette comparaison, serait comme un feu alimentant sans cesse le moteur, selon son rythme propre et son intensité, et selon la nature de son mode d'adaptation au milieu ou d'interaction avec le milieu.

Lorsque des traits de caractère identiques se retrouvent chez des sujets de même tempérament, ce n'est pas dû au fait que ce tempérament comporte obligatoirement ces traits caractériels, mais seulement au fait que ce tempérament en a favorisé plus ou moins l'éclosion et le développement en fonction des conditions diverses mésologiques ou autres. »

Constatant donc la faiblesse des synthèses et des classifications de ses prédécesseurs, Léone Bourdel s'est attachée à rechercher une base biologique stable et indiscutable pour y calculer et y classer les fluctuations caractérielles et tempéramentales qu'elle constatait. Par un trait de génie, elle comprit que l'ensemble des tempéraments correspondait à la répartition des groupes sanguins ; tout simplement parce que les nombreux gènes qui modulent,

déterminent et engendrent les caractères et les tempéraments, se situent pour la plupart sur le même chromosome que celui qui détermine les groupes sanguins.

Et à part les cas de méioses anormales (avec *linkage*, *crossing-over* et échanges divers de parties de chromosomes), elle obtint la certitude que les transmissions caractérielles et tempéramentales accompagnent la plupart du temps celles des groupes sanguins. Elle se rendit aussi compte de la grande subjectivité qui animait la plupart des psychologues et des sociologues dans leurs travaux. Elle l'attribua à leur automorphisme, c'est-à-dire à une disposition de l'esprit qui pousse la plupart des humains à imposer à autrui leurs états d'âme et leur propre conception du monde. Cet automorphisme explique la permanence de l'intolérance à l'échelon individuel comme à l'échelon collectif.

Un exemple typique de cet état d'esprit nous est fourni par la mentalité UNESCO. Cet organisme a publié une étude, de laquelle il ressortait que les principaux tests d'aptitude, expérimentés sur des échantillonnages de races les plus diverses, prouvèrent qu'il y avait, même pour les races les plus déshéritées, et pour chaque aptitude mesurée, 3 à 5% de sujets au moins, capables d'y réussir dans les meilleures performances. De là à conclure que tous les hommes étaient rigoureusement égaux au départ, et que leur décalage respectif n'était qu'une question d'entraînement et d'éducation, il n'y avait qu'un pas que l'UNESCO franchit allègrement. Au nom de l'égalité des droits, elle a conclu à un égalitarisme de principe.

Revenant à un idéal de l'homme standard, qui n'existe pas, elle édifie tout un système d'éducation, de préceptes et d'interdits devant aboutir à la fabrication en série de représentants les plus rapprochés possible de cet « idéal-type ». Or ce système, qui ne correspond en rien à la réalité vivante, aboutit à rendre les hommes esclaves de la plupart de ces préceptes et interdits qui vont à l'encontre de leur nature profonde et empêchent leur épanouissement personnel et spécifique. Cette mentalité UNESCO se traduit aussi dans la pompeuse « psychologie sociologique », qui ne considère l'homme que comme un produit de son milieu et de l'éducation qu'il y a reçue. Cette pseudo-science nouvelle et automorphique, qui sévit actuellement aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, ignore, elle aussi, les lois biologiques les plus élémentaires, afin d'essayer d'imposer l'internationalisme cosmopolite des marchands et des banquiers, dont elle sert les visées politiques. Dans une étude récente sur

la Chine, l'anthropologue français Alain Peyrefitte écrivait et reconnaissait que :

« Simaginer que tous les hommes reçoivent à la naissance les mêmes talents et que tous les peuples disposent des mêmes facultés, relève d'un désordre mental de l'espèce qu'on appelait autrefois « vésanie » (folie extrême). Les hommes sont différents, les peuples irremplaçables et leurs expériences intransposables... Admettre la pluralité des races humaines, ce n'est pas approuver les fours crématoires, c'est constater un fait biologique. »

Nous devons bien comprendre que la véritable égalité ne peut être que morale, et qu'elle est l'antithèse de l'égalitarisme qui est, lui, un faux-semblant et le pire moyen d'oppression. Cet égalitarisme n'est que l'aboutissement inévitable d'une psychologie simpliste, basée sur une conception standard de l'homme. À cet homme standard doivent correspondre automatiquement une éducation standard, des méthodes standard et des peuples standard.

La faillite de l'enseignement éducatif moderne nous prouve à elle seule toute l'absurdité de cette psychologie de primaire, pour ne pas dire de primates.

La véritable égalité est celle qui veut que chacun ait droit à l'éducation optimale en fonction de sa nature, à l'instruction optimale en fonction de ses tendances profondes, à l'ambition optimale en fonction de sa sensibilité et à l'entraînement optimal en fonction de ses aptitudes. L'égalité pour des plantes dans un jardin consiste en une égalité de traitement ; un régime standard en étioletrait un bon nombre et n'en favoriserait qu'une infime partie.

Comme il existe quatre groupes sanguins, il existera quatre groupes de tempéraments que Léone Bourdel classe en types :

1. – Harmonique, correspond au groupe A,
2. – mélodique, correspondant au groupe O,
3. – rythmique, correspondant au groupe B, et
4. – complexe, correspondant au groupe AB.

En bonne biologiste elle sait que le monde est un, et que l'homme se fond et se confond dans cette unité de tout le créé et de tout le vivant. Elle en conclut, fort justement, que la vie, comme la musique, se ramène à l'équilibre incessant du rythme, de l'harmonie et de la mélodie. Or le tempérament est lui-même harmonie, rythme et mélodie, d'où les affinités de l'homme avec

la création et les possibilités d'accords et d'interactions de tous les éléments créés entre eux dans la symphonie permanente, qu'est le déroulement de la vie.

C'est à partir de cette unité trinitaire permanente et en son sein, que les hommes se différencient entre eux, à la fois par la nature propre de leur tempérament de base (à prédominance *harmonique* chez les uns, *rythmique*, *mélodique* ou *complexe* chez les autres) et par leur degré d'évolution dans le temps, c'est-à-dire leur âge.

Car, outre le fond héréditaire biochimique, qui peut d'ailleurs être influencé ou inhibé par l'ambiance et le milieu et qui varie cycliquement suivant le biorythme dont nous reparlerons, il existe aussi une loi d'évolution en fonction de l'âge, qui veut que les fonctions *harmoniques* prédominent chez l'être jeune et les fonctions *rythmiques* chez le vieillard, les fonctions *mélodiques* prenant la prépondérance à l'aube de la maturité. Et cet aspect tempéramental, dû à l'âge et à l'âge seul, vient nuancer le tempérament de base, en le renforçant à certaines époques de la vie, en le contrariant à d'autres. En entrant quelque peu dans le détail, nous obtiendrons donc le schéma suivant :

- De 0 à 7 ans, l'influence de l'âge sera surtout H (*harmonique*) et ce sera la période où l'enfant est le plus sensible au milieu, où il est le plus affectif et syncrétique ;
- de 7 à 14 ans, cette influence de l'âge sera HR (*harmonique et rythmique*) : ce sera la période où la conscience s'ajoute à l'affectivité, mais où les enfants sont aussi le moins adaptables, car leur rythme propre se développe ; ce sera l'âge terrible ;
- de 14 à 21 ans, cette influence sera HMR (*harmonique, mélodique et rythmique*) : c'est la puberté et l'adolescence, avec ses angoisses, ses hésitations et ses excès de richesses et de possibilités. C'est l'époque où les jeunes se ressemblent le plus entre eux et où leurs tempéraments ne présentent que des différences de degré et non de nature ;
- de 21 à 28 ans, cette influence sera HM (*harmonique, mélodique*) : ce sera l'homme jeune, qui s'adapte toujours, mais reste influençable ;
- de 28 à 35 ans, l'influence de l'âge ne sera que M (*mélodique*) : époque où l'homme est le plus syntone ;
- de 35 à 42 ans, cette influence sera MR (*mélodique, rythmique*) : ce sera l'époque où l'homme est le plus utilisateur ; ce sera aussi l'époque du plus grand rendement ;

- et à partir de 42 ans, cette influence ne sera plus que R (*rythmique*) et ira en se renforçant au fil du temps : ce sera l'époque où l'homme commence à s'ancrer dans ses habitudes et dans ses traditions, où il deviendra de plus en plus inflexible et rigide dans ses principes.

Pour pouvoir donc déterminer le tempérament d'un sujet suivant la méthode psychobiologique de Léone Bourdel, il faudra connaître trois facteurs, qui sont :

1. — Le groupe sanguin du sujet, qui reste en étroite corrélation avec le fond tempéramental.
 - a). Le groupe A sera associé à des tendances profondes **H** (*harmonique*),
 - b). le groupe B aux tendances profondes **R** (*rythmique*),
 - c). le groupe O aux tendances **M** (*mélodique*),
 - d). le groupe AB aux tendances *complexes*.

Il nous faudra aussi savoir si nous avons affaire à un homozygote ou à un hétérozygote, c'est-à-dire, par exemple, si nous nous trouvons en face d'un individu B pur, auquel cas ses tendances *rythmiques* seront renforcées, ou bien si notre sujet est BO, auquel cas des influx d'adaptation *mélodique* viendront adoucir son tempérament *rythmique*.

2. — Mais il nous faudra savoir aussi, si le milieu, où s'est développée l'individu, a permis l'épanouissement harmonieux et l'extériorisation totale de son tempérament de base. C'est ainsi qu'un tempérament rythmique B, grandissant dans un milieu contrariant A harmonique, sera plus ou moins inhibé dans ses tendances. Cet état pourra créer des inadaptations, qui s'étaleront parfois sur toute une vie, qui engendreront, soit la révolte soit même l'apparition d'une maladie psychosomatique. Pour en donner un exemple facile à comprendre, remarquons que les gouvernements totalitaires, comme le communisme, s'implanteront toujours beaucoup plus facilement parmi les populations à forte prédominance de sang B. Celles-ci possèdent, en effet, un tempérament plus rigide et plus enclin à l'obéissance.

Au contraire, parmi les populations de sang O, comme en France, au Nord de l'Espagne et de l'Italie, le totalitarisme sera toujours remplacé par de fortes tendances anarchiques. Et si des populations à majorité de sang A, comme l'Allemagne, ont accepté un totalitarisme comme le national-socialisme, c'est

parce que ce dernier ne pratiquait pas l'autoritarisme sévère du communisme, parce qu'il laissait une très large indépendance à ses administrés et surtout, parce qu'il avait provoqué leur adhésion de façon mystique et sentimentale. (En fait le « *totalitarisme* » national-socialiste ne possédait de totalitaire que le nom.) Dans le même ordre d'idée, le tempérament de la mère va, lui aussi, revêtir une certaine importance, car, durant les neuf mois de sa vie fœtale, l'enfant va vivre dans ce milieu maternel et s'édifier au moyen d'échanges constants avec ce dernier. Or, une mère trop jeune est encore trop émotive et trop instable, trop harmonique ; une mère trop âgée est déjà rythmée ; par conséquent, l'âge maternel idéal se situera entre 20 et 28 ans. D'autant plus que le fonctionnement endocrinien n'est pas le même à 18 ans, point culminant du cycle génital, qu'à 35 ans, sommet du cycle thyroïdien, et qu'à 40 ans, sommet du cycle hypophysaire. Ceci explique, en partie, l'aspect parfois plus réfléchi, plus pondéré et plus « raisonnable » des fils de « vieux ». De ce premier milieu, où il a vécu stable et sans heurts, chacun gardera, tout au long de son existence, une prédisposition à rechercher des milieux identiques, surtout lorsque les difficultés se présenteront. Les fils de mère passionnée rechercheront inconsciemment des ambiances ardentes et auront tendance à s'éteindre dans des milieux trop régulièrement monotones. Les fils de mère calme rechercheront des milieux organisés, disciplinés et plus monotones, et ne pourront supporter sans danger pour leur équilibre des milieux trop *complexes* et trop instables.

3. — Il nous faudra enfin connaître l'âge exact du patient, car il modulera son tempérament de base suivant la loi d'évolution tempéramentale en fonction du temps, loi que je viens de décrire antérieurement. Pour cette raison, par exemple, les enfants B auront toujours tendance à être plus précoces que les autres et marqueront un net penchant à se choisir des amis plus âgés que leur âge, mais ils payent plus tard la rançon de leur précocité, car ils perdent plus vite que les autres leur faculté de renouvellement. Et, à moins qu'ils n'aient bénéficié d'une éducation très riche et organisée, touchant à tous les domaines, afin de permettre un épanouissement complet de leur être, ils garderont dans ce cas toute leur vie une curiosité intellectuelle ouverte sur un vaste registre de connaissances. Par contre, si leur éducation les a spécialisés trop tôt, il deviendra vite trop tard pour accroître l'éventail de leurs possibilités ; leurs centres

d'intérêts se sont polarisés sur des voies précises, et ils ne peuvent alors plus évoluer qu'en se perfectionnant sans cesse dans le même filon, où ils sont entraînés. Pour cette raison aussi, leur valeur d'expert est plus grande et, de ce fait, plus recherchée. C'est ce facteur âge qui explique aussi la réussite tardive des A. Car, sauf un coup de chance, qui le place jeune dans l'ambiance qui lui convient, l'harmonique, sera longtemps gêné par sa sensibilité. Ce n'est pour lui bien souvent qu'après 42 ans, lorsqu'il retrouvera la force HR de ses dix ans, que la réussite coiffera une idée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr.

Comme le fait très justement remarquer Léone Bourdel, cette variation tempéramentale en fonction de l'âge du sujet permet de déduire les règles à observer pour obtenir une harmonieuse progression dans l'éducation.

En effet, toute bonne méthode d'éducation doit, pour être rentable, suivre exactement le processus psychobiologique normal. Dans toute éducation, quelle qu'elle soit et quel que soit son plan (caractériel, intellectuel, physique ou professionnel), il faut d'abord passer par la phase *harmonique*, qui représente l'éveil de l'intérêt ; puis par la phase HR qui développe et cultive cet intérêt que l'on a éveillé ; à ce stade, il ne faut pas craindre de forcer l'enfant, car sinon, il restera au stade antérieur contemplatif et joueur, et ne deviendra jamais efficient. Il en sera de même pour la phase suivante HMR, où le dressage et la discipline seront encore d'autant plus nécessaires que l'instabilité et les hésitations de l'adolescent sont plus grandes. Or les méthodes d'éducation moderne qui, sous prétexte de respecter la spontanéité de l'enfant, en restent à la phase contemplative et de jeu, sont les plus néfastes qu'il puisse être. En procédant de cette façon, l'on aboutit à des adultes qui resteront toute leur vie au stade HMR, infantiles et instables, qui seront incapables de résister à la moindre difficulté et qui ne pourront jamais endosser leurs véritables responsabilités d'adulte. Et, dépassé un certain âge, l'enfant comme l'adolescent devient incapable de s'auto-discipliner, de sorte que cet enseignement moderne « rénové » n'aboutit qu'à créer des malheureux, déséquilibrés et insatisfaits ; c'est le fossoyeur de toute culture. Mais est-ce peut-être là le but recherché par les éducateurs qui le prônent ?

D'autre part, durant la période HR, entre 7 et 14 ans, l'enfant prend conscience de sa personnalité, et il cherche à l'affirmer.

C'est pour cette raison qu'on qualifie cet âge d'ingrat. L'enfant, en essayant sa force contre le milieu extérieur, devient dur et bagarreur, et ne craint pas la résistance de ce milieu, car elle lui permet de définir ses propres limites.

Lorsque le milieu lui cède, il poussera toujours plus avant, dépassera ses capacités et perdra pied : il deviendra instable. C'est pourquoi les enfants de cet âge, insuffisamment disciplinés par un milieu trop mou ou trop *complexe*, qui ne leur offre aucune résistance, deviennent rapidement malheureux et angoissés, réclament à corps perdu qu'on les aime (car, comme dit le proverbe, « qui aime bien châtie bien ») et tombent pour finir dans la délinquance, la drogue ou le suicide.

Durant la période HMR *complexe* de l'adolescence, le comportement global sera éminemment heurté ; pleine de contrastes et de contradictions, c'est la période où les parents se plaignent de l'irrégularité et de l'instabilité affective de leur enfant.

Le rôle du maître est alors déterminant, car il pourra canaliser et stabiliser, sans les étouffer ni les briser, les pulsions et les intuitions de l'adolescent, pour qu'elles lui servent d'enrichissement (fonction *harmonique*), tout en l'aidant à se structurer solidement (fonction *rythmique*), tout en tenant compte du milieu extérieur et en apprenant à s'y intégrer (fonction *mélodique*).

C'est la période des alternances d'activité et d'apathie, d'émotivité, d'instabilité et de colère, mais aussi de l'apparition du sens social et altruiste avec une tendance à l'anarchie : c'est typiquement l'âge révolutionnaire. C'est aussi la grande période de la sensualité, qu'un freinage trop intempestif peut facilement amener aux névroses masochistes et à l'autodestruction. Les sadomasochistes sont les individus dont les fonctions *mélodiques* se sont partiellement inhibées et déviées. Cette inhibition entraîne, pour le moins la timidité et, au plus, aboutit au suicide. Mais par une saine éducation esthétique, cette sensualité peut se sublimer : voilà pourquoi il est si important, à cet âge, d'encourager les jeunes à développer leurs sens artistiques, à créer et à s'imprégner de beauté.

Essayons-nous maintenant à faire une étude comparée de ces quatre tempéraments.

Qu'il soit *harmonique*, *mélodique*, *rythmique* ou *complexe*, un tempérament ne s'adapte pas de la même façon au milieu extérieur. En retour, il ne laisse pas sur ce dernier la même empreinte. La différence profonde de la nature psychobiologique

des tempéraments, qui les prédispose à développer certaines tendances et certaines aptitudes plutôt que d'autres, est expliquée par la qualité de leur mode d'adaptation et explique à son tour les divergences de leurs conceptions et de leurs expressions dans leurs activités éducatives, professionnelles, sociales et culturelles. La tendance caractérielle profonde de *l'harmonique* le portera à persévérer dans l'être, le *rythmique* dans l'acte, le *mélodique* et le *complexe* passeront de l'un à l'autre alternativement : le dernier par instabilité profonde, l'autre par désir constant d'agrandir son cercle de relation.

Au fond, lorsque *l'harmonique* est actif, c'est par passion. C'est le plus affectif dans ses relations vis-à-vis du milieu extérieur ; c'est le plus affectif et le plus vulnérable à l'ambiance. De ce fait, c'est généralement un introverti, qui sera plus porté vers l'extase, la contemplation, la méditation, la création et l'invention. Sa richesse artistique sera la plus grande et son optimisme profond. C'est un créateur, amoureux de la « beauté », capable de contemplation et aimant juger dans l'absolu : Eschyle et Dante sont des poètes *harmoniques*, tout comme Pascal en est l'écrivain type.

Le *mélodique*, foncièrement optimiste et bon vivant, sera, quant à lui, très porté vers les contacts et les activités variées, grâce à sa plus grande faculté d'adaptation. Il aime le changement, parce qu'il aime les contacts. C'est toujours le plus syntone avec le milieu, qui inspire son action de façon réactive et immédiate. Aimant les contacts, il craint la solitude, émigre facilement et change souvent d'horizon et de lieu d'habitation. Il aime pratiquer la philanthropie, comme Victor Hugo, l'un des auteurs les plus *mélodiques*. Mais, en conséquence, il est facilement superficiel dans ses pensées, ses actes et ses amitiés.

Le *rythmique*, au contraire, est un actif par nature. Il perd ses craintes et son anxiété dans l'action et dans le mouvement, où il aime plonger souvent tête baissée. Mais sa tendance est souvent monovalente ; ce n'est ni un flâneur, ni un rêveur et il tendra toujours à aller de l'avant sans s'accorder de repos, mais uniquement dans les domaines qui relèvent de ses centres d'intérêts ; c'est le plus sélectif et le moins adaptable au milieu. Il suit sa route selon sa ligne d'action propre, tel Arthur Rimbaud. Comme il possède un sens inné du déterminisme et une fragilité intérieure sur le plan de l'être, il glissera facilement vers le pessimisme, le fatalisme et même le sectarisme. En effet, l'on trouve, parmi les *rythmiques*, des

religieux fanatiques, comme des athées persécuteurs ; toutefois, ils sont en moyenne moins religieux que les *harmoniques*, les complexes ou les *mélodiques*, car ils sont éminemment sceptiques. Empreint d'une gravité profonde, le rythmique cache parfois ses tendances pessimistes sous un humour noir et à froid.

Quant au *complexe*, c'est un instable, un angoissé assez comparable aux adolescents qui passent par cette période HMR. Il passera donc de l'apathie la plus profonde à l'activité la plus fébrile, de la peine à la joie la plus exubérante, bien que sa tendance profonde le porte, lui aussi, au pessimisme. Presque toujours inquiet et tourmenté, ne supportant pas l'inaction, il ne se satisfait jamais de rien, ni de l'action, ni de l'inaction, ni des personnes, ni des choses, ni de la pureté, ni du plaisir, ni du raffinement, ni de la vulgarité, d'où il passe brusquement et successivement.

Comportementalement, l'*harmonique* reste plus introverti qu'extraverti, sa réserve ne faisant place à l'exubérance que lorsque sa passion explose.

Le *mélodique*, toujours tourné vers l'extérieur, est surtout extraverti, tant pour recevoir que pour donner. C'est le « *màs-tu-vu* » qui cherchera toujours à briller et à être le point de mire ; possédant par dessus tout l'art et le désir de se mettre en valeur, il cherchera toujours à séduire par son entregent et son bagout. C'est, de ce fait, le plus diplomate, le plus menteur et le plus hypocrite, car il ment par facilité, par jeu, pour flatter ou plaire. Le prototype en est l'artiste, le vendeur, le camelot ou l'avocat.

Alors que l'*harmonique* a besoin de loyauté autour de lui et en lui-même, il se révélera donc moins enclin au mensonge, si ce n'est bien souvent par méfiance, cette dernière le poussant parfois à la dissimulation.

Le *rythmique-mélodique* mentira, lui, par calcul, car il est roué et retors, et la dissimulation lui paraîtra de bonne guerre, si elle lui permet de mieux arriver à ses fins.

Le *rythmique* pur, lui, ne ment pas ; il ne s'embarrasse pas de détours, et sa franchise spontanée va même jusqu'au cynisme.

L'honnêteté est donc nettement moins fréquente chez les *complexes* et chez les *mélodiques*, sans doute par une plus grande facilité à tromper autrui, mais aussi parce qu'ils aiment une ambiance factice.

Quand les *harmoniques* et les *rythmiques* essayent de tromper, ils se montrent nettement moins habiles : le *rythmique*, beaucoup

plus décidé, tendra toujours à faire ce qu'il a à faire, et à dire ce, qu'il a à dire. Quant au *complexe*, toujours déroutant, il sera tantôt spontané, tantôt retenu, tantôt désinvolte et charmeur, tantôt irritant et dissimulateur.

En ce qui concerne les *goûts* et les *intérêts*, statistiquement, les sujets *harmoniques* (groupe A), comme les jeunes enfants, seront d'abord portés vers les choses, ensuite vers les idées, ensuite seulement vers l'action et en dernier vers les personnes.

Les *mélodiques*, au contraire, sont attirés surtout par tout ce qui va multiplier leurs possibilités d'interaction et déployer leur faculté d'adaptation. Ils seront donc d'abord attirés par les personnes, puis par l'action, puis par les idées et enfin seulement par les choses et, bien souvent, uniquement lorsqu'elles sont nouvelles et qu'elles apportent ainsi un motif de plus d'interagir. Pour cette même raison, les *mélodiques* aiment habiter les quartiers animés des villes, aiment aussi une certaine promiscuité et tous les métiers de relations. Leur adaptation professionnelle est toujours rapide, mais ils se lassent vite de toute activité et changent facilement de métier.

Le *rythmique*, lui, s'intéressera d'abord aux idées, qui sont pour lui source d'activité physique et mentale ; ensuite à l'action, car les personnes et les choses restent accessoires et subordonnées à l'action et aux idées, dans son optique.

Les *complexes* se sentent attirés par tout à la fois, sans qu'un domaine prévale sur les autres.

L'*harmonique* est le plus sensible, le plus émotif et le plus affectif ; sa *sensualité* sera diffuse et le baignera tout entier ; il sera sujet aux coups de foudre et tendra à être gourmet en tout, même en alimentation. Il sera aussi naturellement porté aux contacts avec des plus jeunes, car sa sensibilité est encore dominante et permet de ce fait un meilleur contact.

Chez le *mélodique*, la sensualité tend à revêtir une forme plus verbale, plus sociale et moins physique. Sa faculté d'émoi étant faible, il est peu sujet aux coups de foudre et sera porté vers le flirt, le marivaudage, les attentions polies et l'amour courtois. La jalousie passionnée de l'*harmonique* se transformera, chez le *mélodique*, en une jalousie vaniteuse et orgueilleuse. Par l'amour, il cherchera à se valoriser, alors que l'*harmonique* est avide d'aimer et d'être aimé.

La sensualité du *rythmique* est nettement polarisée et il sera toujours plus sexuel que sensuel. Comme l'affectivité tend à être

une faiblesse pour lui, il sera moins sentimental, moins sensible et plus froid ; ou, du moins, essayera-t-il toujours de l'être. Il recherchera toujours des contacts plus âgés, grâce à sa maturité précoce, et tendra vers la sobriété et même vers la monotonie alimentaire (l'Inde est le pays des ascètes), alors que le mélodique se caractérise par sa gourmandise.

Quant à la sensualité HMR des *complexes*, ses contradictions intérieures l'amèneront plus facilement à la perversité, les faisant jouir de la souffrance des autres. Les peuples les plus cruels seront fortement chargés en éléments AB.

Les études médico-légales des groupes sanguins sont d'ailleurs très révélatrices.

En effet, du point de vue *pathologique*, les *mélodiques* sont, plus fréquemment que les autres hommes, enclins à la mythomanie et à la psychose maniaco-dépressive. La schizophrénie est moins fréquente chez eux que chez les rythmiques et chez les harmoniques. Leurs réactions antisociales sont principalement des délits d'hyperadaptation, tels des abus de confiance, des faux en écriture, des vols, des usurpations de fonctions ; l'escroc type est un mélodique, et le groupe O compte le plus de voleurs.

Les *rythmiques* pathologiques sont représentés par une importante proportion de pervers sadiques ; leur maladie mentale la plus fréquente est la schizophrénie ; leurs principales réactions antisociales sont les meurtres, les voies de fait et violences, car ils sont moins freinés que les autres par leur sensibilité, moins inhibés par leur milieu. Statistiquement, des quatre groupes sanguins, ce sont eux qui comptent le plus de criminels.

Quant aux *harmoniques*, leurs difficultés d'adaptation les mènent souvent à la paranoïa, parfois à la schizophrénie. Leurs actes antisociaux sont des délits d'inadaptation : crimes passionnels, vengeance, délits contre les biens, sans profits personnels. C'est le tempérament le plus criminel en intention, mais non en acte, à cause de ses inhibitions.

En pathologie, les *complexes* (AB) sont fréquents parmi les angoissés de toutes sortes et parmi les sadomasochistes ; ils fournissent la proportion la plus élevée de suicides. Constatation amusante : les AB médecins sont souvent psychiatres, ce qui leur permet de vivre en quelque sorte par procuration. Leurs actes antisociaux résultent de leur avidité (vols, recels, escroqueries) et comprennent aussi, comme pour les rythmiques, les coups et

les voies de fait. Il résulte de ces constatations que conseillers et psychothérapeutes ont intérêt à s'enquérir des groupes sanguins de leurs clients, comme élément d'appoint pour leurs analyses.

Ainsi les idées de culpabilités sont habituelles chez les sujets du groupe A, car ceux-ci possèdent toujours un sens intense de leurs responsabilités, et ils se demandent toujours s'ils ont bien fait tout ce qu'ils pouvaient faire. Ce sentiment est normalement étranger au groupe O dont les conceptions morales sont moins absolues, et parce qu'ils attachent plus de poids aux circonstances. Ce sentiment reste aussi étranger aux membres du groupe B, car ils sont plus imprégnés des notions de déterminisme et de fatalisme. Par conséquent, la présence d'idées de culpabilité comporte une signification de gravité différente pour un diagnostic de névrose selon le groupe sanguin du sujet. En psychiatrie, les sujets de sang AB, instables génétiquement, doivent toujours être beaucoup plus suivis, car ils sont plus enclins aux angoisses et au pessimisme.

L'ambition peut exister chez tous, mais restera longtemps dans le domaine du rêve chez l'*harmonique*, alors qu'elle sera précoce et à tendance monovalente chez le *rythmique*. Elle sera très importante chez le *mélodique*, toujours avide d'honneurs et d'intégration sociale. Pour la satisfaire, ce dernier aimera l'argent et pratiquera même la prodigalité.

Au contraire, le *complexe* et l'*harmonique* seront toujours économes de leurs biens (ce seront les pays d'épargne). Quant au *rythmique*, ce sera surtout de ses forces dont il se montrera économe.

Dans le domaine du subjectif, l'*harmonique* tend à l'être par excès d'affectivité, le *rythmique* par égocentrisme.

Pour ce qui est de l'injustice, c'est l'*harmonique* qui la supporte le moins, de même que le *rythmique*, chez qui l'esprit de justice devient facilement revendicateur.

Le sectarisme est *rythmique*, de même que le respect de la légalité.

La tolérance morale et la bonté sont le fait des *mélodiques*, parmi lesquels l'on trouve la plupart des philanthropes.

Le dévouement est plutôt *complexe* (donc AB) et la générosité sélective est *harmonique*.

Si nous analysons les tendances intellectuelles, nous observons que :

— La curiosité peut être très développée chez tous les tempéraments, mais elle est élective chez les *harmoniques*,

dispersée chez les *mélodiques*, polarisée chez les *rythmiques*, polyvalente chez les *complexes*.

— La prudence : le *rythmique* est très prudent, lorsqu'il s'engage lui-même, mais ne l'est pas dans l'action, où il fonce souvent tête baissée ; il est méthodique, précis, persévérant, organisé et discipliné, aimant la perfection et le travail bien fait, la profondeur du spécialiste, la ténacité teintée de fatalisme. Le *rythmique* est toujours prévoyant ; il édifie des organigrammes et des plans quinquennaux ; mais de lui-même, il ne sait pas prévoir l'imprévu, par tendance monovalente, impliquant un esprit très logique et mathématique (beaucoup de joueurs d'échecs sont du groupe B) ; il pourra donc être pris facilement au dépourvu par les catastrophes d'origine extérieure, comme par exemple les famines. L'*harmonique*, prudent dans l'acte ou lorsqu'il engage autrui, ne l'est pas pour lui-même. Le *mélodique*, nettement moins prévoyant, sera toujours porté vers le concret, le pratique, le pragmatique ; il lui faut le constant contact d'autrui pour l'inspirer, l'entraîner et partager les responsabilités. Moins précis, il se contentera facilement des objets et du travail de série, et sa tendance et son goût du verbalisme le pousseront vers le commerce et le « bla-bla » des avocats. Les meilleurs commerçants sont d'ailleurs les O et les AB. Dans tout travail intellectuel ou physique, les *complexes* aiment la complexité ; et cette tendance est telle, chez eux, qu'inconsciemment ils compliquent tout ce qui est simple, ce qui tend à limiter leurs facultés. De ce fait, ils travaillent mal isolés, tout comme les *mélodiques*.

— L'affectivité : l'*harmonique*, constant dans son affectivité, son ordre sera plus esthétique que rigoureux ; il recherchera lui aussi la perfection et la qualité du travail fini, mais en artiste et en artisan.

— Indépendance : alors que le *rythmique* tendra à l'indépendance vis-à-vis de tout ce qui n'est pas son rythme propre, l'*harmonique* le sera par tendance autarcique, car il aime s'organiser seul. Mais tout son intellectualisme et ses goûts éthiques et esthétiques seront teintés d'affectivité.

Quant au sens du commandement et des responsabilités, ils sont presque exclusivement l'apanage des *rythmiques*, soit de tempérament originel, soit réactionnel, résultant de l'âge. Les peuples spontanément guerriers sont de sang B. Ces guerriers nés, qui aiment et respectent la force et la lutte, sont toujours portés à combattre directement, frontalement, si je puis dire, et à

résister en bravant la mort. Lors de la dernière guerre à l'Est, les Allemands courageux, grâce à l'idéal qui leur fut inculqué par le national-socialisme, furent étonnés du fanatisme, du courage et du fatalisme dans la résistance des troupes soviétiques. Aucun ne comprit que cet héroïsme était dû à la psychobiologie rythmique des guerriers nés de ces plaines steppiques. C'est aussi parce qu'ils sont de sang B que tous ces peuples se dirigent par la force et par la poigne gouvernementale : le communisme organisé, légalisé, puissant et guerrier leur est particulièrement bien adapté, alors qu'ils repousseront le communisme anarchique, destructeur et passionnel des populations de sang A et O. Si le *rythmique* est un guerrier né, il est aussi très apprécié pour les travaux d'état-major grâce à sa propension à tout organiser et à tracer plans et organigrammes. Fanatique et fataliste c'est un excellent soldat pour la résistance à tout prix.

Si l'*harmonique* est peu guerrier, il est cependant un excellent soldat, car il a beaucoup d'initiative. Celle-ci est beaucoup plus rare chez le *rythmique*. L'armée apprécie aussi les *mélodiques*, surtout pour les recherches et les reconnaissances, où ses facultés d'adaptation peuvent s'extérioriser pleinement. Quant au *complexe*, c'est plus un assassin fanatique et cruel qu'un guerrier.

Statistiquement, la *mémoire* est l'apanage des *rythmiques* (B), alors que l'*imagination* appartient aux A, et l'*intelligence pratique* aux O.

De telles sortes que, placés dans des conditions d'éducation identiques, le A tendra normalement à devenir le plus cultivé, le O le plus débrouillard, le B le plus érudit et le AB le plus combinard.

De telle sorte aussi que, pour l'apprentissage et l'acquisition de nouvelles notions ou de nouvelles techniques, toutes les méthodes ne conviennent pas à tous. Il existe une puissance de concentration, une capacité d'assimilation et un rythme de travail, qui sont affaire d'individu ; mais par delà les différences individuelles, le tempérament, confirmé à l'échelon statistique, prédisposera à certains modes plutôt qu'à d'autres.

Ainsi l'*harmonique* apprend beaucoup mieux par ce qu'il fait concrètement qu'en écoutant passivement ses professeurs. De sorte qu'à l'école, l'*harmonique* sera souvent inégal, réussissant brillamment dans les matières qu'il aime, avec les professeurs qui lui plaisent. L'internat, surtout s'il provient d'une famille unie, lui est particulièrement pénible et peut influencer ses résultats. L'*harmonique* a toujours besoin d'essayer par lui-même ; aussi

les devoirs, les travaux pratiques et les stages lui sont-ils très profitables ; de même, les résumés et les tableaux synoptiques, mais uniquement s'il les a réalisés lui-même. Improvisateur et créateur, il apprend en une fois, sans grande préparation (peu de brouillons) et n'aime pas revenir en arrière, la première inspiration étant la bonne.

Au contraire, le *rythmique*, plus il revient sur sa tâche, plus il l'améliore ; et il n'accepte d'apprendre que ce qu'il a bien compris ou admis d'autorité.

Le *mélodique*, lui, aime les études en groupe, les échanges d'idées ; de ce fait, les leçons lui seront toujours très profitables. Son instantanéité d'adaptation lui permet de suivre, même si un professeur avance trop vite au départ, alors que, dans ce cas, un *harmonique* et surtout un *rythmique* ne pourront suivre.

Les *complexes*, quant à eux, n'apprendront avec efficacité que si les problèmes sont bien sériés au départ et imposés dans l'ordre et la méthode.

Et dans la décision, les *harmoniques* (sauf en cas de coup de foudre) et les *complexes* sont habituellement réfléchis, donc lents ; les *rythmiques* et les *mélodiques* beaucoup plus rapides.

Dans le domaine de l'éducation physique, l'on observera de même que les sports de finesse conviennent mieux aux *harmoniques*, les sports d'équipe aux *mélodiques*, les sports de force aux *rythmiques* et aux *complexes*.

Et que ce soit à l'école, à la caserne ou au travail, ceux qui assumeront leur direction doivent toujours se rappeler que les quatre tempéraments ne sont pas également sensibles aux mêmes modes de commandement.

La brusquerie paralyse l'*harmonique*, et les harceler ne fait que retarder leur adaptation. L'idéal est de se faire aimer d'eux avant de les commander.

Pour les *rythmiques*, il faut spécialement éviter la succession d'ordres et de contrordres, en se rappelant leur besoin de stabilité et de continuité, afin que leur rendement se développe au maximum.

Tous les modes sont applicables aux *mélodiques* du fait de leur grande adaptabilité.

Quant aux *complexes*, il faudra toujours sérier les consignes et les ordres, en ne les donnant que les uns après les autres et au fur et à mesure du développement du processus, car leur instabilité anarchique les pousse à tout mélanger.

Dès sa venue au monde, l'être humain doit s'adapter à autrui ; c'est d'abord l'adaptation au milieu familial, puis le milieu social s'élargira avec l'intégration scolaire et dans le monde du travail, sans oublier le milieu ethnique dans lequel cet ensemble baigne.

De ces divers milieux qui constituent la société, nous nous créons une certaine conception faite d'expériences heureuses et d'aspirations déçues, faite aussi de l'héritage culturel reçu au sein de la famille et de l'école, entretenu par nos lectures et par l'ensemble des *mass media* et que nous rectifions plus ou moins suivant notre personnalité.

Des investigations expérimentales ont démontré que, sous-jacent à toutes ces influences psychologiques et sociologiques plus ou moins inconscientes, le tempérament psychobiologique joue son rôle, ici comme partout, et son influence reste primordiale.

Pour ce qui est de la famille, par exemple, l'on constate que plus l'enfant est jeune, plus les manques de stabilité et d'homogénéité familiales lui sont nuisibles. Quel que soit son tempérament de base, tant qu'il est à l'âge *harmonique* de l'imprégnation ou à l'âge *harmonique-rythmique* de la structuration, cette instabilité affective et cette absence de cohésion et de régularité de son milieu l'empêcheront de s'édifier harmonieusement. De même, pour que les B et surtout les A puissent se développer et s'épanouir parfaitement, il faudra une famille bien unie et très homogène, cas de plus en plus rare dans nos civilisations mercantiles et hédonistes, où les mariages et les divorces entre gens d'origine et de culture différentes deviennent monnaie courante. Les *mélodiques*, au contraire, souffriront très peu dans un ménage désuni ; et les *complexes* peu également, mais chez eux, cet état accentuera leur instabilité constitutionnelle en les poussant vers l'anarchie.

C'est pour les B que la famille revêtira le plus d'importance, que l'amour filial sera le plus fort et que le respect des ancêtres sera le plus marqué. Les *harmoniques*, au contraire, auront tendance, étant adultes, à préférer la famille créée à celle dont ils sont issus. Etant le plus affectif, ce sera l'harmonique qui pourra montrer le plus de dévouement familial, mais parfois aussi le plus de haine, s'il y est déçu. Pour les *mélodiques*, la famille est un accident dont on se détache facilement. C'est parmi eux que l'on verra le plus de parents abandonnés ou relégués à l'hospice anonyme.

De même, les *rythmiques* et les *harmoniques* sont les plus profonds, les plus sélectifs et les plus fidèles en amitié, alors que les AB et surtout les O possèdent de nombreuses amitiés superficielles.

Lorsque le milieu ethnique est stable et homogène, les arts et la civilisation se développent en son sein, quelque soit sa prédominance *harmonique* ou *rythmique*. Vis-à-vis de l'individu, la civilisation jouera le rôle de mère, le formant par imprégnation.

Ainsi celui, qui naît et grandit au sein d'une civilisation harmonique, sera sensibilisé aux civilisations *harmoniques* plus qu'à toutes autres. De même, s'il est issu d'un peuple *rythmique*, c'est aux civilisations *rythmiques* qu'il sera sensibilisé. Le *mélodique*, toujours avide de changements et de contacts sera, quant à lui, le plus porté à admettre la présence d'étrangers, de même que le *complexe*. C'est parce que la France et le Bénélux sont essentiellement dirigés par des politiciens de groupe O, que ceux-ci imposent, sans y voir de mal, une saturation d'étrangers à leur pays respectif. Du moins est-ce une des raisons. Si un *rythmique* admet parfois l'étranger, c'est à la condition expresse de lui imposer sa propre loi et son propre rythme ; car pour un *rythmique*, un autre *rythmique*, vivant sur un autre rythme que le sien, lui sera aussi étranger. C'est pourquoi le *rythmique* du Turkestan et des steppes ne s'adaptera jamais au rythme du Nègre ou de l'Américain. C'est détruire un *rythmique* que lui imposer un rythme différent du sien. Quant à l'*harmonique*, s'il accepte un étranger, celui-ci doit d'abord devenir un ami ; ce qui facilite aussi l'acceptation par le *rythmique*.

Dans les groupes ethniques où les AB sont très nombreux, comme dans les Balkans, au Moyen-Orient ou en Amérique du Sud, révolutions et guerres existent à l'état endémique, en raison de l'instabilité foncière des HMR *complexes*. Pour les peuples à prédominance B, la guerre est une épreuve de force qui virilise et fait œuvre de salubrité publique, lorsque l'on craint la diversité *harmonique* et l'amollissement *mélodique* qui amèneraient une instabilité *antirythmique*. Pour les peuples à prédominance A, la guerre est toujours un processus d'autodéfense à base affective. Les peuples O, quant à eux, sont les plus pacifiques, à moins que des intérêts économiques ne les poussent au bellicisme ; ils sont philanthropes peut-être, mais marchands avant tout, comme les USA.

En ce qui concerne les arts, l'*harmonique* les aime tous : en véritable esthète, il est foncièrement amoureux de la beauté. Le *complexe* recherchera surtout la musique qui semble l'équilibrer et le stabiliser. Le *rythmique* sera plus porté vers la danse et le *mélodique* vers les manifestations artistiques sociales avec grand

apparat et vêtements richement décorés. L'*harmonique* aime l'art pour l'art, comme expression de la beauté, tandis que le *rythmique* le placera au service de la vérité : il aime l'art lucide qui confine à la science. Une constatation assez étonnante peut se faire en peinture : chez les peuples de sang B, elle manque totalement de perspective et de profondeur, alors que ces qualités sont essentiellement *harmoniques*.

Quand un *mélodique* se choisit un chef ou un meneur, il lui demandera surtout d'être un organisateur ; alors qu'un *harmonique* préférera s'attacher mystiquement à un chevalier qu'il peut admirer, alors que les *rythmiques* et les *complexes* préfèrent un dictateur à la poigne de fer comme Staline. C'est pour cette raison que la dictature brutale est si facilement acceptée dans les pays asiatiques, balkaniques et sud-américains, alors qu'elle gardera toujours un élan mystique dans les pays à majorité *harmonique* (comme en Allemagne nationale-socialiste).

En lisant ce qui précède, le lecteur a déjà pu se rendre compte que le travail de Léone Bourdel permet des applications aussi bien dans le domaine des maladies physiques ou mentales, que dans celui de la psychanalyse, de la psychologie, de l'éducation scolaire, de l'orientation professionnelle et de la délinquance.

Prenons, par exemple, l'orientation professionnelle : l'on sait qu'elle dépend avant tout de l'intéressé et de ses priorités d'intérêts, de même que de son milieu familial et social. Cependant, Léone Bourdel a prouvé que l'instinct psychobiologique a, lui aussi, son mot à dire dans le choix d'un métier, confirmant ainsi les prédispositions majeures propres à chaque tempérament.

Ainsi les *harmoniques* (A) sont plus nombreux dans les métiers de recherche et de création et dans les métiers d'immobilité relative en atelier. Cependant, leur adaptation professionnelle initiale est souvent longue et malaisée et leur rythme de travail est irrégulier. Ils sont aussi difficiles à commander, car la brusquerie et le harcèlement les inhibent. Ils ont besoin à la fois de confiance et d'autorité et doivent être attachés affectivement à leur patron. L'organisation de leur travail est personnelle et synthétique, et leurs synthèses remontent souvent jusqu'au déluge, afin de compenser leur désir d'absolu.

Les *rythmiques* (B) sont relativement majoritaires dans les postes d'action (armée ou police, par exemple), dans les fonctions techniques spécialisées et dans la recherche en filon allant jusqu'à l'expertise. Ils aiment les professions méthodiques qui savent

démontrer logiquement et méticuleusement. Ils accumulent les connaissances à condition d'une ambiance stable et à leur rythme propre. Aimant les métiers d'exécution, la monotonie des tâches ne les rebute jamais. Une fois le pied à l'étrier, ils se spécialisent progressivement, grâce à un esprit discipliné et méthodique, à la minutie et à la persévérance. Mélodiques (O) et *complexes* (AB) vont de préférence vers les métiers de relation et d'entregent, comme le commerce ou le métier d'avocat, et vers les métiers d'action au grand air. Ils aiment jouer les coordinateurs et ont horreur de la monotonie.

Ce qui nous importe ici, dans ce livre, c'est le principe de cette ingénieuse découverte de Léone Bourdel, qui nous prouve sans ambiguïté que les tendances comportementales et tempéramentales, de même que les aptitudes, les dons et les défauts, sont héréditaires, et spécialisent tels groupes sanguins ou telles ethnies au détriment d'autres.

Je ne puis que conseiller aux lecteurs que cela intéresse, de lire ces livres de Leone Bourdel, publiés chez Maloine. Ces découvertes ouvrent d'immenses perspectives dans les domaines de l'ethnologie et de l'anthropologie ; actuellement ces possibilités ne sont pas encore exploitées comme elles le méritent, alors que le tempérament racial, les migrations et les guerres, les élans religieux, les fanatismes et les sectarismes s'expliquent à merveille par ces simples données biologiques.

Car enfin, ce n'est pas pour rien que la mentalité chevaleresque, la tendance à l'altruisme et au dévouement sont nés parmi les populations *harmoniques* indo-européennes ; que l'opiniâtreté au travail, la ténacité dans l'adversité, le sens du devoir et le surpassement du moi (Nietzsche), sont eux aussi d'origine blanche occidentale. Ce n'est pas pour rien non plus, que certaines populations balkaniques, africaines et sémites, riches en sang AB, instables, sont toujours plus sanguinaires ; et que les populations des steppes asiatiques et de Chine, plus riches en sang B, sont guerrières et taciturnes, présentent un esprit pratique et utilitaire, et un sens musical plus porté vers le rythme que vers l'harmonie.

C'est aussi à cause de leur tendance *harmonique* que les Nordiques européens possèdent un sens religieux plus poussé, mais qu'ils tendent aussi en ce domaine vers une grande naïveté qui sera exploitée par les religions sémites, créées par des prêtres rusés et faussement naïfs, de sang O et AB, etc.

Terminons en citant cet exemple de tout un peuple que sa réalité biologique pousse à l'instabilité et à l'errance perpétuelle : celui des **gitans**.

Charles III d'Espagne et son sage ministre Aranda mirent tout leur zèle à tenter de transformer ces derniers en un peuple utile et sédentaire. Marie-Thérèse d'Autriche s'efforça d'en faire des cultivateurs et leur fit apprendre des métiers pratiques sédentaires. L'empereur Joseph II reprit à son compte ces tentatives.

Et après bien d'autres, les communistes hongrois essayent, eux aussi, de les stabiliser. Mais toutes ces tentatives furent vouées à l'échec, et actuellement même les communistes reconnaissent l'impossibilité de décider les Gypsies à s'établir et à se fixer dans des maisons ordinaires.

Si l'on remonte à leur origine, et si loin qu'on les connaisse, ils formaient déjà une tribu dravidienne errante dans l'Inde historique, avant d'en être chassés par les invasions hunniques, puis mongoles de Gengis-khan. Or, l'ensemble des Gitans forme la population la plus riche en **sang AB** du globe.

Quelques mots enfin au sujet d'un dernier facteur connu qui peut influencer plus ou moins favorablement les aptitudes et le tempérament : il s'agit du **biorythme**.

D'instinct nous savons que nous subissons plusieurs biorythmes qui peuvent modifier temporairement nos activités. Ainsi, le rythme circadien (alternance du jour et de la nuit), les rythmes saisonniers et annuels, le rythme des taches solaires (tous les onze ans), etc.

Tous les humains sont donc soumis à des cycles plus ou moins prononcés et plus ou moins amples, durant lesquels leur tempérament, leurs forces et leurs formes physiques, émotionnelles et intellectuelles seront variables. D'où la nécessité d'étudier caractère et tempérament sur un laps de temps assez long pour chaque individu ; car pour chacun le cycle de sa forme physique variera suivant une période de 23 jours, celui de sa forme émotionnelle tous les 28 jours et celui de sa forme intellectuelle tous les 33 jours, et cela à partir de la date de sa naissance. Naturellement, l'individu sera d'autant plus efficace, compte tenu de sa valeur propre basale, s'il se trouve au zénith de chacune de ces trois variables ou même au zénith des trois en même temps, qui représente les moments les plus favorables de son existence.

L'idée que certaines caractéristiques de la personnalité soient liées aux gènes est encore peu habituelle et même hérétique à notre époque, où les recherches en matière de sciences humaines portent beaucoup plus sur les éléments acquis que sur les éléments innés de la personnalité.

La cause de cette mentalité est à rechercher tout d'abord dans la suprématie culturelle et économique du monde anglo-saxon en général, et principalement de la démocratie américaine. Les Américains ne s'intéressent qu'aux éléments acquis de la personnalité, par fanatisme religieux (la Bible, le puritanisme et ses diverses sectes), et parce que cela s'accorde avec leur mentalité mélodique de peuple marchand à majorité relative de sang O.

Comme leur pensée « démocratique » incline à nier les différences de naissance et à considérer tous les hommes comme égaux (du moins au départ), cela explique l'orientation de la psychologie américaine vers l'étude du conditionnement, des influences culturelles, du milieu de travail et des situations interpersonnelles.

Aussi les psychologues formés à l'école américaine, dont l'influence a largement franchi l'Atlantique depuis 1945, sont-ils peu préparés à saisir l'intérêt et les implications d'une corrélation entre la personnalité et les facteurs génétiques.

D'autres part, les nominalistes de toutes nuances (comme ceux de la nouvelle droite d'Alain de Benoist) répugnent aux catégorisations en général et, en particulier, à l'idée d'une détermination héréditaire qu'ils ressentent comme une limitation à la liberté humaine.

De même les marxistes, pour qui l'homme n'est que le produit des conditions socio-économiques, « voient rouge » lorsque l'on rappelle que la nature humaine repose sur un substrat biologique et que l'homme n'est pas entièrement à créer.

Enfin, certaines personnes réagissent négativement à l'importance attribuée aux groupes sanguins, par allergie envers ce qu'ils considèrent comme du « racisme ».

Heureusement, beaucoup de savants réalistes, qui ne confondent pas idéologie et science, commencent à s'intéresser aux corrélations entre groupes sanguins et tempéraments psychobiologiques. Citons pour mémoire et de façon non limitative :

1. – Thomas et Hewitt, qui démontrèrent, entre autres, l'affinité de la psychose maniaco-dépressive pour le groupe O et

de la schizophrénie pour le groupe A. De même que la plus grande fréquence du sang O dans les dépressions endogènes et involutives. Ce sang O présente aussi une plus grande fréquence d'ulcère gastro-duodéal. En revanche, le cancer de l'estomac est significativement plus fréquent chez les A, de même que le cancer du rectum et des glandes salivaires ; de même aussi que les cancers de l'utérus et des ovaires ou la maladie de l'anémie pernicieuse. Les A sont plus nombreux parmi les malades hospitalisés en clinique chirurgicales et les O parmi les personnes qui n'ont jamais subi d'opération grave. Statistiquement les O auraient 60% de chances de plus que les A de dépasser 75 ans. En outre, la maladie de Parkinson est significative du groupe O, etc. Naturellement, dans le domaine de la pathologie, les sangs A et O ont été beaucoup mieux étudiés que les autres, car jusqu'ici les chercheurs appartenaient tous à des pays où ces sangs prédominent et parce que, d'autre part, ces recherches ne devinrent systématiques que depuis 1950.

2. – Le docteur Schaer, médecin d'une école suisse d'élèves officiers et sous-officiers, eut l'idée géniale de séparer ses élèves en trois compagnies correspondant à leur groupe sanguin respectif. Il put mettre ainsi en évidence, dans le domaine militaire, la supériorité des O pour les travaux d'adaptation (recherche et reconnaissance), celle des A pour les combats individuels et celle des B pour les tâches de planifications (travaux d'état-major) et pour les entreprises suicides du type actions de retardement et de résistance sans idée de recul.
3. – Une autre étude de ce genre, très complète, et qui, par conséquent, vaut largement la peine d'être citée ici, est celle du professeur Gille-Maisoni de l'université Laval du Québec. Son étude fut reprise par les Editions Maloine, sous le titre « Type de Jung et tempéraments psychobiologiques ». C'est une analyse détaillée des caractéristiques graphologiques en rapport avec la classification caractérielle de Jung et en rapport avec les groupes sanguins. Or les conclusions que l'on peut en déduire, sont non seulement surprenantes en graphologie, mais aussi dans les domaines de l'art, du dessin, de la peinture, de la sculpture et de l'architecture.

Voyons d'abord les constantes que l'on peut retrouver dans l'écriture.

- En effet, l'écriture des *mélodiques* est plus grande en moyenne et plus ample que celles des autres scripteurs. Le trait est ordinairement nourri, le tracé est aisé, spontané, arrondi; l'écriture est étalée, ondulée, à tendance en guirlandes avec finales centrifuges. Le rythme du mouvement est coulant, mais la tension souvent inférieure à la moyenne. Il y a souvent des formes enrichies, voire compliquées, comme des majuscules ornées. Enfin, leur écriture est ordinairement inclinée avec souvent des lignes sinueuses ou convexes et les marges sont souvent négligées et petites.
- Les écritures *rythmiques* (groupe B), au contraire, ont une stabilité du rythme de mouvement (écriture liée, égale de vitesse, de largeur et de pression), de la direction (parfois rectiligne) et de l'inclinaison; et cette stabilité peut atteindre la régularité stéréotypée (comme les appuis verticaux, les barres de T ou les lettres intermédiaires). Chez eux la tension est ordinairement supérieure à la moyenne, la liaison est fréquemment anguleuse ou semi-anguleuse, le trait presque toujours net. Mais ici, deux remarques s'imposent :
 - a). Tous les hommes devenant *rythmiques* avec l'âge, les caractéristiques de ce groupe tendent à se banaliser après la cinquantaine.
 - b). L'écriture des B cultivés montre tous les signes de la sensibilité intellectuelle (comme les inégalités de hauteur, de forme et de continuité, les liaisons variées, des ordonnances structurées et harmonieuses, etc.)
- L'écriture des *harmoniques* est, quant à elle, beaucoup plus difficile à caractériser, car aux manifestations du tempérament *harmonique* s'adjoignent presque toujours des signes *mélodiques* ou *rythmiques*; cela résulte du fait que la plupart des sujets A développent des tendances secondaires d'adaptation ou d'affirmation; d'où leur écriture est plus variée avec un rythme du mouvement (genre, pression, vitesse, continuité, dimension) inégal, nuancé, vivant; mais elle est simple, sobre avec des majuscules sobres et gracieuses, des marges respectées, une certaine ovulation (allongement de l'axe horizontal des oves), souvent des signes d'inhibition et des finales retenues. La dimension est petite, ce qui diminue la lisibilité.

- Quant aux écritures HMR *complexes*, elles sont toujours tourmentées avec des formes et une ordonnance peu esthétiques. Au fond, ce qui reste important à retenir de tout ceci, est que tout graphologue averti peut reconnaître sans difficulté le groupe auquel appartient le scripteur, ce qui démontre l'influence héréditaire génétique de tout notre comportement gestuel le plus fin.

Mais ce qui est encore plus surprenant et qui ressort bien de l'étude approfondie du professeur Gille-Maisoni, est l'expression du tempérament psychobiologique dans le dessin et dans les autres arts plastiques.

- Ainsi les dessins *mélodiques* se caractérisent par la prédominance des courbes, par les nombreuses liaisons entre les motifs, par la profusion et l'importance des détails et des ornements. Si un cadre est imposé au dessin, il y a fréquemment débordement. Le contenu, s'il s'agit de dessins libres, se caractérise par l'importance dominante de l'aspect social (personnes plus que choses ou idées, communication) parfois spectaculaires (vêtements, parures, etc.). Il vise une fin psychosociale consistant à communiquer, à enseigner, à émouvoir, à plaire, à convaincre et même à étonner. Rubens est un peintre mélodique. Chez les *mélodiques-rythmiques* apparaît l'élément de répétition avec souplesse (ex. : le Trocadéro à Paris ou l'Opéra). Quant aux productions *mélodiques* teintées d'harmonique, elles sont bien proportionnées, mais elles manquent de force (ex. : le Petit Trianon).
- Les dessins *rythmiques* se caractérisent, eux, par la répétition quasi identique du même motif, par l'amour des hachures et du noircissement de cases, avec des droites et des pointes qui l'emportent sur les courbes et avec un contenu volontiers technique ou abstrait, parfois ironique. En architecture, les réalisations *rythmiques* sont massives et écrasantes avec répétition inlassable des mêmes motifs. Les peintres Rousseau et Bernard Buffet sont *rythmiques*, et beaucoup de palais et de cathédrales de Russie le sont aussi. Le *rythmique-mélodique* répète des courbes plutôt que des droites, et il ajoute souvent des détails et des ornements.
- Les dessins *harmoniques* sont parfois plus difficiles à reconnaître. Leur composition est synthétique, c'est-à-dire dirigée par une idée initiale, à laquelle sont subordonnés les

détails ; les ornements sont peu nombreux ou inexistants et il y a toujours simplicité et sobriété. Les proportions sont belles, les dessins vivants et jamais monotones. L'artiste harmonique s'intéresse moins que le mélodique à l'aspect psychosocial de communication et traite davantage de sa résonance personnelle affectivo-intellectuelle. L'harmonique-mélodique possède moins de sobriété.

- Quant aux *complexes*, ils unissent les caractéristiques des trois tempéraments ; le dessin, au lieu d'être centré, possède plusieurs centres, voire se compose de motifs disjoints, construits sur plusieurs plans ; la répétition riche est souvent sous-tendue par des idées, soit d'avidité, soit d'angoisse et de pessimisme comme chez Jérôme Bosch ou Marc Chagall. Nous voyons donc que, comme pour l'écriture, les comportements d'expression sont toujours fortement influencés par la génétique.
- 4. — Que le professeur Gille-Maisoni soit en accord complet avec les conclusions de Léone Bourdel ne peut nous étonner. Mais de nombreux autres scientifiques ont étudié et attiré l'attention sur l'importance de cette hérédité des caractéristiques comportementales et psychobiologiques en rapport avec les groupages sanguins.

Citons encore, pour mémoire, Takeji Furukawa, le premier japonais à s'y intéresser dans les années quarante. Citons aussi Louis Van den Berghe, qui a publié « *Le sang* » (éd. P.U.E.) ; de même que R. Race et R. Sanger, qui ont publié « *Les groupes sanguins chez l'homme* » (éditions Maloine), etc. Ils sont des dizaines, mais leur énumération, ainsi que celle de leur œuvre, n'apportent plus rien de neuf pour appuyer ma démonstration. Il me plaît cependant de vous citer encore un auteur, car celui-là est très particulier : il s'agit d'un biologiste, enfant chéri du système mondialiste et coqueluche des media aux ordres de ce même système. Il ne se passe guère de débats télévisés à « apparence scientifique », mais en fait toujours truqués, où il ne soit présent. Vous le connaissez sûrement : c'est l'inénarrable Jacques Ruffié, truqueur diplômé et membre du Collège de France. Ce titre n'a rien d'étonnant, car le système mondialiste est tellement bien mis en place, depuis la dernière guerre mondiale, qu'il possède la mainmise sur toutes les nominations d'importance, honoraires ou scientifiques, dans la plupart des pays civilisés. En conséquence, dans le monde actuel, nous pourrions même dire qu'à la limite, les mieux pourvus en

titres scientifiques divers doivent toujours être les plus suspects de partialités et de sectarisme démocratique. Si l'on n'est pas d'accord avec «le système mondialiste», il faut vraiment être un génie, comme Konrad Lorenz, pour pouvoir obtenir un prix Nobel. Jacques Ruffié étudia donc, lui aussi, les comportements psychobiologiques en rapport avec les groupes sanguins, tout d'abord parce que l'hématologie est sa spécialité, mais surtout dans l'espoir et dans le but de démontrer l'inexistence des races humaines et de leurs différences, ce qu'un âne n'oserait nier, car on ne nie pas le soleil en plein midi.

L'argumentation développée par Ruffié en ce domaine postule que, comme toutes les races possèdent les quatre groupes sanguins, les différences individuelles héréditaires, liées à ces groupes, sont réparties dans toutes les races, ce qui tend, pour lui, à les dénier. Je reviendrai sur cette argumentation spécieuse dans le chapitre suivant ; mais notons déjà ici que Jacques Ruffié reconnaît aux individus ce qu'il nie aux communautés, aux ethnies et aux races, ce qui est simplement aberrant. Ruffié est le prototype de ces scientifiques obnubilés par leurs dogmes religieux et «humanitaires». Son livre est intéressant, à condition de se limiter à l'observation des faits qu'il cite et qui appuient d'ailleurs ma thèse.

Sans tomber dans le travers des schématisations excessives, car les ensembles infiniment complexes que sont une époque et une culture ne se réduisent pas à quelques formules, on constate que certaines civilisations possèdent un cachet de prédominances harmonique, mélodique, rythmique ou complexe.

Les Français, par exemple, reconnaîtront dans leur Moyen-âge (droit coutumier décentralisé, informel, et foi, chevalerie) une époque à prédominance harmonique, teintée de rythmique, correspondant à la présence des sangs A et B des envahisseurs germano-scandinaves dans la France du Haut Moyen-Âge.

Au cours de l'époque italienne de la Renaissance, nous constatons une influence surtout mélodique, alors que le grand siècle obéit à une structuration harmonique-rythmique sous Louis XIII, suivie d'un épanouissement harmonique-mélodique sous le Roi-Soleil.

Les éléments rythmiques (uniformisation abstraite, centralisation, rage antireligieuse) sont importants sous la Révolution et sous l'Empire, les éléments mélodiques-rythmiques le sont dans la France de Louis-Philippe, de Napoléon III et de la Belle Époque.

Aujourd'hui la France est HMR, au bord de la désintégration, surtout depuis la naturalisation massive d'émigrés de tous horizons.

Ces constatations, apparemment contradictoires, ne signifient pas que l'ensemble des Français a changé de psychobiologie et de groupe sanguin, quoiqu'un glissement de cet ensemble se manifeste, mais bien que l'élite ou plutôt la fausse élite, qui sert de classe dirigeante, change. Car une culture est toujours imposée par une classe dirigeante, souvent peu nombreuse, qui reste plus ou moins acceptée par le peuple, assez amorphe, et par ses artisans.

De toute façon, ces considérations fournissent souvent une clé intéressante pour aider à comprendre l'histoire et ses complexités. Ainsi, le peu de compréhension réciproque entre les USA et la France n'est-il pas, pour l'essentiel, l'expression de la manière dont le A voit le O et vice-versa ? Dans l'opposition entre les deux Allemagnes, n'entre-t-il pas beaucoup de l'opposition du rythmique et de l'harmonique ? De même que dans l'incompréhension entre les USA mélodiques et les rythmiques et complexes de l'Amérique du Sud ? La connaissance des tempéraments psychobiologiques permet au voyageur des observations qui lui eussent échappé. Presque tout, en Inde, est rythmique : la force des traditions, l'organisation sociale rigide, la religion, l'orientation intellectuelle des élites, l'architecture. Le Japon est typiquement HMR, stabilisé par une rigide structure rythmique. Les USA sont mélodiques ; la Castille harmonique-rythmique s'oppose à l'Italie mélodique et la Pologne, complexe-harmonique, à la Russie rythmique.

Ces constatations recoupent, avec une remarquable constance, les proportions relatives des groupes sanguins chez les élites des peuples correspondants (le groupage des élites pouvant ou non correspondre à celui des peuples soumis). L'Inde, à prédominance B, le Japon AB, les USA et l'Italie O. La proportion de sang B augmente régulièrement d'Allemagne occidentale à la Russie, en passant par l'Allemagne de l'Est.

Les Mayas étaient établis de temps immémoriaux au Guatemala. Leur système agricole épuisait le sol, les obligeant à aller cultiver de plus en plus loin des centres d'habitation. Ils résolurent le problème en émigrant au Yucatán. Ces deux traits : épuisement du sol et émigration en masse, sont éminemment mélodiques. Et les Mayas sont presque tous de sang O.

L'Empire inca possédait une organisation fonctionnarisée rigide, extrêmement centralisée, mathématiquement hiérarchisée. Or, les indigènes du Pérou sont en très grande majorité de sang O.

Par conséquent, le cachet de leur civilisation s'explique lui aussi par l'histoire. En effet, les Incas, classe dirigeante venue d'ailleurs, imposèrent leur mainmise psychobiologique B, d'autant plus aisément que leur petit nombre nécessitait un régime militaire hyperdiscipliné pour maintenir la cohésion de leur empire, etc. Nous constatons donc ainsi, que même l'histoire recoupe et est recoupée par la science psychobiologique découverte par Léone Bourdel.

Cette hérédité psychique et mentale imprégnera donc tellement chaque groupe humain, que son expression se traduira par des cultures, des organisations sociales, des morales, des religions, des lois et même des linguistiques différentes, malgré un fond syntaxique commun. Et je voudrais maintenant préciser quelques notions élémentaires sur cette question des langues qui, elles aussi, puisent leurs caractéristiques dans le tréfonds biologique des sociétés humaines.

Tous les philologues actuels enseignent que toutes les langues ne sont pas formées sur le même principe, tout comme l'origine et l'invention du langage ne sont pas uniquement influencés par les besoins matériels.

Il y a diversité complète dans le mode de formation.

Les familles altaïques, aryennes et sémitiques, par exemple, procèdent de sources parfaitement étrangères les unes aux autres. Tout y est différent : la lexicologie a, dans ces différents milieux linguistiques, des formes parfaitement caractérisées et à part ; la modulation de la voix y est spéciale, car ici, l'on se sert surtout des lèvres pour créer le son, là on les rend par la contraction de la gorge et, dans un autre système encore, on les produit par l'émission nasale et comme du haut de la tête. La composition des phrases, la fixation des substantifs, la nature du verbe, le mécanisme grammatical et la syntaxe, démontrent la différence de logique et de sensibilité qui existent entre les races et les catégories humaines.

Il y a plusieurs points de départ linguistique, car, à l'origine, il y avait plusieurs formes d'intelligence et de sensibilité. L'originalité d'un peuple se situe aussi dans sa langue ; c'est elle qui modèle les mots chargés d'expérience humaine et les organise dans la phrase, selon une structure qui lui est propre. Elle représente un véritable héritage psychologique que se transmettent les générations. Les linguistes Georges Mounin, Edouard Sapir, et, tout récemment, Benjamin Lee Wohrf ont prouvé que la pensée des différents

peuples de l'humanité est influencée et directement conformée par les structures de la langue qu'ils parlent, dans la mesure où celle-ci décrit le monde d'une certaine façon et en formule implicitement une vue spécifique.

Toute langue exprime donc une façon de penser dont elle est le produit. En retour, elle façonne la mentalité, de telle sorte qu'acquérir une langue, ce n'est pas seulement accumuler des compétences verbales, mais c'est aussi s'imprégner d'une idéologie, c'est-à-dire d'une conception du monde et d'une hiérarchie des valeurs qui viennent se greffer sur celle, qu'incarne, à un moment donné, la langue maternelle. Le refus d'une langue est un refus instinctif d'adhérer aux concepts et aux valeurs implicites de sa culture ou de sa civilisation. Dans le même ordre d'idée, nous pouvons dire que les langues ressemblent au génie particulier des peuples qui les créent. Elles s'altèrent dans la mesure où le sang de leurs populations créatrices se modifie par mélange. Le rôle qu'elles jouent dans la formation de leurs dérivées est proportionnel à l'influence numérique de la race qui les apporte dans le nouveau mélange. La différence de niveau entre l'intelligence des conquérants et celle des peuples soumis donne toujours naissance, au début des nouveaux empires, à l'usage des langues sacrées, comme, par exemple, celle des Incas au Pérou, ou celle de l'aristocratie égyptienne religieuse du Haut-Empire, ou même celle des Brahmanes aux Indes.

C'est la partie héréditaire de notre pensée qui nous permet d'adopter automatiquement et de comprendre un certain type de langage, de sentir une façon de parler et de syntaxer. À tel point même, que l'on classe parfois les races suivant leur linguistique particulière.

Or nous sommes forcés de reconnaître que les langues indo-européennes sont les plus évoluées de toutes. La preuve nous en est fournie par le langage scientifique actuel où le progrès n'est possible que dans les idiomes indo-européens. C'est tellement vrai que, pour progresser dans leurs recherches industrielles et atomiques, les savants chinois ont dû adopter et apprendre l'anglais (ou tout autre idiome du groupe indo-européen), car la langue et l'écriture chinoises étaient trop imparfaites pour pouvoir sentir et faire ressortir toutes les nuances nécessaires à l'esprit et à l'expression scientifique. Malgré cela, il ne fait cependant pas de doute que l'anglais ne s'imposera jamais comme langue véhiculaire en Chine, car la masse chinoise, dans sa majorité, a hérité d'une

tournure d'esprit différente de celle de l'Indo-européen. Et comme l'anglais fait partie de cette culture indo-européenne, la masse chinoise ne pourra jamais en assimiler les subtilités, ni en comprendre toute la finesse.

Il existe cependant de rares cas dans l'histoire, où des communautés entières ont adopté en bloc une langue étrangère. Citons les Moïs, de race et de culture indonésiennes, qui adoptèrent brusquement la langue mônkhmer qui, à l'inverse de l'Indonésien, ne comporte aucune suffixation. Cela tendrait à faire croire que culture, race et langue, peuvent être partiellement indépendantes. En réalité, il n'en est rien, car il est prouvé que l'ethnie, qui accepte si facilement cette nouvelle forme de langage, est héréditairement prédisposée à en assimiler les subtilités ; dans le cas contraire, la langue n'aurait pas pu s'y maintenir. Il en est d'ailleurs toujours de même lors de l'acceptation d'une morale, ou d'une religion, ou d'un ensemble de lois juridiques étrangères. Toutes ne pourront s'implanter et subsister à l'intérieur d'une ethnie ou d'une race que si celles-ci sont prédisposées et préadaptées héréditairement à les recevoir et à les conserver. Dans tous les cas contraires, elles disparaîtront, souvent même après quelques décades.

C'est pour cette raison que le christianisme naissant a dû composer et adopter, pour de nombreux siècles, bon nombre de coutumes païennes, afin de subsister parmi les populations celtes et aryennes qui le recevaient. Son égalitarisme et son anarchie originelle dut se transformer en un catholicisme combatif et hiérarchisé, et ce n'est pratiquement que vingt siècles plus tard qu'il peut enfin se montrer tel qu'à ses origines judaïques. De catholique, il est enfin devenu chrétien, car actuellement, l'ensemble des peuples anciennement catholiques s'est judaïsé progressivement, surtout à la suite de la seconde guerre mondiale. Il en fut de même pour tout le système législatif romain qui, en Gaule, forma un compromis entre les lois communautaires romaines et l'esprit d'indépendance celte et germanique.

Ce compromis fut tel qu'au début, Goths et Lombards ne purent s'installer au milieu des populations romanisées, sémitisées et asservies qu'en instaurant le système du double code juridique qui persista durant tout le haut Moyen-âge en Aquitaine, en Espagne et en Italie du Nord.

Quoique boiteux, ce système permit la lente assimilation des deux communautés et la dilution progressive des Goths dominants dans le magma autochtone romanisé et sémitisé. Et ce n'est qu'en

l'an 800, sous Charlemagne, que cette jurisprudence fut unifiée, car, à cette époque, l'âme fière et indépendante des Goths avait disparu.

Pour en terminer avec ces considérations linguistiques, remarquons encore que les peuples qui possèdent « le don des langues », comme les Slaves, les Balkaniques ou les Juifs, sont tous à majorité de sang O mélodique, ou AB complexe.

Notons aussi que si cette assimilation d'une langue étrangère n'offre que peu de difficultés, lorsqu'il s'agit d'une langue du même groupe racial (comme pour un Slave qui apprend une autre langue indo-européenne), il en va tout autrement lorsque les races sont d'origine différente. Les Sémites qui s'expriment en indo-européen retombent toujours très vite dans leur fatras allégorique. Relisons les « *Protocoles des Sages de Sion* » pour nous en persuader. De même, Einstein, expliquant sa théorie de la relativité, retombe tout au long de son exposé dans cet allégorisme qui imprègne tout son être. De même les potentats nègres qui s'expriment en Français ou en Anglais, ne peuvent le faire qu'en « petit nègre ». Car si le langage cartésien est typiquement aryen, la magie du « verbe » est proprement sémite et la palabre syncopée et rythmée proprement négroïde.

Il est impossible de terminer cet aperçu sur l'hérédité comportementale humaine sans rappeler l'influence du phénomène général de « domestication ».

J'ai d'ailleurs déjà développé ce problème dans mon livre traitant du « *Matérialisme biologique* ». Ce phénomène, dit de domestication, dont l'étude relève, au départ, de l'éthologie générale, s'applique aussi, plus ou moins intensément, aux diverses branches raciales de l'humanité, en modifiant leurs comportements primitifs dans la même mesure qu'il a transformé celui de nos animaux domestiques. Car malheureusement, l'homme civilisé est bien souvent domestiqué.

Expliquons-nous plus en détail sur ce point en rappelant tout d'abord que l'éthologue Emil Fisher a prouvé, par un vaste rassemblement de faits, qu'un grand nombre de traits distinctifs de l'homme moderne, et notamment les signes distinctifs de sa race, reposent sur des transformations du modèle originel tout à fait semblables à celles que nous désignons chez les animaux comme des phénomènes de domestication. Konrad Lorenz constate de même.

Chez tous les animaux supérieurs, la domestication entraîne tout d'abord des modifications physiques, telles qu'un raccourcissement des extrémités et de la base du crâne, un relâchement des tissus conjonctifs, des oreilles tombantes, une baisse du tonus musculaire, une tendance à engraisser et surtout un élargissement absolument général et héréditaire du champ des variations de toutes les caractéristiques d'espèce.

Voyez, par exemple, le nombre de races de chiens en regard de celles des loups. Chez l'homme, le phénomène de domestication entraîne le relâchement des muscles, le ballonnement du ventre, la mollesse des tissus conjonctifs, la peau flasque, la démarche lourde, l'œil relativement petit et faible, les traits du visage mous, peu marqués et sans expression, une tête type bouledogue, etc. Et, constatation très intéressante : notre jugement intime, dans le domaine esthétique, ressent comme « affreuses » toutes ces caractéristiques résultant du phénomène de domestication.

Pour l'homme aux goûts non pervers par le snobisme ou par des mutations géniques de son sens esthétique, la noblesse correspondra toujours aux caractères sauvages et la laideur aux caractères domestiques.

Mais le phénomène de domestication ne modifie pas seulement les caractéristiques physiques et physiologiques ; il modifie aussi le comportement général de l'homme et de l'animal qui en sont atteints.

Tout d'abord l'animal domestique va diminuer la production de ses mouvements locomoteurs en corrélation avec la baisse de son tonus musculaire et de sa tendance à engraisser. Son comportement de combat est toujours très affaibli en comparaison avec celui de ses cousins restés sauvages, de même que son entêtement dans la réalisation de ses désirs et de ses projets.

En second lieu, chez la plupart des animaux domestiques, la sélectivité spécifique des mécanismes innés de déclenchement se perd presque totalement. Il y a élargissement des schémas déclencheurs innés avec perte d'une grande partie de leur sélectivité. Cela revient à dire que chez les animaux sauvages, un grand nombre de conditions doivent être remplies pour que leur vie familiale et sexuelle, hautement différenciée, puisse se développer, alors qu'il suffit, chez les animaux domestiques, d'enfermer ensemble assez longtemps deux spécimens de sexe différent pour mener à bien un élevage. Le loup ne s'accouplera qu'avec une louve ou, à la rigueur, avec une femelle de l'espèce canine très proche de

lui, comme certaines femelles de chiens esquimaux ou de bergers allemands, et qu'il attaquera pratiquement toutes les autres femelles de races canines, même lorsqu'elles seront en rut. Par contre, toutes les races de chiens domestiques se mélangent entre elles sans difficulté, à moins que des disproportions physiques trop importantes ne les en empêchent.

À cet égard, il n'est pas douteux que le besoin qu'éprouvent certains humains de copuler avec des individus d'autres races, plutôt qu'avec des femmes ou des hommes de leur race et de leur ethnie, soit engendré par une **perversion « domestique »** de leur instinct sexuel. L'homme biologiquement normal ressentira toujours une attirance beaucoup plus intense pour les femmes de sa race et de son ethnie que pour les étrangères, compte tenu, bien sûr, des phénomènes de manque, qui peuvent abaisser fortement le seuil réactionnel de son instinct sexuel, ou même le pervertir par des excitations de remplacement qui apparaîtront d'autant plus rapidement, et finiront même par remplacer le schéma instinctif sexuel normal, lorsque l'individu sera comportementalement plus perversi par la « domestication ».

Il est certain que de nombreuses anomalies du comportement, qu'il soit sexuel ou autre, prennent leur origine dans des mutations géniques des activités comportementales ou, pour le moins, dans la capacité de production d'excitations endogènes de certains comportements fondés sur des automatismes.

C'est ainsi que, chez les animaux domestiques, le processus de production d'énergie endogène, ayant trait à la nourriture et à l'accouplement, tend à s'hypertrophier, tandis que diminuent toujours ceux qui intéressent des comportements phylogénétiques plus récents, comme ceux ayant trait à la défense de la progéniture et de la communauté familiale, de même que ceux qui intéressent l'ensemble des réactions dites sociales. Il en résulte une évolution du comportement social vers une grossièreté « bestiale ».

Tout ceci revient à dire qu'il ne faut jamais négliger le facteur génétique dans la recherche des phénomènes de dégénérescence du comportement social chez les hommes civilisés. La preuve nous en est encore confirmée du fait que les hommes biologiquement normaux, et principalement les « aristocrates biologiques » des diverses sociétés humaines, ressentent toujours, comme haute valeur éthique, les comportements de type sauvage, et comme mauvais, ceux qui tendent à s'hypertrophier sous l'influence de la domestication. Pour cette raison, la goinfrie, la lâcheté et

les excès sexuels seront toujours ressentis comme mauvais. Et ce que la psychopathologie humaine appelle « pauvreté affective » repose très certainement sur des fondements génétiques et très vraisemblablement sur la défaillance de schémas relationnels éthiques et esthétiques ; de même, l'accroissement pathologique du comportement d'agressivité repose sur une hypertrophie de la production d'excitations endogènes, conditionnée par la domestication.

Ceci revient enfin à dire que **pour maintenir une société humaine en parfait état de fonctionnement et à un haut niveau social et culturel, il faut lui conserver certaines des caractéristiques « sauvages » de l'espèce, soit exalter le courage, la fidélité, le sens de l'honneur, le goût de l'entreprise et du risque, de l'altruisme et de la défense de tous les faibles, etc.**

Malheureusement, dans nos sociétés modernes et dites civilisées, la diminution des instincts sociaux et des inhibitions est extrêmement utile dans la bataille de la concurrence moderne.

C'est ainsi que des êtres peu sociaux, voire franchement asociaux, ont de loin beaucoup plus de succès financiers que les êtres valeureux et honnêtes, aux frais desquels les premiers vivent en définitive. Les éléments sujets à ces défauts pénètrent les peuples, les États et les sphères culturelles à la manière des cellules cancéreuses pénétrant les corps. Et, comme celles-là, ils finissent par anéantir les organismes qui les accueillent. L'anéantissement régulier des cultures constaté par Spengler est très certainement dû en grande partie à ce processus. Ce n'est pas une « *inéluçtable logique du temps* » qui amène ce vieillissement des nations cultivées (comme le pense Spengler), mais bien le phénomène biologique de domestication poussé dans ses ultimes aberrations.

Le comportement humain n'est pas aussi totalement déterminé par la raison, comme le suppose la plupart des philosophes. Il existe chez l'homme, à côté de la morale responsable, des motivations enracinées dans des couches plus profondes et phylogénétiquement plus anciennes du comportement social ; de sorte que **la morale présente bien souvent de grandes analogies avec le comportement inné des animaux supérieurs.**

L'hypertrophie des instincts d'accouplement et d'alimentation que nous désignons à tort comme animale, n'étant « qu'animale domestique », existe sans aucun doute en tant que manifestation de dégénérescence chez les hommes civilisés ; tout autant

que la disparition des instincts sociaux et des inhibitions plus subtilement différenciées. Et nous pouvons certifier, sans nous tromper, que les déséquilibrés sexuels, tout comme les asociaux et comme tous ceux qui œuvrent à la destruction de leur propre société par l'anarchie ou par la lutte des classes, sont non seulement des dégénérés, mais aussi des mutants « domestiques », nés des aberrations de la civilisation. Ces mutants, à l'agressivité pathologique et hypertrophiée, ont réorienté la « saine agressivité sauvage » intergroupes en une violence contre leurs propres frères. Ils ont transformé leur « racisme » biologiquement normal en une lutte de classe destructrice du groupe qui leur a donné la vie. Ils sont comparables à ces chiens domestiques qui mordent leurs petits et leur maître. Ce n'est pas pour rien que ce sont les races canines les plus parfaitement apprivoisées, comme les dobermans, les lévriers ou les dogues allemands, qui présentent le plus de mutants dépourvus des mécanismes inhibiteurs sociaux, et qui, de ce fait, se retournent le plus souvent contre leur maître.

L'excès de liberté dans les populations humaines dites civilisées, mais en réalité domestiquées, est particulièrement dangereux, car les modifications du comportement instinctif due à la domestication sont, en soi, des processus qui frôlent le pathologique.

Les défauts auxquels l'homme doit ses libertés individuelles sont très voisins de ceux qui le poussent à l'abîme. Pour cette raison, le psychologue Gehlen qualifie l'homme d'« être de risque ». Ne confondons pas non plus une juste et saine limitation de ces libertés avec « brimades ». Car si la liberté doit nécessairement s'arrêter là où commence celle des autres, tout ce qui empêche l'homme d'être maître de son propre destin, sans nuire ni à l'intégrité ni à la liberté d'autrui, est une brimade. Et tout homme normal la ressentira même comme une véritable injustice.

Ainsi, le port de la ceinture de sécurité en voiture est une brimade, engendrée par une sécurité sociale mal comprise. Est une brimade aussi la ridicule limitation de vitesse⁽⁶⁾, basée sur l'égalitarisme démocratique et utopique, mais qui ne tient pas compte des qualités de pilotage de chacun, ni des qualités

6). Tous les pilotes de courses automobiles vous le diront : « *Ce n'est pas la vitesse en soi qui est dangereuse, mais bien la vitesse dans un environnement inapproprié ; ainsi, rouler trop vite sur une route mal entretenue, trop étroite, verglacée, trop encombrée par d'autres véhicules, ne pas respecter ses distances en fonction de la vitesse, etc.* »

mécaniques des divers véhicules. En effet, certaines voitures, principalement les petites cylindrées, sont déjà dangereuses bien en-dessous des 120 km/heure, et je connais de nombreux conducteurs de véhicules qui deviennent de réels dangers au-dessus de 40 km/heure. Ce n'est donc pas par ces brimades que l'on améliorera la circulation routière, mais en recréant une véritable éthique, et en exaltant le respect de la vie d'autrui par une saine prudence librement consentie. Lorsque l'on fait confiance et que l'on redonne toute liberté à un homme sain et biologiquement équilibré, sa conscience l'empêchera toujours d'en abuser. Par contre, l'excès de liberté accordé à de nombreux petits crétins intellectuels qui se croient tout permis parce que papa est riche, fonctionnaire ou technocrate, est des plus nuisibles, car elle permet à des irresponsables, incapables d'un jugement équilibré, de perturber, d'ébranler et même de détruire l'ordre public de la société qui leur a donné naissance. 75% des accidents de voiture sont perpétrés par 25% des conducteurs, parmi lesquels l'on retrouve bon nombre ayant moins de vingt-cinq ans.

Pour survivre, une société doit être hiérarchisée biologiquement, et les libertés de chaque individu doivent toujours y être proportionnelles à ses devoirs et à ses obligations envers la communauté.

L'expérience, l'apprentissage de la vie et un service militaire bien compris, sont encore les meilleurs révélateurs des qualités et des aptitudes au commandement.

Il est d'ailleurs intéressant de constater que ceux qui prône la liberté à outrance et sans limite, sont, en grande majorité, ceux qui n'ont pas dû faire leur service militaire, et qui, en outre, ont toujours bénéficié d'énormes avantages familiaux et politiques dans la lutte pour se créer une place au soleil.

Dans les sociétés naturelles en complète décadence, l'on a habitué les gens à estimer la valeur sociale d'un individu en fonction de son verbiage, de son entregent politique ou mercantile et de sa réussite financière.

Les Yankees ont d'ailleurs pris l'habitude de se présenter en disant : *« Je vauX autant de dollars »*. L'idole de ces sociétés financières est d'ailleurs un Bernard Tapie, escroc né d'un excès de liberté et d'amoralité sociale. Il démontre par sa présence l'abîme moral dans lequel est tombée la société française. D'ailleurs, pour jauger à sa juste valeur cette même société, je conseille de lire

« *La nomenklatura française* » d'Alexandre Wickam et de Sophie Coignard (paru aux Éditions Belfont). Ils y décrivent les pouvoirs et les privilèges des « élites », ou plus exactement des fausses élites, qui ont accaparé le pouvoir dans ce pays. Ces sociétés, où de telles valeurs remplacent les qualités biologiques essentielles, doivent finir par éclater et disparaître.

Pour redresser un monde décadent dominé par ces valeurs négatives, il faudra retourner aux notions biologiques essentielles et éliminer le libéralisme mercantile.

Car seules des sociétés biologiquement hiérarchisées et culturellement équilibrées, par un retour au bon sens et aux connaissances païennes, pourront relancer la marche en avant de l'humanité, tout en réalisant le bonheur de chaque individu.



CHAPITRE V

BRÈVES CRITIQUES DES ARGUMENTS HABITUELLEMENT ÉMIS PAR LES ANTIRACISTES

Fréquemment l'on peut lire, dans des magazines de vulgarisation, des articles dénigrant le racisme en s'appuyant sur la thèse des groupes sanguins. Voici, en quelques mots, l'argumentation soutenue :

« Comme il existe autant de gens du groupe O chez les Chinois que chez les Français, ou de gens du groupe B chez les Nègres, les Arabes ou les Chinois, ou du groupe AB chez les Indiens (Inde) et les Sud-Américains, c'est la meilleure preuve que toutes les races et les ethnies actuelles sont suffisamment mélangées pour ne plus former qu'une seule masse indifférenciée, et que nous sommes, de ce fait, tous frères en Jésus-Christ ».

Et, ajoute-t-on toujours :

« À part la couleur de la peau, plus rien ne différencie les races entre elles ».

Arrivé à ce chapitre du livre, n'importe quel lecteur honnête peut se rendre compte de la bêtise et de l'ineptie de ces affirmations péremptoires. En effet, les quatre grands groupes sanguins sont apparus, il y a environ trente-cinq millions d'années, parmi les espèces de primates supérieurs. Et, à l'heure actuelle, tous les grands singes anthropomorphes, de même que l'ensemble de la lignée humaine en possèdent. Or ce n'est pas parce qu'un Indo-européen

est du groupe B, par exemple, qu'il est nécessairement de même race qu'un Nègre, qu'un Arabe ou qu'un Mongol du même groupe. Pourquoi alors ne pas le considérer comme de la même race qu'un gorille du groupe B ? C'est de l'enfantillage auquel même Jacques Ruffié ne se prête pas !

Second argument invoqué : la couleur de peau. Or, dans mon chapitre III, j'ai démontré à suffisance que certains indo-européens, comme les Afghans, par exemple, sont beaucoup plus foncés que les Nègres boshimans et que certains jaunes sont plus clairs que certains européens, etc. Celui qui réduit le racisme à une simple couleur d'épiderme est aussi ridicule que le jardinier qui prétendrait que les carottes et les pommes golden sont de même espèce ou de même race, parce qu'elles sont toutes deux colorées grâce au même pigment appelé « carotène ». Que dirions-nous, en ce cas, des petites pommes rouges dont le pigment épidermique est de l'anthocyane ? Dans ce type de raisonnement, elles devraient presque appartenir à un embranchement botanique différent !

Cette façon hypocrite et pseudo-scientifique de considérer le racisme, j'ai aussi pu la lire chez le professeur Nestourk. Cet anthropologue russe semble être une sommité du monde communiste, car ses œuvres sont traduites en français et semblent servir de références pour les petits gauchistes de salons de langue française.

Pour justifier son antiracisme, monsieur Nestourk compare les différentes races humaines au chimpanzé. Pourquoi le chimpanzé plutôt que le gorille ou le babouin, me demanderez-vous ? Là réside un mystère. De toute façon, son raisonnement s'appuie sur des exemples du genre que voici :

« Le relief supra-orbitaire est plus faible chez le Négroïde que chez l'Europoïde ; celui de ce dernier est donc plus proche du relief supra-orbitaire du chimpanzé que ne l'est celui du Nègre actuel. De même, les lèvres minces du Mongoloïde se rapprochent plus de celles du chimpanzé que les grosses lèvres éversées du Négroïde ; alors que le nez haut inséré et droit de l'Europoïde éloigne plus ce dernier du chimpanzé que le nez aplati et bas inséré du Négroïde, etc. »

Il en conclut qu'aucune race n'est, de ce fait, supérieure ou inférieure (sous-entendu, sans doute, par rapport au chimpanzé). En outre, comme beaucoup d'antiracistes, il évite soigneusement de parler des différences raciales comportementales, culturelles et intellectuelles, se bornant, en l'occurrence, à présenter les faits

comme les rapports de l'UNESCO, c'est-à-dire en trîpatouillant les statistiques. Ce n'est pas parce que 3% de la population nègre arrive à l'université, ni parce qu'il existe un professeur nègre de mathématique à l'université du Zaïre, que l'ensemble des Négroïdes est aussi intelligent que l'ensemble des Indo-européens.

Les travaux d'Arthur Jensen, de Hans Eysenck, d'Audrey Shuey, etc., sont là pour nous démontrer ces différences intellectuelles.

Or les races se définissent toujours, pour chaque caractère, par la présence d'une fréquence statistique signifiante. D'autre part, il est certain que s'il faut, comme le professeur Nestourk, aller chercher le chimpanzé comme point de référence pour étudier les races humaines, nous aboutirons, comme lui, à la négation de toute différence.

Cette attitude peut se comparer à celle d'un astronome qui étudierait les distances de la Terre et de la Lune par rapport au Soleil. Si, à la place du Soleil, l'on prenait comme référence l'étoile Sirius, ou même une étoile à l'autre bout de notre galaxie, il est certain que la différence de distance Lune-Soleil ou Terre-Soleil, encore évidente, deviendrait nulle s'il s'agissait de Terre-Sirius ou Lune-Sirius.

De même, en comparant toutes les races humaines à un cousin singe éloigné, il est certain que tous les hommes apparaîtront semblables : c'est de l'enfantillage qui ne nie en rien l'existence des différences raciales dans l'espèce humaine.

Malheureusement, de nombreux savants se prêtent encore à ces jeux intellectuels, soit par ignorance, parce qu'ils ne connaissent rien à la biologie, soit parce qu'ils veulent à toute fin faire concorder leurs connaissances avec les dogmes religieux qui les hantent et dont ils ne peuvent, malgré eux, se débarrasser.

La plupart des intellectuels modernes sont obnubilés par les abstractions démocratiques et égalitaires. Ils perdent tout contact avec le monde réel qui les entourent et deviennent ainsi des machines folles qui tournent perpétuellement à vide. N'embrayant plus sur la réalité, ils s'écoutent parler, bercés par la magie du verbe. Nos sociétés vivent de plus en plus dans un monde de mirages et d'illusions, sans parler des brumes et des ténèbres introduites dans de nombreux cerveaux par les fanatismes religieux en tout genre.

Cette importance du « verbe », à savoir, des mots creux décollant de toute réalité, et du langage allégorique, tient à l'ordonnance du monde actuel. En effet, il est dominé par le cosmopolitisme sémite et sa façon de penser trouve un écho parmi les nombreux dirigeants

de sang O des pays riches et surtout parmi les populations ouest-européennes et anglo-saxonnes de sang O.

Une autre erreur, fréquemment commise par les antiracistes, est de considérer tous les brachycéphales comme d'origine mongoloïde. Ils ne peuvent admettre ni ne veulent comprendre que, comme pour les groupes sanguins, cette caractéristique différentielle est trop vieille pour constituer la preuve d'une origine raciale unique.

Cette brachycéphalie remonte certainement à 200 000 ans, lorsque les premières souches d'*Homo sapiens* commencèrent à se différencier des Néanderthaliens ; de telle sorte que, dans la grande race blanche, de même que dans la grande race xanthoderme, il existe des rameaux brachycéphales et d'autres dolichocéphales se développant côte à côte.

Au Solutréen, nous avons déjà un homme de Chancelade brachycéphale voisinant avec un Cro-Magnon et un homme de Grimaldi, tous deux dolichocéphales. De même, plus tard, chez les Indo-européens, nous trouverons des ethnies typiquement brachycéphales, comme les Ligures, les Hittites et la plupart des Étrusques. Et, avant eux, au début du Néolithique, parmi les populations caucasoïdes blanches, nous pourrions voir la culture tahounienne de Palestine, de type dolichocéphale, côtoyer une culture chypriote brachycéphale, toute aussi blanche qu'elle. D'ailleurs, la plupart des gens peu avertis s'imaginent toujours que les vocables « sémite » ou « indo-européen » recouvrent des entités physiques bien précises et bien différenciées : rien n'est plus inexact. Les Indo-européens formaient déjà au départ un ensemble d'ethnies de types physiques fort différents, mais qui se caractérisaient par une même conception du monde, morale, religieuse, comportementale, culturelle et psychologique.

L'ethnie correspond d'ailleurs à un groupement d'individus fondé sur une communauté culturelle et linguistique. Au même titre, le judaïsme fait partie d'un concept moral, religieux et comportemental d'origine sémitique plus large, dont il représente actuellement la branche religieuse la plus fanatique et la plus sectaire ; alors que du point de vue physique, il est impossible de parler d'une race juive, car ce peuple est la résultante d'un mélange de Sémites, de Touraniens (comme les Khazars) et d'Indo-européens convertis.

Souvent les racistes primaires, comme les antiracistes, commettent l'erreur de rattacher à un type physique déterminé

(le grand blond germanique ou atlanto-balte, par exemple) un comportement, une culture et une morale tout aussi déterminés. Cela est complètement faux, car **dans la transmission des caractéristiques héréditaires, il y a souvent dissociation physique, intellectuelle et comportementale.**

Il existe des Juifs grands, blonds, aux yeux bleus, totalement aryens physiquement, mais profondément sémites de pensée, de culture et de comportement.

Dans ce véritable lobby juif qu'est le monde du cinéma actuel, de nombreux acteurs sont de purs Juifs, bien que d'aspect typiquement arien. Ne citons, à titre d'exemple, que Robert Shaw (jouant le rôle de ce blond colonel Custer aux yeux bleus, ou de l'illustre colonel SS Jochem Peiper, dans le film «*La bataille des Ardennes*»), Michaël et Kirk Douglas (ce blond viking), la blonde Sylvie Vartan ou la non moins blonde Michèle Morgan ; alors que certains Espagnols, d'aspect purement sémite, pensent, raisonnent et se comportent de tout leur être comme de purs aryens. Les Sabras, qui combattent pour Israël dans le désert du Sinaï et au Liban, tout comme les petits Espagnols olivâtres de la «*Division Azul*», qui combattirent le communisme en Russie, démontrent cette réalité par leurs actes.

Oswald Spengler résumait ainsi cette problématique avec sa hauteur de vue :

« L'important, ce n'est pas la race à laquelle on appartient, mais celle que l'on porte en soi. »

Les partisans de l'égalité intellectuelle de toutes les races et de tous les hommes affirment cette égalité en se basant principalement sur deux thèses, à savoir :

1. – L'homme du Néanderthal, notre cousin, possédait un volume crânien légèrement supérieur à celui de l'Homo-sapiens moderne. Cependant, il n'atteignit jamais le niveau technique et culturel de ce dernier : « à cause, disent-ils, de son environnement qui ne lui permettait pas d'en apprendre plus ».

Pour ces égalitaristes, toute l'intelligence est apprise, et l'homme du Néanderthal, transplanté dans notre XXI^e siècle, deviendrait tout aussi intelligent que l'Européen moderne. Sans même vouloir rappeler ici les études d'Arthur Jensen sur les différences de capacités intellectuelles, j'affirme cependant que cette thèse est insoutenable et relève du domaine de l'utopie.

En effet, le cerveau supérieur, que l'on appelle néocortex, est subdivisé en aires :

- L'aire frontale : associative, imaginative et créatrice ;
- l'aire temporale : principalement motrice, mnémonique, auditive ; régit la parole, par l'intermédiaire de son centre de Brocca ;
- l'aire occipitale : commande la vision.

Or les cellules nerveuses, dans leur totalité, se trouvent présentes et reliées entre elles dès avant la naissance. Après celle-ci, **plus aucune division neuronale n'intervient**, les cellules cérébrales, dont nous sommes dotés, ne faisant plus que grandir et arriver à maturation, après notre venue au monde. De même, les grands axes nerveux et les plans fibreux du cerveau et de la moelle épinière se développent avant la naissance, c'est-à-dire **bien avant que les influences sociales ou l'éducation puissent y changer quoi que ce soit**.

De même encore, ni l'entraînement ni l'utilisation répétée ne pourront modifier, après notre naissance, ce capital de cellules nerveuses que notre hérédité raciale et familiale nous a procuré. C'est à tel point vrai que, chez un gaucher, l'aire qui commande le côté gauche, sera déjà plus développée que celle qui commande le côté droit, cela dès avant la naissance. Voilà qui prouve que l'enfant gaucher est prédestiné à devenir gaucher et à savoir automatiquement mieux se servir de sa gauche que de sa droite, quitte à lui, de développer et d'extérioriser ou non, après sa naissance, toutes ses facultés gauches cérébrales que son hérédité lui a léguées. Il en va de même pour toutes les aires cérébrales.

Or, l'homme du Néanderthal, s'il possède effectivement un cerveau plus volumineux, dans son ensemble, que celui de l'homme moderne, est cependant doté d'une aire frontale nettement plus petite ; cela revient à dire que ses facultés d'imagination et de création étaient et resteraient toujours nettement inférieures à celles de son cousin « sapiens sapiens » : il ne pouvait donc jamais aboutir au développement technique et culturel de ce dernier. Par contre, il possédait, ou du moins aurait dû posséder, grâce à un entraînement adéquat, de meilleures facultés visuelles et de plus grandes possibilités motrices et mnémoniques, si toutefois il était prouvé que la surface de son cortex contenait un même nombre de cellules nerveuses par centimètre carré. Or cela reste impossible à prouver sur ses fossiles. D'autre part, nous savons qu'en ce qui

concerne les hommes modernes, de grandes différences existent en ce domaine : non seulement le nombre de cellules nerveuses par centimètre carré peut varier, mais aussi la profondeur et le nombre des circonvolutions (à savoir, des sulci et des gyri) varient.

Toutes ces coordonnées sont indéniablement moins complexes et plus faciles à interpréter sur les cerveaux des Négroïdes que sur ceux des Blancs. Ce sont elles qui expliquent les différences de capacité intellectuelle entre eux. Les possibilités des Blancs sont supérieures, dès avant la naissance ; quitte à eux de les exercer ou non. Et il est très possible que ces différences structurelles aient existé aussi entre les cerveaux néanderthaliens et ceux des hommes modernes, ce qui rend nulle la prétention des antiracistes de vouloir les comparer.

Mais les égalitaristes, qui veulent à toute fin avoir raison, s'appuient, eux aussi, sur un autre argument :

2. – De nombreux neurologues prétendent que l'homme actuel utilise très mal son cerveau, que son rendement cérébral pourrait être « théoriquement » bien supérieur, en améliorant par l'entraînement ses capacités mnémoniques et associatives. Ils en apportent un rudiment de preuve, du fait que quelques rares grands hommes, comme Poincaré, possédaient des cerveaux relativement petits. Le président Poincaré, qui est toujours brandi pour ce genre de démonstration, possédait en effet un cerveau assez petit pour un homme blanc, se situant à la limite du cerveau d'un Nègre moderne.

La critique de cette pseudo-démonstration est cependant aisée. Car premièrement, ce que ces neurologues égalitaristes évitent soigneusement de préciser, est que le cerveau de ce principal responsable de la guerre 1914-1918, quoique très petit, possédait cependant, comme tous les cerveaux de Blancs, un nombre plus élevé de cellules nerveuses corticales par centimètre carré (qu'un cerveau négroïde). D'autre part, si nous constatons que peu d'hommes, encore actuellement, utilisent à plein toutes leurs possibilités cérébrales, cela ne veut pas encore dire que, si tout le monde remédiait à cet état de chose et se perfectionnait en ce domaine, les différences raciales intellectuelles n'en ressortiraient pas encore plus nettement.

En outre, au stade actuel de nos connaissances biologiques, cette supputation de neurologues ne nous fournit aucun remède

efficace pour améliorer ces capacités. Et personne ne peut actuellement prétendre qu'il n'existe pas de mécanismes inhibiteurs pour les limiter ; mécanismes qui se trouvent peut-être dans la microchimie cérébrale cellulaire. Rien dans la science actuelle, qui en est encore à ses débuts en ce domaine, ne pourrait infirmer à ce jour mon point de vue. Au contraire, toutes les données nouvelles tendent beaucoup plus à confirmer ma thèse aux dépens de celle de l'égalitarisme béat.

Depuis un certain temps, l'on assiste à une grande offensive des *mass media* et des pouvoirs occultes pour faire accroire à l'homme de la rue que les mélanges raciaux sont bénéfiques ; qu'en mélangeant les gènes de diverses races, l'on peut obtenir des individus possédant une gamme adaptative plus étendue devant les conditions changeantes du milieu.

Certains grands noms de la médecine universitaire s'associent pour avaliser cette théorie opposée au racisme : depuis l'ex-professeur et frère maçon Twisselman, de l'ULB (Université Libre de Bruxelles), aux sommités françaises telles que les professeurs et frères maçons Ruffié ou Jean Bernard, de l'Académie française. Il n'empêche que, dans leur zèle de penseurs francs-maçons gauchisants, ils omettent de définir la complexité du phénomène racial (qui va des grandes races aux tribus) : c'est une façon comme une autre de noyer le poisson et de déprécier le contradicteur éventuel, en l'absence d'arguments valables. Tous utilisent leur renommée médiatique, créée de toute pièce, donc surfaite, afin de dénigrer leurs contradicteurs éventuels.

Le raisonnement apparemment logique de ces « savants » peut se résumer de cette façon :

- comme les différentes races possèdent des gènes différents, activant ou ralentissant des phénomènes enzymatiques divers, le mélange de ces gènes augmenterait considérablement l'étendue des possibilités adaptatives d'un individu qui en est porteur ; il pourrait ainsi « théoriquement » faire face à une plus grande variation possible du milieu extérieur.

Un simple exemple fera mieux comprendre ce raisonnement aux lecteurs. Si, disent-ils, un homme possède un gène A permettant une combustion maximale du sucre entre 10 et 25 degrés, il aura avantage à s'unir avec une compagne d'une autre race qui, elle, possède une légère mutation de ce gène (appelons-la A'), de telle

sorte que, chez elle, son action combustible travaille au mieux entre 15 et 30 degrés. Ainsi, leur enfant possédera un couple enzymatique comburant idéalement entre 10 et 30 degrés et non plus entre 10 et 25 degrés ou entre 15 et 30 degrés.

Cet exemple simple peut s'appliquer théoriquement à une multitude d'autres facteurs : que ce soit la rapidité de déplacement par contraction des cellules musculaires, de raisonnement par action des gènes des cellules nerveuses, de résistance au froid, au chaud, à la maladie, etc. Je dis bien « théoriquement », car cette déduction attrayante se révèle fausse dans la nature qui favorise toujours les homozygotes au détriment des bâtards hétérozygotes. En effet, dans la nature, les réactions enzymatiques ne sont normales, la plupart du temps, que dans les cas où les deux gènes (d'une paire), les allèles, sont identiques, à savoir qu'ils agissent ensemble dans le même sens.

Actuellement, de nombreuses maladies humaines chromosomiques sont connues. Elles nous apprennent que l'existence de monosomie (absence d'un des deux mêmes chromosomes, avec tous les gènes qu'ils contiennent) ralentit toutes les activités enzymatiques qui en dépendent ; de même que la trisomie (présence d'un troisième élément semblable) les accélère gravement. Souvent même, les monosomies sont mortelles et les trisomies donnent des altérations graves du soma et de la psyché (exemple : le mongolisme, le syndrome de Turner et de Klinefelter, le syndrome du cri du chat, etc.), ce qui revient à dire que, dans l'exemple qui nous occupe, le métis aux gènes AA' possédera une action combustible idéale du sucre, non pas entre 10 et 30 degrés, mais seulement entre 15 et 25 degrés là où les activités de ces deux gènes se recouvrent. Au lieu d'augmenter ses possibilités, on les aura restreintes.

Un autre exemple de cette diminution des possibilités vitales nous est fourni par les chromosomes sexuels. On sait que la formule chromosomique sexuelle des femmes est XX, celle des hommes XY. Or, beaucoup de gènes agissant sur les phénomènes immunitaires se situent sur le chromosome X. Pour cette raison, les femmes, qui en possèdent deux, résistent mieux aux infections diverses du bébé ; or il naît plus de bébés mâles que féminins, dans l'espèce humaine ; toutefois la mortalité infantile est beaucoup plus forte chez les enfants mâles, à cause de cette monosomie X, de telle sorte que, de par le monde, il existe un homme pour 1,6 femme à l'état adulte.

D'autre part, il est évident qu'au point de vue pathologique, le métissage peut amener des maladies et des tares génétiques nouvelles, récessives ou dominantes, dans une population saine et exempte de ces faiblesses antérieurement.

Autre problème et non des moindres, engendré par le métissage : les troubles psychologiques qui en découlent. Les sensations de déracinement et de non-appartenance que ressentent tous les métis, tiraillés qu'ils sont entre les deux races génitrices, de même que l'aggravation de la paresse et de la délinquance des populations métisses, n'en sont que les symptômes les plus courants.

En outre le mélange des ethnies et surtout des races et des grandes races entraînent actuellement des problèmes presque insolubles pour les transplantations d'organes.

Les lois de la nature sont, je le répète, les mêmes pour l'homme que pour les autres animaux.

Le progrès est toujours dû au phénomène de divergence raciale et non à celui de convergence. Autrement dit, au lieu de former des métis, nous devons nous efforcer de respecter les différences de chacune des races, donc veiller à ce que, dans chacune d'elles les mutations du progrès soient préservées des métissages.

Pourquoi, dans notre exemple cité plus haut, au sujet de la combustion du sucre, la race AA la comburait-elle mieux entre 10 et 25° et l'autre, la AA' entre 15 et 30° ? Tout simplement parce que la sélection naturelle a adapté l'une de ces races à comburer mieux dans telle ou telle condition d'environnement. Preuve, s'il en est encore besoin, de toujours favoriser les divergences, pour permettre à l'évolution de jouer.

L'antiracisme est une notion créée par certains dans le but de mieux pouvoir s'infiltrer et se faire accepter parmi d'autres peuples. Cet antiracisme est antiscientifique et disparaîtra de lui-même, car il est fondé sur une contradiction totale. En effet, d'une part, il veut abolir les barrières, donc nécessairement amoindrir les différences par un mélange racial intensif (c'est, par exemple, le but de l'association SOS-Racisme d'Harlem Désir) ; d'autre part, il lutte pour défendre les identités des peuples en voie de disparition ; il veut donc implicitement pérenniser les barrières raciales (branche UNESCO et Lévy-Strauss).

Au fond, l'antiracisme n'est dirigé que contre le racisme aryen et aucunement contre celui des autres peuples. L'antiracisme

est uniquement une arme dialectique de combat pour détruire la race blanche au profit d'un peuple qui se croit élu.

Je tiens à préciser ici un dernier point, avant d'aborder l'histoire des migrations humaines actuelles. Car, en effet, je reprends souvent l'expression de Nietzsche du « **surhomme de l'avenir** ».

Mettons-nous bien d'accord : lorsque j'envisage un surhomme, ce n'est naturellement pas une espèce de Rambo ou de Superman. Ces surhommes-là sont nés de l'esprit infantile des États-Uniens acculturés. Naturellement, étant médecin, je sais mieux que tout autre qu'un homme sain ne peut exister que dans un corps sain. En conséquence, l'homme futur devra naturellement soigner son corps et sa santé ; les améliorer encore par rapport au niveau actuel.

Cependant, là n'est pas l'important. Car, pour moi, le « **surhomme de demain** » sera avant tout un homme de bien, plus intelligent, plus cultivé, conscient de ses racines, de sa lignée, et de retour fidèle à celles-ci. Cet homme devra respecter la nature, dont il n'est qu'un chaînon, et surtout s'opposer à sa dégradation. Il devra réécouter la voix de sa conscience ancestrale et retrouver la foi de ses ancêtres. Il devra accepter sa différence avec orgueil, et lutter continuellement contre l'égalité étouffante et stérile. Il devra être un « **sage** » envisageant courageusement la défense de sa communauté. Il devra s'imprégner de la seule cosmogonie réellement chargée de progrès et de tolérance, c'est-à-dire celle de la race indo-européenne. Il devra engager la grande lutte du XXI^e siècle contre la spéculation, les mercantis et les profiteurs, et surtout contre leur cosmopolitisme nivellateur et acculturé. Nos sociétés vivent de plus en plus dans un monde de mirages et d'illusions, sans parler des fanatismes religieux, et ce surhomme de demain devra être prêt à rétablir la « **vérité** ».



LIVRE III

LES MIGRATIONS
ET LES MÉLANGES RACIAUX

CHAPITRE I

LE PEUPLEMENT DU CONTINENT AMÉRICAIN

L'ensemble de ce troisième livre va être consacré aux migrations et aux mélanges raciaux qui en résulteront. Rappelons-nous que ces brassages de populations ne devinrent possibles qu'à partir d'une certaine stabilité économique que fournit d'abord la pêche, ensuite l'agriculture.

Or la découverte des premières techniques de pêche remonte, au plus tôt, à – 18 000 ans. Avant cette date, les hommes étaient encore trop dépendants de la nature pour se permettre de vivre en groupe de plus d'une trentaine d'individus ; pas question de se grouper en clan ou en tribu, ni même d'entretenir une famille nombreuse avec concubines ou avec trop d'enfants en bas âge.

Cependant, grâce à leur technique déjà très avancée de production du feu par la pyrite de fer, de façonnage d'habits chauds et d'allègement de l'armement lithique par production de lames et d'éclats, les Cromagnoïdes primitifs, en cours d'évolution, purent entreprendre d'énormes migrations, dont certaines aboutirent à la colonisation du continent américain, resté vierge jusqu'alors. Et c'est ainsi que, famille par famille, et de proche en proche, une première vague de colons cromagnoïdes foula pour la première fois le sol américain, vers – 50 000 ans semble-t-il.

Mais pour bien comprendre ce peuplement du nouveau monde, il est nécessaire de se rappeler quelques notions élémentaires de géologie et de géographie, car nous devons tenir compte qu'à ces époques reculées, l'humanité était encore incapable de naviguer sur mer et devait, par conséquent, passer d'un continent à l'autre par voie de terre.

Or, depuis une trentaine d'années, grâce aux travaux d'Haroun Tazieff (du CNRS français) et de quelques géologues américains, nous sommes beaucoup mieux renseignés sur la tectonique de notre globe, sur ses mouvements et sur son passé. C'est ainsi que la théorie de Wegener sur la dérive des continents est enfin démontrée.

En effet, vers la fin de l'ère secondaire, au crétacé supérieur, il y a environ 70 à 80 millions d'années, l'Amérique du Nord et l'Eurasie, de même que l'Amérique du Sud et l'Afrique ne formaient qu'un vaste continent séparé par une mer appelée « Thétis ». À la suite d'une activité tectonique intense, qui recommença à cette époque, ces vastes étendues terrestres se fissurèrent, et les deux parties de l'Amérique, le Nord et le Sud, commencèrent à migrer séparément vers l'Ouest, pour aboutir à leur situation, actuelle.

Ce mouvement n'est d'ailleurs pas terminé, et l'on a pu calculer qu'encore de nos jours, les Amériques s'écartent de l'Europe et de l'Afrique à la vitesse de quelques centimètres par an. D'autre part, ce n'est qu'à l'Oligocène, il y a – 35 millions d'années, qu'une nouvelle crise de convulsions orogéniques intenses de notre globe entreprit la surrection des grandes chaînes de montagnes alpo-himalayennes et, en Amérique, des Montagnes Rocheuses et de la chaîne andine.

En Amérique du Sud, cela modifia toute l'hydrographie de ce sous-continent, car tous les fleuves de cette région avaient l'habitude de s'écouler dans l'Océan Pacifique. Cela aboutit à la formation du vaste bassin amazonien et de sa cuvette centrale, de même qu'au cheminement de tous les fleuves vers l'Océan Atlantique.

Ces surrections de montagnes, dont certaines ne sont pas encore terminées (l'Himalaya s'élève encore d'une dizaine de centimètres par an, tout comme les Andes et les Rocheuses), modifièrent les climats sur de vastes étendues, contribuèrent au refroidissement progressif du globe depuis le début de l'ère tertiaire (un refroidissement de plus de dix degrés en moyenne sur ces derniers 70 millions d'années), et favorisèrent sans conteste les grandes mutations animales et végétales durant cette période.

Ce n'est que tout récemment, en regard des temps géologiques, vers la fin du Pliocène, il y a donc seulement deux bons millions d'années, que les deux sous-continents américains, le Nord et le Sud, furent à nouveau reliés entre eux par la langue de terre qui est actuellement appelée Amérique centrale. Cet isolement des deux Amériques permit une évolution animale et végétale différente de part et d'autre, et de maintenir, surtout en Amérique du Sud, des formes de mammifères très archaïques, comme de nombreux marsupiaux et une lignée de primates toute différente de celle de l'Ancien Monde qui, elle, engendra l'humanité.

Mais, plus près de nous encore, depuis la fin du Pliocène, dans les deux derniers millions de l'histoire de la Terre, apparurent, en outre, quatre périodes glaciaires, au cours desquelles de vastes glaciers s'accumulèrent sous forme d'inlandsis d'une épaisseur de 1 600 à 2 000 mètres sur les terres et les mers de l'hémisphère Nord (voir carte). Pendant ce temps, l'homme subissait le cours de son évolution. À chaque poussée glaciaire, d'immenses étendues d'Eurasie et d'Afrique se transformaient en savanes, terres de prédilection des hominidés primitifs, permettant ainsi leur lente progression en nombre et en surface.

Mais l'immobilisation d'une importante quantité d'eau sous forme de glaciers eut aussi, pour conséquence, d'abaisser le niveau des océans au cours de chaque glaciation. Ainsi, au cours de la glaciation de Riss, la plus importante, le niveau de toutes les mers s'abaissa de 170 mètres ; au cours de celle de Würm, la dernière, qui débuta il y a -75 000 ans et se termina il y a -10 000 ans, le niveau des eaux baissa, suivant les moments, de 90 à 110 mètres.

Or, entre l'Asie du Nord-Est et l'Alaska, il existe actuellement une vaste mer dite de « Behring », dont la profondeur varie entre 15 et 100 mètres. Cette vaste zone sous-continentale appelée « Behringie » resurgit donc au-dessus du niveau des mers à chaque glaciation, permettant le passage à pieds secs entre l'Asie et l'Amérique du Nord.

Cependant, à cause de sa latitude et de son climat par conséquent assez froid, les hommes primitifs ne purent s'y aventurer avant de posséder un progrès technique suffisant, ce qui ne fut définitivement réalisé qu'avec les Cromagnoïdes. C'est pourquoi le continent américain resta vierge jusqu'il y a -50 000 ans, époque à laquelle la Behringie fit à nouveau surface.

Si nous regardons maintenant une carte de cette vaste région, nous y voyons deux grandes vallées creusées et parcourues par

deux grands fleuves : le Yukon en Alaska, qui va du Sud des monts Brooks à la mer de Behring, en parcourant tout ce pays d'Est en Ouest, et, se jetant dans la mer de Beaufort, le Mackenzie, qui parcourt, à l'Est des montagnes Rocheuses, pratiquement tout le Canada, du Sud au Nord.

Ces deux grandes vallées axiales, qui furent, durant de longues périodes, libres de glace, malgré les glaciers environnants de la glaciation würmienne, servirent de voie de pénétration à plusieurs vagues d'émigrants asiatiques.

Mais ces premiers émigrants ont dû, pour pénétrer en Amérique, respecter un horaire précis, dicté par l'avance et le recul des glaciers dans cette région. Or, l'on sait géologiquement que la voie fut libre vers -50 000 ans, durant quelques millénaires, en concordance avec un isthme de Behringie découvert et franchissable à pieds secs ; de même que l'ensemble resta ouvert entre -36 000 et -32 000 ans et entre -28 000 et -13 000 ans, avec cependant un correctif pour ces deux dernières dates, car si l'isthme de Behringie resta bien accessible à pieds secs jusqu'en -13 000 ans, la vallée du Mackenzie, quant à elle, fut bloquée par les glaces de -20 000 ans à -13 000 ans.

Les fourchettes d'invasion furent donc chaque fois d'une durée de quelques millénaires, lors des trois maxima de la dernière glaciation, à savoir lors des périodes dites de Würm I, II et III.

Or, les fossiles les plus anciens découverts en Amérique sont ceux de San Diego en Californie, de Lewisville au Texas et de Lagoa Santa au Brésil : tous datent d'environ -33 000 ans, ce qui correspond à un parcours, depuis la Behringie, de plus de 12 000 kilomètres, pour ceux du Texas, et de plus de 20 000 kilomètres, pour celui de Lagoa Santa. Ces distances sont pratiquement impossibles à réaliser sur trois millénaires pour des chasseurs cromagnoïdes. Il faut donc qu'ils aient déjà envahi l'Amérique, lors de Würm I, c'est-à-dire vers -50 000 ans.

Si nous analysons le type physique de ces premiers envahisseurs américains, nous constatons qu'ils sont dolichocéphales avec un prognathisme accusé. Ils envahirent toute l'Amérique et aboutirent en Patagonie et en Terre de Feu, refoulés progressivement par les vagues d'émigrants suivantes. Le prototype de cette première vague est l'homme de Lagoa Santa qui présente de grandes analogies avec la race mélanésienne et certains primitifs du Sud-Est asiatique.

Or, ce même type racial fut récemment découvert dans les niveaux supérieurs du Chou-Kou-Tien chinois. Cette première

vague est donc originaire des environs de Pékin, de Tzou-Yang et de Liou-Chang, aux dépens de Cromagnoïdes très archaïques que l'ethnologue Bristell appelle « **groupe Amuriano** ». Une branche de ce groupe descendra vers le Sud-Est asiatique, pour aboutir progressivement en Mélanésie et en Australie, où ils deviendront les « **Murrayens** » et leurs descendants mélanésiens.

Un autre groupe remontera, toujours à pieds secs, vers le Japon, Hokkaido, la Behringie, la vallée du Yukon, puis celle du Mackenzie, etc. Tous ces groupes possédaient déjà en puissance leurs différenciations génétiques vers un type mélanésien primitif qui aboutira, en Amérique centrale, aux Mayas. Cette vague donna une culture à éclats très primitive, apparentée à celles de l'Est et du Sud-Est asiatique, que nous retrouvons subsistant par petits îlots le long de cette grande voie de migration (comme, par exemple, la culture à éclats du Sud-Est des États-Unis).

Mais cette première vague de populations très archaïques va voir sa masse principale refoulée rapidement en Amérique du Sud par les envahisseurs suivants. C'est alors que ces hommes, dont les prototypes furent ceux de Lagôa Santa et de Punin, se subdivisèrent en trois grandes branches ethniques, appelées « **Fuégide, Laguide et Huarpide** » (cette dernière branche correspondant à la bifurcation méridionale des Laguides). Ils laissèrent cependant sur leur route et jusqu'aux époques historiques des petits noyaux de populations, comme celui de la culture à éclats du Texas, comme certaines peuplades californiennes (tels les Péricus, qui ne disparurent qu'après Christophe Colomb), comme ceux qui fournirent les crânes de Caohuila au Mexique, et comme ceux qui métissèrent très fortement les conquérants Olmèques et Mayas, dont le type négroïde mélanésien, très accusé, se retrouve dans l'ensemble de leurs monuments et de leurs statuaire.

Dans les régions andines, leurs plus vieux vestiges remontent à -20000 ans. Mais, là aussi, ils furent chassés progressivement des Andes septentrionales et centrales, n'y subsistant, pour finir, que sous forme de quelques groupes disséminés, tels les Tunébos de Colombie, les Sirionos de Bolivie et du Brésil.

Plus au Sud, ils persistent en plus grand nombre sous les dénominations de Sambaquis, Carayos, Batacoudos, etc., descendants des Laguides, et sous celles des Lules du Chaco, d'Urus et d'Huarpes d'Argentine, descendants, quant à eux, des Huarpidés. Quant aux Fuégides, qui arrivèrent les premiers en Argentine et au Chili, ils laissèrent sur les côtes les amas de coquillages qui

représentent les plus anciennes cultures préhistoriques de la région. Ils survivent actuellement dans les modernes Chonos (qui viennent de disparaître complètement tout récemment), et dans les Alakalufes, les Yaghans et les Yamanas de la Terre de Feu.

Si toute cette première vague d'Amérique centrale et du Sud offre d'importante ressemblance avec les populations primitives d'Océanie, de Tasmanie, d'Australie et de Mélanésie, cela n'est jamais dû, comme on le prétend encore parfois, à des migrations maritimes venues à l'approche des temps historiques d'Océanie en Amérique du Sud et centrale.

Sans nier l'existence de ces rapports maritimes durant la période historique après Jésus-Christ, il va cependant de soi que le petit nombre des populations déplacées par ce mode migratoire, de même que leur faible ancienneté, n'ont pu donner naissance à des ethnies numériquement aussi nombreuses que les Mayas ou les Olmèques, par exemple.

Ces ressemblances ne s'expliquent que par le développement, au départ, de types ancestraux communs, à potentialités génétiques communes.

La seconde vague d'immigrants s'engouffra en Amérique à partir de Würm II, soit à partir de -36 000 ans, et se prolongea par intermittence, suivant l'avance ou le retrait des glaciers, jusqu'en -10 000 ans, date de submersion définitive de l'isthme de Behringie.

Il s'agit cette fois, pour l'ensemble de cette vague, d'un tout autre type humain, appelé « **Paléosibérien** ». Son point de départ n'est plus la Chine, mais la Sibérie au Nord du lac Baïkal et dans les steppes Bartinsky de l'Irtych supérieur, de l'Ob, de l'Énisséï, de l'Angara et de l'étroit corridor qui va de la Léna supérieure jusqu'à Yakoutsk.

Au point de vue physique, ce sont des Paléosibériens typiques, dont les premiers, les plus anciens, sont plutôt grands, dolichocéphales, au nez fin aquilin (intermédiaire au fond entre le type caucasoïde primitif et mongoloïde primitif), mais dont les groupes suivants évolueront progressivement vers des types mongoloïdes de plus en plus accusés avec une face large et apparition de la bride mongolique et de la brachycéphalie. Ils laissent de nombreux vestiges de leur passage ; les plus anciens se situant naturellement en Amérique du Nord.

On trouve ainsi, par exemple, datant de -29 000 ans, des os

de mammoths nains tués par pointes de silex dans l'île de Santa Rosa au Sud de la Californie ; dans la vallée du Yukon, un os long de caribou utilisé manifestement comme grattoir est daté de - 27 000 ans. À Los Angeles, un crâne humain fossile est daté de - 24 000 ans et toute une industrie lithique datée de - 22 000 ans est découverte à Tlapacoya, au Mexique. Des os de mammoth façonnés en objet et datés de - 20 000 ans sont aussi découverts à Valsequillo au Mexique, etc.

Il ne fait aucun doute que ce qui attire les chasseurs cromagnoïdes vers l'isthme de Behringie, fut certainement la découverte d'une grande abondance de gibiers qui y transhumaient. Au cours des trois émergences maximales, lors des trois périodes les plus aiguës de la dernière glaciation (périodes que les Américains appellent Wisconsin I, II et III, au lieu des dénominations Würmiennes correspondantes, car les glaciers descendirent leurs moraines jusqu'à l'État du Wisconsin), la Behringie s'étendit sur une largeur de 1500 kilomètres : c'était donc plus un sous-continent qu'un isthme, car ce terme ne suggère qu'une bande assez étroite de terre. Sur ces vastes espaces humides et marécageux, de nombreux gros mammifères reprirent les routes migratoires de leurs ancêtres, parcourues lors des glaciations précédentes.

C'est ainsi que bisons, élans, grands cerfs, mammoths, caribous et bœufs musqués s'élancèrent des plaines d'Asie à la conquête de l'Amérique, les chasseurs paléosibériens sur leurs talons. Chemin faisant, ils rencontraient d'autres émigrants qui passaient en sens inverse : marmottes, renards, loups, chameaux et l'ensemble des chevaux modernes firent ainsi leur apparition en Asie, venant d'Amérique. C'est dire que la Behringie fut une terre d'abondance d'une puissance attractive énorme pour les peuples chasseurs de ces régions.

Mais le gibier n'en resta pas là ; toujours en quête de territoires plus vastes et plus verdoyants, les troupeaux descendirent dans la foulée vers les grandes plaines du Centre de l'Amérique du Nord. Là, grâce aux énormes glaciers nordiques, un climat humide et plutôt froid entretenait une riche couverture végétale, même sur les régions du Sud des USA qui ne sont plus actuellement que des déserts et des zones semi-arides. Ces immenses plaines verdoyantes et ces forêts constituaient un gigantesque parc zoologique avec des élans géants, dont les bois se dressaient à près de 2,5 mètres du sol, des castors de la taille d'un ours moderne, des paresseux géants aussi gros qu'un éléphant et d'immenses troupeaux de bisons à

longues cornes, de caribous, de bœufs musqués, de bœufs nains, de mastodontes divers, dont le mammoth laineux est l'espèce la plus commune et le mammoth impérial, l'espèce la plus impressionnante, car il atteint 4,5 mètres au garrot. En outre, des chameaux, des pécaris, une multitude d'oiseaux de toutes espèces, des lapins, des cuons (énormes chiens-loups fossiles), des loups, des renards, des tigres à dents de sabre, des panthères, etc.

Tous transforment ces plaines américaines en un véritable pays de cocagne pour chasseurs. Ceux-ci, arrivés aux sources du Yukon et au Nord des monts Brooks, le long du littoral de la mer de Beaufort, voient chaque automne le soleil baisser de plus en plus à l'horizon. Concomitamment et à mesure que les journées raccourcissent, ils assistent au vol des oies et des canards sauvages, des courlis, des pluviers, des bécasseaux et des cygnes, qui fuient en direction du Sud, après avoir quitté leurs terrains de nidification. Après les oiseaux, c'est le tour des chevaux, des bisons, des caribous, des mammoths et de bien d'autres proies, qui se hâtent vers le Sud, cependant que la neige tombe de plus en plus drue, et que même le petit gibier commence à se faire rare.

Dans de telles conditions, les chasseurs n'ont plus, eux aussi, qu'à migrer en direction du Sud, vers le soleil et les immenses plaines américaines. Et les vagues humaines se suivent sans discontinuer dans ce paradis ; chacun y apportant ses techniques, ses coutumes et ses dialectes ; ce qui aboutira, rien que pour les Indiens d'Amérique du Nord, à plus de deux cents dialectes identifiables, dont certains diffèrent les uns des autres autant que le Chinois du Français. Cette diversité prouve, à elle seule, que les peuples qui en usent, ont suivi une ligne de développement indépendante les uns des autres depuis un certain nombre de millénaires.

Et, petit à petit, grâce à l'abondance des diverses sources alimentaires, grâce aussi à la pêche, ces communautés se regroupèrent en clans et en tribus pour aboutir, vers - 12 000 ans, à une culture lithique typiquement nord-américaine, appelée « **culture de Clovis** », suivie, vers - 10 000 ans, par une nouvelle culture dite « **de Folsom** » qui se caractérise par l'apparition d'un type de propulseur et d'un travail de la pierre provenant en droite ligne du Solutréen.

La brusque apparition de cette culture de Clovis, que l'on peut faire remonter à 12 000 ans ne cessa d'intriguer les archéologues. Vint alors, vers 1980, la découverte de l'homme de Penwick (à Penwick, près du cap Hatteras) ; ce qui intrigua encore plus,

d'autant que cet homme aux restes fossiles assez nombreux permettait non seulement de le dater de - 9500 ans, mais aussi de se rendre compte qu'il s'agissait d'un blanc typique d'Europe (donc de la grande race leucoderme) et non d'un mongoloïde, soit d'un homme arrivé là par mer. Cette découverte poussa les archéologues à creuser encore plus bas que cette fameuse civilisation de Clovis où, sans raison, l'on s'était arrêté. Cette fois, ils découvrirent de magnifiques pièces lithiques remontant à - 16 000 ans pour les plus anciennes et travaillées typiquement comme le faisaient **les hommes du Solutréen d'Europe**. Plus de doute donc sur l'origine très ancienne de certains Américains. Certains provenaient donc bien d'Europe, bien que cela semblât très étonnant. Ils formaient en réalité la troisième vague d'invasion du continent américain : ces blancs seront à la base des premières civilisations américaines de la côte Est.

L'application, à ce moment, dans les années nonante du siècle passé, des nouvelles techniques basées sur l'étude génétique des ADN mitochondriaux prouva, sans conteste possible, que certaines tribus iroquoises de la côte Est des USA descendaient bien d'un ancêtre européen commun avec les hommes de Solutré. Et que, lors de la période la plus froide de la dernière glaciation (Würm III ou Wisconsin III), lorsque l'inlandsis glaciaire descendait au point de recouvrir les 9/10^{es} de l'Angleterre, ainsi que tout le Nord de l'océan Atlantique, certains Européens, partis du golfe de Gascogne sans aucun doute, se rendirent en Amérique par voie maritime.

Cela prouve que la navigation océane est certainement plus ancienne qu'on ne pouvait le supposer, et que ces immigrants sont certainement arrivés par la technique des « sauts de puces », payant la journée le long de l'inlandsis glaciaire, tirant leurs embarcations sur les glaciers ou sur des icebergs le soir, ne manquant jamais de nourriture, puisque la pêche venait d'être découverte et qu'en outre, commençaient aussi la chasse aux grands mammifères marins.

Aucun doute non plus que le propulseur découvert dans la civilisation de Clovis ne soit, lui aussi, arrivé aux Amériques par cette voie, étant donné que cette glaciation, dans son stade III, resta très vive jusque vers - 12 000 ans, ce qui semble plus vraisemblable que de le voir amené là par des Paléosibériens. Rappelons cependant ici que le propulseur fut découvert pour la première fois en Europe et daté de - 14 000 à - 15 000 ans ; il aurait pu donc s'être propagé comme une trainée de poudre à travers les

steppes asiatiques, vu son énorme progrès. Il aurait donc aussi pu être amené par des Paléosibériens, malgré la vraisemblance de la première hypothèse, prévalant actuellement. Compte tenu du temps et des distances, l'origine du propulseur pourrait donc être légèrement plus ancienne et pourrait se situer, soit en Europe de l'Est, soit dans les steppes asiatiques, c'est-à-dire inventé certainement par des peuples blancs.

Car, ne l'oublions jamais, la majorité des steppes asiatiques fut le domaine exclusif des peuples blancs, pratiquement jusqu'à Genghis-Khan. Et nous verrons que le dernier progrès en matière d'armement, l'arc, ne sera, lui, introduit en Amérique que vers l'an 1000, avec les Vikings venus, eux aussi d'Europe, ou au plus tôt avec les moines Papars de Saint Brandan, vers l'an 650.

Vers - 6 000 ans, une autre culture apparaîtra dans les vastes plaines américaines, dite « **culture du Plano** », centrée, quant à elle, presque uniquement sur la chasse aux bisons. Car les chasseurs américains étaient devenus si efficaces, de - 12 000 à - 6 000 ans, que l'on assiste là à la disparition d'une centaine d'espèces animales, principalement de mammifères nord-américains. Le mammoth, le mastodonte, le chameau, le cheval, les grands paresseux et toutes les sortes de bisons, à l'exception de l'espèce moderne, furent ainsi rayés de ces contrées.

Vers - 6 000 ans apparut aussi, pour la première fois en Amérique, la domestication du chien, utilisé comme bête de somme pour les déplacements ; de même que, vers - 3 000 ans, l'on peut y observer les premiers façonnages d'outils en cuivre. Les seuls indiens qui les utilisèrent furent ceux des grands lacs ; mais ils ne connurent jamais que la mise en forme de ce métal, le cuivre natif, par martèlement, car ils ne sauront jamais le fondre ni le traiter chimiquement pour en extraire le métal pur au départ du minerai. Il n'y a donc là aucune création, à l'inverse de ce qui se passera dans l'ancien monde, mais bien une adaptation à un nouveau matériel malléable situé dans le prolongement des pierres molles, comme l'ardoise, le schiste et l'obsidienne, qu'ils devaient traiter par polissage, vu leur fragilité.

Vers - 7 000 ans, les glaciers des plaines américaines entament sérieusement leur retrait, et la chaleur et l'aridité gagnent rapidement du terrain, à tel point que vers - 5 000 ans, les premiers déserts apparaissent. Suivant alors le retrait des glaciers, une partie des derniers arrivants remonte vers le Nord et la région des grands lacs. Concomitamment à la disparition du gros gibier, la pêche et la

chasse au petit gibier se développent ; de même, dans les régions devenues plus tempérées, voire arides, la cueillette se développe, engendrant les premiers essais d'agriculture, vers - 3 000 ans, dans le Nord du Mexique et dans le Sud-Ouest des USA.

Au début, l'on cultivera les haricots et les courges, ensuite le maïs. Et, petit à petit, cette agriculture se propagera vers le Nord-Est pour y donner, vers les périodes historiques, les cultures indiennes les plus développées d'Amérique du Nord ; alors que les habitants des plaines centrales resteront chasseurs et nomades, jusqu'à l'arrivée des Blancs. Ces sociétés indiennes les plus avancées que connut l'Amérique du Nord sont appelées en bloc « *civilisation des mounds builders* », car elles se caractérisent par la construction de vastes tertres de formes diverses, certains représentant des animaux, et de dimensions variables. Certains servirent de nécropoles, d'autres d'enceintes fortifiées. Les plus nombreux se localisent dans la vallée de l'Ohio, mais d'autres remontent jusqu'à l'Ouest, de New-York jusqu'au Nebraska, alors que d'autres encore descendent jusqu'au golfe du Mexique, à la Floride et au Texas. En vérité, ils ne sont pas l'apanage d'un seul peuple, mais de plusieurs, qui se spécialisèrent surtout dans le commerce et dans une certaine forme d'industrie naissante. Ces peuples engendrèrent une culture urbaine riche et complexe, cruelle et fanatique, que régissaient des castes fermées.

Le premier de ces peuples constructeurs de tumulus fit son apparition vers - 600 ans, date à laquelle il commença à ériger des tertres funéraires. Les « *Adénas* », car tel est leur nom, semblent avoir développé leur société sédentaire et commerciale tout en conservant une économie proto-agricole. Comme au Proche-Orient, d'importants centres commerciaux purent s'ériger en Amérique du Nord, sans qu'il fût nécessaire qu'un stade agricole bien développé les précédât. Une cueillette intensive avec fourragement de la nourriture, associée à la chasse et à la pêche, suffisait amplement. Ces Adénas brachycéphales, centrés sur la vallée de l'Ohio, succédaient, dans ces régions, à des populations dolichocéphales.

Mais, vers - 200 ans av. J.-C., ils furent supplantés par des groupes de « *mounds builders* », plus largement répandus, auxquels l'on a donné le nom collectif de « *peuples de Hopewell* ». Ces nouveaux venus, de type dolichocéphale, édifièrent des tumulus plus importants et plus richement fournis en parures et en offrandes. Leurs sociétés se composaient, cette fois, de véritables horticulteurs, d'artisans et de riches commerçants, spécialisés dans

le commerce sur de longues distances, allant des grands lacs jusqu'au golfe du Mexique, d'une part, et jusqu'aux montagnes Rocheuses, d'autre part ; le tout, grâce au réseau hydrographique dense de ces régions (l'Ohio, le Mississippi, le Missouri, la Plate River, etc.). Les échanges portaient aussi bien sur des parures, comme des dents d'ours grizzli, que sur des silex, de l'obsidienne, des couteaux aiguisés, des pointes de lances, des peaux et de la nourriture.

Pourtant, vers l'an 600 de notre ère, la civilisation de Hopewell entra en décadence pour une raison qui nous échappe encore. Ces peuples ne furent remplacés que vers l'an 1200 par d'autres « mounds builders » qui semblent alors avoir fortement subi l'influence des civilisations mexicaines et proviennent du bas Mississippi.

Cette « civilisation du Mississippi » nous est très bien connue, car elle subsistait encore lors des grands voyages d'exploration des XVI^e et XVII^e siècles.

Des Espagnols comme De Soto et des Français comme Le Moyne ou comme le négociant De La Vente, visitèrent ces populations dont les fameux Natchez de Châteaubriand faisaient partie. C'est ainsi que nous savons qu'ils disparurent, décimés par les microbes et par les épidémies (tuberculose, rougeole, maladies infantiles, etc.), introduits dans le pays par les Blancs.

Cette civilisation s'appuyait sur une culture intensive du maïs, des haricots et des gourdes, car l'apport de la chasse était minime et n'était plus dévolu qu'à la classe aristocratique. En effet, la société était, cette fois, fortement hiérarchisée, et les grandes cités-États et les forteresses, qui en résultèrent, semblent avoir eu, pour fondateurs, des bandes de guerriers conquérants qui finirent par réduire en servage la population locale.

Le culte du soleil, la construction de pyramides, assez semblables à celles du Mexique, les sculptures et la poterie décorées avec des serpents à plumes rappelant le dieu aztèque Quétzalcoatl, de même que l'artisanat et l'industrie, nous prouvent que nous avons affaire à des conquérants venus du Mexique, mais, et ceci est capital, après que ces derniers furent eux-mêmes colonisés par les Vikings.

En effet, toutes les fortifications de ces cités-États, comme celle de Cahokia, par exemple, rappellent étrangement les tertres, couronnés par des châteaux en bois et entourés de fortes palissades, du haut desquelles les Normands, qui conquièrent l'Angleterre, surveillaient leurs turbulents vassaux saxons et les criblaient de flèches à l'occasion des assauts.

Non seulement l'organisation des cités et de leurs systèmes de défense, mais aussi la construction de magasins, le culte solaire exclusif et les observatoires solaires construits dans chaque cité, semblent étendre l'ombre des Vikings sur ces civilisations, organisées et maintenues par une stricte hiérarchie sociale, nécessaire, pour se maintenir, à une caste de conquérants peu nombreux.

Sans aucun doute, ces soldats, venus du Mexique, étaient des sang-mêlé de Vikings et d'Aztèques, qui associaient au culte de l'honneur guerrier des premiers, l'extrême cruauté des seconds.

Notons, pour finir, que ces civilisations « coloniales » ne connurent pas l'écriture ; ce qui est assez normal, puisqu'elles furent fondées par des guerriers frustes, et que certaines, comme celle de Cahokia, déclinerent à la suite des désordres et des luttes sociales, engendrées par l'accroissement des populations ; ce qui est normal aussi sous la férule d'une hiérarchie despotique et compte tenu des mélanges raciaux nés de ces civilisations.

Nous étudierons en détail, dans un chapitre prochain, cette colonisation de l'Amérique par les Européens, bien avant la « découverte » de l'Amérique par Christophe Colomb.

Cela commença par l'apparition de très petits groupes de Celtes et de Germains, des Peuples de la Mer et de Troyens, vers - 1 000 ans av. J.-C. Ceux-ci furent suivis, vers - 900 ans, par d'autres petits groupes de Phéniciens ; ensuite, vers l'an 600 de notre ère, par l'implantation de communautés de moines irlandais, appelés « Papars », et amenés dans le Nouveau-monde par le fameux et bien réel saint Brandan, dont les voyages ne furent pas mythiques du tout. Et nous verrons que les grandes découvertes anthropologiques récentes, entre autres celles de l'ethnologue Jacques de Mahieu, prouvent, sans discussion aucune, que toutes les grandes civilisations andines et centre-américaines précolombiennes ne doivent leur naissance et leur succès qu'à l'homme blanc.

Mais avant d'en arriver là, il nous faut brièvement étudier ce que la vague paléosibérienne va apporter à l'Amérique du Sud, ainsi que la venue en Amérique de la **troisième grande vague d'immigrants asiatiques, constituée par les populations mongoloïdes, se terminant par les populations esquimaudes**. Or nous pouvons maintenant dire que cette troisième grande vague d'invasion en provenance de la Sibérie est, en réalité, la quatrième en Amérique, puisqu'entre la deuxième et la troisième vague, il y a eu la vague des Cro-magnons solutréens en provenance d'Europe (v. p. 443).

En Amérique centrale et du Sud, les Mongoloïdes paléosibériens refoulèrent ou exterminèrent les descendants de la première vague « Amuriano » de type mélanésien négroïde. Ils les assimilèrent parfois pour former des peuples métis importants comme les Mayas ; mais dans l'ensemble de l'Amérique du Sud, les deux types de populations se mêlèrent assez peu.

Les nouveaux arrivants paléosibériens formèrent là les peuples de chasseurs dénommés « **Pampides et Patagonides** ». Ils arrivèrent dans le Sud de l'Argentine dès la fin du Paléolithique et l'expansion extrême de leur avant-garde pénétra de très bonne heure jusqu'en Patagonie, refoulant les Laguides dans les régions littorales, où ces derniers dégénérèrent en ramasseurs de coquillages.

Ces Pampides et Patagonides s'étendirent en partant du Mato Grosso, où ils subsistent encore sous l'appellation de Bororos, en passant par le Chaco (les Guaicurus actuels) et par la Pampa, où ils furent les ancêtres des Pampides de la Plata et du Paraná, des Puelches du Néquem et du Río Negro, des Tehuelches de Patagonie et des Onas de la Terre de Feu. Plus au Nord, dans les Andes jusqu'en Colombie, ces Paléosibériens formeront plus tard le substratum de l'ensemble des populations Quechuas, tout comme ils formeront la base des populations Guaranis du Centre de ce sous-continent.

Il nous reste maintenant à analyser brièvement l'histoire de la troisième grande vague d'envahisseurs asiatiques qui émigrèrent en Amérique.

On a retrouvé en Alaska des vestiges d'occupation humaine remontant à -6000 ans ; mais il semble qu'il s'agisse de restes d'anciens Paléosibériens qui durent séjourner dans ces régions durant des périodes variables, avant de pouvoir pousser plus au Sud.

Ensuite, il existe un vide, sans trace d'occupation, jusque vers -2000 ans. Et, bien que l'histoire de ces populations préhistoriques du Grand Nord reste encore assez obscure, l'on sait que les peuples, qui établirent des habitats permanents dans les solitudes glacées de l'arctique, étaient des immigrants mongoloïdes qui venaient des côtes nord-est de Sibérie. Ils prirent pied sur les côtes ouest de l'Alaska aux alentours de -2000 ans. En ce temps-là, la Behringie était submergée depuis longtemps, de sorte que ces peuples durent traverser le détroit, soit en bateaux, soit en marchant sur la banquise qui, par période, bloquait les cent kilomètres du détroit, constituant un pont précaire et dangereux entre l'Asie et l'Amérique.

Ces peuples, appelés «**Esquimaux**» et «**Aléoutes**», ne possèdent aucun trait racial commun avec leurs prédécesseurs paléosibériens. Leur peau est relativement claire, leur face est presque toujours aplatie, leur nez large et épaté et leurs yeux fendus, avec plis mongoliques des paupières. Il n'est jusqu'à leur langage qui ne révèle une ancienne parenté avec l'Asie. Les nombreux dialectes esquimaux et aléoutes se ressemblent et sont proches des langues tchouktche et kamchadal, et n'offrent aucun point commun avec celles des Indiens d'Amérique.

Longtemps, ces peuples stationnèrent uniquement en Alaska, et ce n'est que vers l'an 500 de notre ère qu'ils commencèrent à envahir le Nord du Canada jusqu'au Groenland, où, vers l'an 1000, ils s'opposèrent, dans des escarmouches, aux Vikings établis au Groenland. Ceux-ci nous relatent, dans leurs «*Sagas*», leur lutte contre ces «*petits hommes mal fichus*», comme ils les appellent.

Il est certain que pour survivre dans ces régions, les Esquimaux furent des peuples très imaginatifs (en majorité, du groupe sanguin A), leur technologie allant de l'habillement en fourrures complexes à l'igloo, en passant par l'application du canoë et de l'umiak (sorte de grand canoë familial) en peau, qui leur fut nécessaire pour arriver en Alaska.

D'ailleurs, les premiers, appelés «**Paléo-esquimaux**», formèrent une véritable «civilisation de la baleine». Cet animal est le centre de leurs activités, bien qu'ils chassassent aussi des mammifères terrestres, à l'occasion. Ils prolongent les traditions mésolithiques qui les engendrèrent, avec un armement et une culture microlithique, et un important travail de l'os, du bois et du bois de renne. Aux alentours de l'an 500 de notre ère, ils constituèrent une culture bien différenciée, appelée «**culture de Dorset**».

C'est à ce moment qu'ils commencèrent leur migration vers l'Est et le Groenland. Mais brusquement, vers les années 1300 à 1400 ans, cette culture fut supplantée et absorbée par celle des «**peuples de Thulé**», ancêtres directs des Esquimaux modernes et héritiers des traditions de chasse en mer, de la civilisation de la baleine.

En l'espace de quelques centaines d'années, les peuples de Thulé se répandirent depuis l'Ouest de l'Alaska jusqu'au Groenland, grâce à une nouvelle invention, inconnue des «Dorset», qui était le traîneau à chiens. Ce véhicule procura aux chasseurs de Thulé une mobilité très supérieure et une aide très efficace dans les chasses d'hiver, car le gibier, constitué en particulier par

les phoques, pouvait être ainsi transporté beaucoup plus loin. Certaines communautés de ces peuples de Thulé retournèrent même s'établir en Sibérie.

En résumé, nous voyons que le peuplement assez récent de l'Amérique, qui débuta vers – 50 000 ans, au moment où les races humaines actuelles étaient déjà bien entrées dans la voie de leurs différenciations, se réalisa aux dépens de cinq vagues successives, dont trois venues d'Asie.

- a). La première, celle des primitifs « Amuriano » évoluera vers un type assez semblable à celui des Mélanésiens actuels, prouvant ainsi que les potentialités génétiques étaient déjà inscrites en puissance d'évolution dans ce rameau humain à cette époque.
- b). La seconde fut la longue vague des chasseurs paléosibériens qui amenèrent sur ce nouveau continent des techniques et des innovations créées en Europe par les peuples leucodermes, comme les techniques de pêche, le propulseur et certains moyens de piégeage, qui permirent une chasse toujours plus efficace et, partant, une vie en communauté toujours plus dense. Ces deux vagues descendirent jusqu'à la Terre de Feu. La seconde laisse persister à certains endroits, en général sur de mauvaises terres, des îlots de la première vague « Amuriano ». En d'autres endroits, ces deux vagues se mélangèrent plus intimement pour former des groupes métissés, comme les Mayas en Amérique centrale ou comme les Araucans dans les Andes.
- c). La troisième fut l'ensemble des Mongoloïdes, comme déjà mentionné.
- d). La quatrième, comme également expliqué auparavant, arrivée vers – 18 000 ans, durant le Solutréen. Ils arrivèrent d'Europe durant la période la plus forte de la glaciation würmienne, à travers l'Atlantique, en canots, par « sauts de puces », en longeant l'Inlandsis glaciaire. Ils aboutirent au Canada et en Amérique du Nord, comme le prouve actuellement, sans contestation possible, les découvertes sur l'ADN mitochondrial (voir plus haut).
- e). À partir de – 1100 à – 900 ans, la cinquième vague des envahisseurs, celle des Blancs européens, va entrer en scène. Elle débutera assez modestement, se limitant à quelques rares Germains et Celtes en Amérique du Nord, et à des Troyens, suivis par quelques Phéniciens, en Amérique du Sud.

Mais avant eux (faisant donc toujours partie de cette quatrième vague), il y en eut régulièrement d'autres, dont l'homme de Pennewick, découvert près du cap Hatteras et daté de -9 500 ans. Il fut naturellement toujours possible qu'à la suite d'une tempête, un Européen, sur un esquif de fortune, puisse être déporté d'Europe en Amérique. D'autant que la pirogue la plus ancienne que nous connaissions actuellement, datée au C14 de -6 000 ans, fut découverte dans une tourbière du Jutland et consistait en une pirogue à balancier, ce qui démontre non seulement l'ancienneté de la navigation en mer du Nord, mais aussi que l'art de la navigation remonte bien plus loin, comme le démontre le professeur Hermann Münk de l'Institut argentin des Sciences Humaines, dans son livre intitulé « *Quilmes, Llave de la primera cultura mundial* ». Il démontre non seulement l'arrivée d'hommes du Paléolithique en Amérique du Sud, mais aussi que ces Cro-Magnons envahirent l'Amérique centrale et du Sud : dans ce Sud où nous retrouvons même des mégalithes dans la vallée Calchaquies de l'Atacama, dans la vallée du Tafi et du Tucumán argentin.

Outre ces sites, nous retrouvons des squelettes de type cro-magon : celui de Lauricocha, près du fleuve Marañon (homme daté au C14 de -9 000 ans), celui de Tepexan, près de Mexico City (daté de -7 000 ans), ou même celui du musée de Tihuanacu [lire, à ce sujet, « *El primer Americano* » de W.C.Céram et « *Diez mil años de enigmas Incas* » par Simone Waisbard].

Ces trois auteurs (Münck, Céram et Waisbard) nous prouvent non seulement que l'Amérique latine fut envahie par de petits groupes organisés de Cro-Magons qui y développèrent une culture mégalithique typique, mais que nous retrouvons leurs traces encore actuellement dans la toponymie régionale, dans des appellations de famille actuelles, dans le vocabulaire « *Cacán* », très proche de l'antique indo-européen, et aussi et surtout chez quelques Indios hors norme (grands, aux yeux bleus et de peau claire, incapables de descendre des envahisseurs espagnols).

D'ailleurs, une chose est très frappante, qui consiste en l'existence d'une « aune mégalithique », unité de mesure applicable à tous les monuments mégalithiques d'Europe d'Asie ou d'Amérique latine. Ensuite vinrent, vers l'an 600, les communautés fermées de moines Papars et d'Irlandais amenés là par saint Brandan. Ils ne traversèrent pas les monts Appalaches, se limitant aux régions côtières au Sud du cap Cod. Mais, vers les années 850 à 900, des Vikings, des Normands et même des Bretons vont, comme nous

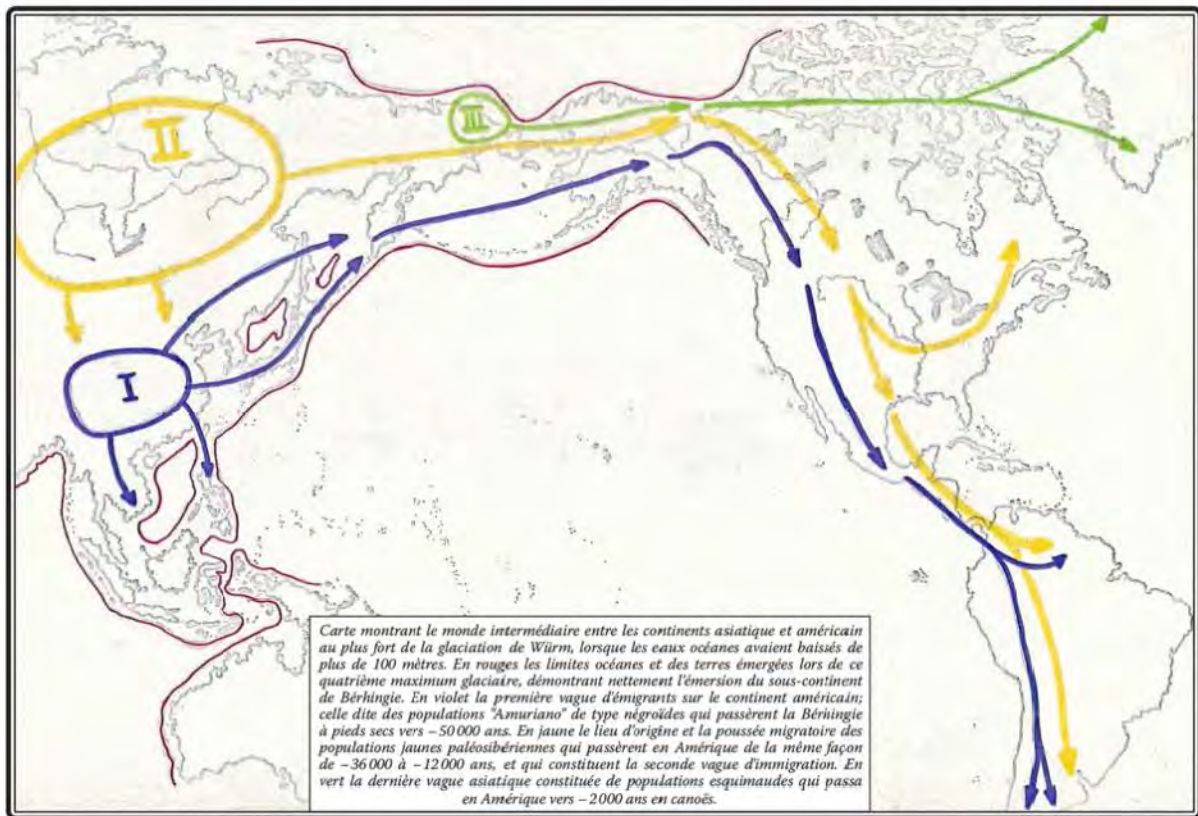
le verrons dans un autre chapitre, écumer les mers américaines, du Groenland à l'Argentine, et même reconnaître la partie andine de l'Océan Pacifique. Ils créeront les grands empires d'Amérique centrale et des Andes, tout en y mobilisant les autochtones, auxquels, durant un bref moment, ils serviront de classe dominante et dirigeante. Mais ces empires fragiles leurs échappèrent, lorsqu'ils oublièrent les lois élémentaires de la biologie et de l'histoire, qui commandent qu'une infime minorité douée évite toujours, si elle veut conserver sa prépondérance, de se diluer par métissage dans le magma autochtone amorphe et peu capable. Car, en se métissant, cette infime minorité aristocratique ne peut, en effet, que diluer rapidement ses qualités, son sang et ses gènes.

Enfin, une dernière vague asiatique, de culture mésolithique, se présenta en Amérique vers – 2000 ans. Compte tenu du moment de son arrivée, cette vague est donc la troisième en provenance d'Asie. Elle fut constituée de Mongoloïdes esquimaux et aléoutes qui se cantonnèrent aux territoires de l'extrême Nord et ne se métissèrent jamais, si ce n'est tout récemment au XX^e siècle, avec quelques rares éléments blancs d'origine européenne.

Pour finir, disons que cette terre d'abondance que fut toujours l'Amérique perdit déjà une bonne part de ses richesses vers – 6000 ans, sous le coup des techniques relativement évoluées des chasseurs paléosibériens et européens. Vers cette époque disparurent plus d'une centaine de grands mammifères. Malgré cela, un nouvel équilibre s'établit entre l'humanité américaine et la faune qui l'entourait, de telle sorte qu'à l'arrivée en masse des Anglo-Saxons, vers les XVI^e et XVII^e siècles, l'Amérique était encore un véritable paradis où pouvaient défiler, sans interruption pendant des jours entiers, des troupeaux de bisons sur une largeur couvrant l'horizon. Les récits des premiers trappeurs émerveillés en font foi.

Malheureusement le fanatisme puritain, la bêtise égalitaire et démocratique, de même que la mentalité mercantile de jouissance totale et immédiate ont, en maints endroits, transformé ces terres magnifiques en déserts et en poubelles écologiques.





CHAPITRE II

VERS L'AN 10 000 AVANT JÉSUS-CHRIST AU COMMENCEMENT DU NÉOLITHIQUE

Au Paléolithique supérieur, vers – 10000 ans, lorsque les eaux océanes reprirent définitivement leur remontée vers le niveau qu'elles possèdent actuellement, et lorsque les glaciers de la dernière glaciation amorcèrent leur recul, sans espoir de retour, nous pouvons dire que toutes les terres continentales étaient habitées.

Parmi elles, certaines régions, favorisées par le climat, étaient cependant plus peuplées que d'autres. Et si nous cherchons maintenant à les connaître, tout en laissant de côté le cas de l'Amérique que nous venons de voir au chapitre précédent, nous nous rendons compte que la répartition des densités de populations dans l'Ancien monde d'alors était très différente de celle que nous observons actuellement.

En effet, l'inlandsis glaciaire atteignait, en de nombreux endroits d'Europe, le 51^e parallèle. Cela revient à dire que les 9/10^{es} de l'Angleterre et toute l'Ecosse, la Belgique jusqu'en Campine, au-dessus de Bruxelles, toute l'Allemagne du Nord et Berlin, toute la Pologne du Nord presque jusqu'à Varsovie, toute la Russie du Nord jusqu'à la Sibérie et tout le Nord de cette dernière jusqu'à l'île Sakhaline, étaient recouverts par les glaces (cf. : carte, plus haut dans le premier livre).

Il existait, en outre, des glaciers assez importants sur les Pyrénées, les Alpes, les Carpates et plus loin, dans le Sud de la

Sibérie, sur le Caucase et sur l'immense massif himalayen. Toutes ces terres, aujourd'hui habitables, formaient un vaste bloc de glace contre lequel venaient buter les chasseurs cromagnoïdes, au cours de leurs interminables transhumances, à la suite de leurs gibiers.

À cette époque, ces immenses masses glaciaires déviaient vents et pluies vers les régions tropicales, plus au Sud, et les immenses déserts qui recouvrent actuellement ces tropiques, non seulement n'existaient pas, mais, bien au contraire, formaient des zones tempérées à la végétation luxuriante et au gibier abondant.

Toute l'Afrique du Nord, le Proche-Orient, les steppes d'Asie centrale et même l'actuel désert de Gobi formaient de vastes zones tempérées. La mer Méditerranée, divisée en deux par une langue de terre se prolongeant de l'Italie à la Libye, ne communiquait pas encore (ou très peu suivant certains) avec l'Atlantique, ni même avec la mer Noire, ni la mer Rouge avec l'océan Indien. Le grand fleuve Amou Daria se jetait encore dans la mer Caspienne et non dans celle d'Aral; l'Espagne était verdoyante et deux immenses fleuves africains, l'Irgargar et La Saoura, parallèles au Nil, coulaient paisiblement à travers le Sahara, l'Algérie et la Libye. L'Italie était encore insalubre et marécageuse, alors que les Balkans et toute l'Anatolie, régions aux montagnes peu élevées, possédaient un climat doux et agréable, de même que toutes les terres entourant les mers Noire et Caspienne. Quant à la péninsule arabique, elle commençait son assèchement et sa désertification, mais se présentait encore, à cette époque, comme une vaste étendue steppique.

Dans ces conditions et compte tenu du progrès technique de l'époque, les Cromagnoïdes d'alors vont surtout se concentrer le long des fleuves, car la découverte de la pêche et de ses ressources, depuis - 18000 ans, par des Cromagnoïdes blancs d'Europe, permettaient déjà la vie en tribus et en cités lacustres, de même que dans toutes les régions où la cueillette permettait un apport alimentaire presque continu et favorisait ainsi la sédentarisation des chasseurs qui, partout ailleurs, restaient dépendants des migrations de leurs gibiers. Le long des côtes, des ramasseurs de coquillages pouvaient parfois aussi se concentrer; mais ces groupes ne furent jamais très importants, car ce genre d'activité économique est dégénératif.

En tout état de cause, l'assurance de voir le lendemain sans risque de mourir de faim entraîna progressivement une élévation du niveau de vie, partant, une demande accrue de certains

produits ; d'abord et surtout de ceux dits « utilitaires », comme le matériel lithique en tout genre pour la chasse et pour l'armement, le bitume pour fixer les microlithes sur leur support, etc., ensuite des produits dits « de luxe », comme les pierres colorées, les coquilles de mollusques ou les dents des carnivores pour la fabrication des colliers et autres parures.

Ce simple troc, au départ, va rapidement engendrer une véritable industrie des échanges d'où vont naître les marchés, le commerce et le transport. Des routes vont s'établir aux jonctions desquelles vont s'ériger les premières cités. Celle de Jéricho, par exemple, sur la route des coquillages et du bitume venant de la mer Rouge et où ceux qui les transportaient, rencontraient d'autres commerçants venus d'Anatolie, d'où ils apportaient les excellentes pierres d'obsidiennes servant au matériel lithique du Sud. D'autres chasseurs enfin se groupèrent pour se spécialiser dans les industries naissantes, dont la première sera l'extraction industrielle du matériel lithique, comme à Chatal-Hüyük et à Hacilar.

Mais en définitive, vers -10000 ans, la décision de se sédentariser apparut principalement dans l'Anatolie, le Caucase et les Balkans, car là, sur les collines poussaient des graminées sauvages, dont la récolte pouvait se faire jusqu'à deux fois par an. Grâce à cet apport alimentaire continu, la chasse devint secondaire, et la fixation définitive de certains groupes humains très proche. Il suffira qu'un observateur intelligent voie naître de nouvelles graminées aux dépens de graines, oubliées ou perdues près des habitations sur les aires de traitement alimentaire, pour que le désir naisse de les cultiver. De là naquit l'agriculture et ses richesses.

Si nous considérons maintenant la répartition raciale de l'humanité dans les régions décrites, nous observons que les descendants cromagnoïdes de souche blanche (Leucodermes) peuvent se subdiviser en deux grands groupes qui se répartissent de la façon suivante :

1. - Les chasseurs, qui occupent toutes les régions steppiques de Sibérie, jusque et y compris le Nord de la Chine, la Mandchourie, la Corée et le Japon, ainsi que toute l'Europe libre de glace.
2. - Les Caucasoïdes anatoliens, situés dans le Caucase, les Balkans, l'Anatolie et la Mésopotamie montagneuse. Ce sont des montagnards, qui délaissent de plus en plus la

chasse pour une vie sédentaire, axée vers la cueillette des graminées et, de là, vers l'agriculture. Certains de ces groupes sédentaires se spécialiseront vers l'industrie naissante et vers le commerce, comme ceux des villes de Chatal-Hüyük, d'Hacilar, de Barda Balka, d'Hazer Merd, etc.

Les Mongoloïdes de cette époque sont, quant à eux, encore exclusivement chasseurs et restent localisés au Nord de la Sibérie, le long de l'Ob, de l'Irtych, de l'Énisséï, de la Léna et de la côte est, c'est-à-dire *grosso modo* au Nord des monts Altaï et de la Mandchourie. Chaque fois que leurs populations devinrent excédentaires pour les ressources régionales, elles se déversèrent tout d'abord à l'Est, tant que le sous-continent de Behringie resta émergé ; mais ensuite, à partir de - 10 000 ans, leurs vagues excédentaires successives pousseront vers le Sud, vers la Chine, l'Indochine et les îles du Pacifique, plus rarement vers l'Ouest, vers les steppes de Sibérie et vers l'Inde ; une fois encore vers l'Est et l'Alaska, avec la vague esquimaude.

Partout ailleurs, nous aurons affaire à des populations mélanodermes, de type négroïde ou mélanésien, déjà bien différenciées ou encore en voie de différenciation. Elles occuperont donc toute l'Afrique, du Nord au Sud, la péninsule arabe, le Sud de l'Asie avec l'Inde, la Birmanie, le Sud de la Chine, l'Extrême-Orient et les îles Pacifiques, ne laissant subsister de la race australoïde que l'enclave des Veddoïdes du Sud de l'Inde et de Ceylan, et les Aborigènes d'Australie au Sud-Est. En Chine, elles remonteront jusqu'à Pékin et seront les premières à occuper Formose.

La carte ci-jointe, plus haut, permettra de mieux comprendre cette répartition. Quant à la fameuse couleur de peau de ces populations, il est logique et normal que les humains qui vivaient dans les bonnes régions ensoleillées presque toute l'année, celles occupées justement par les mélanodermes actuels, aient conservé le pouvoir pigmentaire de nos ancêtres erectus.

Au contraire, tous ceux qui vivront dans les plaines steppiques, alternativement venteuses et sèches, ou neigeuses et froides, s'orienteront vers des colorations plus pâles, blanches ou jaunes.

Mais, comme nous l'avons étudié au Livre II de cet ouvrage, la coloration cutanée n'est qu'un facteur racial différentiel secondaire qui cache encore trop souvent les vraies différences biologiques, physiologiques et morphologiques, comme le poids des glandes internes et du cerveau, ou comme la surface d'absorption intestinale, sans oublier les caractères tempéramentaux et comportementaux.

À la suite de cette répartition géographique, à l'aurore des temps néolithiques, nous comprendrons beaucoup mieux le rôle de la race blanche dans son ensemble, comme porteuse du flambeau de l'humanité. En effet, nous constaterons que, pour toutes les époques qui vont suivre, comme cela l'était déjà pour tout le Paléolithique supérieur, toutes les inventions et tous les grands progrès techniques, artisanaux, industriels, militaires, culturels et artistiques, du moins pour l'art non dégénéré, se perfectionnant vers la beauté, vont tous apparaître d'abord dans des régions occupées par des populations leucodermes ou possédant au moins une aristocratie dirigeante leucoderme.

Certaines de ces inventions, initialement blanches, seront parfois quelque peu améliorées par des populations d'origine raciale différente, mais ce phénomène d'adaptation et de perfectionnement sera toujours relativement rare. Je ne connais, pour ma part, qu'une seule exception : celle du premier mortier, afin de concasser les graines végétales, peu digestes, qui date de - 17 000 ans, et provient des environs du Nil, déjà occupé à l'époque par des populations négroïdes. Encore ne faut-il pas oublier que les découvertes archéologiques de ce type sont toujours fortuites ; et que le plus vieux mortier connu à ce jour soit négroïde, ne signifie pas qu'il n'ait pu lui aussi être importé d'une région plus nordique, où des Blancs l'auraient découvert plus tôt, puis transmis de proche en proche vers des populations négroïdes.

Le fait semble même logique, puisque les céréales, à cette époque, poussaient principalement et presque exclusivement sur les contreforts des montagnes anatoliennes et balkaniques.

Nous analyserons ces grandes découvertes et ces grandes inventions, au fur et à mesure de leur apparition dans le temps, en notant bien les zones où elles prirent naissance, et nous comprendrons ainsi le rôle primordial de la grande race blanche dans la quête de l'humanité vers le surhomme de demain.

Actuellement, grâce aux méthodes modernes de datations radioactives au carbone 14, et grâce aussi à la grande abondance des découvertes archéologiques mises à jour depuis la fin de la dernière guerre mondiale, nous pouvons ordonner chronologiquement les différentes cultures qui fleurirent dans ce Proche-Orient, où le Néolithique prit naissance.

Grosso modo, de - 12 000 à - 10 000 ans, toute cette région est au stade dit « **mésolithique** », c'est-à-dire un stade économique de cueillette très poussée, dont nous retrouvons traces dans de

nombreuses grottes d'Anatolie, du Zagros, comme à Shanidar, et dans les montagnes de Syrie, d'Irak et du Nord de la Palestine. Toute cette zone, à la pointe du progrès pour l'époque, est occupée par des populations dolichocéphales de type caucasoïde blanc.

Dans le Sud de la Palestine, au contraire, nous trouvons les premières populations de type négroïde qui, vers -9500 ans vont donner naissance à la civilisation «**Natoufienne**», parfois improprement appelée «première grande civilisation néolithique», car, ne possédant ni agriculture, ni élevage, elle ne se différencie en rien des cultures mésolithiques des caucasoides blancs, situées plus au Nord. Ses nécropoles nous fournissent des squelettes robustes dolichocéphales, à caractères négroïdes marqués, mesurant en moyenne 1,50 mètre. On les retrouve dans toute la région avec des sites principaux aux villages et grottes de Wadi Fallah, Zawi Chemi, Aïn Zakhri, Kébarah, Umm, Beidha, Eynan, dans les grottes du Mont Carmel et de Judée, ainsi que dans la fameuse cité de Jéricho. En partie troglodytes, en partie villageois, ces humains vivaient principalement de chasse et de pêche près des zones marécageuses. Ils ne connaissaient pas encore l'arc, que possédaient déjà de nombreuses cultures leucodermes, comme nous le prouve l'absence totale de pointes de flèches dans leurs sites. Par contre, ils possédaient déjà des mortiers, des pilons, des meules et des broyeurs, ainsi que des faucilles, ces objets prouvant la pratique de cueillette des graminées. D'ailleurs, les restes des graminées retrouvés sur ces lieux sont encore tous d'espèces sauvages, prouvant ainsi, qu'il n'y avait pas encore domestication ni véritable agriculture.

Cependant, cette culture sans agriculture aboutit à la création de grands centres commerciaux, dont les plus connus se nomment Jéricho et Beidha. Ces villes doivent leur croissance et leur prospérité uniquement au commerce; soit celui d'obsidienne, d'andésite, de diorite et de silex venant des carrières d'Anatolie, soit d'hématite, de coquillages (comme les cauris), de malachite et de calcite (utilisées pour la confection des bijoux) venant du Sud, ainsi que les grès nubiens et les turquoises du Sinaï, soit même du sel et du bitume extraits localement. Ce **commerce très intense** aboutira à l'invasion pacifique d'organismes caucasoides blancs venus du Nord. Ils apporteront même, vers -6500 à -6000 ans, l'arc et les flèches découverts dans le monde blanc.

Au début, Jéricho n'est qu'un petit village fait de huttes fragiles et de simples abris; mais assez rapidement, des maisons solides,

circulaires (preuve de l'influence négroïde prépondérante), y apparaissent, bâties sur fondations de pierres (preuve de l'influence caucasoïde) construites en briques crues, ayant la forme de dos d'âne, avec des toits en torchis.

Vers -8000 ans, ces demeures, spacieuses pour l'époque, forment une véritable ville de trois mille habitants, s'étendant sur quatre hectares. Ce centre devient tellement important et organisé, que sa population élève un mur d'enceinte qui sera la plus ancienne fortification connue à ce jour. Il sera construit sans pelle ni pioche, vraisemblablement en faisant éclater la roche, en la chauffant et en versant ensuite de l'eau froide dessus. Cela aboutira à des remparts de sept mètres de haut, avec tours et fossés creusés dans la roche mère sur une largeur de 8,50 mètres et sur une profondeur de 2,10 mètres. L'érection de ces fortifications implique une main d'œuvre abondante, une autorité centrale qui organise, et un excédent de ressources qui assure le paiement.

On ne sait toujours pas si, à la date de l'érection des remparts, les habitants pratiquaient déjà l'agriculture, comme cela semble logique pour nourrir une telle communauté. Néanmoins, Jéricho et ses alentours, se situant à trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer, restaient peu propices à l'agriculture naissante, normalement pratiquée, au début, à des altitudes variant entre six cents et neuf cents mètres. Il semble donc bien que, pour la question alimentaire, la ville s'en remettait aussi à son activité de troc avec les autres régions.

Il est certain qu'à l'époque de l'érection des remparts, la cité subissait l'influence d'une aristocratie venue du Nord, car, à ce moment, les pratiques d'inhumation changèrent et se mirent à ressembler à celles d'Anatolie, les crânes étant séparés du corps pour la pratique du culte des ancêtres et les corps enterrés sous le sol des habitations.

On ne sait encore si ces émigrants venus du Nord se sont imposés pacifiquement ou par la force ; mais il est certain que l'on ne bâtit pas des remparts de cette importance pour se protéger de simples bédouins pillards. La population de ce « **précéramique A** », qui se termine vers -6900 ans, s'est à coup sûr donné tant de mal pour se préserver d'une menace autrement importante. En définitive, ces fortifications furent élevées contre le peuple, qui a fini par s'emparer du site, et qui inaugure le stade du « **précéramique B** ».

Cette fois, non seulement Jéricho, mais toute la région jusque Beidha, est envahie par cette nouvelle culture appelée

«**Tahounienne**». Avec elle, la population négroïde disparaît entièrement et fait place à des Caucasoïdes, dits parfois protoméditerranéens, provenant des plateaux du Nord de l'Anatolie et de Ras Samrah. Ils construisent des maisons rectangulaires, comme dans le Nord, avec des briques crues en formes de cigare, reliées entre elles par du mortier, lui même fabriqué à base de chaux brûlée, mélangée à du sable et à de l'eau. Les murs et le sol sont enduits de plâtre de chaux, coloré ou non, mais d'une finition parfaite. A Jéricho, le mur d'enceinte est reconstruit et perfectionné, et les pratiques funéraires restent identiques avec crânes séparés et culte des ancêtres. La ville de Jéricho, qui sert de mesure archéologique pour toute la région, va ensuite encore subir divers aléas, sera prise, reprise ou abandonnée durant certaines périodes, mais toujours par de nouvelles vagues d'émigrants blancs, venus du Nord.

Et vers -5600 ans, de nouveaux envahisseurs nordiques apporteront avec eux un nouvel artisanat, créé par les Caucasoïdes blancs du Nord : la céramique. Et Jéricho entrera dans sa période **néolithique dite « céramique A »**.

Nous assistons donc ici, en Palestine, à la tendance générale qui se manifesterà dans tout le « Croissant fertile », à partir du Néolithique, et qui verra des vagues successives de peuplades blanches, venant du Nord, refoulant ou se mélangeant à des populations de type négroïde.

Ces Blancs apporteront, au fur et à mesure, toutes leurs connaissances et toutes leurs techniques, et ils formeront, la plupart du temps, une aristocratie qui, après chaque vague, perdra rapidement de sa valeur par mélanges intimes avec les éléments négroïdes. Suivant l'importance et le pourcentage de leur sang blanc, la « Bible » les qualifiera improprement de « Chamites blancs ou noirs ». Car anthropologiquement, nous pouvons certifier que les Chamites, qui comprennent les Berbères, les Égyptiens, les Sémites et les Couchites (c'est-à-dire les Abyssins, les Éthiopiens et les Nubiens) sont tous d'origine négroïde ; que leur peau aille de la couleur bronzée des Sémites et des Berbères à la couleur presque noire des Éthiopiens n'y change rien. L'appellation « Chamite blanc », qu'emploient encore certains anthropologues, ne peut donc que créer la confusion dans les esprits non avertis, d'autant plus qu'ils l'emploient en général pour désigner les protoméditerranéens de souche caucasoïde et anatolienne.

Cette **origine commune sémite et négroïde** est d'ailleurs **confirmée** par les études philologiques actuelles qui divisent les langues sémitiques en quatre groupes principaux, qui sont :

1. – Le phénicien, le punique et le libyque dont dérive le berbère.
2. – L'hébreu et ses variantes.
3. – L'araméen.
4. – L'arabe, le ghees et l'amharique.

Ce dernier est parlé par les Abyssins, les Bantous et la plupart des Nègres non Khoïsans.

Les philologues ont démontré actuellement que la langue, moyen d'expression, est intimement liée aux origines raciales et comportementales (voir livre II). Race et langage doivent naturellement être entendus au sens large.

Actuellement, par exemple, en Belgique, nous observons que les Flamands (Germaines indo-européens) veulent imposer leur langue à des Wallons (Germaines indo-européens latinisés). Or, le français et le flamand (néerlandais) sont des langues très proches, appartenant toutes deux au groupe indo-européen nommé kantum, possédant les mêmes racines et des grammaires presque semblables. Ce ne sont donc pas, dans ce cas, des groupes linguistiques réellement différents. D'ailleurs, dans l'histoire, la plupart des peuples germaniques parlaient les deux langues. Mais les langues latines possédaient et possèdent encore l'avantage d'être plus universelles et plus cartésiennes ; d'où la réticence de la plupart des Francophones à apprendre un patois germanique à rayonnement fatalement très limité.

L'Anatolie fut longtemps considérée par les archéologues comme la lisière barbare de toute la région appelée « Croissant fertile », région qui comprend la Mésopotamie, la Syrie, le Liban et la Palestine. En réalité, l'Anatolie a été la zone néolithique la plus en avance sur son temps. La civilisation néolithique, révélée à Chatal Hüyük, brille telle une supernova dans la galaxie nébuleuse des cultures agraires de cette époque reculée.

Chatal et ses successeurs, Hacilar, Can Hasan et Chatal Hüyük ouest, introduisent l'agriculture et l'élevage, en d'autres termes, les fondements de toutes les civilisations actuelles, aussi bien en Afrique qu'en Asie et en Europe et dans toute la mer Egée. Cette immense culture anatolienne s'éteint vers – 5 000 ans, nous laissant

cependant une faible survivance dans la culture postérieure d'Halaf, en Mésopotamie du Nord.

Mais commençons par le commencement. En Anatolie, de nombreux sites archéologiques mettent en évidence l'existence locale d'un art chronofactorié de type paléolithique supérieur européen. Ceci nous prouve que les peuples, qui ont découvert la révolution néolithique, appartiennent culturellement à la race blanche européenne, et sont les héritiers d'un ensemble de traditions raciales blanches remontant loin dans le Paléolithique.

D'ailleurs, les cimetières proto-néolithiques les plus anciens de la région le prouvent à suffisance, car on y retrouve des hommes typiques du Paléolithique supérieur européen. Le passage de la chasse et de la cueillette à la conservation des aliments y est sans aucun doute responsable de la disparition de l'ancien art animalier, mais cette transformation a été progressive et subsiste encore dans les peintures murales et les gravures sur plâtre de Chatal Hüyük. Cet art naturiste, qui persistera jusqu'à la fin de cette cité, en l'an - 5600, sera remplacé, dans les cultures plus tardives d'Hacilar et de Can Hasan, par une poterie ornée de peintures géométriques, nettement issue du symbolisme naturiste.

Chatal Hüyük, la ville qui sert de mesure pour toute cette culture, semble avoir existé de - 8500 à - 5600 ans, date à laquelle un incendie termina sa longue carrière. Ses origines sont moins anciennes que celles de certaines villes natoufiennes, comme Jéricho, mais, à l'inverse de celles-ci, nous y trouvons, dès le début, les preuves de la domestication et de la culture des graminées ; alors que les Natoufiens de la même époque en sont encore à la simple cueillette. À Chatal, dès le début, nous y constatons l'élevage des chèvres, des bœufs, des moutons et des chiens domestiqués, ce qui prouve aussi sans conteste que sa population puise ses origines dans une culture antérieure, dont les sites, encore à découvrir, sont certainement plus anciens que les sites natoufiens.

En Anatolie, maisons et sanctuaires sont construits en briques crues, comme partout à cette époque, mais avec, comme originalité, l'ouverture des maisons sur les toits, ce qui évite de construire des murs d'enceinte.

La prospérité générale provient de l'agriculture et de l'élevage, mais aussi du commerce et de l'industrie (extraction de l'obsidienne et de l'andésite) et surtout de l'artisanat, preuve de l'habileté et de l'intelligence de ces populations blanches anatoliennes.

Chatal Hüyük recevait de beaux silex en lamelles, extraits des mines syriennes, et ses artisans les transformaient en poignards et en outils divers manufacturés qu'ils réexportaient. De même, Chatal Hüyük importait de grandes quantités de coquillages de la Méditerranée, de perles et de pierres précieuses pour la confection des colliers, de pierres de toutes origines pour la fabrication de récipients de luxe, de mortiers, de meules, de pilons ainsi que de petites statues cultuelles. En plus de l'obsidienne, ses artisans retiraient des montagnes environnantes l'ocre, les coquillages fossiles, la lignite, le minerai de cuivre et de fer, le cinabre et la galène. Dès les origines de la cité, ses artisans avaient acquis une maîtrise incomparable, inconnue partout ailleurs dans le monde antique.

Par exemple, ils incrustaient des perles de cuivre ou de plomb, tissaient des étoffes de laine et de lin, aussi fines que celles d'aujourd'hui. À tel point que la céramique qu'ils inventèrent et qu'ils mirent au point, eut des débuts assez modestes, car elle ne pouvait, de prime abord, rivaliser avec les récipients de bois, de pierre, d'os et de corne, de même que le tissage rivalisait difficilement avec la vannerie, la tannerie et le travail du cuir.

Les pratiques funéraires de toute cette culture sont axées sur le culte des crânes et des ancêtres, culte typiquement caucasioïde. On y retrouve aussi les statuettes votives et protectrices de la femme et de la déesse-mère.

Les cadavres étaient exposés aux vautours, et lorsque ces derniers les avaient réduits à l'état de squelette, ils étaient inhumés dans le sol de leur habitation.

Ce peuple dolichocéphale de bonne taille était d'ossature assez frêle ; cependant, à partir de -6000 ans, certaines tombes voient apparaître quelques individus brachycéphales. À mon avis, ceux-ci provenaient de Chypre, unique endroit, à cette époque, où il existait une population de ce type. Le cas de cette île n'est pas encore éclairci, et l'on hésite encore pour savoir si sa population brachycéphale est la conséquence de l'isolement géographique ou d'une pratique de déformation volontaire des crânes à la naissance, comme le referont, plus tard, les Huns d'Atilla (c'est du moins l'avis de J. Mellaert, un des plus grands spécialistes actuels de l'archéologie du Proche-Orient).

De toute façon, nous savons déjà, par tout ce qui précède (Livres I et II), que la brachycéphalie est très ancienne et que, depuis l'homme de Cro-Magnon (-35000 ans), il exista toujours, dans

l'ensemble du monde blanc dolichocéphale, des ilots de peuplades brachycéphales. Cette caractéristique crânienne n'empêche pas l'appartenance à la grande race leucoderme, ni la possession des mêmes caractères comportementaux et tempéramentaux.

Nous verrons plus tard que, par exemple, les Hittites, authentiques indo-européens, étaient eux aussi brachycéphales. De toute façon, Chypre, malgré ses maisons rondes, mais à étages, correspond à une culture caucasoïde typique, renforcée par des échanges constants et très anciens avec l'Anatolie. À Khirikitia, principal site de l'île, on constate un commerce intense avec l'Anatolie qui y introduit, vers -5300 ans, les premières poteries de type Hacilar.

Ici, une parenthèse s'impose, au sujet de la poterie, art sacré au départ, mais devenu ensuite utilitaire, par excellence. Elle servira aux archéologues pendant longtemps pour classer et dater les différentes cultures préhistoriques et protohistoriques.

L'art de la poterie est beaucoup plus ancien que le public en général ne se l'imagine. Vers -25000 ans déjà, à Dolni Vestonice, en Tchécoslovaquie, l'homme de Cro-Magnon avait modelé des statuettes de terre cuite dans un but magique et religieux. L'idée lui en était sans doute venue en voyant la terre, sous les foyers, devenir dure et cassante. Mais ce n'est vraiment que vers -7000 ans que certains de ses descendants pensèrent à utiliser cette technique pour remplacer l'outillage courant de peaux, de vanneries, d'os et de roches façonné en récipients.

Longtemps, c'est-à-dire depuis -25000 ans, ces objets en terre cuite relevèrent uniquement du domaine magico-sacré. Mais vers -6500 ans, on les voit un peu partout entrer dans le domaine purement utilitaire.

À l'heure actuelle, l'on n'a pas encore retrouvé les ruines de la première cité où naquit l'art de la poterie utilitaire, mais l'on sait, avec certitude, que les tous premiers centres de tradition céramique se situent dans les monts Zagros, en Iran du Nord. Là, vers -7000 ans, c'est-à-dire à une époque où Jarmo en était encore à un stade précéramique, la technique s'industrialisa. Je cite ici la cité de Jarmo, car de nombreux archéologues l'ont considérée à tort, pendant longtemps, comme le centre créateur de cet art. De toute façon, les monts Zagros, lieux d'origine, étaient occupés, à l'époque, par des peuplades montagnardes caucasoïdes, donc blanches, sœurs des peuplades caucasoïdes anatoliennes qui, elles, avaient déjà mis au point la domestication de la flore (l'agriculture)

et de la faune (l'élevage) et qui allaient être bientôt, entre -5600 et -5000 ans, les premiers utilisateurs du cuivre et de toute l'industrie dite « chalcolithique » qui en découle.

Le cuivre, lui aussi, à ses débuts, se rattache uniquement au domaine magique, en servant tout d'abord à la confection de perles pour bijoux et de statuettes votives. Ce n'est que vers -5000 ans que les outils et les armes de cuivre firent leur apparition. Bref, grâce à leur avance technique et à leurs industries, ces caucasoides supplantèrent tous les autres peuples de la région jusque vers -3500 ans, date à laquelle d'autres blancs innovateurs utilisèrent un alliage de cuivre et d'arsenic ou d'étain (30 à 40% du mélange) et les supplanteront à leur tour, en ouvrant ainsi l'ère du bronze.

Mais revenons quelque peu en arrière et décrivons Jarmo, ce village des montagnes du Nord de l'Irak, qui présente seize niveaux archéologiques d'occupations successives, s'étendant sur des millénaires.

Dans ses cinq derniers niveaux, soit à partir de -6500 ans, nous y voyons apparaître l'une des toutes premières poteries utilitaires ; encore très rudimentaire et grossière, elle est façonnée dans un mélange d'argile et de paille hachée menue. Vers -5790 ans, elle devient beaucoup plus raffinée, mais semble alors totalement importée d'un centre iranien des Zagros. Puis, comme à Hassuna, vers -5800 ans, la céramique est lissée et ensuite décorée, incisée ou peinte de motifs irréguliers qui deviennent vite géométriques, comme à Samarra ou à Sialk. Certaines seront monochromes comme à Halaf, Ras Shamra ou Hacilar (-5600 ans), d'autres seront polychromes, en général dans les niveaux plus récents avec des décors extrêmement soignés, tels des bucranes, des doubles haches et des croix diverses, dont les plus fréquentes sont les croix gammées et de Malte.

Ces croix représentent les derniers stades stylisés de divinités animales ou de déesses-mères, et sont en rapports étroits avec la protection du foyer, de la famille, du clan et, par extension, de la race. Ce n'est que bien plus tard, avec les peuples sémites, qu'apparaîtront les croix de mort et de supplice, qui deviendront, par perversion mentale, l'emblème de la chrétienté.

Ces croix de mort, élevées au rang d'un culte, sont représentatives de la mentalité sémitique, de leur cosmogonie et de leur religion, toute imprégnée de fatalisme et de péché originel, où l'homme n'est qu'un pantin, soumis à un dieu omnicréateur, maître tout puissant,

plein de rancœur et de courroux, qui n'engendre que la crainte à ses zélateurs, culpabilisés et écrasés sous sa poigne de despote.

Cette divinité, qui se perpétue dans les dogmes chrétiens, est, quoi qu'on en dise, à l'opposé des conceptions religieuses de l'ensemble des races blanches. La véritable cosmogonie de celles-ci ne réside pas en une création *ex nihilo*, mais bien en un chaos originel, où les dieux et surtout les héros divinisés rétablissent l'ordre naturel.

Cette conception, corroborée jusqu'ici par l'ensemble des découvertes scientifiques et biologiques, répond parfaitement à l'ordre naturel du monde. Chez les Aryens, héritiers spirituels du monde caucasioïde blanc, l'homme digne, vivant de façon exemplaire et héroïque, peut, par sa valeur, se hisser à la divinité. Pas de péché originel ni de terreur religieuse, mais une croyance et une foi en son destin d'homme et d'individu bien différencié, auquel un perfectionnement constant et progressif fournira l'approche à la divinité.

Cette cosmogonie religieuse, qui sera exaltée dans les religions indo-européennes, est partie intégrante de la race blanche dans son ensemble, car elle répond à son comportement mental héréditaire, fait de courage, de valeur, de travail, d'obstination et de fidélité à la chaîne de vie, à laquelle ces peuples appartiennent.

Une religion, tout comme un ensemble juridique, ne peut s'implanter et subsister des millénaires dans une population, que si elle correspond au caractère et au comportement mental profond et héréditaire de cette même population. Pour cette raison, le christianisme, religion sémitique par excellence (avec sa culpabilisation, son péché originel, son dieu créateur et despote, etc.) n'a pu s'implanter dans le monde romain qu'après la sémitisation profonde de ses populations.

En Gaule, il ne put s'installer, au début, que dans les villes commerçantes, surtout composées d'immigrants méditerranéens grecs, syriens, phéniciens et sémites en tout genre, comme ces patriciens romains, depuis longtemps sémitisés par des mariages d'intérêts, où le bon sang indo-européen des patriciens terriens de la Rome antique s'était dilué progressivement dans le sang sémite des trafiquants d'argent, des commerçants ploutocrates et des artistes grecs sémitisés et décadents. Dans les campagnes, au contraire, le sang indo-européen resta très longtemps pur, et permit, de ce fait, au paganisme de durer encore des siècles, sans jamais se faire totalement détrôner par le christianisme perfide.

En Germanie et dans les pays nordiques, ce dernier s'imposa encore beaucoup plus tard, et seulement grâce à de nombreux compromis avec les coutumes païennes locales.

En France, lors de l'invasion franque, les rois de ces Germains, les moins doués de tous, renièrent leur paganisme originel pour asseoir leur pouvoir face à leurs égaux et à leurs frères d'arme. Ils pactisèrent avec l'aristocratie romaine sémitisée, qui possédait l'avantage de la langue et de l'organisation territoriale de l'empire. Les rois francs, illettrés, s'appuyèrent sur le clergé gallo-romain et sur les patriciens décadents qu'ils anoblirent en comtes et en ducs, en échange de leur soutien. C'est en partie pour cette raison, que nombre d'aristocrates actuels d'Europe possèdent plus de sang sémite qu'aryen, et pactisent si facilement, depuis des générations, avec l'Église chrétienne et avec les forces d'argent, au détriment de leurs administrés. Ce phénomène fut brillamment démontré par Walther Darré, dans sa magistrale étude intitulée *« La Race-Nouvelle noblesse du sang et du sol »*.

Si nous examinons maintenant le « **chalcolithique** » ou âge du cuivre du Proche-Orient, nous constatons d'abord qu'il se divise en trois périodes :

1. – Le chalcolithique ancien, qui s'étage de – 5 600 à – 5 000 ans,
2. – le chalcolithique moyen, de – 5 000 à – 4 000 ans, et
3. – le chalcolithique tardif, qui va de – 4 000 à – 3 000 ans.

Durant cette longue période, toute cette région verra d'importants mouvements de populations. Mais, à part quelques turbulences locales, le sens des migrations continuera à s'exercer des montagnes vers les plaines, c'est-à-dire du Nord vers le Sud, en suivant le mouvement continu, amorcé déjà depuis le neuvième millénaire.

Les montagnards caucasoïdes, plus ingénieux, plus frugaux et plus courageux, descendront par vagues successives vers les plaines mésopotamiennes, palestiniennes et égyptiennes, habitées par des indigènes indolents, de souche négroïde. Les peuples blancs apporteront, dans leurs bagages, toutes leurs techniques et toutes leurs connaissances et, grâce à elles, s'imposeront, le plus souvent pacifiquement, rarement par la force. Ils formeront ainsi de petites aristocraties, toujours peu nombreuses et dirigeront l'infinité des petites cités-États qui finiront, elles-mêmes, par s'assembler et par engendrer la civilisation sumérienne, vers – 3 500 ans. Les preuves de cette origine nordique blanche de cette aristocratie sumérienne nous sont fournies :

1. – Par la mythologie sumérienne, qui nous laisse entendre que les Sumériens n'étaient pas originaires eux-mêmes de Mésopotamie, mais des régions montagneuses situées au Nord de celle-ci ;
2. – par de nombreux toponymes mésopotamiens qui n'ont aucun sens dans la langue sumérienne ; pas plus que certains termes géographiques des USA n'en ont en anglais (comme Potomac, Shenandoa, Mississipi, Missouri, Massachusetts, Idaho, etc.).

Les Blancs apporteront dans ces terres basses édéniques leur agriculture et leur élevage, leurs maisons rectangulaires et leurs techniques de construction, leurs textiles et leurs céramiques, leurs artisanats et leurs industries naissantes, avec leur division du travail que l'on observe déjà dans les manufactures de céramiques d'Halaf, de Ras Shamra et d'Hacilar. Ils apporteront aussi leurs techniques d'irrigation pour domestiquer les fleuves et rentabiliser les cultures.

Dans ces plaines mésopotamiennes, plusieurs villes vont successivement prendre la prépondérance sur leurs voisines. Prépondérance technique ou commerciale, ou même militaire, peu importe : ce sera très longtemps Eridu, célèbre pour sa céramique à décors exclusivement géométriques monochromes. Sa population est de type méditerranéen dolichocéphale ou mésocéphale, mais prognathe, démontrant ainsi une intégration poussée des deux souches raciales originelles (la Négroïde locale et la Caucasoïde). Vers sa fin, au quatrième millénaire, des immigrants, venus des plaines iraniennes, appelés « Proto-élamites » en renforceront son pourcentage de sang blanc.

Ce **royaume d'Élam**, en grande partie montagneux, devait sa prospérité au commerce intense qui s'était développé entre les cités-États mésopotamiennes et celles des plaines de l'Indus. Des villes comme Suse, Tepe Yahya, Sotka-koh ou Sutkagen-Dor, étaient des ports intermédiaires ou de vastes caravansérails sur les routes commerciales reliant ces deux régions. À ce commerce, l'Élam ajoutait ses artisanats propres, dont celui de la céramique, avec ses poteries industrialisées non peintes et ses cachets pour sceaux.

Ces Élamites, enrichis par le commerce, sont de purs caucasoïdes qui engendreront, grâce à leur haut niveau de vie, des vagues successives d'émigrants vers les cités de l'Indus et vers celles de Mésopotamie, à partir de – 5 000 ans. Ils finiront par être

refoulés en bloc vers la Mésopotamie par les proto-indo-européens appelés « **Hurrites** ». Ceux-ci, originaires du Caucase, descendront jusqu'en Mésopotamie, à leur tour, vers -2500 ans, date de la grande mise en marche de tous les Indo-Européens.

Mais, dans ce bassin mésopotamien, va aussi apparaître, pour la première fois dans l'histoire, un agrégat d'autres peuplades à peau relativement claire : « **les Sémites** ». Ceux-ci sont **tous originaires de la péninsule arabique**, d'où ils remontent par vagues successives vers le Nord.

On ne leur connaît aucune invention propre ni aucune technique particulière. Ils semblent seulement apporter avec eux leur obstination et leur fanatisme religieux, leur entregent et leur sens du commerce. Ce sont des semi-nomades pour la plupart, mi-éleveurs, mi-agriculteurs. Ils se complaisent dans la terreur religieuse et exaltent le culte de la fécondité à la manière d'obsédés sexuels plutôt que d'agriculteurs laborieux. Avec eux, la déesse-mère, protectrice des foyers, deviendra cette matrone lubrique et incestueuse, que reprendront tous les peuples en voie de dégénérescence. Imbus d'eux-mêmes, leurs prophètes et leurs prêtres les entretiennent dans l'idée que leur supériorité raciale est voulue par « Dieu », et ils n'hésiteront jamais à les pousser aux plus horribles carnages.

Nés copieurs, ils assimileront les autres cultes mésopotamiens (lire, à ce sujet, le livre de John Allégro intitulé « *Le champignon sacré et la croix* »), et ils en feront une religion personnelle et raciale qui leur donnera un jour la direction et le commandement de tous les autres peuples de la Terre ; du moins le croient-ils.

Vers -3000 ans, on voit pour la première fois des Sémites imposer leur domination à une cité-État : celle d'Obeïd. Sous leur direction, cette ville produit une céramique monochrome noire ou brun-rouge qui sera exportée partout, même vers le Haut Tigre et le Haut Euphrate, où elle tentera de concurrencer la céramique locale.

Outre cette céramique utilitaire, les Sémites d'Obeïd fabriquent une céramique cultuelle, sous forme d'affreuses petites statuettes à corps de femme et à tête de serpent. On retrouve là leurs fantasmes religieux qui cherchent toujours à engendrer la terreur et la crainte plutôt que la beauté. Progressivement, ces Sémites nouveaux venus vont se répandre dans tout le bassin mésopotamien, s'y mélangeant intimement aux autres peuples négroïdes indigènes et caucasoïdes immigrés. Cette fusion sera si intime, que la statuaire de la cité d'Uruk (l'actuelle Warka) présentera un mélange de

sumériens caucasoïdes à la tête rase et au visage glabre, avec des Sémites barbus et chevelus.

Notons que toutes les divinités de cette ville seront représentées avec cheveux longs, barbe et moustache, ce qui incline à penser que les Sémites auraient pris la prééminence dans la direction religieuse de la cité, ainsi que dans les légendes ayant trait à ses origines.

Avec Uruk, la vaisselle n'est plus un moyen d'expression, comme l'était la céramique archaïque ; elle se laïcise complètement, perd sa peinture, redevient grossière et totalement courante, se transformant uniquement en objet commercial. Petite innovation cependant : les jarres possèdent des becs et les tasses des anses. C'est l'époque où toute la vie des cités mésopotamiennes se centralise autour des sanctuaires, et où une caste de prêtres exploite à son unique profit les citadins et les villageois des alentours au moyen des royautés qu'ils manipulent, et dont ils stabilisent les trônes en les intronisant de droit divin.

C'est avec les généalogies royales que l'histoire commence.

Les premières royautés, tout en étant encore mythiques, permettent enfin une chronologie historique grâce aux noms des souverains inscrits sur les monuments. Cette écriture, d'abord idéographique et sacrée, deviendra assez rapidement syllabique et cunéiforme sous l'impulsion des Sumériens. Avec l'avènement de Babylone, la chronologie deviendra enfin absolue.

Pour mémoire, rappelons que l'archéologie a fourni une plaquette d'argile, d'origine babylonienne, un peu comparable à la fameuse pierre de Rosette égyptienne, qui énumère les différentes dynasties, qui se sont succédé sur le trône de Babylone. Elle se nomme le **prisme de Weld-Blundell** et classe les royautés en deux grands groupes, soit avant et après le déluge.

Avant le déluge, elles appartiennent à la légende pure et se terminent avec la dynastie d'Isin. Ensuite la royauté descend du ciel sur la Terre et correspond alors au début de l'histoire, avec des princes et des rois réels. Il est presque certain que la royauté, descendant du ciel, avec ses rois légendaires, comme Nemrod, représente l'immigration caucasoïde qui venait du Nord et qui, grâce à sa science et à sa volonté, prit la direction des affaires et des États.

En se mélangeant ensuite à ces héros, les Sémites, fins diplomates, ne modifièrent en rien ce fond de légendes, mais, beaux

parleurs, ils s'arrangèrent pour s'occuper des affaires religieuses de la cité, laissant la fonction guerrière aux Caucasoïdes.

Mais une fois en place, ces Sémites intrigants utilisèrent leur pouvoir spirituel absolu pour régenter toute la vie de la cité et pour orienter les élections royales suivant leurs vœux.

Et quand ils finirent par se sentir assez forts, ils prendront aussi à leur compte le pouvoir temporel, inaugurant ainsi un schéma de prise de pouvoir qui se perpétuera jusqu'à nos jours, grâce à la crédulité et à la méconnaissance de l'histoire de la plupart des peuples blancs et de leurs meneurs. En -2370 ans donc, Sargon devient premier roi sémite de Mésopotamie, remplaçant ainsi l'ancienne dynastie sumérienne blanche par la nouvelle dynastie sémite d'Akkad.

La majorité des gens pense encore que la civilisation est née en Égypte, sans doute parce que cette région fut la première à fournir des renseignements archéologiques précis, exploités par les savants qui suivaient les armées de Napoléon. Mais actuellement, la majorité des savants admet, preuves à l'appui, que les progrès du Néolithique égyptien, qui vint d'ailleurs fort tard par rapport à celui d'Anatolie et de Mésopotamie, et même d'Europe centrale, ne sont nullement l'œuvre des autochtones riverains du Nil, mais bien dus à l'afflux incessant d'étrangers venus du Nord et de l'Est, et qui ont tout apporté à l'Égypte dans leurs bagages. L'agriculture, l'élevage, l'outillage agricole, le calcul des saisons, l'art de bâtir, l'art du textile et celui de la céramique, de même que les rudiments de l'écriture ; bref, tout ce qui représente la civilisation est né hors d'Égypte.

La vallée du Nil, grâce à ses crues, était un îlot, ou plus exactement une bande de terres extrêmement riches et luxuriantes qui trônait au milieu d'une région semi-aride d'abord, mais qui devint rapidement désertique lors des modifications climatiques qui accompagnèrent le retrait définitif des glaciers européens.

En effet, en Égypte, le Néolithique diffère beaucoup du Paléolithique terminal ; le désert devient franchement inhabitable, et les hommes se regroupent le plus près possible du Nil et de ses lagunes, en essayant toutefois de se tenir à l'écart des inondations saisonnières.

Ils travaillent la terre et produisent l'orge et le blé, deux céréales que les Égyptiens, quand ils connaîtront l'écriture, représenteront par des idéogrammes (l'épi et les trois grains), ce qui prouve leur antériorité sur les autres plantes cultivées, dont les noms seront écrits en caractères phonétiques.

Les procédés de culture resteront longtemps très rudimentaires. La faucille est attestée, mais son usage n'était pas très répandu. Les conditions très particulières du climat simplifiaient heureusement le travail. Immédiatement après les inondations du printemps, il n'y avait qu'à répandre les grains sur la terre molle et fangeuse, et à faire piétiner le terrain ainsi ensemencé. A l'époque historique, où ce procédé n'est pas oublié, l'on a souvent recours aux troupeaux de moutons ou de porcs pour faire ce travail qui, antérieurement, était encore réalisé par le piétinement humain. C'est cette coutume qui est encore mimée actuellement dans les danses du printemps de la plupart des tribus primitives et qui furent reprises et mimées chaque année par les fameux Gilles de Binche, en Belgique, depuis l'avènement de l'impératrice Marie-Thérèse.

Au Paléolithique supérieur, vers -18000 ans, s'installent et prolifèrent tout au long du Nil des communautés de pêcheurs qui, outre la pêche, pratiquaient déjà la cueillette des graminées sauvages. C'est de cette époque que date le plus vieux mortier connu à ce jour. Il servait à concasser les graines pour permettre leur digestion.

Ces communautés sont exclusivement négroïdes et l'on y retrouve la déformation stéatopyge commune à toutes les souches négroïdes d'Afrique de l'Est. Ils sont en outre dolichocéphales, maigres, élancés et peu musclés, prognathes et à menton pointu. Nous les retrouvons à profusion, peints sur les premières fresques murales de l'art égyptien.

Mais à partir du Néolithique, des vagues successives d'immigrants blancs dolichocéphales et plus musclés apparaissent dans les nécropoles égyptiennes. Ils vinrent vraisemblablement se mélanger pacifiquement et par petits groupes aux populations locales. Ils descendaient vers le Nil à la faveur des courants commerciaux, en passant par la Palestine et par la vallée de Jéricho, ou en longeant la Méditerranée. Ils venaient d'Anatolie, du Kurdistan, de Cilicie, des monts Zagros et d'Arménie.

Apportant toutes les techniques de l'époque, ils prirent rapidement la direction des populations autochtones indolentes, en admiration devant leur savoir, leur courage, leur travail et leur opiniâtreté. Ils les organisèrent en cités-États, régularisant les crues du Nil, afin d'en obtenir le maximum de rendement. Ils s'associèrent progressivement en « patries » de plus en plus vastes, pour finir par ne plus former que deux grands empires le long du

Nil. Et pour finir, en – 3200 ans, les deux empires du haut et du bas Nil furent unifiés en un seul par le roi Ménès I^{er}.

Les époques antérieures à cette fusion sont appelées « Badarienne » et « Amartienne », du nom des sites archéologiques qui servent de pivot culturel pour les archéologues. Ces périodes sont caractérisées par le développement de deux artisanats, dans lesquels la population égyptienne va exceller et s'imposer à la renommée dans tout le monde antique. À savoir :

1. – Les vases et la vaisselle de pierre d'albâtre, de granit, etc. Cet artisanat leur fut certainement enseigné par des professeurs anatoliens qui l'avaient mis au point quelques millénaires plus tôt, comme le prouvent les découvertes de Chatal Hüyük, d'Hacilar, etc.
2. – Le travail de l'ivoire, connu depuis le Paléolithique moyen, mais qui sera figolé localement et fournira des peignes, des cuillères, des objets utilitaires divers et d'admirables statuettes, gravées de tatouages géométriques prouvant l'influence négroïde. Bien d'autres artisanats seront aussi florissants à cette époque, comme la vannerie, le tissage ou le travail des bijoux.

Grâce aux renseignements que nous fournissent les innombrables nécropoles, nous constatons que, vers – 3200 ans, la majorité de la population est encore négroïde autochtone, mais qu'elle est déjà mélangée à des brachycéphales venus de l'Égée et à un petit nombre de Caucasoïdes dolichocéphales venus d'Anatolie.

Et alors que les régions du Nord, soit de l'Anatolie, de Syrie et d'Irak, en sont déjà au Chalcolithique moyen, ce même Chalcolithique commence à peine en Égypte, vers – 4000 ans. Ce décalage est normal, puisque les techniques d'outillage à base de ce métal sont apportées lentement par ces émigrants blancs venus du Nord. Ceux-là mêmes qui ont déjà apporté aux autochtones du Nil les cultures du lin, de l'orge et du blé, donc des céréales qui serviront de base agricole à l'empire de Ménès I^{er}.

Avant de conclure, nous devons remarquer que ce Néolithique du Proche-Orient, période cruciale, s'il en fut, pour l'étude des races humaines actuelles, est encore fort mal connu. D'une part, parce que les documents déjà abondants (nécropoles, cités, objets divers en céramique, en pierre, en textile, etc.) présentent encore des lacunes, d'autre part, parce que la plupart des archéologues négligèrent, jusqu'à ces derniers temps, de chercher là où il le

fallait, en Anatolie, dans les monts Zagros et dans les Balkans, plutôt qu'en Mésopotamie, en Palestine et en Égypte. Ces régions attiraient beaucoup plus les regards, parce qu'elles sont plus riches en sites archéologiques, du fait de leur moindre ancienneté, et surtout parce que la Bible reste encore le livre de chevet de notre monde savant chrétien et sémitisé.

Heureusement la datation scientifique au carbone 14 permet, à l'heure actuelle, de bien mesurer le sens et l'ampleur des courants migratoires humains, et de mieux connaître, grâce à une datation précise, les endroits où naquirent les inventions et les diverses techniques.

Nous pouvons donc certifier maintenant que toutes les grandes découvertes de cette époque sont apparues parmi les peuples blancs caucasoïdes. Ils descendirent en vagues continues, mais toujours peu importantes, apporter leurs inventions et leurs techniques aux populations négroïdes des plaines.

C'est d'ailleurs une loi relativement constante, en histoire, que les peuples montagnards, plus dynamiques et plus courageux, tendent toujours à descendre dans les plaines pour y envahir les populations plus indolentes et moins résolues qui y vivent.

Comme, à cette époque reculée, la densité humaine était très faible, par conséquent très supportable, les immigrants blancs se métisèrent facilement avec les populations négroïdes ; d'autant plus facilement d'ailleurs qu'en ces temps reculés, et comme cela se passe dans toutes les populations d'animaux supérieurs (cf : « Vers un matérialisme biologique »), l'émigration est pratiquement toujours le fait de jeunes mâles célibataires aux dents longues qui ne trouvent pas à se classer dans la hiérarchie sociale de leur lieu d'origine.

L'homme répond aux mêmes lois biologiques communes à tous les animaux supérieurs. Il est bien connu, que les loups, les hyènes, les chacals, les lions, etc., qui émigrent et qui suivent les migrations des herbivores, sont justement ces jeunes mâles non pourvus de territoire.

Ces métissages diluèrent rapidement le pourcentage de sang blanc, et ces Caucasoïdes métissés devinrent les « Chamites » de la Bible. Mais vers - 3 500 ans, ces plaines, qualifiées de « Croissant fertile », verront apparaître de nouveaux émigrants : ces Sémites,

tous originaires du « Plateau arabe », négroïdes à la peau relativement pâle, n'apporteront aucun progrès, mais s'imposeront par la force ou par leur habileté politique. Eux aussi se mélangeront intimement à ces populations négroïdes autochtones, légèrement blanchies par l'apport blanc, et cet ensemble formera, après des siècles, des Métis stables, aux comportements et au caractère bien plus proche du Sémito-négroïde que du Caucasoïde.



CHAPITRE III

LA MÉSOPOTAMIE À L'AURORE DE L'HISTOIRE ET LA MISE AU POINT DE L'ÉCRITURE

Vers -3200 ans, début de la période historique et de l'Empire sumérien, l'accumulation des découvertes techniques et des inventions, de même que l'amélioration des grandes voies de communication par des États ou des Empires qui les surveillent, les entretiennent et en éloignent les pillards et autres détrouseurs de grand chemin, tout cela fait que les contacts entre civilisations seront, à partir de cette date, toujours de plus en plus rapides et de plus en plus nombreux, que cela soit pour des raisons diplomatiques ou pour des raisons commerciales.

Il n'est plus possible d'ignorer les autres. Et si l'on veut progresser dans la voie de la civilisation et du bien-être général, il faut échanger, vendre et acheter. Vendre ses propres surplus, ce en quoi l'on est plus ou moins spécialisé, et acheter ce qui manque, ce qui représente, bien souvent, du superflu ou même simplement l'attrait du différent.

C'est ainsi que des peuples et des cités, producteurs de poteries merveilleusement parfaites, préfèrent parfois en acheter de beaucoup moins jolies, mais venant d'ailleurs. Au fond, le snobisme ne date pas d'aujourd'hui. Par exemple, la céramique d'Uruk se retrouve partout le long du Tigre et de l'Euphrate : à Sumer, à Akkad, à Kish, à Ur, à Lagash, Nippur, Ninive (malgré la magnifique poterie ninivite), à Karkemish et à Hama en Syrie, à Suse en Iran (malgré sa belle céramique aux dessins abstraits et

raffinés et malgré ses gobelets parfaits aux motifs géométriques sophistiqués) et même à Abydos en Égypte. Cela, alors que cette céramique d'Uruk est monochrome, lisse, sans décor, et bien souvent moins attrayante que les céramiques locales qui, elles, à leur tour, s'exporteront au loin.

Mais nous voyons aussi que, **outre les biens de consommation, les idées et même les dieux vont se transporter le long des routes.**

À tel point que, à Brak, par exemple, à 1 300 kilomètres en amont d'Uruk, dans la vallée du Kabur, le temple dit « des yeux » possède les caractéristiques essentielles d'un plan de temple sumérien, avec des idoles imaginées à partir de celles d'autres sites, comme ceux d'Ur et de Lagash.

Naturellement, au début, les contacts se font préférentiellement le long des voies d'eau navigables et à travers des vallées favorables à la transhumance. À ce titre, l'Euphrate représente la voie idéale, le Tigre beaucoup moins, à cause de ses rapides. Nous reverrons d'ailleurs le même phénomène de migration le long des voies d'eau, au cours du Néolithique de l'Europe, où les colons remonteront le long du Danube, vers – 6 000 ans, partant d'Asie et se dirigeant vers la Bavière, d'abord, au-delà ensuite. Ces mêmes voies serviront naturellement aussi pour des migrations en sens inverse. Il nous faudra donc être de plus en plus vigilants pour nous y retrouver, au point de vue racial, à travers tous ces courants commerciaux, diplomatiques, militaires et migratoires.

Mais reprenons le cours de l'histoire du Proche- et du Moyen-Orient là où nous l'avions laissé, entre les deux grands empires en formation, celui de Sumer et d'Akkad d'une part, celui de l'Égypte de l'autre.

Nous sommes en – 3 200 ans. C'est déjà la fin du **Chalcolithique** moyen pour l'Anatolie (âge du cuivre tardif), mais c'est encore le Chalcolithique moyen pour la plaine mésopotamienne, pour la Palestine et pour l'Égypte. Ce cuivre est d'ailleurs, depuis quelques temps, travaillé au moyen d'une nouvelle technique apparue dans le Nord, chez les Caucasoïdes blancs appelés « Hurrites » : la **technique dite « à la cire perdue »**, encore inconnue vers – 3 500 ans, en Mésopotamie et en Égypte. Elle permet de reproduire indéfiniment la même statuette de cuivre, ou la même massue, ou la même pointe de lance. Les témoins les plus anciens de cette nouvelle création du génie blanc consistent en de remarquables statuettes de cuivre trouvées à Tell Taïnat, dans les plaines de l'Amuq, en Syrie du Nord. Mais, vers – 3 500 ans, une nouvelle

découverte blanche apparaît en Anatolie et en Syrie du Nord : il s'agit du bronze, un alliage de cuivre et de plus ou moins 25% d'étain. Au début, ce dernier provient des mines du Taurus. Les nouvelles créations qui en découlent, armes, statuettes, socles divers, etc., vont diffuser lentement vers le Sud et le Sud-Est, où, petit à petit, après un millénaire et demi, ils auront éliminé presque complètement les objets de cuivre, plus fragiles, tare surtout néfaste dans le domaine de l'armement.

L'on pourrait s'étonner qu'un avantage aussi grand ait mis plus de 1 500 ans pour s'imposer à un ensemble de peuples, tout compte fait, relativement proches. C'est encore une fois mal raisonner, penser en homme du XX^e siècle. En effet, lorsqu'un peuple ou des hommes sont habitués à bien manier certaines armes ou à bien travailler certaines matières, ils peuvent continuer longtemps encore à en dédaigner d'autres, malgré les avantages indéniables qu'elles comportent.

Ainsi, dans l'Empire chinois des Tchéou, vers - 1 000 ans, le fer resta des dizaines d'années encore avant de s'imposer aux nobles guerriers qui lui préférèrent longtemps le bronze, limitant le fer aux outils des manants. De même, les Indiens du Far West mirent des siècles avant de préférer les armes à feu plutôt que leurs arcs et leurs flèches. Encore actuellement, certaines tribus Moï des montagnes vietnamiennes préfèrent faire la guerre avec leurs arcs silencieux qu'ils connaissent bien, plutôt qu'avec les fusils des blancs. Et malgré l'accélération technique actuelle, beaucoup de Blancs préfèrent encore les fusils à verrou ou semi-automatiques aux armes automatiques.

Il faut être habitué au maniement des armes pour comprendre cela, et il en va de même dans le domaine de l'outillage artisanal : le nouveau présente toujours des avantages, mais bien souvent aussi des inconvénients.

Ainsi, par exemple, le bronze possède l'énorme avantage d'être plus solide, mais aussi l'inconvénient d'être bien plus lourd, ce qui peut avoir son importance pour des peuples assez frêles. De même le couteau de pierre, quoique plus fragile, coupe, dépieute et désosse beaucoup mieux que ceux en cuivre, en bronze ou même en fer.

L'arc possède, sur les armes à feu, l'avantage d'être silencieux, d'impressionner et de démoraliser beaucoup ceux qui sont atteints par ces projectiles. De même, à l'heure actuelle, un professionnel du tir préférera toujours un fusil à verrou, plus précis et beaucoup plus économe en munitions, plutôt que toute arme automatique.

Napoléon, ce spécialiste de la guerre et de l'armement, refusa même de munir ses troupes du nouveau fusil de l'époque à chargement par la culasse (plutôt que par la gueule), prétextant que ce nouveau mode de chargement allait entraîner une débauche et un gaspillage de munitions, et que les hommes perdraient leur qualité de bon tireur à cause de cette nouvelle facilité. Et, quoique ces nouveaux fusils, à chargement par la culasse, inventés en 1812, manquassent d'étanchéité et présentassent encore bien des défauts, certains régiments anglais en étaient déjà dotés à la bataille de Waterloo, et causèrent ainsi des coupes sombres dans les rangs français par leur cadence de tir bien supérieure. Surtout qu'à l'époque, l'on attaquait encore en bataillons compacts, et non fortement dispersés, comme actuellement.

Mais, pendant que les populations blanches caucasoïdes du Nord inventent et découvrent continuellement de nouvelles techniques, elles en restent toujours, au point de vue organisation sociale, à un stade de très petites cités-États indépendantes, démontrant par là, la tendance biologiquement individualiste des peuples blancs. Dans les plaines du Sud, au contraire, la majorité de la population, négroïde, se laissera plus facilement embrigader en de vastes masses à tendance impériale, sous la houlette d'une aristocratie blanche ou légèrement métissée, peu nombreuse mais beaucoup plus capable, plus intelligente et plus dynamique.

De cette grande différence de capacité entre la masse et ses dirigeants, naîtra une plus grande facilité à rassembler les populations autochtones en empire ; mais, de par leur nombre très minime, ces aristocraties auront rapidement tendance à se métisser de plus en plus, partant, à dégénérer. De là, une instabilité permanente et de nombreuses révolutions de palais verront le jour ; elles seront de plus en plus sanglantes, au fur et à mesure, que le pourcentage de sang noir ou sémite deviendra plus important. Car les Sémites, qui commençaient à nomadiser dans toute cette région de plaines fertiles, vont, eux aussi, fusionner de plus en plus intimement avec les autochtones négroïdes, et finiront par prendre en main la direction et le destin de certaines cités.

Mais, dans ces régions où l'élément blanc est très faible, l'on n'invente jamais : on copie, et l'on adapte les techniques et les inventions venant du Nord. On développe surtout le commerce, et l'on maintient la cohésion des populations par la terreur, la guerre et le pillage, par l'esclavage et l'emprise religieuse. Et, dans ce domaine, les Sémites possèdent sur les Blancs l'immense avantage de leur fanatisme religieux et de leur intolérance dogmatique.

Dès sa naissance, l'Empire sumérien possédera donc une population très métissée, mais avec une aristocratie et un clergé encore relativement peu métissé, presque blanc. Ces derniers, et uniquement ces derniers, devront, pour adapter leur commerce et leur organisation sociale à l'étendue de leur domaine impérial, réinventer ou plus exactement réadapter une invention blanche ancienne, **l'écriture**, afin de consigner durablement leur histoire et de permettre le recensement comptable de l'empire. Cette comptabilité se fera au départ des entrepôts alimentaires qui, dans chaque cité-État étaient des dépendances du temple et du clergé ; de même que l'histoire politique et diplomatique s'écrira dans les dépendances du palais, lui-même centre de la vie aristocratique. Il n'est donc pas vain de dire que l'écriture, depuis sa création jusqu'à son perfectionnement dans les Empires mésopotamiens, égyptiens, hittites et autres, est uniquement une création du monde blanc.

Les lecteurs de ce livre savent déjà que l'homme de Cro-Magnon d'Europe avait commencé vers – 35 000 ans, à consigner sous forme de dessins et de signes divers ses **observations chronofactoriées**. Il les sculptait sur des pierres, des os, du bois, etc. Il se constitua ainsi une véritable bibliothèque mnémotechnique, lui rappelant dates, saisons, faits, mythes, légendes, techniques de chasse et de pêche, etc. Un peu à la manière de ces calendriers sur peau des Indiens d'Amérique du Nord, qui consignent de cette façon les faits importants survenus à la tribu, et créent les « annales » de cette dernière.

Durant le Néolithique, les descendants caucasoïdes de ce Cro-Magnon créèrent la céramique et continuèrent à chronofactoriser de signes divers cette dernière, ainsi que les statuettes qu'ils façonnaient. Ces potiers blancs d'Anatolie et des monts Zagros, héritiers des premiers céramistes cro-magnons d'Europe (rappelez-vous Dolni Vestonice vers – 25 000 ans) perfectionnèrent la stylisation en prenant l'habitude de dessiner et de signaler la partie pour le tout. Par exemple : un bucrane désignait un bœuf, des ondulations l'eau, une étoile Dieu ou le soleil, une vulve la Terre, etc.

Les soi-disant inventeurs de l'écriture ne firent, à vrai dire, que reprendre ces signes de potiers dans un but commercial et comptable. Ils leur empruntèrent l'argile pour en faire des tablettes, leurs roseaux pour en faire, comme eux, des stylets à dessiner et à imprimer sur la pâte encore humide. Et pour finir, ils leur empruntèrent même la plupart de leurs signes stylisés. L'écriture,

au départ, était donc pictographique, c'est-à-dire dessinée. La plus vieille tablette ainsi écrite fut découverte à Kisk en Mésopotamie. Les pictogrammes du début servaient surtout de marque de fabrique ou de signe de propriété, car les plus anciens sont tous des sceaux cylindriques ou rectangulaires plans, en général sculptés dans de la pierre tendre, et que l'on pouvait apposer indéfiniment sur toute matière argileuse, comme des briques, des tablettes, des pieds de construction architecturale, etc. Les plus vieux sceaux de ce type furent retrouvés à Sumer et datent de - 4 000 ans.

Mais d'autres raisons intervinrent aussi pour généraliser et pour systématiser cette « nouvelle invention » qu'était l'écriture. Et rappelons-nous d'abord que toutes les inventions, depuis l'agriculture néolithique jusqu'aux fusées interplanétaires, en passant par la roue, la charrue, l'imprimerie, etc., n'ont vu le jour que parce qu'elles contribuaient à satisfaire ou à faciliter les besoins et les désirs d'une société donnée. Or, à mesure que les communautés humaines s'agrandissaient, et surtout lorsqu'elles prirent les proportions de celles des deltas fertiles de Mésopotamie et du Nil, les relations entre les individus qui les composaient, devinrent plus lâches, plus conflictuelles et moins basées sur la confiance mutuelle. La nécessité se fit de plus en plus sentir de disposer d'une forme de communication qui se jouerait des distances, enregistrerait clairement les obligations de chacun vis à vis de son prochain et de l'État et qui aiderait à organiser d'importants projets collectifs à grande échelle, comme la construction de remparts de défense du village ou de la cité, ou même comme l'élaboration de canaux d'irrigation pour les étendues cultivées. Or ces grands projets nécessitaient un vaste système de perception d'impôts, soit sous formes de prestations corporelles, soit sous forme de redevances en nature (grains, viande, etc.) qui, plus tard, se transformeront en métaux précieux (or, argent, bijoux). Et l'impôt reste toujours inefficace, tant que le percepteur (ici le roi et la classe sacerdotale) ne dispose pas de moyens indispensables pour tenir ses comptes et pour faire des précisions chiffrées.

Pour l'enregistrement des données chiffrées, la difficulté n'était pas grande, et il est certain que la solution était déjà trouvée sous forme de « bâtons à encoches » ou de « cordelettes à nœuds ». Ces moyens étaient tellement simples et pratiques, qu'ils remontent à la nuit des temps : les indigènes d'Australie communiquent encore actuellement au moyen de ces bâtons. Mieux même, voici 150 ans à peine, le sérieux ministre des finances britannique tenait encore

ses archives sous cette forme. Et il semble bien que l'incendie qui détruisit le parlement de Londres, en 1834, fut provoqué par la surchauffe des poêles où l'on brûlait les archives de ce type. Quant à la corde à nœuds, les légendes chinoises nous enseignent qu'elles servaient déjà d'archives depuis des siècles avant l'invention de l'écriture. Et Hérodote nous conte que le grand roi de Perse, Darius, utilisait ce système de cordelettes pour prévoir les mouvements de ses troupes et pour calculer les étapes et les jours de marche. Les marins vikings, de même, utilisaient cette méthode qu'ils transmirent aux Incas, d'autant plus facilement qu'elle peut devenir extrêmement complexe, en mélangeant des cordes de différentes couleurs et des nœuds de différentes formes.

Tout le système étatique inca fut d'ailleurs basé sur des cordelettes appelées « *Quipu* ». Mais, de toute façon, ces deux systèmes restaient imparfaits lorsqu'il s'agissait de transmettre des renseignements qualitatifs que la représentation par séquence d'images, donc par pictogrammes, était plus apte à rendre.

C'est d'ailleurs sous cette forme simpliste de dessins que les Indiens des USA se communiquaient des renseignements extrêmement complexes, comme par exemple, des endroits giboyeux, des rivières riches en poissons, des migrations de buffles ou de tribus, etc.

Mais revenons-en à nos cités sumériennes qui, sous la pression des découvertes, comme la charrue de bois rudimentaire ou comme la roue, accomplissent, en quelques siècles (de -4000 à -3000 ans), un véritable bond démographique qui nécessita la tenue d'archives de plus en plus complexes et aboutit tout naturellement à la création de séquences mnémoniques sous forme de pictogrammes.

Mais cette transmission d'idées n'enregistre pas encore le langage parlé. La véritable écriture n'apparaît que lorsque les représentations pictographiques, par leur nature et par leur enchaînement, correspondent aux mots parlés d'une langue donnée.

Au cours de ses tous premiers stades, l'écriture ne pouvait transmettre que des mots susceptibles d'être traduits en image, en objets courants ou en action. Par exemple, une tête humaine signifiait « tête », un épi de céréale « orge », des pas, l'action de marcher.

Très rapidement, l'on améliora le système ; d'abord en utilisant l'image stylisée, pour gagner du temps et faciliter l'écriture, puis

en suggérant des concepts difficiles à représenter, par les mêmes images simples. Ainsi, la bouche pouvait signifier « bouche » ou « parler » ; un pied, « pied » ou « marcher », une étoile, « soleil » ou « étoile » ; un grain, « de l'orge ou l'action de manger », etc.

Dépassant ce stade, l'on en vint rapidement à combiner deux signes pour en former un troisième, de sens différent. Par exemple, en sumérien, la combinaison des signes « femme » et « montagne » ne signifiait pas femme de la montagne, mais bien femme-esclave ; sans doute parce que, à ses débuts, les cités de Sumer allaient se procurer leurs captives parmi les populations montagnardes, plus frustes, des alentours.

Donc l'étape-clé, dans le développement de l'écriture, survient lorsque l'image d'un objet donné ne représente plus ce dernier, mais le son correspondant à son nom. Le pictogramme devient alors phonème et c'est le stade de l'écriture dite « à rébus ».

Vers - 3 100 ans, ce type d'écriture commença à se répandre en Mésopotamie, rapidement imitée dans la région du Nil ; la seule différence résidait dans les moyens et les supports locaux pour la réaliser. En Mésopotamie, l'on utilisa le support qui l'avait engendrée au départ, c'est-à-dire les tablettes d'argile et le roseau-stylet : ce qui donnera l'écriture cunéiforme qui fut utilisée jusqu'en l'an - 600.

Le long du Nil, au contraire, l'on utilisa comme support le papyrus, ancêtre du papier, et le pinceau et l'encre, composée d'un mélange d'eau de cendres et de noir de fumée.

Quant à la Chine, elle ne connut l'écriture que bien plus tard, au contact du monde Proche-Orient, et elle utilisa le bambou et la soie comme support, l'encre et le pinceau comme moyen.

Le royaume d'Elam, lui, adopta plutôt les signes sumériens à la phonétique de sa propre langue.

Quant aux civilisations de l'Indus, l'on ne connaît pas encore grand chose de leur écriture, car elles avaient choisi le bois pour support, matériau éminemment périssable en ces régions.

Au début, le scribe écrivait de haut en bas, comme le potier, mais après quelques siècles, il trouva plus commode d'écrire longitudinalement de gauche à droite. Mais dans ce cas, comme les colonnes d'écriture effectuaient une rotation de 90° vers la gauche, les pictogrammes changèrent également d'orientation.

Par exemple, la tête de profil, qui représentait le mot « tête » ne regarde plus vers la droite mais vers le haut. Il en allait de même pour les représentations du poisson, de l'oiseau, etc. Cette rotation

des signes fut aussi réalisée pour éviter de rendre les anciens textes illisibles. En outre, comme les scribes écrivaient de la main droite, il leur était plus facile d'éviter, par une écriture horizontale plutôt que verticale, de maculer avec leur main des colonnes encore fraîches et déjà écrites. Et, imitant la Nature mainte fois observée, les premières écritures horizontales se firent en « boustrophédon », soit de gauche à droite et de droite à gauche alternativement, comme le cultivateur maniant sa charrue dans son champ. Ce n'est que beaucoup plus tard, pour la clarté du texte, que l'on prit l'habitude de revenir du même côté à chaque ligne, soit du côté droit comme dans l'écriture étrusque, soit du côté gauche comme dans l'écriture latine.

La langue sumérienne était tonale monosyllabique, comme le chinois actuel. On qualifie ce type linguistique d'agglutinant, ce qui revient à dire que sur une racine fixe invariable et indéclinable viennent s'accoler divers préfixes et divers suffixes qui permettent les déclinaisons et les conjugaisons. Aux préfixes et suffixes doivent, en outre, souvent s'ajouter un qualificatif démonstratif, pour en préciser le sens, et pour éviter les mauvaises interprétations pouvant résulter d'une écriture phonétique (tout comme dans le français : fil de fer et fils de roi, ou fort comme un bœuf et château fort).

Lorsque l'écriture cunéiforme sumérienne eut atteint un grand degré de souplesse, et qu'elle eut engendré, par sa seule présence, une grande civilisation rayonnante, grâce à sa force de cohésion sur l'ensemble des peuples du delta, les autres peuples s'empressèrent de l'imiter et de l'adapter à leur propre culture et à leur propre langage.

C'est ainsi que les Elamites l'adaptèrent vers -2600 ans, les Akkadiens vers -2200 ans et les Hittites vers -1500 ans, quoique ceux-ci possédassent, déjà depuis plusieurs siècles, leurs propres hiéroglyphes écrits en boustrophédons. Mais la puissance culturelle de Sumer fut telle que certains logogrammes et un grand nombre de déterminatifs survécurent, sans altération aucune, pendant des siècles à travers toutes les évolutions linguistiques.

Par exemple, le signe cunéiforme signifiant « roi » ou « lugal » sumérien subsista inchangé en Akkadien où il se disait cependant « Sharrou », de même en Hittite où il se disait « Hassou » et de même en Hurrite où il se disait « Ewirne ». Bien mieux, le Sumérien se perpétua comme langue religieuse et sacrée sous Akkad, Babylone, l'Assyrie et même sous la Perse. Et les monarques de

ces diverses civilisations utilisaient encore la langue sumérienne pour consacrer les édifices qu'ils érigeaient, un peu comme, de nos jours, on utilise encore des phrases latines sur les frontons de tous nos grands édifices publics. Et nous verrons que la pensée religieuse hébraïque puisera abondamment aux sources sacrées sumériennes.

Comme la langue sumérienne était monosyllabique agglutinante, elle se prêtait fort bien à l'écriture pictographique⁽⁷⁾. Voyons-en quelques exemples :

- Le signe « TI » représentait le mot « flèche » et le mot « vie ». En conséquence, ce signe, d'abord purement pictographique, représentant une pointe de flèche, servit plus tard de phonogramme dans l'expression « EN-LIL-TI », c'est-à-dire que le dieu Enlil prête vie, et par la suite, « TI » joue le rôle de syllabe dans une série de mots composés.
- Dans les textes de Fara, stade présargonique de l'écriture, les premiers mots transcrits phonétiquement furent « MANA », une mesure de poids, et « DAM GAR » signifiant marchand.

Mais les Sumériens en restèrent cependant toujours aux premiers balbutiements de l'écriture phonétique, leur langue étant monosyllabique, non modifiée par flexion, mais bien par addition de préfixes et de suffixes, ce qui ne nécessitait en définitive qu'un nombre relativement restreint de signes. Et l'évolution en écriture syllabique parfaite ne fut réalisée, par nécessité, que mille ans plus tard par les Babyloniens, car la langue de ces derniers était flexionnelle et polysyllabique.

Cependant, entretemps, l'écriture sumérienne, grâce à une ingénieuse conversion des images en sons, acquies rapidement un grand pouvoir d'expression.

Le pictogramme qui, à l'origine, désignait un objet concret, devint régulièrement le symbole d'un concept abstrait.

Ainsi, l'étoile à huit branches qui signifiait « ciel », signifia aussi « DINGIR », c'est-à-dire « dieu » et aussi le mot « haut ». De même, « jambe » servait à rendre plusieurs verbes comme « GUB »

7). L'avantage incontestable de l'écriture pictographique réside dans le fait qu'elle peut être comprise dans des langues et dans des dialectes forts différents. C'est sans doute la grande raison qui détermine le monde chinois à conserver ce mode archaïque d'écriture qui pouvait ainsi être compris immédiatement par tous les lettrés d'origines linguistiques diverses, malgré le nombre énorme d'idéogrammes à reconnaître.

être debout, «GIN» aller, et «TUM» emporter. Et comme un même pictogramme désignait tant de phonèmes différents, un même signe possédait plusieurs prononciations, c'est-à-dire était polyphone, ce qui rendait les textes susceptibles de bien des ambiguïtés.

D'autant plus que la réciproque était aussi vraie, car un seul son, comme «SIG» pouvait avoir plusieurs sens. Dans les discours, cette dernière difficulté était évitée, car le Sumérien était une langue tonale, à l'instar du Chinois. Et dans la pratique de l'écriture, ces ambiguïtés étaient atténuées par l'addition de préfixes, de suffixes et de qualificatifs.

Souvent cependant, seul le contexte permet de trouver la véritable signification. En outre, comme je l'ai déjà dit, les Sumériens, en associant des signes, pouvaient augmenter encore leur pouvoir d'expression ; ainsi, une image de mont de Vénus, accompagnée du signe de montagne, donnait «SAL + KUR» = «la vierge de la montagne» = «l'esclave». Ou bien même «LÜ» (homme) + «GAL» (grand) = roi.

La majorité des documents sumériens les plus anciens, parvenus jusqu'à nous, sont d'ordre économique, consistant en des listes de rations pour les travailleurs des temples ou en des relevés de denrées diverses fournies ou reçues.

Déjà donc, vers - 3000 ans, la complexité de l'administration de l'État nécessitait ces relevés des produits laitiers, du bétail, du blé, de l'orge, et surtout des troupeaux de moutons, qui représentaient à l'époque l'une des sources les plus lucratives de revenus. En effet, à Uruk IV, par exemple, il n'existe pas moins de 31 signes pour le mot «UDU», mouton : ils désignaient certainement des espèces différentes. Comme dans l'écriture chinoise actuelle qui en est restée à ce stade de développement, l'écriture sumérienne possédait donc l'immense inconvénient de devoir utiliser un nombre très important de signes différents, et il fallait, aux scribes antiques, étudier de dix à douze ans pour assimiler ces milliers de signes et pour pouvoir jongler avec eux ; d'autant plus que cette écriture sumérienne, très souple, consistait, pour finir, en un mélange de pictogrammes, de phonogrammes et de logogrammes.

D'où des essais furent tentés par les différents peuples qui avaient adopté l'écriture sumérienne, afin d'en diminuer le nombre des idéogrammes et de la rendre ainsi plus simple et plus rapide. Cette opération de simplification débuta en plusieurs endroits, à peu près simultanément, mais par des voies différentes. Ce qui

est caractéristique est que ces tentatives apparaîtront toujours parmi des populations à très forte densité caucasioïde ou même indo-européenne, autrement dit blanches.

Le premier essai de simplification eut lieu en Crète. Là, vers -1800 ans, des envahisseurs thraco-illyriens, membres de la première vague indo-européenne qui déferla sur l'Egée, implantèrent une écriture syllabique encore indéchiffrée actuellement, mais appelée, par le monde savant, « linéaire A », qui faisait suite à une écriture pictographique plus ancienne de deux cents ans sur l'île, dont le plus bel exemplaire parvenu jusqu'à nous est le célèbre disque dit de « Phaistos ».

Les premiers Thraco-Illyriens, venus organiser l'île et y construire les premiers palais, apportèrent ces pictogrammes dans leurs bagages, car les niveaux archéologiques et autochtones qui les précédèrent, ne possèdent aucune trace d'écriture. Mais, vers -1700 ans, l'île fut envahie par d'autres Indo-européens nommés Achéens. Ceux-ci amenèrent dans leur sillage une nouvelle écriture syllabique simplifiée, appelée « linéaire B ». Cette fois, la simplification est énorme : la nouvelle écriture ne comporte plus, en effet, que 88 signes, et chaque syllabe y est nettement définie par un signe, c'est-à-dire que, à l'inverse des écritures syllabiques sémites, où le même signe, par exemple « B », peut se traduire par ba, be, bi, bo ou bu, ce qui laisse subsister une grande ambiguïté, bien utile pour des peuples commerçants toujours prompts à duper et à tromper ; cette fois, en crétois, chacune de ces cinq syllabes est définie sans équivoque. Il y a une vingtaine d'années, l'archéologue Ventris, étudiant l'énorme quantité de tablettes d'argile, échappées miraculeusement de l'incendie du palais de Cnossos, vers -1400 ans, put démontrer que ce linéaire B, était du pur Achéen, donc du Grec ancien, écrit en syllabique. Sa démonstration complète ainsi parfaitement les données historiques et raciales.

Mais si les Crétois utilisèrent cette écriture syllabique, plus précise et plus simple, jusque vers -1200 ans, date de leur destruction définitive par le raz-de-marée des Peuples de la Mer, d'autres essais de simplification de l'écriture virent le jour sur l'île de Chypre et surtout sur la côte de l'actuel Liban, dans les villes de Byblos et d'Ougarit.

Ces deux villes, sises à la limite de trois empires, l'Égyptien, l'Hittite et le Mycénéo-Crétois, étaient, pour l'époque, de véritables plaques tournantes internationales, un peu comme Tanger l'est encore de nos jours.

Les castes dominantes de ces villes étaient blanches, hittites, mittaniennes, mycéniennes et égyptiennes, alors que la plèbe y était cananéenne. Pour des raisons de facilités, aisées à comprendre, la langue véhiculaire y était celle qui possédait le plus d'impact international, c'est-à-dire l'Araméen (qui était aussi celle du peuple). Cette langue sémite possédait en outre l'avantage d'être adaptée à l'écriture cunéiforme, de même qu'à l'écriture hiéroglyphique égyptienne. À Byblos, on utilisait une écriture syllabique dite «pseudo-hiéroglyphique», car les signes y rappellent quelque peu les hiéroglyphes égyptiens ; à Ougarit, l'on utilisait l'écriture cunéiforme, mais avec un nombre de signes ne dépassant pas 80. Là aussi, ces écritures disparurent vers -1 200 ans, lorsque passa la vague déferlante des «*Peuples de la Mer*». Il est certain que ces écritures syllabiques simplifiées servirent de base à l'élaboration de l'écriture alphabétique qui apparut brusquement dans ces cités vers -1 200 ans, après le passage des «*Peuples de la Mer*». Or ces villes servirent de refuge et de base arrière à ces mêmes guerriers indo-européens, après leur défaite causée par Ramsès III. La coïncidence d'apparition des Philistins (ces rescapés indo-européens) et de l'écriture alphabétique dans ces régions, nous prouve l'origine blanche indo-européenne de cette écriture alphabétique, que des marins phéniciens (d'ailleurs dirigés au départ par des Blancs mycéniens et philistins) véhiculèrent ensuite dans tout le bassin méditerranéen.

L'écriture alphabétique présentait un tel avantage, qu'à peine mise au point, elle accompagna tous les documents et tous les contrats réalisés au Proche-Orient. Vers -500 ans, toutes les transactions faites dans cette vaste région et encore écrites en cunéiforme comportent toujours un résumé en écriture alphabétique araméenne, car c'était la langue internationale véhiculaire de toute cette région. Mais un dernier perfectionnement manquait encore à l'écriture pour atteindre la clarté et la perfection dans la précision.

En effet, jusque là, l'écriture restait essentiellement phonétique, qu'elle s'écrive en illyrien, en étrusque (les descendants directs des premiers) ou même en sémite. On ne possédait bien souvent qu'un seul mot pour écrire plusieurs vocables, d'origine et de significations différentes, mais de prononciation identique. Un peu comme si, en français, l'on écrivait de la même façon : voit, voie, voix et voua. Surtout dans la structure de la langue sémite, les voyelles ne jouent pratiquement aucun rôle comparativement

aux consonnes. C'est pour cette raison que les Sémites, plus commerçants que cartésiens, ne cherchèrent pas plus loin pour éliminer les imprécisions que conservait leur écriture alphabétique. Ce furent donc des Indo-Européens à l'esprit cartésien, les Grecs doriens, qui apportèrent la simplification ultime à cette longue recherche de la perfection dans l'écriture.

Ils transformèrent tout simplement en voyelles quelques signes de l'ancien alphabet à consonnes. Et c'est cette dernière innovation indo-européenne qui a permis tous les progrès scientifiques et culturels ultérieurs, jusqu'aux fusées interplanétaires actuelles, en passant par les deux autres grandes étapes de la simplification de l'écriture que sont l'imprimerie, mise au point par l'Indo-Européen Johannes Gutenberg, et les machines électroniques mnémoniques actuelles, nées elles aussi des cerveaux indo-européens.

Si je me suis si longtemps étendu sur l'histoire de l'écriture, depuis ses origines européennes blanches, vers - 25 000 ans, jusqu'à sa perfection actuelle, en passant par sa naissance dans les ateliers des potiers, et sa concrétisation dans les temples aux officiants caucasoïdes (donc blancs), ainsi qu'à son perfectionnement par les Blancs indo-européens, c'est d'abord pour démontrer la complexité énorme de ce phénomène, ainsi que la longue durée de sa mise au point ; mais c'est aussi et surtout pour démontrer que la version actuelle et « officielle » de l'histoire est falsifiée et entretenue comme telle par un ensemble d'écrivains, de pseudo-historiens et de trusts de l'édition, tous, sans exception, dans des mains sémites.

S'il y a trente ans, il était encore possible de croire à l'apport sémite dans la création de l'écriture, les découvertes actuelles ne permettent plus de douter que, là aussi, le monde blanc fut le seul à poser tous les jalons. Les « historiens » qui, encore actuellement, enseignent les contrevérités anciennes, ou bien mentent sciemment, pour plaire à leurs maîtres des éditions et des sectes philosophiques diverses, et dans ce cas, ils sont indignes d'être qualifiés d'« historiens » ; ou bien ils omettent la vérité par ignorance, par paresse et par manque d'esprit critique : dans ce cas, ils sont aussi indignes d'être qualifiés d'historiens.

Notons aussi que c'est la civilisation sumérienne qui inventa par l'intermédiaire de sa caste sacrée blanche, à qui revenait au début toutes les fonctions d'arpentages et d'engrangement des surplus, l'emploi d'un système métrique sexagésimal, que nous retrouvons dès Uruk IV, vers - 3 000 ans. Tous les calculs s'effectuaient sur la base du chiffre 60, étalon mathématique très pratique pour un peuple féru d'astronomie. Mais à côté de ce système sexagésimal,

il existait déjà un système décimal, qui fut utilisé tout au début uniquement pour la mesure de l'orge. Or, l'on avait affaire à un peuple principalement agriculteur, et il semble que dans ce cas le système décimal soit né de la dîme, c'est-à-dire du dixième de la récolte, payable à l'État ou aux dieux.

Depuis la plus haute antiquité et pratiquement jusqu'à la Révolution française, les paysans du monde entier furent astreints à payer la dixième partie de leur travail en guise d'impôts directs. À cela, il fallait encore ajouter quelques servitudes comme l'entretien des routes ou la construction et la réfection de murailles défensives communes, en période de morte saison agricole. Ce système d'imposition est souvent qualifié de tyrannique et d'oppressif par les chantres des démocraties et du libre examen maçonnique.

Or combien avaient-ils raison, nos anciens, quand nous comparons leur système aux 40 à 50% d'impôts directs que les démocraties si parfaites et si libérales soutirent chaque année des poches des travailleurs; sans compter la masse d'impôts indirects et démocratiques, dont l'importance ne soutient pas la comparaison avec ceux existant même au temps du Moyen-Âge, si tyrannique et si obscur à leurs yeux. Il est évident qu'au point de vue de la ponction fiscale, rien ne s'est amélioré depuis les temps anciens. Au contraire, la situation s'est singulièrement aggravée. Et seules une compréhension et une connaissance de l'histoire peuvent éviter aux hommes d'être exploités par certains de leurs semblables.

En résumé, à cette époque, les nécropoles de la plaine mésopotamienne sont occupées par des Négroïdes ou par des Chamites blancs (des Caucasoïdes) dolichocéphales avec de rares brachycéphales, dont la brachycéphalie est cependant toujours nettement moins marquée que sur l'île de Chypre.

À la période présargonique, vers - 2500 ans, les nécropoles des villes du Sud, comme Ur, voient apparaître, en quantités de plus en plus nombreuses, des dolichocéphales étroits, démontrant ainsi la colonisation progressive de la plaine par des populations sémites.

Les premiers d'entre eux se font appeler « Sémites d'Agade (ou d'Akkad) ». Ils possèdent des pommettes hautes, le nez légèrement aquilin et, suivant la statuaire de l'époque, parvenue jusqu'à nous, une pilosité abondante, une barbe et des lèvres épaisses, comme les scheiks sémites qui sillonnent encore la région.

Vers -2370 ans, les deux grands États, celui du Nord et celui du Sud, qui s'étaient constitués progressivement dans la plaine

mésopotamienne, sont pour la première fois réunis par l'accession au trône du fondateur de la dynastie d'Akkad, Sargon I^{er}. Le régime sumérien fait place alors à un régime sémite, et les souverains (Sargon et ses successeurs) s'expriment dorénavant en langue sémite, et reprennent à leur compte tout l'héritage sumérien, en justifiant cette acquisition par la force des armes.

Cette dynastie sémite fixe sa capitale à Akkad, cité voisine de Babylone. Mais elle sera bientôt renversée par des hordes dites « barbares » (car plus frustes et plus frugales), descendant des montagnes d'Iran occidental. Ces montagnards, d'origine caucasoïdes, seront appelés « Guti » et viendront à nouveau apporter du bon sang blanc à ces populations négroïdes sémitisées. Mais ils ne jouiront pas longtemps de leur victoire, car vers - 2 100 ans, les Sumériens reprennent le pouvoir sous l'égide de la troisième dynastie d'Ur, dont les deux premiers souverains, Ur-Nammu (créateur du premier texte de loi connu) et Sulgi, rebâtiront Ur et Uruk et redonneront à ces villes leurs splendeurs d'antan.

Mais pas plus d'un siècle, car le dernier roi de cette dynastie sumérienne, Ibbi-Suen est emmené en captivité en Iran, vers - 2 000 ans.

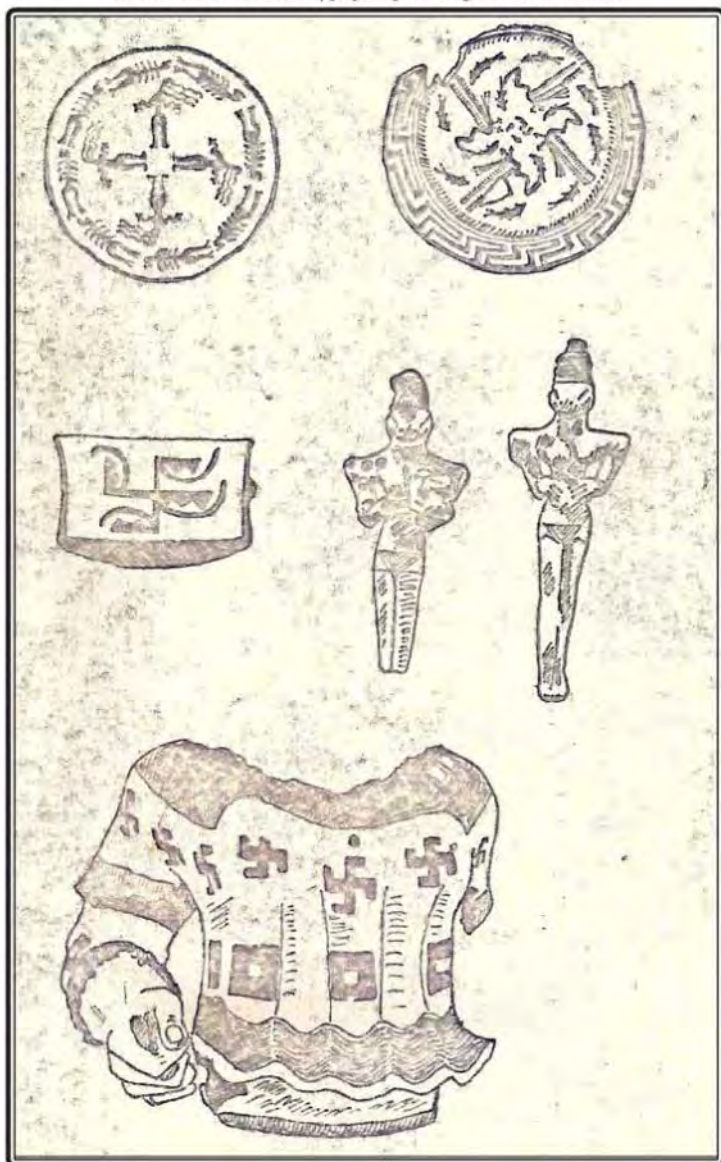
Ensuite, bien que leur langue fût encore employée pendant longtemps pour la littérature religieuse et magique, les Sumériens perdent de leur importance. Et leur héritage est repris et organisé par des dynasties sémites nouvelles, provenant de la vague dite « Amorite ». Cette fois, ceux-ci remonteront très loin le Tigre et l'Euphrate et occuperont même l'Assyrie et la Syrie du Nord. Ils donneront, pour finir, dans la plaine, l'hégémonie à Babylone qui étendra son pouvoir de la Méditerranée à l'océan Indien, et du Liban et de la Palestine à l'Iran occidental. Jusqu'au jour où une nouvelle vague caucasoïde appelée « Kassite » leur reprendra ces mêmes régions iraniennes.



PREMIER EMBLÈME INDO-EUROPÉEN SUR CÉRAMIQUES

La Croix Gammée est la caractéristique du monde Aryen.

Il est scandaleux que ce monde ne puisse pas le porter avec fierté à l'instar des Juifs et Musulmans qui portent sans entraves les leurs. Cela montre aussi les premières céramiques sémites sous forme de déesses bien typiques pour engendrer la terreur



CHAPITRE IV

HISTOIRE DE L'ÉGYPTE ET DE L'ASIE MINEURE APRÈS SUMER

À l'autre extrémité du Croissant fertile, un autre empire vient de s'unifier, en - 3 100 ans. Il s'agit de l'Égypte, où Ménès I^{er} fonde la « première dynastie », en réunissant les deux provinces de haute et de basse Égypte sous sa royale fêrule. Il installa sa capitale à Memphis, point de jonction de ces deux provinces.

Certains parallélismes entre les premières civilisations de Sumer et celles du Nil font supposer des contacts relativement suivis entre ces deux régions. Toutes deux sont composées de populations négroïdes que régendent de petites castes de caucasoïdes parfois appelés « Chamites blancs ». Mais la proportion de ces éléments blancs est encore plus faible en Égypte qu'à Sumer, plus proche de l'Anatolie, où l'on voit en outre déjà poindre à cette date les premiers émigrants sémites.

Sans retracer toute l'histoire des dynasties successives d'Égypte (ce qui sort du cadre de ce livre qui se veut uniquement une histoire des races), nous savons maintenant que le roi égyptien « Narmer », de la première dynastie, prit une part active à l'exploration des secrets de l'Asie, qu'il fit des expéditions en Transjordanie et même qu'il « dompta les deux fleuves », autrement dit explora en partie les cours du Tigre et de l'Euphrate. Au musée du Caire, l'on peut admirer une palette en os, gravée et dédiée à ce grand roi. On y admire des Asiatiques et des panthères au long cou entrelacées. Or, ces dernières représentaient, dans l'antiquité, la Mésopotamie prédynastique et surtout la ville d'Uruk.

Vers - 2700 ans, avec la troisième dynastie, débute la période connue sous le vocable d'«**ancien empire**». Et, durant les cinquante ans suivants, l'Égypte connut la paix et la prospérité dans la sécurité la plus totale. De cette époque datent ces tombeaux gigantesques que sont les pyramides dont quatre-vingts sont parvenues jusqu'à nous. C'est cependant sous Khéops, prince de cette dynastie, vers - 2600 ans, qu'apparurent en Égypte de graves difficultés économiques, engendrées par un mauvais calcul des crues du Nil. Car les Égyptiens de l'époque calculaient encore les saisons en mois lunaires, ce qui avait causé un décalage assez important avec l'année réelle.

Or apparaît à ce moment, à la cour de Khéops, un personnage énigmatique appelé «*Dédef-Ré*» qu'Hérodote, l'historien, nommera plus tard «*Philitis*», nom très peu égyptien, mais très indo-européen (exemple : les Philistins).

Suivant la légende, ce personnage est grand, blond aux yeux bleus ; il venait du Nord et instaura le culte solaire en Égypte, ce qui permit de créer un calendrier solaire, lui, bien adapté aux crues du Nil. «*Dédef-Ré*» prit tellement d'importance qu'il succéda à Khéops durant huit ans, avant que le fils de celui-ci, «*Kéfren*», ne reprit le pouvoir avec l'aide de l'ancienne caste bafouée des prêtres de la lune.

Ce qui est certain, est que ce «*Dédef-Ré*» a existé ; que l'on a retrouvé sa tombe solitaire, prouvant ainsi les tentatives de la caste sacrée d'effacer sa mémoire ; qu'il régna huit ans à la mort de Khéops, et qu'il conseilla à ce dernier d'adopter le culte solaire de «*Ré*».

C'est aussi à partir de Khéops que le culte solaire prit la prééminence sur tous les autres cultes en Égypte, ce qui suggère un certain côté aberrant dans un pays en voie de désertification, où le soleil, de prime abord, devait être plutôt maudit pour les brûlures et pour les sécheresses qu'il provoquait. Autre coïncidence est l'apparition de ce «*Dédef-Ré/Philitis indo-européen*», au moment où ces derniers commencent leur première migration dans les Cyclades et en Crète où ils installent le début de l'âge du bronze et de la culture minoenne.

Voilà qui démontre encore, si cela devait s'avérer nécessaire, **l'apport du monde blanc, caucasoïde d'abord, aryen ensuite, dans les cultures anciennes du Proche-Orient.**

Plus tard, avec la venue au pouvoir de la cinquième dynastie, l'Égypte sombre dans le désordre. À partir de cette époque, le clergé, dont la toute puissance ne faisait que croître, commence à

concurrencer le pharaon et à mettre en doute son origine divine. Les nobles, grands commis du régime, commencent à exiger de plus en plus d'indépendance, et des problèmes économiques, engendrés par l'érection des pyramides et des autres grands travaux, voient le jour. Et comme toujours, lorsque la royauté perd de son autorité, la paix et la prospérité cèdent le pas à l'anarchie et à la disette.

Des nomades, venus d'Asie, s'infiltrèrent dans le delta et y provoquent des troubles continuels. L'ancien empire se désintégra et l'Égypte entra alors dans la période dite « **première intermédiaire** » : époque d'instabilité féodale qui dura deux siècles. Ces nomades perturbateurs sont en grande partie d'origine sémitique cananéenne.

Vers -2000 ans, une famille noble thébaine rétablit l'unité égyptienne en fondant la douzième dynastie. Et l'expansion égyptienne va reprendre sous forme d'expéditions et de guerres de conquêtes, allant exploiter les gisements aurifères de Nubie et étendant son hégémonie sur toute la Palestine et le Sud de la Syrie. Un commerce actif s'établit avec ces régions par voies terrestres et maritimes, et des relations d'affaires s'étendent jusqu'en Crète minoëne par l'intermédiaire des villes vassales du Liban, comme Byblos et Ougarit (l'ancienne Ras-Shamra). À Byblos, tombes royales et monuments semblent indiquer que les liens avec l'Égypte s'étaient particulièrement resserrés à partir de cette douzième dynastie (-1990 ans), puisqu'à cette époque, les rois de Byblos, bien que Sémites, portent des titres égyptiens de prince et de comte.

Vers -1750 ans, à la suite des règnes de plusieurs pharaons incapables, l'Égypte se morcelle en petits comtés et retourne à l'anarchie. À nouveau, des tribus nomades recommencent à s'infiltrer dans le delta. Elles proviennent de Syrie et de Palestine, poussées et chassées elles-mêmes par des vagues de colons hurrites venant du Nord. Ces nouveaux nomades apparus en Égypte sont appelés « **les rois pasteurs** » ou « **Hyksos** ».

On sait actuellement avec certitude que la masse des Hyksos était composée de nomades « sémites cananéens et amorites », encadrés et commandés par des Hurrites, donc des Blancs caucasoïdes, qui leur fournissaient la supériorité guerrière, grâce à leurs connaissances en matière de métallurgie et d'armements.

En effet, les chefs hyksos d'origine hurrite leur enseignèrent l'usage révolutionnaire de la roue et du char de guerre, ainsi que la domestication suffisante du cheval pour son utilisation attelée.

La domestication du cheval avait été réalisée quelques siècles plus tôt par les peuplades indo-européennes des steppes vivant au-delà de la mer Caspienne, et celles-ci en enseignèrent les rudiments et les principes tactiques à leurs frères hurrites vivant plus au Sud. Ce sont d'ailleurs ces mêmes Indo-européens qui repoussent petit à petit les Hurrites plus au Sud, et ces derniers, en venant sous cette pression occuper la Palestine (où il subsiste d'ailleurs de nombreux toponymes hurrites), repoussent à leur tour plus au Sud une bonne partie des Sémites qui y habitaient.

En Égypte donc, la vieille aristocratie féodale et commerçante est détrônée par ces nouveaux chevaliers, montés sur des chars de guerre. Ils dominent les populations, partout où ils passent, et leur imposent une morale et une organisation typiquement blanche, basée sur l'honneur, le courage et la hiérarchie guerrière. Ils importent avec eux les cultes des divinités cananéennes et caucasoïdes, ainsi que des coutumes typiquement indo-européennes, comme celle d'enterrer les guerriers morts avec leurs chevaux.

Un bel exemple en est fourni par les tombes hyksos de Gaza, en Palestine.

Une fois installés, les Hyksos, dont l'emblème était le scarabée, reconstruisent toutes les cités importantes de la Palestine et de l'Égypte, et les fortifient par des remparts et des glacis, afin de les protéger de l'emploi de plus en plus fréquent du bélier. C'est la création d'un véritable moyen-âge à l'époque du bronze moyen. Ces barons féodaux dominent l'Égypte et lui imposent leurs lois depuis leur capitale, Avaris, sise dans le delta du Nil.

Après leur victoire, ils maintiennent l'Égypte dans le système commercial de l'époque, à tel point que de nombreux objets portant le nom du roi hyksos Kayan, donc fabriqués sous son règne, se retrouvent soit à Cnossos, soit en Irak, soit même dans les capitales hittites de Boghaz-Keuy et de Hattusa, soit même en Anatolie.

Cent ans plus tard, les Égyptiens parviennent à renverser ces féodaux venus du Nord, après avoir assimilé leur tactique des chars hippomobiles et leur technique de fabrication des armes de bronze. Car les Hyksos, en dépit de leur courage et de leurs qualités guerrières, furent toujours trop peu nombreux et, de ce fait, ne parvinrent jamais à étendre leur mainmise sur la totalité de la vallée du Nil. Ils ne purent jamais remonter plus haut que Memphis, laissant sans surveillance au-delà, de nombreuses populations égyptiennes insoumises.

Thèbes ne fut jamais prise ; or c'est de cette ville que repartit la « *reconquista* » égyptienne. Vers – 1570 ans, une famille robuste de cette ville souleva l'étendard de la révolte et, après avoir chassé les Hyksos de toute la vallée du Nil, elle fonda la dix-huitième dynastie avec Ahmès I^{er}.

Lorsque débuta alors le « **Nouvel Empire** » d'Égypte, les Hyksos ne gardent plus que leurs établissements de Palestine, car plus au Nord, en Syrie, une nouvelle chevalerie indo-européenne a pris leur place. Ce sont les « **Mittaniens** », qui installent leur capitale Washouganni sur le haut Kabur.

Au fond, tout ce phénomène hyksos résulte du déplacement vers le Sud des tribus hurrites de Qadesh sur l'Oronte, poussées qu'elles étaient par leurs suzerains indo-aryanisés mittaniens, eux-mêmes repoussés par les Hittites. Et pendant que les Mittaniens s'installaient dans les régions du Khabur et du Balikh, les Hurrites, dont certains avaient pris la tête des tribus cananéennes et amorites (toutes sémites) situées plus au Sud, poussèrent en Palestine et en Égypte, où ils devinrent les rois pasteurs hyksos.

Plus tard, après leur chute, ce seront ces mêmes Mittaniens qui les avaient chassés, qui cristalliseront l'opposition de la Syrie à l'Égypte.

Le Nouvel Empire inaugure l'âge d'or pour l'Égypte. Touthmès I^{er} étend l'empire au-delà de la quatrième cataracte. Touthmosis I^{er} fait campagne jusqu'à l'Euphrate et Touthmosis III (vers – 1483 ans à – 1463 ans) écrase les Cananéens et les Hurrites, c'est-à-dire les Hyksos de Palestine à la bataille de Meggido, dans la plaine de Saron.

Petit à petit, toutes les villes de la côte palestinienne se soumettent à l'Égypte ; entre autres Byblos qui, vers – 1500 ans, est encore un port important, malgré qu'elle sera bientôt supplantée par Ras-Shamra (Ougarit), relais plus commode entre l'Égypte, d'une part, les villes mycénienes de l'Égée et la Crète minoenne d'autre part.

Malheureusement cet âge d'or ne dure que peu de temps, car d'autres Indo-Européens se révèlent en Anatolie du Sud-Est. Les Mittaniens sont les premiers à en subir le choc et sont rapidement défaits par ces Hittites conduits par leur grand roi « Annitade Kussar ».

Après les Mittaniens, c'est au tour des grandes villes comme Ougarit ou des petits États comme Halab (Alep), Mukish et Qadesh (au Nord de la Syrie) de tomber sous la coupe des grandes cités hittites, comme Karkémish sur l'Euphrate ou même comme leur capitale d'Anatolie, Hattusa.

Les **Hittites** méritent que l'on s'y arrête un peu pour bien les analyser, car ce sont les **premiers Indo-Européens véritables et bien organisés** qui descendent du Caucase en Anatolie pour y fonder le premier empire aryen. Les **Hurrites, les chefs hyksos et les Mittaniens n'étaient en effet que des éclaireurs clairsemés de ces mêmes Indo-Européens**, mélangés la plupart du temps à des Caucasoïdes anatoliens ou à des Sémites. Les Hittites, eux, formèrent la première vague aryenne compacte qui descendit au Proche-Orient après avoir quitté leurs steppes natales du Sud de la Russie vers – 2000 ans, lors de l'éclatement de la première vague indo-européenne. Au point de vue ethnique, les Hittites forment un groupe racial homogène d'hommes petits, brachycéphales, trapus, avec un nez en bec d'aigle, allongé et fin et un menton légèrement en retrait. Ces caractéristiques physiques les apparentent très fort aux peuples ligures et à une partie des Illyriens qui envahirent l'Europe et que l'on considère comme la première vague indo-européenne sur ce continent (certains savants les qualifient encore à tort de préindo-européens). En outre, les guerriers hittites tressaient leurs longs cheveux, bruns ou noirs, en un volumineux chignon qui leur protégeait ainsi la nuque au combat. Ils avaient aussi coutume de porter des boucles d'oreille. Experts dans le travail du bronze, ils étaient forgerons et guerriers par excellence, comme tout Indo-Européen bien né. Leur armement est, lui aussi, typiquement aryen : cotte de maille en bronze, pointes de flèches en bronze, casque ovoïde en cuir, demi-bottes à la poulaine, épée courte et lance, mais surtout hache de combat, caractéristique de toute la famille indo-européenne.

Outre la tactique de la charrerie de combat, ils emploient aussi, pour la première fois, le cheval monté, et leur courage, associé à ces nouveautés guerrières, va leur permettre de fonder un vaste empire que les archéologues mettront trois mille ans à redécouvrir. Car ce n'est que depuis la fin de la deuxième guerre mondiale que la science a permis de déchiffrer leur écriture et de connaître leur langue. Et l'on s'aperçut que, déjà vers – 2000 ans, au moment de leur mise en marche migratoire, ils possédaient une écriture hiéroglyphique syllabique écrite en boustrophédon. Mais, en gens pratiques, ils adoptèrent assez rapidement l'écriture cunéiforme babylonienne, elle aussi syllabique, mais plus rapide d'exécution. Bien sûr, ils l'adaptèrent à leur langage indo-européen, ce qui complique son déchiffrement. Cette difficulté, associée à leur destruction totale par la seconde vague indo-européenne,

dont ils subirent le premier choc, fut la cause de leur si long sommeil dans le monde archéologique. Mais c'est surtout dans leur comportement et dans leur culture, qu'ils se révélèrent être de parfaits Indo-Européens. À l'encontre des peuples sémites, ils possédaient un esprit de tolérance tel, que, comme les Romains plus tard, ils adoptaient toujours les dieux et même certaines coutumes des peuples vaincus ; du moins, lorsqu'elles s'avéraient pratiques et utiles.

Chez eux, il n'existait aucun dogmatisme, ni aucun conformisme intellectuel, et leur libéralisme spirituel tranchait totalement sur le fond de sectarisme de toutes ces régions sémitisées. Peu enclin au commerce, ils laisseront toujours ces activités peu reluisantes aux marchands assyriens et sémites qui vivaient dans leur empire. Très ordonnés et très organisés, ils créèrent dans leur capitale un vaste centre d'archives, tout en laissant à leurs États vassaux une très large autonomie, sauf dans le domaine de la politique étrangère. De même, à l'inverse des Sémites, ils évitaient le plus possible les effusions de sang et les massacres inutiles pour imposer leur hégémonie. Leurs lois, que l'on connaît actuellement très bien, grâce aux archives retrouvées dans les ruines de leur capitale, Hattusa, étaient les plus libérales de l'époque. À l'inverse des Sémites d'Akkad, créateurs du principe « œil pour œil, dent pour dent » (loi du talion), les lois hittites proscrivaient les vengeances sauvages et essayaient de réparer les dommages causés à des tiers par le paiement d'une amende très équitable. Pour eux, la propriété et la parole d'honneur étaient sacrées. **Même les femmes hittites possédaient des droits, comme toujours chez les Indo-Européens.** Elles pouvaient répudier le fiancé indésirable, posséder des biens propres et vivre librement, à l'inverse des « femmes-objets » sémites. Même les esclaves possédaient des droits et ne pouvaient être taillables et corvéables à merci.

La religion hittite, typiquement indo-européenne, était composée d'un vaste panthéon de dieux et de déesses aux défauts et aux qualités tellement humains, qu'ils représentaient bien plus des humains déifiés que des dieux inaccessibles et de terreur, comme chez les Sémites.

Tout ce panthéon est régenté par une déesse du soleil et par un dieu guerrier de l'orage, dont les attributs sont la foudre et la massue, comme le Zeus des Achéens. Les mythes et les légendes hittites tournent toujours autour de thèmes glorifiant l'esprit de lutte, de combat et de sacrifice, et non autour du lucre et de la jouissance,

comme dans les mythes et les légendes sémites. Ajoutons à cela que, très religieux, comme tous les Indo-Européens, les Hittites assimilaient aussi leurs dieux à la Nature, mais possédaient le grand travers des religions brahmaniques, soit un rituel extrêmement compliqué.

Pour finir, signalons encore chez eux deux coutumes, typiquement indo-européennes : l'ordalie et la pratique de l'incinération, cependant pas généralisée. En outre, comme les Aryens, les Hittites raffolent des emblèmes bicéphales, sous forme d'aigles, de mammifères et de volatiles divers à deux têtes.

Arrivés vers -2000 ans en Anatolie, par les « portes du Caucase », les Hittites s'installent d'abord dans le pays de Hatti (au Nord de l'Anatolie), première étape d'où ils tireront leur nom. Vers -1900 ans, des scribes assyriens de la ville de Kanesh les mentionnent pour la première fois dans le monde antique. C'est vers cette date que le roi Anitta de Kussar conquiert un ensemble de cités-États, dont Hattusa, la future capitale, et fonde un début d'Empire hittite. Entre -1680 ans et -1650 ans, Labarna 1^{er} agrandit cet empire, mais c'est surtout son fils Labarna II, qui établit, en l'an -1620, la capitale, Hattusa, après quoi il change son nom en Hattusil : l'homme d'Hattusa.

Vers -1600 ans, son fils, Mursil 1^{er}, pillera Babylone et en rapportera, outre des esclaves, l'écriture cunéiforme. Comme tous les Indo-Européens, les fiers guerriers hittites étaient des individualistes forcenés, ce qui, au point de vue social, devenait un défaut, car les princes et les barons hittites se disputaient souvent lors des successions au trône ; et d'autant plus âprement qu'à leur début, la royauté était éligible et non héréditaire, comme ce fut le cas chez la plupart des peuples aryens. Le « pankus » hittites élisait le roi en tant que premier parmi les égaux. Cette coutume faillit bien emporter l'empire par les intrigues de palais qui durèrent plus de deux cents ans.

Heureusement, vers -1500 ans, le roi Télépinu promulgua la loi de succession héréditaire. À partir de ce moment, grâce à un ordre intérieur efficace, l'empire put s'étendre du Caucase à la Syrie et au Liban et de la mer Égée à l'Euphrate, grâce à de grands monarques, comme Souppilouliouma et comme Mursil II.

Cette extension aboutit à des rivalités avec l'Égypte ; aussi le pharaon Ramsès II dut-il livrer bataille à Muwatalli, le fils de Mursil II, à Qadesh, en l'an -1301. Bien que cette rencontre fût

indécise, elle mit cependant un frein définitif à l'expansion des Hittites vers le Sud.

Mais en l'an -1284, la puissance grandissante de l'Assyrie mit un terme à la rivalité égypto-hittite et engendra même une alliance entre ces deux puissances, jusqu'à la disparition brutale de l'Empire hittite, vers -1200 ans. À cette date, Hattusa fut réduite en cendres, sa population dispersée et son roi, Souppiloulouma II, tué. Cette destruction de l'empire est la résultante de la coalition de trois ennemis :

1. – Les tribus « Gasgas » indo-européennes du Nord de l'Anatolie et du Caucase.
2. – Les Achéens, qui fomentaient des révoltes dans les États vassaux de l'Ouest de l'Anatolie.
3. – Surtout les fameux « Peuples de la Mer », que certains auteurs appellent parfois erronément « Pélasges » (car les véritables Pélasges étaient des tribus illyriennes qui occupèrent la Grèce huit cents ans plus tôt, et auxquelles l'ont doit d'ailleurs l'Acropole d'Athènes). Ces Peuples de la Mer descendaient du Nord de l'Europe, chassés de chez eux par des catastrophes géologiques. Et ce n'est que quelques mois après avoir détruit l'Empire hittite que ces peuples seront stoppés en Palestine et en Libye par Ramsès III. À la suite de cette défaite, ces Indo-Européens s'installeront, eux aussi, au Proche-Orient, et, en se mélangeant aux populations locales, ils prendront, suivant les lieux, les noms de Tyrrhéniens, Lydiens, Lyciens, Phrygiens et Philistins.

Après ce raz-de-marée destructeur des Peuples de la Mer, une civilisation « néo-hittite » vit le jour dans le Sud-Est de l'Anatolie et en Syrie, sous la forme d'une quinzaine de petits royaumes aryens plus ou moins fédérés.

Toutefois, il ne s'agissait plus des fiers hittites d'antan. Ils parlaient l'Araméen, cette langue véhiculaire sémite, et ne conservèrent aucun des anciens dieux hittites, ni leur morale élevée. Leur culture et leur art furent des plus médiocres. Ils subsistèrent ainsi cinq cents ans encore, tout en conservant un certain renom de pugnacité. C'est de ces Néo-hittites que parle la Bible, lorsqu'elle nomme « les farouches guerriers hittites ».

Vers -700 ans, ils disparurent à leur tour, définitivement absorbés par l'extension de l'Empire assyrien sémite.

En évoquant la chute de l'Empire hittite, nous venons à nouveau de parler de ces fameux « Peuples de la Mer ». Or il me semble utile de donner maintenant quelques précisions plus importantes à leur sujet.

Platon, dans le « *Timée* » et le « *Critias* », nous parle d'un peuple très évolué, du moins plus évolué que l'ensemble des peuples méditerranéens de l'époque, qui aurait été détruit par des cataclysmes marins, à un moment mal précisé, dont les survivants seraient venus guerroyer contre les Achéens. Comme il précisait cependant que ce peuple vivait au-delà des colonnes d'Hercule (c'est-à-dire du détroit de Gibraltar), de nombreux savants situent encore ce pays hypothétique, qu'on appellera « Atlantide », soit au Maroc, soit aux Canaries, soit aux Bermudes ou même en Angleterre ou en Amérique. D'autres savants, géologues pour la plupart, comme Haroun Tazieff, situent ce pays en Egée, sur l'île de Santorin. Ils se basent, pour justifier leur choix, sur l'explosion connue de cette île volcanique, en l'an - 1 450. Explosion semblable à celle du Krakatoa, à la fin du siècle dernier, accompagnée d'un raz-de-marée énorme qui détruisit, entre autres, la civilisation minoenne crétoise.

Malheureusement, ces géologues connaissent très mal l'histoire, et s'imaginent encore, pour la plupart, que Platon et les anciens habitants de la Méditerranée de son époque étaient d'affreux imbéciles, ignorant jusqu'à la géographie de leur propre région. Or, il n'en était rien et nos ancêtres étaient incapables de confondre l'île de Santorin avec d'autres terres au-delà des colonnes d'Hercule.

Par contre, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, et que l'histoire et même la géologie confirment, est que cette explosion du volcan de Santorin ne fut que les prémices d'un renouveau d'activité géologique en Europe et dans le Proche-Orient ; car, vers cette même époque, le pourtour de la mer Rouge fut secoué par de nombreux séismes, le détroit de Bab El-Mandeb se creusa, des volcans de l'Égée et du Sinaï crachèrent des torrents de lave et la Palestine fut secouée par des séismes, dont certains sont même relatés dans la Bible, comme celui qui réduisit en cendre Sodome et Gomorrhe.

Et, à l'autre bout de l'Europe, sur les côtes de la Baltique et de la mer du Nord, d'autres séismes, accompagnés de violents raz-de-marées, détruisirent de nombreuses villes côtières, en chassant de chez eux des peuples entiers. Le fait est relaté dans le fameux manuscrit « *Oréa Linda* » : celui-ci, postérieur à

Jésus-Christ, relate cependant, que vers – 1 200 ans, la Frise (au Nord de la Hollande) aurait subi de graves inondations qui auraient provoqué l'émigration vers le Sud des populations germaniques locales. Elles seraient alors descendues par les Balkans, entraînant avec elles de nombreuses autres tribus indo-européennes sises sur leur passage. Ensemble, ils auraient saccagé la Thrace, l'Égée et l'Anatolie, pour ensuite livrer bataille à l'armée égyptienne.

Or le pasteur Jürgen Spanuth, spécialiste de l'Atlantide, situe effectivement celui-ci dans la région de la mer du Nord, de la Frise et de l'île d'Héligoland (la montagne sacrée). Cette région correspond parfaitement au récit de Platon, d'autant plus que si le fait s'avérait exact, les éloges de ce dernier sur la justice, la morale et le système social des Atlantes s'appliqueraient à un peuple nordique indo-européen et se comprendraient aisément avec ce que nous connaissons actuellement du comportement moral et social de ceux-ci. Platon ne se serait trompé, en définitive, que sur la date des événements qu'il cite.

D'autre part, le pharaon Ramsès III, après sa victoire sur les Peuples de la Mer, fit relater cet épisode de son règne dans de gigantesques fresques parant le temple de Médinet-Abou. Or ces fresques nous décrivent les Peuples de la Mer avec un armement semblable en tout point à celui des Germains de César et avec des guerriers de haute stature et de type germanique. En outre, les Égyptiens nommaient ces guerriers « *Phrs, Saksar, Denen* », ce que Jürgen Spanuth traduit, non sans raison, par « Frisons, Saxons, Danois ».

De toute façon, en traversant les Balkans, ces Germains entraînèrent avec eux des Illyriens, des Thraces et des Danéens (c'est-à-dire des Grecs).

À la suite de leur défaite par les troupes égyptiennes, certaines tribus illyriennes, dont les Phrygiens, les Lyciens, les Lydiens et des Thraces s'établirent en Macédoine, en Égée et dans l'ancien empire hittite. D'autres, au contraire, s'établirent en Palestine sur les terres de Canaan et furent appelés « Philistins ». Ils y furent rapidement engagés comme mercenaires par les Égyptiens pour protéger les intérêts de ces derniers contre les Hébreux qui s'emparèrent cependant de la Palestine et de la Galilée, vers – 1 150 ans. Il est certain aussi que les Philistins ont détenu le monopole du travail du fer en Canaan, et que ce sont leurs énormes boucliers ronds, leurs haches et leurs épées courtes et larges qui ont visiblement impressionnés l'auteur des bas-reliefs de Médinet-Abou. Ce ne fut qu'avec l'apparition des Philistins que le fer devint un métal

courant en Palestine. Les Hittites l'avaient bien déjà utilisé sur les rivages de la mer Noire, vers -1300 ans, mais assez rapidement, car, à l'époque, c'était encore une nouveauté et sa fabrication réclamait des températures nettement plus élevées et plus difficiles à atteindre. Du reste, la Bible reconnaît que les Hébreux apprirent son usage des chaudronniers et des feronniers philistins.

Vers -1100 ans, le « Nouvel Empire » d'Égypte se termina, et la fortune de ce pays, comme grande nation, disparut à jamais ; encore que ses pharaons, en alternance avec des conquérants étrangers, continuèrent d'occuper son trône jusqu'en l'an -400. Mais, après -1100 ans, l'Égypte fut à nouveau la proie de dissensions intestines ; les structures administratives se lézardent, et la faiblesse des pharaons ne put empêcher l'anarchie de se réinstaller.

Des princes marchands régnèrent sur la Basse-Égypte, tandis que le clergé d'Ammon régenta la Haute-Égypte. Comme dans tout pays en proie à la décadence, les frontières étaient confiées à des mercenaires étrangers, dont il fallait payer les services en terres. Nombre de ceux-ci étaient Libyens, c'est-à-dire métis de Négroïdes et de Sémites, et, vers -950 ans, l'un de ceux-ci, appelé Chéchauq, s'empara du pouvoir et fonda la vingt-deuxième dynastie. Il dut s'opposer aux visées expansionnistes des Hébreux, devenus puissance non négligeable depuis l'accession au trône du roi David. En l'an -930 ans, Chéchauq s'illustra par la mise à sac de Jérusalem et du temple de Salomon.

Ensuite, vers -730 ans, la guerre civile ravagea à nouveau l'Égypte, mais cette fois ce furent les Nubiens (métis surtout négroïdes légèrement sémitisés) qui descendirent de la quatrième cataracte et s'emparèrent de tout le pays. Toutefois pas pour longtemps, car, en l'an -663, ce furent les Sémites assyriens, qui remontèrent en ouragan la vallée du Nil jusqu'à Thèbes et mirent fin à l'hégémonie nubienne. Puis, les Assyriens retirés, c'est un pharaon égyptien, Psamétique 1^{er}, qui reprend le pouvoir en fondant la vingt-sixième dynastie. Son fils, Néchao II, tenta de creuser un canal entre la mer Rouge et le Nil, afin de donner une nouvelle impulsion économique au pays. Mais, contraint d'abandonner ce projet, faute de moyens techniques, il entreprit alors la circumnavigation de l'Afrique. Ce voyage, effectué par des marins phéniciens, dura trois ans et fut couronné de succès, mais resta sans suite, car ces Phéniciens trompèrent effrontément leur sponsor égyptien et ne lui dévoilèrent qu'une partie de leurs connaissances, ce que nous verrons plus loin.

En l'an - 525, ce furent cette fois les Perses indo-européens, qui déferlèrent dans la vallée du Nil et l'annexèrent à leur empire. Puis, les Perses eux-mêmes, durent s'humilier devant le plus formidable des conquérants, Alexandre le Grand. Ce dernier annexa l'Égypte en l'an - 332, y bâtit Alexandrie et y établit l'hégémonie macédonienne. À partir de ce moment, la classe dirigeante d'Égypte fut grecque, et les Égyptiens ne seront plus que des citoyens de seconde zone, même après l'annexion du pays par les Romains.

Nous venons de voir brièvement ce qui s'est passé aux trois extrémités du « Croissant fertile », où trois grands empires ont pu s'ériger, sans trop se gêner les uns les autres grâce à la distance qui les séparait.

Mais entre la Babylonie, l'Anatolie hittite et l'Égypte existaient de vastes régions fertiles, qui comprenaient le Liban, la Palestine, la Syrie, l'Assyrie, la Transjordanie, l'Irak et le Sinaï. Vers - 2 500 ans, toutes ces zones intermédiaires étaient composées d'un semis de petites cités-États, dirigées, pour la plupart, par des aristocraties de « Chamites blancs », d'origine caucasioïde, mélangées plus ou moins intimement à la masse négroïde.

Nous savons maintenant que les Sumériens, comme les Égyptiens, commencèrent tous deux, vers cette époque, à s'intéresser à ces régions pour leurs ressources économiques et matérielles. Sargon d'Akkad (de - 2330 à - 2295), premier souverain sémite de Mésopotamie et son petit-fils Naram-Sin, revendiquent la domination de la haute-mer et de la basse-mer, c'est-à-dire de la Méditerranée et du golfe Persique, et les monuments qu'ils érigèrent mentionnent ce fait dans leurs inscriptions. Ils signalent aussi des expéditions à « la forêt de cèdres » (le Liban) et à la « montagne d'argent » (le Taurus).

La découverte récente de sceaux akkadiens à Ougarit démontre l'entretien par les Akkadiens d'une flotte marchande en Méditerranée. Et cette domination akkadienne n'a pas été sans influencer les mélanges raciaux, apportant du sang sémite dans les populations locales et surtout dans leurs aristocraties blanches.

Mais en même temps qu'une culture sémite se développait à Sumer et à Akkad, des nomades sémites de plus en plus nombreux remontaient de la péninsule arabique pour se répandre dans le Croissant fertile. Ces Sémites peuvent être subdivisés en deux grands groupes :

a). Les **Amorites**, qui occupent surtout le Nord et l'Est.

b). Les **Cananéens**, se concentrant au Sud et à l'Ouest.

Les Amorites assimilèrent ainsi les éléments blancs sumériens et hurrites, surtout ceux situés en Iran, dans les monts Zagros, en Syrie et même en Anatolie de l'Est ; les Cananéens, au contraire, absorbèrent les éléments blancs du littoral, du Liban et de la Palestine et furent fortement influencés par le mode de pensée égyptien.

Grosso modo, les Amorites entrent dans la sphère d'influence sumérienne, tandis que les Cananéens passent dans celle de l'Égypte ; et des villes comme Byblos oscillent entre les deux.

En - 2 100, Byblos figure cependant dans les textes mésopotamiens comme cité vassale, servant d'intermédiaire entre les centres minoens et la Mésopotamie.

Tout comme la cité de Mari, vaste caravansérail situé sur le moyen Euphrate, dont les archives cunéiformes en babylonien ancien confirment la réalité de ces échanges commerciaux. Cette vieille cité sumérienne, située à cette époque au milieu de tribus sémites nomades, passe sous le gouvernement de souverains amorites, dont Zimri-Lun, contemporain du roi Hammourabi de Babylone, fut le prince le plus important.

Selon les archives de Mari, les Amorites avaient un genre de vie et d'organisation sociale essentiellement nomades, vers - 1 800 ans. Elles citent, en outre, qu'une de ces tribus sémites, vaguement apparentées à celles de la région de Mari, s'appelait « Habiru ». Mais il semble bien qu'à cette époque, ce nom servait dans de nombreuses régions du Proche-Orient à indiquer le statut de tribus ne dépendant légalement d'aucun royaume particulier. Les preuves philologiques sont donc encore insuffisantes pour rattacher définitivement ces Habirus aux « Hébreux ».

Mais les archives de Mari et les tablettes juridiques de Nouzi, dans le Nord-Est de la Mésopotamie, nous font pénétrer dans les coutumes politiques et juridiques que l'histoire des patriarches de la Bible nous a rendues familières. Et il est fort probable que le père d'Abraham, Araméen nomade, fût originaire d'une tribu amorite de cette région. Il semble aussi de plus en plus certain qu'Abraham, qui sert, suivant la Bible, d'origine à toute la lignée du peuple hébreu, s'était déjà lui-même, outre son activité pastorale, spécialisé dans le commerce entre la Mésopotamie, l'Anatolie et l'Égypte. Depuis des millénaires, c'était la profession la plus lucrative dans tout

le Croissant fertile. Du fait de sa haute rentabilité financière, les cités-Etats avaient tendance à en faire leur monopole ; mais comme chaque petite cité voyait son autorité limitée à son territoire, soit, en définitive, pas beaucoup plus loin que ses remparts, beaucoup d'« entrepreneurs privés » nomades parcouraient ces régions en y pratiquant le commerce à leur propre compte ; surtout lors des périodes de faiblesse et de diminution d'autorité des grands États limitrophes, comme l'Égypte, la Babylonie, l'Assyrie ou le royaume hittite.

Et les Juifs, ou plus exactement les premiers Hébreux, se spécialisèrent très tôt dans ce commerce plus ou moins irrégulier et dans ces transports que nous pourrions qualifier de « sauvages », suivant la terminologie moderne. C'est dans cette spécialisation qu'ils puisèrent leur goût pour la fraude et pour l'acquisition des biens d'autrui par des procédés illicites, pour l'usure et pour l'exploitation du travail des autres, ensuite.

Il est remarquable de constater, qu'alors que chez les Aryens, la plupart des fautes sociales sont causées par les passions humaines et par le manque d'honneur, les actes répréhensibles des Juifs ont presque tous pour mobile la fraude et l'usure (entre eux naturellement, mais pas envers les Goyim).

Pour exemple, citons cette statistique, faite en 1869, sur la population juive d'Autriche, qui attribue 62,5% des délits d'usure à des Juifs, alors que ceux-ci ne représentent que 4,8% de la population autrichienne totale !

En outre, de leur mentalité d'affairistes commerçants, ils héritèrent une indifférence totale pour le « Beau », caractéristique actuelle de tous les pays qu'ils régissent. La civilisation dite occidentale et principalement celle des USA, peuples métis aux dirigeants enjuivés jusqu'à la moelle, peut servir d'exemple typique à ce phénomène de perversion du goût ; ce qui nous prouve encore une fois qu'à cause de leurs comportements différents, ces deux cultures sont irréconciliables, à moins de la perversion de l'âme, du sang, de l'une des deux races par l'autre : ce qui se produit actuellement.

Lors des migrations hyksos, toutes ces tribus nomades sémites seront repoussées et pénétrées par une aristocratie caucasioïde et indo-européenne peu nombreuse, mais qui cherche fortune et aventure (c'est-à-dire un territoire que les sociétés blanches, déjà bien hiérarchisées leur refusent). Ses membres deviendront chefs de bandes nomades et de tribus sémites sans trop de

difficultés, grâce à leur savoir en tactiques guerrières, et grâce à leur connaissance toute nouvelle du cheval et du bronze. Puis ces Sémites, légèrement aryanisés, subissent un reflux vers le Nord, lors de la formation du nouvel Empire égyptien.

Mais, surtout vers -1 200 ans, les **Peuples de la Mer** (principalement les Philistins) viennent à leur tour brasser ces masses sémites et se métisser avec elles.

Certains de ces Sémites, dont les Hébreux, pratiqueront cependant une ségrégation raciale s'opposant fermement à la pénétration de ces éléments indo-européens dans leurs familles. Ils préfèrent exploiter leurs sciences (entre autres, celle, toute neuve, du fer) à titre d'étrangers. En Israël, les Philistins vivront la plupart du temps côte à côte avec les Juifs, mais sans se mélanger à eux.

Pour la première fois dans le monde, où les impératifs d'approvisionnement en nourriture n'existent plus, des hommes (les Juifs) appliquent officiellement des **lois raciales religieuses** là où la plupart des peuples ne l'avaient encore appliqué qu'à titre individuel et instinctif. Ce refus d'assimilation transforma même les Philistins en mercenaires égyptiens, protégeant l'Égypte contre les visées expansionnistes d'Israël ; et ils donneront leur nom à la région qui s'appellera Palestine, c'est-à-dire pays des Philistins. Et même à son âge d'or, le peuple hébreu ne formera toujours qu'une population minoritaire dans ce pays, où les « commerçants juifs » refusaient déjà, pour la plupart, de cultiver la terre et de pratiquer l'industrie des métaux. Ils jugeaient certainement trop durs pour eux ces travaux pénibles des mines, du fer, du bronze et de la terre. Ils se cantonnèrent donc dans les villes et dans les commerces lucratifs ; mais même là, ils ne constituèrent que rarement plus de 50% de la population ; sauf dans deux villes, Jérusalem et Hébron. Toutes les campagnes de Palestine et plus de la moitié des villes leur étaient et leur furent donc toujours étrangères ; or il est singulièrement étonnant que le peuple juif puisse revendiquer, au XX^e siècle, après la seconde guerre mondiale et avec l'accord de l'ONU, un territoire qu'ils partagèrent toujours avec d'autres populations, bien plus nombreuses qu'eux en ce lieu, et dont les droits ancestraux sur ces terres sont plus valables que les leurs. Mais l'intérêt de cette région, sise entre trois continents, est tel, surtout depuis la découverte des richesses pétrolières, qu'en 950 avant J.-C., comme actuellement, elle représente la clé du commerce international et de la « Mondialisation ».

Vers – 1 300 ans, pour éviter la famine en Canaan, et plutôt que de travailler la terre eux-mêmes, les fils de Jacob préférèrent aller se réfugier en Égypte et y mendier leur subsistance.

Pendant les Égyptiens en eurent vite assez de ce parasitisme, et traitèrent ces nomades de « *vagabonds du désert* » et « *d'Asiatiques* ». Ils tentèrent alors, soit de les faire travailler, soit de les refouler, comme l'avait déjà fait les Akkadiens antérieurement, malgré leur même origine sémitique. Pour finir, devant leur refus de s'assimiler et de travailler honnêtement, ils les réduisirent à l'état de servage ; mais les Juifs profitèrent des difficultés de l'Empire égyptien avec les Peuples de la Mer pour se libérer de leur joug et pour émigrer vers la « Terre promise », soit la terre de Canaan, lieu de passage obligé pour le commerce international de l'époque.

Et c'est l'exode à la suite du mage Moïse. Chose assez étonnante, le nom de celui-ci est d'origine égyptienne (ce nom voulant dire en égyptien « fils de », tout comme Thoutmosis = fils de Thot, Ptahmosis = fils de Ptah, etc.), et il est certain que ses origines juives ne sont pas aussi pures qu'on le prétend. Car, outre son nom égyptien, ainsi que son acquittement, suite à une sombre histoire d'un crime qu'il commit contre un noble Égyptien, le fait que les prêtres égyptiens lui enseignèrent beaucoup de leur savoir et de leur magie, plaide en faveur d'une origine égyptienne aristocratique.

La Bible a naturellement noyé le poisson en le faisant adopter par une princesse égyptienne ; mais, de toute façon, son savoir magique, comme le fait d'utiliser du soufre et du chlorate de potasse pour s'entourer de flammes et provoquer des mini-explosions sur son passage, vont lui servir pour s'imposer à tous les fuyards réunis au pied du Sinaï.

Là, Moïse va d'ailleurs mettre à profit les connaissances des prêtres égyptiens pour construire le tabernacle des Hébreux, plus connu sous le nom d'« arche de l'alliance ». Celle-ci était en effet un véritable condensateur électrique qui fut redécouvert, en 1746, par trois savants hollandais, qui le baptisèrent du nom de « bouteille de Leyde ». Un érudit français, Maurice Denis-Papin, arrière-neveu du grand Denis-Papin, l'inventeur de la machine à vapeur, a effectué des recherches fort intéressantes sur l'arche des Hébreux. En effet, les écritures nous apprennent que seuls les grands prêtres, comme Moïse et Aaron, pouvaient toucher l'arche. Quant aux profanes, s'ils commettaient ce sacrilège, ils étaient projetés sur le sol, foudroyés. Or nous lisons, au chapitre xxv du *livre de l'Exode*, ces paroles du Seigneur à Moïse :

« Vous ferez une arche en bois de sétim qui ait deux coudées et demie de long (1,25 mètres) et une coudée et demie de large et une coudée et demie de haut. Vous la revêtirez d'un or très pur dedans et dehors ; vous y ferez au-dessus une couronne d'or qui régnera tout autour. Vous mettrez quatre anneaux d'or aux quatre coins de l'arche ; vous ferez aussi des bâtons de bois de sétim que vous recouvrirez d'or et vous les ferez entrer dans les anneaux qui sont aux côtés de l'arche, afin qu'ils servent à la porter ; les bâtons resteront dans les anneaux et on ne les en tirera jamais, etc. »

Après avoir lu cette description, Pierre Devaux déclare, dans son ouvrage *« Histoire de l'électricité »* :

« On est frappé de l'importance attribuée à la répartition du bois et des parties métalliques, et surtout du fait que le bois de sétim, isolant, doit être couvert sur ces deux faces de feuilles métalliques conductrices : c'est exactement la disposition de l'appareil classique appelé condensateur, qui permet d'accumuler l'électricité sous haut voltage. Si l'on réfléchit que le champ électrique atmosphérique dans ces régions sèches peut atteindre des centaines de volts à un ou deux mètres du sol, on est en droit de se demander, si la couronne d'or n'avait pas pour objet de provoquer la charge spontanée du dit condensateur, grâce au non moins classique « pouvoir des pointes ». Ainsi chargée, l'arche était prête à foudroyer les impies ; les prêtres, au contraire, ne risquaient rien à son contact, grâce à leurs vêtements entièrement tissés de fils d'or et ornés de chaînes d'or traînant jusqu'aux talons et à terre. On conçoit que cette ingénieuse « mise à la terre » leur permettait de décharger purement et simplement le condensateur, sans aucun dommage pour eux. De là, également, ces aigrettes lumineuses et ces flammes de foudres qui s'échappaient de l'arche, comme d'un transformateur à haute tension, et qui nous sont décrites au « livre des Nombres ».

« Tout cela prouve les connaissances poussées de l'inventeur en électricité statique. Là où Dieu aurait dû faire un miracle inexplicable pour toutes les générations futures, nous ne trouvons qu'une ingénieuse application de connaissances électriques, incontestablement fournie par un clergé habitué à l'étude des phénomènes naturels, c'est-à-dire par celui d'Égypte, dont un des siens, Moïse, « le fils de ... », utilisa cet enseignement à des fins de pouvoir personnel ».

Et ce n'est que beaucoup plus tard qu'ils entrèrent en conflit avec les pouvoirs locaux, en profitant chaque fois de l'affaiblissement et du déclin d'une cité-État. Leur hégémonie fut plus le résultat d'une technique ininterrompue de grignotages, chère à ce peuple, que celui d'une guerre rangée. Mais détruire les cités-États de Canaan était chose facile ; par contre, ils durent faire face à d'autres nomades qui tentaient, comme eux, de s'infiltrer dans ce pays riche ; comme, par exemple, les « Madianites » qui, bien organisés, avaient été les premiers à domestiquer le chameau de combat. Ils durent aussi combattre les Philistins, descendants des Peuples de la Mer, les Édomites, les Moabites, les Ammonites, etc., tous sémites ou indo-européens, plus ou moins mélangés.

Mais comme les fortunes des combats étaient parfois contraires, ils durent se résoudre à se choisir un roi, afin d'obtenir une plus grande efficacité guerrière. C'est d'ailleurs parce qu'ils connaissaient, depuis cette époque, la force d'une royauté, qu'ils se sont toujours ingéniés à détruire celle des autres peuples qui opposaient de la résistance à leurs infiltrations subversives.

Leur premier roi fut Saül, oint par le juge Samuel ; ensuite vinrent David et son fils Salomon. Ce dernier fut vraiment leur plus grand roi ; il fut le premier chef juif à adopter le cheval et le char de combat, alors que tous ses prédécesseurs avaient refusé toute troupe autre que l'infanterie. Faut-il y voir chez ceux-ci **une haine déjà très marquée à l'encontre des Indo-Européens ?**

Ce qui est cependant certain, c'est qu'après chaque combat victorieux, les Juifs d'avant Salomon sacrifiaient en un vaste holocauste tous les chevaux qu'ils pouvaient attraper sur les lieux de la bataille. Cette haine destructrice vis-à-vis de cet animal est peu compréhensible autrement, si l'on tient compte de leur caractère commerçant, qui les aurait plutôt poussés à revendre leurs prises à tous leurs voisins amateurs de chevaux. Cette haine semble d'ailleurs se confirmer, du fait que Salomon fut le premier à exploiter le cheval comme bête de somme, ce que tous les autres peuples de l'antiquité ne réservaient qu'aux bœufs et aux ânes.

C'est aussi dans ce sens qu'il faut interpréter la « joyeuse entrée » de Jésus à Jérusalem sur un âne et non sur un cheval. Sur un cheval, il serait apparu comme un Indo-Européen ; l'âne le consacrait juif.

Salomon organisa le pays, créa des routes et des citadelles pour chaque ville. Il imposa son joug aux Philistins et aux Araméens sémites du Nord de la Syrie. Il s'associa aux Phéniciens pour l'exploitation commerciale de la Méditerranée et de la mer

Rouge. Il bâtit le premier temple de Jérusalem, et, sous son règne, la population juive de Palestine doubla : elle passa alors de 400 000 à 800 000 habitants. En outre, très imbu de sa puissance et de l'alliance de Yaveh avec son peuple, il posa les bases des fameux « *Protocoles des Sages de Sion* », en vue d'une domination mondiale par le peuple juif, c'est-à-dire d'une domination sur tous les autres peuples de la Terre. Ce plan d'assujettissement de tous au peuple « élu » a naturellement subi des modifications dues aux progrès techniques réalisés depuis sa création vers - 950 ; mais il est encore appliqué à la lettre actuellement par l'ensemble des Juifs de la diaspora, afin d'obtenir le pouvoir chez les peuples qu'ils parasitent.

En - 922, Salomon meurt ; comme ses héritiers ne peuvent s'entendre, l'État d'Israël se divise en deux : Israël au Nord et Juda au Sud. C'est alors le démantèlement progressif, sous la poussée assyrienne d'abord, avec la prise de Samarie, la capitale du Nord, en - 721 ; sous la domination babylonienne ensuite, par la prise de Jérusalem et du royaume de Juda en - 587.

Cette période de déclin fut appelée l'ère des prophètes (de - 900 à - 600), car ces derniers, comme Amos, Isaïe, Osée, Jérémie, etc., furent les seuls à essayer encore de stigmatiser le peuple hébreu contre les envahisseurs.

Au fond, même sous ses grands rois, David et Salomon, Israël ne chercha jamais à produire quoi que ce soit, mais uniquement à dominer les routes commerciales, terrestres et maritimes. En s'emparant de la Syrie, du Nord jusqu'à l'Euphrate, l'État juif ne chercha qu'à contrôler les principales routes caravanières de la Mésopotamie à l'Anatolie et à la Méditerranée, et, de là, à l'Arabie et à Al Aqaba, par la Transjordanie. Et l'alliance entre Salomon et le roi tyrien Hiram ne visa qu'à la domination des routes maritimes, soit :

1. - Lune allant d'Eilath, dans le golfe d'Aqaba, vers le pays d'Ophir, à savoir vers les principautés du Sud de l'Arabie, régions très riches qui, à l'époque, fournissaient l'encens et la myrrhe, produits par les arbres d'Arabie.
2. - De là, en contournant l'Afrique, cette route menait aux Amériques, comme nous le verrons plus tard.
3. - Toutes les autres routes, afin de commercer avec toute la Méditerranée, mais surtout avec la Tarsis de la Bible, autrement dit avec Tartessos (près de Cadix), la ville la plus opulente de toute l'Espagne préhistorique.

L'apogée d'Israël, entre -950 et -900, correspond à celle des villes phéniciennes, ses alliées. Cette alliance était basée sur une mentalité commune de boutiquier, pour qui l'argent n'a pas d'odeur, et pour qui tous les moyens de s'enrichir sont bons. L'entente entre ces deux États, essentiellement sémites, fut telle, que Salomon, impressionné par le temple de Melquart à Tyr, chargea son ami, le roi tyrien Hiram, de construire le temple de Jérusalem. Et les francs-maçons, ces juifs synthétiques, célèbrent encore chaque année cette association des deux rois en reconstruisant dans leurs loges, en une mascarade grotesque, le temple de Jérusalem en miniature qui s'y trouve, et en implorant les mânes et les conseils du fantôme d'Hiram.

Deux autres empires, moins importants, eurent aussi une influence, quoique plus éphémère, dans le Moyen-Orient : il s'agit de la Phénicie et de l'Assyrie.

Commençons par cette dernière. En gros, l'Assyrie correspond à la partie nord de la vaste plaine mésopotamienne, constituée par les cours du Tigre et de l'Euphrate.

C'est un pays à la limite des contreforts des monts Zagros et des monts Anatoliens. Vers -10 000 ans, les populations peu denses qui l'occupaient étaient négroïdes. Ensuite vinrent quelques Caucasoïdes pour en former l'aristocratie, numériquement très faible.

Avec l'apparition des émigrants sémites, le pays se peuple progressivement, et assez rapidement, la population en deviendra essentiellement sémite, même son aristocratie.

La première vague à s'implanter est essentiellement formée de Sémites Akkadiens et Amorites ; et les premiers rois du « pays d'Assur » (comme le nommaient ses habitants) qui firent parler d'eux dans l'histoire, vers -2 100 ans, étaient akkadiens. Car, après avoir été renversée en basse-Mésopotamie par les Sumériens, la noblesse guerrière akkadienne se réfugie et se maintient en haute-Mésopotamie.

L'expansion du pays assyrien reste longtemps impossible, à cause des voisins hurrites et hittites qui se constituent les premiers en un vaste empire.

Vers -1 800 ans, une nouvelle vague d'envahisseurs sémites d'origine amorite et araméenne se répand dans le pays et y prend le pouvoir avec Shamshi-Adad I^{er}, roi amorite contemporain du roi Hammourabi de Babylone.

Ensuite, Hurrites et Hittites soumettent le pays en y laissant de faibles garnisons et sans y faire vraiment souche. Ce n'est

que vers -1400 ans que les dissensions interminables entre ces deux peuples indo-européens, hurrite et hittite, permettent aux Assyriens de retrouver un minimum d'indépendance.

Puis, après la destruction de l'Empire hittite par les Peuples de la Mer, vers -1200 ans, les Assyriens commencent à rêver de conquêtes ; ils leur reprennent alors la Babylonie, en -1207.

Mais la grande expansion de l'Assyrie ne commence réellement qu'avec Téglath-Phalasar 1^{er} (-1112 à -1074), qui porte victorieusement ses armées de la mer Noire à la Méditerranée.

Les Assyriens, totalement sémites donc, se caractérisent par une grande combativité, démontrant par là, l'erreur de la plupart des antisémites, qui croient toujours au manque d'esprit guerrier des peuples sémites. Bien au contraire, tout en étant un jouisseur effréné, le Sémite est un guerrier fanatique, sans morale et sans pitié. Là, où l'Indo-Européen se calme, après la fougue du combat, et penche vers la clémence et vers l'estime du guerrier ennemi valeureux, le Sémite, enfin vainqueur, se déchaîne en une orgie de meurtres et d'assassinats.

La Bible, non expurgée, décrit avec volupté ces populations ennemies passées au fil de l'épée et sacrifiées aux dieux sémites. C'est d'ailleurs cet acharnement guerrier et ce fanatisme religieux des Sémites qui démontrent l'impossibilité du massacre systématique des Juifs par les Allemands d'Hitler, lors de la dernière guerre mondiale. Il est rigoureusement impensable que les Juifs aient accepté de voir massacrer six millions des leurs sans réagir, et surtout de s'être laissés mener sans combattre dans des camps d'extermination national-socialistes : donc ces camps n'étaient pas d'extermination, mais simplement de détention ou même de passage (comme le fut souvent Auschwitz), et alors la passivité relative des Juifs devient compréhensible. D'ailleurs, lors de la seconde guerre mondiale, les Juifs furent très nombreux dans la résistance ; surtout dans celle d'obéissance communiste.

Pour rappel, citons la « Rote Kapelle » et le groupe Manouchian, deux groupes entièrement juifs. Et ils furent encore bien plus actifs à l'Est, en Pologne et en Russie, où ils dirigeaient, la plupart du temps, comme commissaires politiques, les groupes de partisans. Naturellement, vis-à-vis de ces terroristes appliquant la guerre des voyous, l'armée allemande n'était pas tendre.

Signalons aussi qu'il fut prouvé statistiquement que, lors de la plus grande expansion de l'armée allemande en Europe et en Afrique, fin 1942, le dénombrement de l'ensemble des Juifs soumis

à leur autorité et à celle de l'ensemble de ses alliés (fortement antisémites, comme les Hongrois, les Roumains, les Polonais et les Ukrainiens) s'élevait à moins de 4,5 millions. Il était donc matériellement impossible que 6 millions de Juifs périssent dans de supposées chambres à gaz à Auschwitz.

En fait, Auschwitz était un camp de transit, où passait l'ensemble des Juifs que Hitler voulait absolument refouler à l'Est. Certains même y repassèrent une seconde fois, en 1944, lors de l'avance des armées soviétiques et y furent ainsi comptabilisés deux fois, comme le prouva Jean-Marie Boidefeu, dans son livre intitulé « *La controverse sur l'extermination des Juifs par les Allemands* » (édition « Vrij historische Onderzoek »). Sans oublier non plus qu'en 1940, de nombreux Juifs polonais, soit environ 2 millions, s'enfuirent librement en URSS, y restèrent et furent ainsi comptabilisés parmi les morts d'Auschwitz, tout en étant bien vivants en Union Soviétique !

Comme les Juifs, les fanatiques guerriers assyriens règnent par la terreur, et les peuples soumis sont maintenus dans un état de crainte perpétuelle. Tous les ans, le roi assyrien organise une campagne et, à son approche, les souverains vassaux lui remettent d'énormes présents, afin que leur ville respective soit épargnée. Les peuples qui ne se soumettaient pas assez vite, sont réduits en esclavage, les prisonniers de guerre écorchés vifs et les populations déportées.

En -841, Salmanazar perçoit tribut de Tyr, de Sidon, d'Israël et de la Chaldée. Mais toute l'histoire de ce peuple cruel est jonchée de révoltes, de meurtres et d'assassinats, aussi bien parmi les vassaux que dans l'aristocratie assyrienne et à la cour du roi. À telle enseigne que Sargon II (-722 à -705. - domine un ensemble de pays qu'il doit pratiquement reconquérir tous les ans. Des Assyriens, tels Sennachérib, Asharradon et Assurbanipal se distinguent par leur cruauté ; ils dévastent totalement d'immenses régions, comme la Mésopotamie, une partie de l'Élam, avec Suse, et même l'Égypte lointaine (de -675 à -663).

Les Assyriens n'apportent au monde qu'ils touchent que destruction et dévastation, et les emprunts qu'ils leur font, sont extrêmement rares. C'est cependant sous Sennachérib, vers -700 ans, que la culture du riz et des cotonniers est introduite en Assyrie, en provenance de l'Élam qui, lui, la tenait de l'Inde. Heureusement pour l'ensemble des peuples du Levant, les souverains assyriens sont rapidement menacés au Nord par une

nouvelle vague indo-européenne, bien organisée, qui limite leurs ambitions : ce sont les Cimmériens et les Scythes de l'Ouest, en Anatolie et en Arménie, et les Mèdes, suivis des Perses, en Élam et en Mésopotamie.

À la mort d'Assurbanipal, le Chaldéen Nabopolassar, allié aux Mèdes et aux Scythes, s'empare de Babylone, en -614, et, pour finir, le Mède Cyaxare s'empare d'Assur et de Ninive, en -612, en mettant définitivement fin à cette puissance diabolique.

Voyons, pour finir, l'histoire de la Phénicie, qui ne fut jamais réellement un État, mais bien un ensemble de petites cités plus ou moins associées et plus ou moins dépendantes les unes des autres.

Vers -1200 ans, à la chute du grand Empire hittite, une infinité de petites cités-États se constituent d'Anatolie au haut-Euphrate et des plaines de l'Amuq à Alep. Certaines de ces cités, comme l'ancienne capitale hittite secondaire de Karkémich, gardent une population, une mentalité et un caractère essentiellement hittites. La plupart, cependant, se laissent envahir par des émigrants araméens (donc des Sémites), et, à nouveau, suivant la proportion des mélanges et surtout suivant l'importance du sang (c'est-à-dire des gènes et de l'hérédité) de l'aristocratie dirigeante, certaines de ces cités garderont un caractère, des coutumes et une langue indo-européennes, alors que d'autres, principalement celles qui subissent la tutelle assyrienne, se sémitiseront totalement.

L'expression artistique de ces cités syro-hittites deviendra alors un amalgame de style phénicien, araméen, assyrien et hittite. Le plus bel exemple de cet art composite est à dominance araméenne et nous est fourni par le temple-palais de Tell-Halaf, dont l'érection précède de peu le début de la domination assyrienne de cette ville en l'an -808.

Sur le littoral jouxtant la Palestine, qui deviendra la Phénicie et plus tard le Liban, la population est beaucoup plus bigarrée, quant à ses origines. Le fond caucasoïde et sémite fut longtemps brassé par des apports indo-européens, de souche illyrienne d'abord, égéenne et grecque ensuite, pour finir par être mélangé aux marins des Peuples de la Mer.

Moitié blanches, moitié sémites, à la chute de l'Empire hittite, ces populations se regroupent d'abord sous l'hégémonie des Philistins aryens, la masse étant sémite cananéenne. Mais le développement d'une civilisation israélite, purement sémite, à l'intérieur des terres, lors de la seconde phase de l'âge du fer de cette région, de -1000 à -840, semble avoir favorisé une certaine unité culturelle sur la

bande côtière ; ce sera la civilisation phénicienne, dans laquelle, assez rapidement, les valeurs morales vont s'inverser à cause du renversement de l'ancienne aristocratie philistine par une nouvelle noblesse d'enrichis sémites. Là, tout comme dans la future Europe des XIX^e et XX^e siècles, les marchands sémites enrichis vont prendre le pas sur l'ancienne noblesse aryenne. L'ancien intérêt des Cananéens pour l'île du cuivre (Chypre) va reprendre et cette société, devenue purement mercantile, va s'empresse, associée en cela avec les Israélites, d'essaimer le long des côtes méditerranéennes et d'établir ses comptoirs commerciaux à Chypre, en Utique, en Égée, en Sicile, en Espagne et en Afrique du Nord. Carthagène, Malaga, Cadix, Carthage (– 814), Marsala et Palerme vont devenir phéniciennes, de même que la Sardaigne et une partie des côtes de l'Étrurie, expliquant ainsi la richesse des tombes étrusques en orfèvrerie phénicienne. Mais les Phéniciens se limitent toujours à l'occupation des côtes ; ils n'entrent jamais profondément dans les pays, sauf lorsqu'il s'y trouve des mines d'argent à exploiter, comme ce fut le cas en Italie, en Ibérie et aux Amériques. Ils n'apportent aucune civilisation aux peuples qu'ils côtoient, ne visant qu'à leur exploitation commerciale immédiate. De telle sorte qu'ils finirent toujours par se faire détester partout ; mais ils imprégnèrent malheureusement de leur esprit mercantile tous les peuples méditerranéens qu'ils touchèrent, même les nobles Étrusques et les Grecs.

Rappelons-nous aussi que les Phéniciens commencèrent à utiliser leur fameuse écriture alphabétique vers – 1 200 ans, c'est-à-dire au moment où l'aristocratie qui l'imposa au peuple phénicien était encore blanche aryenne, originaire des Peuples de la Mer. Les Sémites phéniciens ne l'inventèrent ni ne l'améliorèrent plus tard ; ils se contentèrent de la propager dans le bassin méditerranéen. Je tiens à faire cette remarque, car il est important de replacer dans son juste contexte la seule gloire phénicienne qui leur est d'ailleurs faussement attribuée.

Après l'an – 800, toutes ces régions des côtes Proche-Orientales se verront progressivement colonisées par les Grecs Achéens, et l'intérieur des terres passera sous contrôle mède et perse. Mais ces Aryens seront toujours trop peu nombreux pour y maintenir pendant longtemps une hégémonie et des coutumes indo-européennes ; bien au contraire, ces Aryens subiront toujours la contamination de ces peuples essentiellement sémites, et ils y dégèneront rapidement ; de telle sorte que nous pouvons

affirmer sans risque de nous tromper que, de cette époque à nos jours, tout le Proche-Orient est devenu essentiellement sémite, de par la proportion du sang qui s'y trouve parmi ses métis, et de par la morale, les coutumes, le caractère et le comportement social qu'une fausse élite de marchands enrichis imposa à cette immense région.

Terminons ce chapitre par une précision importante que tout lecteur intelligent aura déjà comprise. En effet, lorsque je parle de mélange de sang, ou de proportion de tel ou tel sang, c'est essentiellement par commodité de langage. Cette notion de « sang » fut toujours utilisée avant moi par tous les historiens sérieux des races humaines, depuis Vacher de Lapouge à Gustave Le Bon, en passant par Gobineau, Walther Darré, Alfred Rosenberg et bien d'autres.

Naturellement, cette notion de « sang » recouvre l'ensemble de la génétique raciale, c'est-à-dire de l'hérédité physique et physiologique d'une part, mais surtout de l'hérédité morale, psychologique et comportementale des peuples. Cette hérédité-là est, en définitive, beaucoup plus importante pour comprendre l'histoire de l'humanité et pour saisir ses aléas et ses tournants.

N'est-ce pas aussi le Talmud qui écrit « *L'âme, c'est le sang* » ?



**DIVERS TYPES DE CÉRAMIQUES
UTILITAIRES INDO-EUROPÉENNES**



POTERIE IMPRIMÉ "CERAMIE"



DÉCOR DE CERAMIQUE CORDONNÉE



POTERIE DE RUSSEN



POTERIE RUBANÉE



POTERIE CAMPANIFORME



POTERIE DE MICHELSDORF

CHAPITRE V

LE MÉSOLITHIQUE D'EUROPE

Pour bien comprendre l'évolution de l'humanité en Europe, il nous faut d'abord planter le décor, c'est-à-dire tenter de situer l'environnement géologique, botanique et zoologique dans lequel les hommes de Cro-Magnon européens vont évoluer.

Or nous savons déjà que c'est durant la période dite de Würm III, qui s'étend de - 31 000 ans à - 12 000 ans, que les froids les plus intenses sont enregistrés et que l'inlandsis glaciaire, épais de plus de 1 600 mètres, descend en certains endroits jusqu'au 51° de latitude nord. Le Nord de l'Angleterre (soit les $\frac{3}{4}$ du pays), le Nord de la Belgique, de l'Allemagne, de la Pologne et de la Russie sont sous les glaces, de même que les régions montagneuses comme les Pyrénées, les Alpes et les Carpates.

Entre ces immenses glaciers s'étend une vaste toundra arctique, parcourue en tous sens par de grands mammifères dont les rennes, les élans, les mammoths, les chevaux, les bisons, les chamois, ainsi que de nombreux bovidés et cervidés, sont parmi les plus caractéristiques.

Et, vivant de ces animaux, des clans de chasseurs préhistoriques pouvaient retirer de la chasse abondante de quoi satisfaire tous leurs besoins. En effet, ces grands mammifères leur fournissaient, outre la nourriture et les vêtements, des récipients divers faits de cornes et de sabots, des tentes-abris, des armes et des outils divers, fabriqués avec leurs os et avec leurs cornes, et même des moyens de chauffage et d'éclairage avec les os, les graisses et les bouses.

Vers – 18 000 ans, les ressources alimentaires de ces chasseurs sont encore améliorées, grâce à la découverte, en Europe, de la pêche en rivière. Mais pendant encore quelques millénaires, ce nouvel apport alimentaire sera délaissé, tant que l'abondance de la chasse suffira à combler les besoins. En outre, dans cette Europe glaciaire, mers et océans ont abaissé leur niveau de cent mètres environ, ce qui permet de se rendre à pied sec du Danemark en Écosse, la mer du Nord n'existant pas encore, étant remplacée par une toundra parsemée de nombreux lacs. Le Sud de la mer Baltique ne sera qu'un lac d'eau douce étendu au pied des glaciers, et ce n'est qu'avec le retrait définitif des glaces qu'elle s'agrandira pour finir par entrer en communication avec l'océan Atlantique, vers – 8 000 ans, pour ensuite se voir à nouveau isolée, vers – 6 000 ans, et pour être à nouveau communicante avec l'océan à partir de – 4 000 ans jusqu'à nos jours.

Vers – 12 000 ans, les immenses glaciers commencèrent leur recul ; de façon très lente et imperceptible d'abord, de plus en plus rapidement ensuite. Ils mettront des millénaires pour en être réduits à leur superficie actuelle, et, géologiquement parlant, nous ne sommes pas encore sortis de cette période postglaciaire nouvelle. Le réchauffement des régions arctiques, constaté depuis quelques années, et la surélévation progressive du bouclier scandinave (environ un mètre par siècle) en sont les preuves évidentes.

Accompagnant ce retrait, vers – 9 000 ans avant notre ère, la zone tempérée de la surface du globe commence, elle aussi, à se déplacer lentement vers le Nord. À cette époque, elle se situait encore sur la plus grande partie du Sahara et sur l'Afrique du Nord ; et ces terres, abondamment arrosées par les pluies, présentaient une luxuriance telle, qu'elle permit à de nombreux groupes de chasseurs d'inscrire leur passage dans les admirables fresques pariétales du Tassili des Ajjer.

Ce processus de désertification du Sahara et de l'Afrique du Nord sera tellement progressif que, du temps de la Rome antique, la Libye, l'Égypte et la Tunisie seront encore les greniers à blé de l'empire, et que des cavaliers romains pourront encore se rendre à cheval des côtes libyennes d'Afrique à Gao au Mali, prouvant ainsi la suffisance et même l'abondance d'eau sur leur chemin (un cheval buvant jusque 60 litres par jour).

De même, l'Espagne actuellement aride, était encore à tel point verdoyante, que la Rome impériale en fit sa terre d'élection pour ses haras militaires.

Dégagée des glaces, l'Europe va se couvrir de forêts : de conifères, de bouleaux et de trembles d'abord, de chênes, de hêtres, de châtaigniers, de charmes, de tilleuls et d'ormes, ensuite. Avec l'apparition des arbres à feuilles caduques, les plantes et les arbustes des sous-bois deviendront de plus en plus denses, rendant ainsi beaucoup plus difficile la chasse au gros gibier.

Le cerf, le bison d'Europe, le daim, le chevreuil, l'aurochs et toutes les espèces typiques de nos forêts, vont progressivement remplacer les immenses troupeaux de rennes et de chevaux qui, eux, se déplaceront progressivement vers le Nord avec les toundras.

Compensant cette difficulté croissante dans le domaine de la chasse, le climat préboréal, qui va se développer, à partir de -9000 ans, sur l'Europe, va couvrir notre continent de nombreux lacs et marécages, engendrés par le retrait des glaciers. Dans ces eaux douces vont pulluler les poissons qui serviront de relais alimentaire, intermédiaire entre la chasse exclusive et le stade « agriculture-élevage » qui va suivre.

Cet état nouveau ne va pas provoquer, comme on l'a cru pendant bien longtemps, un phénomène de dégénérescence. Il y aura, au contraire, une adaptation et un progrès constant, malgré que cette époque marque un temps d'arrêt dans l'histoire des arts préhistoriques, et que les magnifiques peintures et sculptures préhistoriques seront remplacées par les galets aziliens recouverts de dessins géométriques. Comme nous savons maintenant, depuis les études d'Alexander Marsack, que la fonction essentielle de cet art préhistorique était de servir de moyen mnémotechnique pour répertorier les événements et les connaissances, il semble même que cette nouvelle façon de transfert chronofactorié des événements sur galets représenta un important progrès, puisqu'il correspond à une simplification.

Nous pouvons considérer qu'en Europe, à cette époque, les anciens groupes de chasseurs vont se subdiviser en deux grands types communautaires distincts :

- A) Il y a ceux qui resteront sur place et s'adapteront aux conditions nouvelles d'existence en forêts et en marécages, inaugurant diverses solutions pour résoudre les problèmes alimentaires. De la chasse, ils vont surtout se rabattre sur la cueillette de coquillages, de baies, de fruits et de racines comestibles, d'abord ; mais rapidement, ils vont développer la pêche en lacs et en rivières ; pour ce faire, ils utiliseront

le canot et la pagaie et, accessoirement, chasseront, avec un certain succès, les bandes d'oiseaux migrateurs.

B) Les autres remonteront progressivement vers le Nord avec les troupeaux de rennes.

1. – Une première vague de ces derniers atteindra l'océan Glacial arctique au niveau de la mer de Barents, vers – 8000 ans, et y créera ladite culture de « Komsa », qui se prolongera jusqu'en – 2000 et consistera en chasses (au cerf, à l'ours, à l'élan et au renne), en pêches (au phoque, au morse et même à la baleine) et perpétuera de nombreuses coutumes magdaléniennes dont, par exemple, celle des gravures rupestres.
2. – Une seconde vague de ces chasseurs remontera, avec son gibier de rennes, vers la Suède et la Norvège, de l'autre côté de l'inlandsis, et y engendrera la culture de « Fosna ». Ces Scandinaves de la première heure seront, comme partout en Europe, des Cro-Magnons (donc des Blancs) qui, à partir de – 9000 ans, planteront leurs tentes de peaux de rennes à proximité des pâturages fréquentés par ces derniers, sur les hauts plateaux du Centre de la péninsule. En hiver, ils redescendaient sur les côtes et s'adonnaient principalement à la pêche au saumon, à la morue, au phoque et parfois même à la baleine. En outre, ils pillaient les nids des oiseaux qui nichaient dans les falaises environnantes, et possédaient une source inépuisable de nourriture, grâce aux abondants coquillages que la mer découvrait à marée basse. Eux aussi perpétuèrent les coutumes magdaléniennes et les gravures rupestres sur les collines environnantes.

À nouveau ici, nous pouvons constater que l'art de la navigation, tout comme les progrès techniques ultérieurs qui la perfectionneront, sont dus au génie de l'homme blanc.

Le plus vieux bateau découvert à ce jour remonte à – 6000 ans. Il s'agit des vestiges d'une pirogue, creusée dans un tronc d'arbre, retrouvés dans un marais de Hollande. D'autres relativement plus récents viennent d'être retrouvés au Jutland. Quant à la plus vieille représentation connue d'un bateau, elle date de – 3400 ans, et représente un radeau de rivière égyptien.

En outre, nous possédons des fragments de poterie datant de – 3000 ans, retrouvés en mer Égée, qui, eux aussi, représentent des bateaux. Mais il est certain que la pirogue de Hollande, tout

comme celle du Jutland, ou même les dessins méditerranéens, représentent déjà le produit d'une longue évolution navale, à partir de formes plus rudimentaires, comme le simple tronc d'arbre flottant ou le radeau.

Car, en effet, nous retrouvons dans les cultures de Fosna et de Komsa des représentations de bateaux déjà fort élaborés, avec proue et poupe relevées à la manière des drakkars vikings, datant cependant de -3000 ans. En outre, la pagaie, déjà en usage en Europe vers -6000 ans, ne le fut, en Égypte, que vers -3000 ans ; ce qui n'a rien d'étonnant, depuis que l'on sait, grâce aux études sur l'ADN mitochondrial, que des Cro-Magnons du Solutrén (soit -18000 ans) se sont déjà rendus en Amérique pour y constituer des tribus indiennes de l'Est.

Ils s'y rendirent par la méthode des « sauts de puce », en longeant l'Inlandsis (voir le livre II). Cependant, l'aviron, qui représente un grand progrès dans la propulsion, grâce à son point d'appui, n'apparut, lui, que vers -1500 ans, chez les Grecs (des Blancs) de la mer Égée.

En Europe, cette période mésolithique (phase intermédiaire entre la pierre taillée du Paléolithique et la pierre polie du Néolithique agricole) va durer plusieurs millénaires. Elle correspondra à une diversité surprenante dans la taille de la pierre, allant de l'utilisation de nombreux petits microlithes, souvent réunis ensemble par du bitume, afin d'obtenir des lames tranchantes comme des faucilles, ou même enchâssés dans des manches en corne ou en os, afin d'en renforcer la puissance, à des outils encore très lourds, taillés en plein nucléus, comme au temps du Paléolithique inférieur.

Les coureurs de forêts mésolithiques, qui façonnaient ces outils et ces armes, semblent bien être les descendants de ces Aurignaciens attardés, dont nous avons signalé la présence sur les pourtours de la Méditerranée, à la fin du Magdalénien. Eux aussi suivent le retrait des glaciers et remontent vers le Nord, s'installant, en une première étape, dans les régions pyrénéennes, d'où le nom d'« Azilien » (du Mas-d'Azil, dans l'Ariège) donné à cette première période du Mésolithique.

Ensuite, ces Cro-Magnons boisilleurs, d'origine méditerranéenne, vont rencontrer, au Sud de la Baltique, d'autres Cro-magnons, venus des plaines de Russie et porteurs d'une herminette (hachette) grossièrement taillée. Et ces deux groupes blancs, assez semblables, vont fusionner sans difficulté.

Les températures continuant à s'élever vers les moyennes que nous connaissons de nos jours, les forêts à feuilles caduques font leur apparition en Europe, vers - 7 000 ans, et remontent lentement vers le Nord : c'est l'époque dite « boréale », durant laquelle vont se développer, en Europe, deux grandes cultures qui feront suite à celle des boisilleurs aziliens.

En Europe centrale et méridionale va apparaître une culture épipaléolithique appelée « **sauveterrienne** », d'après le gisement de Sauveterre en Lémance, dans le Lot et Garonne. Le silex y prédomine à nouveau sur le bois de cervidé et sur l'os, prouvant ainsi la disparition des gros et moyen gibiers. De fait, le renne, le bison et le cheval, ne pouvant s'accommoder de la forêt vierge, disparaissent de ces régions, dès le préboréal. Ils ne se maintiennent au « Boréal » que dans des culs-de-sac, comme l'extrême Nord-Ouest de l'Ecosse, où les souffles atlantiques sont défavorables au reboisement. Mais dans les régions centrales, le gros gibier n'est plus représenté que par le cerf, le chevreuil et le sanglier. L'eau des mers et des océans continue à monter, et c'est aussi à cette époque, que les îles anglaises se détachent progressivement du continent.

En Europe septentrionale, l'Azilien est suivi par une autre culture appelée soit de « **Maglemose** » (site du Danemark) soit dite « **Campinienne** » (suivant le nom de sites de Belgique).

Cette civilisation va associer les microlithes aziliens à une panoplie très riche d'armes et d'outils en os et en bois, et elle se développera presque exclusivement sur l'eau douce des lacs, des rivières et des marais. Ce sera la **civilisation lacustre** par excellence, aux groupes humains très peu belliqueux et assez compacts, grâce à l'abondance alimentaire.

Par contre le long des côtes et des mers, du le Sud de l'Espagne à la Baltique, va exister, à cette époque, une troisième **civilisation** dite des « **Kökkenmöddings** ». Cette civilisation sans évolution, stagnante et dégénérative, ne dérive pas de l'Azilien. Elle est très ancienne et a toujours existé le long des mers et des océans, depuis l'*Homo erectus*, en passant par l'homme de Néanderthal et celui de Cro-Magnon, jusqu'aux descendants de ce dernier. C'est la vie facile aux pratiques inchangées, basée presque exclusivement sur le ramassage de coquillages et de mollusques. Ce type de civilisation (si, cependant, l'on peut l'appeler ainsi) finira par disparaître de l'Europe, à cause du manque de place, lorsque, vers - 3 500 ans, les

populations dites « **Esterbölliennes** », spécialisées dans la chasse au gros gibier marin, viendront s'installer sur leurs territoires côtiers. Alors les Kōkkenmöddings ne subsisteront plus que dans de petits îlots en Europe du Sud.

Les Maglemosiens vont porter les techniques de pêche en lacs et en rivières à un degré de perfectionnement tel, que rien de nouveau n'apparaîtra plus en ce domaine jusqu'aux temps modernes. L'hameçon droit était déjà utilisé au Paléolithique supérieur, et avait d'ailleurs donné naissance, en Europe, à l'idée du harpon, sous forme de pointe fixée lâchement à la hampe de la lance, afin de se détacher lors de l'impact, et d'entraver ainsi la course de l'animal. En effet, après le coup au but, la pointe restait fichée dans les chairs, et la hampe, lui restant solidement attachée par des cordages divers, traînait à terre en affolant l'animal, ralentissant sa course et s'empêtrant dans les broussailles.

À l'inverse de la croyance populaire, le harpon est donc une invention des chasseurs terrestres et forestiers, adoptée ensuite par les pêcheurs. Mais les Maglemosiens pêcheurs vont eux-mêmes perfectionner cet hameçon droit en le recourbant. En outre, ils vont lui associer le filet de pêche, le verveux et le canot léger à carcasse de branchages assemblés par des cordages et recouverts de peaux, comme l'actuel *oumiak* esquimau. Ce bateau, léger, à parois souples, était nettement supérieur aux pirogues taillées dans les troncs d'arbres, surtout dans les eaux glacées où dérivait des glaçons.

Cependant, outre ces *oumiaks* et ces kayaks légers, les Maglemosiens utilisaient aussi les pirogues monoxyles, creusées dans les troncs par ces habiles charpentiers. Ils détenaient certainement la technique de fabrication de ces pirogues de leurs parents de culture azilienne et de celles de Fosna et de Komsa.

Ces deux dernières cultures blanches européennes prémaglemosiennes inventèrent d'ailleurs aussi les skis et le traîneau, vers -8000 ans. Dès le début, ils posséderont les deux types de skis, encore employés actuellement, soit les skis longs et fins pour les randonnées et la vitesse, et les skis petits et larges, assez semblables aux raquettes de neige canadiennes pour la chasse. Quant aux traîneaux, on en a découverts de très nombreux fragments (des patins surtout) dans des marais de Finlande, datant de -7000 ans. Traîneaux et skis contribuèrent à la relative homogénéité de toutes les cultures subarctiques et maglemosiennes, et les Paléosibériens, qui viendront plus tard en

contact avec ces hommes blancs du Nord, les adopteront d'emblée, eux aussi.

Il est évident aussi que le chien, associé à l'homme depuis le Paléolithique supérieur, fut, pour la première fois, attelé par ces prémaglemosiens de Komsa, mais aucun harnais primitif n'est encore parvenu jusqu'à nous, et il semble peu probable qu'il le soit un jour, car sa matière, en cordage ou en cuir, est éminemment périssable.

Si les premières gravures rupestres représentant des chiens accompagnant des humains, datent de -6000 ans et sont originaires d'Espagne, nous retrouvons cependant des preuves de l'association hommes-canidés, pour la chasse, dans les cultures de Komsa et de Fosna, dès -8000 ans. En effet, d'innombrables os de gibiers qui s'accumulent sur les monceaux d'ordures des campements de cette époque, portent les traces des dents de chiens. Cette association n'a d'ailleurs rien de surprenant, vu les mœurs prédatrices de ces deux espèces complémentaires que sont l'homme et les canidés.

Grâce à son sens olfactif aigu, à sa résistance et à ses aboiements, la meute des chiens débusquait le gibier, et grâce à sa vitesse, elle le forçait et l'acculait, le temps que le chasseur, meilleur tueur, mais moins rapide, ne le rattrapât pour l'abattre.

Cette association permettait des chasses hautement fructueuses. En effet, il y a quelques années, un anthropologue canadien, du nom de Richard B. Lee, vécut plusieurs années parmi les Boshimans du désert du Kalahari, en Afrique du Sud ; il put constater qu'un Boshiman, chassant seul avec une meute de chiens, rapportait trois fois plus de viande de ses expéditions que six de ses compagnons qui chassaient ensemble, mais sans l'aide de ces animaux.

La capture des animaux par piégeage est relativement ancienne ; elle remonte certainement à l'homme du Néanderthal. Cependant c'est le chasseur de Cro-Magnon qui, le premier, adapta les appareils de piégeage à la capture du petit gibier ; or cette fois, les pièges, au lieu d'être de simples fosses, utilisèrent de plus en plus l'élasticité végétale. Et la construction de pièges à ressorts aboutit tout naturellement à l'invention de l'arc.

À nouveau, c'est en Europe que nous retrouvons les preuves les plus anciennes de son utilisation. En effet, l'on a découvert, tout récemment, près de Hambourg, 100 flèches de bois et deux fragments d'arcs, déposés ensemble et datés au carbone 14 de -10000 ans.

En Scandinavie, l'on a découvert d'autres restes dans de nombreux gisements de chasseurs de rennes, datés de -12000 à -10000 ans. On en a trouvé aussi à Bromme, la grande île de Zélande, au Danemark, à Salegro en Suède du Sud et à Stellmoor au Jutland. Dans ce dernier gisement, situé sur une ancienne tourbière, l'on mit à jour une centaine de flèches admirablement conservées, en bois de pin, dont certaines atteignent presque un mètre de long et dont la plupart des pointes sont constituées par un éclat de silex solidement attaché à la hampe. Gisait là, en outre, un grand arc, d'une extraordinaire qualité et d'une parfaite efficacité, de même qu'à Holmegaard, autre site préhistorique maglémorien.

L'arc fut incontestablement l'une des plus grandes réussites préhistoriques dont nous témoignent, de façon vivante, les peintures rupestres du Levant espagnol. Cette invention des Cro-Magnons (donc des Blancs), chasseurs de rennes, va rapidement diffuser en Europe et, de là, sur les autres continents, à cause de son incroyable efficacité. Elle ne sera supplantée, à la Renaissance, que par la poudre à fusil, autre invention du monde blanc.

Certes, les Chinois connaissaient la poudre (nous verrons, dans le chapitre dédié au monde chinois, que son aristocratie fut longtemps d'origine blanche steppique), mais n'en avaient pu imaginer d'autre utilisation que pour des feux d'artifices, sans rien comprendre de sa puissance explosive et propulsive ; n'allons donc pas croire qu'ils étaient déjà doués, à l'époque, d'un pacifisme génial, comme le prétendent actuellement quelques gauchistes illuminés et quelques hippies imbéciles.

C'est bien des prêtres mésopotamiens et égyptiens (des aristocrates blancs de ces régions) que les Chinois connurent l'usage de la poudre ; ces prêtres l'utilisaient déjà bien avant eux pour réaliser leurs tours de magie et pour consolider leur emprise religieuse sur les masses.

Moïse apprit son utilisation des prêtres égyptiens et en tira son prestige personnel. Mais sachons qu'avant et après lui, de nombreux prêtres et prophètes de l'antiquité utilisèrent à leur compte le fulminate, le chlorate de potasse et la poudre noire, pour s'entourer de flammes, ou pour provoquer des éclairs et des explosions, en frappant avec leur canne le sol autour d'eux, sol préalablement saupoudré de ces substances ; et ils simulaient, de cette façon, une quelconque intervention divine.

Lorsque Jésus sortit, soi-disant, de son tombeau, les éclairs que virent les soldats qui le gardaient, ne relèvent pas d'un autre phénomène.

Mais, à la Renaissance, un nouvel esprit blanc paracheva cette invention blanche, en améliorant la puissance propulsive de la poudre. De toute façon, durant plus ou moins treize mille ans, le monde reste tributaire de l'archerie inventée par un Blanc cro-magnon.

La Grèce, puis Rome, n'ont rien fait de mieux que de combiner des arcs géants avec des moulinets et des palans (autres inventions blanches) pour les transformer en balistes et en arbalètes. Ainsi le règne de l'arc commence au Paléolithique supérieur-mésolithique, pour finir à Pavie, détrôné par l'arquebuse.

Jeanne d'Arc, qui imagina l'artillerie d'accompagnement, fut blessée devant Paris, par une flèche, arme préhistorique.

Mais le génie de l'homme blanc ne résout pas seulement les problèmes engendrés par la chasse et la guerre. Il peut en solutionner bien d'autres.

Ainsi, en Europe du Sud, le passage du gros au petit gibier avait supprimé, en hiver, l'apport végétal que les chasseurs trouvaient en dévorant le contenu stomacal des grands quadrupèdes qu'ils abattaient. L'homme a en effet besoin, pour sa santé, des vitamines et des plantes, ne fût-ce que pour mettre ses glandes digestives et ses reins au repos, car la digestion exclusivement carnée use plus rapidement. En été, il compensait ce besoin par la cueillette ; en hiver, en dévorant les lichens et les herbes contenues dans la panse des grands animaux qu'il venait de tuer. Le chasseur magdalénien se comportait, en cela, comme l'esquimaux moderne que l'insuffisance d'alimentation végétale pousse à avaler le contenu stomacal tel quel de sa victime. A l'heure actuelle, certaines peuplades, comme les Tchouktchis du Nord de la Sibérie, qui vivent dans des régions pauvres en gros gibiers, font encore surir, l'été, des feuilles de saules qu'ils mangent en hiver.

C'est donc, selon toute évidence, le petit gibier qui força l'homme mésolithique à augmenter son apport alimentaire végétal pour garder son équilibre.

Et la pêche en eau douce l'orienta tout naturellement vers la cueillette des plantes aquatiques, comme le trèfle et la manne des marais. Ces céréales sauvages aquatiques couvraient d'immenses espaces, jusqu'à l'assèchement des marécages. Et leur récolte en barque était activement organisée. Elles servirent d'ailleurs de nourriture aux populations d'Europe orientale, jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Notre ancêtre de Maglemose apprit aussi à récolter les graines de nénuphar jaune, la châtaigne d'eau et le rhizome du roseau

commun. Ce ramassage de graminées appela le broyage entre deux pierres plates, ce qui est attesté par l'apparition des meules ; elle favorisa ensuite sa conservation, attestée, cette fois, par des poteries grossières.

La culture de Maglemose est donc un véritable protonéolithique, car la nourriture végétale n'y est pas encore produite, mais simplement récoltée.

À part cela, le progrès inventif de ces régions européennes est incontestable.

Vers -5500 ans, les premiers agriculteurs-éleveurs nomades, venant d'Anatolie et des Balkans, remontent lentement et paisiblement le long des grandes voies fluviales, en commençant par le Danube et ses affluents.

Ces Caucasoïdes, porteurs d'une économie agricole et pastorale, furent en général paisiblement reçus, même en des provinces aussi lointaines que le Jutland et la Scandinavie, car leur économie se juxtapose relativement bien à celle des boisilleurs-pêcheurs des communautés autochtones mésolithiques.

Ces derniers admirent naturellement leur nouvel outillage de pierre polie, mais comblèrent aussi, grâce aux premiers, leur appétit toujours déficitaire de céréales, alors que leur régime était surtout basé sur le poisson et le petit gibier. Mais, si au début, l'accueil fut assez cordial, bien souvent il ne dura pas, car, comme le fait très justement remarquer l'écrivain danois Palle :

« Dans un campement de chasseurs, l'on ne trouve rien d'autre à prendre que les femmes. Les réserves de nourriture y sont trop faibles pour valoir le risque d'une attaque. Par contre, s'emparer de la terre cultivée et du bétail, après avoir tué le fermier et le berger, représente une tentation constante et évidente. C'est avec l'agriculture et l'élevage que naquit véritablement la guerre. Le motif des hostilités reste simple, mais la lutte se déroule sur une échelle bien supérieure aux escarmouches occasionnelles qui éclataient auparavant entre bandes de chasseurs. »

À la différence des peuples maglemosiens, dont l'outillage était encore toujours fabriqué sur éclats ou sur nucléus, les fermiers passaient de longues heures à frotter et à polir leurs haches de pierre à l'aide de sable mouillé. Le résultat de ce travail de patience donnait un outil plus solide et moins susceptible de s'écailler, parce que sa surface ne comportait plus d'arêtes vives. D'autre part, cette technique rendait les armes plus belles et plus attrayantes, ce qui

n'était certes pas pour déplaire à ces chasseurs, amateurs d'armes, comme tout homme digne de ce nom. Ces haches néolithiques sont d'ailleurs considérées, par de nombreux spécialistes, comme le summum de l'artisanat lithique.

Les plus anciennes sont de forme ovale, avec la lame courbe et les extrémités appointées, comme sur les pioches modernes. Les plus récentes reproduisent plutôt la forme des outils de métal qui commencent alors à se répandre à leur tour dans le Sud de l'Europe. Leur section est carrée et leur longueur atteint parfois 45 centimètres. Enfin, les modèles les plus récents gardent encore la section carrée, mais le talon y est épais et la lame courte et droite. En outre, il existait des haches-poignards, assez semblables aux tomahawks actuels, dont la destination, vue la forme et la légèreté, ne pouvait être cette fois que guerrière.

Ces agriculteurs venus du Sud apprendront, vers - 4000, aux peuples maglemosiens (d'Europe centrale uniquement, car ils n'iront pas plus loin, comme le prouvent les ADN ; ceux d'Europe de l'Ouest l'apprendront des navigateurs venus d'Égée) et à ceux des Kökkenmøddings, les rudiments de la poterie, de l'élevage et de l'agriculture.

En effet, à partir de cette date, les « amas de déchets de cuisine » contiendront des fragments de poterie, quelques os de moutons et de bovins domestiques et des empreintes de céréales cultivées, mêlées à l'argile des pots.

Naturellement, suite aux études génétiques sur l'ADN mitochondrial, nous pouvons certifier aujourd'hui que cette « invasion » du continent européen par les agriculteurs-éleveurs du Moyen-Orient fut très faible. Car seulement 17% des Européens actuels sont les descendants de la fille de l'Eve eurasiatique dénommée Jasmine par les scientifiques.

En réalité, l'agriculture fut une IDÉE TECHNIQUE qui n'avait nul besoin d'une invasion de nouveaux-venus pour s'implanter, mais SE TRANSMIT aux chasseurs-cueilleurs non par invasions massives, mais par marchands voyageurs.

D'ailleurs, les recherches archéologiques récentes ont établi que les diverses populations s'étaient mises à l'agriculture à des endroits et à des rythmes différents. La plupart de nos ancêtres, à un moment ou à un autre, ont abandonné la chasse et la cueillette pour embrasser l'économie agricole. À la différence des autres clans, les descendants de cette « Jasmine » ne sont pas également

répartis en Europe : une branche suit la côte méditerranéenne jusqu'en Écosse ; l'autre se présente, dans les Balkans, seulement jusqu'à l'Europe centrale.

Rappelons ici, que tous les groupes européens actuels (soit 95%) entrent dans 7 grands groupes génétiques (« les sept filles d'Ève »). Les 5% restants sont dus actuellement à l'immigration massive extra-européo-sibérienne. Chaque groupe dépend d'une seule femme fondatrice, car toutes les autres femmes de leurs époques virent leur descendance avorter, soit par manque de descendantes filles (puisque les ADN mitochondriaux ne se transmettent que par les femmes), soit par extinction naturelle ou guerrière. Ces sept filles d'Ève furent dénommées, par les généticiens, « Ursula » et « Xenia », pour les lignées les plus anciennes ; « Hélène », dont les descendants actuels sont les plus nombreux, soit 49% des Européens ; « Velda », « Tara » et « Katrine » ; avec, bien sûr, « Jasmine ».

Durant toute cette lente pénétration, le climat européen continue à s'améliorer et passe progressivement de la période dite boréale à celle appelée « atlantique ». Ce climat atlantique débuta vers - 5.000 ans et était, à cette époque, encore plus doux que celui que nous subissons actuellement, surtout dans les régions de la mer Baltique.

À ce moment, le mélange des Blancs cromagnoïdes autochtones et des Caucasoïdes venus des environs de l'Égée va donner naissance, en Europe centrale, à un nouveau perfectionnement dans l'utilisation et dans la taille du silex. Ce seront, cette fois, de petits silex taillés en trapèzes et associés entre eux par du bitume. La **culture** qui en résultera, s'appellera « **Tardenoisienne** ». C'est le début du Néolithique d'Europe, avec ses groupes homogènes d'agriculteurs-éleveurs itinérants, associés intimement aux boisilleurs autochtones. Ces groupes tardenoisien sont itinérants, car lorsqu'un sol est épuisé et ne produit plus, on va cultiver plus loin.

Des millénaires durant, et même jusqu'au siècle dernier, dans la Chine traditionnelle, l'agriculture allait toujours de pair avec une mobilité qui aurait surpris nos conceptions occidentales, habituées à une sédentarisation totale des cultures, grâce à la fumure et à l'engrais. L'engrais naturel fut découvert par les Celtes et tous les engrais artificiels qui vinrent plus tard sont, eux aussi, nés du génie de l'homme blanc, tout comme la rotation des cultures en 1/3 jachères + 1/3 prairies + 1/3 cultures, afin de reposer le sol.

Au fond, l'endosmose complète des deux populations blanches, l'autochtone et la Caucasoïde, a pu se réaliser si facilement, grâce au fait que leurs cultures réciproques étaient complémentaires, agriculteurs d'une part et boisilleurs de l'autre. Mais intervint aussi le fait que ces communautés vivaient encore très clairsemées et que leur origine raciale blanche commune réalisait une totale affinité mentale et comportementale.

En remontant vers le Nord, la culture tardenoisienne va rencontrer celle de « Fosna » et va donner naissance à une nouvelle intégration appelée « **civilisation d'Esterbölle** ». Celle-ci, apparue vers -3.500 ans en Scandinavie, va former, elle aussi, une endosmose complète ; et l'on retrouvera, dans ce cycle culturel, les microlithes tardenoisien côtoyant les lourdes haches, les pics et les tranchets du Maglemosien et du Fosna.

La grande caractéristique de cette nouvelle civilisation blanche nordique est d'être centrée presque exclusivement sur la mer et sur la chasse aux gros mammifères marins ; chasse qui nécessitait un courage peu commun et un progrès technique important dans l'art de la navigation. C'est d'ailleurs cette civilisation qui, pour la première fois, va relier, grâce à l'invention de la voile, la mer Baltique à la mer Méditerranée, en cabotant le long des rivages de la mer du Nord et de l'océan Atlantique. Avant cela, les seuls rapports existant entre ces deux mers étaient uniquement pédestres.

Nous attendrons d'avoir terminé le chapitre suivant, avant de tirer nos conclusions sur les mouvements et les mélanges de populations en Europe protohistorique. Nous pouvons cependant déjà résumer ce qui s'est *grosso modo* passé durant ce Mésolithique européen.

En effet, vers -12 000 ans, des chasseurs cromagnoïdes commencent à remonter vers le Nord en suivant les troupeaux de rennes qui, eux, réoccupent les terres au fur et à mesure de leur libération des glaces.

Vers -10 000 ans, on les retrouve déjà au Danemark et dans le Sud de la Scandinavie et de la Finlande actuelle. Dans ce dernier pays, ils créeront la culture de Komsa qui s'étalera de -8 000 à -2 000 ans. Ils installeront, en Scandinavie, une culture sensiblement similaire, dite de Fosna, qui durera de -8 000 ans à -3 000 ans.

Les Cro-Magnons restés sur place donneront d'abord une culture appelée « Azilienne », de -10 000 à -7 000 ans, qui se

différenciera progressivement en «Sauveterrienne», en Europe centrale et méridionale, et en «Maglemosienne-Campinienne», en Europe du Nord moyen et de l'Ouest, tout en laissant un peu partout, le long des côtes, des ilots de culture dégénérée appelée «Kökkenmöddings». Le Maglemosien durera de -7000 à -4000 ans, avec des variations suivant les régions, et le Sauveterrien durera, quant à lui, un peu moins longtemps, car, vers -5500 ans, les premiers caucasoides balkaniques et anatoliens commenceront à remonter vers le Nord ou à caboter en Méditerranée, pour donner, entre -4500 ans et -2000 ans, une culture Tardenoisienne assez homogène dans toute l'Europe, sauf en Scandinavie, où elle engendrera la culture d'Esterbölle, par fusion des cultures tardenoisienne et de Fosna, de -3500 ans à -2000 ans.



CHAPITRE VI

L'EUROPE, DU NÉOLITHIQUE À L'ÂGE DU FER

Nous venons de voir au chapitre précédent que, vers – 5 500 ans, des émigrants caucasoïdes, venus d'Anatolie et des Balkans, commencent à remonter le long des fleuves, du Danube et de ses affluents principalement, et à envahir l'Europe.

Or cette voie pédestre de pénétration ne fut pas la seule. En effet, déjà au début de l'époque boréale, alors que la civilisation de Maglemose prenait son essor au centre de l'Europe, le cabotage commençait à s'étendre tout au long des côtes méditerranéennes avec, pour point de départ, les civilisations caucasoïdes du Proche-Orient. Ce cabotage se faisait de jour, uniquement par beau temps, sur des radeaux, sans quitter la côte des yeux, donc à moindre risque, l'esquif étant ramené à terre chaque soir.

C'est ainsi que, déjà vers – 6 500 ans, on retrouve en Provence des populations sédentarisées qui fabriquent une **céramique imprimée** appelée « Cardiale », car les décors d'impression sont effectués, la plupart du temps, au moyen d'une coquille de cardium.

Cette céramique, abondamment décorée, est encore de facture assez grossière, mais les formes des vases sont assez élégantes, comportant des vases à goulot et d'autres sphériques à fond rond. Un petit nombre de vases plus fins sont lustrés et non décorés, et vraisemblablement d'importation : ils annoncent déjà la vague suivante d'immigrants qui viendra, elle aussi, en cabotant au moyen de radeaux, car la voile ne sera inventée que beaucoup plus tard par les Esterböliliens. On sait maintenant que ce premier influx culturel partit de la Cilicie, de la Syrie et même de l'île de Chypre, toutes régions qui, à l'époque, étaient occupées par des Blancs caucasoïdes, apparentés à ceux de Hacilar, de Chatal Hüyük, etc.

Brusquement, vers -4500 ans, apparaît la seconde vague de colonisation, partie de la mer Egée. Elle fabrique, sur place cette fois, une céramique fine, lustrée et sans décor, appelée « **Chasséenne** ». Parfois, celle-ci est tout de même décorée de motifs géométriques, obtenus par gravure après cuisson, démontrant une technique artisanale déjà hautement évoluée.

Cette seconde vague colonisatrice, blanche caucasoïde, est puissante, car elle pénétrera loin dans les profondeurs occidentales du continent, traversant la France pour aboutir, en fin de course, dans les îles britanniques et en Belgique. En Saône-et-Loire, ils installeront un camp important à Chassey, d'où le nom proposé pour définir cette culture. Ils remonteront et occuperont aussi toute la péninsule italique et rencontreront ainsi, au centre de l'Europe, l'autre vague caucasoïde qui remontait à pied le long du Danube et des Balkans.

Cette vague-là, partie aussi de l'Egée, mais un peu plus tôt, était porteuse de la céramique dite « **Rubannée tardenoisienne** ». En Allemagne du Sud, cette poterie rubannée va subir des transformations et s'abâtardir ; son élégant décor cède la place à des gravures pointillées, réparties symétriquement sur la plus grande partie des parois externes : elle deviendra ainsi la céramique dite de « **Rössen** », caractéristique du palafitte des lacs suisses.

Vers -2800 ans, la voie de migration danubienne est brusquement fréquentée par une nouvelle vague extrêmement importante d'émigrants venus eux aussi d'Egée.

À cette date, ils sont déjà en Hongrie, dans la vallée de la Tisza, et lorsqu'ils arrivent en Bavière, ils y rencontrent l'expansion chasséenne, avec laquelle ils vont créer une culture mixte dite de « **Michelsberg** » (-3000 ans à -2000 ans). Cette céramique, presque sans décor, se caractérise par un petit vase fort élégant en forme de tulipe à large corolle, et par un épais disque de terre cuite, appelé « plat à pain », qui devait servir à la confection de galettes primitives. Cette culture de Michelsberg va revenir se répandre à travers la France, où elle coexistera avec la culture chasséenne. Cette seconde vague danubienne de caucasoïdes sera porteuse de la hache d'arme en pierre polie et des traditions mégalithiques, dont le foyer initial se situe dans les centres caucasoïdes du Proche-Orient. De là, ce mégalithisme, essentiellement blanc, sera exporté en Europe, en Russie, en Sibérie et en Asie du Sud-Est et même jusqu'en Corée, démontrant ainsi l'influence et la présence blanche jusque dans ces régions éloignées.

Pour sa propagation, le christianisme reprendra d'ailleurs les mêmes voies, tracées bien avant lui par ces prosélytes blancs.

Cette **religion mégalithique**, en rapport étroit avec le vieux culte chamanique, verra son apogée entre -3 200 et -2 500 ans, dates entre lesquelles s'érigeront la plupart des monuments mégalithiques.

Cette religion mégalithique, qui démontre l'importance des préoccupations et des connaissances astronomiques de ces peuples, nous démontre aussi que, loin d'avoir affaire à des barbares, sauvages et incultes, nos ancêtres Indo-Européens possédaient une civilisation sur bien des points égales et même supérieure à celles des peuples égyptiens et autres du Croissant fertile. Cela nous est maintenant démontré par la toute récente découverte, en 1999, en Allemagne centrale de l'Est, du fameux **disque de NÉBRA**, en bronze incrusté de figures astrales en or : ce disque de 30 cm contient le soleil, la lune, et diverses étoiles dont le groupe des Pleïades, ainsi qu'une barque solaire (de style drakkar) et une lamelle angulaire en or d'exactement 82°, qui correspond aux solstices d'hiver et d'été visibles en cette région ; qui démontre, en outre, que les matériaux de ce disque provenaient de mines locales, et fut fabriqué sur place, ce qui est aussi corroboré par l'étude spectrométrique du cuivre intervenant dans ce bronze.

Les Pleïades, massif de 11 étoiles dont 7 seulement sont visibles à l'œil nu, sont très importantes pour tous les peuples agricoles de l'antiquité, car elles apparaissent en mars et disparaissent en octobre. Elles sont ainsi utilisées comme déclencheur des activités agricoles, des semailles, du culte des dieux et des morts, etc. Ce disque démontre sans équivoque que nous avons affaire à une civilisation spirituellement très développée. Or, et là est l'important, ce disque est daté de -1 600 ans avant notre ère, alors que ces Pleïades ne sont représentées qu'en -1 400 ans, au plus tôt, dans les tombes pharaoniques. Comme si, en réalité, les Égyptiens, à cause de ce décalage de 200 ans, avaient reçu ces connaissances d'une civilisation très avancée, sise au cœur de l'Europe, ce qui, pour nous, connaissant les Indo-Européens, n'a rien de surprenant.

Mais, il n'y eut pas que des populations blanches qui envahirent l'Europe au Mésolithique et au Néolithique. Il y eut aussi, sous forme assez dispersée cependant, des Paléosibériens xanthodermes. Ils semblent être passés au Sud de l'Oural, vers -9 000 ans, à l'époque préboréale. Partis des régions de la Cusova et de Talicki-Sigir sur l'Oural, ils passèrent par la haute Kama et les sources de la Volga,

en se maintenant toujours au Nord de l'Oka, car ils subissaient une pression continuelle des habitants mésolithiques blancs vivant en Russie d'Europe dans les steppes du Sud et dans les steppes forestières du centre.

Ils s'établirent d'abord dans la région de Kargopol (Jacorba), et passèrent, de là, dans la presqu'île de Kola, d'une part, et dans les pays baltes (Pjarni et Kunda), d'autre part. Certains groupes semblent même être arrivés jusqu'au Jutland. Partout, dans ces régions, l'outillage, bien étudié par le professeur Brjusov, présente une grande affinité avec celui de l'Oural : mêmes petits grattoirs en silex, mêmes pointes de flèches avec renflement ovalaire, mêmes motifs décoratifs de droites, de vagues et de croix, avec mêmes pointillés, taillés en biseau à 45° ; mêmes harpons multidentés et mêmes canards-leurres en os et en pierre ; mêmes vases en bois et mêmes manches de houes, etc. L'unité de cet ensemble culturel est donc certaine, et les datations au carbone 14 donnent une légère priorité aux centres ouraliens, alors que, sur la Baltique, les datations se situent vers - 5 000 ans.

Ces populations jaunes (de Paléosibériens et non de Mongols, comme il est dit quelquefois) vont se mélanger intimement aux Cro-Magnons forestiers du Maglemose et aux Caucasoïdes tardenoisien, comme le confirment les études anthropologiques du professeur Guérassimov.

De - 5 000 à - 4 000 ans, toute cette région, allant de la Baltique à l'Oural, nous montre, en effet, un mélange de dolichocéphales cromagnoïdes blancs avec des brachycéphales mongoloïdes. Il est, en outre, certain qu'ils contournèrent le Sud des monts Oural, avant de se lancer vers le Nord de la Russie d'Europe et vers la mer Baltique, car les dialectes ougriens du Sud de l'Oural sont très proches du Finnois.

Certains ont voulu voir dans l'importante proportion des brachycéphales en Europe occidentale (un tiers de l'ensemble des Français, la moitié des Bretons, des Irlandais, des Italiens et des Bavares) et dans l'ensemble des légendes des pays celtes, la preuve de l'occupation de notre continent, jusqu'aux Pyrénées, par une importante population de race jaune. D'autant plus que les légendes celtes parlent de gnomes et de pygmées de couleur olivâtres, appelés « *Fads* ». Mais les Celtes et les Galls qualifient aussi de ce nom la femme ou l'homme inspiré, possédant des dons surnaturels, ou plus simplement les fous, les idiots et les simples d'esprit. Car, surtout chez les populations primitives, influencées

par le chamanisme, les fous sont toujours sacrés, étant donné qu'ils sont en contact perpétuel avec les dieux, comme l'est le chaman en transe. De là, tous les noms indo-européens signifiant ou devin, ou faible d'esprit, suivant les régions : ce sont les « Vates », devins italiques, avec leur « Fatum » (secrets), les Fathas et Fadas du Genevois, du pays de Vaud et du Sud de la France, mais aussi les « Fadets » et « Fadettes » (les fées) de France, les « Faunes » italiens, les « Alfars » suédois, les « Elfen » allemands et les « Finn » irlandais et finnois.

Il faut donc vérifier si ces légendes correspondent effectivement à des rencontres du peuple celte avec des étrangers, ou si elles représentent seulement la description poétique des êtres difformes et simples d'esprit d'origine celte (du moins à l'esprit aussi faible que les brachycéphales étrangers rencontrés). À mon avis, ces légendes et caractères anthropologiques correspondent, en effet, à la rencontre des Indo-Européens celtes avec les brachycéphales cromagnoïdes blancs, descendant des hommes de Chancelade restés en Irlande et dans le Sud de la France. À moins qu'il ne s'agisse de la première vague indo-européenne qu'ils durent combattre et déloger, avant de s'installer en Europe.

Ces premiers Indo-Européens étaient, en effet, des brachycéphales petits, à la face plutôt large et aux narines bien insérées, que l'on appela Ligures et Illyriens. Ce sont ces Ligures, dont parlent Homère, Eschyle et Hécate, qu'ils décrivent comme petits, musclés, bons marcheurs et grimpeurs infatigables, et qui furent refoulés dans les Alpes par les Celtes, les Germains et les Romains. Ils formèrent la base de ce type alpin, dont beaucoup de Français, de Germains du Sud et de Méditerranéens possèdent encore le type physique et le comportement entêté et individualiste. Rome ne réussit, d'ailleurs, à les mettre définitivement au pas qu'en -180, après avoir prétexté leur alliance aux Carthaginois d'Hannibal, afin de leur faire une guerre sans merci. Quant aux Illyriens, ils furent de deux types, soit brachycéphales pour certains, mais grands, élancés et dolichocéphales pour d'autres, prouvant, eux aussi, ce mélange intime des deux types parmi tous les Indo-Européens.

En Europe, l'infiltration de la civilisation néolithique a été très lente et très humble tout d'abord. Si, au Proche-Orient, ce Néolithique s'est greffé sur un réseau urbain préexistant qu'il accentuera de plus en plus, il perd ce caractère urbain en pénétrant en Europe continentale.

Au Proche-Orient, le quatrième millénaire est en plein âge du bronze, mais les colons, qui s'aventurent vers cette époque le long du Danube, semblent ignorer ce métal. Là-bas, les céramiques étaient déjà peintes avec un goût exquis, alors qu'en Occident la poterie est sans décor et très pauvrement incisée.

Au fond, ce qui apparente profondément tout ce Néolithique des cinquième et quatrième millénaires, c'est l'agriculture et l'élevage, et c'est bien là l'essentiel. Les mêmes céréales (froment, orge, épeautre et engrain) et les mêmes bêtes (porcs, chèvres et moutons) sont transportées de Thessalie et d'Anatolie jusqu'en Angleterre, en Belgique et au Danemark, par des vagues successives de la même race blanche. Quelques outres remplies de grains, quelques bestiaux et un équipement encore très rudimentaire, juste suffisant pour permettre à ces animaux et à ces plantes précieuses de croître et de se multiplier : voilà à quoi se réduisaient, sur les côtes de la Manche, vers - 3 400 ans, les reflets des splendeurs de l'Euphrate et du Nil.

Entre - 3 400 et - 2 500 ans, une seconde grande vague d'envahisseurs partira de l'Égée. Ces gens seront les constructeurs de mégalithes dont les monuments les plus anciens (Côtes du Nord et Finistère) datent de - 3 200 ans, à la fin de la culture chasséenne, et dont les derniers seront construits en - 1 500 ans, en plein âge du bronze occidental, mais dans des régions restées néolithiques.

Et nous pouvons admirer la vitalité de cette culture mégalithique qui se transporta jusqu'en Asie du Sud-Est et jusqu'en Corée, et qui, en Europe occidentale, s'étend sur plus ou moins deux millénaires. Elle permet même de supposer l'existence de plusieurs traditions culturelles parallèles qu'atteste la diversité des plans des monuments.

Cependant, malgré l'apport d'une unité religieuse, « le mégalithisme », soit par la voie méditerranéenne, l'Ibérie et le Sud de la France, soit par les plaines danubiennes, les émigrants venus d'Égée n'apportent pas avec eux, dans leurs bagages, les progrès techniques de leur zone d'origine, prouvant ainsi que l'évolution religieuse est souvent indépendante de l'évolution technique.

En effet, alors que le cuivre avait été découvert par les Caucasoïdes anatoliens, vers - 5 600 ans, et qu'il fut d'un usage courant au Proche-Orient jusque vers - 3 500 ans, date à laquelle il commença à y être détrôné par le bronze, ce ne fut que vers - 2 000 ans, qu'il arriva en Ibérie, apporté par la voie maritime. C'était la première fois que le métal arrivait en Europe, car il mit plus de trois mille ans pour traverser la Méditerranée.

Immédiatement les populations autochtones d'Ibérie s'adonnèrent à la métallurgie, et cette acquisition semble leur avoir insufflé une force d'expansion extraordinaire, prouvant par là que seul l'armement, le courage et les rapports de force comptent dans les relations entre peuples et races différentes.

Les pacifistes qui prétendent le contraire ou n'ont pas assez de courage pour regarder la vérité en face et pour se défendre, mentent effrontément pour désarmer moralement et pour avilir les peuples qu'ils veulent dominer et parasiter.

Mais revenons-en à ces archers métallurgistes ibériques qui essaient partout en Europe, vers -2000 ans, alors qu'ils ne sont cependant pas de remarquables fondeurs. Ils ignorent encore le moule bivalve que connaissaient les fondeurs égéens, et se contentent de mouler à plat. On définit leur culture par la forme d'un vase sacré qu'ils déposeront dans leurs tombes et dans les monuments mégalithiques qu'ils érigeront, eux aussi, à travers l'Europe. Ce large vase, ressemblant à une cloche renversée, donnera son nom à la culture « **campaniforme** » (de *campana* = cloche en espagnol).

Partis d'Andalousie vers -2200 ans, ces archers campaniformes s'élancent dans plusieurs directions :

1. – D'abord en Méditerranée, vers le Midi de la France, l'Italie du Nord, la Sardaigne et la Sicile ;
2. – ensuite par l'Atlantique, vers la Bretagne et vers les îles anglaises ;
3. – enfin, en remontant le Rhin et en descendant le Danube, vers la Belgique, la Bohême, la Pologne et la Hongrie.

Ils jouent partout un rôle de ferment, en s'installant, de préférence, aux carrefours des grands réseaux routiers esquissés par les émigrants et par les commerçants antérieurs. Car il existait déjà, à cette époque, un commerce actif le long du Rhin, du Danube et de la Seine, pour échanger des pierres polies, de la céramique, des perles, de l'ambre, etc.

En Bohême, ces archers vont s'initier à la technique du bronze, apportée là par la première vague indo-européenne, celle des Ligures et des Illyriens. Cette première vague de conquérants venant de la steppe ne sera pas encore accompagnée du cheval, mais maniera déjà la hache d'arme des Aryens, et fabriquera la **céramique aryenne typique** appelée « **céramique rubanée, cannelée ou cordée en arceaux** ».

La symbiose de ces descendants des Cro-Magnons d'Ibérie et de ces premiers Illyriens indo-européens leur communiquera un nouvel élan qui les fera redescendre la vallée du Rhin, réenvahir la Belgique, retraverser la mer du Nord et réenvahir l'Angleterre. Leur nouvelle culture s'exprimera alors par une variante du campaniforme, dont le col des vases s'élève et s'évase en entonnoir, tandis que le décor se répartit en bandes parallèles.

Le même courant de reflux les reconduira en Espagne ; toutes ces migrations persisteront, bien entendu, sous l'égide de la religion mégalithique.

Au fond, à partir de - 2 000 ans, nous devons cesser de penser le devenir européen selon les deux thèmes Proche-Orient/Occident, ou Russie du Nord/ Occident. Un troisième axe, beaucoup plus important, vasesubstituerauxdeuxautres, le Proche-Orient gardant cependant encore un peu d'influence, grâce au bassin méditerranéen.

Ce nouvel axe sera celui des steppes, partant de la Caspienne et même d'au-delà. Son importance est liée à la domestication du cheval et à la valeur créatrice de sa « race aryenne ».

La domestication du cheval et du chameau va permettre des transports terrestres rapides, bientôt militairement redoutables, qui vont concurrencer le navire.

L'apparition de la charrerie s'annonce en Europe orientale au chalcolithique, mais elle coïncidera, en Europe centrale et en Occident, avec le développement du bronze.

Car, en Europe, à chaque période de notre protohistoire correspondra un type nouveau de circulation :

1. – Au Néolithique, ce sont les cheminements pédestres ;
2. – au chalcolithique, le navire ;
3. – au bronze l'attelage ;
4. – et avec le fer, viendra la cavalerie.

L'attelage et le harnachement du cheval sont affaire des nomades des steppes. Sur ces immenses étendues qui rattachent la Corée au Danube, ce sont des peuples tout entiers qui vont vivre à cheval ; plus à l'Ouest, ce ne seront plus que des aristocraties montées, car là, la masse paysanne restera piétaille jusqu'aux infanteries modernes. Ce sera là toujours la différence entre l'Europe face à l'Asie.

Avec l'Europe métallurgique, les lourdes nappes indo-européennes recouvrent les vieux réseaux néolithiques paisibles et ténus. Une véritable explosion démographique va voir le jour. Elle sera principalement due à deux causes :

1. – D'abord, aux ressources naturelles de la vieille Europe, où les mines seront nombreuses et florissantes et où la hache de bronze va assurer la mainmise du paysan sur les forêts à la faveur d'un optimum climatique temporaire.
2. – Ensuite, à l'invention blanche indo-européenne de l'araire tirée par des bœufs, et à l'invention des outils métalliques, le tout ouvrant d'immenses possibilités agricoles.

De sorte que, vers – 1 100 ans, cet enrichissement démographique culminera en un premier vaste phénomène européen : celui des « **champs d'urnes** » de Hongrie et d'Europe centrale.

De là, vont irradier dans toutes les directions des tribus puissantes qui porteront au loin le nouveau rite funéraire de l'incinération. L'ensemble de ces tribus formera la vague celtique. Et une partie d'entre eux, associés aux archers campaniformes, ou du moins à leurs descendants, refluèrent par le Danube, l'Égée et par la Méditerranée en s'associant en une vaste armée avec les descendants des Esterböliliens venus de la Baltique. Tous ensemble formeront les fameux « **Peuples de la Mer** ». Ils assiègeront d'abord les « Pélasges » (des Illyriens) dans l'acropole d'Athènes. Ils passeront ensuite l'Égée pour détruire l'Empire hittite et s'attaquer aux Égyptiens. Après leur défaite, ils enseigneront la métallurgie du fer aux peuples sémitisés du Croissant fertile, ainsi que l'art de la navigation à voile aux marins de Méditerranée.

Ces Peuples de la Mer, furent mis en branle, d'une part à cause de l'explosion démographique celtique, mais surtout à cause des vastes inondations et des séismes qui frappèrent, vers cette époque, la Scandinavie, la Hollande et le Nord de l'Allemagne.

Or que le « peuple atlante » de Platon ait vécu là, y ait joui d'une civilisation superévoluée pour l'époque, est d'autant plus plausible que, vers – 1 800 ans, était apparu un véritable âge d'or pour la Scandinavie.

Elle commençait à connaître le bronze, grâce aux descendants des archers du campaniforme et aux premiers celtes, et jouissait d'un climat aussi doux que celui du Sud de la France actuelle. En outre, elle possédait un commerce très florissant, échangeant son ambre et ses fourrures avec des produits méditerranéens venus de l'Égée par le Danube, la Vistule, l'Elbe et l'Oder, ou les troquant avec l'or d'Irlande, le cuivre et l'étain d'Angleterre.

La dégénérescence de toutes ces régions scandinaves ne deviendra effective que vers – 500 ans, coïncidant avec l'apparition du fer dans la région, mais aussi et surtout avec le retour d'un climat beaucoup plus froid, accompagné de nouvelles inondations catastrophiques.

C'est, en outre, l'époque où d'autres Celtes coupèrent les voies commerciales du Nord avec la Méditerranée, voies qui ne seront rétablies qu'au début de l'ère chrétienne.

Pour terminer ce chapitre, disons déjà quelques mots de cette fameuse première vague celtique (parfois aussi appelée préceltique) qui, en réalité, fut la première vague venue des steppes pour envahir l'Europe néolithique, vers – 2500 ans à – 2000 ans. Ce sont les premiers Indo-Européens, qui apparaissent sur notre continent ; ils sont contemporains des Indo-Européens mittaniens, hurrites et hittites qui vont envahir le Proche-Orient.

Culturellement, linguistiquement et comportementalement, ils appartiennent à la grande famille « Aryenne ».

Anthropologiquement, ils sont formés, en grande partie, de brachycéphales, comme leurs frères hittites.

Comme eux, ils seront des guerriers courageux et farouches, possédant le sens de l'honneur, de la justice et de la liberté, respectant les anciens et les adversaires courageux. Ils apporteront avec eux pêle-mêle et brusquement, **le cuivre, le bronze, la hache de combat en bronze, le svastika ou croix gammée** qui, au départ, représentait des **déesse-mères** anatoliennes, protectrices de la famille et du clan, mais qui deviendra rapidement, chez les Indo-Européens, **le symbole du char solaire tiré par ses trois ou quatre chevaux**. Ils apporteront aussi **le culte du feu et la pratique de l'incinération, de même que la poterie dite « cordée »** qui, dans certaines régions, sera dite « cuite à buchéro ». Celle-ci, d'un beau noir lustré, était obtenue dans des fours, où l'on empêchait le plus possible l'oxygène de pénétrer et que l'on chauffait avec du bois mouillé, afin qu'il dégage une épaisse fumée noire chargée de particules de carbone.

Les premiers d'entre eux à apparaître seront les « Ligures » qui, déjà vers – 2200 ans, seront concentrés dans le Nord de l'Italie, la Suisse, les Alpes, l'Autriche et le Sud de l'Allemagne. Ils se mélangeront intimement aux archers ibériques du campaniforme.

Mais le gros de la vague sera constitué par les populations « Thraco-Illyriennes ». Celles-ci s'installeront tout d'abord sur les berges du Danube ; mais, de là, ils remonteront la Vistule et l'Oder

jusqu'à la Baltique, ou descendront dans tous les Balkans, vers la Thrace, la Grèce, l'Égée, la Crète (où ils relanceront l'ancienne civilisation minoenne, pacifique et insouciant), vers les côtes de l'Asie Mineure, pour s'installer en Troade, en Lydie, en Licie, en Carie et, pour finir, en Égypte et dans les profondeurs de l'Empire hittite qu'ils aideront à renverser avec les Peuples de la Mer, vers - 1 200 ans. En Grèce et en Asie Mineure, on les appellera parfois aussi les « Pélasges ».

Pour finir, ceux des Balkans, sous la poussée de la seconde vague indo-européenne constituée de Celtes, des Latins et des Achéens passeront aussi, vers - 1 200 ans, directement en Italie, en traversant la mer Tyrrhénienne.

Ces tribus illyriennes, venant de la côte dalmate, seront connues en Italie sous les noms de « Iapyges, Messapiens, Bryges, Élimes, etc. ». Sans oublier les fameux Étrusques, établis en Toscane, mais qui, eux, vinrent de Lydie, vers - 1 000 ans, à la suite de troubles économiques locaux. Ces derniers, dont le nom vient de « Tuska » (tour en illyrien) vont se tailler un fief important aux dépens d'autres tribus illyriennes, établies avant eux en Italie.

Ils étaient les grands spécialistes des fortifications et des drainages de marais et c'est d'eux que les Romains tirèrent tout leur savoir en ces domaines. Rome fut d'ailleurs fondée par un Étrusque du nom de Rumak.

L'unité linguistique de cette famille thraco-illyrienne est totale. Elle fait partie des langues indo-européennes du groupe « Satem » et nous retrouvons non seulement des racines linguistiques semblables, mais, bien souvent même, des vocables identiques dans des groupes ethniques aussi éloignés que les Lettons et les Lithuaniens d'avec les Vénètes (Illyriens originaires des berges de la Vistule, comme les Lithuaniens, qui, ensuite, s'installèrent en Vénétie) et d'avec les Étrusques de Toscane, ou d'avec les Messapiens ou les Bryges de Macédoine, ou encore d'avec les Yapudes de Dalmatie, les Pannoniens de Pannonie, les Thraces de Thrace ou les Dardaniens et les Daces de Mésie.

La splendide étude du professeur Z. Mayoni, sur le déchiffrement de l'écriture étrusque (publiée en 1964), ne nous permet plus aucun doute à ce sujet. La langue albanaise actuelle correspond en effet à de l'illyrien presque pur, et a permis de déchiffrer non seulement l'Étrusque, mais aussi de nombreuses écritures balkaniques anciennes, lydiennes, etc.

En Asie Mineure, les Étrusques se seront quelque peu mélangés avec des éléments sémites qui leur insuffleront cet esprit mercantile, si déplorable pour des Indo-Européens. Il n'en demeure pas moins qu'ils conservèrent, de leur sang indo-européen (c'est-à-dire de leur hérédité première), leur dynamisme, leur goût au travail, l'intelligence, la technique et en gros, la mentalité et le comportement aryens.

La réussite des Illyriens, dans leur unification rapide de toutes les cultures néolithiques fluviales de l'Europe de l'Est (de -2300 à -2000 ans), est principalement due à leur dynamisme aryen et à leur intelligence, mais aussi à leur habileté manuelle et aux techniques nouvelles de la métallurgie. Grâce à tout cela, ils s'imposèrent facilement à des populations blanches à bout de souffle et figée culturellement dans leur Néolithique tardif. Cependant, vers -1800 ans, ils commencent partout à devoir céder la place à la seconde vague indo-européenne des Achéens, des Celtes et des Latins.

En conclusion, nous constatons qu'en Europe, les mélanges raciaux qui s'effectuent du début de la période postglaciaire à l'ère chrétienne, se font presque uniquement entre ethnies appartenant à la grande race blanche. En effet, ces métissages se réaliseront d'abord entre cromagnoïdes blancs autochtones européens, jusque vers -6000 ans. Puis, entre ceux-ci et des cromagnoïdes caucasoïdes (blancs qui remontaient d'Egée et d'Anatolie, soit par les voies fluviales comme le Danube, soit par cabotage le long des côtes de la Méditerranée. Vers -5000 ans, il y eut cependant une très légère pénétration d'éléments paléosibériens en Russie du Nord, dans les pays Baltes et même dans le Jutland. Mais ces primitifs jaunes n'apportent rien avec eux, et se contentent de copier les progrès européens de l'époque. Quant à leur apport morphologique et comportemental dans ces régions nordiques, il reste très difficile à jauger actuellement, mais semble, lui aussi, être resté très limité.

Vers -4500 à -2500 ans, l'immigration des Caucasoïdes égéens en Europe va toujours en s'accroissant ; ils entraînent des mélanges très importants et des déplacements en tous sens des divers groupes ethniques. Ils donneront les cultures chasséennes et à poteries rubanées qui, elles-mêmes engendreront la culture de Rössen des palafittes suisses et celle de Michelsberg, plus à l'Est et au Nord de cette dernière.

À partir de ce moment, les éléments caucasoïdes agriculteurs sont intimement mêlés aux Cromagnoïdes boisilleurs-pêcheurs européens autochtones ; tous adoptent la religion mégalithique et sa culture. Mais, tout-à-coup, vers -2 200 ans, à la suite de l'introduction en Ibérie de la métallurgie du cuivre, des groupes compacts d'archers ibériques campaniformes se propagent dans toute l'Europe, et eux aussi viennent apporter leur sang (donc leur hérédité) cromagnoïde (donc blanc) au métissage déjà poussé entre blancs de tout le Centre de l'Europe.

Bien mieux même, ces archers dynamiques s'allient et se mélangent aux premiers éléments indo-européens venus des steppes, en l'occurrence aux Ligures. Mais, directement derrière ceux-ci, le gros de cette première vague indo-européenne, formée des Thraco-Illyriens et des premiers Celtes, envahit toute l'Europe de l'Est, de la Baltique à l'Égée et toute l'Europe centrale et l'Italie.

C'est alors que des cataclysmes géologiques jettent sur les routes les populations nordiques de Scandinavie, de Hollande et du Jutland. Ces descendants, très évolués, de la grande civilisation d'Esterbölle, se ruent, eux aussi, vers les riches centres d'Égée et d'Asie Mineure, entraînant avec eux des Thraco-Illyriens, des Ibères campaniformes et d'anciens Cromagnoïdes mégalithiques. Le tout renflouera en sang blanc l'Asie Mineure et le Croissant fertile Proche-Oriental, déjà fortement sémitisé. Ce n'est qu'aux environs de l'an -800 que de petits groupes de commerçants sémites commenceront à essaimer le long des côtes du Sud de l'Europe avec les marchands phéniciens.

Mais leur pénétration ne pourra réellement se réaliser intensivement qu'à partir de l'Empire romain, et ensuite dans les bagages du christianisme.

Ils n'arriveront cependant que très tard dans le Nord de l'Europe et en Scandinavie, ce qui permettra à ces régions de conserver jusqu'à nous la pureté mentale et comportementale de la race blanche ou, du moins, à peu près jusqu'à nous.

Bien plus, nous verrons qu'à l'occasion des grandes invasions, lors de la chute de l'Empire romain, ces « Barbares venus du Nord » viendront sauver toute l'Europe de la décadence sémite.

Phénomène éminemment favorable qui semble cependant très peu probable de se renouveler dans le cadre du processus de décadence actuel (XX^e siècle).

Quant aux découvertes, nous voyons qu'elles sont toutes engendrées par le génie de l'homme blanc ; qu'il soit originaire d'Europe, d'Asie Mineure et d'Anatolie, ou comme nous allons le voir, des steppes de la Caspienne.

Le progrès de l'humanité repose tout entier sur les épaules de la race blanche dont l'Europe commença à représenter le centre culturel, à partir du moment où l'Asie Mineure se sémitisa. Pour cette unique raison, l'Europe a toujours suscité l'envie des autres peuples et des autres races, car elle conserva, jusqu'à la Révolution française, une cohésion culturelle profonde, que les Sémites ne purent entamer qu'avec les idées folles de 1789.

Car avant, bien que présents parfois en grand nombre dans certaines régions d'Europe, leur influence y resta presque toujours nulle, grâce à une aristocratie européenne encore digne de ce nom, qui les empêchait de corrompre mercantilement les populations qu'ils parasitaient.

Toujours attaché à leur lucratif commerce d'esclaves, les Juifs commencèrent à immigrer sur le pourtour du bassin méditerranéen vers - 800. Encore peu nombreux durant des siècles, ils envahirent progressivement les Gaules jusqu'en Angleterre et en Belgique, d'autant que nombre d'esclaves blancs étaient soit des Slaves, soit des Germains ou mêmes des Celtes transitant par ces régions, surtout après la conquête de César.

Et Rome, devenant de plus en plus riche, les plantureuses « affaires » se développaient juste avant la proclamation de l'Empire.

Dès le règne d'Auguste, les Gaules se dépeuplèrent à cause d'importantes épidémies de peste et de lèpre, ce qui incita les empereurs à importer une grande quantité de populations sémites pour combler les vides ; entre autres des Syriens, des Cananéens, des Libanais et des Juifs. Juifs de plus en plus nombreux, à la suite des guerres juives de Titus et d'Hadrien ; Juifs rapidement rachetés par leurs frères, marchands d'esclaves et déjà installés en Gaule à la suite de cette première dispersion (diaspora) volontaire et mercantile, qui suivait les troupes de Jules César. Raison pour laquelle de nombreux Français actuels sont encore **imprégnés** de sang sémite, principalement juif.

L'envahissement sémite des Gaules fut donc causé, une première fois par le dépeuplement dû aux épidémies, tout comme actuellement il est causé, une seconde fois, par le dépeuplement et la dénatalité due, quant à elle, au désintérêt des femmes européenne pour la maternité.

Ce n'est pas pour rien que le principal promoteur de la pilule anticonceptionnelle, prise quasi exclusivement parmi les peuples blancs, est le banquier cosmopolite Rockefeller, ses usines pharmaceutiques et ses centrales philosophiques. La pilule anticonceptionnelle est une arme brandie contre les peuples blancs par ceux-là mêmes qui veulent prendre sa place sous couvert de slogans apparemment généreux, et il ne faudra plus longtemps pour que la France et même l'Europe ne deviennent définitivement sémites, et ce qui est plus grave, judaïque et islamiste.

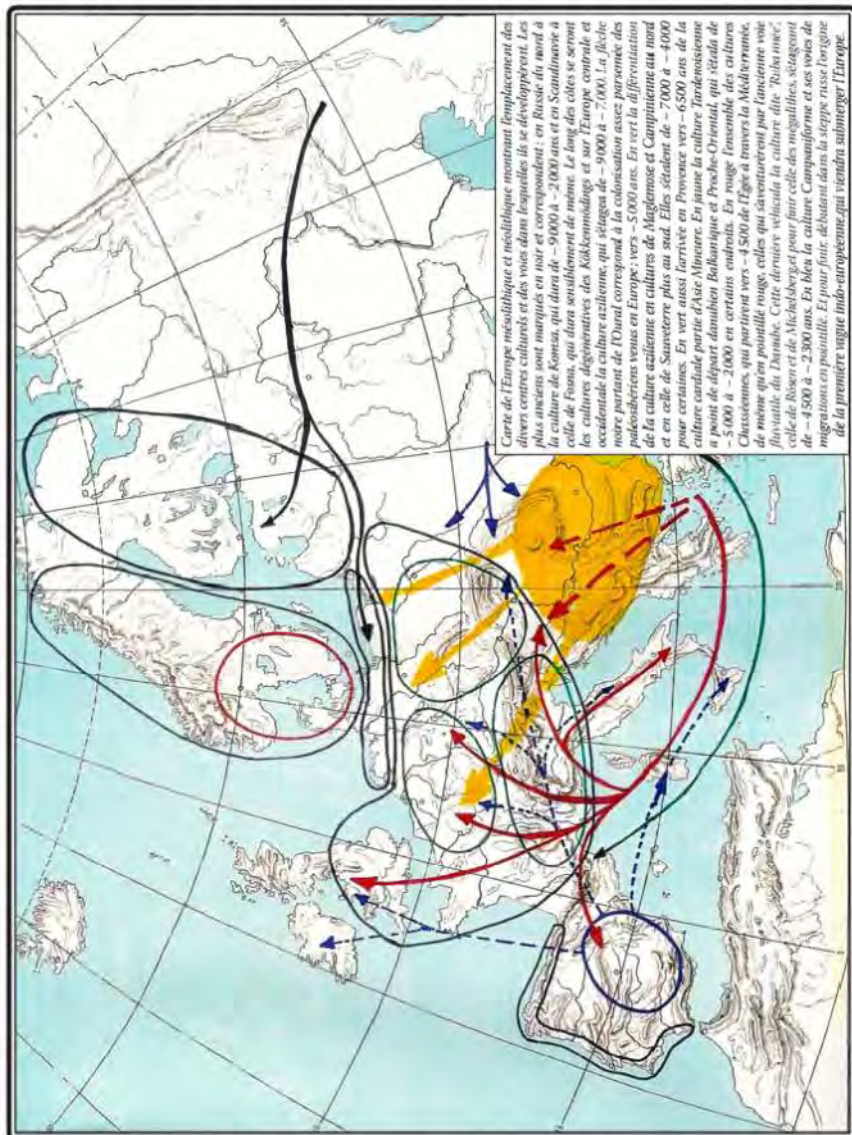
La guerre de races est commencée et malheureusement, peu de Blancs s'en rendent compte.



DIVERS COURANTS D'INVASION ET DE PROPAGATION DES TECHNIQUES

Sans oublier, que les nouvelles études sur l'ADN mitochondrial ont démontré que ces techniques se propagèrent sans nécessaires apports de populations étrangères à l'Europe.

Si les Indo-Européens se mélangèrent en grand nombre avec les anciens Cromagnonoïdes d'Europe, en revanche l'apport du Moyen-Orient en populations fut très faible : environ 17%



CHAPITRE VII

GÉNÉRALITÉS SUR LES INDO-EUROPÉENS ET SUR LES CULTURES DE LA STEPPE QUI LES PRÉCÉDÈRENT

Avant d'entreprendre l'étude de ces peuples blancs, les plus importants pour l'évolution de l'humanité, après les chasseurs cromagnoïdes blancs magdaléniens, les boisilleurs lacustres blancs du Mésolithique européen et les agriculteurs-éleveurs blancs anatoliens, il est nécessaire d'approfondir brièvement les trois causes principales qui modelèrent leur mentalité et engendrèrent leur comportement si particulier. Ces trois éléments qui les façonnèrent, furent, dans l'ordre :

1. – Le cadre naturel où ils prirent naissance : **la steppe**.
2. – Le « premier outil » qui leur fournit la suprématie sur l'ensemble des autres peuples et des autres races, et représente l'aboutissement de leur génie inventif supérieur, de leur habileté manuelle et spirituelle, de leur audace et de leur obstination au travail : je veux parler ici de **l'art de la métallurgie**, qui les portera, à l'époque moderne, au machinisme et aux fusées interplanétaires.
3. – Le « second outil » étant le **dressage et la domestication du cheval**, qu'ils poussèrent à la perfection ; durant plus de quatre mille ans, le cheval fut le compagnon et le truchement nécessaire et indispensable à cette suprématie. Ce noble compagnon de toutes leurs joies et de leurs misères, de leurs défaites, mais aussi de leurs retentissantes victoires, ne fut encore jamais totalement détrôné.

Il subit une première éclipse, lors de la découverte de la poudre à canon et de son utilisation tactique au XII^e siècle : d'une part par Yvan le Terrible contre la Horde d'or, et d'autre part, à l'autre bout de la steppe, par l'empereur de Chine, Kang-Hi, contre la cavalerie kalmouk.

Il subit une deuxième éclipse, plus importante, et que l'on crut même définitive, lors de la découverte de l'automobile et du char d'assaut, mais la deuxième guerre mondiale (1939-1945. — prouva combien il était impossible de se passer de cet animal qui passait là où des armées entières de machines étaient irrémédiablement bloquées.

Tous les belligérants eurent recours à lui ; citons les cosaques embrigadés sous la croix gammée, l'antique étendard de leurs ancêtres Indo-Européens qui réussirent même la dernière charge de cavalerie contre les partisans titistes, lors des derniers combats sur la Drave, en 1945.

Et encore actuellement, de par le vaste monde, il existe des régions immenses où son usage reste non seulement courant, mais bien souvent nécessaire, et de toute façon plus utile que les engins motorisés, que ce soit dans les immensités de l'Asie ou même dans l'Amérique moderne.

Mais revenons-en d'abord à l'étude de leur lieu d'origine :

1. — **La steppe**, immense et infinie, qui trempa leur caractère, excita leur imagination, imprégna leurs dons artistiques et dévoila leur génie créateur, leur travail et leur courage.

Car il faut vraiment un caractère d'acier pour survivre dans ces régions aux variations climatiques extrêmes, où il n'est pas rare de suffoquer dans une chaleur de plus de 50°C l'été, et de geler littéralement dans des froids de -50°C l'hiver. Et, encore jusqu'à notre époque, tous les cinq ans au moins, survient une grande sécheresse qui tue un cinquième des troupeaux et des êtres humains ; quand ce n'est pas beaucoup plus. Sans oublier que les tempêtes et les vents hivernaux glacés massacrent parfois ce qui reste. À cause du sens de rotation de la Terre et à cause de l'éloignement des océans, ces régulateurs caloriques, les vastes étendues steppiques présentent deux zones climatiques bien distinctes, séparées entre elles par un goulot rétréci (toute proportion gardée) entre les monts Altaï et ceux du Tien-Chan. Ce goulot appelé « Dzoungarie » fut le passage obligé de toutes les hordes conquérantes entre les steppes de l'Ouest et celles désertiques de l'Est.

La moitié occidentale, qui commence à la Puszta hongroise, entre les Balkans et les Carpates, s'étend en Roumanie et en Bulgarie, comprend toute la Russie méridionale et orientale, entre les forêts du Caucase et de l'Oural, et se continue ensuite dans tout le Sud de la Sibérie, le Kazakhstan et l'Afghanistan, au Nord du plateau iranien, jusqu'à la barrière montagneuse que constituent d'une part le Pamir, le Tien-Chan occidental et les petites chaînes du Tchier-Chan à l'Est du lac Balkach, et d'autre part les monts Altaï, aux confins de la Mongolie extérieure.

Toute cette région est une vaste prairie, parfois un peu maigre et même désertique au Sud, mais comparable en tout point à celle de l'Amérique du Nord. C'est une région favorable à l'agriculture, mais surtout à l'élevage.

Passé la Dzoungarie, nous arrivons dans la moitié orientale de la steppe ; l'altitude y est nettement plus élevée, partant, le climat encore plus rude, les écarts de température encore plus grands et les régions désertiques comparables au Sahara, encore plus vastes. Ce sont les déserts de Gobi et des Ordos, entre la Chine et les monts Altaï.

Mais le passage d'une zone à l'autre, qui se réalise normalement par la Dzoungarie au Nord, peut aussi se réaliser plus au Sud, à savoir au Nord du Tibet, par la vallée et les gorges du Tarim, très étroites, entre les monts Pamir et Tien-Chan.

Ce second passage, plus difficile, fut cependant utilisé comme route commerciale plus sûre ; entre autres, il constitua longtemps une des deux routes de la soie. Mais les hordes guerrières, accompagnées d'importants troupeaux, durent toujours passer par les prairies de la Dzoungarie et, de là, au Sud des monts Khingan, vers les plaines fertiles de la Mandchourie.

De - 10 000 à + 500 ans environ, toute cette steppe sera le domaine exclusif des peuples blancs cromagnoïdes ou indo-européens. Même, lorsque vers - 5 000 ans, des Paléosibériens, de race jaune, passèrent en Europe en contournant les monts Oural, ils ne le firent qu'en passant dans les zones forestières du Nord, incapables encore de déboucher dans ces vastes plaines tenues par les peuples blancs. Ensuite, et surtout aux confins orientaux de cette steppe, les Aryens blancs se mêlèrent plus ou moins à des éléments paléosibériens d'abord, mongols ensuite, pour former des peuples mixtes dont la prolificité, associée à l'esprit guerrier et aux techniques apportées par les Blancs indo-européens, permettra de déferler vers l'Europe et de refouler par moment, les cavaliers blancs vers l'Ouest.

2. – Voyons maintenant **la métallurgie**. Les hommes du Paléolithique, qui ignoraient encore tout du métal, en connaissaient certains composants qu'ils utilisaient pour fabriquer des couleurs. En effet, ils tiraient leurs teintes vermillon de l'hématite et leurs couleurs vertes de la malachite, etc.. Ils réduisaient en poudre ces matières minérales pour les mélanger ensuite à des graisses animales, afin d'obtenir une peinture qu'ils pouvaient étaler sur leur corps ou sur les murs des grottes où ils pratiquaient leurs rites et leur foi.

Puis, certainement, dès le début de l'utilisation régulière de la poterie, vers – 7 000 ans, dans les centres du Zagros, l'homme paléolithique réjouit ses œuvres d'art avec de la poudre colorée. Il découvrit sûrement, à cette occasion, qu'à des températures élevées, la malachite se transforme en cuivre et l'hématite en fer. Le four à cuisson du potier semble donc avoir servi de creuset pour la compréhension des premiers métallurgistes.

Mais, et peut-être déjà avant cette époque, le Blanc anatolien, à l'intelligence toujours en éveil, a sans doute eu, à plusieurs reprises, la chance de tomber sur un morceau de cuivre naissant. Il s'aperçut très vite de sa malléabilité, et il commença à transformer le métal à froid, par martelage entre deux pierres.

Il est certain que, comme toujours dans le cas d'une découverte de l'homme blanc (non encore perverti par la mentalité sémite, purement utilitaire), le premier élan créateur fut d'origine esthétique. Il est amplement prouvé qu'à son origine, le cuivre, et même plus tard le fer, ne servirent qu'à la fabrication de parures, de colliers, de boucles d'oreilles, etc. L'utilisation comme armement ne vint que beaucoup plus tard, lorsque furent mises au point les techniques de fusion et d'extraction industrielles du cuivre, au départ de ces minerais composés.

En effet, les plus anciens objets de cuivre, découverts par des archéologues, sont anatoliens et datent de – 8 500 ans. Ce sont des pendentifs exhumés à Shanidar et des clous trouvés à Tall-I-Iblis, en Iran (ces derniers datés de – 7 000 ans). À part ces exceptions, l'utilisation d'objets en cuivre s'étendit à l'ensemble du Proche-Orient, entre – 6 500 ans et – 5.200 ans, époque du **chalcolithique** dit « **ancien** » de ces régions. Les dates les plus anciennes de – 6 500 ans, étant naturellement d'origine nordique locale, c'est-à-dire ou anatolienne ou iranienne.

Vers -4000 ans, les Blancs caucasoïdes d'Anatolie et du Zagros découvrirent que le cuivre pouvait être obtenu par fusion, aux dépens de nombreux minerais très communs, dont les plus connus furent la cuprite, la mélaconite, la malachite, l'azurite, la chalcoppyrite, la bornite et la tétraédrite. La plupart des minerais du cuivre fondent vers 800°C. Mais pour obtenir une fusion totale, suffisamment exempte d'impureté, il faut porter la température à 1090°C, ce que les métallurgistes de l'époque réalisèrent dans des fours en pierre, revêtus intérieurement d'argile. On y mélangeait du charbon de bois avec les minerais concassés, puis l'on activait la chauffe en soufflant sur le feu, au début, au moyen de roseaux creux, mais assez rapidement, en inventant le soufflet. Celui-ci permit d'ailleurs l'utilisation de fours fermés, ce qui permit de porter la température de plus en plus haut et plus rapidement.

À la suite de la fusion, le cuivre pur se séparait de sa gangue par dépôt, et pouvait ensuite être travaillé.

D'abord, on le modela dans des moules en pierre ; et rapidement l'on inventa les moules en argile complètement fermés. À l'heure actuelle, c'est l'étude au microscope de la répartition des cristaux dans les objets de cuivre découverts par les archéologues qui nous permettent de vérifier, quelle fut la technique de fabrication utilisée.

Les objets utilitaires façonnés en cuivre présentaient d'énormes défauts. Ils s'incurvaient et s'émoussaient facilement. D'autre part, le cuivre pur ne peut-être coulé aisément ; lors des opérations, il se forme des bulles qui altèrent le moulage final et rendent le métal plus fragile.

En outre, durant très longtemps, des impuretés subsistèrent, ce qui donna du cuivre de plus ou moins bonne qualité. Par exemple, d'infimes quantités de bismuth suffisent à rendre le cuivre cassant, le plomb le rend mou, le fer l'effrite. Par contre, la présence d'arsenic interrompt l'absorption des gaz qui rendent les moulages de cuivre poreux ; par conséquent, il favorise l'obtention d'un produit d'une plus grande finesse.

Or, les minerais à base d'arsenic et de cuivre sont fréquents au Proche-Orient, mais il est certain que les émanations de vapeurs nocives dégagées au cours de leur cuisson, coûtèrent la vie à plus d'un forgeron. Ceux-ci furent donc incités à expérimenter l'addition de divers autres éléments pour remplacer l'arsenic et, finalement, ils optèrent pour l'alliage à l'étain qui possède des qualités exceptionnelles.

De là naquit le **bronze**, à base de cuivre et d'étain, qui possède sur le cuivre seul, l'avantage d'être beaucoup plus dur, moins cassant, et peut même être réusiné lorsqu'il est tordu ou émoussé. On peut en réaiguiser haches et couteaux, ce qui, par contrecoup, provoqua une véritable révolution dans tout le travail du bois. En outre, suivant le pourcentage d'étain, qui variera de 3 % à 25 %, l'on obtient un bronze doux ou dur suivant sa destination utilitaire.

Mais l'étain n'existe pas à l'état de minerai au Proche-Orient. On ne le trouve, dans ces régions, que sur les plateaux caucasiens ; ce furent donc des fondeurs blancs caucasiens qui l'inventèrent et qui l'exportèrent avec eux, pour commencer, dans les plaines de Mésopotamie, vers - 3 200 ans.

Les Égyptiens, quant à eux, apprirent d'abord les techniques du travail du cuivre, vers - 5 000 ans, de l'aristocratie blanche, venue les envahir et les dominer. Ils le travaillèrent tout d'abord par martelage, mais comme leur pays et la Nubie étaient riches en mines d'or, et que leur colonie syrienne était bien pourvue en mines d'argent, ils apprirent aussi de leurs maîtres blancs à utiliser ces nouveaux métaux, aussi par la technique du martelage. L'or natif étant en général d'origine volcanique et mélangé à du quartz dans ces régions, ils concassaient les cristaux et après lavage, obtenaient la séparation par sédimentation de la poussière d'or.

Ce n'est qu'après le passage des Hyksos, qu'ils commencèrent à usiner et à utiliser le bronze.

Ce n'est que vers - 2 200 ans que les tous premiers métallurgistes apparurent en Europe. Il s'agissait des peuples campaniformes d'origine ibérique qui avaient appris la fusion du cuivre des métallurgistes caucasoïdes blancs, immigrés du Proche-Orient. Ils devinrent rapidement d'excellents forgerons, sachant fondre et couler le cuivre, mais ils n'en connurent que les demi-moules dits « ouverts » ou « à plat ».

Leurs armes métalliques, associées à une agressivité et à une tactique guerrière excellente, leur permirent d'envahir toute l'Europe centrale jusqu'à la Pologne et le Nord jusqu'à la Hollande et aux îles britanniques.

Eux aussi, constructeurs de mégalithes, firent la loi en Europe durant deux siècles, mais ils durent ensuite refluer sous la pression des premières tribus indo-européennes qui, elles, connaissaient déjà le bronze et étaient donc mieux armées. Ces Indo-Européens, grâce à leurs lances, leurs pointes de flèches, leurs glaives et leurs haches de bronze, dominèrent l'Europe jusqu'en - 1 250.

Ils imposèrent partout le culte du soleil et l'érection de tumulus funéraires.

Ensuite, vinrent les Celtes et les Latins qui formèrent la seconde vague indo-européenne et, avec eux, les coutumes funéraires changèrent encore, tout en restant dans le cadre d'une religion solaire et du feu. Ce sont les peuples dits «à champs d'urnes», car ils incinéraient leurs morts. Encore meilleurs forgerons que leurs prédécesseurs, ils avaient, cette fois, maîtrisé la fonte du fer, qui semble avoir été découverte vers - 1 450 ans, en Anatolie. Les Hittites furent d'ailleurs les premiers à l'utiliser.

Pour la confection des bijoux, il existe une technique fort astucieuse que l'on nomme «à la cire perdue». Elle consiste à créer des objets en cire autour desquels l'on fabrique ensuite un moule d'argile ; lorsque celui-ci est bien durci, l'on introduit le métal en fusion pour qu'il prenne la place de la cire. L'on obtient, par ce procédé, des bijoux d'une extrême finesse. Et l'archéologie a prouvé, que ce furent les Hurrites qui introduisirent cette technique en Mésopotamie. Technique tellement complexe, que seuls des Blancs purent l'inventer.

Dans le Caucase, sous domination hittite, vers - 1 450, des forgerons s'essayèrent à fondre le fer. Ils durent, pour cela, porter la chaleur des fours à plus de 2 000°C. Mais le matériel qui en résulte, montra des qualités exceptionnelles de résistance, pouvant être encore renforcée par trempage. Pour obtenir cette extraordinaire dureté, l'on devait chasser les impuretés en soudant entre elles les particules du métal par martelage, alors que le métal, encore incandescent, sortait du four.

Ce travail nécessita un matériel entièrement nouveau, de pinces, de pincettes, de masses, d'enclumes et de marteaux. Au début, l'on ne traita que la sidérite qui est un fer naturel d'origine météoritique. Mais l'on apprit rapidement à exploiter les oxydes de fer comme l'hématite, la limonite et la magnétite.

Notons cependant une autre méthode de travail du fer, qui vit le jour chez les Celtes : il s'agit de la pratique dite du «paquetage» qui consiste en la production d'un fer laminé, qui donne des armes très résistantes bien que très malléables.

Durant toute l'antiquité et la protohistoire du «Croissant fertile», forgerons et chaudronniers étaient des métiers errants et itinérants, d'autant plus entourés d'une «aura» de crainte et de respect que leurs réalisations étaient engendrées au plus profond des forges dans la chaleur étouffante de ces enfers en miniature.

Toujours, que ce soit en Mésopotamie, en Égypte ou en Palestine, fondeurs et métallurgistes furent de souche raciale blanche caucasoïde ou indo-européenne.

Et les peuples sémites, même durant leur hégémonie respective, recouraient toujours à ces maîtres forgerons blancs. La Bible nous parle de ces chaudronniers et de ces fondeurs, anatoliens pour le cuivre, hittites, kassites et hurrites pour le bronze, hittites et philistins pour le fer.

À partir de - 3 000 ans environ, les techniques de la métallurgie diffusèrent d'Anatolie vers l'Iran et vers les antiques villes de Djétum, Anau et Kelteminar, et, de là, vers la mer Caspienne, la mer d'Aral et le Kazakhstan, c'est-à-dire vers les peuples aryens de la steppe. Ceux-ci assimilèrent rapidement toutes ces techniques et les perfectionnèrent même pour devenir bientôt les premiers métallurgistes de l'antiquité. Ainsi nous pouvons conclure en disant, que **toute l'histoire de la métallurgie est une histoire de la race blanche**, confirmée par l'ensemble des données archéologiques actuelles.

Il nous reste maintenant à apprendre l'histoire du cheval, afin d'approfondir encore nos connaissances sur le comportement et le caractère de nos ancêtres indo-européens.

Sans refaire son arbre généalogique, sachons que le cheval moderne est originaire d'Asie. Il y a un million et demi d'années, au cours de la première glaciation du quaternaire, il passa en Amérique par la Behringie et disparut complètement d'Asie. Là, dans le nouveau monde, il put se développer à l'abri du plus grand prédateur que la Terre ait jamais porté, l'homme.

Lors de la dernière glaciation, celle de Würm, vers - 50 000 ans, alors que le groupe humain dit « Amuriano » se dirigeait vers l'Amérique, lui aussi, à travers cette Behringie à nouveau émergée, certains chevaux entreprirent le voyage inverse et revinrent sur leur continent d'origine : l'Asie. Ils s'y développèrent si rapidement que, déjà vers - 18 000 ans, les chasseurs du Solutréen d'Europe pouvaient en faire de véritables carnages, comme à Solutré. Par contre, pour une raison inconnue, ses descendants vont progressivement s'éteindre en Amérique du Nord et là, disparaître vers - 6 000 ans.

« **L'histoire du cheval est celle de l'humanité** » avait coutume de répéter le vétérinaire principal de France, C. Chomel. Au début, l'aptitude du cheval à la course lui permit d'éviter l'homme. Mais

rapidement, celui-ci se mit à apprécier sa chair (la viande du cheval est la seule qui est toujours exempte de tout parasitisme, tout en étant extrêmement énergétique), et l'assimila à ses proies favorites, au même titre que tous les grands mammifères fournisseurs de viande (comme le mammoth ou le renne).

Incapable de l'approcher à cause de sa grande vitesse, il se mit cependant à le piéger et à le chasser par rabattage, comme le prouve cet immense charnier solutréen où les chevaux, affolés, étaient amenés à se précipiter du haut d'une falaise, et à s'y tuer en tentant d'éviter la lance de leurs poursuivants. Enfin, l'homme compris qu'en capturant cet animal peu dangereux et craintif et en l'emprisonnant dans des enclos, il pouvait se confectionner un garde-manger sur pieds, utilisable au moment opportun de disette, qui pouvait en outre, lui fournir un laitage revigorant. Le lait de jument, très riche en sucre, est en effet encore conseillé actuellement pour les enfants débiles, et s'il est mis à fermenter, il procure une boisson enivrante bien connue de tous les peuples cavaliers, de l'antiquité à nos jours. C'est le fameux « koumis » des peuples de la steppe.

Cette séquestration, qui n'est pas encore réellement de l'élevage, remonte certainement au Mésolithique européen, car il existe, dans les grottes du Sud de l'Espagne, des gravures rupestres représentant des hommes menant des chevaux par le licol, datées de -6000 ans. Dès lors, il est logique de penser que cette première domestication s'est réalisée encore plus tôt, dans les steppes d'Asie centrale, véritable domaine des troupeaux d'équidés.

À le voir prisonnier dans son enclos, l'idée d'enfourcher et de dompter cet adversaire dérisoire, en dépit de ses défenses et peut-être même à cause d'elles, a dû très tôt germer dans le cerveau d'hommes courageux et entreprenants, comme l'étaient ces Cromagnoïdes des steppes. Le désir de prestige, le goût de l'exploit ou bien même le simple amusement, ont dû l'y pousser. Et les premiers cavaliers ont dû monter « à cru », sans mors sinon sans frein, comme cela était encore de coutume chez les cavaliers numides.

Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que les premières pages de l'histoire de cette association homme-cheval n'aient laissé aucune trace. Le plus ancien mors est en bronze ; il date de -2000 ans et fut découvert en Russie. Mais cette date n'a plus aucun rapport avec un début de domestication ou d'équitation ; d'autant plus que ce mors, trouvé près d'Odessa, était déjà fort complexe, puisqu'il

possédait une gourmette et prouvait ainsi, qu'il était la résultante d'une évolution déjà longue dans l'appareillage de contention.

Parmi les plus anciennes reproductions artistiques nous montrant un homme chevauchant un cheval, l'une date de -1350 ans et se situe en Égypte ; l'autre date de -1300 ans et se trouve en Grèce.

Cependant l'on s'aperçoit que, dans ces deux cas, il ne s'agit pas de véritables cavaliers, mais de personnages habitués à monter des bœufs ou des onagres à califourchon. En effet, ces représentations nous montrent des hommes assis sur la croupe du cheval, ce qui correspond à la monte d'un âne, mais ne procure aucune « assiette », pour parler cavalier. Car, que ce soit pour un bovidé ou pour un âne, l'arête vive de son épine dorsale est tellement inconfortable, qu'elle oblige le cavalier à chevaucher la croupe (du moins s'il ne possède pas encore de selle). Il est certain que pour dompter et pour rester en équilibre sur un animal aussi fougueux qu'un cheval, une monte plus correcte et plus en avant, près de l'encolure, est obligatoire. Or les premiers peuples cavaliers, ne possédant ni écriture, ni art pictural, ni même, pendant longtemps, de matériel de monte, ni équipement durable, n'ont pu nous transmettre les origines et les débuts de leur art. Ces représentations d'Égypte et de Grèce nous prouvent à suffisance qu'il est vain de rechercher l'origine de l'équitation parmi les civilisations citadines et sédentaires. Certaines, comme en Ibérie, au Mésolithique, vers -6000 ans, ont peut-être pu le domestiquer, pour l'utiliser ensuite comme viande de boucherie, mais même pour les transports ou pour la traction de chars et de charrettes, cet animal s'avérait trop fougueux et trop difficile à discipliner. Aussi les sédentaires se rabattirent-ils sur les bœufs et les ânes comme animaux de bât.

Par contre, dans les civilisations « chevalines » de la steppe, chez ces chasseurs-pasteurs, nomades en migration perpétuelle, pauvres mais libres, sans aucune attache que celle de leurs troupeaux, le cheval était une nécessité qui leur forgea une psychologie particulière. Il leur rendit la guerre non seulement profitable, mais il la para d'un côté exaltant, car la monture transformait tout nomade en guerrier, en chef redoutable et parfois même en héros. Or cette conception héroïque de la vie, il ne fait aucun doute que les Indo-Européens la puisèrent dans cette association « homme-cheval ». Car, pour les peuples cavaliers, il s'agit réellement d'une association où le cheval est un compagnon qui garde son individualité propre et n'est jamais totalement dressé

au point de perdre toute sa spontanéité. Les peuples cavaliers, principalement de sang B et de sang A, montent en effet d'instinct, en souplesse, et font corps avec leur monture, tandis que les peuples sédentaires, occasionnellement cavaliers, montent en techniciens, imposant leur loi au cheval sans lui laisser aucune initiative.

Ce n'est pas pour rien que la « haute école » est née en Europe occidentale, pays de fantassins de sang O. Car, pour monter à cheval, il existe une hérédité certaine, et si, en Europe, la cavalerie resta un apport aristocratique en comparaison avec l'Asie, il faut y voir l'influence de certains gènes, associés à ceux qui déterminent les groupes sanguins. Pour cette raison, le cavalier fut toujours plus ou moins inconsciemment haï en Europe de l'Ouest, car il représente quelque chose d'incompréhensible et d'étranger à des populations pédestres ; alors que dans certains pays où le cheval était inconnu, comme dans les plaines d'Amérique du Nord, à l'arrivée des Européens, les populations autochtones d'Indiens de sang A, s'adaptèrent automatiquement au cheval, au point de devenir des cavaliers émérites en moins d'un siècle.

Notons cependant que depuis les travaux de Jacques de Mahieu, sur la présence viking dans les Amériques, il semble de plus en plus certain que ceux-ci emmenèrent des chevaux avec eux, ce qui procura à certains groupes d'Indiens une tradition équestre qui remonte à bien avant Christophe Colomb.

Les Aryens des steppes ne puisèrent pas que cette conception de vie héroïque en s'associant à leur monture. Ils y fortifièrent aussi leur penchant individualiste, plus naturel pour des cavaliers que pour des fantassins habituellement soudés entre eux ; ils y acquirent aussi cet amour du panache, du geste gratuit, et ce côté bravache de leur caractère qui engendra leur esprit chevaleresque.

Si ce genre de comportement était inscrit au départ dans le patrimoine héréditaire des Indo-Européens (et il l'était, puisque certains d'entre eux, comme les Illyriens et les Ligures le possédaient déjà sans connaître réellement le cheval), il ne fait aucun doute que le cheval sélectionna et accentua chez eux ces caractères qui s'opposent totalement au comportement des Sémites.

Au fond, le comportement et le caractère des Indo-Européens peut se résumer dans ces quatre proverbes cavaliers :

1. – « *Quand un cosaque est à cheval, Dieu seul est plus grand que lui* ». Car si le cavalier risque plus facilement l'accident que le fantassin, cette domination constante de l'animal, de la Nature et de lui-même, le porte à concevoir sa supériorité

orgueilleuse, mais aussi plus sûrement à mesurer ses limites, à respecter ainsi la Nature et, partant, Dieu qui est en elle. C'est en se mesurant aux forces de la Nature que les Aryens puisent leur religiosité, à l'inverse de la plupart des autres peuples, qui ne la trouve que dans l'idolâtrie, la sorcellerie, la sexualité malade et les tabous.

2. – Le second proverbe est perse ; il explicite encore mieux que le premier le risque qui, toujours présent, est comme une seconde nature pour tout cavalier digne de ce nom. Il nous dit que « *Qui met un pied à l'étrier met un pied dans la tombe* ». Être cavalier, c'est perpétuellement côtoyer le danger et toujours rester seul face à ses responsabilités. Nul doute que, dans ces conditions, seuls les caractères aux qualités exceptionnelles puissent survivre.
3. – « *Pour devenir maître de ta liberté, apprends d'abord à être l'esclave de ton cheval* ». Cette magnifique maxime des volontaires roumains « *Calarashi* » (en roumain : *Călărași*), nous démontre à nouveau ce sentiment religieux arien du respect de la Nature, personnifiée ici dans la monture, ainsi que ce besoin d'apprentissage à l'obéissance aux lois naturelles pour devenir soi-même d'abord, chef ensuite. Autant le cheval rend individualiste, autant il enseigne le sens des responsabilités, de l'ordre dans l'impulsion des réflexes et pour finir, la maîtrise de soi et du monde. C'est tout le comportement de l'homme prométhéen.

Et, si actuellement le monde va si mal, c'est parce qu'il ne possède plus qu'une pseudo-élite de faux chefs, incapables de commander, car ils furent incapables d'apprendre à obéir.

Incapables de s'imposer par leur valeur, nos ministricules démocratiques s'imposent par décrets-lois et par une législation ridicule, tellement elle devient répressive et coercitive.

4. – « *Si tu as passé ton temps sur Terre à te tenir droit sur ta monture, à n'user tes forces et ta sève que pour la liberté, alors tu ne seras jamais oublié ; dans les grandes prairies du ciel, fouettant de leur queue les nuages, réveillant la mort de leurs sabots furieux, les chevaux parleront de toi* ».

Ce proverbe Cheyenne, bien que non indo-européen, démontre la grande fraternité d'esprit engendrée par le cheval. L'homme, ici-bas, doit faire son devoir et être droit, honnête et fidèle à son idéal pour mériter le paradis.

Pour l'Indo-Européen et pour le cavalier digne, la fin ne justifiera jamais les moyens. Ils laissent cela aux peuples sans scrupules, c'est-à-dire inférieurs. Pour l'Aryen, le but de la vie est la chevalerie, son panache et sa liberté, le tout acquis dignement, la tête haute, même à l'heure de la mort. Cela résonne étrangement dans notre monde où l'argent et la réussite malhonnête priment tout ; dans ce monde judaïsé, où le christianisme égalitaire s'est fait communisme, et où ce dernier, engendré par les mêmes sources sémites, enseigne l'assassinat, le crime et les moyens les plus pervers pour aboutir à ses fins.

Les Sémites, qui imposèrent leur nombre et leur mentalité à l'ensemble des populations du Croissant fertile, étaient originaires des plateaux semi-désertiques de la péninsule arabique, soit d'une région où le cheval était inconnu.

Ils comprirent cependant l'importance du cheval comme instrument de conquête ; mais jamais, ils ne s'imprégnèrent totalement du cheval comme les peuples de la steppe. Jamais leur philosophie, ni leur mentalité, ni leur comportement ne s'en ressentirent.

Chez les Hébreux, que nous pouvons considérer comme les plus sectaires des Sémites et, comme eux, qui conservent et conservèrent, au cours de leur histoire, les caractères et les comportements originaux de leur race à l'état le plus pur, le cheval resta toujours l'emblème de l'orgueil, du luxe, de la violence et de la dépravation des mœurs ; au point que leurs prophètes interdirent son emploi et jusqu'à la mention de son nom. Le bœuf et l'âne, au contraire, symbolisent, pour les Sémites, le travail, l'humilité et l'austérité. Ce n'est pas pour rien que le Juif Jésus entra à Jérusalem assis sur un âne et non sur un cheval, ce qui l'aurait transformé en Indo-Européen. C'est aussi pour cette raison que tous les pays méditerranéens fortement sémitisés, comme le Sud de l'Italie, la Sicile, l'ensemble du Proche-Orient et les côtes d'Afrique du Nord, continuèrent à préférer l'âne et le bœuf comme compagnon de travail.

Cette haine de la religion hébraïque pour le cheval n'est que l'extériorisation de la haine des Juifs pour tous les autres peuples et pour tout comportement étranger au sémitisme originel.

Obéissant scrupuleusement à l'enseignement des prophètes, les premiers chefs hébreux se refusèrent longtemps à employer le cheval dans les combats qu'ils devaient livrer, cela en dépit du désavantage qu'ils en éprouvèrent sur les champs de bataille. Saül,

vainqueur des Philistins, fit abattre les chevaux pris à l'ennemi ; mais, David, vainqueur lui aussi, ne put se résoudre à un tel sacrifice. Il en sacrifia à son Jéhovah, mais il en conserva une centaine dans ses écuries. Puis, continuant à transgresser la loi hébraïque, il se constitua un embryon de cavalerie. Salomon suivit ses traces, prouvant ainsi que le luxe et l'opulence avaient envahi Jérusalem sous son règne.

La légende veut qu'il s'en repentît devant l'Eternel, en faisant, suivant la Bible, immoler les chevaux qui avaient absorbés son attention au point de lui faire oublier l'heure de la prière du soir. De toute façon, les Juifs, tout comme l'ensemble des autres peuples sémites, finirent par adopter le cheval par nécessités de conquêtes, mais leur mentalité ne devint jamais celle des peuples cavaliers. Et ils transmirent leur sectarisme religieux vis-à-vis du cheval (qui représentait l'étranger indo-européen) à leurs successeurs chrétiens pour qui le cheval représentait le paganisme et chez qui la viande de cheval fut longtemps considérée avec horreur comme impure et immonde, tout juste bonne pour des barbares. La loi chrétienne accepta le cheval pour ses conquêtes, mais en interdit la consommation en France, jusqu'en 1866.

La plupart des Nègres croient acquérir les qualités des Blancs et devenir supérieurs en violant et en s'accouplant avec des femmes blanches. Il est certain que beaucoup de Juifs d'Israël raisonnèrent de la même façon et que, pour eux, monter à cheval et dominer ce fier compagnon des peuples aryens semblait leur conférer les vertus de ceux-ci.

Posséder les armes, les femmes ou le cheval de son ennemi excite le mental de beaucoup d'hommes ; ils croient ainsi humilier totalement l'autre et s'assimiler en un tournemain toutes ses qualités.

Dans les populations sédentaires d'Égypte et de Grèce, les plus anciennes reproductions de cavaliers correspondent donc à un ingénieux montage d'une commande artistique, sans rapport avec la réalité.

Manifestement, l'artiste n'y a jamais vu son maître à cheval, mais l'y a imaginé pour lui donner plus de prestance. Il l'a peint montant son âne, mais a remplacé celui-ci par un cheval, tant était déjà puissante l'aura du cavalier.

Par contre, il existe deux reproductions, datant sensiblement de la même époque qui, cette fois, représentent incontestablement

deux cavaliers ; mais ils sont Indo-Européens. En effet, à Tell-Halaf, un bas-relief hurrite, daté de – 1 400 ans, représente un guerrier à cheval, de même qu'un sceau kassite, daté de – 1 250 ans, provenant du Louristan, porte, lui, la fantastique image d'un archer monté.

En outre, des hauts de poteaux mycéniens, datés de – 1 000 ans, et découverts à Ougarit en Syrie, représentent toute une formation équestre et, vers la même époque, des textes de Nabuchodonosor 1^{er} de Babylone, mentionnent les pratiques équestres.

Le premier traité de dressage et d'équitation de guerre est dû à un Hittite nommé Kikkulis, vers – 1 360 ans. À l'autre bout de l'Asie, la première tombe représentant des cavaliers sur ses bas-reliefs remonte à – 1 000 ans, sous la dynastie des Chang.

De tout ceci, il ressort que l'équitation ne devint courante au Proche-Orient que vers – 1 400 à – 1 300 ans, bien après que les peuples de Transcaucasie et des steppes, donc les Aryens, n'aient commencé à la pratiquer.

À l'autre bout de la steppe, le même retard se manifeste quant à l'équitation des peuples sédentaires et de celle des nomades mongoloïdes. Car les tribus de Mongolie et de Transbaïkalie étaient composées de pasteurs mongoloïdes itinérants qui élevaient des chevaux, mais ne les montaient que rarement. En effet, d'après les sources chinoises, les nomades du Gobi allaient encore à pied en l'an – 500, et se faisaient ainsi battre par les Chinois, montés sur leurs chars de guerre. Ce n'est que vers – 300 qu'ils étaient enfin devenus d'habiles cavaliers, auxquels les Chinois durent emprunter les méthodes pour continuer à pouvoir triompher d'eux. Il est incontestable que, là aussi, ce furent des aristocrates indo-européens qui enseignèrent aux tribus mongoles et l'art équestre et le nomadisme à cheval.

De tout ceci, il ressort aussi qu'à l'inverse de ce que l'on enseigne habituellement en histoire, le cavalier et le cheval monté précédèrent la charrerie. L'erreur vient de ce que l'histoire fut écrite tout d'abord par des peuples sédentaires non cavaliers, mais aussi du manque de connaissances générales naturelles et équestres des « puits de sciences » que sont les agrégés d'histoire. Ces grosses têtes « en chaise-longue » n'ont pas compris qu'il était plus difficile de conduire un char attelé de chevaux que de monter à cheval (car le cheval attelé demande un dressage plus poussé).

D'autre part, il ne faut pas oublier que le char naquit indépendamment du cheval. On rencontre ses premières traces archéologiques vers – 3 000 ans, sur des cylindres et sur des

bas-reliefs de Suse, mais ils y sont attelés avec des bœufs et des onagres. Et, il est certain que tous les peuples sédentaires du Proche-Orient ne firent qu'adapter le cheval au char, qu'ils connaissaient déjà, et qu'ils utilisaient, même au combat, tractés par des onagres.

En outre, le réseau routier, déjà bien établi, depuis des millénaires, par le commerce pratiqué dans toutes ces régions du Proche-Orient, favorisa l'emploi de la charrerie, ce compromis guerrier limité par le terrain. D'autant plus qu'avant son utilisation guerrière, le char fut principalement créé pour le transport du fret et des personnes.

Cette invention des Élamites blancs caucasoïdes de Suse bénéficia d'une autre découverte des Caucasoïdes blancs du Zagros, à savoir de la roue, inventée, quant à elle, chez les potiers d'Anatolie et du Zagros, sous la forme primitive du tour de potier.

Mais si les peuples sédentaires du Proche-Orient restèrent peu enclins à se risquer dans la pratique assidue de l'équitation, et s'ils préférèrent toujours combattre en char, leur invention apporta aux peuples cavaliers des steppes l'atout qui leur faisait encore défaut pour entreprendre leurs grandes migrations. Car ces cavaliers se voyaient toujours limités dans leurs déplacements par le manque d'un moyen de transport adéquat pour leurs familles. Le char venait donc enfin à son heure pour résoudre ce problème.

Ces Aryens lui adaptèrent un timon mobile, inventé, semble-t-il, par les Celtes, et, pendant quatre mille ans, toutes les invasions indo-européennes se réalisèrent grâce à cette association « chariots-cavaliers ». Bien mieux, au XIX^e siècle, les chariots de la ruée vers l'Ouest des USA, ou du grand « Trek » en Afrique du Sud, étaient pratiquement identiques à ceux mis au point par les Aryens, deux mille ans avant Jésus-Christ.

Comme le disait très justement Eugène Gayot, inspecteur général des haras de France, au XIX^e siècle, et créateur de la race « Anglo-Arabe », par croisements des géniteurs de ces deux races :

« Le cheval est un moteur vivant qui puise ses forces dans ses origines et sa structure, qui les renouvelle par l'alimentation, et dont les aptitudes sont appliquées à la satisfaction des divers besoins de l'homme ».

Or, déjà au Mésolithique, l'espèce équine était dissociée en deux grandes races : la mongole, au profil busqué et l'aryenne, au profil droit. Elles seront modifiées par les conditions de milieux

et d'élevage et par les nombreux croisements, soit fortuits, soit voulus par l'homme ; celui-ci les imposant pour mieux les adapter à ses besoins. À telle enseigne que Toussinel, grand maître-écuyer de France, a pu dire :

« Dites-moi le cheval d'un peuple et je vous dirai les mœurs et la civilisation de ce peuple ».

Mais, d'une façon générale, tous les chevaux antiques étaient encore de petite taille, plus poneys que chevaux, et les anciens mirent des siècles à le sélectionner, pour le spécialiser de façon rationnelle et pour être ce qu'il est aujourd'hui.

Le cheval, par le risque et par le panache, qu'il procurait à son cavalier, engendra, ou plus exactement favorisa l'éclosion de « l'esprit chevaleresque » et de la chevalerie.

Celle-ci n'est pas née, comme certains le prétendent encore, du christianisme moyen-âgeux d'Europe et de France, mais bien du paganisme indo-européen, comme nous allons le démontrer.

En effet, les premiers à avoir créé, en leur sein, une véritable aristocratie de chevaliers furent les Hittites. Vers – 2000 ans, ils créèrent une noblesse guerrière, les « Maryannis » c'est-à-dire les jeunes guerriers. De ce qu'on sait, grâce aux textes anciens, ceux-ci étaient très semblables à leurs équivalents hindous, les « Maryas », et leur éthique présentait déjà de nombreuses analogies avec celles de certains ordres religieux du moyen-âge chrétien.

Ce qui est non moins certain, c'est que cette noblesse hittite forma la noblesse hyksos, vers – 1 800 ans, qu'elle lui apprit tout l'art de la charrierie de combat, ainsi que la conception chevaleresque de leur organisation sociale. Et, les Hyksos transmirent l'art de la charrierie aux Égyptiens, qui le conservèrent inchangé jusqu'à la dynastie des Ptolémées, en – 300. Les Égyptiens n'acquirent cependant jamais « l'esprit de la chevalerie » dans leur organisation sociale. Nous assistons là à un phénomène naturel de transmission d'un caractère culturel (ici la charrierie de combat) dans une ethnie d'origine raciale différente. Dans ce cas, les ethnies réceptrices conservent parfois inchangé le nouveau caractère, mais elles ne l'adaptent jamais entièrement à leur comportement, car, en grande partie, ce caractère nouveau leur reste étranger pour raison génétique.

Pendant que les Hittites enseignaient la noblesse hyksos, une autre vague indo-européenne, les Kassites, envahissaient la Mésopotamie avec leur charrierie et imposaient leur domination, d'allure féodale, sur Babylone, vers – 1.600 ans.

Eux aussi possédaient une noblesse guerrière chevaleresque qui enseigna même l'art équestre à la future cavalerie assyrienne. Mais, là encore, ce caractère culturel dégénéra, car l'esprit guerrier chevaleresque indo-européen ne pouvait en aucune façon être assimilé par ces Sémites. Ils n'en conservèrent que le côté d'efficacité guerrière qui exacerba leur penchant naturel sémite à la cruauté, à la violence, à l'exploitation des faibles et à l'injustice, qu'engendre la force, non limitée par une éthique noble.

Avec les Mèdes et les Perses, l'esprit et la mentalité qui définissent tout vrai chevalier, furent enfin codifiés par écrit.

Cette première codification, les « Gâthas », de Zoroastre, impose tout d'abord le respect et la bonté envers les animaux. Quelle différence d'avec la religion chrétienne qui, en digne émanation du judaïsme mercantile, nie l'existence d'une âme chez les animaux, et les considère, par conséquent, comme taillables et corvéables à merci ! Et l'on sait quelles inepties l'inquisition attribuera à cette généreuse attitude envers les animaux, accusant Bogomiles, Cathares et Templiers de les idolâtrer, simplement parce qu'ils étaient retournés à une conception religieuse plus proche de l'ancienne mentalité chevaleresque païenne que du christianisme ! Quant à saint François d'Assise, le chrétien amoureux des animaux, il ne les aime pas pour eux-mêmes, mais pour glorifier Dieu, ce qui correspond bien à la morale égocentrique de ce « dieu potentat asiatique » et non à l'éthique de la chevalerie indo-européenne, qui respecte les animaux, car ils sont plus faibles et moins capables de raisonnements.

La seconde conception importante de l'esprit chevaleresque des Gâthas est « l'Ordalie ». Ce concept social, typiquement aryen, est basé sur l'observation des « lois naturelles ». Car, dans la nature, l'animal possesseur d'un territoire, ou celui qui se trouve dans son bon droit, est toujours beaucoup plus courageux et plus fort que son adversaire (voir mon livre sur le « Matérialisme biologique »).

De son origine judaïque, la chrétienté ne conserva que l'aspect de la force brutale, dont le bras est toujours nécessairement armé par Jéovah ; car, comme le Juif, ce dernier est toujours du côté du plus fort.

Bref, l'on constate que toutes les vertus requises du chevalier se trouvent énoncées dans les « Gâthas », où le « Juste » doit être le défenseur du faible, doit avoir horreur du mensonge, doit être indulgent pour le faible, pour l'inférieur et pour le guerrier malchanceux, et doit être tolérant pour les autres.

D'ailleurs, observant rigoureusement ce code, jamais les Achéménides n'imposèrent à leurs sujets un autre rituel religieux que la pratique des vertus morales exaltées dans tout l'Empire perse, au-delà des croyances ethniques. De ce point de vue, Cyrus déçut grandement les Juifs, lorsqu'il prit Babylone, en l'an -539, car il ne massacra pas les Babyloniens, comme l'espéraient leurs esclaves juifs. Du coup, Cyrus n'était plus le « Messie libérateur » tant attendu, mais un simple « *goy* » étranger à qui les Juifs soutireront des sommes colossales pour « reconstruire Jérusalem ». De surcroît, ils s'empresseront de trahir, lorsque son descendant, Artaxerxès, ne voudra plus payer.

Quant à la chevalerie française, postérieure de plus de deux millénaires, elle s'édifiera selon les rites militaires païens des Goths et des Burgondes ; ensuite seulement, l'Eglise s'y infiltrera pour en canaliser le dynamisme qu'elle s'empressa, d'ailleurs, de briser, lorsqu'il semblera échapper à son contrôle.

L'exemple des chevaliers Templiers le démontre clairement. Car la chevalerie européenne, en rencontrant, lors des croisades, les chevaleries perse, musulmane et turque (principalement blanche, comme nous le verrons plus tard), comprit bien vite que ses origines étaient communes avec celles de l'Orient païen. Or tous ces chevaliers fraternisèrent en s'adoubant mutuellement. Ainsi, Saladin fut adoubé par le chevalier français Hughes de Tabarie, en l'an 1176, devant Alexandrie, et l'empereur Frédéric II, le fut par un émir, etc. ; ce qui fit dire à Richard Cœur de Lion :

« Qu'à leur culte près, les Arabes étaient des hommes éclairés et bienfaisants ».

Malheureusement, avec les brassages ethniques, la cupidité des peuples mercantiles a envahi l'âme aryenne. Le poison du lucre, dont les Perses préservaient leurs enfants par une éducation judicieuse, tout comme en France, où le commerce resta longtemps interdit à la noblesse pour les mêmes raisons de protection spirituelle, a sévi.

Un dernier fait mérite encore d'être souligné. En effet, en Belgique, en Angleterre et en France, le sport équestre devient de plus en plus l'apanage du sexe féminin. Je connais même, près de chez moi, un manège de quatre-vingt-six chevaux dont la clientèle, pour neuf dixièmes, est féminine. Même les écuries de course voient augmenter considérablement leur pourcentage de « lads » féminins. Cette diminution de l'attrait du cheval pour les hommes de nos régions, théoriquement de souche indo-européenne,

correspond certainement à une disparition de la « mentalité chevaleresque », ce que nous constatons chaque jour, de plus en plus.

Le mâle européen, dévirlisé, abruti par l'esprit mercantile sémite, refuse l'effort, la sueur et le sang, le panache et le geste gratuit. Rien d'étonnant à ce que les femmes, gardiennes inconscientes du sang de la race, ne se sentent pas instinctivement poussées vers l'équitation et son éthique, déçues qu'elles sont par cet esprit d'abandon moral et comportemental des mâles dévirlisés de leur propre sang.

Avant d'entreprendre leurs grandes migrations, les pasteurs nomades indo-européens vont croître et évoluer parmi une population sédentaire qui, comme eux, était originaire des steppes (ou du moins de leur périphérie). Mais, à la fin du Paléolithique, cette population s'était empressée de se fixer en communautés agricoles, villageoises et citadines ; ensuite, ces hommes préférèrent continuer cette vie plus facile et plus luxueuse, plutôt que de retourner vivre le nomadisme et l'élevage dans les steppes immenses et brûlantes. Or, depuis les brillantes études d'Eibl-Eibesfeldt sur la programmation phylogénétique des comportements humains, il ne fait aucun doute que cette scission, parmi des individus de même souche cromagnoïde blanche, fut engendrée par des facteurs génétiques qui poussèrent les meilleurs à retourner vivre la vie libre, agressive et combative de leurs ancêtres paléolithiques.

Aux deux grands complexes paléolithiques méditerranéo-européen et sino-sibérien qui séparaient longitudinalement les espaces plus ou moins incultes de la Caspienne et de la Transouralie, succèdent des ensembles néolithiques, délimités par des zones latitudinales de cultures. La zone méridionale se couvre de cultures agricoles, héritées des Balkans et surtout d'Anatolie, dont les richesses suscitent de brillantes civilisations plus ou moins apparentées à celles du Proche-Orient.

Au Nord apparaissent des cultures de forestiers et de pêcheurs dont la rusticité ralentit le développement. Entre ces deux types de cultures sédentaires, la longue bande de terrains des steppes attirera les éleveurs et donnera naissance aux peuples pasteurs nomades. Les mouvements de ces derniers commencèrent à se manifester à l'époque du bronze, entre -3200 et -2500 ans, et leurs rencontres avec les peuples sédentaires jalonnent l'histoire de l'Europe et de l'Asie jusqu'au moyen-âge.

En Asie, les grandes cultures se regroupent autour des centres sibériens et baïkaliens. Elles s'accrochent, en Occident, aux cultures de la Russie orientale et du Sud ; en Extrême-Orient, à celles des mondes chinois et mongols, originaires des Ordos et du Gobi.

Entre les deux pôles créateurs, Balkans-Anatolie et Ordos-Chine, toute la steppe conservera encore longtemps ses traditions paléolithiques. Mais, en contact avec ces centres mieux équipés, elle constituera une culture originale, peuplée de cultures secondaires plus ou moins bâtarde à la périphérie.

En Russie, les descendants des chasseurs solutréo-magdaléniens cromagnôides (donc blancs) passent, comme leurs voisins, par un stade de culture mésolithique.

Le long du Don, du Dniepr et du Dniestr, s'épanouit ainsi la culture dite de « **Borsévo** ». Un groupe similaire occupe l'Asie centrale. Au fur et à mesure du retrait des glaciers, surtout à partir de -9000 ans, des populations cromagnôides remontent conquérir les nouvelles terres, comme en Europe. Et l'outillage va se différencier, suivant les régions occupées et suivant la nature du gibier convoité, ce qui permettra de diviser l'Europe extrême-orientale en provinces archéologiques et culturelles plus ou moins bien individualisées latitudinalement.

Au Nord, la vallée supérieure de la Volga et celle de l'Oka donneront la culture « **Svidérienne** » (de Svidry, site situé près de Varsovie) qui s'étendra jusqu'à la Pologne, à la Lituanie et à la Biélorussie, aux sources du Don et du Dniepr : c'est la région des forêts.

Un peu plus au Sud, une autre culture, embrassant la Dresna, le Dniepr et le Donetz verra, elle aussi, le jour : elle sera appelée culture du « **Dniepr** » et correspondra aux steppes forestières.

Et tout au Sud, c'est-à-dire en Crimée, au Caucase et sur les rives de la mer Noire, apparaîtra la culture dite de « **Tripolié** ».

Rappelons-nous aussi qu'au moment où s'effectuait cette colonisation du Sud au Nord de la Russie d'Europe, de -9000 à -5000 ans environ, un autre mouvement, parti de Sibérie, contournera lentement les contreforts sud de l'Oural et viendra apporter, vers -5000 ans, des éléments paléosibériens (donc jaunes) jusque sur les rivages de la mer Baltique. La culture de « l'Oka » sera d'ailleurs très marquée par ces nouveaux venus.

Ainsi, jusque vers – 5000 ans, le territoire russe se peuple et s'organise en grandes cultures régionales sur lesquelles vont se développer de multiples cultures néolithiques différenciées.

Au Sud, les habitants parcourent la steppe à la poursuite du petit gibier et battent les forêts pour couper ou déterrer racines et plantes comestibles ; de ce fait, ils préfèrent, à l'ancien outillage, lourd et encombrant, la légèreté des flèches et des instruments à silex insérés.

Au Nord, les forestiers guettent le gros gibier, ou se livrent à de fructueuses pêches, le long des lacs et des rivières. Pour lutter contre la forêt et couper les grands arbres, ils conservent un outillage massif, tout en acceptant des microlithes pour la chasse et la pêche, comme dans la culture de Maglemose.

À Tripolié, site près de Kiev, de – 5000 à – 1900 ans, s'est développée une vaste culture néolithique mixte d'agriculture et d'élevage, apparentée à celle des Balkans. La vie y reposait sur les cultures de l'orge et de millet et sur l'élevage des bovins, chèvres, moutons, porcs et chevaux. La roue n'y existait pas encore et les déplacements s'y réalisaient uniquement par traîneaux. C'était vraiment une culture sédentaire, favorisée par un sol de loess très fertile (et qui l'est encore de nos jours). On y pratiquait aussi la pêche et la chasse, mais de moins en moins au cours des siècles, comme le démontrent les amas de déchets alimentaires, de moins en moins riches en os de gibiers. Les maisons y étaient bien faites, rectangulaires, en clayonnages ou en pisés. Les humains s'y vêtaient de peaux, mais aussi de laine et de fibres végétales. La céramique comportait des statuettes votives gardiennes du foyer et une vaisselle abondante, mais sans décor. Cette période néolithique idyllique va commencer à se dégrader, vers – 2400 ans ; pour disparaître définitivement vers – 1900 ans, sous la poussée des sociétés nomades, pastorales et guerrières, mieux armées et possédant l'art équestre.

En Asie, durant la même période, nous pouvons distinguer actuellement, vu l'état des connaissances archéologiques, trois centres culturels importants, assez similaires à ceux de la Russie. Il s'agit :

1. – de la culture de « **Kelteminar** », sise autour de la mer d'Aral ;
2. – de la culture d'« **Afanasevo** » dans les régions de l'Ob, de l'Iénisséï et de l'Irtych ;
3. – de la culture d'« **Anau** » et de « **Djetum** », plus au Sud.

Pour les deux premières, il s'agit à nouveau de cultures de chasseurs-pêcheurs paléolithiques attardés; ceux-ci se transformeront progressivement en néolithiques sédentaires, encore quelque peu pêcheurs et chasseurs. Ils construiront leurs villages fortifiés sur des éperons rocheux et sur des collines facilement défendables, à la manière des hommes de Tripolié. Leur matériel est microlithique et leur céramique présente la particularité dite en « nacelle grossière ». À part cela, ils se transforment, comme à Tripolié, en une culture mixte d'élevage et d'agriculture. Eux aussi seront détruits ou vassalisés par les nomades des steppes, vers -2000 ans. Au point de vue anthropologique, ce seront des cromagnoïdes (donc des blancs) de type caucasoïde.

Plus au Sud, en lisière des montagnes du Sud-Est de la mer Caspienne, le même groupe anthropologique blanc développe une culture similaire à celle du Nord sibérien, au départ du moins, car rapidement, elle en divergera à cause de ses contacts importants avec les cultures du Zagros et de Mésopotamie. Cet ensemble culturel, dit de Djétum et d'Anau, commencé par des chasseurs-pêcheurs transformés en cultivateurs-éleveurs néolithiques, verra cette transformation apparaître un peu plus tôt qu'ailleurs (soit vers -5000 ans), sous l'influence de la culture de Jarmo. La céramique locale y subira d'ailleurs, elle aussi, fortement l'influence de celle de Jarmo, et ensuite de celle de Mésopotamie.

Résumons. Partout ces cultures sont l'œuvre de Cromagnoïdes blancs dolicho- ou brachycéphales, de type caucasoïde, sauf dans le Gobi et les Ordos, dans les forêts du Grand Nord de la Sibérie, dans le Sud des monts Oural, dans la région de l'Oka et du Grand Nord de la Russie d'Europe, où des Paléosibériens d'origine jaune se répandent par petits groupes qui se mélangeront plus ou moins intimement avec les Caucasoïdes blancs de ces régions.

Mais à l'approche du second millénaire, entre -2400 et -2000 ans, toutes les cultures de Sibérie s'uniformisent sous l'impulsion de la découverte de la métallurgie qui va unifier toutes ces tribus d'éleveurs. L'ensemble aboutira à un type culturel unique appelé « culture d'Andronovo » qui s'étendra sur toute la steppe devenue indo-européenne et durera de -1900 à -1200 ans.

Ce type culturel atteindra même le Danube, la Vistule et l'Oder, vers -2200 ans, grâce à la première grande vague indo-européenne illyrienne.

Comme la métallurgie fut directement transmise aux peuples de la steppe, des centres anatoliens par le Caucase et les monts

Zagros, elle ne présenta pas, dans les steppes, le lent cheminement et les tâtonnements successifs qu'elle avait subis lors de son développement dans les régions d'origine. Dans les steppes, elle fut immédiatement explosive, presque sans stades intermédiaires, mélangeant, en un laps de temps très court, le cuivre, le bronze et même le fer. Le bronze et le fer, par exemple, resteront mélangés très longtemps dans tous les objets d'armement ; c'est ainsi que nous découvrirons, dans les tombes scythes et sarmates, pêle-mêle, des fers de lances et des épées en fer et en bronze, côtoyant des pointes de flèches en bronze ou même encore en silex et en os, des corselets de toile ou de cuir recouverts d'écaillés en os, en cuivre, en bronze ou en fer, des casques de bronze ou de fer et de nombreux bijoux en os, en ivoire, en or ou en argent.

Car, ces Indo-Européens pratiquèrent tous les artisanats en même temps, les adaptant à leur habileté et à leur génie créateur ; ils les transforment, les perfectionnent et les transmettent dans un nouveau style culturel, qui leur est propre, immédiatement, grâce à leurs chevaux, aux quatre coins de leur immense empire.

C'est ainsi que nous voyons apparaître le cuivre, vers – 3 000 ans dans les cultures de Keltéminar et de Djétum et, vers – 2 500 ans, dans celle de Tripolié.

Déjà vers – 2 500 ans, le Caucase et Maïkop en sont au stade du bronze. La propagation est donc très rapide dans toutes les cultures en rapport avec la steppe. Cependant, toutes ces cultures steppiques restent en retard sur la plupart de leurs voisins, jusque vers – 2 200 ans, date de la systématisation de l'élevage du cheval et de son utilisation. À partir de ce moment, grâce à ce vaillant coursier et grâce à l'utilisation de plus en plus poussée de la métallurgie, les cultures de la steppe vont améliorer leur organisation à un point tel, que leur unification sera réalisée par les Cimmériens, premiers grands maîtres des steppes.

Bien que leur habitat s'étendit longtemps de l'Elbe à la Chine et à la Corée, toutes les tribus indo-européennes sont nées autour de la mer Caspienne et dans le Caucase. Avec elles, apparurent les « Kourganes », les tumulus-cimetières, soit collectifs, soit individuels. On les subdivise en trois catégories :

1. – Les tombes dites « à puits », les plus primitives, principalement centrées sur le Don et la Volga.
2. – Les tombes dites « à catacombes », œuvre des Cimmériens, centrées sur le cours du Dniepr.

3. – Les tombes dites « à **charpentes** », les plus évoluées, situées principalement autour du bassin inférieur de la Volga, caractérisant la culture scythe.

Vers –2500 ans, lorsqu'existaient encore les sociétés de cultivateurs-éleveurs à Tripolié, il se développait, à Usatovo, près d'Odessa, une société nettement plus hiérarchisée, qui utilisait davantage le métal, et enterrait ses chefs sous d'énormes tumulus. Elle sera à l'origine des premières tombes à puits, où nous découvrirons une poterie et des figurines d'un style tripolien déjà décadent, mélangées à une céramique « cordée » grossière.

Or, comme nous l'avons déjà constaté en Europe, ce type de céramique est caractéristique des Indo-Européens. Par rapport aux tombes de Tripolié, l'on y découvre aussi beaucoup plus de chevaux et beaucoup moins de porcs, de même que beaucoup plus de métal.

Certaines de ces tombes, derniers témoins des chefs du chalcolithique caucasien, sont même très opulentes et possèdent, vers –2000 ans, des chars et des chariots, copies identiques à ceux inventés en Mésopotamie. Les Indo-Européens durent d'ailleurs attendre cette invention des populations blanches caucasoïdes du Sud du Caucase pour pouvoir commencer leurs grandes migrations, car si ceux-ci se sentaient parfaitement à l'aise à cheval, il fallut le chariot pour transporter leurs biens et leurs familles. Mais, ce chariot importé, restait difficilement utilisable, lorsqu'il possédait quatre roues.

Ils le perfectionnèrent donc, dès son apparition, en le dotant d'un timon mobile. En outre, ils transformèrent la roue pleine mésopotamienne en une roue à rayons extrêmement légère, ce qui permit enfin d'obtenir des chars maniables pour le combat.

Plus au Sud et plus à l'Est d'Usatovo, nous rencontrons les tombes dites « à fosses » ou « à catacombes » que l'on appelle parfois aussi « tombes ocres », car l'ancienne coutume paléolithique de recouvrir le cadavre d'ocre rouge s'y est perpétuée, tout comme elle le fut dans la culture d'Afanasévo (–3000 à –1700 ans) du haut-Iénisséï et de toute la Sibérie blanche.

Plus intéressantes et plus caractéristiques encore du monde indo-européen sont les tombes de la culture dite d'« **Andronovo** » qui recouvre et uniformise toutes les cultures blanches antérieures de Sibérie par la généralisation du métal (bien que tous les métaux y fussent mélangés pêle-mêle) et par l'emploi systématique de la cavalerie et du nomadisme à cheval.

À ce moment apparurent aussi les premières incinérations, coutume mortuaire typiquement indo-européenne. La plupart des squelettes exhumés de ces tombes sont dolichocéphales ; mais ils y sont parfois mélangés à quelques brachycéphales de race blanche, originaires du Pamir ; car là, comme à Chypre, l'isolement semble avoir favorisé un important phénomène de brachycéphalie.

Ces tombes possèdent, en outre, des objets en céramique « cordée », des haches d'armes, de pierre ou de métal, ainsi que le motif décoratif indo-européen par excellence, la croix gammée. Que cet emblème, typiquement aryen, soit actuellement proscrit et assimilé à l'œuvre démoniaque⁽⁸⁾, prouve l'emprise totale du Sémitisme sur nos civilisations occidentales.

Toutes ces sépultures, sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre, nous permettent d'y voir très clair dans les croyances et dans les premières migrations du monde indo-européen. Ces pasteurs-cavaliers nomades, nés dans les steppes du Pont

8). Ce n'est pas pour rien que l'insigne de la légalité, en Amérique du Nord, est représenté par « l'étoile du shérif » (étoile à 6 branches ou sceau de Salomon) et que bon nombre de nos institutions légales porte cette même étoile comme emblème, à moins que ce ne soit le pentacle (étoile à 5 branches) qui, dans la kabbale juive représente « sévérité et justice », symbole reconnu aussi des francs-maçons (même si ces derniers nous disent y voir le symbole de la Gnose !). Voilà pourquoi tous les partis communistes ou plutôt judéo-bolcheviques, puisque nés de Juda arborent ce signe ; il en va de même pour le drapeau de l'Europe qui possède douze étoiles en l'honneur des douze tribus d'Israël, avec parfois une treizième qui personifie la 13^e tribu, celle des Khazars, alors que les États-membres (de cette Europe au moment du choix définitif de son drapeau) étaient de 17, et passeront bientôt à plus de vingt !

Étant aryen de naissance, je suis, de nature, très tolérant, et ne vois aucun obstacle à ce que les Juifs, qui nous fréquentent et nous parasitent, portent fièrement leur étoile de David à leur cou ; en revanche, je trouve inéquitable que leur fanatisme religieux nous empêche, nous autres, Indo-Européens, de porter tout aussi fièrement notre croix gammée, sous le fallacieux prétexte que l'Allemagne hitlérienne en avait fait aussi son emblème. En conséquence, il est grand temps que tous les Indo-Européens reprennent leurs droits et rejettent enfin l'étoile étrangère et la croix des supplices, et qu'ils arborent à nouveau la roue solaire rayonnante qu'est notre croix gammée. Quand celle-ci redeviendra l'emblème fièrement porté par notre jeunesse, qu'elle ne sera plus l'apanage des hippies, ignorant sa véritable signification, et ne l'arborant que pour choquer le bourgeois, alors et alors seulement, nous aurons retrouvé l'honneur et la fidélité de nos grands ancêtres.

et au-delà, au Nord de l'Anatolie, ce centre créateur, blanc par excellence, vont donc se mettre en branle, vers - 2500 ans.

Ces guerriers-nés, à bien différencier de militaires, fonctionnaires bornés et peu guerriers, sont très peu prolifiques. Par conséquent, plus ils s'éloigneront de leur steppe d'origine, plus ils se dilueront automatiquement dans les vieilles civilisations sédentaires. Vu leur nombre, ils y formeront tout d'abord l'aristocratie guerrière et religieuse, mais ils finiront toujours par disparaître, noyés dans la masse plus prolifique des peuples conquis.

À l'inverse des Sémites, ces massacreurs professionnels (voir la Bible), les Aryens, trop peu nombreux ménageront toujours les vaincus et se les associeront pour remplir les fonctions d'intendance, comme l'agriculture et ses services ; les guerriers aryens se réservant l'élevage, du moins au départ.

Les Aryens sont incapables de longue haine et de rancunes tenaces ; ainsi les vaincus redeviendront rapidement les égaux de leurs vainqueurs et la plus grande prolifération de même que la plus grande roublardise des premiers leur redonneront souvent assez rapidement les rênes du pouvoir dans ces sociétés mixtes, où l'individualisme outrancier des chefs vainqueurs facilite, lui aussi, ce retour des vaincus à leurs anciennes places lucratives.

C'est ainsi, par exemple, que toute l'ancienne noblesse romaine reprit sa place dans l'État franc, où les rois préférèrent s'entourer de ces vils courtisans, plutôt que de leurs capitaines valeureux, mais ombrageux, et de même race qu'eux.

Pour cette raison, la plupart des familles de « sang bleu » d'Europe ne sont pas les descendants dégénérés des vaillants guerriers indo-européens, ennoblis pour leurs exploits, mais bien les dignes descendants des praticiens romains affairistes et sémitisés à l'extrême. Ce qui explique bien souvent l'attitude de la « noblesse » actuelle, bien plus portée à fraterniser avec les banquiers qui exploitent leur peuple, qu'à défendre celui-ci contre les excès des « marchands du temple » qui les grugent.

Du nomadisme à cheval découleront cet esprit guerrier, cet individualisme forcené, ce courage et cette tolérance, mais aussi tout le code social aryen basé sur la fidélité (aux ancêtres et aux camarades de combat), sur l'honneur de la parole donnée⁽⁹⁾ et sur

9). Ce n'est pas pour rien qu'encore actuellement, les seuls marchands qui vendent sans papier et sans contrat écrit, ne s'appuyant que sur la

les liens de féodalité et de vassalité.

La guerre deviendra pour eux une véritable nécessité sociale, car elle permet de garder vivace l'ensemble de cette conception et de ce comportement social.

Même leur religion découlera de cet esprit cavalier, car elle est basée sur le culte du héros, donc du surhomme, bien plus que sur l'obéissance aveugle à un dieu inhumain et irréel. Du contact perpétuel avec la Nature découlera aussi leur mentalité profondément religieuse, ainsi que leur respect pour les vieilles coutumes chamaniques, qui aboutissent tout naturellement à la tolérance religieuse.

De leur vie à cheval découlera enfin leur organisation sociale fortement hiérarchisée en trois fonctions : la sacrée (ou sacerdotale), la guerrière et celle d'intendance (attribuée, en général, et toujours au début, aux peuples vaincus). Car le guerrier courageux doit céder le pas à celui, qui connaît la « Vérité » et qui possède la sagesse, tandis qu'il doit diriger et commander à tous ceux, qui ne possèdent ni son agressivité ni son courage.

Mais c'est aussi cet esprit cavalier qui les poussera dans des aventures démesurées, hors de proportion avec leur possibilité numérique, car pour un Indo-Européen héroïque, l'homme devient dieu et, par conséquent, rien ne lui est impossible. Or le progrès de l'humanité siège uniquement dans les mains de ceux, qui osent.

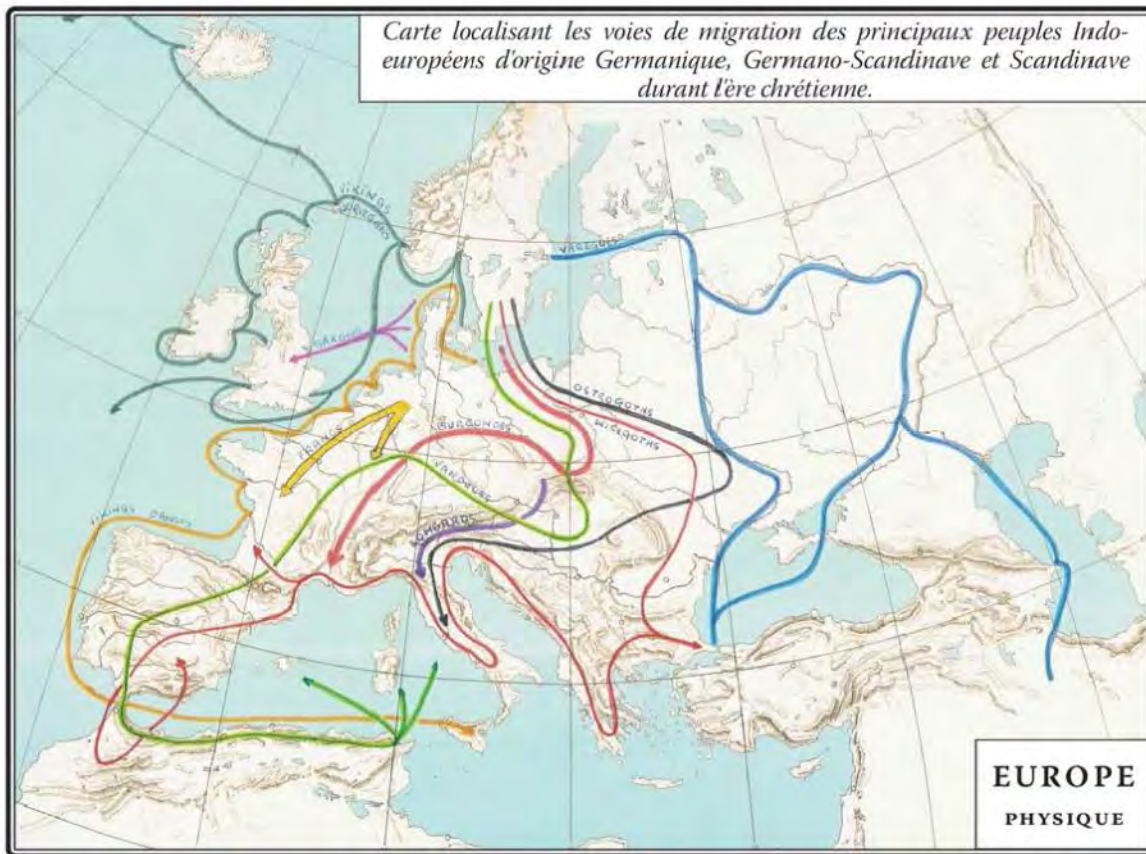


parole donnée, sont les marchands de chevaux. C'est la perpétuation d'une tradition primitive indo-européenne.

EUROPE

DIVERSES VOIES DE MIGRATIONS DES PEUPLES INDO-EUROPÉENS.

Carte localisant les voies de migration des principaux peuples Indo-européens d'origine Germanique, Germano-Scandinave et Scandinave durant l'ère chrétienne.



ASIE

DIVERSES VOIES DE MIGRATIONS
DES PEUPLES INDO-EUROPÉENS.

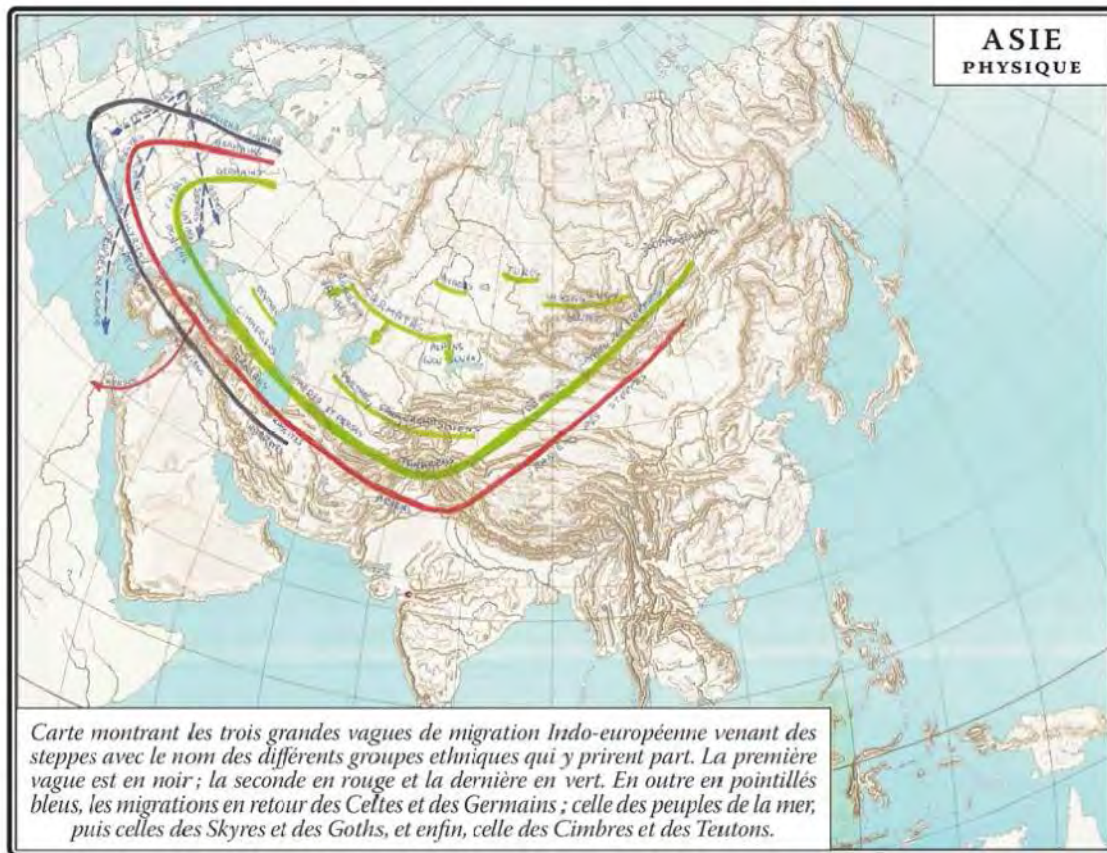


TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I LES ORIGINES

CHAPITRE I	
L'évolution	9
CHAPITRE II	
L'australopithèque	45
CHAPITRE III	
L'homo erectus	59
CHAPITRE IV	
L'homme de Néanderthal	77
CHAPITRE V	
Aperçu sur l'évolution des Cromagnoïdes entre - 80 000 et - 10 000 ans	99
CHAPITRE VI	
L'homme de Cro-Magnon	123
CHAPITRE VII	
La naissance de l'agriculture	143
CHAPITRE VIII	
La naissance des cités	165

LIVRE II LES DIFFÉRENCES

CHAPITRE I	
Notions élémentaires de génétique humaine	193
CHAPITRE II	
Constantes utilisées en anthropologie morphologique	223
CHAPITRE III	
Les différences morphologiques, physiologiques et pathologiques entre les grandes races	251

CHAPITRE IV	
Les différences raciales comportementales	279

CHAPITRE V	
Brèves critiques des arguments habituellement émis par les antiracistes	335

LIVRE III

LES MIGRATIONS ET LES MÉLANGES RACIAUX

CHAPITRE I	
Le peuplement du continent américain	349

CHAPITRE II	
Vers l'an 10 000 avant Jésus-Christ au commencement du néolithique	369

CHAPITRE III	
la Mésopotamie à l'aurore de l'histoire et la mise au point de l'écriture	393

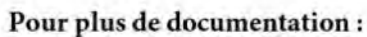
CHAPITRE IV	
Histoire de l'Égypte et de l'Asie mineure après Sumer	411

CHAPITRE V	
Le mésolithique d'Europe	439

CHAPITRE VI	
L'Europe, du néolithique à l'âge du fer	455

CHAPITRE VII	
Généralités sur les indo-européens et sur les cultures de la steppe qui les précédèrent	471

FIN DU TOME PREMIER



www.pdfarchive.info

www.freepdf.info

www.aldebaranvideo.tv

www.balderexlibris.com

